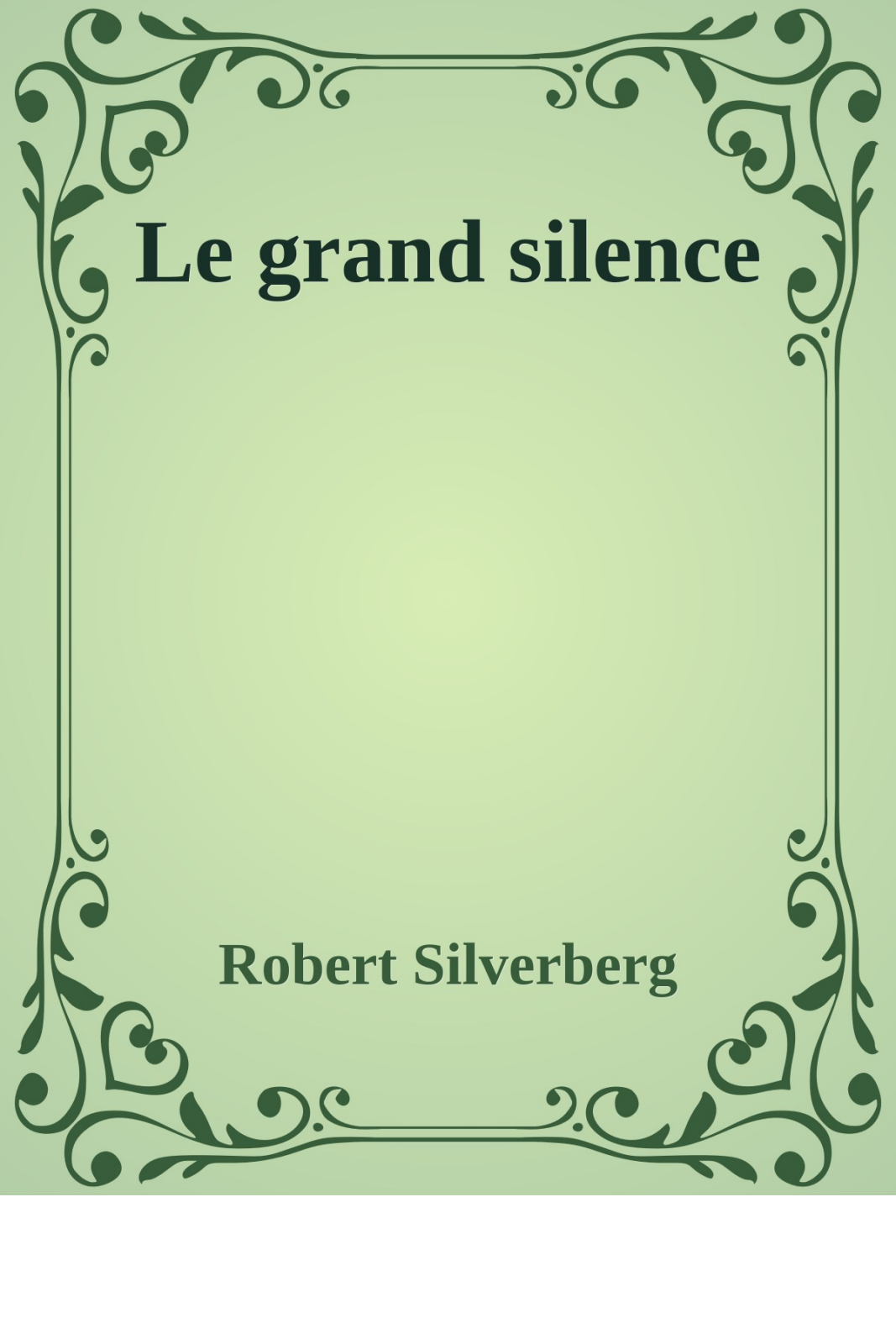




Le grand silence

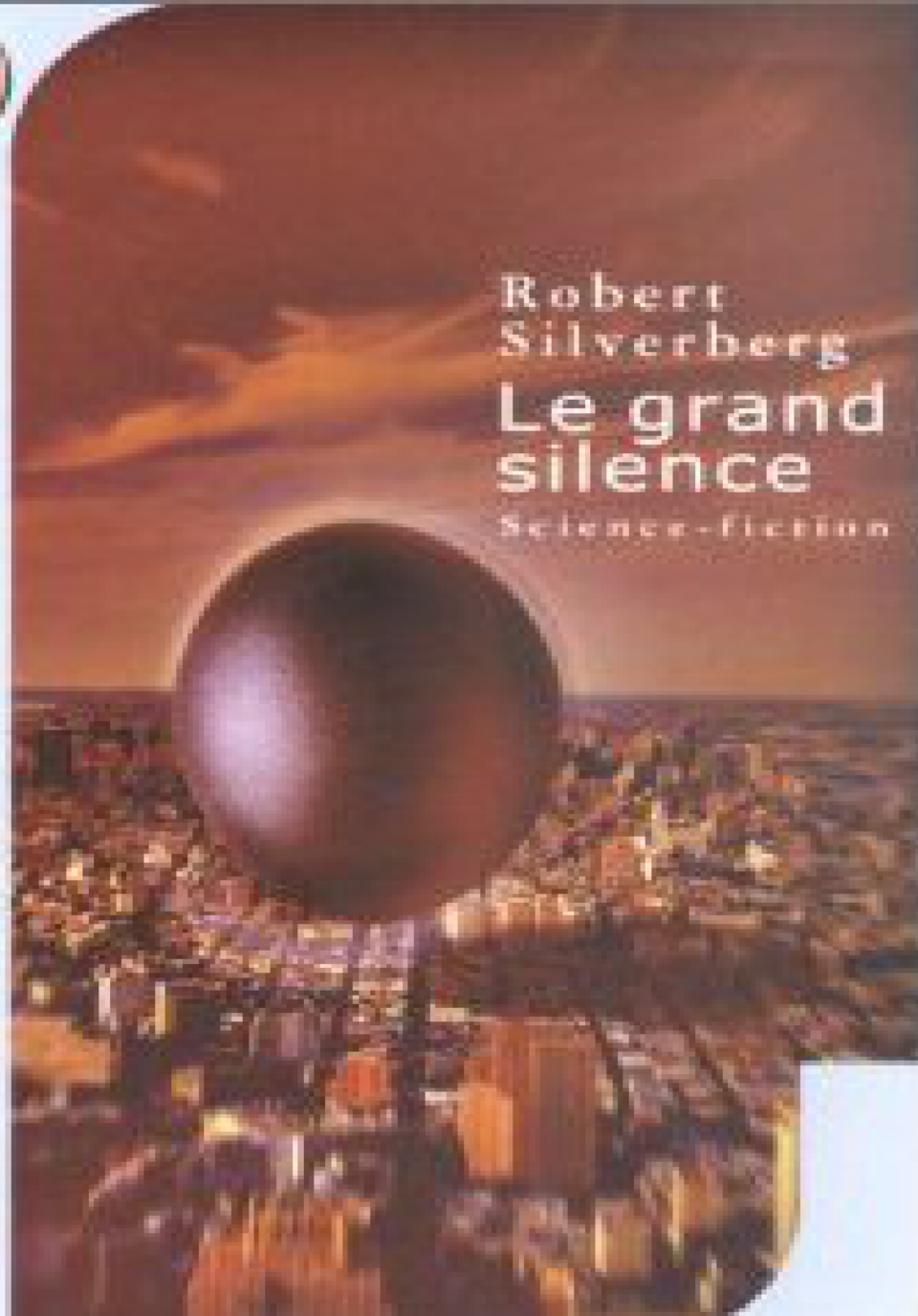
Robert Silverberg

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Robert
Silverberg
**Le grand
silence**
Science-fiction



LE GRAND SILENCE

ROBERT
SILVERBERG

Lorsque le soleil ne brillera plus, lorsque les étoiles tomberont du ciel et que les montagnes seront emportées par le vent, lorsque les chamelles gravides seront laissées à l'abandon et que les bêtes fauves se rassembleront, lorsque les mers s'embraseront et que les âmes des hommes seront réunies, lorsque... les archives des actes humains seront ouvertes et que le ciel sera mis à nu, lorsque l'Enfer brûlera féroceement et que le Paradis s'approchera, alors chaque âme comprendra ce qu'elle a fait.

Le Coran,
sourate 81.

DANS SEPT ANS D'ICI

Carmichael était peut-être la seule personne à l'ouest des Rocheuses à ne pas savoir ce qui se passait. Ce qui se passait ? La fin du monde, plus ou moins.

Mais Carmichael – Myron de son prénom, même si tout un chacun l'appelait Mike – était resté quelque temps absent : il s'était octroyé une semaine d'exquise solitude et de rééquilibrage mental dans le morne et somptueux désert qu'était la partie nord-ouest du Nouveau-Mexique et n'avait pas suivi l'actualité de près.

En ce limpide et vivifiant matin d'automne, bien avant l'aube, il avait décollé d'une piste rurale cabossée aux commandes de son petit Cessna 104-FG et mis cap à l'ouest pour rentrer chez lui. Il avait été furieusement secoué sur tout le parcours ; soufflant du centre du continent, un vent féroce chahutait l'avion dans tous les sens, lui assenant des claques redoutables pratiquement depuis le décollage.

Plutôt mauvais signe, ce vent. Un vent d'est aussi fort que celui-ci pouvait faire du grabuge sur la partie côtière de la Californie, surtout à cette époque de l'année. Carmichael était bien placé pour le savoir. On était fin octobre, en pleine saison des feux de broussailles en Californie du Sud. Il n'avait pas plu sur la côte depuis le cinq avril ; toute la région n'était qu'une formidable poudrière et ce vent violent, sec et chaud qui soufflait du désert était capable d'attiser la moindre petite étincelle qu'il trouverait sur son chemin pour en faire une conflagration dévastatrice, aussi féroce qu'un gigantesque lance-flammes. Ça se produisait à peu près tous les ans. Il ne fut donc pas surpris d'apercevoir une mince ligne de fumée brune à l'horizon en arrivant dans les parages de San Bernardino.

La ligne en question s'épaissit et s'assombrit lorsqu'il survola la crête des San Gabriel Mountains pour déboucher sur Los Angeles proprement dit, et il semblait à présent y avoir des zones secondaires de ciel brun sale vers le nord et le sud en plus de cette longue ligne est-ouest, là-bas, près de l'océan. Il y avait manifestement plusieurs foyers simultanés. Peut-être un peu plus importants que d'habitude, par-dessus le marché. Ce qui n'avait rien de rassurant. À cette époque de l'année à Los Angeles, il y avait des risques partout. Avec un vent aussi fort que celui-ci, toute la délirante métropole pouvait disparaître dans une immense tempête de feu – une seule.

Le contrôleur aérien qui aiguilla Carmichael jusqu'à l'aéroport de Burbank avait la voix enrouée, le débit haché, ce qui aurait pu

indiquer qu'il se passait quelque chose d'inhabituel. Mais ces mecs avaient toujours la voix enrouée et le débit haché. Cette pensée reconforta légèrement Carmichael.

Il sentit la fumée lui chatouiller les narines dès l'instant où il descendit de l'avion : mauvaise odeur, acre et familière, puanteur irritante d'un octobre condamné. L'instant d'après, elle lui piquait les yeux. On pouvait presque faire des dessins du bout du doigt dans l'air sale. Sûr que ce devait être un balèze de sinistre, conclut-il.

Un grand échalas en salopette de mécano passa au trot devant lui sur le terrain.

« Hé, mec, lança Carmichael. Ça brûle de quel côté ? »

L'homme s'arrêta, bouche bée, et lui adressa un regard bizarre doublé d'un clignement incrédule, comme si Carmichael venait de redescendre sur terre après avoir passé six mois en orbite. « T'es pas au courant ?

— Si j'étais au courant, je te poserais pas la question.

— Merde, ça crame de tous les côtés. Dans tout ce putain de bassin de L.A.

— Partout ? »

Le mécanicien opina. Il avait l'air à moitié cinglé. La mâchoire pendante, les yeux papillotants du barjo défoncé, il remettait ça. « Ça alors, tu veux dire que t'as pas entendu parler de...

— Non. » Carmichael eut envie de le secouer comme un prunier. Il trouvait tout le temps ce genre d'olibrius stupide sur son chemin et en avait horreur. Il désigna d'un geste impatient le ciel enfumé. « C'est aussi sérieux que ça en a l'air ?

— Ouais, c'est sérieux, mec, vraiment sérieux ! Une putain de catastrophe, y a pas à dire. Ça brûle de partout. On a réquisitionné tous les avions civils du coin pour lutter contre l'incendie. Tu ferais bien d'aller voir tout de suite ton chef de secteur.

— Ouais, dit Carmichael, qui démarrait déjà. Je crois qu'il faut que j'y aille. »

Il entra au pas de course dans le bâtiment principal de l'aéroport. Les gens s'écartaient sur son passage. C'était un solide gaillard, pas particulièrement grand mais large d'épaules, au torse puissant, et comme tous les Carmichael, il avait des yeux d'un bleu impitoyable, pareils à des PROJOS de poursuite. Quand il se déplaçait rapidement, comme maintenant, on se rangeait sur le côté.

L'odeur acre de la fumée flottait jusqu'à l'intérieur de l'aérogare. L'endroit était en plein délire ; les habitués paniques couraient dans tous les sens et s'interpellaient à tue-tête en agitant leurs serviettes. Tant bien que mal, Carmichael se fraya un chemin jusqu'à un terminal public. Un modèle à l'ancienne, pas un de ces nouveaux bidules pour biopuces implantées. Il appela le chef de secteur sur le réseau

d'urgence. Dès qu'il comprit à qui il avait affaire, son correspondant lui dit : « Bouge ton cul et monte en ligne à la vitesse grand V, Mike.

— Tu m'envoies où ?

— Le plus vicelard est quelque part au nord-ouest de Chats Worth. On a des zincs chargés et parés à décoller de l'aéroport de Van Nuys.

— Tu me laisses le temps de pisser et de passer un coup de fil à ma femme, d'ac' ? Je serai à Van Nuys dans un quart d'heure. »

Carmichael ressentait sa fatigue jusque dans les dents. Il était neuf heures du matin ; il avait pris l'air à quatre heures et demie et le combat qu'il avait livré à ce salaud de vent d'est, ce même vent qui menaçait maintenant d'attiser les flammes à L.A., l'avait éreinté. À cinquante-six ans, il n'était plus de la première jeunesse et la sève de jadis coulait chaque année plus paresseusement dans ses veines. En cet instant, tout ce qu'il désirait, c'était rentrer chez lui, prendre une douche, retrouver Cindy et son lit. Mais Carmichael ne considérait pas la lutte contre l'incendie comme un travail facultatif. Pas avec la menace d'une tempête de feu qui planait en permanence sur L.A.

Il y avait des fois où il souhaitait presque que la chose arrive – un grand brasier purificateur qui rayerait de la carte toute cette putain de ville.

Carmichael ne voulait – ni de près ni de loin – assister pour de bon à ce genre de catastrophe, mais il détestait cette Babylone de pacotille, noyée dans le smog, son enchevêtrement démesuré d'autoroutes engorgées, les maisons bizarres, l'air salement pollué, les denses frondaisons luisantes qui étouffaient partout le paysage, la drogue, l'alcoolisme, le taux de divorce, le farniente, les quartiers louches, les clochards au coin des rues, la délinquance urbaine, les avocats d'affaires et leurs répugnants clients, les fouets et les chaînes, les sex-shops, les salons contact et les instituts de massage, les fourgueurs de réalité virtuelle, les gens bizarres qui parlaient leur bizarre jargon branché, portaient leurs fringues bizarres, conduisaient leurs bagnoles bizarres, arboraient des coupes de cheveux bizarres et des os en travers du pif comme les sauvages qu'ils étaient. La médiocrité et la vulgarité étaient omniprésentes, songea Carmichael. Mêmes les grandioses résidences et les restaurants chic étaient ainsi : des décors de cinéma à l'élégance superficielle.

Il avait parfois l'impression qu'il était plus agacé par la mesquine connerie générale que par l'absolue perversité qui se nichait dans les authentiques coins sombres. Si on regardait où on mettait les pieds, on pouvait rester à l'abri du mal la plupart du temps – et même tout le temps –, mais on avait beau s'escrimer à garder ses propres valeurs en point de mire, la connerie vous rattrapait sournoisement au tournant et il ne servait à rien de se bagarrer avec : elle s'infiltrait dans votre âme sans que vous en ayez seulement conscience. Il espérait que son

séjour à Los Angeles n'était pas en train de lui faire ça.

Il y avait eu des Carmichael installés en Californie du Sud depuis l'époque du général Frémont, mais jamais à Los Angeles même – pas un seul. Il était le premier de sa tribu à avoir on ne sait trop comment atterri là. La famille venait de la Vallée, et quand les Carmichael parlaient de « la Vallée », ils voulaient dire la vallée de San Joaquin, la grandiose plaine cultivée qui commençait après Bakersfield et s'étendait loin vers le nord, et non pas ce que les Angelenos entendaient par là : le triste chapelet congestionné de banlieues hideuses qui s'étirait juste derrière les collines après Beverly Hills et Santa Monica. Quant à Los Angeles, ils l'ignoraient : c'était l'escarville dans l'œil, l'indicible souillure au front du paysage californien.

Mais L.A. était la ville de Cindy, Cindy adorait L.A., et Mike Carmichael adorait Cindy. Il aimait tout d'elle : le contraste entre sa délicatesse de fée Clochette toute menue et la brusquerie de son mari, ce colosse au nez disgracieux ; sa chaleur, son intensité, sa gaieté enjouée, sa bizarre espièglerie ; ses yeux sombres pleins de vie, sa frange de boucles lustrées, noires comme jais, et même les étranges et délirantes philosophies qui lui oxygénaient l'esprit. Elle était tout ce qu'il n'avait jamais été, ni jamais voulu être, et il était tombé amoureux d'elle comme jamais il n'était tombé amoureux ; c'était pour Cindy qu'il était devenu l'Angeleno de la famille malgré tout le dégoût que lui inspirait L.A. : parce qu'elle ne pouvait ni ne voulait vivre ailleurs.

Mike Carmichael vivait donc là depuis sept ans, dans une petite maison en bois en haut de Laurel Canyon, au milieu de ses luxuriantes futaies, et sept mois d'octobre successifs, il s'était consciencieusement déplacé pour balancer des ignifugeants chimiques sur les feux de broussailles annuels et épargner aux stupides indigènes les ravages de leur propre négligence. Presque tous les Carmichael avaient été élevés dans la conviction qu'il fallait assumer ses responsabilités sans broncher, sans poser de questions. Même Mike, qui était dans la famille celui qui se rapprochait le plus du rebelle, le comprenait.

Il y avait des incendies. C'était un fait incontournable. On avait besoin de pilotes qualifiés pour aller là-haut les bombarder d'ignifugeants et les éteindre. Mike Carmichael était un pilote qualifié, on avait besoin de lui, et il allait au feu. C'était aussi simple que ça.

Le téléphone sonna sept fois à son domicile avant que Carmichael ne raccroche. Cindy n'avait jamais aimé les répondeurs, les renvois d'appel ou les mini-récepteurs alphanumériques. À l'entendre, les trucs de ce style étaient mécaniques, déshumanisants. Ce qui faisait de leur couple les dernières personnes du monde -ou presque – à se priver de ces gadgets. Quelle importance ? se disait Carmichael. Cindy voulait qu'il en soit ainsi et pas autrement.

Il essaya ensuite le numéro du petit atelier, juste derrière Colfax, où elle fabriquait ses bijoux, mais elle ne répondit pas davantage à cette adresse. Elle devait être en route pour la galerie, qui était au diable à Santa Monica, mais elle n'était probablement pas encore arrivée – avec tous ces incendies, les autoroutes devaient être encore pires qu'en temps normal – et il n'y avait donc pas de raison de tenter de la joindre là-bas.

Il n'appréciait guère de ne pas pouvoir lui dire un simple bonjour après une absence de presque une semaine, et sans véritable espoir d'y parvenir pendant huit ou dix heures encore. Mais il n'y pouvait rien.

Burbank l'autorisa à décoller en vertu des procédures d'urgence pour la lutte contre l'incendie. Dès qu'il fut à nouveau en l'air, il aperçut le feu, pas très loin, en direction du nord-ouest. La fumée, plus dense à présent, formait une colonne d'un noir huileux qui tranchait sur la pâleur du ciel. Et lorsqu'il descendit de son avion quelques minutes plus tard à l'aéroport de Van Nuys, il fut immédiatement gîflé par une explosion de chaleur inimaginable. À Burbank, il faisait dans les vingt-huit degrés, déjà sacrement chaud pour neuf heures du matin, mais ici, on dépassait les trente-sept cinq. L'air lui-même transpirait. Carmichael voyait presque la chaleur se figer comme des gouttelettes de graisse. Il lui semblait entendre le ronflement des flammes au loin, les craquements et les crépitements du sous-bois qui brûlait, l'intempestif sifflement de l'herbe sèche qui prenait feu. Exactement comme si l'incendie n'était qu'à trois kilomètres. Ce qui était peut-être le cas, songea-t-il.

L'aéroport ressemblait au Q.G. d'une zone de combats. Des avions atterrirent et décollèrent dans un carrousel frénétique. Et des avions déments, en plus. L'incendie était apparemment si sérieux que la flotte habituelle d'avions-citernes conventionnels avait été complétée par des antiquités de toutes sortes, des taxis vieux de quarante, cinquante ans et même plus, des Forteresses volantes B-17 et des DC-3 reconvertis, un Douglas Invader et même, au grand étonnement de Carmichael, un Ford Trimotor des années trente qu'on était peut-être allé chercher dans la collection de quelque studio de cinéma. Certains étaient équipés de réservoirs contenant des produits chimiques ignifugeants, d'autres étaient des bombardiers d'eau écopeurs, d'autres encore des appareils de reconnaissance, le nez coiffé d'un cône étincelant de détecteurs infrarouges et électroniques. Des hommes et des femmes sous tension se démenaient frénétiquement dans tous les sens, s'interpellaient par gesticulations sauvages d'un bout à l'autre des pistes ou criaient dans des walkies-talkies tout en essayant de mettre un peu d'ordre dans les opérations de chargement. Sans y arriver vraiment, d'ailleurs.

Carmichael parvint au Q.G. des opérations, bourré de gens hagards

vissés à des écrans d'ordinateur. Il connaissait la plupart d'entre eux pour les avoir vus lors de précédentes campagnes anti-incendies. Et ils le connaissaient.

Il attendit une accalmie dans la tourmente et tapa sur l'épaule d'un des régulateurs – une femme. Elle se détourna de son écran, hocha la tête avec des yeux en boules de loto, puis se fendit d'un large sourire en le reconnaissant.

« Mike. Bien. On a un DC-3 de libre pour toi. » Du doigt, elle traça une ligne sur l'écran en face d'elle. « Tu vas balancer des ignifugeants sur cet arc ouest-est, entre Ybarra Canyon et Horse Flats. Ça brûle dans les collines au pied des Santa Susana Mountains ; jusqu'ici, le vent souffle de l'est, mais s'il vire au nord, le feu va tout bouffer entre Chats Worth et Granada Hills, jusqu'à Ventura Boulevard. Et s'il n'y avait que celui-ci !

— Merde ! Il y en a combien ? »

Elle cliqua deux fois avec sa souris. La carte de la vallée de San Fernando précédemment affichée sur l'écran s'effaça dans un tourbillon, remplacée par l'intégralité du bassin de Los Angeles. Carmichael en resta pantois. Trois grosses rayures écarlates indiquaient les zones d'incendie : celle-ci, à l'extrémité ouest du tableau, le long des Santa Susana, une autre, presque aussi épaisse, très loin vers l'est dans les prairies au nord de l'autoroute 210, du côté de Glendora ou de San Dimas, et une troisième dans la partie est d'Orange County, derrière les collines d'Anaheim.

« Jusque là, le nôtre est le plus gros, dit la femme. Mais il n'y a qu'une soixantaine de kilomètres entre les deux autres, et s'ils venaient à se rejoindre d'une manière ou d'une autre...

— Ouais », dit Carmichael.

Une muraille de feu d'un seul tenant déferlerait sur tout le pourtour est du bassin, si ça se trouvait... avec, soufflant de Santa Ana, des vents féroces transportant vers l'ouest des fleuves d'étincelles qui traverseraient Pasadena, le centre-ville de L.A., Hollywood, Beverly Hills et la suite, jusqu'à la côte et Venice, Santa Monica, Malibu. Il frissonna. Laurel Canyon y passerait. La maison, l'atelier. Merde, tout y passerait. Pire que Sodome et Gomor-rhe, pire que la chute de Ninive. Rien que des cendres sur des centaines de kilomètres.

« Seigneur, reprit-il. Tout le monde a la trouille du terrorisme nucléaire et trois baignoires avec des petits connards qui balancent des cigarettes peuvent faire le boulot aussi facilement.

— Sauf que ce ne sont pas des cigarettes cette fois-ci, Mike.

— Non ? Quoi alors ? Des pyromanes ? »

Encore une fois ce regard ahuri et clignotant, le même que lui avait servi le mécanicien à Burbank. « Sans blague ? Tu n'es pas au courant ?

— Je viens de passer six jours au Nouveau-Mexique. Au fin fond de la cambrousse.

— Alors tu es le seul type au monde à ne pas être au courant. Dis donc, ça t'arrive jamais d'écouter les infos à la radio dans ta bagnole ?

— J'ai fait l'aller-retour en avion. Un Cessna. Ecouter la radio ? Si je vais au Nouveau-Mexique, c'est précisément pour éviter ce genre d'obligation... Mais nom de Dieu, de quoi je devrais avoir entendu parler ?

— Des extraterrestres, dit-elle d'une voix lasse. Les incendies, c'est eux. Trois vaisseaux spatiaux ont atterri à cinq heures ce matin dans trois coins différents du bassin de L.A. C'est la chaleur des réacteurs qui a mis le feu à l'herbe sèche. »

Carmichael ne sourit pas. « Des extraterrestres, ouais. Tu as un drôle de sens de l'humour, ma petite.

— Tu crois que c'est de la blague ?

— Des vaisseaux spatiaux ? Venus d'une autre planète ?

— Avec des monstres de cinq mètres de haut à bord, précisa le régulateur installé devant la console voisine. Linda ne raconte pas de blagues. Ils sont sortis et se baladent sur les autoroutes à l'heure qu'il est. Des gros calmars violets de cinq mètres de haut, Mike.

— Des Martiens ?

— Personne ne sait d'où ils viennent.

— Seigneur, dit Carmichael. Dieu tout-puissant ! »

Neuf heures et demie du matin. Le frère aîné de Carmichael, le colonel Anson Carmichael III, que tout le monde appelait simplement « le Colonel », se tenait devant son téléviseur, bouche bée. Il n'en croyait pas ses yeux. Sa fille Rosalie lui avait téléphoné un quart d'heure plus tôt de Newport Beach pour lui dire d'allumer la télé. Sinon l'idée ne lui en serait pas venue ; la télévision était là pour les petits-enfants, pas pour lui. Et le voilà, lui, officier de l'armée de terre en retraite, maigre, haut sur pattes, le dos résolument droit, la soixantaine à peine entamée, les yeux bleus, perçants, et tous ses cheveux blancs – planté devant son poste de télé en plein milieu de la matinée, bouche bée comme un gosse de cinq ans.

Sur l'écran géant dernier cri incorporé aux parements rosés du mur de la salle de jeux, les deux mêmes scènes stupéfiantes se répétaient alternativement sur tous les canaux, sans discontinuer, depuis quinze minutes qu'il regardait la télé.

L'une se résumait à la vue aérienne du grand incendie sur le flanc nord-ouest du bassin de Los Angeles : des tourbillons de fumée noire, des langues de flammes rouge vif, et, entrevues ça et là, une maison ou toute une rangée de maisons en feu. L'autre offrait le spectacle grotesque, incroyable et même absurde d'une demi-douzaine de créatures titanesques évoluant dignement sur le parking à moitié

désert d'un immense centre commercial dans une localité appelée Porter Ranch, tandis que le fuselage élané de ce qu'Anson supposa être un véhicule de liaison extraterrestre se dressait comme une aiguille étincelante au-dessus d'un amas confus de voitures calcinées, le nez incliné à quarante-cinq degrés.

Les caméras variaient de temps en temps l'angle de prise de vue, mais les scènes retransmises restaient les mêmes. Un plan de l'incendie suivi sans transition d'un plan des Étrangers dans le centre commercial. L'incendie encore, apparemment pire qu'avant ; puis nouveau plan des Étrangers sur le parking. Et ainsi de suite.

Et les deux mêmes phrases n'en finissaient pas de tourner dans la tête du Colonel :

C'est une invasion. Nous sommes en guerre. C'est une invasion. Nous sommes en guerre.

Son esprit pouvait assez facilement assimiler la partie incendie de la situation. Il avait déjà vu des maisons brûler. Les incendies gigantesques, aux conséquences catastrophiques, constituaient une plaie de la vie californienne, mais ils étaient inévitables dans un Etat où une trentaine de millions de gens avaient décidé de s'installer dans une région affligée d'une saison sèche – caractéristique climatique absolument normale – qui durait chaque année d'avril à novembre. Octobre était le mois des incendies : les collines herbeuses étaient sèches comme des ossements et les vents diaboliques de Santa Ana montaient en rugissant du désert pour déferler sur l'est. Il n'y avait jamais d'année sans son lot d'incendies, et tous les cinq ou dix ans, il y en avait un véritablement monstrueux : l'incendie des collines de Hollywood en 1961, quand Anson allait sur ses vingt ans, et un autre, juste en dessous, à Santa Barbara en 1990 ; ensuite cet énorme incendie de la Baie de San Francisco qui avait tellement ravagé Oakland un an ou deux plus tard ; et puis l'incendie de Pasadena le jour de Thanks-giving ; et ainsi de suite.

Mais l'autre truc... des vaisseaux spatiaux extraterrestres atterrissant à Los Angeles et, à en croire la télé, également dans une douzaine d'autres villes d'un bout à l'autre du globe... de bizarres visiteurs, très vraisemblablement hostiles et belliqueux, qui débarquaient à l'improviste... des intrus qui, pour Dieu sait quelle raison, venaient semer le trouble dans le monde généralement paisible et prospère qu'était la planète Terre aux premières années du vingt et unième siècle...

Ça, c'était du cinoche. C'était de la science-fiction. Ça bousculait votre impression d'un univers bien ordonné où les événements s'enchaînaient de manière prévisible.

Le Colonel n'avait lu qu'un seul livre de science-fiction dans sa vie, La Guerre des mondes de H.G. Wells, il y avait longtemps de cela. Il

n'était pas encore le Colonel, rien qu'un grand escogriffe de lycéen qui se préparait diligemment à la vie qu'il savait devoir être la sienne. C'était un roman intelligent et passionnant, mais en fin de compte, le livre l'avait agacé parce qu'il posait une question intéressante – Qu'est-ce qu'on fait quand on se trouve en face d'un ennemi absolument invincible ? – sans y apporter de réponse valable. La conquête de la Terre par les Martiens n'avait pas été mise en échec par quelque stratégie militaire que ce soit, mais par une péripétie des plus fortuites, un accident biologique venu a point nommé.

Les questions difficiles ne l'embarrassaient pas, mais il jugeait utile d'essayer de leur trouver de bonnes réponses et s'était attendu à ce que Wells lui fournisse quelque chose de plus satisfaisant au lieu de s'arranger pour que les invincibles conquérants martiens succombent à des bactéries terriennes malignes inconnues d'eux alors même que les armées de la Terre gisaient écrasées et sans défense à leurs pieds. C'était ingénieux de la part de Wells, mais ce n'était pas le type correct d'ingéniosité, parce qu'elle ne laissait aucun champ d'action aux facultés mentales ni au courage humains ; il s'agissait simplement d'un événement externe qui en annulait un autre, à l'instar d'une averse torrentielle se manifestant pour éteindre l'incendie qui ravage une forêt tandis que tous les pompiers présents regardent le spectacle en suçant leur pouce.

Eh bien, là, si bizarre que cela paraisse, la fiction de Wells était devenue réalité. Les Martiens avaient débarqué pour de bon, et c'étaient des vrais, même si assurément ils ne venaient pas de Mars. Descendus de nulle part, donc, mais... où étaient passés nos systèmes orbitaux d'alerte avancée, se demanda-t-il, les télescopes spatiaux censés scruter le vide à la recherche d'astéroïdes en route vers la Terre et autres petites surprises cosmiques ? Et si ce qu'il voyait à la télé était un échantillon représentatif, ils étaient déjà en train de se pavaner comme de vrais conquérants. Bon gré, mal gré, le monde semblait en guerre, et selon toute apparence, avec des créatures d'un niveau technologique supérieur, puisqu'elles avaient réussi à quitter quelque autre étoile pour venir jusqu'ici, prouesse que nous n'aurions pas pu accomplir.

Il restait à voir, évidemment, ce que voulaient ces envahisseurs. Peut-être n'était-ce même pas une invasion, mais simplement une représentation diplomatique qui était arrivée sur Terre avec une singulière maladresse. Mais si c'était la guerre, songea le Colonel, et que ces créatures possèdent des armes et des pouvoirs dépassant l'entendement humain, on allait avoir l'occasion de se colleter avec le problème que H.G. Wells, un siècle plus tôt, avait préféré résoudre élégamment par un artifice de dernière seconde.

L'esprit du Colonel commençait déjà à égrener toute une litanie de

possibilités. Quels personnages il allait lui falloir appeler à Washington ? Est-ce qu'au moins l'un d'entre eux aurait l'idée de l'appeler ? Si une guerre contre ces Étrangers était inévitable – et son intuition lui en donnait la certitude – il avait l'intention d'y jouer un rôle.

Le Colonel n'aimait pas la guerre et était très peu impatient d'y prendre part, et pas seulement parce qu'il avait pris sa retraite des forces armées depuis près de douze ans. Il n'avait jamais enjolivé la guerre. C'était une sale affaire, stupide et cruelle, qui ne signifiait d'ordinaire rien de plus que l'échec d'une démarche rationnelle. Son père, Anson II, le Vieux Colonel, avait participé à la Seconde Guerre mondiale – et pas qu'un peu, ses cicatrices en témoignaient – mais il n'en avait pas moins élevé ses trois fils en vue d'en faire des soldats. Le Vieux Colonel aimait dire : « Des gens comme nous entrent dans l'armée afin de veiller à ce que personne n'ait plus jamais à se battre. » Son fils aîné Anson n'avait jamais cessé d'adhérer à cette idée.

Parfois, cependant, la guerre se jetait carrément sur vous sans vous laisser le moindre choix, et il était alors nécessaire de se battre sous peine d'être anéanti. On était apparemment dans ce genre de situation. Auquel cas, tout retraité qu'il était, il aurait peut-être quelque chose à offrir. Après tout, la psychologie des cultures étrangères avait été sa grande spécialité depuis son séjour au Viêt-nam, même s'il n'avait jamais imaginé avoir un jour affaire à une culture aussi étrangère que celle-ci. N'empêche qu'il y avait certains principes généraux qui devaient pouvoir s'appliquer même dans ce cas...

Soudain, le côté stupidement répétitif de ce que lui montrait l'écran commença à l'irriter. Au bord de la colère, il retourna dehors.

Des thermiques montant du brasier secouèrent sauvagement l'appareil lorsque Carmichael prit de l'altitude. Il passa quelques instants difficiles mais reprit aisément et automatiquement le contrôle de la situation, extrayant les gestes nécessaires des territoires souterrains de son système nerveux. Il était essentiel, croyait-il, d'avoir les gestes dans les doigts, les épaules, les cuisses plutôt que dans les régions conscientes du cerveau. La conscience pouvait vous mener assez loin, mais en fin de compte, on était obligé de faire appel aux territoires souterrains, sinon c'était la mort assurée.

Tout cela n'était rien, après tout, comparé à ce qu'il avait dû encaisser au Viêt-nam. Au moins, aujourd'hui, personne ne le canarderait par en dessous. C'était aussi au Viêt-nam qu'il avait appris tout ce qu'il savait sur le pilotage au milieu d'ascendances thermiques.

Dans le sud marécageux de ce malheureux pays, la saison sèche était l'époque de l'année où les paysans brûlaient leurs chaumes, et ce n'était plus que fumée et chaleur au sol, avec une visibilité d'environ

mille mètres à tout casser. Et ce, de jour. Plus de la moitié de ses missions de combat se passaient la nuit. Il avait souvent volé pendant la mousson, période remarquable pour ses puissantes rafales de pluie latérales et presque aussi éprouvante pour les pilotes que la saison des écobuages. Les Viêt-cong et leurs potes des bataillons de l'Armée du Viêt-nam du Nord préféraient en général procéder à des mouvements de troupes en période de mauvais temps, quand ils estimaient que personne ne serait assez cinglé pour prendre l'air. Évidemment, c'était dans ces moments-là que Carmichael se trouvait au-dessus d'eux.

Quoiqu'à plus de trente ans derrière lui, la guerre était encore aussi fraîche et vivace dans son existence que s'il avait passé les six jours précédents à Saigon et non pas au Nouveau-Mexique. Il était le vilain garnement de la famille et personne ne s'attendait à ce qu'il entre docilement dans l'armée, mais il y avait en lui assez de la fibre des Carmichael pour qu'il ne songe jamais à se dérober à l'obligation d'aider son pays à défendre son périmètre de sécurité. Aussi avait-il fait la guerre comme pilote de la Marine, aux commandes de bimoteurs OV-10 à turbopropulseurs dans l'escadrille d'attaque légère n° 4 basée à Binh Thuy.

Il s'était acquitté de son devoir pendant douze mois, de juillet 1971 à juin 1972. Ça lui avait suffi. Les OV-10 étaient censés être des avions d'observation, mais au Viêt-nam, ils opéraient en soutien rapproché d'une cavalerie aérienne et sortaient équipés de roquettes, de mitrailleuses, de canons de 20 mm, de grappes de mini bombes accrochées sous les ailes et d'un tas d'autres accessoires. À pleine charge, c'était à peine s'ils pouvaient dépasser onze cents mètres d'altitude. La plupart du temps, ils volaient en dessous des nuages, parfois presque au niveau de la cime des arbres, à une trentaine de mètres du sol, sept jours sur sept et généralement la nuit. Carmichael estimait avoir plus que rempli ses obligations militaires envers son pays.

Quant à l'obligation d'aller combattre ces incendies... on n'avait jamais fini de la remplir.

Il sentit l'avion répondre et se permit un sourire. Les DC-3 étaient de vieux coucous coriaces. Il adorait les piloter, bien que les plus récents aient été fabriqués avant sa naissance. En fait il adorait piloter n'importe quel appareil. Carmichael ne volait pas pour gagner sa vie – il ne faisait plus rien pour gagner sa vie – mais c'était sa principale occupation. Il y avait des mois où il passait plus de temps en l'air qu'au sol, du moins en avait-il l'impression, car les heures qu'il passait au sol s'écoulaient souvent sans se faire remarquer, tandis que le temps passé en l'air était sublimé, intensifié, magnifié.

Il mit d'abord cap au sud vers Encino, puis remonta vers la zone de feu en survolant Tarzana, Canoga Park et Chatsworth. Une brume de

cen­dres té­nue mas­quait le soleil. Baissant les yeux, il dis­tinguait les mi­nus­cules mai­sons, les mi­nus­cules piscines bleues, les mi­nus­cules hu­mains qui se dé­me­naient de tous cô­tés dans une ferveur dé­mo­niaque pour es­sayer d’ar­roser leurs toits avant l’ar­ri­vée des flam­mes. Toutes ces ha­bi­ta­tions, tous ces gens, ces four­mi­lières hu­maines qui rem­plis­saient chaque cen­ti­mètre car­ré d’es­pace entre la mer et le désert... tout cela était ma­te­nant menacé.

En di­rec­tion du sud, ça bou­chon­nait sur toutes les voies de Topanga Canyon Bou­le­vard comme sur Holly­wood Freeway aux heures de pointe – et on n’était qu’au mi­lieu de la ma­ti­née. Non, c’était en­core pire. On rou­lait jus­que sur les ac­co­te­ments et des en­che­vê­tre­ments nou­eux si­gna­laient ça et là des ac­ci­dents, des voi­tures sur le toit, des voi­tures dans le dé­cor. Les autres pou­rui­vaient leur route en s’ef­for­çant de con­tourner les ob­sta­cles.

Où al­laient donc tous ces gens ? N’im­porte où. Pourvu que ce soit loin de l’in­cendie. Avec des meub­les fi­celés sur le toit de leurs voi­tures – ber­ceaux, coffres, coiffeuses, chaises, tables et même lits. Il pou­vait aussi ima­giner ce qu’il y avait à l’in­té­rieur de ces voi­tures : des mon­tagnes de pho­tos de fa­mille, dis­quettes in­for­ma­tiques, télé­viseurs, jouets, vê­te­ments – tout ce que les gens avaient de plus pré­cieux, ou tout ce qu’ils avaient réus­si à en­tas­ser avant que la pa­nique ne s’em­pare d’eux.

Ils se di­ri­geaient ap­pa­remment vers les pla­ges. Un pré­dicateur de la télé­vi­sion leur avait peut-être dit qu’une arche an­crée dans les eaux du Pa­ci­fique at­ten­dait de pou­voir les em­mener en lieu sûr tan­dis que Dieu fai­sait pleu­voir le sou­fre sur Los An­ge­les. Et peut-être était-ce le cas. À Los An­ge­les, tout était pos­sible. Des en­va­his­seurs ve­nus de l’es­pace qui dé­am­bu­laient sur les au­to­routes, tant qu’on y était. Dieu du ciel ! Carmichael avait le plus grand mal à ac­cor­der un com­men­ce­ment de ré­flexion à une telle éven­tu­alité.

Il se de­man­dait où était Cindy, ce qu’elle en pen­sait, elle. Il y avait de grandes chances pour qu’elle trouve ça très drôle. Douée d’une fan­tas­tique ap­ti­tude à trou­ver la ré­a­lité amu­sante, elle aimait citer un vers du vieux poète ro­main Virgile : une tem­pête se lève, une voie d’eau s’est ou­verte dans le na­vi­re, il y a un tour­billon d’un côté et des mon­stres ma­rins de l’autre et Énée dit en fin de compte à ses hom­mes : « Peut-être nous plaira-t-il d’é­vo­quer quel­que jour ces sou­ve­nirs. »

Cindy était comme ça, songea Carmichael. Les vents de Santa Ana soufflent, trois gi­gan­tesques feux de brous­sailles brûlent tout autour de la ville, des en­va­his­seurs ex­tra­ter­res­tres sont ar­ri­vés au même mo­ment, et peut-être nous plaira-t-il d’é­vo­quer quel­que jour ces sou­ve­nirs.

Son cœur débordait d’amour pour elle et il avait hâte de la

retrouver.

Carmichael ne connaissait rien à la poésie avant de rencontrer Cindy. Il ferma un instant les yeux et la projeta sur l'écran de son esprit. De lourdes cascades de cheveux noirs comme jais, un sourire instantané, éblouissant, un petit corps mince et bronzé où scintillaient partout les étonnants colliers de perles, bagues et pendentifs qu'elle concevait et fabriquait. Et ses yeux. Il ne connaissait personne qui ait des yeux comme les siens, des yeux où brillait une étrange malice, avec cette manière totalement originale de regarder qu'il adorait en elle par-dessus tout. Et cette saloperie d'incendie qui venait se mettre entre eux, juste au moment où il rentrait d'une absence de presque une semaine ! Salauds de Martiens à la con ! Allez au diable !

Lorsque le Colonel émergea sur le patio, il sentit le vent venir en force de l'est – un vent brûlant, plus vigoureux qu'en début de matinée, véritablement tranchant. Il entendait l'inquiétant chuintement des feuilles mortes, sèches et cassantes, fouettées par le vent sur les pistes à flanc de colline qui commençaient juste en dessous du bâtiment principal. Les vents d'est étaient toujours de mauvais augure. Et celui-ci amenait à coup sûr des ennuis : il y avait déjà une légère trace de fumée dans l'air.

Le ranch était situé sur un terrain en pente douce presque au sommet du versant sud des Santa Ynez Mountains, derrière Santa Barbara, site majestueux qui s'étalait sur de nombreux hectares avec vue sur la ville et sur l'océan au delà. Il était trop haut perché pour qu'on puisse y faire pousser des avocats ou des citronniers, mais il convenait parfaitement aux noyers et aux amandiers. Ici, l'air était toujours pur et limpide, la vaste coupole du ciel s'étendait à des millions de kilomètres dans toutes les directions et les échappées étaient spectaculaires. Ce terrain appartenait depuis cent ans à la famille de l'épouse du Colonel ; mais après la disparition de cette dernière, il avait dû s'en occuper tout seul ; et c'était ainsi, par une insolite succession d'événements, qu'un des militaires de la famille Carmichael s'était trouvé transformé en un Carmichael agriculteur, ici même, dans la septième décennie de sa vie. Il vivait là depuis cinq ans, seul dans cette imposante demeure, à l'exception d'un personnel résident de cinq personnes pour l'aider.

Il y avait quelque ironie dans le fait que le Colonel finisse ses jours comme exploitant agricole. C'était l'autre branche des Carmichael, la branche aînée, qui avait toujours été celle des fermiers. La branche cadette – celle du Colonel et de Mike Carmichael – avait habituellement choisi le métier des armes.

Clyde, le cousin du père du Colonel, mort depuis presque trente ans, avait été le dernier des Carmichael fermiers. Le domaine familial était à présent un lotissement de trois cents foyers, pimpant et tiré au

cordeau. La plupart des fils et des filles de Clyde et leurs familles vivaient encore dispersés d'un bout à l'autre de la Vallée, de Fresno à Bakersfield, en passant par Visalia ; ils vendaient des contrats d'assurance, des tracteurs ou des portefeuilles d'actions. Le Colonel n'avait plus de contact avec eux depuis des années.

Quant à l'autre branche, la branche militaire, elle s'était depuis longtemps éloignée de ses racines dans la Vallée. Feu le père du Colonel – Anson II, le Vieux Colonel – s'était installé dans la banlieue de San Diego après avoir pris sa retraite de l'armée. L'un de ses trois fils, Mike, qui avait voulu – Dieu soit loué ! – devenir pilote dans la Marine, s'était retrouvé à L.A., en plein dans le ventre de la Bête. Un autre fils, Lee, le benjamin de la famille – mort dix ans auparavant en testant un avion de chasse expérimental –, avait vécu à Mojave, près de la base aérienne d'Edwards. Et lui, l'aîné des trois garçons, Anson III, droit, austère, vertueux, jadis appelé le Jeune Colonel pour le distinguer de son père mais plus tellement jeune à présent, vivait une retraite plus ou moins tranquille dans un joli ranch en haut d'une montagne derrière Santa Barbara. Bizarre, tout cela. Très bizarre.

Depuis la véranda qui entourait la maison principale, le colonel Carmichael jouissait d'une vue sans encombre sur des paysages très éloignés. La partie frontale lui permettait de plonger pardessus la série de collines qui descendaient vers le sud, jusqu'aux toits de tuile rouge sur fond d'océan sombre de Santa Barbara, et par un jour limpide comme celui-ci, son regard portait jusqu'aux îles du Détroit. Depuis le patio latéral, il jouissait d'une vue fantastique vers l'est, sur les sommets irréguliers des montagnes basses de la chaîne côtière – au moins jusqu'à Ventura et Oxnard –, et il lui arrivait même parfois de discerner la paroi blanc grisâtre de la muraille de smog qui s'élevait en bouillonnant dans le ciel depuis Los Angeles, à près de cent cinquante kilomètres de là.

Aujourd'hui, l'air n'était pas blanc grisâtre de ce côté-là. Un grandiose panache noir brunâtre montait à l'assaut de la stratosphère depuis la zone de feu – Moorpark, estima-t-il, ou Simi Valley, ou encore Calabasas, une de ces villes champignons périphériques qui s'égrenaient tout au long de l'autoroute 101 jusqu'à Los Angeles. Rencontrant une résistance dans les couches atmosphériques supérieures, le panache s'émoussait et s'étalait latéralement, formant au milieu du ciel une sinistre tache sale horizontale.

À cette distance, le Colonel était incapable de voir l'incendie lui-même, fût-ce avec ses jumelles. Il imagina qu'il le pouvait- se persuada qu'il pouvait distinguer six ou huit spirales de flamme vermillon s'élevant à la verticale du centre de cette affreuse nuée – mais il savait que ce n'était qu'une illusion forgée par son esprit, qu'il était physiquement impossible de voir un incendie situé à plus de cent

kilomètres au sud sur la côte. La fumée, oui, mais pas le feu.

Mais la fumée suffisait pour lui chahuter le rythme cardiaque. Un panache aussi volumineux signifiait que des localités entières étaient la proie des flammes ! Il s'inquiéta du sort de son frère Mike, qui habitait là-bas, au coeur de la métropole, se demanda s'il était à l'abri du danger – à supposer que le feu menace son quartier. Le Colonel esquissa le geste de saisir le téléphone à sa ceinture. Mais Mike était allé au Nouveau-Mexique la semaine dernière, n'est-ce pas ? Une randonnée en solitaire dans quelque coin perdu et désolé de la réserve navajo, histoire de se changer les idées, comme il en éprouvait le besoin deux ou trois fois par an. En tout cas, Mike faisait d'ordinaire partie de l'équipe de pompiers du ciel bénévoles qu'on envoyait balancer des produits chimiques sur des feux de ce genre. S'il était revenu du Nouveau-Mexique, il était très vraisemblablement en l'air, en train de papillonner aux commandes de quelque petit avion merdique.

N'empêche que je devrais l'appeler, se dit le Colonel. Mais j'aurais probablement Cindy au bout du fil.

Le Colonel n'aimait pas parler à la femme de son frère Mike. Elle était trop agressivement désinvolte, trop émotive, trop bizarre, nom de Dieu ! Elle parlait, se comportait et s'habillait comme une hippie en décalage de trente ans sur son époque. Le Colonel n'aimait pas l'idée d'avoir quelqu'un comme Cindy dans la famille et n'avait jamais caché à Mike qu'elle lui déplaisait. C'était un problème entre eux deux.

Selon toute probabilité, Cindy ne serait pas là non plus, conclut-il. Une évacuation précipitée était sans doute en cours, avec des centaines de milliers de gens qui prenaient les autoroutes pour s'enfuir dans toutes les directions. Beaucoup viendraient de ce côté, supposa le Colonel, en remontant Pacific Coast Highway ou Ventura Freeway. À moins que la route du comté de Santa Barbara leur soit coupée par un prolongement adventice de l'incendie et qu'ils soient forcés de repartir dans l'autre sens, en direction du maelström chaotique qu'était Los Angeles. Que Dieu ait pitié d'eux s'il en était ainsi ! Il s'imaginait sans peine ce que pouvait être la situation dans le centre, avec toute la folie qui se déchaînait à la périphérie du bassin.

Il se surprit à pianoter quand même le numéro de Mike. Il fallait qu'il l'appelle, tout simplement, qu'il y ait ou non quelqu'un à la maison. Ou même si c'était Cindy qui devait répondre. Il le fallait.

Là où finissait le tissu suburbain de pavillons sobrement disposés en rangées ou en cercles, commençait une vaste étendue de prairie rôtie par l'interminable été jusqu'à brunir comme le pelage d'un lion ; derrière, il y avait les montagnes ; entre les prairies et la montagne se trouvait le feu, énorme crête latérale surmontée d'un panache de fumée noire nauséabonde. Il semblait déjà couvrir des centaines

d'hectares, des milliers, peut-être. Carmichael avait entendu dire une fois que cinquante hectares de broussailles en feu créaient autant d'énergie que la bombe atomique qu'on avait larguée sur Hiroshima.

Par-dessus le crépitement des parasites lui parvint la voix du chef de ligne, qui dirigeait les opérations depuis un hélicoptère à cockpit panoramique en point fixe à environ quatre heures.

« DC-3, qui êtes-vous ?

— Carmichael.

— Nous essayons de contenir le feu sur trois côtés, Carmichael. Vous vous occupez de l'est, Limekiln Canyon, en contrebas de Porter Ranch Park. Vu ?

— Vu. »

Il volait bas, à moins de trois cents mètres. Aux premières loges, donc, pour voir le spectacle : des scieurs casqués en chemise orange coupaient les arbres enflammés pour les faire tomber vers le feu, des bulldozers débroussaillaient le terrain en avant du front de l'incendie, des sapeurs armés de pelles creusaient des tranchées coupe-feu, des hélicoptères projetaient de l'eau sur des foyers ponctuels isolés. Carmichael monta de cent cinquante mètres pour éviter un avion d'observation monomoteur, puis encore de cent cinquante mètres pour échapper à la fumée et aux turbulences de l'incendie lui-même. À cette altitude, il voyait clairement l'ensemble du sinistre qui courait d'ouest en est comme une plaie sanglante, plus large à son extrémité ouest.

Juste à l'extrême pointe du feu, il aperçut une zone circulaire de prairies d'environ cent mètres de diamètre qui avait déjà brûlé ; au centre exact de cette zone se dressait un objet gris et massif qui ressemblait vaguement à un silo en aluminium de la taille d'un immeuble de dix étages, entouré, mais à une distance considérable, par un cordon de véhicules militaires.

Carmichael se sentit pris de vertige.

Cet objet, comprit-il, était forcément le vaisseau spatial extraterrestre.

L'engin était venu de l'ouest dans la nuit, disait-on, flottant au-dessus de l'océan comme un gigantesque météore, avait survolé Oxnard et Camarillo, glissé vers l'extrémité ouest de la vallée de San Fernando, frôlé l'herbe avec les gaz brûlants de ses tuyères, laissant derrière lui un sillage de flammes. Puis il s'était doucement posé là-bas, avait éteint son propre feu de broussailles, se ménageant un petit cercle bien dégagé autour de lui sans se soucier aucunement de l'incendie qu'il avait allumé plus loin, et Dieu sait quelles créatures en étaient descendues pour inspecter Los Angeles.

Normal, hein, que le jour où des OVNI débarquaient enfin au vu et au su de tout le monde, ce soit à Los Angeles ! Ils avaient probablement choisi l'endroit à force de voir tout le temps la ville à la

télé – ne disait-on pas que les occupants des OVNI surveillaient en permanence nos émissions de télévision ? Alors ils voyaient L.A. dans une émission sur deux et s’imaginaient probablement que c’était la capitale du monde, l’endroit idéal pour un premier atterrissage. Mais pourquoi, se demanda Carmichael, ces salauds avaient-ils choisi de débarquer ici en pleine saison sèche ?

Il songea de nouveau à Cindy, à la fascination qu’elle éprouvait pour toutes ces histoires d’OVNI et d’extraterrestres, aux livres qu’elle lisait, aux idées qu’elle avait, à la manière dont elle avait regardé les étoiles une nuit qu’ils campaient en montagne près de Kings Canyon et avait parlé des êtres qui devaient habiter là-haut. « J’aimerais tellement les voir, avait-elle dit. J’aimerais tellement faire leur connaissance et voir ce qu’ils ont dans la tête. »

Eh oui, elle croyait à leur existence.

Elle savait, elle savait qu’ils viendraient un jour. Ils ne viendraient pas de Mars – le premier gosse venu pouvait vous dire qu’il n’y avait pas d’êtres vivants sur Mars – mais d’une planète appelée HESTEGHON. Elle l’écrivait toujours comme ça, en majuscules, dans les petits fragments poétiques qu’il trouvait parfois dans la maison. Même lorsqu’elle prononçait ce nom tout haut, c’était ainsi qu’il semblait sortir de ses lèvres, avec une insistance toute particulière. HESTEGHON se trouvait sur un autre plan vibratoire que la Terre, ses habitants étaient des êtres intellectuellement et moralement supérieurs, et un beau jour, sans prévenir, ils allaient se matérialiser parmi nous pour mettre de l’ordre sur notre malheureuse planète.

Carmichael ne lui avait jamais demandé si HESTEGHON était une invention personnelle ou quelque chose dont elle avait entendu parler chez un gourou de West Hollywood ou qu’elle avait lue dans un de ces manuels d’enseignement spirituel sur papier recyclé qu’elle aimait s’acheter. Il préférait ne pas entamer la moindre discussion sur ce sujet.

Il n’avait cependant jamais mis en doute sa santé mentale. Los Angeles était plein de cinglés qui voulaient monter dans des soucoupes volantes ou prétendaient avoir connu une telle expérience, mais Carmichael ne trouvait pas l’idée loufoque quand c’était Cindy qui en parlait. D’accord, il y avait chez elle comme chez tout Angeleno cet amour inné du bizarre et de l’exotique, mais il avait la certitude que son âme n’avait jamais été atteinte par la corruption insensée qui régnait ici, qu’elle n’était pas contaminée par la passion dominante pour l’étrange et l’irrationnel qui lui faisait tant détester cette cité. Si son imagination se tournait vers les étoiles, c’était un effet de son besoin d’émerveillement, et non de la folie : cela faisait simplement partie de sa nature, cette curiosité, cette soif de toucher à ce qu’il y avait au delà de son expérience, d’embrasser l’inconnaissable.

Carmichael ne croyait pas plus aux extraterrestres qu'il ne croyait aux fées et aux lutins, mais il lui avait dit, pour lui faire plaisir, qu'il espérait que son vœu serait exaucé. Et voilà que les types des OVNI étaient là pour de bon. Il imaginait Cindy, les yeux brillants, debout juste au bord de ce cordon policier, les yeux écarquillés, en adoration devant le vaisseau spatial

Il espérait presque que c'était vrai. Dommage qu'il ne puisse pas être avec elle en ce moment pour la sentir soulevée par l'excitation, la joie, l'émerveillement, la magie.

Mais il avait un travail à accomplir. Virant sur l'aile, il remit le DC-3 cap à l'ouest, piqua aussi bas qu'il le put sur le front des flammes et appuya sur le bouton qui ouvrait les vannes de ses réservoirs. Derrière lui se déploya un gros nuage cramoisi : une suspension aqueuse de sulfate d'ammonium, aussi épaisse que de la peinture, mélangée à un colorant rouge qui permettait de repérer les zones traitées. Les gouttelettes du produit ignifugeant adhéraient à n'importe quelle surface et la maintenaient humide des heures durant.

Vidant rapidement ses quatre réservoirs de deux mille litres, il repartit vers Van Nuys refaire le plein. Ses yeux palpaient de fatigue et l'acre puanteur de la terre humide et calcinée s'infiltrait par toutes les tôles disjointes du vieux coucou. Il n'était pas encore tout à fait midi. Il n'avait pas dormi de la nuit.

Le Colonel laissa longtemps sonner le téléphone chez son frère, mais sans obtenir de réponse ni pouvoir lui laisser un message. Un numéro de secours s'afficha sur le minuscule écran du mobile : l'atelier de bijouterie de Cindy. Et zut ! Se dit le Colonel. Il s'était fixé un but et ne pouvait plus reculer. Il enfonça la touche mémoire de l'atelier. Mais personne ne répondit là non plus.

Un deuxième numéro de secours apparut. Celui de la galerie de Santa Monica où Cindy avait son point de vente au détail. Sans plus hésiter, le Colonel appuya sur la touche ad hoc. Un employé répondit, un gamin qui, à en juger par sa voix grinçante et haut perchée, n'avait probablement pas plus de seize ans, et le Colonel demanda Mme Carmichael. Elle n'est pas encore arrivée, dit l'employé. Elle aurait dû être déjà là, mais pour une raison ou une autre, ce n'était pas le cas. Le gosse n'avait pas l'air très inquiet. Il donnait l'impression d'accorder une faveur au Colonel rien qu'en répondant au téléphone. Les moins de vingt-cinq ans n'avaient plus le moindre respect pour les téléphones. Le Colonel avait entendu dire qu'ils se faisaient tous implanter des bio puces. C'était actuellement le truc le plus dans le coup : faire circuler des données en plaquant son avant-bras sur un lecteur à rayons X. Enfin, c'était ce que lui avait dit son neveu, Paul. Agé de vingt-sept ans, à peu de chose près, il était assez jeune pour être au courant. Les téléphones, avait dit Paul, c'était pour les

dinosaures.

« Je suis le beau-frère de Mme Carmichael », dit le Colonel. C'était une expression qu'il ne se rappelait pas avoir déjà prononcée. « Demandez-lui de me rappeler dès qu'elle arrivera, s'il vous plaît, ajouta-t-il. D'accord ? »

Il raccrocha. Puis il se rendit compte qu'un message plus détaillé aurait été plus judicieux. Il enfonça la touche rappel et lorsque le gamin se manifesta de nouveau à l'autre bout du fil, il lui dit : « C'est encore le Colonel Carmichael, le beau-frère de Mme Carmichael. J'aurais dû vous préciser qu'en fait je cherche à joindre mon frère, qui était en déplacement toute cette semaine. Je pensais que Mme Carmichael saurait peut-être quand il est censé rentrer.

— Elle a dit hier soir qu'il devait rentrer aujourd'hui, dit le gamin. Mais, comme je vous l'ai expliqué, je lui ai pas encore parlé ce matin. Y a un problème ?

— Je ne sais pas si c'est un problème ou non. Je suis à Santa Barbara, et je me demandais si... avec l'incendie, vous savez... leur maison...

— Ah. Bon. L'incendie. Il est quelque part du côté de Simi Valley, c'est ça ? » Le gamin parlait comme si c'était dans un autre pays. « Les Carmichael habitent L.A., pour ainsi dire, dans les collines juste au-dessus de Sunset Boulevard. À votre place, je me ferais pas du souci pour eux. Mais je lui dirai de vous rappeler si elle m'appelle. Elle a le code d'accès de votre implant ?

— J'utilise le réseau conventionnel. » Je suis un dinosaure, songea le Colonel. Le dernier d'une longue lignée. « Elle connaît mon numéro. Dites-lui de me rappeler au plus vite. S'il vous plaît. »

Dès qu'il eut raccroché le téléphone mobile à sa ceinture, l'appareil émit le léger bip signalant un appel entrant. Le Colonel l'arracha à nouveau de son étui et démasqua le clavier.

« Oui ? dit-il avec un peu trop d'impatience.

— C'est Anse, p'pa. » La voix grave de baryton de son fils aîné. Le Colonel avait trois enfants : Rosalie et les deux garçons. Anse – Anson Carmichael IV – était le bon fils, le brave père de famille, sérieux, régulier, prévisible. L'autre, Ronald, n'avait pas exactement tourné comme on l'avait espéré. « Tu es au courant de ce qui se passe ? Demanda Anse.

— L'incendie ? Les monstres de la planète Mars ? Oui. Rosalie m'a appelé pour m'en parler il y a environ une demi-heure. J'ai regardé la télé. Je vois la fumée d'ici, sur la véranda.

— Tu es sûr que tu ne risques rien, p'pa ? » Il y avait une nuance de tension manifeste dans la voix d'Anse. « Le vent souffle d'est en ouest, précisa-t-il. Droit sur toi. Il paraît que l'incendie des Santa Susana a déjà atteint le comté de Ventura.

— Il a encore tout un comté à traverser avant d'arriver ici. Il faudrait d'abord qu'il traverse Camarillo, Ventura et un tas d'autres bleds. Quelque chose me dit que ça n'arrivera pas. Et ça se présente comment de ton côté, Anse ?

— Ici ? Les Santa Ana nous soufflent dessus, évidemment, mais l'incendie le plus proche est encore dans les collines derrière Anaheim. Il n'y a aucune chance pour qu'il descende vers nous. Ronnie, Paul et Helena ne risquent rien eux non plus. »

Mike Carmichael ne s'était jamais intéressé à la paternité, mais Lee, le petit frère du Colonel, avait réussi à produire deux gosses dans sa courte vie. Toute la parenté immédiate du Colonel – ses deux fils et sa fille, sa nièce Helena et son neveu Paul, qui approchaient déjà de la trentaine et étaient mariés – habitait de respectables localités sur la côte sud de L.A., comme Costa Mesa, Huntington Beach, Newport Beach et La Jolla. Même Ronald, le frère d'Anse, qui n'était pas aussi sympathique ni respectable, habitait dans ces parages.

« C'est pour toi que je me fais du souci, p'pa, insista Anse.

— T'en fais pas. Dès que le feu arrive à cinquante bornes d'ici, je saute dans ma bagnole et je vais à Monterey, à San Francisco ou dans l'Oregon, quelque part par là. Mais ça n'arrivera pas. Nous savons nous occuper des incendies dans cet État. Je m'intéresse plus à ces extraterrestres. Bon sang, c'est quoi, ces monstres, à ton avis ? Toute l'affaire ne serait pas un genre d'opération publicitaire par hasard ?

— Ça m'étonnerait, p'pa.

— Moi aussi. Personne n'est assez stupide pour mettre le feu à la moitié de L.A. juste pour un coup de pub. Il paraît qu'ils sont à New York, à Londres et dans des tas d'autres villes aussi.

— Et Washington ?

— Je n'ai pas entendu parler de Washington. Je n'ai rien entendu en provenance de Washington, d'ailleurs. C'est bizarre que le Président n'ait pas encore parlé à la télé.

— Tu ne crois pas qu'ils l'ont capturé, hein, p'pa ? » Il avait l'air de plaisanter et le Colonel dit en riant : « C'est tellement dingue, tout ça, hein ? Des Martiens qui débarquent dans nos capitales... Non, je ne crois pas qu'ils l'aient capturé. Je présume qu'il doit être planqué dans quelque abri souterrain bien profond, en train de tenir une réunion extrêmement animée avec le Conseil national de sécurité. Ce n'est pas ton avis ?

— Autant que je sache, nous n'avons pas le moindre plan d'urgence en cas d'invasion extraterrestre. Mais je ne suis pas très informé là-dessus actuellement. » Officier dans la branche matériel et logistique, Anse avait quitté l'armée deux ans plus tôt, cédant à la tentation d'un généreux salaire dans l'industrie aérospatiale. Ce qui n'avait pas fait tellement plaisir au Colonel. Au bout d'un moment, un

peu gêné, comme toujours quand il disait quelque chose qu'il ne croyait pas vraiment mais que le Colonel semblait vouloir l'entendre, il ajouta : « Eh bien, si c'est la guerre avec Mars ou quelque autre planète, soit. Je suis prêt à reprendre du service si on a besoin de moi.

— Moi aussi. Je ne suis pas trop vieux. Si je parlais martien, je me porterais volontaire pour être interprète. Mais je ne parle pas martien ; en plus, on ne m'a pas encore demandé mon avis.

— On devrait, dit Anse.

— Ouais, fit le Colonel avec peut-être un peu trop de véhémence. On devrait vraiment me demander mon avis. »

Silence dans l'écouteur. Ils avançaient là en territoire dangereux. Le Colonel avait quitté l'armée de mauvaise grâce, même au bout de trente ans de service, et n'avait jamais cessé de regretter son départ en retraite ; Anse, lui, avait à peine hésité dès qu'il avait eu suffisamment d'ancienneté pour faire valoir ses droits.

« Tu veux encore entendre une histoire loufoque, p'pa ? dit finalement Anse. Je crois que j'ai entrevu Cindy ce matin aux infos, dans la foule, au centre commercial de Porter Ranch.

— Cindy ?

— Ou sa sœur jumelle, si elle en a une. Ça lui ressemblait exactement, j'en ai la certitude. Il y avait cinq ou six cents personnes massées devant l'entrée du supermarché Wal-Mart, qui regardaient passer les extraterrestres ; la caméra a fait un zoom d'une seconde et je suis sûr que j'ai vu Cindy au tout premier rang. Les yeux aussi brillants que ceux d'un gosse le matin de Noël. Je suis certain que c'était elle.

— Porter Ranch, c'est dans les collines derrière Northridge, hein ? Qu'est-ce qu'elle pouvait bien fabriquer là-haut aux premières heures de la matinée alors qu'elle habite aux cinq cents diables, au sud-est, de l'autre côté de Mulholland Drive ?

— C'étaient exactement ses cheveux, noirs, avec la frange. Et ses grosses boucles d'oreilles, les anneaux qu'elle porte tout le temps... Enfin, peut-être pas. Mais je la croirais bien capable d'aller dans ce centre commercial pour voir les extraterrestres.

— La police a sûrement dû interdire l'accès du centre commercial dès que les créatures sont arrivées », dit le Colonel tandis qu'il lui venait à l'esprit qu'à cette heure-là elle aurait déjà dû être à son magasin de Santa Monica et ne l'avait pas encore rallié. « Il est invraisemblable que la police ait laissé passer des badauds. Tu as dû te tromper. C'était quelqu'un d'autre, mais qui lui ressemblait.

— Peut-être... Mike n'est pas à L.A., hein ? Au fin fond du Nouveau-Mexique, une fois de plus ?

— Oui. Il était censé rentrer aujourd'hui. Je l'ai appelé chez lui mais je n'ai pas eu de réponse. S'il est déjà rentré, je dirais qu'il s'est

porté volontaire pour la lutte contre l'incendie, comme tous les ans. En plein dans le feu de l'action, j'imagine.

— C'est aussi mon avis. Je vois mal comment il pourrait en être autrement... Ce vieux Mike aurait une attaque s'il s'avérait que c'était bien Cindy, là-bas, devant le supermarché avec les extraterrestres, pas vrai ?

— Probable. Mais ce n'était pas Cindy... Écoute, Anse, ça me fait plaisir que tu m'aies appelé, d'accord ? Rappelle-moi si tu as du nouveau. Embrasse Carole de ma part.

— Je n'y manquerai pas, tu le sais bien, p'pa. »

Le Colonel referma le téléphone puis le rouvrit presque instantanément lorsqu'il bipa à nouveau, en pensant : C'est Mike, c'est sûrement Mike.

Mais non, c'était Paul, son neveu, le fils de Lee, celui qui enseignait l'informatique sur le campus d'Oceanside. Inquiet au sujet du vieil homme, il voulait s'assurer que tout allait bien. Tout simplement. Procédure californienne de base en matière de catastrophe, valable pour les tremblements de terre, les incendies, les émeutes raciales, les inondations et les glissements de terrain : appelez tous les membres de votre famille se trouvant dans un rayon de deux cent kilomètres par rapport à l'événement, appelez également tous vos amis, assurez-vous que tout le monde va bien, embouteillez les lignes téléphoniques au maximum, saturez le Réseau tout entier de messages électroniques aussi inutiles que bien intentionnés. Il se serait attendu à plus de jugeote de la part de Paul, surtout de la part de Paul. Mais le Colonel n'avait-il pas fait la même chose dix minutes plus tôt, quand il avait téléphoné d'un bout à l'autre de L.A. pour essayer de joindre sa belle-sœur ?

« Ça va au poil, dit le Colonel. Ça commence à sentir un peu la fumée avec ce qui se passe là-bas, c'est tout. J'ai quatre Martiens avec moi dans le salon et je suis en train de leur apprendre le bridge. »

À l'aéroport, on leur avait préparé du café, des sandwiches, des tacos et des burritos. En attendant que le personnel au sol remplisse ses réservoirs, Carmichael se rendit à l'intérieur de l'aérogare pour appeler Cindy une fois de plus, et une fois de plus, il n'y eut pas de réponse – ni à la maison, ni à l'atelier. Il appela la galerie, déjà ouverte à cette heure, et l'inefficace gamin qui y travaillait lui répondit paresseusement que son épouse ne s'était pas manifestée de tout le matin.

« Si par hasard elle vous appelle, dit Carmichael, dites-lui que je suis en mission de lutte anti-incendie, basé à l'aéroport de Van Nuys, que je m'occupe de l'incendie de Chatsworth et que je rentrerai dès que ça se sera un peu calmé. Dites-lui aussi qu'elle me manque. Et dites-lui que si je rencontre un extraterrestre je lui ferai une grosse

bise de sa part. Compris ? Vous lui dites ça, c'est tout.

— C'est noté. Oh, à propos, monsieur Carmichael...

— Oui ?

— Votre frère a appelé. Deux fois. Le Colonel Carmichael, je veux dire. Il croyait que vous étiez, euh... encore au Nouveau-Mexique et il essayait de joindre Mme Carmichael. Je lui ai dit que vous étiez censé rentrer aujourd'hui et que je savais pas où elle était, mais que l'incendie était, euh... pas du tout du côté de chez vous.

— Bien. S'il vous rappelle, informez-le de ce que je suis en train de faire. »

C'était bizarre, songea Carmichael, grisâtre essaie d'appeler Cindy. Le Colonel avait parfaitement réussi à passer sous silence l'existence de Cindy au cours des cinq ou six dernières années. Carmichael ne savait même pas que son frère avait le numéro de la galerie, pas plus qu'il ne comprenait pourquoi il avait tenu à appeler là-bas. Mais le Colonel avait peut-être une raison de s'inquiéter au sujet de son frère – une raison assez forte pour l'inciter, tous scrupules abolis, à parler à Cindy.

Il faudrait probablement que je lui téléphone tout de suite, songea Carmichael, avant que je remonte.

Mais il n'y avait plus de tonalité. Le réseau était probablement saturé. Tout le monde s'appelait d'un bout à l'autre de la conurbation. C'était déjà un miracle qu'il ait réussi à téléphoner comme il venait de le faire. Il raccrocha, décrocha, mais en vain. Et d'autres gens faisaient la queue devant la cabine.

« Allez-y, dit-il au premier de la file en s'écartant. Essayez. La ligne est coupée. »

Il partit à la recherche d'un autre téléphone. De l'autre côté du hall de l'aérogare, il vit une foule rassemblée autour d'un quidam qui brandissait un téléviseur portable, une de ces miniatures avec un écran format carte postale. Carmichael se fraya un chemin à coups d'épaules et arriva juste au moment où le présentateur disait : « Les occupants des vaisseaux spatiaux de San Gabriel et d'Orange County ne se sont pas encore manifestés. Mais ce qui suit est le spectacle terrifiant que les habitants de Porter Ranch et de ses environs ont été stupéfaits de découvrir entre neuf heures et dix heures ce matin. »

Le minuscule écran montrait deux silhouettes tubulaires verticales, deux espèces d'énormes calmars marchant sur le bout des tentacules qui s'épanouissaient en grappes à leur extrémité inférieure. Leur peau violacée rappelait le cuir, des rangées de taches orange luminescentes brillaient sur leurs flancs. Ils avançaient avec précaution dans le parking d'un centre commercial, braquant à droite et à gauche des yeux jaunes et ronds, larges comme des soucoupes. Il y avait presque de la délicatesse dans leurs mouvements, mais Carmichael s'aperçut

que les Étrangers étaient plus grands que les réverbères – ils avaient donc au moins quatre mètres de haut, voire cinq. Un bon millier de badauds les regardaient à une distance prudente et semblaient à la fois dégoutés et irrésistiblement captivés.

De temps en temps, les créatures s'arrêtaient pour se toucher mutuellement le front en une sorte de communion. La caméra amorça un zoom mais l'image sauta et bascula violemment juste au moment où une langue élastique d'une longueur démesurée jaillissait de la poitrine d'un des Étrangers pour se lancer comme un fouet dans la foule.

Un instant, il n'y eut que le ciel sur l'écran ; puis Carmichael vit une jeune fille d'environ quatorze ans, frappée de stupeur, qui avait été ceinturée par cette langue géante et était hissée dans les airs pour être jetée comme un spécimen dans un étroit sac vert.

« Des groupes de ces créatures géantes ont sillonné le centre commercial pendant presque une heure, psalmodiait le présentateur. Il a été formellement confirmé qu'entre vingt et trente otages humains ont été capturés avant que les créatures retournent à leur véhicule, qui a maintenant décollé et rejoint le vaisseau principal à dix-huit kilomètres à l'ouest. Entre-temps, les pompiers mènent une lutte désespérée contre le feu attisé par les vents de Sauta Ana à proximité des trois sites d'atterrissage, et... »

Carmichael secoua la tête.

Los Angeles, songea-t-il, écoeuré. Seigneur ! Quand on pense que les gens d'ici sont assez bêtes pour aller voir de près les extraterrestres et se faire gober comme des mouches ! Ils croient peut-être que c'est du cinéma et que tout rentrera dans l'ordre après la dernière bobine.

Il se rappela alors que Cindy était le genre de personne à aller voir de près l'un de ces extraterrestres. Elle aussi était une native de Los Angeles, se dit-il. Sauf qu'elle était différente. En quelque sorte.

Il y avait toujours une longue file d'attente devant chaque cabine téléphonique. Furieux, les gens cognaient les combinés inutiles contre les parois. Ce n'était plus la peine de seulement songer à appeler Anson. Carmichael ressortit. Le DC-3 était chargé et prêt à décoller.

Au cours des quarante-cinq minutes qui s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté le front de l'incendie, le feu semblait avoir sensiblement progressé vers le sud. Cette fois, le chef de ligne lui fit larguer l'ignifugeant depuis l'échangeur de De Soto Avenue jusqu'à l'angle nord-est de Porter Ranch. Il vida prestement ses réservoirs et rentra une fois de plus à l'aéroport. Le Q.G. des opérations disposait peut-être d'un téléphone en état de marche dont on le laisserait se servir pour passer en vitesse des coups de fil à sa femme et à son frère.

Mais tandis qu'il traversait le terrain, un homme en uniforme militaire sortit du bâtiment du Q.G. et lui fit signe d'approcher.

Carmichael le rejoignit, l'air sourcilieux.

« Mike Carmichael ? dit l'homme. Vous habitez à Laurel Canyon ?

— C'est exact.

— J'ai une nouvelle un peu désagréable à vous annoncer. Rentrons. »

Carmichael était tellement fatigué qu'il ne s'inquiéta même pas. « Vous pouvez peut-être me dire ça ici, non ? »

L'officier s'humecta les lèvres. Il paraissait très mal à l'aise. Il avait un de ces visages de bébé, lisse et sans expression, sans rien pour accrocher le regard à part des sourcils d'une grosseur incongrue qui rampaient sur son front comme deux chenilles velues. Il était très jeune, beaucoup plus jeune que ne l'aurait laissé prévoir son grade, et quelle que soit la nature de sa mission, il n'était manifestement pas à la hauteur.

« C'est à propos de votre femme, dit-il. Cynthia Carmichael. C'est bien le nom votre femme ?

— Accouchez \ dit Carmichael. Au fait, nom de Dieu !

— Elle est parmi les otages, monsieur Carmichael.

— Les otages ?

— Les otages de l'espace. Vous n'êtes pas au courant ? Les gens qui ont été capturés par les extraterrestres. »

Carmichael ferma un instant les yeux. Le souffle lui manqua comme s'il avait reçu un coup de pied en pleine poitrine. « Ça s'est passé où ? demanda-t-il. Ils ont fait comment pour l'embarquer ? »

Le jeune officier lui accorda un bizarre sourire forcé. « Sur le parking du centre commercial, à Porter Ranch. Vous avez peut-être vu quelques images à la télé... »

Carmichael hocha la tête, de plus en plus abasourdi. Cette fille soulevée de terre par la langue élastique démesurée, emportée dans les airs puis jetée dans le sac vert...

Et Cindy... Cindy... ?

« Vous avez vu le moment où les créatures se déplaçaient ? Tout à coup, elles ont commencé à attraper des gens et c'a été la débandade générale...

— Non. J'ai dû rater ce passage.

— C'est à ce moment que les extraterrestres l'ont prise. Elle était au premier rang quand ils ont commencé à taper dans le tas. Elle aurait peut-être eu une chance de leur échapper, mais elle a attendu un tout petit peu trop longtemps. Elle s'est mise à courir, d'après ce qu'on m'a dit, puis elle s'est arrêtée... elle s'est retournée pour les regarder... elle leur a peut-être crié quelque chose... et alors... bon...

— Ils l'ont cueillie au vol ?

— Je suis obligé de vous dire que c'est exact, monsieur. » Son visage de bébé s'efforçait d'avoir l'air tragique. « Je suis absolument

navré, monsieur Carmichael.

— Je le vois bien », dit froidement Carmichael. Un abîme s'était ouvert en lui. « Et moi, donc !

— Il y a un détail sur lequel tous les témoignages concordent : elle ne s'est pas affolée, elle n'a pas crié. On peut vous faire repasser la séquence sur le magnétoscope du Q.G. Elle a été très courageuse lorsque ces monstres se sont emparés d'elle. Comment diable peut-on avoir du courage quand une créature de cette taille vous tient dans le vide ? Ça, je n'arrive pas à le comprendre, mais je dois vous assurer, monsieur, que les témoins de la scène...

— Moi, je comprends très bien. »

Il se détourna. Une fois de plus, il ferma un instant les yeux et inspira profondément l'air chaud au goût de fumée.

Ça cadre avec le personnage, se dit-il. Ça ne m'étonne pas du tout.

Bien sûr qu'elle avait foncé droit sur le site d'atterrissage dès que l'information avait commencé à circuler ! Ça ne faisait pas un pli. S'il y avait quelqu'un à Los Angeles pour vouloir approcher ces créatures, les voir de ses propres yeux, et peut-être essayer de leur parler et d'entrer d'une manière quelconque en communication avec elles, c'était bien Cindy. Pas question qu'elle ait peur d'elles. Elle n'avait jamais donné l'impression d'avoir peur de quoi que ce soit. Et de toute façon, c'était les êtres supérieurs et pleins de sagesse venus d'HESTEGHON, pas vrai ? Carmichael n'avait aucune peine à l'imaginer au milieu de cette foule affolée sur le parking : rayonnante, pleine d'assurance, en admiration devant ces Étrangers colossaux, ne cessant de leur sourire même au moment de sa capture.

D'un côté, Carmichael était très fier d'elle. Mais il était terrifié à la pensée qu'elle se trouvait à leur merci.

« Elle est dans le vaisseau ? s'enquit-il. Celui que j'ai vu posé dans ce champ juste à la périphérie de la zone de feu ?

— Oui.

— Y a-t-il déjà eu des messages émanant des otages ? Ou des extraterrestres, d'ailleurs ?

— Je regrette ne pas être en mesure de divulguer ces informations.

— J'ai risqué ma peau tout l'après-midi à essayer d'éteindre ce feu, ma femme est prisonnière dans ce vaisseau spatial et vous n'êtes pas en mesure de divulguer la moindre information ? »

L'officier le gratifia d'un sourire de poisson mort. Carmichael essaya de se convaincre que ce n'était qu'un gosse, comme presque tout le monde désormais : les flics, les profs de lycée, les maires, les gouverneurs – allez savoir pourquoi. Un gosse à qui on avait confié un sale boulot.

« J'ai reçu des instructions pour vous informer de la situation de votre femme, dit le gosse au bout d'un moment. Je ne suis pas autorisé

à dire quoi que ce soit à qui que ce soit sur quelque autre aspect de cet événement. Secret défense.

— Certes. »

Et l'espace d'un instant, Carmichael se retrouva en pleine guerre ; il essayait de découvrir des indications – n'importe quoi – sur les mouvements des Viêt-cong dans la zone où il était censé patrouiller le lendemain, et il se heurtait au même sourire de poisson mort, à la même austère et absurde invocation du secret militaire. La tête lui tournait et des noms qu'il avait oubliés depuis des décennies défilaient dans son esprit : Phu Loi, Bin Thuy, Tuy Hoa, Song Bo. La baie de Cam Ranh. La forêt de U Minh. Des images du passé flottaient autour de lui. Les trottoirs graisseux de la rue Tu Do à Saigon, les putes maigrichonnes qui souriaient dans chaque bar, les soldats de l'ARV* (*Armée de la République du Viêt-nam) en béret rouge planqués partout. Des plages de sable blanc bordées de cocotiers comme sur un dépliant touristique ; un couple de petits Viets avec une jambe chacun clopinant sur des béquilles improvisées ; des cabanes dévorées par les flammes dans le Delta. Et les officiers instructeurs qui vous mentent, qui n'arrêtent pas de vous mentir. Son passé enseveli évoqué par un seul sourire malsain.

« Pouvez-vous au moins me dire si on a des informations ?

— Je regrette, monsieur, je ne suis pas autorisé à...

— Je refuse de croire, insista Carmichael, que cet engin est posé dans ce champ et qu'on ne fait absolument rien pour entrer en contact avec...

— Un centre de commandement a été installé, monsieur Carmichael, et certains efforts se poursuivent. Je ne peux vous en dire plus. Je peux vous dire que Washington est impliqué. Mais des informations plus détaillées, à ce stade... »

Un autre gosse, un genre de boy-scout au teint rosé, arriva au pas de course.

« Ton avion est chargé et paré à décoller, Mike !

— Ah oui », fit Carmichael.

Le feu ! Cette saloperie de feu ! Il avait presque réussi à l'oublier. Presque.

Il hésita un moment, déchiré entre des responsabilités contradictoires. Puis il dit à l'officier : « Écoutez, il faut que je retourne sur le front de l'incendie. Je veux regarder cette vidéo où Cindy se fait capturer, mais c'est impossible maintenant. Vous pouvez rester un peu plus longtemps ?

— C'est-à-dire que...

— Disons une demi-heure. Je dois faire un largage d'ignifugeants. Ensuite, je veux que vous me montriez la bande. Et après, que vous m'emmeniez jusqu'à ce vaisseau spatial et me fassiez franchir le

cordon de sécurité, pour que je puisse parler moi-même à ces créatures. Si ma femme est à bord, j'ai bien l'intention de la sortir de là.

— Je ne vois pas comment il serait possible qu'on...

— Alors, essayez de voir, l'interrompt Carmichael. Je vous retrouve ici dans une demi-heure, d'accord ? »

Elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Elle n'avait jamais imaginé que pareille beauté puisse exister. Si leur vaisseau spatial avait cette allure, songea Cindy, que pouvait-il en être de leur planète d'origine ?

On se serait cru dans un palais. Les Étrangers leur avait fait prendre un escalier roulant qui s'élevait en traversant une série apparemment infinie de chambres spiralées. Chaque chambre avait au moins sept mètres de hauteur, comme on pouvait s'y attendre, vu la taille des Étrangers eux-mêmes. Les murs brillants s'effilaient vers le haut en zigzags surréels avant de se rejoindre très loin pour former une sorte de voûte gothique, mais sans la rigidité du vrai gothique. Il y avait ça et là une soudaine torsion, un bond imprévu, un changement de direction d'une rapidité époustouflante, comme si les plafonds étaient en partie dans une dimension et en partie dans une autre.

Et l'intérieur n'était qu'une gigantesque galerie de miroirs. Chaque surface sans exception était un scintillant catadioptré de métal. Dans toutes les directions, on voyait se répercuter un million d'images chatoyantes qui s'éloignaient vertigineusement à l'infini. Il n'y avait en apparence aucune source d'éclairage proprement dite, rien qu'une illumination diffuse qui sortait de nulle part, à croire qu'elle était générée par l'interaction de toutes ces surfaces métalliques miroitantes.

Et les plantes... les fleurs...

Cindy adorait les plantes. Bizarres, de préférence. Le jardin de leur petite maison de Laurel Canyon étouffait sous les fougères arborescentes, les orchidées, les cactées, les broméliacées, les aloès, les philodendrons, les palmiers miniatures et toutes sortes d'autres merveilles achetées chez les horticulteurs bien approvisionnés de Los Angeles. Il y avait un spécimen en fleur chaque jour de l'année. « Mon jardin de science-fiction », disait-elle. Elle avait choisi les plantes pour leur exotisme tropical, leurs tiges en tire-bouchon, leurs feuilles épineuses, leurs couleurs insolites et bigarrées. Toutes les formes, les textures et les teintes imaginables y étaient représentées.

Mais son jardin n'était qu'un terne et prosaïque parterre de pétunias et de soucis comparé aux plantes de contes de fées qui poussaient partout dans le vaisseau, flottant librement dans l'air sans paraître avoir besoin de terre ni d'eau.

Il y avait des plantes fourchues aux feuilles turquoise, immenses et charnues, assez grandes pour servir de matelas à des éléphants ; des

plantes qui ressemblaient à des grappes de lances ; il y en avait une en forme d'éclair ; d'autres qui poussaient de haut en bas, posées sur des déploiements de délicats feuillages violets. Et quelle floraison ! Des fleurs vertes avec des yeux inquisiteurs magenta en leur centre ; des fleurs noires velues, piquetées de taches dorées, qui palpaient comme des ailes de phalènes ; des fleurs qui semblaient en fil d'argent ; des fleurs qui faisaient penser à des touffes de flammes ; des fleurs qui émettaient de discrets sons musicaux.

Elle les aimait toutes. Elle brûlait de savoir leurs noms. Son esprit s'envola vers l'extase en songeant à quoi pouvait ressembler un jardin botanique sur la planète Hesteghon.

Il y avait huit otages avec elle dans cette salle, trois hommes et trois femmes. La plus jeune était une fillette d'environ onze ans ; le plus vieux, un homme qui devait avoir dépassé les quatre-vingts ans. Tous avaient l'air de crever de peur. Assis dans un coin les uns contre les autres, sanglotant, grelottant, priant et marmonnant, ils faisaient piètre figure. Seule Cindy était debout et se déplaçait. Elle évoluait dans l'immense salle telle Alice lâchée au Pays des Merveilles, contemplait avec délice les fleurs prodigieuses, tombait en extase devant les miraculeuses cascades de reflets entrelacés.

Elle était scandalisée de voir à quel point les autres étaient déprimés en présence d'une beauté aussi fantastique.

« Non, leur dit-elle en traversant la salle pour se planter devant eux. Arrêtez de pleurnicher ! Vous allez vivre le moment le plus extraordinaire de votre existence. Ils n'ont pas l'intention de nous faire du mal. »

Deux des otages lui décochèrent un regard mauvais. Ceux qui sanglotaient sanglotèrent de plus belle.

« C'est vrai, insista-t-elle. Je sais. Ces gens viennent de la planète Hesteghon, dont vous avez peut-être entendu parler. Il en est question dans le Témoignage d'Hermès. Un bouquin qui est sorti il y a environ six ans, traduit du grec ancien. Les gens d'Hesteghon viennent sur Terre tous les cinq mille ans. C'étaient les dieux originels des Sumériens. Vous le saviez ? Ils ont appris aux Sumériens à écrire sur des tablettes d'argile. Lors d'une visite antérieure, ils ont appris aux hommes de Cro-Magnon à peindre sur les murs des cavernes.

— Elle est folle, dit l'une des femmes. Faites-la taire, s'il vous plaît.

— Écoutez-moi jusqu'au bout. Je vous promets que vous ne risquez absolument rien avec eux. L'objet de cette visite est de nous enseigner enfin comment vivre en paix pour l'éternité. Ils s'exprimeront par notre intermédiaire, et nous transmettrons leur message au monde entier. » Cindy sourit et poursuivit : « Je sais que vous me prenez pour une cinglée, mais en réalité, s'il y a quelqu'un de sain d'esprit ici, c'est moi. Et je vous dis que... »

Quelqu'un hurla. Une femme montra quelque chose, forant l'air d'un doigt affolé. Les otages commencèrent à trembler et à se recroqueviller dans leur coin.

Une chaleur soudaine rayonna derrière Cindy. Elle se retourna.

Un des Étrangers était entré dans l'immense salle. Il se tenait à une dizaine de mètres derrière elle, oscillant doucement sur les pointes menues de ses tentacules locomoteurs. Il émanait de l'être une aura de profonde quiétude. Cindy sentit un merveilleux flot d'amour et de paix jaillir de sa personne. Ses deux énormes yeux dorés étaient des abîmes bienveillants de rayonnante sérénité.

On dirait des dieux, pensa-t-elle. Des dieux.

« Je m'appelle Cindy Carmichael, dit-elle tout de go à l'Étranger. Je veux vous souhaiter bienvenue sur Terre. Je veux que vous sachiez combien je suis heureuse que vous soyez venus tenir votre antique promesse. »

La créature géante continua de se balancer plaisamment d'avant en arrière. Elle ne semblait pas avoir remarqué que l'on s'était adressée à elle.

« Parlez-moi avec votre esprit, continua Cindy. Je n'ai pas peur de vous. Ceux-là, oui, mais moi, non. Parlez-moi d'Hesteghon. Je veux tout savoir de votre planète. »

Une des fleurs aériennes, d'un noir velouté, avec des taches vert pâle sur ses deux pétales charnus, flotta vers elle. Il y avait en son centre une crevasse qui ressemblait étonnamment à un vagin. De cette fente sombre et étirée émergea une vrille ténue qui frissonna une seule fois puis émit un faible son, grave et explosif, et brusquement, Cindy se trouva incapable de parler. Elle avait totalement perdu le pouvoir de former des mots. Il n'y avait rien de traumatisant là-dedans ; Cindy comprit sans la moindre hésitation que l'Étranger ne voulait tout simplement pas qu'elle parle maintenant, mais qu'elle le pourrait lorsqu'il serait disposé à lui en redonner la faculté.

Un nouveau son ténu sortit de la fente au coeur de la fleur noire, plus aigu que le précédent. Et Cindy sentit l'Étranger pénétrer dans son esprit.

C'était presque sexuel. L'être entra en elle facilement, sans heurts, et la remplit aussi parfaitement qu'une main remplit un gant. Elle-même était encore dans sa propre conscience, mais il y avait là autre chose, quelque chose d'immense et d'omnipotent, qui ne lui causait nulle blessure, ne déplaçait rien en elle mais s'installait dans sa personne comme s'il y avait toujours eu en elle un espace assez vaste pour l'esprit d'un être gigantesque d'outre espace.

Elle sentit qu'il lui massait le cerveau.

Un massage : il n'y avait pas d'autre mot pour cela. Une douce et apaisante sensation de pétrissage, comme si des doigts caressaient

amoureusement les replis et les circonvolutions de son cerveau. L'étranger, comprit-elle, passait méthodiquement en revue l'intégralité des connaissances qu'elle avait accumulées, examinant chacune des expériences de sa vie depuis l'instant de sa naissance jusqu'à la seconde actuelle et absorbant le tout. Ce qui fut fait en l'espace de... deux secondes, peut-être ? Désormais, elle en avait la certitude, il était capable d'écrire sa biographie complète s'il le voulait. Il savait tout ce qu'elle savait, le nom de la rue où elle habitait quand elle était petite, l'identité de son premier amant et la forme exacte de la bague de saphirs à astéries qu'elle avait achevée le mardi précédent. Il apprit aussi d'elle la table de multiplications, comment dire en espagnol : « Où sont les toilettes, s'il vous plaît ? » Comment aller de Ventura Freeway (direction ouest) à San Diego Freeway (direction sud), et tout le reste du contenu de son esprit, y compris un tas de choses qu'elle-même avait très probablement oubliées depuis longtemps.

Puis l'être se retira, elle retrouva la parole et dit, dès qu'elle en fut capable : « Maintenant vous savez, n'est-ce pas, que je n'ai pas peur de vous. Que je vous aime et que je veux faire mon possible pour vous aider à accomplir votre mission. »

Et puisqu'elle soupçonnait qu'il préférerait communiquer télépathiquement plutôt que phonétiquement, elle lui dit aussi, sans bouger les lèvres, avec toute la force mentale qu'elle fut en mesure de rassembler :

Dites-moi tout sur Hesteghon.

Mais l'Étranger ne semblait pas disposé à tout lui dire. Il la contempla un instant avec gravité – et, crut-elle, tendresse – mais elle n'eut pas l'impression d'entrer en contact avec son esprit. Puis il partit.

Lorsque Carmichael eut repris l'air, il constata aussitôt que l'incendie s'étendait. Le vent, encore plus fort et plus fantasque qu'avant, soufflait à présent du nord-ouest, rabattant les flammes sur les abords de Chats Worth. Déjà, quelques braises incandescentes avaient atterri en deçà des limites de la commune et Carmichael aperçut des habitations en feu à sa gauche, peut-être une demi-douzaine.

Il y en aurait d'autres – il le savait –, beaucoup d'autres, des enfilades entières, s'embrasant l'une après l'autre dans des explosions spontanées dès que la chaleur émise par la maison voisine deviendrait irrésistible. Cela ne faisait pour lui aucun doute. À force de lutter contre le feu, vous finissez par acquérir une sorte de bizarre sixième sens pour deviner l'évolution du conflit, pour savoir si vous gagnez sur l'incendie ou si l'incendie gagne sur vous. Et ce sixième sens lui dit alors que tous les efforts entrepris étaient mis en échec, que l'incendie était encore dans sa phase d'expansion et que des quartiers entiers seraient réduits en cendres à la tombée de la nuit.

Il s'accrocha lorsque le DC-3 entra dans la zone de feu. L'incendie aspirait l'air comme un démon et les turbulences étaient d'une violence stupéfiante ; il avait l'impression qu'une main de géant avait saisi l'avion par le bout du nez. L'hélicoptère du chef de ligne s'agitait tel un ballon au bout de sa ficelle.

Carmichael demanda des instructions et reçut l'ordre d'aller au sud-ouest de la zone de feu, à proximité de la toute première rue habitée. Là-bas, des pompiers étouffaient à coups de pelles les petites flammes qui jaillissaient des jardins derrière les maisons.

Les lourdes jupes de feuilles mortes et sèches accrochées aux troncs d'une rangée de majestueux palmiers bordant le trottoir sur toute la longueur du pâté de maisons commençaient à s'embraser les unes après les autres, vouf ! vouf ! vouf ! vouf ! Les chiens du quartier avaient formé une meute affolée et couraient en tous sens, désorientés. Les chiens manifestaient une bizarre loyauté en cas d'incendie : ils restaient sur place. Les chats, en revanche, devaient déjà se trouver à mi-chemin de San Francisco.

Piquant pour voler au ras de la cime des arbres, Carmichael largua une giclée d'ignifugeant, recouvrant de rouge tout ce qui avait l'air inflammable. Les sapeurs pelleurs levèrent les yeux et le saluèrent de la main en souriant ; il leur répondit en inclinant ses ailes et partit vers le nord, en direction du front occidental de l'incendie – qui avançait également vers l'ouest, s'engouffrant dans les canyons d'altitude près de la frontière du comté de Ventura –, puis mit cap à l'est et longea les contreforts des Santa Susana jusqu'à ce qu'il repère une fois de plus le vaisseau spatial extraterrestre, planté en solitaire au milieu de son cercle de terre noircie comme un immeuble de grande hauteur, d'un futurisme insolite, qu'un promoteur immobilier distrait aurait fait construire en pleine cambrousse. Le cordon de véhicules militaires avait été apparemment renforcé et on aurait dit qu'une division blindée au complet se déployait en cercles concentriques commençant à moins d'un kilomètre du vaisseau.

Carmichael fixa intensément le véhicule extraterrestre comme si son regard pouvait en traverser les parois étincelantes et apercevoir Cindy à l'intérieur.

Il se l'imagina assise à une table – ou l'équivalent extraterrestre d'une table – avec sept ou huit de ces êtres géants, en train de leur expliquer calmement la Terre avant de leur demander de lui expliquer leur planète.

Il était convaincu qu'elle ne risquait rien, qu'ils ne lui feraient pas de mal, qu'ils n'étaient pas en train de la torturer, de la disséquer ou de lui envoyer des décharges électriques dans le corps pour voir comment elle réagirait. Ce genre de choses n'arriverait jamais à Cindy, il en était certain. Sa seule crainte était qu'ils repartent vers leur étoile

d'origine sans l'avoir relâchée. Mais quelle angoisse ! Il n'avait jamais rien éprouvé de comparable à la terreur que cette idée faisait naître en lui. Elle gonflait dans sa poitrine comme une masse de plomb fondu, se répandait pour lui remplir la gorge et lancer de douloureuses flèches rouges dans son crâne.

En s'approchant du site d'atterrissage des extraterrestres, il vit les canons de certains tanks pivoter pour le viser et capta sur la radio de bord une voix qui lui dit sans ménagements : « Vous sortez du périmètre, DC-3. Retournez à la zone de feu. Vous êtes dans un espace aérien interdit.

— Excusez, répondit Carmichael. Erreur de ma part. Je n'avais pas l'intention de vous survoler. »

Mais alors même qu'il amorçait son virage, il perdit encore plus d'altitude, de façon à pouvoir regarder une dernière fois de près l'énorme vaisseau spatial. S'il possédait des hublots et que Cindy soit en train de regarder au dehors, il tenait à lui faire savoir qu'il n'était pas loin. Qu'il surveillait ce qui se passait, qu'il attendait qu'elle revienne. Mais l'imposante coque du vaisseau était aveugle, sans la moindre ouverture.

... Cindy ? Cindy ?

Cindy dans ce vaisseau spatial, c'était comme un mauvais rêve. Et pourtant, c'était tellement conforme à son caractère qu'elle avait dû faire en sorte qu'il se réalise.

Elle était toujours en quête de l'étrange, du mystérieux, de l'insolite. Les gens qu'elle amenait à la maison ! Une fois un indien navajo, puis un touriste turc paumé, un gosse de New York. La musique qu'elle écoutait, la manière qu'elle avait de psalmodier en même temps ! L'encens, les lumières, la méditation. « Je cherche », aimait-elle dire. Elle essayait en permanence de trouver un chemin qui la conduise à quelque chose de totalement extérieur à elle-même. Elle essayait de devenir un peu plus que ce qu'elle était. C'était d'ailleurs comme ça qu'ils étaient tombés amoureux : un couple invraisemblable, elle avec ses perles et ses sandales, lui avec sa vision du monde réaliste et son solide bon sens. Ce jour-là, il y avait bien longtemps, elle l'avait abordé dans le magasin de disques de Studio City – Dieu seul savait ce qu'il faisait dans cette partie du monde –, lui avait demandé quelque chose, et ils avaient commencé à parler ; ils avaient parlé et parlé, parlé toute la nuit – parce qu'elle voulait tout savoir de lui ; et ils étaient encore ensemble lorsque l'aube s'était levée et ne s'étaient que rarement séparés depuis. Il n'avait jamais vraiment pu comprendre pourquoi elle avait tenu à l'avoir, lui, ce plouc de Central Valley, ce pilote plus tout à fait jeune, même s'il était persuadé qu'elle tenait à lui pour une raison concrète, qu'il répondait à un besoin de sa part – un besoin partagé – qu'on pouvait appeler

amour faute de terme plus précis. Ça aussi, elle le cherchait depuis toujours. Comme tout le monde. Et il savait qu'elle l'aimait véritablement, sincèrement, même s'il n'arrivait pas tout à fait à appréhender pourquoi. « L'amour, c'est la compréhension, disait-elle. Comprendre, c'est aimer. » Était-elle en train de parler de l'amour aux créatures du vaisseau spatial à l'instant même ? Cindy, Cindy, Cindy...

Le téléphone du Colonel bipa une fois de plus. Il s'en empara, impatient d'entendre la voix de son frère.

Il s'était encore trompé. Ce n'était pas Mike, mais une voix chaleureuse et retentissante qui disait : « Anson ? Anson Carmichael ? Lloyd Buckley à l'appareil !

— Désolé, dit le Colonel un peu trop vite. Je ne connais personne de... »

Puis il identifia son interlocuteur ; son coeur se mit à cogner et un frisson d'excitation lui chatouilla la colonne vertébrale.

« Je t'appelle de Washington. »

Ça alors ! se dit le Colonel. On ne m'a donc pas oublié finalement !

« Lloyd ! Comment ça va ? Tu sais, il n'y a pas un quart d'heure, je me morfondais ici en espérant que tu m'appelleras ! En m'attendant à ce que tu m'appelles. »

Mensonge partiel : il espérait un appel de Washington, certes, mais il ne s'attendait à rien du tout. Et le nom de Lloyd Buckley n'était pas parmi ceux qui lui étaient venus à l'esprit, même s'il se rendait compte à présent qu'il aurait dû en être ainsi.

Buckley, oui. Un grand bonhomme rougeaud, bien en chair, le verbe haut et jovial, intelligent, mais sans peut-être atteindre tout à fait le niveau d'intelligence que le Colonel attribuait à sa propre personne. Il avait fait carrière au Département d'État ; sous-secrétaire d'État chargé des liaisons culturelles avec le tiers-monde pendant les dernières années du gouvernement Clinton, il avait assuré la navette diplomatique avec la Somalie, la Bosnie, l'Afghanistan, la Turquie, les Seychelles et autres points chauds de l'après-guerre froide en étroite collaboration avec les militaires. Il devait sans doute bosser encore dans ce genre de combine. Il se piquait d'avoir étudié l'histoire militaire et brandissait les noms de Clausewitz, Churchill, Fuller, Creasy. Il se prenait pour une sorte d'anthropologue, en plus. Un semestre durant, il avait assisté en auditeur libre au cours que le Colonel donnait à l'Académie militaire de West Point sur la psychologie des cultures non occidentales. Il avait également déjeuné plusieurs fois avec lui, sept ou huit ans auparavant.

« Tu t'es tenu au courant de la situation, naturellement, dit Buckley. On ne peut plus sensationnel, pas vrai ? Tu n'as pas de problèmes avec ces incendies ?

— Pas ici. Ils sont deux comtés plus loin. Le vent sent un peu la

fumée, mais je crois que dans ce coin on ne risquera rien.

— Bien. Bien. Super... Tu as déjà vu les Entités à la télé ? Le centre commercial et tout le reste ?

— Évidemment. Les Entités ? C'est donc comme ça qu'on les appelle ?

— Oui, les Entités. Les Étrangers. Les extraterrestres. Les envahisseurs de l'espace. "Entités" a l'air d'être le meilleur terme, du moins pour l'instant. C'est neutre et ça présente bien. "Extraterrestres" fait trop science-fiction sauce Hollywood et "Etrangers" donne l'impression que ça poserait beaucoup de problèmes au Service de l'immigration et de la naturalisation.

— Et nous ne savons pas encore si ce sont des envahisseurs, hein ? C'est ça ? Lloyd, tu veux bien me dire à quoi ça rime, tout ce cirque ? »

Buckley étouffa un rire. « En fait, Anson, nous espérions que tu pourrais nous renseigner. Je sais que tu es théoriquement en retraite, mais tu ne crois pas que tu pourrais amener ta vieille carcasse à Washington dès demain matin ? La Maison Blanche a convoqué une réunion de grandes pointures pour débattre de notre réaction éventuelle à l'événement... euh... présent, et nous amenons une équipe restreinte de conseillers spécialisés qui pourrait se révéler utile.

— C'est plutôt court comme préavis », dit le Colonel, horrifié par sa propre franchise. Il ne voulait surtout pas donner l'impression de refuser et s'empressa donc d'ajouter : « Mais oui, oui, absolument, c'est oui. Je serai enchanté.

— C'est pareil pour tout le monde : l'affaire nous est tombée dessus sans préavis, mon cher. Si un hélico de l'armée de l'Air se pose sur ta pelouse demain matin à cinq heures et demie, tu crois que tu auras la force de grimper dedans ?

— Tu sais bien que oui, Lloyd.

— Bien. J'étais sûr que tu marcherais. Tu nous attends à l'extérieur, d'accord ?

— D'accord. Absolument.

— Hasta la manana », dit Buckley. Et plus personne.

Le Colonel contempla d'un air ahuri le téléphone dans sa main. Puis il le replia lentement et le rangea.

Washington ? Lui ? Demain ?

Tout une mixture d'émotions le submergea lorsqu'il prit enfin conscience du fait qu'on l'avait bel et bien convoqué : soulagement, satisfaction, surprise, fierté, justification, curiosité et cinq ou six autres, dont une certaine dose insidieuse et troublante d'appréhension quant à sa capacité effective d'être à la hauteur de la tâche. Au fond, il était enthousiasmé. Au niveau humain le plus simple, c'était appréciable, à son âge, d'être ne serait-ce que sollicité, vu la sensation

d'insignifiance qui l'avait accablé lorsqu'il avait mis le point final à sa carrière pour prendre la route du ranch. Au niveau plus noble de la tradition familiale des Carmichael, c'était très bien d'avoir la chance de servir son pays une fois de plus, d'être capable de se rendre à nouveau utile en période de crise.

Toute cela le mettait d'excellente humeur.

À condition, bien sûr, qu'il puisse effectivement servir à quelque chose, dans les circonstances... euh... présentes. À cette condition.

Tout ce que Mike Carmichael pouvait faire pour éviter de s'écrouler de fatigue pendant qu'il rentrait à Van Nuys remplir les réservoirs du DC-3 avant la prochaine mission au-dessus de la zone de feu, c'était de s'imaginer au Nouveau-Mexique, où il se trouvait encore vingt-quatre heures plus tôt, seul sous un ciel impitoyablement vide tacheté d'occasionnels nuages violets. Un paysage de sombres monolithes de grès, de mesas piquetées de rares touffes d'armoise et de prosopis avec, droit devant, le pinacle brun, vertical et dentelé du Rocher sacré de Shiprock – Tse Bit'a'i, en navajo, la Roche Ailée – cette sagaie de magma figé dressée très haut au-dessus de la morne platitude gris argent du désert telle une montagne échappée de la Lune.

Il adorait l'endroit. C'était là qu'il se sentait totalement en paix.

Dire qu'il lui avait fallu s'arracher de tout ça pour plonger dans ce merdier : des hordes frénétiques et affolées qui bloquaient toutes les autoroutes pour tenter d'échapper à un danger non identifié, des panaches d'une immonde fumée qui envahissaient le ciel, des créatures de cauchemar qui se pavanaient dans le parking d'un supermarché et Cindy prisonnière à bord à'un vaisseau spatial extraterrestre, un vaisseau venu d'une autre planète, d'une autre étoile...,

Non, non, non et non.

Pense au Nouveau-Mexique. Pense au vide, à la solitude, au calme. Aux montagnes, aux mesas, à la perfection du ciel sans tache. Efface tout le reste de ton esprit.

Tout le reste.

Tout.

Il posa l'avion comme un somnambule à Van Nuys quelques minutes plus tard et se rendit au Q.G. des opérations.

Tout le monde semblait déjà savoir que sa femme était parmi les otages. L'officier à qui Carmichael avait demandé de l'attendre était parti. Il n'en fut pas étonné outre mesure. Il songea un instant à essayer d'aller jusqu'au vaisseau par ses propres moyens, de traverser le cordon et de faire quelque chose pour libérer Cindy, mais il se rendit compte que l'idée était stupide : les militaires avaient pris la situation en main, ils ne le laisseraient pas approcher, ni lui ni

personne, à moins de deux kilomètres de l'astronef et il n'arriverait qu'à se fourrer dans les pattes des journalistes de la télé avides de révélations saignantes sur les familles des prisonniers.

C'est alors que le régulateur en chef, un homme bronzé aux traits lisses du nom de Haï Andersen qui ressemblait à une star de cinéma décatie, s'approcha de lui. Apparemment sur le point d'éclater de compassion, Andersen annonça à Carmichael avec des trémolos funèbres dans la voix qu'il était d'accord pour qu'il en reste là pour aujourd'hui et rentre chez lui attendre la suite éventuelle des événements. Mais Carmichael repoussa sa proposition.

« Écoute, Haï, c'est pas en restant le cul sur un canapé que je vais la retrouver. Et cet incendie ne va pas s'éteindre tout seul non plus. Je vais faire encore un tour là-haut. »

Le personnel au sol mit vingt minutes à pomper la solution ignifugeante dans les réservoirs du DC-3. Carmichael, debout à côté de l'appareil, buvait des cocos en regardant les avions décoller et atterrir. Les gens le dévisageaient, ceux qui le connaissaient lui faisaient signe de loin. Trois ou quatre pilotes l'abordèrent et, sans rien dire, lui serrèrent le bras ou lui posèrent une main sur l'épaule en guise de consolation. Très touchant, très spectaculaire. Tous les gens se croyaient dans un film, dans cette putain de ville. Là, c'était un film d'horreur. Au nord, le ciel était noir de suie et grisailait vers l'est et l'ouest. L'air était d'une chaleur de sauna et d'une sécheresse affolante ; on aurait pu y mettre le feu rien qu'en claquant des doigts, songea Carmichael.

Un type qui passait en courant dit qu'un nouveau foyer était apparu à Pasadena, près du Jet Propulsion Laboratory et qu'il y en avait un autre à Griffith Park. Le vent commençait donc à transporter des flammèches vers le centre de Los Angeles depuis les deux incendies de l'intérieur. Le stade des Dodgers brûle, annonça quelqu'un. L'hippodrome de Santa Anita aussi, intervint quelqu'un d'autre. Toute cette putain de ville va y passer, se dit Carmichael. Et pendant ce temps, ma femme prend le thé dans un astronef extraterrestre avec les petits gars d'hesteghon.

L'avion était prêt. Il décolla et largua une nouvelle traînée d'ignifugeant, volant juste au niveau de la cime des arbres, pratiquement sous le nez des pompiers qui travaillaient aux abords de Chats Worth. Cette fois, ils étaient trop occupés pour lui faire signe. Pour rentrer à l'aéroport, il fut obligé de décrire une large boucle derrière l'incendie. Il survola les Santa Susana, redescendit en longeant Golden State Freeway et aperçut pour la première fois les incendies qui faisaient rage à l'est, deux énormes conflagrations marquant les emplacements où les flammes des tuyères des autres vaisseaux spatiaux avaient léché l'herbe sèche, plus un tas de foyers

mineurs s'égrenant sur une ligne infléchie vers le sud qui partait de Burbank ou Glendale pour s'enfoncer dans Orange County.

Ses mains tremblaient quand il se posa à Van Nuys. Il avait tenu le coup sans prendre de repos pendant quelque trente-deux heures d'affilée et se sentait glisser doucement dans cet état d'épuisement et de vacuité qui s'étend quelque part au delà de la fatigue ordinaire.

Le régulateur en chef l'attendait encore à sa descente de l'avion. Un étrange sourire stupide écornait cette fois son visage invraisemblablement beau, et Carmichael crut en deviner le sens. « Ça va, Hai, dit-il aussitôt. T'as gagné. J'arrête cinq ou six heures, histoire de piquer un petit roupillon, ensuite, tu pourras me demander de repartir à...

— Non, c'est pas ça.

— C'est quoi, alors ?

— Je suis venu exprès te le dire, Mike. Ils ont libéré certains des otages.

— Cindy ?

— Je crois bien. Il y a ici une voiture de l'armée de l'Air qui t'emmènera à Sylmar. C'est là qu'ils ont installé le centre de commandement. Ils ont dit de te faire appeler dès que tu serais revenu du dernier largage et de t'envoyer là-bas pour que tu puisses parler à ta femme.

— Alors, elle est libre, s'écria Carmichael. Dieu soit loué, elle est libre !

— Vas-y, Mike. On peut s'occuper du feu sans toi pendant quelque temps, si tu es d'accord. »

Longue, basse et élancée, la voiture de l'armée de l'Air ressemblait à la limousine d'un général, avec un chauffeur à la mâchoire carrée à l'avant, et à l'arrière, deux jeunes officiers à l'air peu commode pour encadrer Carmichael. Ils n'étaient guère loquaces et avaient l'air aussi épuisés que lui.

« Comment va ma femme ? demanda-t-il lorsque la voiture démarra.

— Nous croyons savoir qu'elle n'a pas été maltraitée », dit l'un des officiers.

Il avait adopté un ton sombre et grave, plein d'une raideur insolite, mélo à souhait. Carmichael haussa les épaules. Encore un qui se prend pour un acteur. Celui-ci a vu trop de films de guerre.

Toute la ville semblait à présent en feu. À l'intérieur de la limousine climatisée on ne détectait qu'une infime trace de fumée, mais le ciel à l'est était terrifiant, avec des traînées rouges apocalyptiques jaillissant vers le ciel comme des météores qui auraient traversé la nuée noire à contre-courant. Carmichael demanda aux types de l'armée de l'Air ce qu'ils savaient de la situation.

« Ça se présente plutôt mal, il paraît », lui dit-on sèchement.

Il n'insista pas.

Quelque part sur San Diego Freeway, entre Mission Hills et Sylmar, Carmichael s'endormit. Lorsqu'il reprit ses esprits sans transition apparente, les autres étaient en train de le réveiller doucement pour le mener dans un vaste et sinistre bâtiment, une sorte de hangar, juste à côté du bassin de retenue.

Au milieu d'un dédale de câbles et d'écrans, des militaires s'affairaient devant un assortiment de mystérieux zinzins à bio puces et ce qui ressemblait à un millier d'ordinateurs conventionnels et de téléphones. Il se laissa conduire en traînant les pieds, avançant comme un robot, les yeux à peine capables d'accommoder, jusqu'à un bureau enclavé où un lieutenant-colonel dont les cheveux blonds commençaient tout juste à tirer sur le gris l'accueillit dans le meilleur style on-atteint-le-sommet-du-drame.

« Ceci promet d'être la mission la plus difficile qu'on vous ait jamais confiée, monsieur Carmichael. »

Carmichael se renfroga. Tout le monde était acteur jusqu'au trognon dans cette satanée ville. Même les colonels étaient trop jeunes désormais.

« On m'a dit qu'ils étaient en train de libérer leurs otages, lâcha-t-il. Où est ma femme ? »

Le lieutenant-colonel lui montra un écran de télévision. « Nous allons vous permettre de parler avec elle sur-le-champ.

— Dois-je comprendre que je ne peux pas la voir ?

— Pas tout de suite.

— Pourquoi pas ? Elle va bien ?

— Pour autant que je sache, oui.

— Vous voulez dire qu'elle n'a pas été libérée ? Mais on m'avait dit que...

— Toutes les personnes retenues sauf trois ont été relâchées. Deux personnes, à en croire les extraterrestres, ont été légèrement blessées lors de leur capture et subissent un traitement médical à bord du vaisseau. Elles seront libérées sous peu. La troisième est votre femme, monsieur Carmichael. » Là, une pause mesurée au centième de seconde près, prélude au spectaculaire effet dramatique qui semblait si important pour les gens de cette espèce : « Elle n'est pas disposée à quitter le vaisseau. »

Spectaculaire, en effet. Pour Carmichael, c'était comme s'il était tombé dans un trou d'air.

« Pas disposée... ?

— Elle prétend s'être portée volontaire pour accompagner les extraterrestres quand ils retourneront sur leur planète d'origine. Elle dit qu'elle va nous servir d'ambassadrice, d'envoyée spéciale...

Monsieur Carmichael, votre femme a-t-elle des antécédents de troubles mentaux ? »

Carmichael le fusilla du regard. « Cindy est tout à fait saine d'esprit. Croyez-moi.

— Vous savez qu'elle n'a manifesté aucune peur lorsque les extraterrestres se sont emparés d'elle lors de l'incident au centre commercial ce matin ?

— Je suis au courant, oui. Ça ne veut pas dire qu'elle soit folle. Elle a une personnalité originale. Elle a des idées insolites. Mais elle n'est pas folle. Moi non plus, d'ailleurs. » Il resta un instant la tête dans les mains, les doigts légèrement appuyés sur les yeux. « D'accord, reprit-il. Laissez-moi lui parler.

— Pensez-vous que vous pourrez la persuader de quitter ce vaisseau ?

— Sûr que je vais faire tout mon possible !

— Vous ne sympathisez pas vous-même avec ce qu'elle est en train de faire, hein ? » demanda Sa blondeur le lieutenant-colonel.

Carmichael leva les yeux. « Mais si, je sympathise. C'est une femme intelligente qui fait quelque chose qu'elle estime important, et agit de son propre chef. Pourquoi diable ne devrais-je pas sympathiser ? Mais je vais essayer de l'en dissuader, faites-moi confiance. Je l'aime. Je veux la revoir. Quelqu'un d'autre peut être notre putain d'ambassadeur sur Bételgeuse. Laissez-moi lui parler, d'accord ? »

Le lieutenant-colonel agita une petite baguette de la taille d'un crayon et l'écran de télé géant s'alluma. De mystérieux motifs colorés scintillèrent quelques secondes en une troublante séquence aléatoire, puis Carmichael entrevit des passerelles ténébreuses, un réseau complexe d'entretoises métalliques étincelantes se croisant et se recroisant à des angles insolites, et l'espace d'un instant, l'un des Étrangers apparut sur l'écran, avec ses yeux jaunes gigantesques, gros comme des soucoupes, qui le regardaient avec suffisance. Carmichael se sentait désormais tout à fait réveillé.

Le visage de l'Étranger disparut, remplacé par celui de Cindy.

Dès qu'il la vit, Carmichael comprit qu'il l'avait perdue.

Son visage rayonnait. Il y avait dans son regard une joie sereine confinant à l'extase. Ce regard, il l'avait vu chez elle en maintes occasions, mais cette fois-ci, c'était différent, au delà de tout ce qu'elle avait pu atteindre auparavant. C'était le nirvana. Elle avait eu droit à la vision béatifique.

« Cindy ?

— Salut, Mike.

— Cindy, tu peux me dire ce qui s'est passé ?

— C'est incroyable. Le contact. La communication. » Évidemment,

se dit-il. Si quelqu'un pouvait établir le contact avec les extraterrestres de la bonne vieille planète HESTEGHON, terre des enchantements, c'était bien Cindy. Il y avait chez elle un certain talent magique : le don de pouvoir ouvrir toutes les portes.

« Tu sais, dit-elle, ils communiquent d'esprit à esprit ; il n'y a aucune barrière. Pas de mots. On sait ce qu'ils veulent dire, tout simplement. Ils sont venus pacifiquement, pour apprendre à nous connaître, pour se joindre harmonieusement à nous, pour nous accueillir dans la confédération des planètes. »

Carmichael s'humecta les lèvres. « Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, Cindy ? Un lavage de cerveau ou un truc dans ce goût-là ?

— Mais non, Mike, non ! Ça n'a rien à voir ! Ils ne m'ont absolument rien fait, je te le jure. Nous avons parlé, c'est tout.

— Parlé ?

— Ils m'ont montré comment mettre mon esprit en contact avec le leur. Ce n'est pas du lavage de cerveau, ça. Je suis toujours la même. Moi, Cindy. Ils ne m'ont rien fait. J'ai l'air d'être maltraitée ? Ils ne sont pas dangereux. Crois-moi.

— Ils ont mis le feu à la moitié de la ville avec leurs tuyères, tu sais ça ?

— Ils en sont terriblement chagrinés. C'était un accident. Ils n'ont pas compris à quel point les collines étaient sèches. S'ils avaient un moyen quelconque d'éteindre les flammes, ils le feraient, mais ces incendies sont trop importants, même pour eux. Ils nous demandent de leur pardonner. Ils veulent que tout le monde sache à quel point il regrette cet incident. » Elle observa une pause puis ajouta, très doucement : « Mike, tu veux venir à bord ? Je veux que tu aies l'expérience du contact avec eux, comme moi en ce moment.

— Je ne saurais pas faire ça, Cindy.

— Mais si ! N'importe qui en est capable ! Tu n'as qu'à ouvrir ton esprit, ensuite ils te touchent, et...

— Ça ne m'intéresse pas. Sors de là et rentre à la maison, Cindy. Je t'en supplie. Ça fait six jours que je ne t'ai pas vue ; non, sept, maintenant. On dirait que ça fait un mois. Je veux te serrer dans mes bras. Je veux te tenir...

— Tu pourras me serrer aussi fort que tu voudras. Ils te laisseront monter à bord. Nous pourrons aller ensemble sur leur planète. Tu sais que je vais avec eux sur leur planète, n'est-ce pas ?

— Mais non, tu n'y vas pas. Pas vraiment. »

Elle hocha la tête d'un air grave. Elle semblait prendre la chose terriblement au sérieux.

« Ils vont partir dans quelques semaines, dès qu'ils auront eu l'occasion d'échanger des cadeaux avec la Terre. Ce voyage était prévu pour n'être qu'une rapide visite diplomatique. J'ai vu des images de

leur planète – c'est comme du cinéma, mais ils font ça avec leur esprit. Mike, tu ne peux pas t'imaginer à quel point tout est beau : les édifices, les lacs et les collines, les plantes ! Et ils tiennent tellement à ce que je vienne pour pouvoir m'en faire une idée sur place ! »

Des gouttelettes de sueur perlèrent dans les cheveux de Carmichael et lui coulèrent dans les yeux, l'obligeant à ciller. Mais il n'osa pas s'essuyer, de crainte qu'elle ne croie qu'il pleurait.

« Je ne veux pas aller sur leur planète, Cindy. Et je ne veux pas que tu y ailles non plus. »

Elle observa un instant de silence.

Puis elle sourit délicatement et dit : « Je sais que tu ne veux pas, Mike. »

Il serra les poings, les ouvrit puis les serra de nouveau. « Je ne peux pas aller là-bas.

— Non, tu ne peux pas. Je le comprends. Los Angeles est suffisamment extraterrestre pour toi, je crois. Tu as besoin d'être là où tu te sens chez toi, dans ta réalité, et pas de t'enfuir vers quelque étoile lointaine. Je ne vais pas essayer de te baratiner.

— Mais tu vas partir quand même ? » Ce n'était pas vraiment une question.

« Tu sais déjà ce que je vais faire.

— Oui.

— Je suis désolée. Mais pas vraiment, au fond.

— Tu m'aimes ? » demanda Carmichael, qui regretta ces mots dès qu'ils eurent franchi ses lèvres.

« Tu sais bien que oui, répondit-elle avec un triste sourire. Et tu sais que je ne veux pas te quitter. Mais une fois que leur esprit a touché le mien, une fois que j'ai vu quelle sorte d'êtres ils sont... tu comprends ce que je dis ? Je ne dois pas tout t'expliquer, hein ? Tu comprends toujours ce que je dis.

— Cindy...

— Oh, Mike, je t'aime tellement, c'est vrai.

— Et je t'aime aussi, chérie. Et je voudrais que tu sortes de ce putain d'astronef. »

Le regard de Cindy ne flanchait pas. « Tu ne vas pas me demander ça. Parce que tu m'aimes, pas vrai ? Tout comme moi je ne vais pas te redemander de venir me rejoindre à bord parce que je t'aime vraiment. Tu comprends ce que je dis, Mike ? »

Il eut envie de briser l'écran et de s'emparer d'elle. « Oui, je comprends, se força-t-il à dire.

— Je t'aime, Mike.

— Je t'aime, Cindy.

— Ils me disent que le voyage dure quarante-huit de nos années, mais ça ne sera que quelques semaines pour moi. Oh, Mike ! Adieu,

Mike ! Que Dieu te bénisse, Mike ! »

Elle lui envoya des baisers. Il voyait à ses doigts ses pierres favorites, les trois étranges petits saphirs étoiles qu'elle avait montés en bagues lorsqu'elle avait commencé à dessiner des bijoux. C'étaient aussi les bagues qu'il préférait. Elle adorait les saphirs à astéries – lui aussi, puisqu'elle les adorait.

Carmichael se creusa la tête pour trouver un nouveau moyen de raisonner sa femme, un argument quelconque qui ferait mouche. Mais il ne parvint à trouver rien de tel. Il sentait à nouveau grossir dans son esprit un vide immense, un abîme, comme s'il était évidé par une lame tourbillonnante.

Le visage de Cindy resplendissait. Tout d'un coup, elle lui était devenue totalement étrangère.

Elle était désormais une vraie native de Los Angeles, une déplus, perdue dans ses visions et ses rêves délirants, et c'était comme s'il ne l'avait jamais rencontrée ou comme s'il l'avait prise pour quelqu'un d'autre. Mais non, ce n'est pas juste, se dit-il. Elle n'est pas comme les autres, elle est Cindy. Elle suit sa bonne étoile, comme toujours.

Soudain, il ne put regarder l'écran plus longtemps et détourna les yeux ; il se mordit la lèvre et leva la main gauche comme pour repousser ce spectacle. Les types de l'armée de l'Air affichaient l'expression embarrassée de gens qui, ayant surpris par inadvertance une rencontre des plus intimes, essaient de faire comme s'ils n'avaient rien vu.

« Elle n'est pas folle, colonel, dit Carmichael avec véhémence. Je ne veux pas que les gens croient qu'elle est cinglée.

— Bien sûr que non, monsieur Carmichael.

— Mais elle refuse de quitter ce vaisseau spatial. Vous l'avez entendue. Elle reste à bord et elle rentre avec eux sur leur planète paumée quelque part dans l'espace. Je n'y peux plus rien. Vous comprenez ça, non ? Je ne peux rien faire pour la sortir de là, à moins de grimper dans cet engin et de la traîner de force à l'extérieur. Et même ça, je ne le ferais pas.

— Non, évidemment. En tout cas, vous comprenez qu'il nous serait impossible de vous permettre de monter à bord même si c'était pour tenter de la ramener ?

— J'ai bien compris. Je n'y songerais même pas. Ni à la ramener ici, ni à faire le voyage avec elle. Je n'ai pas le droit de la forcer à rester avec nous et je ne veux certainement pas aller là-bas moi-même. Laissez-la partir : c'était sa vocation ici-bas. Ne me demandez rien. Pas à moi, colonel. Je ne suis pas l'homme qu'il vous faut, c'est tout. » Il respira à fond, se disant qu'il était peut-être en train de trembler. Il commençait à avoir la nausée. « Colonel, reprit-il, vous m'en voudriez beaucoup si je me barrais d'ici ? Peut-être que je me sentirais mieux si

je remontais dans mon avion pour balancer encore un peu de camelote sur ce feu. Je crois que ça me ferait du bien. Sincèrement, colonel. D'accord ? Vous voulez bien me renvoyer à Van Nuys, colonel ? »

Il grimpa donc une dernière fois dans le DC-3. Il ne savait plus combien de missions il avait accomplies ce jour-là. Il était censé larguer les ignifugeants sur la face ouest de l'incendie. Au lieu de quoi il se dirigea vers l'est, là où se trouvait le vaisseau spatial, et décrivit un grand cercle autour de lui. La radio lui ordonna de s'éloigner de la zone et il répondit qu'il s'y apprêtait.

Pendant qu'il tournait, un panneau s'ouvrit dans la paroi de l'astronef et un Étranger apparut, colossal, même depuis l'altitude à laquelle volait Carmichael. L'énorme créature violacée descendit du vaisseau, avança ses tentacules et sembla renifler l'air enfumé. Elle avait l'air très calme, debout sur le sol.

Carmichael eut vaguement envie de voler en rase-mottes, de balancer toute sa charge d'ignifugeant sur l'extraterrestre, de le noyer dans la purée, histoire de le punir de lui avoir pris Cindy. Il secoua la tête. Tu déconnes, se dit-il. Cindy serait consternée si elle savait ce qui venait de lui traverser l'esprit.

Mais je suis comme ça, songea-t-il. Rien qu'un vilain Terrien moyen rancunier. C'est pour ça que je ne pars pas pour cette autre planète, et c'est pour ça qu'elle y va, elle.

Il vira sur l'aile et, s'éloignant de l'astronef, rentra tout droit à Van Nuys via Granada Hills et Northridge. Une fois au sol, il resta un long moment assis aux commandes du DC-3, parfaitement immobile. Finalement, l'un des régulateurs sortit et l'appela. « Mike, ça va ?

— Ouais. Pas de problème.

— Comment se fait-il que tu rentres sans avoir vidé tes réservoirs ? »

Carmichael scruta ses cadrans. « J'ai fait ça ? On dirait bien, ma foi.

— Tu n'es pas dans ton état normal, hein ?

— Je crois que j'ai oublié de larguer. Non, j'ai pas oublié. Je m'en fichais, tout simplement. J'avais pas envie de le faire.

— Mike, sors de cet avion. Tu as assez volé comme ça pour la journée.

— J'avais pas envie de larguer, répéta Carmichael. À quoi bon, merde ? Cette ville de cinglés... y a rien là-dedans que je voudrais sauver, de toute façon. » Son sang-froid finit par l'abandonner et la rage déferla en lui comme le feu embrasant les pentes d'un canyon desséché. Il comprenait la décision de Cindy et la respectait, mais rien ne l'obligeait à l'apprécier. Et il ne l'appréciait pas du tout. Il avait perdu sa femme et par la même occasion, lui semblait-il, sa guerre avec Los Angeles. « Crève salope, explosa-t-il. Laissons-la brûler, cette

ville de merde. Je l'ai toujours détestée. Elle n'a que ce qu'elle mérite. Si je restais ici, c'était uniquement pour Cindy. Il n'y avait qu'elle qui comptait. Mais la voilà qui s'en va. Cette putain de ville peut bien cramer. »

Le régulateur en resta bouche bée. « Hé, Mike, tu... »

Carmichael secoua lentement la tête de droite à gauche comme pour essayer de dissiper une migraine intolérable. Puis il fronça les sourcils. « Non, c'est faux, dit-il sans aucune trace de colère dans sa voix. Il faut faire le boulot quand même, pas vrai ? Sans tenir compte de ses sentiments personnels. Il faut éteindre le feu. Il faut sauver ce qui peut être sauvé. Écoute, Tim, je vais faire encore un largage, le dernier de la journée... tu m'entends ? Et puis je rentrerai chez moi pour dormir un peu. D'ac ? D'ac ? »

Tout en parlant, il avait déjà démarré et pris la courte piste. Il se rendit vaguement compte qu'il n'avait pas demandé la permission de décoller. Il entendit dans ses écouteurs les coassements métalliques du type de la tour de contrôle mais passa outre. Un petit avion d'observation – un Cessna – s'écarta de son chemin en catastrophe. Et Carmichael décolla.

Le ciel était noir et rouge. L'incendie n'était plus maîtrisé et peut-être ne le serait-il jamais. Mais il ne fallait pas se décourager, se dit-il. Il fallait sauver ce qui pouvait être sauvé. Il mit les gaz et entra calmement dans l'enfer des collines, larguant au passage sa cargaison chimique. Il sentit l'avion lui résister lorsque des thermiques sauvages lui saisirent les ailes par en dessous, et, le regard vitreux, plus qu'à moitié endormi, il riposta, tentant par tous les moyens de reprendre le contrôle, mais c'était inutile, complètement inutile, et très vite, il cessa de se démener et se laissa aller contre le dossier de son siège, enfin en paix, tandis que les remous le soulevaient, le lançaient en l'air comme un jouet, cul par-dessus tête, et le projetaient vers les collines qui l'attendaient au nord.

À New York, l'invasion se passa différemment, de manière moins apocalyptique. De grands incendies de broussailles dévastateurs accompagnés d'évacuations dans la panique n'avaient jamais fait partie de la vie new-yorkaise. La spécialité de New York, comme toujours, c'étaient les nuisances plutôt que l'apocalypse. L'invasion avait donc commencé ainsi, sous la forme d'une de ces satanées nuisances de New York – une de plus.

C'était une de ces magnifiques journées d'or et de bleu comme New York sait en offrir en octobre, une de celles qui donnent envie de chanter et de danser, lorsque la moiteur étouffante de l'été vient de quitter la scène et que la méchante saison des froidures n'est pas tout à fait prête à faire son entrée.

Il y eut dix-sept témoins pour observer le début de l'invasion. Le

site initial du débarquement fut la prairie proche de l'extrémité sud de Central Park. Naturellement, il y avait bien plus de dix-sept personnes sur l'herbe lorsque les Étrangers arrivèrent, mais il semble que, d'une manière générale, on n'y ait pas fait très attention.

Tout avait commencé, à en croire les dix-sept témoins, par un étrange chatolement bleu pâle à une dizaine de mètres du sol. Ce chatolement n'avait pas tardé à se transformer en une espèce de bouillonnement, comme lorsqu'un évier se vide de son eau. Puis une légère brise s'était levée, avant de se transformer très vite en un vent furieux qui avait emporté les couvre-chefs dans un étonnant mouvement spirale autour du miroitement bleu. Au même moment, on avait eu une sensation de tension croissante, de rupture imminente. Le tout avait duré environ quarante-cinq secondes.

Alors avait retenti une détonation sèche, suivie d'un bruit d'air violemment déplacé, d'un son cristallin et enfin d'un coup sourd – tout le monde était d'accord sur l'ordre de succession de ces effets sonores. Sur quoi était apparu le vaisseau spatial de forme quasi ovoïde qui devait devenir instantanément célèbre. Après être resté en suspens à sept mètres au-dessus de l'herbe, il s'était laissé glisser doucement jusqu'au sol. Spectacle tout à fait inoubliable, avec son enveloppe lisse et argentée, l'arc inhabituel que décrivait sa courbe depuis le sommet évasé jusqu'à la base étroite, les bizarres hiéroglyphes qui ornaient ses flancs et avaient tendance à déraiper hors du champ visuel dès qu'on les regardait avec trop d'insistance.

Une écoutille s'était ouverte et une douzaine d'envahisseurs en étaient sortis mollement, comme indifférents à la pesanteur.

Ils avaient une drôle d'allure. Rigoureusement inhabituelle. Là où les humains ont des pieds, ils possédaient un unique pseudopode ovale d'une quinzaine de centimètres d'épaisseur sur un mètre de diamètre. De cette assise charnue surgissait un corps spectral évoquant un ballon captif. Pas de bras, pas de jambes, nulle tête apparente ; rien qu'un large sommet en forme de dôme qui s'étrécissait en un appendice filiforme rattaché au pseudopode. Leur peau bleu lavande, luisante, présentait des reflets métalliques. Il s'y formait, mais de façon éphémère, des taches sombres qui faisaient penser à des yeux. Aucune trace de bouche. Dans leurs déplacements, ils semblaient soigneusement s'efforcer de ne jamais entrer en contact les uns avec les autres.

Leur première initiative fut de capturer une demi-douzaine d'écureuils, trois chiens égarés, une balle et une voiture d'enfant inoccupée. Nul ne saura jamais ce qu'ils firent ensuite, pour la bonne raison que personne ne resta sur place pour les regarder. Le parc se vida avec une célérité impressionnante.

Naturellement, tout cela suscita un émoi non négligeable en plein

centre de Manhattan. Les sirènes des voitures de police se mirent à hurler. Les avertisseurs des particuliers vinrent les rejoindre. Non pas les coups de klaxon banals, désordonnés de l'exaspération, genre « Alors, ça avance, oui ou merde ? » que connaissent la plupart des grandes villes, mais le concert rythmé, typiquement new-yorkais, qui signifie plutôt « Allons, bon, qu'est-ce qui se passe encore ? » et fait naître la terreur dans les cours des visiteurs de la Grosse Pomme. Des gens à l'air complètement affolé s'enfuyaient à toutes jambes des abords de Central Park comme si King Kong venait de surgir de l'enceinte des singes, au zoo de Central Park, pour s'en prendre personnellement à eux ; d'autres se précipitaient tout aussi vite dans la direction opposée, c'est-à-dire vers le parc, comme s'il fallait absolument qu'ils voient ce qui se passait. Les new-yorkais, quoi.

Mais la police intervint rapidement pour boucler le parc, et durant les trois heures qui suivirent, les Etrangers eurent l'usage exclusif de la pelouse. Un peu plus tard, les télévisions envoyèrent des caméras-espions filmer la scène pour les infos du soir. Les étrangers les tolérèrent une petite heure puis les cueillirent tranquillement, comme des mouches, avec des giclées de lumière rosé émises de la pointe de leur véhicule.

Jusque-là, les téléspectateurs avaient pu voir des créatures spectrales et lustrées se promener dans un rayon de quelque cinq cents mètres autour de leur vaisseau en ramassant journaux, distributeurs de boissons fraîches, vêtements abandonnés, plus ce que l'on s'accorda à identifier comme un dentier. Elles enveloppaient tout ce qu'elles récoltaient dans des sortes d'oreillers taillés dans une matière brillante présentant la même texture satinée que leur corps, qui s'envolaient aussitôt avec leur contenu en direction de l'écoutille.

Après la neutralisation des caméras-espions, les new-yorkais furent forcés de se rabattre sur les satellites gouvernementaux qui surveillaient la Terre depuis l'espace et sur tout ce que des observateurs munis de jumelles pouvaient fugitivement apercevoir depuis les immeubles résidentiels et les hôtels de grande hauteur qui bordaient le parc. Aucune de ces solutions n'était pleinement satisfaisante. Mais il s'avéra bientôt qu'un deuxième vaisseau spatial avait émergé exactement comme le premier – détonation sèche, bruit d'air déplacé, son cristallin, coup sourd – de quelque poche de l'hyperespace. De nouveaux Etrangers en descendirent.

Mais d'une espèce différente : c'étaient des monstres, des mastodontes. Ils ressemblaient à des montagnes de taille moyenne, mais avec des pattes, deux bosses et une teinte générale tirant sur le bleu. Leurs corps gigantesques, plus ou moins sphériques, avec en travers du dos une espèce de dépression d'une soixantaine de centimètres de profondeur, étaient entièrement recouverts d'une sorte

de pelage raide et touffu, à mi-chemin entre fourrure et plumage. On voyait à un bout trois yeux jaunes grands comme des plats à tarte, et à l'autre trois saillies rigides et violettes, genre tiges, de deux à trois mètres de long.

C'étaient les pattes qui les rapprochaient le plus de l'éléphant ; épaisses et rugueuses comme des troncs d'arbre, elles fonctionnaient sur une sorte de principe télescopique et pouvaient se rétracter prestement à l'intérieur du corps de leur propriétaire. Normalement on en dénombrait huit, mais quand elles se déplaçaient, les créatures en gardaient toujours au moins une paire rétractée. De temps en temps, elles déployaient cette paire et en rétractaient une autre, totalement au hasard, semblait-il. D'autres fois, elles rétractaient deux paires à la fois, ce qui les amenait à s'abaisser vers le sol à une extrémité, comme un chameau qui s'agenouille. Cette caractéristique morphologique leur permettait apparemment de se nourrir. La bouche se trouvait au niveau du ventre ; lorsqu'elles voulaient manger, elles se contentaient de rétracter leurs huit pattes toutes ensemble et de se coucher sur leur proie. Cette bouche était assez large pour englober un animal de bonne taille en une seule fois – disons un bison. C'est d'ailleurs ce qu'on l'on put constater un peu plus tard, lorsque les créatures plus petites eurent ouvert les cages du zoo de Central Park.

Ensuite, tard dans la nuit, une troisième sorte d'Étrangers fit son apparition. Complètement différents des deux autres sortes, c'étaient des êtres géants, tubulaires, sortes de calmars violacés avec des rangées de taches oranges luisantes qui leur couraient sur les flancs. Pas très nombreux, ils donnaient nettement l'impression d'être les maîtres : en tout cas, les deux autres espèces semblaient leur obéir. On avait maintenant des informations sur le débarquement extraterrestre survenu le même jour, mais un peu plus tôt, à l'ouest de Los Angeles. Seule l'espèce genre calmars y avait été signalée.

Des atterrissages s'étaient produits en d'autres endroits. En beaucoup d'endroits, surtout des grandes villes, mais pas systématiquement. Un astronef atterrit dans le Parc national de Serengeti en Tanzanie et se posa sur une vaste plaine herbeuse exclusivement occupée par un immense troupeau de gnous et quelques centaines de zèbres qui ne lui prêtèrent guère attention. Un atterrissage eut lieu au plus fort d'une tempête de sable qui faisait rage dans le désert du Takla Makan, en Asie Centrale ; la tempête cessa d'un seul coup aux dires des conducteurs médusés mais globalement reconnaissants d'un convoi de camions chinois qui étaient les seuls à circuler dans les parages. Un atterrissage en Sicile, au milieu des collines sèches et désolées à l'ouest de Catane, n'attira l'attention que de quelques ânes et moutons, plus celle du propriétaire octogénaire d'une oliveraie étique qui tomba à genoux et se signa une

fois, deux fois, trois fois, dix fois sans oser rouvrir les yeux.

Mais le gros de l'action se passait dans les métropoles mondiales. Rio de Janeiro. Johannesburg. Moscou. Istanbul. Francfort. Londres. Oslo. Bombay. Melbourne. Et cetera, et cetera, et cetera. Les Étrangers étaient partout, sauf en quelques endroits remarquables où, pour une raison ou une autre, ils ne s'étaient pas souciés d'atterrir, comme Washington, Tokyo et Beijing.

Les astronefs qui arrivèrent étaient de types variés, mus par des systèmes de propulsion allant des bruyantes fusées chimiques à réaction, comme à Los Angeles, jusqu'aux énergies mystérieuses au silence impénétrable. Certains des vaisseaux extraterrestres descendirent au milieu de grandes traînées de feu, comme le monument qui avait atterri près de Los Angeles. Certains se matérialisèrent directement du néant, comme celui de New York. D'autres se posèrent en plein centre de grandes métropoles, comme celui d'Istanbul, qui atterrit sur l'immense place entre Sainte-Sophie et la Mosquée bleue, et celui de Rome, qui se gara devant la basilique Saint-Pierre ; d'autres encore choisirent d'atterrir en banlieue. À Johannesburg, seules émergèrent les sinistres créatures brillantes, à Francfort, ce ne furent que les mastodontes, à Rio, rien que les calmars ; ailleurs, il y eut des mélanges des trois sortes.

Ils ne firent pas de déclarations. N'exprimèrent pas d'exigences. N'édicèrent pas de décrets. Ne proposèrent pas d'explications. Ils ne dirent rien du tout.

Ils étaient là, tout simplement.

Le Colonel découvrit que la réunion se tiendrait au Pentagone, pas à la Maison Blanche. C'était peut-être inhabituel, mais fallait-il s'attendre à ce que tout soit comme d'habitude aujourd'hui, avec ces hordes d'outre espace qui arpentaient la face de la Terre ? Le Colonel n'était pas du tout mécontent de fouler une fois de plus les couloirs aussi vastes que familiers du Pentagone. Il ne nourrissait aucune illusion sur les activités qui s'étaient déroulées en ces lieux au fil des années, ni sur certaines des personnes qui y avaient participé, mais il n'était pas plus porté à prendre ombrage de l'édifice lui-même pour la seule raison que des décisions stupides ou même détestables y avaient été prises qu'un évêque rappelé à Rome n'aurait pris ombrage du Vatican sous prétexte que ceux qui l'avaient occupé au fil des siècles n'avaient pas toujours été des saints. Le Pentagone n'était qu'un immeuble, après tout. Et qui avait été au centre de sa vie professionnelle pendant trois décennies.

Très peu de choses avaient changé depuis douze ou treize ans qu'il n'y avait pas mis les pieds. Dans les longs couloirs, l'air avait toujours la même odeur synthétique de renfermé, les luminaires n'étaient pas plus élégants qu'avant et continuaient d'émettre la même clarté

souffreteuse, les murs étaient aussi ternes que dans son souvenir. Il nota une différence : les gardes postés aux divers points de contrôle étaient beaucoup plus jeunes – il les aurait facilement pris pour des lycéens et des lycéennes, même s'il les soupçonnait d'être en réalité un peu plus âgés – et certaines des procédures de sécurité étaient différentes.

On contrôlait maintenant les gens pour voir s'ils avaient des bio puces implantées dans le bras, par exemple.

« Désolé, dit le Colonel avec un large sourire. Je ne suis pas aussi moderne que ça. »

Mais on le contrôla quand même sur ce point, et très minutieusement. Après quoi, on le fit avancer assez vite d'un contrôle à l'autre, tandis que les trois autres qui avaient débarqué avec lui de l'avion de Californie, le professeur à la barbe rousse de l'UCLA, l'astronome à l'accent britannique du California Institute of Technology et cette jolie brune un peu ahurie qui s'était provisoirement trouvée prise en otage à bord du vaisseau extraterrestre furent retenus aux fins d'un interrogatoire plus conséquent, comme c'était habituellement le lot des civils.

En approchant de la salle de la réunion, le Colonel se prépara à passer en surmultipliée pour être à la hauteur de tout ce qui pouvait l'attendre.

Une trentaine d'années plus tôt, il avait fait partie de l'équipe chargée de la logistique stratégique à Saigon et avait contribué à la gestion d'une guerre qu'il était impossible de gagner, s'acquittant au jour le jour de la tâche consistant à débusquer les vers qui se tortillaient dans les sables mouvants et à essayer de les mettre dans leurs boîtes respectives tout en cherchant la lumière au bout du tunnel. Il s'était particulièrement distingué dans cette fonction. Aussi avait-il entamé sa campagne au Viêt-nam comme sous-lieutenant pour la terminer comme chef de bataillon, avec des promotions ultérieures à la clé.

Mais il avait depuis longtemps abandonné toutes ces activités de haute volée. D'abord, fraîchement débarqué du Viêt-nam, pour un doctorat en Études asiatiques et un poste d'enseignant à West Point ; ensuite, après la mort de sa femme, pour l'existence tranquille d'un producteur de noix à l'ancienne dans les collines au-dessus de Santa Barbara. Aussi, en cette première et charmante décennie de ce charmant vingt et unième siècle, s'était-il trouvé trop loin de tout pour bien savoir ce qui se passait dans le monde contemporain ou pour s'en soucier énormément, n'ayant participé ni au glorieux Réseau sur lequel tout un chacun était branché, ni à l'univers encore plus neuf et plus scintillant des bio puces implantées, ni d'ailleurs à aucun autre événement important survenu depuis le milieu des années 90.

Aujourd'hui, cependant, il avait besoin de réactiver ses neurones et de solliciter les talents qu'il avait exercés au bon vieux temps de la bataille épique livrée pour conquérir les cours et les esprits de ces autochtones sympathiques mais compliqués qui vivaient là-bas, dans les rizières du delta du Mékong.

Même si, en définitive, il avait fait partie de l'équipe perdante cette fois-là.

Perdante, certes, mais pas par sa faute.

La réunion, qui se tenait au troisième étage dans une grande salle de conférences morne et, contre toute attente, peu prétentieuse, durait déjà depuis quelques heures au moment où l'on introduisit le Colonel, c'est-à-dire à deux heures de l'après-midi, heure locale, le lendemain de l'arrivée des Entités. Tous les hommes avaient desserré leur cravate, certains avaient tombé la veste, les visages masculins commençaient à bleuir, des pyramides et des zigourats de gobelets à café en plastique blanc se dressaient un peu partout. Lloyd Buckley, qui s'avança pesamment pour saisir la main du Colonel dès que ce dernier entra, avait l'air érodé d'un homme qui venait de passer une nuit blanche.

« Anson Carmichael ! rugit-il. Crénom de nom, ça fait plaisir de te revoir après tout ce temps ! Dis donc, tu n'as pas pris une ride ! »

Buckley, lui, accusait son âge. Le Colonel avait souvenir d'une masse désordonnée de cheveux bruns ; à présent, ils étaient presque tous gris et beaucoup moins fournis. L'homme du Département d'État avait pris une bonne vingtaine de kilos, ce qui lui en faisait au moins cent trente au total ; ses traits appuyés étaient devenus plus épais, plus grossiers, ses yeux gris vert au regard perspicace semblaient perdus sous de lourdes paupières entourées de cernes de graisse boursouflés.

S'adressant à toute la salle, Buckley claironna : « Mesdames et messieurs, permettez-moi de vous présenter le colonel Anson Carmichael III de l'armée de terre, présentement en retraite, ancien professeur de psychologie non occidentale et de linguistique asiatique à West Point ; auparavant, il s'est distingué dans une carrière militaire qui comprend, je dois quand même le dire, d'honorables services rendus dans ce mauvais spectacle que nous avons jadis monté en Asie du sud-est. C'est un homme brillant et un dévoué serviteur de l'État, dont les intuitions particulières vont, j'en suis sûr, nous être d'une inestimable utilité aujourd'hui. »

Le Colonel se demanda quelle fonction pouvait bien occuper Buckley pour se permettre pareille emphase devant un tel public.

Se retournant vers le Colonel, Buckley dit : « Je présume que tu reconnais la plupart de ces gens, sinon tous. Mais ne serait-ce que pour parer à d'éventuelles confusions, laisse-moi t'annoncer la distribution. »

Le Colonel reconnut bien sûr la Vice-présidente et le président de la Chambre des représentants. Le Président ne semblait pas être dans la salle, le secrétaire d'État non plus. Il y avait un assortiment de personnalités des forces navales, de l'armée de l'air, de l'armée de terre, du corps des Marines – et du galon à foison. Le Colonel connaissait au moins de vue la plupart des hommes de l'armée de terre et un ou deux de l'armée de l'air. Le président des chefs d'État-major interarmes, le général Joseph F. Steele, lui adressa un chaleureux sourire. Ils avaient servi ensemble à Saigon en 1967 sous les ordres du général Matheson, lorsque le futur Colonel était un sous-lieutenant tout neuf affecté à l'Unité consultative de campagne du Military Assistance Command, ce bon vieux MAC-V poussif, en tant qu'interprète, et que Joe Steele, de quatre ans son cadet, frais émoulu de West Point, débutait dans quelque poste fort subalterne chez les mecs des Renseignements du MAC-V ; mais il était rapidement monté en grade et n'avait pas cessé depuis.

Buckley circula dans la salle pour présenter les participants : « Le secrétaire d'État à la Défense, M. Gallagher... » Un homme frêle, presque insignifiant, le menton en galoche, les cheveux gris taillés en brosse formant comme une calotte sur sa tête étroite, une redoutable lueur d'intelligence et de conviction jésuitique au fond du glacier de ses yeux brun foncé. « Mlle Crawford, secrétaire d'État aux Communications... » Élégante, cheveux noirs aux reflets cuivrés, raideur toute amérindienne dans les lèvres et les pommettes. « Le chef de la majorité au Sénat, M. Bacon, originaire du même État que toi... » Un gaillard athlétique, élancé, sans doute redoutable au tennis. « Le Dr Kaufman, du Département de physique à Harvard... » Grassouillet, l'air endormi, mal habillé. « Le Dr Elias, conseiller scientifique du Président... » Une femme impressionnante, trapue, retranchée sur elle-même, une vraie forteresse. Les chefs du Comité des forces armées de la

Chambre des représentants et du Comité des forces armées du Sénat. Le directeur des Opérations navales. Le commandant des Marines. Les chefs suprêmes des armées de terre et de l'air. Les secrétaires d'État à l'Armée de terre et à la Marine. Et ainsi de suite. Beaucoup de monde, donc, tous les grands et les puissants de la nation. Le Colonel remarqua que Buckley avait omis de présenter deux hommes en civil et présuma qu'il avait de bonnes raisons pour cela. Des gens de la C.I.A., supposa-t-il, ou quelque chose dans ce genre.

« Et ton titre actuel, Lloyd ? » demanda tranquillement le Colonel lorsque Buckley parut avoir terminé.

La question laissa celui-ci sans voix. Ce fut la Vice-présidente qui répondit, tandis que Buckley restait bouche bée : « M. Buckley est le conseiller à la Sécurité nationale, colonel Carmichael. »

Ah, tout s'expliquait. Il avait fait du chemin depuis ses débuts de sous-secrétaire d'État chargé des liaisons culturelles. Probable qu'il n'avait jamais cessé de convoiter ce genre de poste et, en cette ère de rivalités culturelles résurgentes dont les racines plongeaient au delà de l'époque médiévale, avait transformé son expertise d'anthropologue et d'historien en références pour une fonction de nature quasi militaire au statut ministériel. Le Colonel bredouilla des excuses : il ne se tenait plus aussi assidûment au courant de l'actualité que jadis, maintenant qu'il s'était retiré à flanc de colline au milieu de ses noyers et amandiers.

Il se passait quelque chose à la porte de la salle de conférences. L'émoi des gardes signalait de nouveaux arrivants. Les passagers qui accompagnaient le Colonel dans l'avion entrèrent enfin l'un après l'autre : Joshua Leonards, l'anthropologue replet de l'UCLA qui, avec sa barbe rousse non taillée et son pull écossais miteux, ressemblait à un anarchiste russe du dix-neuvième siècle ; Peter Carlyle-Macavoy, l'astronome britannique travaillant au programme de recherche d'intelligences extraterrestres du California Institute of Technology, le corps démesurément allongé et le regard féroce brillant ; et l'otage capturée dans le centre commercial, Margaret Machinchose, petite femme assez séduisante d'une trentaine d'années qui était soit en état de choc après ce qu'elle avait subi, soit sous tranquilisants, parce qu'elle n'avait pratiquement rien dit pendant toute la durée du vol depuis la Californie.

« Bien, dit Buckley. Nous voilà enfin au complet. Le moment est venu de mettre les nouveaux arrivants au courant de l'état actuel de la situation. »

Il plaqua une baguette de données sur son poignet – intéressant, songea le Colonel, qu'un homme de l'âge de Buckley ait une puce implantée –, lui adressa un ordre vocal succinct et une débauche de couleurs vives s'épanouit sur un écran mural derrière lui.

« Ces symboles, expliqua Buckley, indiquent les sites des atterrissages extraterrestres connus à l'heure actuelle. Comme vous le voyez, les vaisseaux des Entités se sont posés sur tous les continents, sauf l'Antarctique, et dans la plupart des capitales mondiales, à l'exception de Washington et de deux ou trois autres villes où l'on aurait pu s'attendre à les voir débarquer. Sur la base des données disponibles à midi, nous estimons qu'au moins trente-quatre vaisseaux géants contenant chacun des centaines, voire des milliers de créatures sont déjà arrivés. Les atterrissages semblent se poursuivre ; et des créatures de types divers quittent les gros vaisseaux à bord de véhicules plus petits, de types divers eux aussi. Jusqu'ici, nous avons identifié cinq types de véhicules et trois espèces vivantes. Les voici... »

Il appliqua la baguette sur la biopuce implantée dans son avant-

bras, prononça le mot magique et les images d'étranges formes de vie apparurent sur l'écran. Le Colonel reconnut les espèces de calmars tubulaires qu'il avait vus à la télévision en train d'arpenter le centre commercial de Porter Ranch. Margaret Machinchose les reconnut aussi ; elle laissa échapper un discret hoquet de surprise ou de dégoût. Puis les calmars laissèrent la place à des créatures qui ressemblaient à des fantômes sans visage ni membres. Apparurent enfin des êtres vraiment monstrueux, gros comme des maisons, qui galopèrent lourdement dans un parc, portés par des grappes de pattes énormes, renversant les arbres au passage.

« Jusqu'ici, poursuivit Buckley, les Entités n'ont fait aucune tentative pour communiquer avec nous, pour autant que nous puissions nous en rendre compte. Nous leur avons envoyé des messages par tous les moyens imaginables, dans toute une gamme de langages et de systèmes artificiels d'organisation de l'information, mais nous n'avons aucun moyen de savoir si Elles les ont reçus ni, à supposer qu'Elles les aient reçus, si Elles sont capables de les comprendre. À l'heure qu'il est...

— Quels moyens avez-vous utilisés pour envoyer ces messages ? demanda sèchement Carlyle-Macavoy, l'homme du Cal Tech.

— La radio, évidemment. Ondes courtes, AM, FM et tout le reste du spectre électromagnétique. Plus divers signaux de type sémaphore, éclairs laser et autres, alphabet Morse, tout ce que vous voudrez. Presque tout, en fait, sauf les signaux de fumée, et nous espérons que Mlle Crawford, notre secrétaire d'État aux Communications, aura sous peu quelqu'un pour travailler dans cette direction. »

Un rire ténu traversa la salle. La secrétaire d'État aux Communications n'était pas du nombre de ceux qui avaient goûté la plaisanterie.

« Et des émissions codées sur 1420 mégahertz ? insista Carlyle-Macavoy. Autrement dit, la fréquence universelle d'émission de l'hydrogène.

— C'est la première chose qu'on a essayée, dit Kaufman, l'homme de Harvard. Nada. Zéro.

— Donc, reprit Buckley, les extraterrestres sont ici, nous ne les avons, on ne sait trop pourquoi, absolument pas vus arriver, et voilà qu'ils rôdent librement dans trente ou quarante villes. Nous ne savons pas ce qu'il veulent, nous ignorons leurs projets. Bien sûr, s'ils ont des intentions hostiles de quelque sorte que ce soit, nous prendrons nos précautions. Il faut toutefois que je vous dise que nous avons déjà évoqué aujourd'hui – et repoussé – l'idée d'une frappe préventive immédiate contre eux. »

Le Colonel sourcilla. Mais Joshua Leonards, le professeur d'anthropologie de pelleteurs, costaud et hirsute, mit les pieds dans le

plat. « Vous voulez dire qu'à un certain moment vous avez sérieusement envisagé de leur balancer quelques bombes atomiques dessus pendant qu'ils se prélassaient au coeur de Manhattan, en plein centre de Londres et dans un centre commercial de la vallée de San Fernando ? »

Le rouge monta violemment aux joues déjà colorées de Buckley. « Nous avons exploré toutes sortes de possibilités, Dr Leonards. Y compris certaines qu'il convenait de rejeter immédiatement.

— Nous n'avons jamais envisagé un seul instant une attaque nucléaire », dit le général Steele, de l'État-major interarmes, du ton qu'il aurait employé pour tancer un gamin de onze ans intelligent mais rebelle. « Jamais. Mais le nucléaire n'est pas notre seule option offensive. Nous disposons de nombreux autres moyens - conventionnels, ceux-là - de faire la guerre. Pour l'instant, toutefois, nous avons décidé que tout mouvement offensif serait...

— Pour l'instant ? » glapit Leonards. Il agita les bras comme un dément et rejeta la tête en arrière ; sa barbe rousse et négligée saillant vers le haut lui donnait plus que jamais l'air d'un marxiste de la première heure prêt à lancer une grenade sur le Tsar. « Monsieur Buckley, mon intervention dans ce débat est-elle prématurée ? Parce que je crois que j'ai besoin d'intervenir un peu.

— Allez-y, docteur Leonards.

— Je sais que vous dites avoir déjà exclu la possibilité d'une frappe préventive. Cela signifie, je présume, que nous, les États-Unis d'Amérique, ne préparons rien de la sorte. Et je présume qu'il n'y a sur Terre personne d'assez fou pour vouloir désintégrer des vaisseaux qui se trouvent occuper des emplacements en plein centre de grandes métropoles. Mais comme vous le dites, cela n'exclut pas d'autres types d'action militaire. Je ne vois personne dans cette salle qui représente la Russie, l'Angleterre ou la France, pour ne nommer que trois des pays où ont atterri des vaisseaux spatiaux et qu'on peut considérer comme de grandes puissances militaires. Essayons-nous actuellement de coordonner notre réaction avec des pays comme ceux-là ? »

Buckley se tourna vers la Vice-présidente. « Nous nous y employons, docteur Leonards, dit-elle, et nous allons continuer à travailler en ce sens vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je vous en donne ma parole.

— Bien. Parce que M. Buckley a dit que tous les moyens imaginables avaient été utilisés pour tenter de communiquer avec les extraterrestres, mais il a également dit que nous avions au moins envisagé d'en faire les cibles de notre arsenal. Puis-je vous faire remarquer que tirer brusquement un coup de canon sur quelqu'un est aussi une forme de communication ? Laquelle, je crois, aurait sans doute pour résultat d'ouvrir le dialogue avec les extraterrestres, mais

ce ne serait probablement pas une conversation que nous aurions plaisir à avoir. Et il faudrait le dire aux Russes, aux Français et à tous les autres, s'ils ne sont pas déjà arrivés à la même conclusion tout seuls.

— Vous suggérez que, si nous attaquions, nous rencontrerions une force invincible ? » demanda le secrétaire d'État à la Défense Gallagher, à qui l'idée semblait déplaire. « Vous dites en fait que nous sommes pratiquement démunis devant eux ? »

— Ça, nous ne le savons pas, répliqua Leonards. C'est très possible. Mais ce n'est pas le genre d'hypothèse que nous avons besoin de tester à la minute même en faisant quelque chose de stupide. »

Au moins sept personnes parlèrent en même temps. Mais Peter

Carlyle-Macavoy déclara, de cette sorte de voix tranquille et fendillée sur les bords qui tranche dans n'importe quel brouhaha : « Je crois que nous pouvons sans risque supposer que nous serions complètement dépassés dans tout affrontement militaire avec eux. Attaquer ces vaisseaux serait la chose la plus suicidaire que nous puissions faire. »

Le Colonel, témoin silencieux de cet échange, opina du chef. Mais les chefs d'État-major et de nombreux autres participants recommencèrent à s'agiter sur leur siège et à manifester bruyamment leur opposition avant même que l'astronome soit arrivé au milieu de sa déclaration.

Le secrétaire d'État à l'armée de terre fut le premier à exprimer ses objections. « Vous prenez la même position pessimiste que le Dr Leonards, n'est-ce pas ? Vous nous annoncez en substance que nous sommes déjà vaincus sans avoir tiré un seul coup de feu, c'est ça ? » Il fut immédiatement suivi d'une demi-douzaine d'intervenants qui exprimèrent plus ou moins le même point de vue.

« En substance, oui, telle est la situation, répliqua Carlyle-Macavoy. Si nous essayons de nous battre, je suis persuadé que nous susciterons une manifestation de puissance invincible. »

Ce qui déclencha un tumulte encore plus violent que le précédent, seulement interrompu lorsque Buckley frappa énergiquement dans ses mains.

« Messieurs, je vous en prie. Je vous en prie. » Et le calme de revenir dans la salle

« Colonel Carmichael, reprit Buckley, je vous ai vu hocher la tête tout à l'heure. En tant que spécialiste des interactions avec les cultures étrangères, que pensez-vous de la situation ? »

— Je pense que nous sommes complètement dans le noir à l'heure qu'il est et que nous aurions bigrement intérêt à ne rien tenter avant de savoir où nous en sommes. Nous ne savons même pas s'il s'agit d'une invasion. Il se peut que ce ne soit qu'une visite amicale. C'est

peut-être un groupe d'inoffensifs touristes qui font une croisière dans la galaxie. Cela dit, s'il s'agit effectivement d'une invasion, elle est entreprise par une civilisation bien supérieure à la nôtre, et il y a toutes les chances que nous soyons aussi désarmés en face d'elle que le prétend le Dr Carlyle-Macavoy. » Les ténors de la défense, de la marine, de l'armée de terre et de deux ou trois autres factions étaient déjà debout et agitaient les bras pour attirer son attention. Mais le Colonel n'en avait pas terminé.

« Nous ne savons rien de ces êtres, poursuivit-il avec une grande fermeté. Rien du tout. Nous ne savons même pas comment procéder pour apprendre quoi que ce soit à leur sujet. Comprennent-ils au moins une de nos langues ? Qui peut le dire ? Une chose est sûre : nous ne comprenons aucune de leurs langues. Parmi les nombreuses questions que nous nous posons au sujet de cette collection d'Entités, il y a celle-ci, par exemple : quelle est l'espèce dominante ? Nous soupçonnons que ce sont les calmars géants, mais comment en avoir la certitude ? Pour autant que nous sachions, les divers types que nous avons vus jusqu'ici ne sont que des drones, et les véritables maîtres se trouvent encore dans l'espace à bord d'un vaisseau principal qu'ils ont rendu invisible et indétectable, en attendant que les races inférieures aient terminé les phases initiales de la conquête. »

L'idée était plutôt démente, venant d'un vieux colonel en retraite qui soignait ses noyers. Lloyd Buckley en était soufflé. Les scientifiques aussi, Carlyle-Macavoy, Kaufman et Elias. Et le Colonel lui-même n'en revenait pas.

« J'ai encore une hypothèse, insista-t-il, sur le fait qu'il n'aient jusqu'ici pas tenté de communiquer avec nous, et la manière dont cela reflète leur impression de supériorité sur nous. Je m'exprime maintenant en tant que professeur de psychologie plutôt qu'en tant qu'ancien militaire, et je voudrais souligner que leur refus de nous parler est peut-être moins une conséquence de leur ignorance qu'une façon de manifester cette écrasante supériorité. Je veux dire, comment pourraient-ils ne pas avoir appris nos langues, s'ils l'avaient voulu ? Quand on considère toutes les autres capacités qu'ils possèdent visiblement. Des espèces qui pratiquent le voyage interstellaire ne devraient pas avoir de grandes difficultés à décoder des langages simples comme les langues indo-européennes. Mais si ces créatures cherchent un moyen de nous montrer que nous sommes à leurs yeux totalement insignifiants, ne pas daigner nous dire bonjour dans notre propre langue est une assez bonne manière d'y parvenir. Je pourrais vous citer des tas de précédents pour ce genre d'attitude dans l'histoire japonaise ou chinoise.

— Pouvons-nous avoir votre opinion là-dessus, si vous le voulez bien ? demanda Buckley à Carlyle-Macavoy.

— Ce que le Colonel a proposé est une idée intéressante, même s'il est clair que je n'ai aucun moyen de dire si elle recouvre la moindre réalité. Mais permettez-moi de vous rappeler ceci : ces extraterrestres sont apparus dans notre ciel sans manifester la moindre activité radio ni la moindre preuve visuelle de leur approche. Et je ne parle même pas des divers groupes Starguard qui guettent en permanence l'arrivée d'astéroïdes intempestifs. Restons-en au plan des ondes radio. Vous avez entendu parler du projet SETI – Search for Extraterrestrial Intelligence – qui se poursuit sous cette appellation, entre autres, depuis quarante ou cinquante ans ? Il s'agit de scruter le ciel à la recherche d'éventuels signaux radio émanant d'êtres intelligents quelque part dans la galaxie. Il se trouve que je collabore à une partie de ce projet. Vous pensez bien que nous avons des instruments en train de balayer l'ensemble du spectre électromagnétique à la recherche de signes de vie extraterrestre au moment précis où ces extraterrestres sont arrivés. Or nous n'avons absolument rien détecté avant qu'ils ne se manifestent sur les écrans radar des aéroports.

— Alors, vous pensez qu'il se peut vraiment qu'il y ait un vaisseau principal planqué quelque part en orbite, observa Steele.

— C'est parfaitement possible. Mais l'essentiel – et je crois que le colonel Carmichael sera d'accord avec moi – est que la seule certitude dont nous disposons actuellement, c'est que ces extraterrestres sont les représentants d'une civilisation considérablement plus évoluée que la nôtre et que nous aurions intérêt à faire gaffe à la manière dont nous allons réagir à leur arrivée ici.

— Vous n'arrêtez pas de nous seriner ça, maugréa le secrétaire d'État à l'Armée de terre, mais vous n'apportez aucune preuve qui...

— Écoutez, l'interrompit Peter Carlyle-Macavoy, soit ils se sont matérialisés carrément à partir de l'hyperespace quelque part à l'intérieur de l'orbite de la Lune, hypothèse dont je crois qu'elle va fort déplaire au Dr Kaufman et à certains autres d'entre vous au niveau de la physique théorique, soit ils ont utilisé une méthode quelconque pour se rendre invisibles à tous nos dispositifs de détection lorsqu'ils sont arrivés en douce chez nous. Mais qu'importe la manière dont ils ont réussi à échapper à notre vigilance lors de leur approche finale de la Terre, cela signifie en tout cas que nous avons affaire à des êtres qui possèdent une technologie bien supérieure à la nôtre. Il est raisonnable de croire qu'ils n'auraient aucun mal à soutenir toute la puissance de feu que nous pourrions déchaîner contre eux. Nos armes nucléaires les plus terrifiantes seraient pour eux comme des arcs et des flèches. Et ils risqueraient, si on les agace suffisamment, de riposter à une attaque, même non nucléaire, d'une manière conçue pour nous apprendre à être moins insolents.

— Je suis totalement d'accord, dit Joshua Leonards.

— Ils nous sont peut-être supérieurs, lança une voix au fond de la salle, mais nous avons pour nous la supériorité numérique. Nous sommes toute une planète d'êtres humains sur leur propre terrain, et eux se réduisent à une quarantaine de vaisseaux...

— Nous leur sommes peut-être supérieurs, dit Carmichael, mais puis-je vous rappeler que les Aztèques étaient largement supérieurs en nombre aux Espagnols et eux aussi sur leur propre terrain... et qu'on parle espagnol au Mexique aujourd'hui ?

— Alors, vous pensez que c'est une invasion, colonel ? demanda le général Steele.

— Je vous l'ai déjà dit : je n'ai aucune certitude là-dessus. Ça ressemble certes à une invasion, mais le seul fait tangible dont nous disposons quant à ces, euh... Entités est qu'Elles sont là. Nous ne pouvons faire aucune supposition quant à leur comportement. Si nous avons enfin appris quelque chose de notre malheureux enlèvement au Viêt-nam, c'est qu'il y a des tas de peuples sur cette planète dont l'esprit ne fonctionne pas nécessairement comme le nôtre, qui obéissent à un ensemble d'à priori totalement différents des nôtres ; il n'empêche que ce sont tous des êtres humains qui possèdent le même câblage mental que nous. Les Entités n'ont rien d'humain, ni de près, ni de loin, et à l'heure qu'il est, leur façon de penser échappe totalement à mon expertise. Jusqu'à ce que nous sachions comment communiquer avec Elles – ou, vice versa, jusqu'à ce qu'Elles aient daigné communiquer avec nous – nous devons simplement tenir bon et...

— Peut-être qu'Elles ont bel et bien communiqué avec nous, si ce qu'on m'a dit à bord de l'astronef était vrai », intervint soudain, d'une voix ténue et rêveuse mais parfaitement audible, la femme qui avait été prise en otage au centre commercial. « Du moins avec l'un de nous. Une femme. Et Elles lui ont raconté des tas de choses sur Elles. Donc, c'est déjà arrivé. Si on peut croire ce qu'elle a dit, bien sûr. »

Nouveau brouhaha. Exclamations de surprise, voire de saisissement, et quelques sourdes remontrances exaspérées. Certains de ces grands seigneurs et suzerains n'appréciaient manifestement pas de se retrouver dans un film de science-fiction.

Lloyd Buckley demanda à la femme brune de se lever et de se présenter. Le Colonel s'inclina courtoisement et lui céda la place. Elle se leva en chancelant un peu et dit, d'une voix haletante et monocorde, les yeux dans le vague : « Je m'appelle Margaret Gabrielson et j'habite Wilbur Avenue à Northridge, Californie. Hier matin j'allais voir ma sœur qui habite à Thousand Oaks lorsque je me suis arrêtée pour prendre de l'essence à une station Chevron dans un centre commercial de Porter Ranch. Là, j'ai été capturée par un des extraterrestres et emmenée à bord de leur vaisseau spatial, ce qui est

la vérité, et rien que la vérité, que Dieu me soit témoin.

— Nous ne sommes pas un tribunal, mademoiselle Gabrielson, dit Buckley en toute bienveillance. Vous n'êtes pas en train de déposer. Dites-nous seulement ce qui vous est arrivé pendant que vous étiez à bord du vaisseau extraterrestre.

— Oui. Ce qui m'est arrivé quand j'étais à bord du vaisseau extraterrestre... »

Sur quoi elle resta silencieuse une dizaine de milliers d'années.

Était-elle paralysée par le fait de se trouver physiquement à l'intérieur du Pentagone, debout devant une assemblée presque exclusivement masculine de très importants personnages gouvernementaux et sommée de décrire les événements totalement improbables et même absurdes qu'elle avait vécus ? Était-elle traumatisée et désorientée par ses bizarres expériences au milieu des Entités ou encore sous l'effet des sédatifs qu'on lui avait donnés ensuite ? Ou était-elle simplement la citoyenne américaine moyenne peu cultivée du début du vingt et unième siècle, qui, en trente ans d'existence, n'avait jamais acquis les aptitudes techniques requises pour s'exprimer en public avec des phrases structurées et enchaînées ?

Un peu de tout cela, estima le Colonel.

Que faire, sinon attendre patiemment qu'elle parle ?

Après ce silence qui parut interminable, elle déclara : « C'était comme s'il y avait des miroirs partout. L'intérieur du vaisseau, je veux dire. Du métal partout, et ça brillait de tous les côtés, et à l'intérieur, c'était immense, comme une sorte de stade avec des murs autour. »

C'était un début. Le Colonel, assis juste à côté d'elle, lui adressa un chaleureux sourire d'encouragement. Lloyd Buckley l'imita. Mlle Crawford aussi, la secrétaire d'Etat au masque de Cherokee. Carlyle-Macavoy, qui ne tolérait manifestement pas les imbéciles, la fusillait du regard avec un mépris à peine dissimulé.

« Vous savez, on était environ une vingtaine, vingt-cinq, peut-être, poursuivit-elle après une autre pause prolongée, lourde de terreur. Ils nous ont mis en deux groupes dans deux salles différentes. Avec moi, il y avait une petite fille, un vieux monsieur, un groupe de femmes à peu près de mon âge et trois hommes. L'un d'eux avait été blessé quand ils l'avaient attrapé... quelque chose comme une jambe cassée, je crois, et les deux autres hommes essayaient de le... reconforter, si vous voyez ce que je veux dire. C'était dans cette salle géante – aussi grande qu'une salle de cinéma, peut-être –, avec des fleurs bizarres, énormes, qui flottaient partout dans l'air, et nous, on était tous dans un coin. Et on avait la trouille. On s'imaginait qu'ils allaient nous... nous couper en morceaux, vous savez, pour voir comment on était à l'intérieur. Comme avec les animaux dans les laboratoires. Y en a un de nous qui a dit ça, et après on pouvait plus s'empêcher d'y penser. »

Elle essuya quelques larmes.

Nouveau silence interminable.

« Les extraterrestres, lui souffla doucement Buckley. Parlez-nous d'eux. »

Ils étaient grands, expliqua la femme. Enormes. Terrifiants. Mais ils ne se montraient que de temps en temps, toutes les une ou deux heures, peut-être, et jamais plus d'un à la fois, juste pour se rendre compte ; ils observaient les prisonniers un petit moment et repartaient. Chaque fois qu'un de ces monstres entrait dans la salle où ils étaient retenus, c'était, dit-elle, comme si on voyait se réaliser ses pires cauchemars. Elle avait la nausée chaque fois qu'elle voyait une de ces créatures. Elle aurait voulu se faire toute petite et pleurer. Elle donnait d'ailleurs l'impression de vouloir se faire toute petite et pleurer hic et nunc, devant la Vice-présidente, le chef de l'État-major interarmes et tous ces ministres.

« Vous avez signalé, lui rappela Buckley, qu'une des femmes de votre groupe a pour ainsi dire communiqué avec eux ?

— Oui. Oui. Il y avait cette femme, qui était, bon, un peu bizarre, je dois avouer... elle était de Los Angeles... environ quarante ans, il me semble, avec des cheveux noirs lustrés... et des tas de bijoux fantastiques sur elle, des anneaux aux oreilles grands comme des cerceaux, trois ou quatre colliers de perles, et puis... tout un tas de bagues ; et elle portait une de ces jupes longues évasées, multicolores, comme ma grand-mère dans les années soixante, et puis des sandales, des trucs et des machins. Cindy, elle s'appelait. »

Le Colonel s'étrangla.

C'était exactement ses cheveux, lui avait dit Anse, noirs, avec la frange. Et ses grosses boucles d'oreilles, les anneaux qu'elle porte tout le temps. Le Colonel ne l'avait pas cru. Il avait répondu que la police avait sûrement dû interdire l'accès du centre commercial. Qu'il était invraisemblable que la police ait laissé des badauds s'approcher du vaisseau extraterrestre. Mais non ; Anse avait raison. C'était bien Cindy qu'il avait vue dans la foule aux infos télévisés, hier matin de bonne heure, dans ce centre commercial ; ensuite, les extraterrestres l'avait capturée et emmenée à bord de ce vaisseau. Mike était-il au courant ? Où était Mike, d'ailleurs ?

Margaret Gabrielson avait repris la parole.

Cette Cindy, disait-elle, était la seule du groupe à ne pas avoir peur des extraterrestres. Lorsque l'un d'eux était entré dans la salle, elle s'était approchée de lui, l'avait salué comme une vieille connaissance et lui avait dit que lui et tous ceux de son espèce étaient bienvenus sur Terre, qu'elle était heureuse qu'ils soient là.

« Et les extraterrestres lui ont-ils répondu d'une manière ou d'une autre ? » demanda Buckley.

Margaret Gabrielson n'avait rien remarqué. Pendant que Cindy parlait à l'extraterrestre, l'autre restait là sans bouger à trois mètres au-dessus d'elle, à la regarder de haut comme on regarde un chat ou un chien, sans montrer la moindre réaction ni le moindre signe de compréhension. Mais quand l'extraterrestre avait quitté la salle, Cindy avait raconté à tout le monde qu'il lui avait parlé, mais mentalement, par télépathie, quoi.

« Et qu'est-ce qu'il lui a dit ? » demanda Buckley.

Silence. Hésitation.

« C'est comme si on lui arrachait les dents », siffla Carlyle-Macavoy entre les siennes.

C'est alors que la réponse jaillit d'un trait. « Que les extraterrestres voulaient nous informer qu'ils n'avaient aucune intention de faire du mal à notre planète, qu'ils étaient ici... en mission diplomatique, quoi, qu'ils faisaient partie d'une espèce de grande ONU des planètes et étaient venus pour nous inviter à en faire partie. Et puis qu'ils allaient rester quelques semaines seulement et qu'ensuite la plupart d'entre eux retourneraient sur leur planète d'origine, sauf quelques-uns qui resteraient ici comme ambassadeurs, quoi, pour nous enseigner une nouvelle et meilleure approche de la vie.

— Oh oh ! murmura Joshua Leonards. Rien de très rassurant. Les missionnaires ont toujours une nouvelle et meilleure approche de la vie à enseigner aux indigènes. Et on sait ce qui se passe ensuite.

— Ils ont dit aussi, poursuivit Margaret Gabrielson, qu'ils allaient emmener quelques habitants de la Terre sur leur propre planète pour leur montrer à quoi elle ressemble. Uniquement des volontaires. Et cette Cindy, eh bien... elle s'est portée volontaire. Quand ils nous ont fait sortir du vaisseau spatial quelques heures plus tard, il n'y a qu'elle qui soit restée.

— Et ça avait l'air de lui plaire ? demanda Buckley.

— Elle était comme qui dirait en pleine extase. » Le Colonel tressaillit. D'accord, c'était bien Cindy. Pauvre Mike ! C'est qu'il l'adorait, Mike ! Mais elle l'avait en un clin d'œil délaissé pour des créatures monstrueuses descendues de quelque étoile lointaine. Pauvre, pauvre Mike.

« Vous affirmez, reprit Buckley, que vous avez entendu tout cela de la bouche de cette Cindy, et d'elle seule, n'est-ce pas ? À part elle, aucun de vous n'a eu aucune sorte de contact... euh, mental avec les extraterrestres ?

— Personne. Il n'y a que Cindy qui ait été en contact avec eux, ou qui ait dit l'avoir été. Toutes ces histoires d'ambassadeurs, d'intentions pacifiques, tout ça, ça venait d'elle. Mais ça ne pouvait pas être vrai. Elle était vraiment cinglée, cette bonne femme. Par exemple, elle disait : "L'arrivée des extraterrestres a été prédite dans ce bouquin que

j'ai lu il y a des années et des années, et tout se passe exactement comme dans la prophétie." Voilà ce qu'elle a dit alors que tout le monde sait que c'est impossible. Tout ça, c'était dans sa tête. Elle était folle, cette bonne femme. Folle. »

Oui, songea le Colonel. Folle. Et Margaret Gabrielson, enfin parvenue à son point de rupture, éclata en sanglots hystériques, commença à se recroqueviller et à se laisser choir sur le plancher. Le Colonel se leva d'un mouvement fluide et la rattrapa adroitement au moment où elle tombait ; il la redressa puis la tint contre sa poitrine, lui murmurant des paroles d'apaisement tandis qu'elle pleurait. Il se sentit très paternel. Cela lui rappela le moment où, sept ou huit ans plus tôt, la maladie d'Irène ayant été diagnostiquée, il avait été obligé d'apprendre à Rosalie que sa mère était atteinte d'un cancer inopérable ; il avait dû la tenir contre lui pendant ce qui lui avait semblé des heures jusqu'à ce qu'elle ait fini de pleurer.

« C'était affreux, affreux, affreux », disait Margaret Gabrielson, la voix étouffée, la tête toujours pressée contre les côtes du Colonel. « Ces horribles monstres nous tournaient autour, et nous, on savait pas ce qu'ils allaient nous faire... et cette folle avec ses histoires de dingue... elle était folle, oui, folle à lier...

— Bien, conclut Buckley. Voilà pour le premier compte rendu d'une communication – pour ainsi dire – avec les extraterrestres. » Il avait l'air ahuri, voire un peu irrité par le caractère désordonné et inutile du témoignage de Margaret Gabrielson. Il s'attendait sans aucun doute à quelque chose de plus substantiel. Le Colonel, en revanche, avait l'impression d'en avoir plus que son compte.

Mais ce n'était pas fini.

Une sorte de carillon se fit entendre. Un aide de camp se leva d'un bond, appuya son implant de poignet contre une borne de données insérée dans le mur et prononça un ordre d'une syllabe. Des caractères lumineux apparurent sur un afficheur linéaire au-dessus de la borne et une feuille de papier sortit d'une fente juste en dessous. L'aide de camp l'apporta à Buckley, qui y jeta un coup d'œil puis toussa, tira sur sa lèvre inférieure, prit un air revêche et lâcha enfin : « Colonel Carmichael... Anson... tu as un frère qui s'appelle Myron ?

— Tout le monde l'appelle Mike, dit le Colonel. Mais oui, oui, c'est mon frère cadet.

— Un message à son sujet vient d'arriver de Californie et je dois te le transmettre. Une mauvaise nouvelle, j'en ai peur, Anson. »

Tout bien considéré, cette réunion n'avait pas donné grand-chose, songea le Colonel, abîmé dans la tristesse, remâchant la mort héroïque mais choquante et totalement inacceptable de son frère, tandis qu'il rentrait chez lui, seize heures plus tard, à bord du même luxueux appareil de l'armée de l'air qui l'avait emmené à Washington la veille.

Imaginer Mike dans ses derniers moments, aux commandes de quelque petit avion minable, luttant frénétiquement, et en définitive vainement, contre les violentes turbulences au-dessus de l'inferral brasier qu'était l'incendie du comté de Ventura, lui était insupportable. Mais lorsqu'il reporta son attention sur les Entités, la crise et la réunion qui avait été convoquée pour en débattre, ce fut encore pire.

Cette réunion était une honte. Une effroyable perte de temps. Et une stupéfiante révélation de la vacuité et de la futilité des prétentions démesurées de l'humanité.

Buckley avait proposé de le laisser rentrer à son hôtel après la nouvelle de la mort de Mike. Mais non, non merci, à quoi bon ? On avait besoin de lui. Il resterait. Il assista donc sans bouger de son siège à l'intégralité de cette morne et inutile réunion. Tous ces ministres, généraux et amiraux bardés de décorations, et tous les autres aussi, toute cette foule de grands chefs hautains alignés en un solennel conclave pour ruminer interminablement la situation n'avaient servi à rien. La réunion s'était achevée sans qu'aucune information significative en sorte, hormis la confirmation des atterrissages, sans qu'aucune conclusion soit tirée et sans qu'aucune décision soit prise. À part attendre la suite des événements.

Tu parles.

La rassurante muraille bleue du ciel avait été percée ; de mystérieuses Entités extraterrestres avaient débarqué simultanément sur toute la Terre ; ces bizarres visiteurs étaient venus, ils avaient vu et se comportaient déjà, deux jours et demi plus tard, comme s'ils avaient vaincu. Et devant le fait accompli, aucun des meilleurs et des plus intelligents des hommes n'avait la moindre idée de la manière dont il fallait réagir.

Non que le Colonel lui-même se soit révélé très utile. Et c'était peut-être le pire dans toute cette affaire : qu'il soit aussi paumé que tous les autres, qu'il n'ait lui-même rien d'intéressant à proposer.

Mais qu'est-ce qu'on pouvait dire ?

On doit se battre, se battre et se battre encore jusqu'à ce que le dernier de ces vils envahisseurs soit éradiqué du sol sacré de la Terre.

Mais oui. Evidemment. Cela allait de soi. On se battrait sur les plages, on se battrait dans les champs et dans les rues, et cetera, et cetera. Sans jamais flancher ni faillir. On se battrait avec une confiance toujours plus grande, on se battrait jusqu'au bout. On ne se rendrait jamais.

Mais était-ce vraiment une invasion ?

Et si c'en était bien une, comment pouvait-on riposter, et qu'arriverait-il si on tentait le coup ?

Trois sièges devant lui, Leonards et Carlyle-Macavoy étaient

engagés dans la même discussion que le Colonel avait avec lui-même. Et apparemment, pour aboutir aux mêmes consternantes conclusions.

« Oh, colonel, comme je suis triste pour vous », dit Margaret Gabrielson en se matérialisant comme un spectre devant lui dans l'allée. Les précieux spécialistes rentraient tous ensemble en Californie : lui, elle, le crasseux et replet Leonards et le Rosbif aux longues jambes. « Ça ne vous ennuie pas que je m'assoie à côté de vous ? »

D'un geste vague et indifférent, il lui montra le siège inoccupé.

Elle s'installa à côté de lui et pivota pour lui adresser un sourire chaleureux, plein d'une sincère compassion. « Votre frère et vous étiez très proches, n'est-ce pas, colonel ? reprit-elle, le ramenant abruptement d'un abîme de désespoir à un autre. C'est affreux, n'est-ce pas ? Je sais à quel point ça doit vous bouleverser. La douleur est écrite sur votre visage. »

Il l'avait réconfortée lors de la réunion à Washington, et c'était maintenant elle qui voulait le réconforter. Elle est bien intentionnée, songea-t-il. Soyons gentil avec elle.

« J'étais l'aîné de trois garçons, dit-il. Je suis le seul qui reste à présent. Je crois que le plus gros choc, c'est que je sois encore là alors qu'ils ont disparu tous les deux.

— Ça doit être affreux de survivre à des frères plus jeunes que vous. Ils étaient dans l'armée de terre eux aussi ?

— Le cadet était dans l'armée de l'air. Il était pilote d'essai. Il a piloté un avion expérimental de trop ; c'était il y a une dizaine d'années. Et l'autre, Mike, celui qui vient de... mourir, s'était décidé pour la marine, parce que chez nous, personne n'avait jamais servi dans la marine, et il fallait toujours que Mike fasse ce que les autres membres de la famille n'auraient jamais seulement songé à faire. Partir faire du camping en solitaire pendant des semaines d'affilée, par exemple. S'acheter un petit avion et sillonner le pays avec, sans vraiment aller où que ce soit, uniquement pour être en l'air sans personne autour de lui. Ou encore épouser cette excentrique de Cindy et s'installer à Los Angeles avec elle.

— Cindy ?

— Celle qui a été prise en otage par les extraterrestres en même temps que vous, celle qui s'est portée volontaire pour rester avec eux. C'était la femme de Mike. Ma belle-sœur. »

Margaret se couvrit la bouche de la main. « Oh ! Et moi qui ai dit des horreurs sur elle ! Je suis désolée ! Je suis désolée ! »

Le Colonel sourit. Il remarqua qu'elle avait apparemment renoncé à ses agaçants et puérils tics de langage, les « quoi » et les « vous savez » dont elle tartina la moindre phrase quand elle avait parlé à la réunion, à croire que dans son trac en présence de tous ces

redoutables personnages haut placés elle avait régressé jusqu'aux niaiseries verbales d'une petite fille. Mais là, dans une communication humaine en tête à tête, elle était une fois de plus capable de parler adulte. Le Colonel comprit qu'elle n'était probablement pas aussi stupide qu'elle en avait donné l'impression tantôt.

« Moi, je n'ai jamais pu la supporter, dit-il. Ce n'est pas mon type de personne. Elle était trop... bohème pour moi, vous voyez ce que je veux dire ? Trop sauvage. Je suis le mec réglo standard, conservateur, vieux jeu, chiant. » Ce n'était pas entièrement exact, espérait-il, mais assez vrai quand même. « On nous forme dans ce sens à l'armée, expliqua-t-il. Et il y a gros à parier que je suis né comme ça aussi.

— Mais pas Mike ?

— Il y avait un peu du mutant en lui, je suppose. Nous étions une famille de militaires, et je crois que nous étions élevés pour être des militaires ou en avoir l'esprit, peu importe. Mais Mike avait un petit quelque chose de plus, et nous l'avons toujours su. »

Il ferma un instant les yeux et laissa refluer en lui ses souvenirs de ce qui faisait l'étrangeté de Mike : sa monumentale tendance au désordre, ses accès de rage soudains, ses opinions dogmatiques et arbitraires, son habitude de laisser les plus bizarres caprices guider son existence. Ses mystérieuses impressions de vide intérieur et d'insatisfaction glaciale. Et surtout, son amour farouchement obsessionnel pour Cindy, ses perles et ses sandales.

« Il ne nous ressemblait pas du tout, ni à moi, ni à mon autre frère. J'étais tout à fait le fils de mon père, le petit soldat qui en deviendrait un vrai en grandissant. Et Lee – le bébé – était comme moi un brave gosse obéissant, qui faisait ce qu'on lui disait de faire sans jamais poser de questions. Mais Mike... Mike...

— N'en faisait qu'à sa tête, n'est-ce pas ?

— Toujours. Je ne l'ai jamais compris, pas un seul instant. Je l'adorais, évidemment. Mais je ne l'ai jamais compris... Laissez-moi vous raconter une histoire. J'avais six ans de plus que lui, ce qui représente bien une génération de différence quand on est gosse. Un jour – j'avais douze ans et Mike six – j'ai fait une remarque peu aimable sur le désordre qui régnait de son côté dans la chambre qu'on partageait, et il a décidé sur-le-champ qu'il devait me tuer.

— Vous tuer ?

— À coups de poing. On s'est battus comme des chiffonniers. J'avais deux fois son âge et j'étais deux fois plus grand que lui, mais il a toujours été un gosse tout en muscles, très fort physiquement, et moi j'ai toujours été mince, mais il m'est tombé dessus sans le moindre avertissement, m'a jeté à terre, s'est assis sur ma poitrine et m'a couvert de bleus avant que je comprenne ce qui m'arrivait. Il m'avait drôlement fait mal, ce petit forcené. Au bout d'environ une minute, je

lui ai fait lâcher prise, je l'ai jeté à terre et lui ai tapé dessus à mon tour – c'est dire à quel point j'étais furieux –, mais il s'est relevé et a continué d'essayer de me donner des coups de poing, des coups de pied, de me mordre et je ne sais plus quoi encore ; et moi je le tenais à bout de bras, et je lui ai dit que s'il ne se calmait pas je le balançais dans la souille aux cochons. Parce que nous avions une souille à cochons, à l'époque, quand nous habitions dans la cambrousse derrière Bakersfield. Il ne s'est pas calmé et je l'ai jeté dans la souille. Ensuite, je suis rentré à la maison, et au bout d'un moment, lui aussi. J'avais un œil au beurre noir et la lèvre fendue, lui était couvert d'immondices, et notre mère ne nous a jamais posé la moindre question.

— Et votre père ?

— Il n'était pas là. C'était en 1955, période très inquiétante dans l'histoire mondiale, et l'armée venait de le transférer dans ce qui s'appelait alors l'Allemagne de l'Ouest. Nous avions des bases militaires, là-bas. Quelques mois plus tard, ma mère, mon frère Mike et moi – Lee n'était pas encore né – avons traversé l'Atlantique pour le rejoindre. Nous sommes restés deux ans là-bas. » Le Colonel étouffa un rire. « Mike a été le seul d'entre nous à apprendre un peu d'allemand. En commençant par tous les mots orduriers, évidemment. Il fallait voir la tête des gens dans la rue quand il se déchaînait. C'était un sacré numéro. Mais je ne crois pas qu'au fond de lui il ait été si différent que ça du reste de la famille. Quand c'a été l'époque du Viêt-nam et que les gosses se laissaient pousser les cheveux, fumaient du shit et portaient des fringues psychédéliques, on aurait bien vu Mike en train de jouer les hippies avec les autres dans quelque communauté. Au lieu de quoi il est devenu pilote de l'aéronavale et s'est pas mal battu. Il détestait la guerre, mais il a fait son devoir en tant qu'homme, en tant que soldat et en tant que Carmichael.

— Vous avez participé à cette guerre vous aussi ?

— Oui. Pour sûr. Et j'ai fini par la détester aussi, si vous voulez tout savoir. Mais j'étais là-bas. »

Elle le regarda avec de grands yeux, comme s'il avait avoué s'être trouvé à Gettysburg.

« Vous avez tué des gens ? On vous a tiré dessus ? »

Il sourit et secoua la tête. « Je faisais partie d'une cellule d'élaboration de projets stratégiques, en arrière du front, mais suffisamment près pour avoir l'occasion de me familiariser avec le bruit des mitrailleuses. » Le Colonel laissa ses yeux se refermer lourdement l'espace de quelques secondes. « Bon sang, c'était une sale guerre ! Il n'y en a pas de jolies, mais celle-là était vraiment moche. N'empêche qu'on fait tout ce qu'on vous demande de faire, qu'on ne se plaint pas et qu'on ne pose pas de questions, parce que c'est le prix à

payer pour qu'il y ait une vie civilisée... il faut bien des gens pour s'appuyer le boulot dégueulasse à partir du moment où il est nécessaire. C'est ce qui se passe d'habitude, en tout cas. »

Il resta un moment silencieux.

« Je crois, reprit-il, que j'en ai eu marre de faire des trucs dégueulasses au Viêt-nam. Quelques années après la guerre, j'ai pris un congé sabbatique, je suis retourné sur la côte est, j'ai décroché une licence d'Etudes asiatiques à l'université Johns Hop-kins et fini comme professeur à West Point. En dix ans, je n'ai pas vu Mike plus de trois fois. À chaque fois, il n'a pas dit grand-chose. Je voyais qu'il lui manquait quelque chose dans sa vie... la vie, par exemple. Ensuite, quand ma femme est tombée malade, je suis retourné en Californie, à Santa Barbara, sur les terres familiales – sa famille à elle – et voilà que Mike habitait L.A. – un comble ! – et qu'il était marié avec cette hippie des temps modernes du nom de Cindy. Il voulait que je l'aime. J'ai essayé, Margaret, j'ai essayé ! Je le jure. Mais nous n'étions pas du même monde, elle et moi. La seule chose que nous avions en commun, c'était que nous aimions tous les deux Mike Carmichael.

— Peggy.

— Quoi ?

— C'est mon petit nom. Peggy. Personne ne m'appelle Margaret, en fait.

— Ah bon. Je vois. Très bien. Peggy.

— Elle vous aimait, elle ?

— Cindy ? Je n'en sais rien. Elle était assez polie avec moi. Ce fossile qui était le frère de son mari. Elle devait me prendre pour un Martien et je le lui rendais bien. On ne se voyait pas beaucoup. C'était mieux comme ça, je crois. Au fond, chacun faisait comme si l'autre n'existait pas.

— Et pourtant, hier à la réunion, juste à la fin, vous avez demandé à ce général s'il y avait un moyen quelconque de la sauver, de la sortir du vaisseau des extraterrestres. »

Le Colonel sentit le rouge lui monter aux joues. Il aurait bien voulu qu'elle ne lui rappelle pas ce petit instant d'égarement. « C'était stupide de ma part, n'est-ce pas ? Mais j'avais plus ou moins l'impression que je lui devais ça, que je devais essayer de la tirer de là. Elle fait partie de la famille, après tout. Elle est en danger. Alors je pose la question. C'est la moindre des choses, non ?

— Mais elle s'est portée volontaire pour rester.

— Oui. C'est exact. D'autre part, Mike est mort et elle n'a plus de raison de revenir. Et puis, on n'a aucun moyen de la sortir de cet astronef, même si elle nous le demandait, ce qui n'est pas le cas. Mais c'est l'esprit traditionaliste qui parle, comprenez-vous, Peggy ? Le réflexe de l'homme vertueux. Ma belle-sœur est en danger, ou du

moins en ai-je l'impression, alors je me tourne vers les autorités et je leur dis : "Croyez-vous qu'il y ait un moyen de..." »

Il s'interrompit brusquement. Les lumières s'étaient éteintes dans l'avion.

Pas seulement les plafonniers, mais les petites lampes de lecture, les veilleuses auxiliaires au niveau du plancher dans l'allée centrale et tout le reste – tout ce qui, pour autant que le Colonel puisse s'en rendre compte, dépendait d'une manière ou d'une autre du mouvement des ondes électromagnétiques dans la partie visible du spectre. Ils étaient assis dans une obscurité absolue à l'intérieur d'un tube métallique hermétiquement scellé qui se déplaçait à plusieurs centaines de kilomètres à l'heure et à douze mille mètres au-dessus de la surface de la Terre.

« Une panne de courant ? demanda Peggy tout doucement.

— Mais des plus bizarres, si c'en est bien une », répondit le Colonel.

Dans le noir, provenant de l'avant de la cabine, une voix s'éleva. « Nous avons, euh... un petit problème, messieurs-dames. »

C'était le copilote. Malgré la jovialité appuyée de ses propos, il semblait ébranlé et le Colonel commença à l'être un peu lui aussi en l'écoutant décrire la situation. Tous les systèmes électriques de l'avion sans exception avaient rendu l'âme simultanément. Tous les instruments étaient tombés en panne, tous, y compris les dispositifs de navigation et ceux qui assuraient l'alimentation en carburant des réacteurs. L'appareil était totalement privé d'énergie motrice. Il venait pratiquement de se transformer en un planeur géant ; il volait désormais sur son erre, porté par la vitesse acquise et rien de plus.

Ils survolaient le sud du Nevada, expliqua le copilote. Là aussi, il y avait apparemment un petit problème électrique, car les lumières de l'agglomération de Las Vegas, visibles un instant plus tôt sur la gauche, ne l'étaient plus. Il faisait aussi noir à l'extérieur de l'avion qu'à l'intérieur. Mais il n'y avait aucun moyen de savoir ce qui se passait au dehors, car la radio était morte, évidemment, comme tous les autres instruments qui assuraient la liaison avec le sol. Y compris le contrôle du trafic aérien.

Par conséquent, nous sommes morts nous aussi, songea le Colonel, un peu surpris de sa propre sérénité ; car combien de temps un avion de cette taille pouvait-il continuer sans moteurs dans les régions supérieures de l'atmosphère avant de tomber en chute libre ? Et même si le pilote essayait de présenter l'appareil à l'atterrissage, comment pourrait-il le maîtriser avec tous ses composants hors service et une absence totale d'aides à la navigation, et où le poserait-il dans l'obscurité absolue générale ?

C'est alors que la lumière revint partout, révélant le copilote

debout devant la porte du cockpit, pâle, frissonnant, les joues luisantes de larmes ; la voix du pilote se fit entendre dans les haut-parleurs, une bonne voix grave, pleine d'assurance, où perçait seulement un infime tremblement. « Je n'ai pas la moindre idée de ce qui vient de se passer, braves gens, mais je vais essayer d'atterrir en urgence au Naval Weapons Center avant que ça recommence. Bouclez vos ceintures et cramponnez-vous. »

Il se posa impeccablement six minutes trente secondes avant que les lumières s'éteignent de nouveau.

Définitivement, cette fois.

DANS NEUF ANS D'ICI

C'était sans conteste la plus grande catastrophe de l'histoire humaine, car en un instant toute la capacité technologique du monde avait rétrogradé de trois siècles. Les Entités avaient en quelque sorte actionné un gigantesque interrupteur et tout arrêté, absolument tout, à un niveau fondamental.

En 1845, c'aurait été grave mais peut-être pas catastrophique, et c'aurait été encore moins grave en 1635 ou en 1425, et ça n'aurait certainement pas eu beaucoup d'importance en 1215. Mais dans la première décennie du vingt et unième siècle, c'était une stupéfiante calamité. Lorsque l'électricité s'était arrêtée, toute la civilisation moderne s'était arrêtée, et il n'y avait pas de systèmes de secours – pouvait-on sérieusement considérer les bougies et les moulins à vent comme des systèmes de secours ? – pour faire tout repartir. Ce n'était pas une simple panne d'électricité. C'était un gigantesque décalage à tous les niveaux. Ce n'était pas seulement une défaillance des gigantesques centrales qui produisaient le courant : tout ce qui était électrique refusait de fonctionner, tout, jusqu'aux torches à piles. Personne n'avait jamais élaboré de mesures à prendre si l'électricité disparaissait à l'échelle mondiale, et cela, d'une façon apparemment définitive.

Personne n'arrivait à comprendre comment les Entités avaient procédé, et c'était presque aussi effrayant que le résultat lui-même. Avaient-Elles changé le comportement des électrons ? Avaient-Elles bouleversé la structure matricielle de la matière terrestre de façon à ce que la conductivité ne soit plus une réalité ? Ou peut-être étaient-Elles parvenues à modifier la constante diélectrique elle-même ?

Mais qu'importaient les moyens utilisés, c'était arrivé. Les ondes électromagnétiques ne circulaient plus là où on pouvait les contrôler et les exploiter, et l'électricité comme force motrice était un concept périmé sur toute la surface de la Terre. Zap, zap, zap ! Toute la révolution électrique anéantie en un éclair, sans explication, l'intégralité de l'immense pyramide technologique qui s'était édifiée à partir du petit générateur à friction construit en 1650 par ce brave Otto von Guericke, de Magdebourg, de la bouteille de Leyde inventée par Petrus van Musschenbroek pour stocker l'énergie créée par la machine de Guericke, des piles au zinc-argent d'Alessandro Volta, des lampes à arc d'Humphrey Davis, des dynamos de Michael Faraday, de l'œuvre de Thomas Alva Edison et de tout le reste.

Adieu, donc – nul ne savait pour combien de temps – aux téléphones, aux ordinateurs, à la FM et à la télévision, aux radios-réveils et aux alarmes, aux carillons de porte, aux portes de garage automatiques, au radar, aux oscilloscopes et aux microscopes électroniques, aux stimulateurs cardiaques, aux brosses à dents électriques, aux amplificateurs de toutes sortes, aux tubes à vide et aux microprocesseurs. Les bicyclettes, les bateaux à rames et crayons à mine graphite n'étaient pas affectés. Les armes de poing et les fusils non plus. Mais tout ce qui avait besoin d'énergie électrique pour fonctionner était désormais inutilisable. Ce qu'on avait fini par appeler le Grand Silence était tombé.

Les électrons refusaient carrément de circuler, tel était le problème ! Les fonctions électriques des organismes biologiques n'étaient pas affectées mais tout le reste était kaput.

Tout circuit dans lequel une quelconque tension était susceptible de passer était devenu aussi peu conducteur qu'un tas de boue. Les voltages, ampérages, ondes sinusoïdales, bandes passantes, rapports signal/bruit et, en l'occurrence, les signaux et les bruits, et cetera ad infinitum, devenaient des abstractions.

Les ponts mobiles et les écluses restèrent figés dans la position qu'ils occupaient lorsque le courant fit défaut. Les avions qui avaient l'infortune d'être en l'air à ce moment-là, brusquement privés de tout système de navigation et du fonctionnement de leurs mécanismes internes les plus triviaux, s'écrasèrent. Des millions d'automobiles furent accidentées lorsque l'obscurité se fit sur les routes, que les ordinateurs de contrôle de la circulation rendirent l'âme et que les propres systèmes de guidage interne des véhicules tombèrent en panne. Les véhicules qui n'étaient pas en mouvement à l'instant fatal ne pouvaient plus redémarrer, à l'exception d'antiquités pourvues de manivelle, et dont bien peu étaient encore en état de marche. Il va sans dire que les divers réseaux télématiques furent instantanément anéantis. Toutes les archives commerciales qui n'avaient pas déjà été imprimées devinrent inaccessibles. Tout comme les réserves monétaires mondiales, hermétiquement protégées par des portes de sécurité électroniques qui étaient désormais d'une sécurité absolue. Mais ces réserves monétaires, qu'elles soient représentées par des objets inertes comme des lingots d'or ou par des abstractions s'échangeant à la vitesse de la lumière d'un ordinateur à l'autre entre les banques centrales de la planète, avaient d'un seul coup perdu toute signification

Comme pas mal de choses. C'en était fini du monde tel que nous le connaissions.

Le facteur qui avait précipité la chute était, semblait-il, le fait que quelqu'un, quelque part, avait, dans un moment d'exaspération

stupide, balancé une ou deux bombes sur l'un des vaisseaux extraterrestres. Personne ne savait qui s'était ainsi fourvoyé – les Français, les Irakiens, les Russes ? – et personne n'en revendiquait la responsabilité ; en outre, dans la confusion du moment, il n'y avait aucun moyen fiable de savoir la vérité, même si, bien entendu, les rumeurs allaient bon train. Peut-être s'agissait-il de bombes atomiques ; peut-être n'était-ce que d'archaïques pétards. Personne n'eut d'ailleurs le loisir de s'en assurer car, juste après l'attaque, tous les systèmes militaires de surveillance théoriquement capables de détecter une soudaine émission de radiations cessèrent de fonctionner, comme tout le reste de la technologie mondiale.

Quelle qu'ait pu être l'agression perpétrée envers les Entités, elle fut totalement inutile. Elle ne causa naturellement aucun dégât. Les astronefs des Entités, ainsi que tout le monde allait très vite s'en apercevoir, étaient entourés de champs de force qui empêchaient quiconque de s'approcher d'eux sans autorisation ou de les endommager en les attaquant de loin.

En revanche, l'attaque réussit parfaitement à agacer les Entités. Elle était agaçante comme peut l'être le bourdonnement d'un moustique et Elles ripostèrent donc avec l'équivalent extraterrestre d'une claque visant la position approximative du moustique sur le bras. Ou bien, comme l'avait formulé l'anthropologue Joshua Leonards au Pentagone, la tentative de destruction d'un vaisseau extraterrestre avait été la déclaration préliminaire à une sorte de conversation, déclaration à laquelle les Entités avaient répondu sur un ton infiniment plus haut.

La première panne de courant, celle qui avait duré deux minutes, n'était peut-être qu'un simple essai pour régler la puissance du matériel. La deuxième, quelques heures plus tard, était la vraie. Le Grand Silence. La fin du monde et le commencement d'une époque cauchemardesque d'anarchie meurtrière, de terreur et d'absolu désespoir.

Après deux semaines infernales dans le froid et le noir, le courant commença à revenir. Sporadiquement. Sélectivement. Énigmatiquement. Certains dispositifs comme les moteurs des automobiles, les congélateurs et les stations d'épuration des eaux se remirent en marche ; d'autres non, comme les téléviseurs, les magnétoscopes et les écrans radar, même si l'éclairage électrique et les pompes des stations-service fonctionnaient.

L'effet général fut de faire passer l'humanité d'un inconfort digne du moyen-âge à un niveau d'existence correspondant à peu près à celui de 1937, mais avec d'insolites exceptions qui relevaient apparemment du hasard. Qui pouvait expliquer cela ? Il n'y avait là ni rime ni raison. Pourquoi les téléphones, mais pas les modems ?

Pourquoi les lecteurs de CD, mais pas les calculettes ? Et lorsque les modems finirent par se réveiller, ils ne fonctionnaient pas toujours exactement comme par le passé.

Mais les explications n'avaient déjà plus d'importance. La démonstration était faite : le monde avait été battu à plate couture pour des raisons inconnues par un ennemi inconnu qui n'avait jamais donné la moindre justification – n'avait, en vérité, jamais prononcé un seul mot. Les envahisseurs ne s'étaient pas embarrassés d'une déclaration de guerre et n'avaient livré aucune bataille ; il n'y avait pas eu de pourparlers de paix et nulle reddition n'avait été signée. La chose s'était néanmoins accomplie en une seule nuit, et définitivement. Toute résistance serait punie, et toute résistance sérieuse serait sérieusement punie.

De toute façon, qui allait résister ? Le gouvernement ? Les forces armées ? Comment ? Avec quoi ? Du jour au lendemain, tous les gouvernements et forces armées avaient été frappés d'obsolescence, quand ils n'étaient pas devenus franchement obsolètes. Des tentatives pour recoller les morceaux, pour reconduire les formes et les procédures existantes furent balayées dans les tourbillons du chaos. Les structures gouvernementales commencèrent à traiter avec ceux ou celles avec qui Elles décidaient d'entrer en communication.

Une nouvelle réalité, quasi onirique, était descendue sur la planète. Pour presque tout le monde, la texture de l'existence ressemblait à l'ambiance du matin qui suit une grande catastrophe locale – tremblement de terre, inondation, gigantesque incendie, ouragan. Tout a changé en un éclair. On cherche de tous côtés des repères familiers – un pont, une rangée d'immeubles, la véranda de sa propre maison – pour voir s'ils sont encore là. En général, ils le sont ; mais il semble qu'une certaine fraction de leur solidité leur a été soustraite pendant la nuit. Tout est devenu conditionnel. Tout est devenu temporaire. Il en était ainsi partout dans le monde.

Au bout d'un moment, les gens s'habituerent tant bien que mal à leur nouvelle vie boiteuse comme si elle avait toujours été telle, même si en leur for intérieur ils savaient que c'était faux. Les seules entités réellement fonctionnelles dans le monde étaient les Entités. La civilisation telle qu'on l'entendait au début du vingt et unième siècle venait de s'effondrer. Elle finirait sûrement, tôt ou tard, par évoluer jusqu'à trouver une nouvelle forme. Mais laquelle ? Et quand ?

Anse fut le premier de la tribu Carmichael à arriver au ranch du Colonel pour la réunion de famille de Noël, troisième rassemblement du clan depuis la Conquête.

Noël en Californie : la belle saison ! Toutes les collines qui s'échelonnaient jusqu'à la côte reverdissaient après les récentes pluies. L'air était doux et suave, la délicieuse tiédeur californienne s'infiltrait

partout, malgré l'habituelle frange de neige incongrue sur la plus haute crête des montagnes derrière la ville. Lorsqu'Anse s'approcha de la résidence paternelle en cette fin d'après-midi, les oiseaux chantaient Noël, des floraisons éclatantes donnaient un air de fête à tous les jardins : masses de bougainvillées violettes ou rouges, fleurs rouges d'aloès en forme de piquants, joyeuses écla-boussures écarlates des poinsettias touffus, plus grands qu'un homme, voire géants. Un flot continu de véhicules remontait de la plage lorsqu'Anse quitta la voie express et obliqua vers l'intérieur des terres pour rejoindre la route qui conduisait au ranch. Ç'avait dû être une bonne journée pour surfer allègrement en prélude à Noël.

Joyeux Noël, mais oui, joyeux, trois fois joyeux ! Que Dieu nous bénisse tous !

L'air plus frais des hautes altitudes entraînait par la vitre baissée tandis qu'Anse progressait sur l'étroite route de montagne qui amenait les véhicules un peu plus haut derrière le ranch avant de redescendre en une épingle qui les conduisait à l'entrée. Il klaxonna trois fois en abordant la fin du parcours. Peggy, la femme qui servait maintenant de secrétaire à son père, sortit pour lui ouvrir le portail du ranch.

Elle lui lança un joyeux bonjour accompagné d'un grand sourire. Peggy était la bonne humeur incarnée. Une petite brune aux attaches fines, très décorative. Anse eut la pensée saugrenue que le vieil homme devait coucher avec elle. Tout était possible en ces tristes lendemains.

« Oh, comme le Colonel va être heureux de vous voir ! » s'écria-t-elle. Scrutant l'intérieur de la voiture, elle décocha le sourire qu'elle avait toujours en réserve à Carole, l'épouse d'Anse, et aux trois enfants épuisés sur la banquette arrière. « Il a fait les cent pas sur la véranda toute la journée, aussi excité qu'un matou, en attendant que quelqu'un se pointe.

— Ma sœur Rosalie n'est pas encore là, alors ? Et mes cousins ?

— Aucun d'entre eux jusqu'à maintenant. Et votre frère non plus... Votre frère vient quand même, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ce qu'il a dit, confirma Anse sans y mettre une conviction excessive.

— Oh, mais c'est formidable ! Le Colonel est tellement impatient de le revoir après tout ce temps... Le voyage s'est bien passé ?

— Super bien », dit Anse d'un ton légèrement plus aigre que ne l'autorisaient les convenances. Mais Peggy sembla ne pas s'en apercevoir.

Se rendre au ranch était devenu pour Anse une épuisante corvée qui durait toute une journée. Il lui fallait partir avant le lever du soleil de son domicile de Costa Mesa, dans Orange County, à l'extrême sud de L.A., s'il voulait arriver à Santa Barbara avant la nuit, qui tombait

tôt en ce milieu de l'hiver. Une fois, il y avait longtemps, il ne lui avait pas fallu plus de trois heures, porte à porte. Mais les routes n'étaient plus ce qu'elles étaient alors. Comme presque tout le reste.

Jadis, Anse aurait pris San Diego Freeway en direction du nord pour rejoindre l'autoroute 101 et gagner le ranch d'une traite. Mais San Diego Freeway était en piteux état entre Long Beach et Carson faute d'entretien depuis les Troubles. Et qui aurait voulu aller vers l'intérieur pour prendre Golden State Freeway, l'autre artère principale menant vers le nord ? Elle passait en plein milieu du territoire des bandidos et il y avait partout des barrages de miliciens. Il ne restait donc plus qu'à progresser par sauts de puce, d'une localité à l'autre, dans des rues à découvert, en évitant les plus dangereuses et en prenant des bouts d'autoroute encore utilisables chaque fois qu'on le pouvait. On slalomait au milieu de villes comme Garden Grove, Artesia et Compton, et en y mettant le temps, on se retrouvait sur l'autoroute 405 à Culver City, une des zones les plus sûres du centre de Los Angeles.

À partir de là, on roulait plus ou moins en ligne droite vers le nord et la vallée de San Fernando, et au prix d'un ou deux légers détours, on pouvait arriver sur l'autoroute 118 quelque part dans les parages de Granada Hills, ce qui vous conduisait finalement droit à la côte, en passant par Saticoy et Ventura. Anse n'aimait pas emprunter la 118 parce qu'elle le rapprochait dangereusement de la zone brûlée où était mort son oncle Mike, presque un grand frère pour lui, le jour des grands incendies. Mais cet itinéraire était le plus efficace pour arriver au but depuis que les Entités avaient fermé l'autoroute 101 entre Agoura et Thousand Oaks. L'avaient carrément interdite à la circulation, dans les deux sens, au moyen d'un mur de béton qui barrait les huit voies à chaque bout de la zone réquisitionnée.

Elles étaient apparemment en train de se construire des installations là-dessus. En recourant à de la main-d'œuvre humaine. À des esclaves humains. D'après ce qu'Anse avait entendu dire, ça se passait ainsi : le contremaître, qui était humain mais avait subi le Contact et la Pression – ce qui l'avait considérablement modifié – venait chez vous avec une demi-douzaine d'hommes armés et disait : « Viens. Travaille. » Et vous veniez avec eux et travailliez. Sinon, ils vous descendaient. Si le travail ne vous plaisait pas et que vous étiez doué pour la course à pied, vous vous échappiez dès que l'occasion se présentait et passiez dans la clandestinité. Il n'y avait, semblait-il, pas d'autre choix. Mais une fois que vous aviez subi le Contact, une fois que vous aviez subi la Pression, vous n'aviez plus de choix du tout. Le Contact. La Pression. Bonjour, le meilleur des mondes ! Et joyeux Noël à tous. Anse avait souffert pendant tout le trajet, des heures d'affilée, les mains serrées sur le volant, les yeux vissés à la chaussée jonchée de

détritus. Pas question de heurter quoi que ce soit qui puisse endommager les pneus ; il était impossible de s'en procurer des neufs et les enveloppes usées ne pouvaient être que temporairement rechapées. Pas question non plus d'endommager la voiture de quelque manière que ce soit – et cela pour la même raison. Anse avait une Honda Accura modèle 2003 en assez bon état mais qui commençait à être un peu fatiguée sur les bords. Il songeait à la revendre pour prendre quelque chose de plus grand lorsque l'Invasion s'était produite. Mais c'était avant que tout change.

On ne trouvait plus de voitures neuves, point final. Il y avait quelque part dans l'Ohio une grosse usine Honda qui avait survécu à la période de folie juste après la Conquête et qui, disait-on, fabriquait encore des pièces de rechange conformes aux caractéristiques affichées, mais voilà, les gens de Honda n'expédiaient plus rien à l'Ouest, car ils n'avaient apparemment pas confiance dans la monnaie de la Côte ouest qui avait commencé à circuler à la place du dollar fédéral. Les installations Honda de Californie -celles qui n'avaient pas été détruites lors des Troubles – étaient gérées au petit bonheur la chance par l'équipe en place lors du débarquement des Entités, lesquelles avaient réquisitionné l'usine quelques jours après qu'avait été rompu le contact avec le siège japonais. Mais les compétences de ces gestionnaires semblaient discutables et on ne pouvait compter sur la qualité de ce que produisaient leurs ateliers, à supposer qu'on puisse trouver la pièce qu'on cherchait, ce qui était souvent difficile.

Réparer au lieu de remplacer était le slogan à l'ordre du jour ; si on avait le malheur de se retrouver avec un véhicule détruit ou irréparable, on avait pratiquement détruit sa propre vie et on était condamné à s'engager dans les équipes de travailleurs aux ordres des Entités qui, Elles, n'avaient pas de problèmes de transport. Elles vous soumettaient au Contact ; Elles vous soumettaient à la Pression ; ensuite vous alliez partout où Elles vous le demandaient, vous faisiez tout ce qu'Elles voulaient, et basta.

Anse gara la voiture dans le parking gravillonné sur le côté nord du bâtiment principal, mit pied à terre en titubant, tout courbaturé, les yeux louchant de fatigue. Il avait tenu le volant d'un bout à l'autre du trajet. Carole se montrait encore disposée à conduire dans un rayon d'une quinzaine de kilomètres autour de leur domicile, mais à présent elle avait peur de rouler sur l'autoroute ou de traverser un quartier qui ne lui était pas familier ; ces tâches incombaient donc à Anson. Et ce, sans qu'ils aient jamais eu besoin d'en discuter.

Le Colonel les attendait sur la véranda à l'arrière de la maison d'habitation. « Regardez, la marmaille, voilà grand-père, dit Anse. Faites-lui un grand bonjour. » Mais les gosses étaient déjà sortis de la voiture et couraient vers le Colonel. Il les attrapa au passage comme

des petits chiens, d'abord les jumeaux – les deux à la fois – puis Jill.

« Il a l'air en forme, observa Carole. Il se tient plus droit que jamais, il a toujours l'œil vif... »

Anse secoua la tête. « Il a l'air très fatigué, si tu veux mon avis. Et vieux. Beaucoup plus vieux qu'à Pâques. Il commence à perdre ses cheveux, finalement. Il a le teint terreux.

— Il a... combien... soixante-huit, soixante-dix ans ?

— Seulement soixante-quatre. »

Mais Anse avait raison : le Colonel vieillissait prématurément. Sa silhouette élancée, droite comme un I, avait toujours fait illusion. Le vrai poids de ses années avait commencé à l'accabler dès le premier jour des Troubles. Cette période où l'obscurité avait recouvert le globe, où la panique était omniprésente et où les liens du comportement civilisé s'étaient relâchés comme s'ils n'avaient jamais existé, avait été pour le Colonel le pire des cauchemars : l'effondrement instantané de toute discipline, de toute morale, l'abandon de toute civilité. Le monde revenait de loin, et le Colonel aussi. Mais ni l'un ni l'autre n'était comme avant, et ne le serait sans doute jamais plus. Comme partout ailleurs, les changements étaient visibles sur les traits du Colonel.

Anse traversa le gravier crissant et laissa son père le prendre dans ses bras. Il avait presque trois centimètres de plus que le Colonel, et quinze ou vingt kilos de plus, mais ce fut le vieillard qui prit l'initiative de cette étreinte : le Colonel enveloppa d'abord son fils de ses bras puis Anse le serra en retour. C'était prévu. Le Colonel menait les opérations, comme toujours.

« Tu as l'air un peu fatigué, p'pa, dit Anse. Tout va bien ?

— Tout va bien, ouais. Autant que faire se peut, vu les circonstances. » Même sa voix avait un peu perdu de son ancien éclat. « J'ai négocié avec les Entités, et ça, c'est épuisant. »

Anson haussa un sourcil. « Négocié ?

— J'ai essayé. Je t'en parlerai plus tard, Anse... Bon sang, que ça me fait plaisir de te voir, mon gars ! Mais toi, tu as l'air un peu vanné. Le voyage a dû être éprouvant. » Il lui donna un coup de poing dans le bras – un coup sec, appuyé, os contre muscle – et Anse répliqua du poing tout aussi sincèrement. C'était encore une de leurs habitudes.

Anse et le Colonel avaient connu quelques moments difficiles. Ils n'avaient que vingt et un ans de différence, ce qui, pendant un certain temps, lorsque le Colonel arborait une quarantaine, puis une cinquantaine vigoureuse, et qu'Anse avait entre vingt et trente ans, avait donné l'impression que le Colonel était le grand frère d'Anse plutôt que son père. Ils se ressemblaient juste assez pour s'être maintes fois affrontés quand ils se trouvaient dans une situation où ni l'un ni l'autre n'était capable de reculer, tout en restant assez différents pour

qu'il y ait aussi pas mal de tirage entre eux lorsqu'ils abordaient un sujet où le désaccord était total.

Lorsqu'Anse avait quitté prématurément l'armée, c'avait été un de ces moments difficiles. Sa période alcoolique, il y avait quinze ans de cela, en avait été un autre. Quant aux aventures qu'Anse avait de temps en temps avec d'autres femmes que Carole depuis qu'il était marié, le Colonel n'en était sûrement pas informé, sinon il l'aurait très vraisemblablement tué. Tout cela ne les empêchait pas de s'adorer. Ni l'un ni l'autre n'avait le moindre doute là-dessus.

Ensemble, Anse et son père sortirent les valises de la Honda et le Colonel, qui s'obstinait à porter la plus lourde, accompagna le couple et ses enfants jusqu'à leurs chambres. La maison était une bâtisse immense, avec des ailes rajoutées un peu partout, et Anse et Carole étaient toujours logés dans la plus belle des suites réservées aux amis ; elle comprenait une grande chambre à coucher pour eux et une chambre contiguë, plus petite, que Jill, neuf ans, longues jambes et cheveux dorés, partageait avec ses deux frères jumeaux, Mike et Charlie, quatre ans. Il y avait aussi un beau salon avec vue sur la mer. Anse était l'aîné, après tout. On tenait aux préséances dans la famille.

En prenant congé d'eux, le Colonel donna une tape sur l'épaule de son fils. « Bienvenue à la maison, mon gars.

— C'est chouette d'être de retour ici. »

Et c'était vrai. Le ranch était un lieu vaste, réconfortant, niché en toute sécurité sur son coteau altier entre le flanc abrupt de la montagne et la calme beauté du Pacifique, loin de la congestion, de l'agitation et du danger de mort quotidien qui étaient le lot de presque toute la Californie du Sud. Vieux murs de pierre, sols dallés, mobilier robuste et sans prétention, rideaux de dentelle à l'ancienne, innombrables pièces hautes de plafond : comment croire, quand on habitait dans cette solitude rocheuse, tout là-haut, au-dessus des jolis toits rouges de Santa Barbara, que d'invincibles monstres extraterrestres arpentaient au même moment la face du monde, choisissant au hasard des êtres humains destinés à obéir à leurs ordres tandis qu'ils remodelaient peu à peu le paysage de la planète pour satisfaire leurs incompréhensibles besoins.

Jill se proposa pour veiller à ce que les deux garçons fassent leur toilette à fond pour le dîner. Elle adorait jouer à la maman, ce qui soulageait grandement Carole. Tandis qu'Anse défaisait les valises, Carole se tourna vers lui. « Ça ne te fait rien si je me douche la première ? Je me sens tellement rouillée et énervée après un trajet aussi long. Et sale, en plus. »

Anse lui-même ne se sentait pas très frais, et c'était lui qui s'était appuyé tout le travail ce jour-là. Mais il lui donna le feu vert. Elle présentait des signes de stress inquiétants : lèvres hermétiquement

fermées, bras plaqués contre le corps, poing gauche serré.

Carole était encore à deux ans de la quarantaine, mais elle manquait déjà d'énergie. Elle avait besoin de se faire dorloter et Anse la dorlotait. Porter les jumeaux lui avait pris beaucoup de ses forces ; ensuite, deux ans plus tard, la Conquête, les Troubles... ces terrifiantes semaines d'incertitude – à vivre sans gaz ni électricité, sans télévision ni téléphone, à ne boire que de l'eau bouillie, à s'éponger au lieu de prendre des bains, faire cuire de maigres repas sur un réchaud à pétrole et veiller toute la nuit à tour de rôle la carabine à la main, au cas où une des bandes de pillards qui écumaient Orange County aurait décidé que c'était le moment d'aller voir du côté de votre quartier résidentiel bien propre – ces quelques semaines l'avaient totalement détruite. Carole n'avait jamais été conçue pour la vie à la dure. Aujourd'hui encore, elle n'était que partiellement remise de cette effroyable époque.

Il la regarda se déshabiller du coin de l'œil. C'était l'un de ses petits plaisirs secrets. Au bout de onze ans, il adorait toujours la simple vue du corps de sa femme, toujours juvénile, presque adolescent : les jambes lisses et souples, les petits seins haut perchés, la cascade de cheveux dorés et cet étroit petit triangle moelleux, doré lui aussi, à la base de son ventre. Corps familial et donc sans surprises, mais toujours attrayant, toujours chéri et pourtant si souvent trahi. Anse n'avait jamais pu comprendre ce qui le poussait à la tromper à répétition avec ces femmes de moindre valeur. Il n'avait pas non plus vraiment cessé d'en éprouver périodiquement le besoin.

Un défaut dans les gènes familiaux, supposait-il. Une dislocation de la vertu de fer des Carmichael. Le sang qui finit par s'épuiser après toutes ces générations de robustes Américains de haute moralité, hyper patriotiques et craignant Dieu.

Anse ne croyait pas pour autant que son père soit une sorte de saint homme, lui ou tout autre membre de la longue lignée des vertueux Carmichael qui l'avaient précédé dans les brumes du passé, mais il ne pouvait s'imaginer que le Colonel ait trompé sa femme ou en ait eu seulement envie. Qu'il ait bricolé quelque prétexte plausible pour échapper à une mission dangereuse ou désagréable. Ou porté un joint à ses lèvres pour en tirer une bonne taffe, histoire de tuer le temps dans une morne soirée à Saigon. Ou dévié en quelque manière que ce soit du droit chemin tel qu'il l'entendait. Anse ne pouvait à vrai dire même pas imaginer le vieil homme en train d'entrer sur la pointe des pieds dans la chambre de sa jeune et mignonne Peggy pour se payer une tranche de bon temps sur le tard.

Bon, fumer un joint, à la rigueur. Vu que c'étaient les années 70, et le Viêt-nam. Mais le reste, pas question. Le Colonel était avant tout un homme de discipline. Il devait être comme ça depuis le berceau. Tout

le contraire d'Anse, dont la vie avait été une lutte constante entre les choses qu'il voulait faire et celles qu'il devait faire ; sans aller jusqu'à se considérer comme une honteuse exception aux farouches traditions familiales, il savait qu'il s'était écarté du droit chemin de la vertu plus souvent qu'il n'aurait dû et qu'il récidiverait sûrement. Selon toute probabilité, son père le savait aussi, mais sans se douter de l'ampleur exacte de ses péchés, oh non, surtout pas !

Pour Anse, la circonstance atténuante dans toute cette auto-flagellation se résumait au fait qu'il était loin d'être le seul membre de la famille à s'écarter un tant soit peu de la perfection. Dans la génération du Colonel, il y avait eu Mike, l'oncle ombrageux et irascible d'Anse ; certes, il avait obligeamment passé quelque temps dans l'armée, puis s'était tout aussi obligeamment porté vers ce bénévolat de soldat du feu qui avait fini par le tuer, mais il avait par ailleurs mené une vie de reclus ô combien étrange et irrégulière pour épouser finalement cette bizarre créature de Los Angeles, cette délirante fabricante de bijoux que le Colonel avait tant détestée. Les propres frères et sœurs d'Anse n'étaient pas tous blancs comme neige : Rosalie, par exemple, dont l'adolescence n'avait été qu'une longue partouze secrète qui aurait fait mourir le vieil homme d'apoplexie s'il en avait eu vent, même si elle s'était achetée une conduite depuis. Ou son frère Ronnie... Son frère Ronnie... ah oui, parlons-en de celui-là !

« Nous sommes tous invités au ranch pour les vacances », avait dit Anse à Ronnie deux semaines plus tôt, dans le grand Sud californien où résidaient les trois enfants du Colonel. « Rosalie et Doug, Paul et Helena, Carole, moi et les gosses. Et toi. »

Ronnie était celui qui habitait le plus au sud, à La Jolla, juste à la périphérie de San Diego. Anse s'était déplacé pour lui transmettre l'invitation en personne. La Jolla était jadis à une heure de voiture de Costa Mesa par San Diego Freeway, mais ce n'était plus un trajet facile ni sans danger. Son frère menait une vie active de célibataire dans une des copropriétés du front de mer : murs rosés, épaisses moquettes, sauna et bain à remous, grandes baies panoramiques – un appartement d'un million de dollars acheté avec les bénéfices de quelque louche opération d'avant la Conquête dont Anse n'avait jamais rien cherché à savoir. Moins il en savait sur l'existence quotidienne de son cadet, mieux il se portait : telle était depuis longtemps sa devise.

Dans la rue de Ronnie, côté intérieur des terres, quelques maisons n'étaient plus qu'amoncellements de décombres noircis. Détruites pendant les Troubles, elles n'avaient jamais été reconstruites. En revanche, la demeure de Ronnie avait l'air intacte. Encore un exemple de sa bonne fortune.

« Moi ? » s'était écrié Ronald Carmichael en levant les mains avec cette fausse modestie qui lui était familière. Son visage déjà rougeaud

prit des couleurs. C'était un blond solidement bâti qui semblait menacé par un embonpoint imminent, alors qu'il avait le muscle on ne peut plus ferme. « Tu plaisantes ou quoi ? Ça fait cinq ans que j'ai pas échangé un mot avec lui !

— Tu es invité quand même. C'est ton père, il te dit de venir pour Noël, et cette année, il y a mis un peu plus d'énergie. Je ne sais pas pourquoi, mais il a donné l'impression que c'était urgent. Tu ne peux pas dire non.

— Bien sûr que si. À l'époque, il m'a très bien fait comprendre qu'il ne voulait plus avoir affaire à moi, et je m'en suis accommodé. Depuis, on s'entend très bien l'un sans l'autre et je ne vois aucune raison de changer ça.

— Moi, si. Cette année, il y a manifestement quelque chose dans l'air. Il a dit que tu étais sur la liste des invités, alors, mon pote, cette fois, tu vas là-haut. Pas question de te laisser lui renvoyer son invitation à la figure. »

Mais il n'y avait pas eu d'invitation, n'est-ce pas ? Pas directement, non. Le vieux avait demandé à Anse de faire le sale boulot à sa place. Et Ronnie de s'empresseur d'en tirer avantage. « Écoute, Anse, il n'a qu'à me causer directement s'il tient tant à me faire venir là-haut.

— C'est beaucoup lui demander, Ronnie. Il ne peut pas condescendre à ça, pas encore, pas après tout ce qui s'est passé entre vous. Mais il veut que tu viennes, autant que je sache. C'est sa manière à lui de faire la paix. Je crois que tu devrais y aller. En fait, je tiens à ce que tu y ailles.

— Qu'est-ce qu'il veut que je foute là-haut ? Et toi ? Manifestement, il me méprise toujours. Tu sais qu'il me prend pour un minable, un escroc.

— Ah bon ? C'est pas vrai ?

— Très drôle, Anse.

— Cette année, il te laissera tranquille. Je te le promets.

— Tu parles ! Écoute, Anse, tu sais foutrement bien que si je me pointe, ça va encore faire des étincelles. Je vais gâcher le Noël de tout le monde.

— Ronnie...

— Non.

— Si », fit sèchement Anse. Les yeux dans les yeux de son frère, ces yeux rusés, sournois, d'un bleu Carmichael intense, il imita la voix tranchante du Colonel dans son meilleur style « conseil de guerre ». « Je l'informe sur-le-champ de ton acceptation. Tu y seras, c'est tout.

— Hé, attends, Anse...

— Mission accomplie, mon petit bonhomme. Rompez. Tu fais ce que tu veux, mais magne-toi le cul pour arriver à Santa Barbara l'après-midi du 23 décembre au plus tard. »

Il avait dégusté ses propres paroles, plombées à souhait de raideur militaire. De son côté, Ron avait haussé les épaules et souri de tout son charme patelin, puis il avait hoché la tête et lui avait dit qu'il étudierait soigneusement la question. Ce qui était, évidemment, sa manière habituelle de dire non. Anse ne s'attendait pas plus à ce que Ron fasse une apparition au ranch qu'il ne se s'attendait à voir les Entités plier bagages et rentrer chez Elles le lendemain en manière de cadeau de Noël aux peuples assiégés de la Terre. Il savait quel homme était son frère. Dans la famille, c'était lui l'Étranger. Rien de Carmichael chez lui à part ces foutus yeux bleus.

Le Colonel voulait l'avoir au ranch pour Noël, Dieu seul savait pourquoi, et Anse avait donc obligeamment transmis son invitation. N'empêche qu'en son for intérieur il espérait que Ronnie reste chez lui. Ou se fasse kidnapper par une bande d'Entités en maraude, ce qui arrivait de temps en temps, passe les fêtes à bord de leur astronef et leur raconte la belle histoire du bébé dans la crèche. Car enfin, fallait-il vraiment que Ronnie vienne gâcher le Noël des autres ? Ron, la brebis galeuse qui avait depuis belle lurette quitté le troupeau. La pomme pourrie. La mauvaise graine.

Anse entendit claquer une portière de voiture au dehors. Carole l'entendit aussi. « Je crois que quelqu'un d'autre vient d'arriver », lança-t-elle depuis la salle de bains. Elle apparut dans l'embrasure, toute rosé et dorée, en train de se sécher avec une serviette. « Tu ne crois pas que c'est ton frère, hein ? »

Était-ce possible ? Le rejeton trouble et équivoque enfin réuni avec sa famille ? Mais non : en regardant du côté du parking dans la pénombre crépusculaire, Anse vit une femme descendre de voiture, suivie d'un homme corpulent à la démarche disgracieuse et d'un petit garçon grassouillet.

« Non, dit-il. C'est seulement Rosalie et Doug, avec Steve. » Moins de dix minutes plus tard, il vit une autre paire de phares sur la route de montagne en dessous du ranch. Ses cousins Paul et Helena, probablement, qui étaient censés venir ensemble de Newport Beach. Paul avait perdu sa femme lors des Troubles, et Helena son mari. Frère et sœur, ils avaient gravité l'un vers l'autre pour former une petite et solide unité sur fond de deuil. Mais non, nouvelle erreur : aux dernières lueurs du jour, Anse put constater qu'il s'agissait d'une petite voiture de sport et non de l'antique et énorme fourgonnette de Paul. C'était la voiture de son frère.

« Mon Dieu, haleta Anse. Je crois bien que c'est Ron ! »

Cette nuit-là, dans la belle ville de Prague – capitale de la République tchèque jusqu'au jour funeste, deux ans et deux mois plus tôt, où capitales et républiques avaient cessé d'avoir la moindre signification sur Terre, à présent site du centre nodal de

communications pour les Entités qui occupaient l'Europe continentale –, le temps, à quelques jours de Noël, était très peu californien, même s'il restait assez agréable pour un milieu d'hiver à Prague. La température, qui s'était maintenue juste au-dessus de zéro toute la journée, commençait à glisser doucement dans la zone négative. Il avait neigé la veille, quoique pas très abondamment, et une grande partie de la cité était recouverte d'une mince pellicule blanche ; mais aujourd'hui l'air était tranquille et limpide, et, hormis le frémissement d'une infime brise s'élevant du fleuve qui traversait le coeur de la vieille ville, tout était calme.

Karl-Heinrich Borgmann, seize ans, fils d'un électrotechnicien allemand qui habitait à Prague depuis le milieu des années 1990, avançait rapidement dans la nuit tombante, à pas de velours, tel le matou en chasse qu'il s'imaginait être. En réalité, il n'avait pas grand-chose de félin : petit, replet, des pommettes saillantes dans un visage aplati, les poignets et les chevilles empâtés, les cheveux noirs et le teint basané, tout dans son apparence indiquait plutôt le Slave que le Teuton. Mais dans son esprit, il était chat et suivait en ce moment sa proie à la trace – la Suédoise Barbro Ekelund, la fille du professeur d'université dont il était secrètement, désespérément et follement amoureux depuis le moment, quatre mois plus tôt, où ils s'étaient rencontrés et avaient brièvement parlé dans un restaurant de la rue Parizská, près du vieux quartier juif.

Il la filait à vingt mètres de distance, les yeux obstinément fixés sur ses fesses bien moulées dans son jean. Aujourd'hui, pour la seconde fois depuis des mois, il allait enfin l'aborder, lui parler, l'inviter à passer un peu de temps avec lui. Il allait se l'offrir comme cadeau de Noël. Une fille rien que pour lui, enfin. Le commencement d'un nouveau départ dans sa vie.

Dans son imagination, il la voyait marcher nue dans la rue. Il distinguait avec une incandescence netteté les deux globes blancs, lisses et charnus qui s'épanouissaient brusquement à partir de sa taille étroite. Il voyait tout. Le dos svelte et pâle qui n'en finissait pas de prolonger sa croupe, avec, parfaitement visible, la mince ligne sombre de sa colonne vertébrale. Les délicats contours de ses omoplates. Ses bras longs et minces. Ses jambes étonnamment fuselées, si déliées qu'elles ne se touchaient pas au niveau des cuisses comme chez toutes les Tchèques, mais laissaient une zone libre ininterrompue depuis les genoux jusqu'au bas des reins.

Il pouvait la faire pivoter pour la voir de face, s'il le voulait, en lui imprimant une rotation de cent quatre-vingts degrés aussi facilement qu'il pouvait faire basculer une image sur l'écran de son ordinateur en deux frappes au clavier. Il la retourna donc. Il voyait à présent ses seins ronds, mûrs, aux pointes rosés, si incongrûment pleins et lourds

sur sa silhouette mince et longiligne, la longue et profonde entaille de son nombril encadrée à droite et à gauche par la saillie de ses hanches, le croissant d'une tache de vin juste à côté et, plus bas, la dense et mystérieuse jungle pubienne, sombre contre toute attente dans toute cette nordique blondeur. Il l'imagina debout, entièrement nue, au coin de la rue poudrée de neige, en train de lui sourire, de lui faire signe, de l'appeler par son nom d'une voix vibrante d'excitation. En fait, Karl-Heinrich n'avait jamais contemplé la nudité de Barbro Ekelund ni celle d'aucune autre jeune fille. Pas de ses propres yeux, en tout cas. En revanche, après maints tâtonnements, il avait réussi à attacher un objectif-espion microscopique au bout d'un tube métallique fin comme un cathéter et, en l'insérant dans la gaine de la principale conduite de données de l'immeuble de Barbro Ekelund, à le faire remonter depuis le sous-sol jusque dans la chambre même de la jeune fille. Karl-Heinrich était très compétent dans l'élaboration de ce genre de systèmes. L'œil électronique captait de temps à autre de brefs et délicieux aperçus de Barbro Ekelund nue se levant de son lit, évoluant dans sa chambre, s'adonnant à sa gymnastique matinale, cherchant dans son armoire les vêtements qu'elle avait l'intention de porter pendant la journée. Le mouchard transmettait ces visions fugitives à l'antenne installée au sommet de la poste principale, qui les renvoyait sur la BAL personnelle de Karl-Heinrich, d'où il pouvait les récupérer en cliquant dans la case appropriée.

Karl-Heinrich venait de passer deux mois à assembler, lisser et retoucher sa collection d'images de Barbro, si bien qu'il disposait maintenant d'un élégant vidéoclip d'elle vue sous tous les angles, en train de se tourner, de tendre les bras, de s'étirer, de s'exhiber pour lui sans le savoir, avec une candeur absolue. Il ne se lassait pas de le regarder.

Mais regarder était évidemment beaucoup moins bien que toucher. Caresser. Éprouver.

Si seulement, si seulement, si...

Il avançait plus vite, et encore plus vite. Elle se dirigeait, supposait-il, vers le petit café qu'elle affectionnait vers le fond de la place, juste après le vieil hôtel Europa. Il voulait la rattraper juste avant qu'elle y entre, si bien qu'elle y entrerait avec lui, au lieu d'aller immédiatement vers quelque table remplie d'amis à elle.

« Barbro ! » lança-t-il.

Sa voix, brisée par la tension, était à peine plus audible qu'un soupir enroué. Il fallait qu'il se force. Briser la glace avec une fille représentait toujours pour lui un effort redoutable. Les filles lui étaient plus étrangères que les Entités elles-mêmes.

Mais elle se retourna. Le dévisagea. Fronça les sourcils, manifestement perplexe.

« Karl-Heinrich », annonça-t-il en se portant à sa hauteur et en s'obligeant à affecter une aisance qu'il espérait désinvolte et débonnaire. « On s'est déjà vus. Dans cette gargote du Staré Mesto. Borgmann, Karl-Heinrich Borgmann. Je vous ai montré comment brancher votre baguette de données sur votre implant. » Il s'exprimait en anglais, comme presque tout les moins de vingt-cinq ans à Prague.

« Une gargote ? dit-elle, très sceptique. Au Staré Mesto ? »

Plein d'optimisme, il lui allongea un grand sourire. Elle avait deux centimètres de plus que lui. Il se sentait si petit, si bestial, si vulgaire et si trapu à côté de cette svelte et radieuse beauté aux longues jambes.

« C'était en août. Nous avons longuement parlé. » Ce n'était pas l'exacte vérité. La conversation avait duré environ trois minutes. « Mais si, de la psychologie des Entités telle que Kafka aurait pu la comprendre, et tout ça. Vous aviez des choses fascinantes à dire. Je suis si heureux de vous avoir retrouvée comme ça, par hasard. Je vous ai cherchée partout. » Les mots s'échappaient de lui en une incessante cascade. « Je me demande si je pourrais vous inviter à prendre un café. Je voudrais vous parler d'un travail passionnant que je viens de faire en informatique.

— Je suis désolée, dit-elle avec un sourire presque timide, manifestement encore déroutée. Je ne crois pas me souvenir... Écoutez, il faut que je parte, je dois rencontrer ici quelques amis étudiants... »

Insiste, s'ordonna-t-il sévèrement.

Il s'humecta les lèvres. « Ce que je viens de trouver, voyez-vous, est un moyen de se brancher directement sur les ordinateurs centraux des Entités. Je peux capter leurs communications ! » Il était abasourdi de s'entendre dire un truc comme ça, aussi fantastique, aussi faux. Mais il agita vaguement le bras en direction du fleuve et, au delà, vers le grandiose ensemble médiéval que composait le massif château Hradcany, haut perché sur sa colline, où les Entités avaient établi leur quartier général sous les voûtes altièrres de la cathédrale Saint-Guy. « N'est-ce pas extraordinaire ? La première pénétration directe de leur système. Je meurs d'envie d'en parler à quelqu'un, et je serais très heureux si vous... si nous... vous et moi... si nous pouvions... » Il en bafouillait, et en avait conscience.

Le regard vert océan de son interlocutrice était impitoyablement distant. « Je suis absolument désolée. Mes amis m'attendent à l'intérieur. »

Non seulement elle était plus grande que lui, mais un peu plus âgée. Et aussi belle et inaccessible que les anneaux de Saturne.

Il voulait lui dire : « Écoutez, je sais tout sur votre corps, je connais la forme de vos seins, la taille de vos mamelons, je sais que votre

toison est brune et non blonde, que vous avez une petite tache de vin brune sur le côté gauche du ventre, et je crois que vous êtes d'une beauté absolue. Si vous me laissez seulement vous déshabiller et vous toucher un peu, je vous adorerai à jamais comme une déesse. »

Mais Karl-Heinrich ne dit rien de tout cela ; il resta sur place, incapable de dire un mot, à la couvrir des yeux comme si elle était pour de bon une déesse – Aphrodite, Astarté, Ishtar –, et elle lui lança un autre petit sourire triste et perplexe, lui tourna le dos et entra dans le café, le plantant là au milieu de la rue, bouche bée et les joues en feu.

Il fut scandalisé et irrité par ce refus, sans être pour autant surpris. Il ressentit également une grande tristesse. Mais aussi, comprit-il, un certain soulagement. Elle était trop belle pour lui ; c'était un feu pâle et froid qui le consumerait s'il s'approchait trop près. De toute façon, il se serait conduit comme un imbécile si elle était entrée dans le café avec lui. Il savait que dans son impatience imprudente et vorace il aurait tout gâché presque immédiatement.

Les jolies filles faisaient peur. N'empêche qu'elles étaient nécessaires. Nécessaires. Qui ne risque rien n'a rien. Mais pourquoi ça se terminait toujours comme ça pour lui ?

Un tourbillon de vent neigeux dévala la place en rugissant, droit sur lui, et le poussa vers le nord, tout frissonnant, perdu dans les brumes d'un amer apitoiement sur soi. Sans but, totalement au hasard, il remonta la rue Melantrichova et pénétra dans le dédale de vieilles ruelles pavées menant au fleuve. En dix minutes, il était au pont Charles et scrutait la masse sombre du château Hradcany qui dominait l'autre rive.

On n'illuminait plus le château depuis que les Entités l'occupaient. Mais il était toujours visible, grande masse noire sur la colline qui occultait les étoiles du ciel occidental.

Toute la zone du château était désormais interdite, non seulement la cathédrale, mais les musées, les cours, le vieux palais royal, les jardins et tout ce qui avait rendu l'endroit si attrayant pour les touristes. Non qu'il y ait encore des touristes à Prague, évidemment. L'esprit de Karl-Heinrich convoqua l'image des Étrangers gigantesques, des Entités, évoluant à l'intérieur de la cathédrale, vaquant à leurs tâches insondables. Il songea non sans étonnement au prétentieux mensonge qui s'était sans prévenir échappé de ses lèvres. Ce que je viens de trouver, voyez-vous, est un moyen de se brancher directement sur les ordinateurs centraux des Entités. Je peux capter leurs communications ! Il n'y avait bien sûr rien de vrai là-dedans. Mais la chose était-elle réalisable ? Il y réfléchit.

Je vais lui montrer de quoi je suis capable, songea-t-il brusquement. Oui.

Monter au château. Trouver une faille quelconque pour entrer en douce. Se connecter à leurs ordinateurs. Il doit bien y avoir un moyen. Ce n'est qu'une séquence d'impulsions électriques ; même les Extraterrestres ont besoin de quelque chose de ce genre, en dernière analyse, pour le moindre dispositif informatique. Ce sera une expérience intéressante : un défi intellectuel. Avec les femmes, je suis un raté, mais je possède un esprit très fin qui a besoin d'être maintenu actif en permanence pour conserver son tranchant. Je ne dois jamais cesser d'améliorer la portée de mes facultés mentales par un effort constant dirigé vers l'excellence.

Donc. Se brancher sur eux. Et pas seulement se connecter ! Ouvrir une ligne de communication avec eux. Leur proposer de leur donner des informations sur nos ordinateurs qu'ils n'ont aucun moyen de connaître et ne demandent qu'à apprendre. Leur être utile. Il faut bien que quelqu'un s'y mette. Ils sont là pour rester ; ce sont nos maîtres à présent.

Se rendre utile, voilà ce qu'il faut faire.

Gagner leur respect et leur admiration. Je peux me rendre très utile, ça, je le sais. M'arranger pour qu'ils aient confiance en moi, qu'ils m'apprécient, qu'ils dépendent de moi, qu'ils me récompensent largement afin de s'assurer ma collaboration.

Et puis...

Faire en sorte qu'ils me la donnent comme esclave.

Oui. Oui.

Oui.

« Tu vas pas déconner avec lui, hein, Ronnie ? dit Anse. Tu me le promets. Promets-moi de pas faire le moindre truc tordu pour gâcher le Noël du vieux.

— C'est promis-juré-craché, lui assura Ron. Je n'ai pas la moindre envie de le contrarier. Mais ça dépend entièrement de lui. Espérons qu'il n'ouvrira pas les hostilités. S'il me laisse peinard, je ne vais pas me disputer avec lui. Mais n'oublie pas que c'était ton idée, que je vienne ici. » Seulement vêtu d'une serviette de bain nouée à la taille, il se démenait dans la chambre, déballant et disposant ses effets avec un soin maniaque – ses chemises, chaussettes, ceintures et pantalons. Ron était un homme très soigneux, songea Anse. Et même un peu efféminé. « Son idée à lui, rectifia Anse.

— C'est pareil. Vous êtes du même sang, toi et lui.

— Et toi aussi. Garde ça présent à l'esprit, c'est tout ce que je te demande, vu ? »

Ils avaient quatre ans de différence et ne s'étaient jamais beaucoup aimés, même si l'animosité qui crépitait entre eux n'avait rien à voir avec celle qui existait entre Ronnie et son père. Pendant leur enfance, Anse n'appréciait guère l'habitude qu'avait Ronnie de lui emprunter

des choses sans daigner les lui demander – tennis, joints, petites amies, voitures, alcool, etc., etc., etc. – mais il n'avait jamais condamné les manières négligemment rebelles de son frère avec la hauteur méprisante dont le Colonel avait fait preuve.

« Tu es son fils et il t'aime, malgré tout ce qu'il a pu y avoir entre vous au fil des ans. Bref, c'est Noël, toute la famille est réunie, et je ne veux pas que tu fasses un esclandre. »

Ronnie le regarda par-dessus son épaule musclée. « Ça suffit comme ça, Anse. Je t'ai dit que j'allais bien me tenir. D'accord, frangin ? On peut en rester là ? » Il choisit une chemise parmi la douzaine, sinon plus, qu'il avait apportées, la déplia, pinça le tissu entre deux doigts d'un air pensif, secoua la tête, en choisit une autre dans la pile, la déboutonna avec une précision affolante et commença à la passer. « Tu sais au moins pourquoi il nous veut tous ici, Anse ? À part que c'est Noël ? – Noël n'est pas une raison suffisante ?

— Quand tu es descendu me voir à La Jolla, tu m'as dit qu'à ton avis, il y avait quelque chose dans l'air, qu'il était important que je vienne. Tu as même dit que c'était urgent.

— Exact. Mais je n'ai aucune idée de ce que c'est.

— Ça serait pas qu'il est malade ? Quelque chose de vraiment sérieux ? »

Anse secoua la tête. « Je ne crois pas. Il m'a l'air en excellente santé. Un peu usé, c'est tout. Il bosse trop. Il est censé être à la retraite, mais en fait il s'est plus ou moins impliqué dans le gouvernement, tu sais. Enfin, ce qui passe maintenant pour un gouvernement. Ils l'ont tiré de la retraite après la Conquête, ou c'est lui qui s'en est sorti. Il ne me donne pas de détails, mais il m'a raconté qu'il a récemment conduit une délégation auprès des Entités dans une tentative pour ouvrir des négociations avec

Elles. »

Ronnie ouvrit de grands yeux. « Sans blague ? Continue, tu m'intéresses.

— C'est tout ce que je sais.

— Fascinant. Fascinant. »

Ronnie se débarrassa de sa serviette, enfila un caleçon, se mit en devoir de choisir le pantalon idéal pour la soirée. Il en rejeta un, deux, trois et en examinait un quatrième d'un air interrogateur en tortillant les bouts de sa moustache blonde lorsqu'Anse, qui commençait déjà à perdre la très petite quantité de patience qu'il consentait à son frère, dit : « Tu ne crois pas que tu pourrais te presser un peu, Ron ? Il est pratiquement sept heures. L'apéritif est prévu pour sept heures pile et il nous attend en ce moment même dans la salle de jeux. Tu sais qu'il aime qu'on soit ponctuel. Ou faut-il que je te le rappelle ? »

Ronnie rit doucement. « Je te fais vraiment chier, hein, Anse ?

— Quiconque passe un quart d'heure à choisir une chemise et un pantalon pour un simple dîner de famille me ferait chier.

— Ça fait cinq ans qu'on s'est pas vus, lui et moi. Je veux me faire beau pour lui.

— Très bien. Très bien.

— Autre chose, reprit Ronnie en enfilant enfin un pantalon. Qui est la femme qui m'a montré ma chambre ? Elle a dit qu'elle s'appelait Peggy. »

Il y eut soudain dans les yeux de son frère une lueur qui déplut à Anse.

« Sa secrétaire. Elle est de Los Angeles, mais il a fait sa connaissance à Washington quand il est retourné là-bas pour une réunion au Pentagone juste après l'invasion. En fait, elle avait été capturée par les Entités le premier jour, dans ce centre commercial, comme Cindy, et elle était à Washington pour raconter ce qu'elle avait vu aux chefs des états-majors. D'ailleurs, elle a rencontré Cindy quand elle était à bord de l'astronef extraterrestre.

— Le monde est petit.

— Très. Peggy dit qu'à son avis Cindy était complètement cinglée.

— Difficile de la contredire. Et Peggy et le Colonel... ?

— Le Colonel avait besoin de quelqu'un pour l'aider à s'occuper du ranch, elle lui a fait bonne impression et ne semblait pas avoir d'attaches à L.A., alors il lui a demandé de venir ici. C'est tout ce que je sais d'elle.

— Une femme très séduisante, non ? »

Anse laissa ses yeux se fermer un instant, inspira à fond et expira lentement.

« Lui tourne pas autour, Ron.

— Bon Dieu, Anse ! J'ai fait une remarque innocente, c'est tout !

— La dernière remarque innocente que tu as faite, c'est "arheu-arheu", et tu avais sept mois.

— Anse...

— Tu sais très bien de quoi je parle. Laisse-la tranquille. » Une lueur d'incrédulité passa dans le regard de Ronnie. « Tu es en train de me dire qu'elle et le Colonel... que lui... qu'elle et lui...

— J'en sais rien. J'aimerais le croire, mais j'en doute fort.

— S'il n'y a rien entre eux, alors, s'il se trouve que je sois seul ici ce week-end, et qu'elle soit célibataire et libre comme l'air...

— Elle est importante pour le Colonel. Elle maintient le ranch en état de marche, et son propriétaire par la même occasion, ce me semble. Je sais que tu es expert dans l'art de faire tourner la tête aux femmes, et je ne veux pas que tu essaies tes talents sur elle.

— Va te faire foutre, Anse. » Le ton était parfaitement calme, presque amical.

« Et toi aussi, frangin. Maintenant, si tu veux bien mettre tes chaussures, on va pouvoir descendre trinquer avec notre père, le seul, l'unique. »

En une heure, le foyer de la tension était insensiblement passé de la tête du Colonel à sa poitrine, puis à son ventre, et se concentrait maintenant autour de la section inférieure de son abdomen tel un cercle de fer chauffé à blanc. Au cours de toutes les années qu'il avait passées au Viêt-nam, il n'avait jamais ressenti un malaise aussi profond, à la limite de la peur, qu'en ce moment où il attendait de revoir son dernier-né.

Mais à la guerre, songea-t-il, on n'a besoin que de se soucier si l'ennemi va vous tuer ou non, et l'intelligence et la chance aidant, on peut en général y échapper. Dans le cas présent, toutefois, l'ennemi était lui-même et il s'agissait de conserver son sang-froid. Il lui fallait se retenir quoi qu'il arrive, se garder de se déchaîner contre le fils qui l'avait si cruellement déçu. C'était Noël. Il n'osait pas troubler cette fête de famille et craignait précisément d'en arriver là. Le Colonel n'avait jamais tellement eu peur de la mort ni de quoi que ce soit, mais là, il avait peur de libérer toute la colère accumulée dans son coeur dès qu'il verrait Ronnie – et de tout gâcher.

Il ne se produisit rien de tel. Anse entra dans la pièce, Ronnie sur ses talons ; et le Colonel, qui se tenait devant le buffet avec Rosalie d'un côté et Peggy de l'autre, sentit son coeur fondre instantanément en le voyant enfin, ici, dans sa propre maison, ce deuxième fils blond aux joues rosées, solide comme un roc. Son problème n'était plus de maîtriser sa colère, mais de retenir ses larmes.

Tout allait bien se passer, songea le Colonel, soulagé jusqu'au vertige. La voix du sang parlait plus haut, même aujourd'hui.

« Ronnie, Ronnie, mon petit...

— Dis donc, p'pa, t'as l'air en pleine forme ! Après tout ce temps.

— Toi aussi. Tu as pris quelques kilos, non ? Mais tu as toujours été le bambin joufflu de la famille, quoique tu ne sois plus un bambin.

— J'aurai trente-neuf ans le mois prochain. Plus qu'un an avant d'être classé dans les antiquités. Oh, papa... papa... ça fait un sacré bail... »

Soudain, ils furent dans les bras l'un de l'autre – grosse étreinte pagailleuse ; Ronnie tapait joyeusement dans le dos du Colonel qui lui écrasait chaleureusement la cage thoracique. Puis ils se séparèrent. Le Colonel pour préparer les boissons : le double scotch bien tassé qu'affectionnait Ronnie et un sherry pour Anse, qui ne buvait jamais rien de plus fort ces temps-ci. Ronnie pour faire le tour de la pièce en donnant l'accolade à tout le monde, d'abord à sa sœur Rosalie, puis à Carole, puis à son ombrageuse cousine Helena et au frère d'icelle, le placide Paul ; ensuite, grand bonjour pour ce lourdaud de Doug

Gannett, le mari de Rosalie, et pour leur fils obèse, Steve le boutonneux ; enfin, hurlement de joie à l'adresse des enfants d'Anse, qu'il souleva tous les trois à la fois, les jumeaux et Jill...

Oh, comme il était malin, ce Ronnie, pensa le Colonel. Un vrai charmeur. Il coupa net cette pensée avant qu'elle ne se ramifie, car il savait qu'elle ne l'amènerait à rien de bon.

Ronnie était en train de se présenter à Peggy Gabrielson, qui avait l'air un peu troublée – peut-être un effet de l'enjôleur charisme préliminaire dont l'enveloppait le magnétique Ronnie, ou peut-être parce qu'elle savait qu'il était le paria de la famille, ce personnage louche et sans scrupules dont le Colonel n'avait rien voulu savoir pendant des années, mais qui, pour une mystérieuse raison, était à nouveau accepté au sein de la tribu.

Lorsque les boissons furent servies, le Colonel déclara d'une voix de stentor : « Vous vous demandez peut-être pourquoi je vous ai tous convoqués ici. Il se trouve que j'ai un emploi du temps très rempli pour les jours à venir, qui exige de manger et de boire en quantité et aussi de débattre de Questions Très Sérieuses. » Il s'assura que tous avaient perçu les majuscules. « Les libations sont prévues pour... » Il s'arrêta théâtralement et fit jaillir son poignet de sa manche pour mettre à jour sa montre-bracelet. « Dix-neuf' heures précises. Maintenant, donc. En prélude au dîner ; la Très Sérieuse Discussion aura lieu demain ou après-demain. » Il leva son verre. « Donc, joyeux Noël à tous ! Tous les gens que j'aime en ce pauvre monde meurtri sont là devant moi. C'est prodigieux. Absolument prodigieux... Je ne deviens pas trop sentimental avec l'âge, j'espère ? »

Tous convinrent qu'il avait bien le droit d'être trop sentimental ce soir-là. Ils ignoraient seulement, contrairement à lui, que l'essentiel de cette sentimentalité n'était guère plus qu'une manœuvre de diversion. Tout comme la réconciliation avec Ronnie. Le Colonel leur réservait une surprise.

Il fit le tour de la pièce dans le sens des aiguilles d'une montre, s'entretenant quelque temps avec chaque invité tandis que Ronnie tournait dans l'autre sens, et le père et le fils finirent par se retrouver face à face. Le Colonel aperçut Anse qui observait la scène de loin, d'un air protecteur, à croire qu'il évaluait le mérite qu'il aurait à venir s'interposer entre eux ; mais le Colonel secoua la tête presque imperceptiblement et Anse recula.

D'une voix tranquille, le Colonel dit à Ronnie : « Je suis formidablement heureux que tu sois venu ce soir, fiston. Je le dis comme je le pense.

— Je suis heureux moi aussi. Je sais qu'il y a eu des problèmes entre nous...

— Oubliez-les. Comme moi. Avec le monde dans le pétrin où il se

trouve, nous ne pouvons nous payer le luxe de prolonger des querelles entre gens du même sang. Tu as fait pour ta vie certains choix qui n'étaient pas ceux que j'aurais voulu que tu fasses. Soit. Il y a de nouveaux choix à faire à présent. Les Entités ont tout changé, tu vois ce que je veux dire ? Elles ont changé l'avenir et Elles ont foutrement bien effacé le passé.

— Tôt ou tard, on va bien trouver un moyen de s'en débarrasser, pas vrai, p'pa ?

— Tu crois ? J'ai des doutes.

— Est-ce une trace de défaitisme que je détecte dans ta voix ?

— Appelle ça du réalisme, peut-être.

— Et c'est le colonel Anson Carmichael III qui tient des propos pareils ? Incroyable.

— À vrai dire, rétorqua le Colonel en souriant obliquement, je suis à présent général. Dans l'Armée de libération californienne, dont peu de gens connaissent l'existence et dont je ne vais pas débattre avec toi maintenant. Mais je me considère toujours comme un colonel et tu peux faire de même.

— On m'a dit que tu es allé voir les Entités dans leur repaire pour leur causer face à face. Façon de parler. Elles n'ont pas vraiment de visage, n'est-ce pas ? Mais tu y es allé, tu les as regardées dans les yeux, tu leur as passé un savon. C'est bien vrai, p'pa ?

— Plus ou moins. Plutôt moins que plus.

— Tu me racontes ?

— Non, pas tout de suite. C'était désagréable. Et je veux que cette soirée et le reste de la semaine soient tout sauf désagréables. Oh, Ronnie, Ronnie, vilain garnement, crapule, canaille... oh, que je suis heureux de te voir ici... »

La rencontre entre le Colonel et les Étrangers n'avait pas été une partie de plaisir. Mais elle était nécessaire et avait été, d'une certaine manière, instructive.

Le Colonel n'avait jamais pu comprendre et encore moins accepter la déconcertante facilité avec laquelle toutes les institutions humaines s'étaient effondrées juste après l'arrivée des Entités. Tous ces instances gouvernementales, toutes ces lois et constitutions, toutes ces organisations militaires étroitement structurées, avec leurs codes complexes régissant services et prestations, s'étaient révélées, après des milliers d'années de civilisation, n'être rien de plus que des châteaux de cartes. Une brève rafale de vent extraterrestre, et les voilà balayées du jour au lendemain. Et les petits groupes ad hoc qui les avaient remplacées n'étaient rien de plus que des agrégats de bandits locaux d'un côté et de miliciens au sang chaud de l'autre. Ce n'était pas une forme de gouvernement mais une cousine germaine de l'anarchie. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi, nom de Dieu ? Cet état de

choses découlait en partie de la spectaculaire rupture des communications électroniques et du chaos qui s'en était suivi. Ce qui était arrivé à l'empire romain en trois cents ans devait forcément se produire beaucoup plus vite dans un monde qui n'existait que par la transmission de données. Mais ce n'était pas une explication suffisante.

Il n'y avait pas eu d'attaque manifeste, ni même la moindre menace d'attaque. Les Entités, après tout, ne s'étaient pas mises à circuler quotidiennement à cheval au milieu des humains comme les guerriers de Sennachérib ou les hordes de Gengis Khan. Depuis le début, la plupart étaient restées emmurées dans leurs invulnérables astronefs sans émettre de déclarations ni formuler d'exigences. Elles y vaquaient à leurs tâches incompréhensibles et n'en sortaient que de temps à autre pour se promener avec nonchalance comme des touristes modérément curieux.

Ou plus précisément, comme de hautains propriétaires inspectant les lieux qu'ils venaient d'acquérir. Des touristes auraient posé des questions, acheté des souvenirs, fait signe à des taxis. Mais les Entités ne posaient pas de questions ni ne prenaient de taxis et, quoique manifestant un certain intérêt pour les souvenirs, Elles emportaient carrément tout ce qui leur plaisait, là où Elles le trouvaient, sans procéder à la moindre transaction ni même à un semblant de demande de permission.

Et le monde était sans défense devant Elles. Tout ce qui était solide dans la civilisation humaine s'était délité en vertu de leur seule présence ici-bas, sur Terre, à croire qu'Elles émettaient à la ronde un signal ultrasonique inaudible doté du pouvoir de faire éclater toutes les structures humaines comme autant de verres en cristal.

Quel était le secret de leur pouvoir ? Le Colonel aurait bien voulu le savoir ; car on n'a pas la moindre chance de vaincre tant qu'on n'a même pas commencé à comprendre l'ennemi, et le vou le plus cher du Colonel était de voir le monde à nouveau libre avant la fin de ses jours. Il ne pouvait pas s'empêcher de le vouloir, même si c'était probablement une idée insensée. Elle était dans ses os, dans ses gènes.

Quand il eut enfin l'occasion d'aller dans le repaire même de l'ennemi et de le regarder au fond de son œil jaune et scintillant, il n'hésita donc pas à en profiter aussitôt.

Personne ne pouvait vraiment dire par quels circuits l'invitation avait été acheminée. Les Entités ne parlaient pas aux êtres humains dans quelque langue de la Terre que ce soit ; à vrai dire, Elles ne parlaient pas du tout. Mais d'une manière ou d'une autre, leurs désirs étaient communiqués. Elles avaient donc exprimé le désir de faire venir deux ou trois Terriens intelligents et attentifs à bord de leur vaisseau amiral de Californie du sud, histoire de faire se rencontrer les

esprits.

Le groupe officieux qui s'était baptisé Armée de libération californienne, et auquel appartenait le Colonel, avait exigé à maintes reprises des Entités basées à Los Angeles qu'Elles permettent à pareille délégation de négociateurs humains de venir à bord de leur vaisseau et de débattre de la signification et du but de leur visite sur Terre. Ces demandes étaient restées sans réponse. Les Entités n'y avaient pas prêté la moindre attention. C'était comme si les fourmis essayaient de négocier avec le fermier qui avait nettoyé leur fourmilière au jet. Comme si les moutons essayaient de négocier avec le tondeur, les chevaux avec l'équarrisseur. La partie adverse ne semblait pas avoir remarqué qu'on lui eût demandé quoi que ce soit.

C'est alors que, contre toute attente, les Entités donnèrent l'impression de s'apercevoir de quelque chose. Leur démarche était tout ce qu'il y a de plus indirect. Elle commença par la mise en œuvre du procédé de contrainte télépathique qu'on avait fini par appeler la Pression à l'encontre des porteurs d'une pétition similaire présentée aux Entités de Londres ; c'avait été une Pression assez complexe qui semblait en quelque sorte tirer tout en repoussant. Dans les milieux de la Résistance, on entreprit d'analyser ce que les Entités avaient voulu tenter d'accomplir en Pressant de la sorte sur les gens de Londres ; et on finit par se persuader plus ou moins confusément que les envahisseurs avaient ainsi fait savoir qu'ils étaient disposés à recevoir une telle délégation, limitée à trois personnes. Mais en Californie, pas à Londres.

Ce qui pouvait, bien sûr, être une erreur d'interprétation de bout en bout. Toute la théorie était conjecturale. Rien d'explicite n'avait été formulé. C'était là un processus impliquant des actions et des réactions, des forces puissantes mais informelles opérant d'une manière que l'on pouvait traduire de telle ou telle façon – et que l'on avait traduite ainsi. Les astronomes n'avaient-ils pas découvert des planètes du système solaire totalement insoupçonnées en étudiant des actions et réactions cosmiques de cette sorte ? Les résistants de Californie décidèrent qu'il valait la peine de parier sur l'espoir d'une interprétation correcte des manœuvres de Londres et d'envoyer une délégation sur cette base.

L'Armée de libération choisit donc Joshua Leonards pour sa sagesse anthropologique, Peter Carlyle-Macavoy pour son bon sens et ses intuitions scientifiques et le colonel en retraite Anson Car-michael III pour un nombre de raisons non spécifiées. Et par un doux matin d'automne, le Colonel se retrouva avec les deux autres devant la masse grise et effilée du vaisseau des Entités qui, deux ans plus tôt, avait tout déclenché avec son atterrissage incandescent dans la vallée de San Fernando – autant dire avec les deux seuls vestiges dans la vie du

Colonel, Peggy Gabrielson exceptée, de cette réunion grandiose, aussi ambitieuse qu'absolument futile (« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? ») au lendemain de l'invasion.

« C'est un piège ? demanda Leonards. J'ai appris ce matin que le mois dernier, à Budapest, ils ont laissé monter cinq personnes à bord d'un vaisseau. Elles ne sont jamais ressorties.

— Êtes-vous en train de dire que vous voulez vous défiler ? » rétorqua Peter Carlyle-Macavoy en toisant de toute sa hauteur, presque avec dégoût, l'anthropologiste replet.

« S'ils ne nous laissent pas ressortir, nous pouvons les étudier de l'intérieur tandis qu'ils nous étudient, dit Leonards. Je n'ai rien contre.

— Et vous, colonel ? »

Rictus de celui-ci. « Je n'aimerais sûrement pas passer le reste de ma vie à bord de ce vaisseau. Mais j'aimerais encore moins le passer en sachant que j'aurais pu y aller et que j'ai dit non. »

Il y avait toujours, songea-t-il, la bizarre possibilité d'être finalement expédié sur la planète d'origine des Entités, comme son ex-belle-sœur Cindy était censée l'avoir été. Ce serait certes insolite de finir ses jours dans un camp de prisonniers sur quelque délirante planète inconnue, soumis en permanence à des interrogatoires télépathiques par des calmars de cinq mètres de haut. Eh bien, c'était un risque à prendre.

L'imposante écoutille qui se découpait sur le flanc de l'immense astronef étincelant s'ouvrit ; le panneau glissa d'environ six mètres vers le bas sur un rail invisible pour se transformer en une plate-forme sur laquelle ils pouvaient se tenir debout tous les trois. Leonards fut le premier à y prendre place, suivi de Carlyle-Macavoy, puis du Colonel. Dès que le dernier des trois hommes fut monté, la plate-forme s'éleva silencieusement jusqu'au niveau de l'espèce de caverne qui donnait accès au vaisseau. Ils furent éblouis par la clarté qui se déversait de l'intérieur.

« Allons-y, dit Leonards. Les trois mousquetaires. »

À cet instant, l'esprit du Colonel était rempli des questions qu'il espérait pouvoir poser. Toutes étaient des variations sur le thème D'où venez-vous, pourquoi êtes-vous ici et qu'avez-vous l'intention de faire de nous ? mais formulées en un assortiment de conceptualisations à peine moins directes. Par exemple : Les Entités étaient-Elles les représentants d'une confédération galactique de planètes ? Si oui, la Terre pourrait-elle être admise dans cette confédération, soit maintenant, soit dans un avenir plus ou moins proche ? Et pour l'heure, les Entités avaient-Elles l'intention de travailler à une communication plus constructive entre Elles et les humains ? Comprenaient-Elles que leur présence ici et leur ingérence dans les institutions humaines et le fonctionnement de la vie économique

humaine avaient causé un préjudice énorme aux habitants d'un monde paisible et qui s'estimait civilisé ? Et ainsi de suite : des questions qu'en d'autres temps il n'aurait jamais, au grand jamais imaginé poser ou avoir besoin de poser.

Mais le Colonel, autant qu'il puisse s'en rendre compte, n'eut évidemment pas le loisir d'en poser une seule.

Arrivé dans une sorte de vestibule, il fut aspiré dans un monde de stupéfiante lumière d'où émergèrent deux silhouettes, grosses comme des montagnes, qui flottèrent gracieusement vers lui au milieu de voiles d'une clarté encore plus forte. Elles se déplaçaient telles des idoles en gloire. Des langues de feu qui n'émettaient aucune chaleur s'élevaient autour d'Elles.

Lorsqu'il put les voir distinctement, ce qu'Elles lui permirent de faire après un laps de temps indéterminé, il fut frappé de stupeur en découvrant qu'Elles étaient belles. Redoutables et gigantesques, certes. Effrayantes, peut-être. Mais dans le chatolement subtil et opalescent de leurs téguments translucides et luisants, dans les gracieux remous de leurs évolutions et le regard fluide et suave de leurs yeux immenses résidait une beauté puissante et ineffable – voire une délicatesse de forme – dont l'impact caressant ne laissait pas de surprendre.

On pouvait se noyer dans les océans jaunes de leurs yeux brillants. On pouvait disparaître dans le rayonnement rythmé de leurs puissantes intelligences, qui les enveloppaient comme des capes de lumière tourbillonnantes, leur conférant une aura quasi divine. On en était accablé. On en était subjugué. On en était humilié. On était envahi par un sentiment déconcertant qui oscillait entre la terreur et l'amour.

Ces êtres étaient les rois de l'univers, les maîtres de la création. Et les nouveaux maîtres de la Terre.

« Eh bien, voulait dire le Colonel, nous voici. Nous sommes très heureux d'avoir l'occasion de... »

Mais il ne dit rien de tel. Il ne dit rien du tout. Leonards et Carlyle-Macavoy non plus. Les extraterrestres non plus, du moins pas au sens où nous entendons le verbe dire.

La rencontre qui se déroula dans le vestibule de l'astronef se définit essentiellement par ce qui ne s'y passa point.

On ne demanda pas leurs noms aux trois délégués humains, on ne leur donna pas l'occasion de s'identifier ; les deux Entités qui étaient venues les interroger ne se présentèrent pas non plus. Il n'y eut pas d'agréable petit discours de bienvenue de la part des hôtes ni de remerciements de la part des invités. On ne servit ni cocktails, ni canapés. Il n'y eut pas d'échange de cadeaux protocolaires. Les délégués ne furent pas invités à visiter le vaisseau.

On ne posa pas de questions, on ne donna pas de réponses.

En fait, aucun mot ne fut prononcé par l'une ou l'autre des parties dans quelque langue que ce soit, humaine ou extraterrestre.

Il se passa ceci : le Colonel et ses deux compagnons restèrent un long moment debout, côte à côte, en silence, figés par une terreur respectueuse devant les deux titans d'outre-espace – un moment aux dimensions de l'éternité, pendant lequel il ne se passa apparemment rien de particulier. Et puis, petit à petit, chacun des trois humains s'aperçut qu'il rapetissait intérieurement, éprouva de la manière la plus douloureuse une diminution et une dévaluation de l'image de soi qu'il avait assidûment élaborée au cours de toute une vie de labeur, d'étude et d'exceptionnelle réussite. Le Colonel se sentit écrasé, et pas seulement physiquement, par ces géants surnaturels. Il se sentit vidé, amoindri, presque ratatiné. Réduit à tous les niveaux.

C'était comme s'il redevenait un petit enfant, mis en présence de parents sévères, gigantesques, incompréhensibles, omnipotents, et qui, de toute évidence, ne l'aimaient pas. Le Colonel se sentait absolument désemparé et désarmé. Il n'était rien. Il n'était personne.

Telle était l'expérience déjà connue sous le nom de Contact par ses bénéficiaires. Elle venait de la pénétration télépathique, silencieuse et non verbale de l'esprit humain par l'esprit d'une Entité.

Le Colonel se demanda plus tard si les Entités avaient vraiment prémédité pareille humiliation de leurs invités humains. Peut-être était-ce là le seul but de cette rencontre : une réaffirmation de leur supériorité. Mais ne l'avaient-Elles pas déjà confirmée plus qu'assez ? Pourquoi vouloir mettre les points sur les i de cette façon ? Quand on a conquis une planète du jour au lendemain sans avoir à hausser le ton ni lever le moindre tentacule, on n'a pas vraiment besoin de bourrer le crâne des vaincus. Plus vraisemblablement, l'effet déprimant de cette rencontre était inévitable : les Entités sont ce qu'Elles sont, nous sommes ce que nous sommes, et en leur présence, nous devons forcément nous sentir ainsi ravalés, réduits à un sous-produit accessoire de la disparité entre les deux espèces sur le plan de la puissance brute et de l'efficacité globale. Par conséquent, conclut-il, il n'avait sans doute pas été dans leurs intentions de faire sortir les humains de cette rencontre aussi amochés mentalement qu'ils l'étaient en réalité.

Mais cette conclusion ne lui remontait pas le moral pour autant

Le Contact, avait-on indiqué au Colonel, était habituellement suivi par la Pression. Qui était l'imposition par l'Entité infiltrante d'une contrainte mentale à l'esprit humain infiltré, dans le but d'obtenir un résultat avantageux pour le bien-être des Entités en général.

Les délégués de l'Armée de libération californienne furent alors soumis à la Pression.

Le Colonel perçut quelque chose – il n'aurait su dire quoi mais il le

sentait, se sentait d'une manière ou d'une autre bousculé, non, empoigné, et doucement mais fermement poussé vers il ne savait où – puis ce fut terminé. Terminé, fini et déjà en passe de devenir un non-événement. Mais dans l'instant que dura cette sensation, la rencontre avait été pour ainsi dire consommée. Le Colonel le voyait très clairement. Il était évident qu'à ce stade ils avaient déjà obtenu tout ce qu'ils devaient obtenir, et que le contenu intégral de la rencontre se ramènerait au Contact suivi de la Pression. Une rencontre entre esprits, effectivement, au sens le plus littéral qui soit, mais pas très satisfaisante pour les délégués humains. Aucune discussion de quelque nature que ce soit. Aucun échange de déclarations, aucune discussion d'objectifs et d'intentions, et à coup sur, rien qui puisse s'apparenter à une négociation. La séance était terminée, même si, du point de vue du Colonel, elle n'avait jamais vraiment commencé.

Un nouveau laps de temps s'écoula d'une manière inquantifiable, sans événements perceptibles, nouvelle période atemporelle au cours de laquelle il ne se passa rien de particulier, absence totale d'incident et même de conscience ; puis il se retrouva avec Leonards et Macavoy debout devant l'astronef, titubant tous les trois comme des ivrognes mais reprenant progressivement leurs esprits.

Pendant un moment, aucun d'eux ne parla – ne voulait ni ne pouvait parler.

« Ça alors ! » lâcha enfin Leonards, à moins que ce ne soit Carlyle-Macavoy. Les deux mots résonnèrent, lourds de sens. « Et maintenant nous savons », dit Carlyle-Macavoy. La même phrase tomba de la bouche de Leonards un instant plus tard, d'un ton tout aussi lourd de sens. « Oui, maintenant nous savons », renchérit le Colonel.

Il s'aperçut qu'il éprouvait une étrange incapacité à établir un contact oculaire avec eux ; eux aussi regardaient de tous côtés sauf dans sa direction. Mais ils se jetèrent soudain dans les bras les uns des autres comme pour célébrer leur survie commune : Leonards, petit et trapu, au centre, et les deux hommes, plus grands, tout contre lui. Et cahin-caha, sans retenir leur rire, ils traversèrent le champ brun et stérile comme une délirante créature à six pattes pour regagner la voiture qui les attendait au delà du périmètre de l'enclave extraterrestre.

Fin de l'épisode. Le Colonel était heureux de s'en être sorti en gardant intactes, jusqu'à preuve du contraire, sa santé mentale et sa liberté de penser. Et la rencontre avait été riche d'enseignements, en un certain sens. Plus clairement que jamais, il voyait que les Entités pouvaient faire ce qu'Elles voulaient des humains ; qu'Elles disposaient de pouvoirs tellement démesurés qu'on ne pouvait même pas les décrire, sans parler de les comprendre et, à plus forte raison, de s'y opposer. Ce serait de la folie pure, songea le Colonel, que de

s'attaquer à des créatures pareilles.

Et pourtant, tout son être se refusait à accepter cette idée.

Il portait encore en lui, enchâssée dans sa conviction que toute résistance était sans espoir, une mauvaise grâce congénitale à accepter la servitude éternelle de l'humanité. Malgré tout ce qu'il venait d'éprouver, il avait l'intention de poursuivre la lutte, de quelque manière que ce soit. La conscience qu'il avait de l'absolue suprématie des forces ennemies et son désir de les vaincre tout de même étaient des concepts antagonistes. Le Colonel se retrouvait déchiré par cette insoluble incompatibilité. Et savait qu'il devrait le demeurer jusqu'à la fin de ses jours, niant à jamais en son for intérieur une évidence dont l'irréfutabilité ne faisait aucun doute.

Ronnie et Peggy se tenaient côte à côte au bord du patio dallé, tournés vers l'extérieur, le regard plongeant dans le canyon boisé qui conduisait à la ville de Santa Barbara. Il était presque minuit, la nuit était claire, le ciel rempli d'étoiles. Le dîner était depuis longtemps terminé, les autres convives étaient allés se coucher ; elle et lui, les derniers à rester debout, étaient sortis sans avoir eu besoin d'en émettre explicitement le vou. Elle se tenait à présent très près de lui, le touchant presque, mais pas tout à fait, le front à peine à la hauteur de l'aisselle de son compagnon.

L'air était limpide et d'une douceur irréaliste, même pour un décembre de Californie du sud, comme si le clair de lune argenté baignait le paysage dans sa mystérieuse tiédeur. Une lueur violet foncé signalait les toits rouges de la petite ville très loin en contrebas. Une légère brise soufflait de la mer, présageant peut-être de la pluie pour le lendemain ou le surlendemain.

Ils restèrent un instant silencieux. C'était très agréable, songea-t-il, d'être près de cette jolie femme, petite et élancée, dans la paix et le calme de la douce nuit d'hiver.

Il savait que s'il disait quoi que ce soit, il retomberait automatiquement dans le type de jeux séducteurs et manipulateurs auxquels il se livrait chaque fois qu'il rencontrait une nouvelle femme séduisante. Il ne voulait pas de cela avec elle, sans savoir exactement pourquoi. Alors il garda le silence. Elle aussi. Elle avait l'air de s'attendre à ce qu'il prenne quelque initiative, mais il n'en fut rien, ce qui parut la plonger dans la perplexité. Lui aussi était perplexe, mais il laissa le silence se prolonger.

Puis elle dit, comme si, incapable de laisser cette pause durer un instant de plus, elle cherchait un prétexte et trouvait l'ouverture la plus évidente : « J'ai cru comprendre que vous êtes pour ainsi dire le polisson de la famille.

— Je l'ai été, je suppose, admit Ronnie en riant. Au moins pour mon père. Je ne me suis jamais considéré comme un mauvais garçon,

plutôt comme un opportuniste, je crois. Et questions affaires, certaines combines dans lesquelles j'ai marché n'étaient pas... disons, tout à fait honnêtes. Pour le Colonel, elles avaient un certain côté contestable. Pour moi, c'étaient des transactions comme les autres. Mais le vrai problème, ce qu'il a essentiellement à me reprocher, c'est de n'être jamais entré dans l'armée ; à ses yeux, c'est un péché impardonnable pour un Carmichael. Même s'il donne l'impression de m'avoir pardonné.

— Il vous adore, dit Peggy. Il n'arrive pas à comprendre comment vous avez pu mal tourner.

— Moi non plus, voyez-vous. Mais pas pour la même raison. À mon humble avis, je me contentais de faire ce que je trouvais logique. Je n'ai pas eu que des bonnes idées, mais ça ne suffit pas à faire de moi un méchant, hein ? Bien sûr, Hitler aurait pu dire la même chose... Au fait... et si vous me parliez de vous ? D'accord ?

— Qu'est-ce que je peux vous raconter ? » Mais elle lui donna quand même quelques repères : son enfance dans la banlieue de Los Angeles, sa famille, le lycée, ses deux premiers boulots. Rien d'inhabituel ; rien sur sa vie intime. Aucune mention de son séjour à bord de l'astronef des Entités.

Elle était énergique, gaie, directe, très sympathique ; il n'y avait rien de compliqué chez elle. À présent, Ronnie comprenait pourquoi le Colonel lui avait demandé de vivre avec lui et de l'aider à s'occuper du ranch. D'ordinaire, toutefois, les penchants de Ronnie le portaient vers des femmes d'un style plus baroque. Il fut surpris de constater à quel point il la trouvait attirante. Il commençait à voir qu'il se laisser piéger plus profondément qu'il ne l'aurait voulu au départ. Il se passait quelque chose en lui, quelque chose d'étrange, voire d'inexplicable. Bah, un tas de choses inexplicables se baladaient dans la nature par les temps qui couraient.

« Vous avez été mariée ? demanda-t-il.

— Non. L'idée ne m'en est jamais venue. Et vous ?

— Deux fois à ce jour. Des erreurs de jeunesse dans les deux cas.

— Tout le monde peut se tromper.

— Je crois que j'ai quand même eu mon quota.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Plus de mariage, par exemple ?

— Plus de mariage à la manque. »

Elle ne réagit pas à cette réplique. Au bout d'un moment, elle déclara : « Belle nuit, n'est-ce pas ? »

Et c'était vrai. Une pleine lune resplendissante, des étoiles scintillantes, un air doux et embaumé. Quelque part, le chant des grillons. Le parfum des fleurs de gardénias flottant dans la brise. Peggy si près de lui, son petit corps sain à portée de sa main, la puissante attraction qu'il exerçait sur lui.

D'où provenait cette attraction qui semblait n'avoir aucun rapport avec les qualités réelles de cette femme ? Résidait-elle dans le fait que Peggy était une planète en orbite autour du soleil – le père de Ronnie – et qu'en prenant possession d'elle il s'attacherait plus fermement au Colonel, ce qui semblait maintenant avoir une certaine importance pour lui ? Il n'en savait rien. Il se refusait même à chercher une réponse. C'était là le secret de la réussite de Ronnie tout au long de sa vie : le refus de regarder de plus près ce qu'il savait ne pas avoir avantage à comprendre.

« Pas question d'avoir des Noël's blancs en Californie du sud, répondit-il après une courte pause, mais on peut fêter fort convenablement ceux auxquels ont est réduits.

— Vous savez que je n'ai jamais vu de neige ? Sauf au cinéma.

— Moi si. J'ai habité deux ans dans le Michigan, à l'époque de mon premier mariage. C'est très joli, la neige. On s'en lasse quand on vit avec tous les jours, mais c'est beau à regarder, surtout quand ça tombe. Tout le monde devrait voir ça une fois ou deux dans sa vie. Peut-être que les Entités vont s'arranger pour faire tomber la neige en Californie, histoire de nous montrer un nouveau truc.

— Vous y croyez sérieusement ?

— À vrai dire, non. Mais on ne sait jamais ce qu'Elles vont faire, n'est-ce pas ? »

À cet instant précis, un atome de lumière blanc bleuâtre, froid et dur, fulgura dans le ciel à gauche de la lune. La lumière était si intense qu'elle semblait vibrer.

« Regardez ! réagit aussitôt Ronnie. L'étoile de Bethléem repasse en direct pour faire plaisir à son fidèle public. »

Mais Peggy n'apprécia pas la plaisanterie. Elle avait peur, en fait. Elle reprit son souffle avec un bref sifflement et se pressa contre les côtes de l'homme ; sans hésiter, il lui passa un bras autour de la taille et la tint contre lui.

Le point lumineux s'allongea pour devenir une rayure, une tache lumineuse en forme de comète qui traversa le firmament selon un axe sud-nord, trace blanche et floue qui disparut.

« Un vaisseau des Entités, commenta Ronnie. Les E.T. se payent une balade pour livrer leurs cadeaux de Noël deux jours à l'avance.

— Ne plaisantez pas à leur sujet.

— Je ne peux pas m'empêcher de plaisanter quand je pense aux Entités. Je deviendrais dingue s'il fallait que je les prenne au sérieux comme Elles le méritent.

— Je sais ce que vous voulez dire. Je n'arrive toujours pas à croire que tout cela est arrivé pour de bon. Ils sont tombés du ciel un beau jour, ces gros monstres répugnants, et hop ! ils ont pris possession de toute la planète. Ça semble impossible. C'est exactement le genre de

chose qu'on trouve dans les bandes dessinées. Ou dans les mauvais rêves.

— J'ai cru comprendre, énonça Ronnie très prudemment, que vous avez été prisonnière dans un de leurs vaisseaux.

— Oui, mais pas très longtemps. Et ça, c'était vraiment comme un rêve. Tout le temps que j'étais là-bas, je me disais : "Ça ne m'arrive pas à moi, ça ne m'arrive pas à moi". Mais si. C'était la chose la plus étrange que j'aurais jamais pu imaginer... J'ai rencontré quelqu'un de votre famille pendant que j'étais là-bas. Vous le saviez ?

— Oui. Cindy. La femme de mon oncle. Un peu excentrique sur les bords.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Quelle bizarre créature ! Elle est allée tout de suite au-devant des extraterrestres et leur a dit quelque chose du genre : "Salut, je m'appelle Cindy, bienvenue sur notre planète". Comme si c'étaient des amis de longue date.

— C'est probablement l'impression qu'elle avait.

— J'ai trouvé qu'elle passait les bornes. En plus d'être cinglée.

— Moi, elle ne m'a jamais tellement intéressé. Non que je l'aie très bien connue ou que j'en aie eu envie. Mon père, lui, la détestait carrément. Alors l'invasion n'a pas été entièrement négative pour lui, hein ? Dans le même temps, il se débarrasse de sa belle-sœur Cindy et se réconcilie avec cette canaille de Ronnie, son fils maudit. »

Peggy réfléchit un moment. « Vous êtes vraiment une canaille, alors ?

— Absolument, fit-il avec un grand sourire. Jusqu'au trognon. Mais je n'y peux rien. Je suis comme ça, c'est comme les gens qui sont roux avec des taches de rousseur. »

Un deuxième point lumineux apparut, s'étira, traversa le ciel comme un bolide en direction du nord.

Elle frissonna, blottie contre lui. « Où vont-ils ? Qu'est-ce qu'ils font ?

— Personne ne le sait. Personne ne sait rien d'eux.

— J'ai horreur de les savoir ici. Je donnerais tout pour qu'ils rentrent chez eux.

— Moi aussi. »

Elle frissonnait toujours. Il pivota de quatre-vingt-dix degrés, se pencha jusqu'à que son visage soit en face du sien, ébaucha un baiser et, lorsqu'elle commença à le lui rendre, d'abord sans conviction, ensuite avec enthousiasme, il hésita un peu moins, puis plus du tout. Vraiment plus du tout.

C'était maintenant la veille de Noël ; ils avaient réveillé comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, avec de la dinde à foison et tout le tralala de rigueur, et un nombre respectable de bouteilles de Napa Valley très correctes, tous cépages confondus,

tirées de la cave du Colonel. C'est alors, au moment où, le visage illuminé, chacun glissait dans la torpeur consécutive à un bon repas, que le Colonel se leva et annonça : « Très bien. C'est l'heure de passer aux choses sérieuses, messieurs-dames. »

Anse, qui attendait ce moment depuis son arrivée au ranch mais n'avait pas, au bout de trente-six heures, réussi à glaner le moindre indice de ce qui allait se passer, se redressa sur son siège, tendu mais complètement dégrisé, même s'il s'était permis un ou deux verres de vin supplémentaires. Les autres semblaient moins attentifs. Carole, assise en face d'Anse, avait l'œil vitreux, l'air repu. Son beau-frère, Doug Gannett, plus débraillé et grossier que jamais, semblait dormir pour de bon. Rosalie sommeillait peut-être elle aussi. Helena, l'infortunée cousine d'Anse, semblait à plusieurs millions de kilomètres de là, comme d'habitude. Son frère Paul la surveillait attentivement, en protecteur attiré. Anse nota avec désapprobation que Ronnie, tout à fait éveillé mais encore plus écarlate que d'ordinaire avec tout le vin qu'il avait bu, se blottissait contre Peggy Gabrielson, qui ne semblait pas lui en tenir rigueur.

Se lançant dans le vif du sujet avec une précision et une facilité d'élocution qui laissaient entendre qu'il avait parfaitement répété son numéro, le Colonel déclara : « Vous savez tous, je pense, que je suis quelque peu sorti de mon état de retraité depuis le début de la crise déclenchée par l'invasion. Je suis actif dans les milieux proches du front de libération de la Californie du sud et reste en contact, dans la mesure du possible, avec des secteurs de l'ancien gouvernement national qui fonctionnent encore dans divers États de la Côte est. Les communications sont très problématiques, vous le savez. Mais des nouvelles me parviennent de temps en temps sur ce qui se passe là-bas. Par exemple, pour ne citer que l'information la plus spectaculaire : depuis cinq semaines, New York est une ville fermée, totalement coupée du monde.

— Fermée... coupée... du monde ? répéta Anse. Tu veux dire, une sorte d'interdiction de circulation ?

— Une interdiction tout ce qu'il y a de total. Le pont George Washington – celui qui franchit l'Hudson – a été coupé du côté de Manhattan. Les ponts à l'intérieur de la ville ont été également bloqués d'une manière ou d'une autre. Le métro est hors service. Les divers tunnels venant du New Jersey ont été obturés. Il y a des murs en travers des autoroutes à la limite nord de la ville. Et ainsi de suite. Les aéroports, évidemment, ne fonctionnent plus depuis pas mal de temps. Résultat : la ville est complètement coupée du reste du pays.

— Et les gens qui y habitent ? demanda Ronnie. La ville de New York n'est pas tellement adaptée à l'agriculture. Ils vont se nourrir de quoi maintenant ? Ils vont se manger entre eux ?

— Pour autant que je sache, dit le Colonel, pratiquement toute la population de New York vit à présent dans les États voisins. Les habitants ont eu trois jours de préavis pour évacuer la ville, et apparemment, la plupart sont partis. »

Anse siffla. « Foutredieu ! Les putains d'embouteillages !

— Exactement. Quelques centaines de milliers d'individus étaient physiquement incapables de partir ou n'ont tout simplement pas pris les Entités au sérieux ; ils sont encore à New York, où j'imagine qu'ils vont petit à petit mourir de faim. Les autres, sept millions d'individus sans abri du jour au lendemain, sont hébergés dans des camps de réfugiés dans le New Jersey ou le Connecticut, squattent tous les immeubles vides qu'ils peuvent trouver, vivent sous la tente ou se débrouillent comme ils peuvent. Vous voyez le tableau. » Le Colonel observa une pause pour laisser à ses auditeurs tout loisir de s'imaginer la chose ; ensuite, au cas où ils n'y seraient pas parvenus, il ajouta : « Le chaos et l'anarchie, c'est clair. Quasiment un retour instantané à la barbarie et à l'état sauvage. »

Doug Gannett qui, en fin de compte, ne dormait pas, intervint alors. « C'est vrai. J'ai eu des infos par un bidouilleur de Cleve-land. Les gens sont en train de se massacrer en long, en large et en travers pour avoir de quoi manger et un coin pour s'abriter. En plus, là-bas, il fait moins cinq, il neige un jour sur trois et les citoyens crèvent de froid par milliers dans les bois. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire, nous, hein ? C'est pas notre problème. Alors, franchement, je comprends pas pourquoi vous nous ramenez ça maintenant, colonel Carmichael, tous ces trucs déprimants juste après un bon gueuleton », conclut Doug, dont la voix devenait dubitative, morose et quelque peu agressive.

Les commissures des lèvres du Colonel se plissèrent imperceptiblement, réaction dont Anse savait qu'elle était la manifestation extérieure d'une désapprobation intérieure cinglante qui confinait au dégoût. Le vieil homme n'avait jamais très bien pu dissimuler le dédain, voire le mépris qu'il ressentait envers son gendre, personnage négligé et brouillon qu'on disait expert en programmation mais qui n'avait jamais démontré sa valeur aux yeux du Colonel. En plus, au bout de treize ans, Doug n'avait pas encore réussi à appeler son beau-père autrement que « colonel Carmichael ».

« Et si les Entités faisaient la même chose à Los Angeles ? dit le Colonel. Donner à tout le monde – de Santa Monica à Pasadena dans le sens ouest-est, de Mulholland Drive à Palos Verdes et Long Beach dans le sens nord-sud – disons deux jours pour déguerpir, et interdire ensuite toutes les autoroutes et couper totalement la ville des comtés environnants. »

Il y eut des hoquets de surprise, des exclamations d'incrédulité. « Tu as des informations qui portent à croire que ça va bientôt arriver,

p'pa ?

— À vrai dire, non. Sinon j'aurais abordé le sujet depuis longtemps. Mais il n'y pas de raison que ça ne se produise pas... dans un mois, dans une semaine, demain. Elles ont déjà commencé, vous savez. Ai-je besoin de vous rappeler que l'autoroute 101 est barrée depuis six mois par des murs de béton au niveau de Thou-sand Oaks, et cela dans les deux sens ? Supposez qu'Elles décident de faire ça partout ailleurs. Imaginez un peu ce que ça serait : une formidable migration chaotique de réfugiés... chacun pour soi et au diable les conséquences ! Un million de gens partent à l'ouest vers Malibu et Topanga, un autre million pénètrent dans Van Nuys et Sherman Oaks, et tous les autres mettent le cap sur Orange County. Sur Costa Mesa, Anse et Carole. Sur Newport Beach, Rosalie et Doug. Sur Huntington Beach. Et même plein sud jusqu'à La Jolla, Ronnie. À quoi ça va ressembler ? Vous n'avez pas oublié les Troubles, n'est-ce pas ? Ce sera dix fois pire.

— Qu'est-ce que tu essaies de nous dire, p'pa ? demanda Anse.

— Que je vois une catastrophe du style de celle de New York en train de se préparer pour Los Angeles, et que vous devez tous emménager ici, au ranch, avant que ça arrive. »

Anse ne les avait jamais vus aussi interloqués. Ce n'étaient que bouches bées, yeux écarquillés, regards stupéfaits, murmures étonnés.

Le Colonel n'en avait cure. Sa voix se fit plus ferme et plus forte que jamais.

« Écoutez-moi. Nous avons de l'espace à revendre ici, et il y a des dépendances qu'on peut facilement convertir en appartements supplémentaires. Nous possédons notre propre puits. Avec un peu d'huile de coude, nous pouvons nous rendre autonomes du point de vue de la nourriture : nous pouvons cultiver n'importe quoi, sauf les espèces vraiment tropicales, et il n'y a pas de raison que toute cette bonne terre soit intégralement livrée aux amandiers et aux noyers. En outre, ici, au flanc de la montagne, nous occupons une position stratégique, facile à fortifier et à défendre. Nous...

— Attends, p'pa. S'il te plaît.

— Une minute, Anse. Je n'ai pas terminé.

— S'il te plaît. Laisse-moi dire quelque chose d'abord. » Anse n'attendit pas d'avoir la permission de s'exprimer. « Tu nous demandes sérieusement d'abandonner nos maisons, nos carrières, nos fies ?

— Quelles carrières ? Quelles vies ? dit le Colonel d'un ton brusquement tranchant. Depuis les Troubles, vous avez tous improvisé en permanence. Il n'y en a pas un parmi vous qui ait encore le boulot qui était le sien avant l'arrivée des Entités. Ou qui mène le reste de sa vie quotidienne plus ou moins de la même manière qu'autrefois. Alors, ce n'est pas comme si vous vous accrochiez à des habitudes agréables

et bien établies. Et vos maisons ? Vos jolies maisons dans la périphérie résidentielle, Anse, Rosalie, Paul, Helena ? Quand toute la population du centre de Los Angeles va déferler par chez vous pour chercher un endroit où dormir et que tout le monde sera en colère parce que leur quartier a été bouclé et pas le vôtre, que vont devenir vos mignonnes petites banlieues ? Non, non et non. Ce qui nous attend va être infiniment pire que tout ce qui s'est produit pendant les Troubles. Ça va être comme un séisme de magnitude 9 sur l'échelle de Richter, je vous préviens. Je veux que vous soyez ici, où vous serez à l'abri quand ça arrivera. »

Helena, qui était devenue veuve à vingt-deux ans dans la fureur des Troubles et n'avait pas encore commencé à s'habituer à son deuil, se mit alors à sangloter. Rosalie et Doug échangeaient des regards consternés. Steve, leur rejeton joufflu, avait l'air traumatisé, à croire qu'il voulait s'aplatir sous la table. Les seuls qui semblaient totalement calmes étaient Peggy Gabrielson, qui savait sûrement à l'avance de quoi le Colonel allait parler, et Ronnie, dont le visage affichait un masque neutre et impénétrable de joueur de poker.

Anse se tourna vers sa femme, visiblement affolée. Carole se pencha vers lui et chuchota : « Il délire complètement, non ? Il faut que tu fasses quelque chose, Anse. Essaie de le calmer.

— Il est très calme, j'en ai peur. C'est ça le problème. » Paul Carmichael, un bras tendrement passé autour des épaules de sa sœur, lâcha, avec son aplomb habituel : « Je ne doute pas, oncle Anson, que nous serons mieux ici, sur cette montagne, si ce qui s'est passé à New York se reproduit à Los Angeles. Mais quelles sont au juste les chances que cela arrive ? Les Entités pouvaient fermer New York rien qu'en coupant une demi-douzaine de grandes voies de communication. Isoler totalement Los Angeles serait beaucoup plus compliqué. »

Le Colonel opina du chef et s'humecta les lèvres d'un air pensif.

« Plus compliqué, certes. Mais Elles le pourraient si Elles le voulaient. Je ne sais pas si Elles en ont l'intention ; personne ne le sait. Laissez-moi quand même vous communiquer une information supplémentaire susceptible d'affecter votre décision. Ou du moins vous en communiquer une partie. »

C'était trop énigmatique. Froncements de sourcils à la ronde.

« Comme je vous l'ai dit, je suis plus actif dans la Résistance que j'ai bien voulu l'admettre devant vous, et il se trouve donc que j'ai accès à une bonne partie des informations qui circulent dans la clandestinité. Je n'ai pas l'intention de vous communiquer des détails confidentiels, c'est évident. Ce que je peux vous confier, en revanche, c'est que certaines factions au sein de la Résistance envisagent une tentative très sérieuse de frappe militaire contre une enclave des Entités juste après le Nouvel An. C'est une idée irréflechie, stupide et

très dangereuse, et je prie le Seigneur qu'elle ne soit jamais mise à exécution. Mais si elle l'est, ce sera sûrement un échec ; les Entités ne manqueront pas d'exercer de sévères repréailles et nous n'aurons plus qu'à recommander nos âmes à Dieu. Il en résultera un chaos inconcevable et, où que vous soyez à ce moment-là, vous regretterez de n'avoir pas accepté ma proposition de vous installer ici. C'est tout ce que vais dire. Pour le reste, à vous de voir. »

Il balaya la pièce d'un regard circulaire, dur, farouche, presque provocant, avec sa pleine autorité d'officier commandant.

« Alors ? »

Le Colonel regardait Anse droit dans les yeux. L'aîné, le préféré. Mais celui-ci ne savait quoi dire. La situation allait-elle vraiment devenir aussi apocalyptique que ça ? Il respectait la sollicitude dont le vieil homme faisait preuve envers eux. Mais même maintenant, après tout ce qui s'était passé, il n'arrivait pas à croire que le ciel allait tomber sur la tête de Los Angeles comme ça. Et il ressentait une puissante opposition intérieure à l'idée d'abandonner tout ce qui restait de l'existence qu'il s'était construite là-bas, à Orange County, de déraciner toute sa famille sur une simple suggestion du Colonel pour s'enterrer comme un ermite au flanc de cette montagne. S'installer ici avec son père, son frère – cette sournoise crapule – et tous les autres ! Tous à Fort Carmichael, pour ainsi dire.

Il resta muet sur son siège, coincé, bloqué.

Puis une voix joviale s'éleva d'un coin de la pièce. « Je suis d'accord avec toi, p'pa. Il faut rester ici, pas ailleurs. Je vais rentrer juste après Noël, emballer mes affaires et revenir ici avant le premier de l'an. »

Ronnie.

Ses paroles tombaient sur un Anse stupéfait comme autant de coups de tonnerre. Il faut rester ici, pas ailleurs.

Même le Colonel sembla momentanément abasourdi en se rendant compte que Ronnie, contre toute attente, avait été le premier à l'approuver. Un comble. Lui, Ronnie, qui se repliait avant tout le monde vers le nid paternel. Mais le Colonel se reprit presque immédiatement.

« Bien. Bien. C'est formidable, Ronnie. Et les autres, alors ? Doug, Paul, vous êtes tous les deux experts en informatique. L'informatique, je n'y connais que pouic, et pourtant, ça me serait bien utile. Nous communiquons un peu télématiquement avec d'autres villes, mais c'est très insuffisant. Si vous habitiez ici, vous pourriez cliquer directement dans le réseau de la Résistance et nous aider à programmer quelques procédures vitales pour nous. Rosalie, tu es avec un agent de change ou quelqu'un dans cette branche, pas vrai ? Au prochain stade de la dislocation de la société, vous pourriez sans doute nous aider à

imaginer comment nous adapter aux changements qui nous attendent. Et toi, Anse... »

Celui-ci avait le vertige. Il n'arrivait toujours pas à se décider. En face de lui, Carole, qui lisait dans son esprit sans la moindre difficulté, lui disait non, non, non, non en silence, les lèvres exagérément pincées.

« Anse ? répéta le Colonel.

— Je crois qu'un peu d'air frais me ferait du bien. »

Il sortit avant que son père ait la moindre chance de réagir.

Il faisait plus frais ce soir-là que la veille, mais la température était encore clémente. La pluie n'allait pas tarder à tomber, il le sentait. Anse regarda Santa Barbara au fond du canyon et imagina que la petite ville était la gigantesque métropole de Los Angeles, imagina L.A. en flammes, ses autoroutes hermétiquement bloquées et de vastes colonnes de réfugiés qui se dirigeaient vers sa rue, sa maison, poussées par des essaims d'Entités voraces qui flottaient derrière elles.

Il se demanda aussi ce que cachait l'obéissance précipitée de Ronnie. Flattait-il le vieil homme pour gagner sournoisement la première place dans son cœur après leur longue inimitié ? Pourquoi ? Dans quel but ?

Peggy Gabrielson y était peut-être pour quelque chose. Anse avait la quasi-certitude que Ronnie et Peggy avaient passé la nuit ensemble. Le Colonel le savait-il ? Leur langage corporel était suffisamment explicite. Sauf, peut-être, pour le Colonel. Il n'aurait pas apprécié. Il considérerait ce genre de comportement d'un œil plutôt victorien et se montrait très protecteur vis-à-vis de Peggy. Il interviendrait sûrement.

En tout cas, quoi que puisse en penser le Colonel, Ronnie avait sûrement des visées sur Peggy, au point d'être prêt à s'installer au ranch pour prolonger cette liaison. L'espace d'un instant, Anse entretenait la folle idée qu'il serait obligé d'emménager ici lui aussi pour protéger son père des projets de Ronnie, quels qu'ils soient. Parce que Ronnie était totalement amoral. Capable de tout.

Anse avait été troublé par l'amoralité de son cadet depuis qu'il s'était trouvé assez grand pour saisir la vraie nature de Ronnie. Car, songea Anse, il n'était pas immoral comme le Colonel le croyait, mais bel et bien amoral. Le genre d'homme qui fait ce qui lui plaît sans s'attarder une milliseconde à envisager les questions du bien et du mal, de la culpabilité ou de la honte. Il fallait redoubler de prudence quand on avait affaire à un individu de cette espèce.

Mais Anse était tout aussi intimidé par la vive intelligence de son frère – et ce, depuis toujours. L'esprit de Ronnie fonctionnait plus vite que le sien et le transportait en des lieux insolites auxquels Anse n'aurait jamais accès.

Anse savait que lui-même était essentiellement un homme

ordinaire et respectable, avec ses défauts, plus faible qu'il ne voulait l'être, coupable à l'occasion de gestes qu'il désapprouvait. Ronnie ne désapprouvait jamais les faits et gestes de Ronnie. C'en était effrayant. Il était démoniaque, diabolique, même. Capable de tout, ou presque. Aux yeux de l'imparfait et prosaïque Anse, qui aimait sa femme et lui était pourtant souvent infidèle, qui obéissait en toutes choses à la volonté de fer de son père et n'avait pourtant pas daigné avoir la carrière militaire distinguée qu'on attendait de lui, Ronnie – qui ne s'était jamais soucié de quelque carrière militaire que ce soit, ni n'avait donné la moindre explication de cette indifférence – Ronnie était un personnage terrifiant, un être supérieur qui ne cessait de le déborder par des manœuvres qu'il ne comprenait pas.

Animé par des motifs qui restaient pour Anse un mystère impénétrable, Ronnie avait toujours un coup d'avance sur lui. Deux mariages précipités et deux divorces éclairs, sans raisons visibles pour les premiers comme pour les seconds. Ses passages tout aussi rapides et énigmatiques d'une activité commerciale à l'autre sans cesser de flirter avec l'illégalité. Ou bien la fois où, encore petits garçons tous les deux, Ronnie avait justifié une odieuse manifestation d'hostilité en expliquant qu'il était furieux que ce soit Anse et non lui qui avait reçu le privilège sacré de porter le nom héréditaire, Anson Carmichael IV, et que lui, Ronald Jeffrey Carmichael, allait le lui faire payer un million de fois tant qu'ils vivraient l'un et l'autre.

Et voilà que Ronnie sautait contre toute attente sur la proposition du Colonel, se déclarant sur-le-champ prêt à s'installer ici et à y habiter pour toujours à la droite de son père tandis que le reste de la Californie du sud se désintégrerait autour d'eux. Que savait Ronnie, au juste ? Que voyait-il dans les jours à venir qui soit invisible pour Anse ?

Anse songea à ses enfants au milieu de la guerre civile. Ce serait une réédition des Troubles, mais en pire. Des fusillades dans la rue, des incendies qui feraient rage à l'horizon nord, une fumée noire qui remplirait le ciel, des hordes surexcitées qui convergeraient sur Costa Mesa, son quartier – par centaines de milliers, venues de Torrance, de Carson, de Long Beach, de Gardena, d'Inglewood, de Culver City, de Redondo Beach et de la foule d'autres petites localités qui constituaient la conurbation tentaculaire de Los Angeles –, des gens qui auraient été chassés de chez eux par l'oukase des Entités et se proposeraient de se réfugier chez lui. Il imaginait Jill, Mike et Charlie risquant un œil derrière lui sur la véranda, déroutés, effrayés, le visage exsangue, et demandant d'une voix plaintive : « Papa, papa, pourquoi il y a tant de gens dans notre rue, qu'est-ce qu'ils veulent, pourquoi ils ont l'air si malheureux ? » Tandis qu'à l'intérieur de la maison, Carole ne cesserait de gémir en l'appelant d'une voix étranglée par la peur :

« Anse... Anse... Anse... Anse... »

Cela n'arriverait jamais. Jamais. Jamais, jamais, non, jamais. Ces images n'existaient que dans le délire apocalyptique du vieil homme. Probablement ses souvenirs du Viêt-nam qui lui remontaient une fois de plus à la tête.

Malgré tout, le temps de revenir du bord du patio à la porte de la maison, Anse fut surpris de découvrir qu'il avait finalement plus ou moins décidé de s'installer au ranch. Et une fois à l'intérieur, il découvrit aussi que tous les autres étaient parvenus à la même conclusion.

Noël, très tôt le matin. Le Colonel rêvait dans son lit. Très souvent, il rêvait de l'époque heureuse, juste après la guerre, où il avait enfin retrouvé sa famille – ses enfants autour de lui et sa femme dans son lit tous les soirs, dans la coquette maison qu'il louait au coeur d'une riante bourgade du Maryland. Et ce rêve revenait une fois de plus. Des jours bénis, du moins vus sous l'éclairage rosé du rêve. Il faisait son doctorat à Johns Hopkins, passait des journées entières à la bibliothèque, puis rentrait pour retrouver le robuste petit Anse, qui avait toujours dix ou onze ans dans ses rêves, Rosalie, jolie petite fille en jeans maculés, et Ron, pas plus de deux ans, mais ayant déjà cette lueur canaille dans le regard. Et le meilleur dans tout ça : Irène, encore en pleine santé, jeune, trente ans à peine et délicieuse à contempler, avec ses cuisses fermes et musclées, ses seins durs et haut perchés, sa longue et éblouissante crinière de cheveux dorés. Elle s'avancait maintenant vers lui, souriante, rayonnante, simplement vêtue d'un évanescant petit négligé couleur d'améthyste...

Mais, discipliné comme toujours, le Colonel ne dormait que d'un oeil – habitude professionnelle acquise de longue date. Un doux chuintement musical se fit entendre à son chevet – le téléphone branché sur sa ligne personnelle – et, à la deuxième sonnerie, Irène et son négligé avaient disparu et le téléphone était dans sa main.

« Carmichael.

— Général Carmichael, ici Sam Bacon. » L'ancien chef de la majorité au Sénat, tennisman au remarquable jeu de jambes, à présent l'un des responsables civils les plus haut placés dans l'Armée de libération californienne. « Je suis désolé de vous réveiller de si bonne heure le jour de Noël, mais...

— Vous avez probablement de bonnes raisons pour ça, sénateur.

— Hélas, oui. On vient d'avoir des informations de Denver. Ils vont tenter leur coup au laser finalement.

— Ah, les connards, les sales fils de pute !

— Euh... oui. Oui, absolument. » Bacon semblait légèrement désorienté par ces épithètes pittoresques auxquelles le Colonel ne l'avait pas habitué. « Ils ont vu le rapport de Joshua Leonards, reprit-

il, les commentaires de Peter aussi, et leur réaction, c'est de continuer quand même. Ils ont leur propre anthropologue – non, sociologue ; d'après lui, ne serait-ce que pour des raisons symboliques, il nous faut amorcer contre les Entités une contre-offensive quelconque, qui n'a de toute façon que trop tardé, et maintenant que nous avons réellement la possibilité de le faire...

— Folie symbolique, oui ! diagnostiqua le Colonel.

— Nous sommes tous d'accord là-dessus, mon général.

— Et c'est pour quand ?

— Ils sont assez cachottiers. Mais nous avons aussi intercepté sur le Réseau un message adressé par leur Q.G. du Colorado à leurs auxiliaires du Montana qui semble assez clairement indiquer que la frappe aura lieu le 1er ou le 2 janvier. Donc, dans sept jours environ.

— Merde, merde, merde.

— Nous avons déjà informé le Président, et il va envoyer un contrordre à Denver.

— Le Président, prononça le Colonel comme si c'était une obscénité de plus. Pourquoi ne pas avertir Dieu, tant qu'on y est ? Et le Pape. Et le professeur Einstein. Denver ne tiendra aucun compte de contrordres émanant de Washington. Washington, c'est de l'histoire ancienne. Je ne devrais pas être obligé de vous le rappeler, sénateur. Ce qu'il faut faire, c'est envoyer nous-mêmes quelqu'un à Denver et désarmer ce satané laser avant qu'ils puissent s'en servir.

— J'en conviens. Joshua et Peter aussi. Mais nous rencontrons une opposition sérieuse au sein même de notre groupe.

— Au motif qu'un acte de sabotage dirigé contre nos chers camarades du front de libération de Denver serait une trahison contre l'humanité en général, c'est ça ?

— Pas exactement, général Carmichael. L'opposition est motivée par des raisons strictement militaires, j'en ai peur. Le général Brackenbridge et le général Comstock estiment que la frappe laser de Denver est une bonne chose à tenter à l'heure actuelle.

— Seigneur Tout-Puissant ! Alors, je suis en minorité, Sam ?

— Je regrette d'avoir à vous dire que oui, mon général. » Le Colonel sentit son courage l'abandonner. Il avait redouté de voir les choses en arriver là.

Brackenbridge était quelqu'un de haut placé chez les Marines avant la Conquête. Comstock venait de la marine. Même un amiral pouvait être général dans l'Armée de libération californienne.

Ils étaient l'un comme l'autre beaucoup plus jeunes que le Colonel ; il n'avaient jamais eu la moindre expérience militaire, pas même une petite opération de police dans quelque jungle du Tiers-Monde. C'étaient des ronds-de-cuir tous les deux. Mais ils représentaient deux voix contre la sienne dans la direction militaire du

comité exécutif.

Le Colonel s'était douté qu'ils allaient adopter la position qui était désormais la leur. Et les avait attaqués là-dessus.

Laissez-moi vous rappeler, avait-il dit, un épisode d'histoire militaire remarquablement ignoble. En Tchécoslovaquie, pendant la deuxième guerre mondiale, la résistance tchèque avait réussi à assassiner le commandant nazi local, un personnage particulièrement monstrueux du nom de Reinhard Heydrich. Sur quoi les Nazis ont rassemblé tous les habitants du village où la chose s'était passée, qui s'appelait Lidice, ont exécuté tous les hommes et envoyé femmes et enfants dans des camps de concentration où ils sont morts eux aussi. Vous ne croyez pas que la même chose risque de se passer, mais en vingt mille fois pire, si nous levons le petit doigt contre ces précieuses Entités ?

Ils l'avaient laissé parler jusqu'au bout, avec toute l'éloquence dont il était capable ; ça n'avait servi à rien.

« Quand le vote a-t-il eu lieu ? demanda-t-il.

— Il y a vingt minutes. J'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir immédiatement. »

Le Colonel aurait bien voulu se replonger doucement dans son rêve. Le 17, Brewster Drive, encore une fois ; la jeune Irène dans son négligé améthyste ; les bouts rosés et fermes des seins magnifiques qui finiraient par la tuer, clairement visibles sous l'étoffe légère. Mais rien de tout cela n'était disponible en ce moment.

Ce qui était disponible, en revanche, perché très haut au-dessus de la Terre sur une orbite géosynchrone, c'était un satellite militaire armé de lasers, vieux de trois ans, que les Entités avaient bizarrement oublié lorsqu'Elles avaient neutralisé les autres armes orbitales humaines, à moins qu'Elles n'en aient pas saisi la destination ou n'en aient tout simplement pas peur. Il pouvait diriger un faisceau à très haute énergie sur tout point de la Terre au-dessus duquel il se trouvait passer. Conçu, en cette lointaine et idyllique époque d'avant les Entités, pour être le policier global polyvalent des États-Unis, il était équipé de l'équivalent haute technologie d'une matraque à très long manche : la capacité de tracer, en guise d'avertissement, un sillon incandescent sur le territoire de tout pays minable dont le dictateur en carton-pâte serait sujet à un accès soudain de folie des grandeurs.

Le problème, c'était que le logiciel qui activait le rayon laser mortel dudit satellite avait été perdu pendant les Troubles et que l'engin restait perché là-haut en pure perte, à enchaîner inutilement orbite sur orbite.

Il y avait maintenant un gros problème de plus, à savoir que l'homologue de l'Armée de libération californienne au Colorado avait découvert une copie de sauvegarde du programme d'activation et se

proposait fièrement de lancer une attaque au laser contre le Q.G. des Entités à Denver.

Le Colonel savait ce qu'en seraient les conséquences. Et les redoutait.

« Il n'y a donc aucun moyen, diplomatique ou autre, de les empêcher de lancer leur attaque ? demanda-t-il à l'ex-chef de la majorité sénatoriale.

— Apparemment non, mon général. »

Lidice, songea-t-il. C'est Lidice qui va recommencer.

« Les cons, dit tranquillement le Colonel. Bande de têtes brûlées à tendances suicidaires ! »

De l'autre côté de l'océan, en Angleterre, Noël était arrivé depuis longtemps.

Un enfant était né à Bethléem ce jour même quelque deux mille ans plus tôt, et deux mille ans plus tard, des enfants naissaient toujours à Noël dans le monde entier, bien que la coïncidence puisse être un handicap pour la mère et l'enfant, qui devaient affronter les risques généralement associés au surpeuplement des hôpitaux et à la réduction du personnel en cette période de l'année. Mais les conditions hospitalières en vigueur n'avaient guère d'importance pour la mère de l'enfant au père incertain et aux perspectives d'avenir plutôt sombres qui était sur le point de venir au monde en des circonstances malheureuses et pénibles, dans une réserve non chauffée au premier étage d'un modeste restaurant pakistanais prétentieusement nommé Khan's Mogul Palace, à Salisbury, Angleterre, aux toutes premières heures du matin de ce troisième Noël après l'avènement des Entités.

Salisbury, agréable petite cité située au sud-ouest de Londres, est la ville principale du comté du Wiltshire. Elle se distingue par son charme médiéval relativement intact, sa gracieuse et imposante cathédrale du treizième siècle, et par la présence, à une douzaine de kilomètres, du célèbre ensemble mégalithique préhistorique connu sous le nom de Stonehenge. Stonehenge, dans l'obscurité précédant l'aube de ce jour de Noël, subissait un des événements les plus remarquables de son histoire et, malgré l'heure matinale (ou tardive), un grand nombre des habitants de Salisbury s'étaient déplacés pour assister au spectacle.

Mais pas Halim Khan, le propriétaire du Khan's Mogul Palace, ni son épouse Aïcha, qui dormaient tous les deux dans leur lit, car ni l'un ni l'autre ne s'intéressait le moins du monde au monument païen qu'était Stonehenge et encore moins à l'étrange transformation qui l'affectait alors. Et certainement pas la fille de Halim, Yasmina Khan, dix-sept ans, qui avait froid, peur, et gisait à demi nue à même le sol de la réserve au premier étage du restaurant paternel ; cachée entre un

énorme sac de lentilles et un sac encore plus énorme de farine, elle se tordait dans d'atroces souffrances tandis que la honte et la maternité clandestine fondaient sur elle comme l'épée vengeresse d'Allah courroucé.

Elle avait péché. Elle le savait. Son père, son père replet, réticent, surmené, mortellement épuisé et en fait déjà moribond, l'avait plusieurs fois par le passé mise en garde contre le péché et ses conséquences, parlant avec plus de force qu'elle ne lui en avait jamais connu ; et pourtant, elle avait choisi de courir le risque. Trois fois seulement, avec trois garçons différents, une fois chacun, tous les trois anglais et de race européenne. Andy. Eddie. Richie.

Des prénoms qui flambaient comme autant de bûchers dans les voies neurales de son âme.

Sa mère – pas vraiment sa mère ; sa vraie mère était morte quand Yasmina avait trois ans –, Aïcha, donc, la deuxième épouse de son père, la femme robuste et impassible qui l'avait élevée et assuré depuis si longtemps la cohésion de la famille et la bonne marche du restaurant, lui avait elle aussi prodigué des avertissements, mais en des termes tout à fait différents. « Tu es une femme, maintenant, et une femme doit se permettre un peu de plaisir dans la vie. Mais tu dois faire attention. » Pas un mot du péché ; il n'avait été question que d'éviter des ennuis.

Certes, Yasmina avait fait attention, ou le croyait, mais manifestement pas assez. Elle avait donc manqué à sa promesse à Aïcha. Et désobéi à son triste et taciturne père, puisqu'elle avait péché en dépit de ses mises en garde. Et c'était maintenant Allah qui allait la punir. Qui la punissait déjà. La punissait d'une manière atroce.

Elle avait mis très longtemps à se rendre compte qu'elle était enceinte. Elle ne s'y attendait pas. Yasmina voulait croire qu'elle était encore trop jeune pour avoir un bébé ; ses seins étaient trop petits et ses hanches trop étroites, presque masculines. Et à chacune des trois fois où elle avait fait ça avec un garçon – par impulsion, furtivement, presque à contrecour, une fois dans une cave à l'odeur de moisi, une fois dans l'épave d'un autobus et une fois ici-même dans cette réserve – elle avait pris ses précautions après coup, avalant diligemment les pilules qu'elle avait achetées en secret dans une boutique de Winchester tenue par une Hindoue au sourire affecté : deux minuscules pilules vertes le matin et la grosse jaune le soir, cinq jours de suite.

Les pilules étaient tellement écourantes qu'elles devaient forcément produire l'effet attendu. Mais non. Yasmina devait se répéter mille fois qu'elle n'aurait jamais dû acheter des pilules à une Hindoue ; mais c'était déjà trop tard.

Le premier signe s'était manifesté environ trois mois auparavant.

Ses seins avaient commencé à s'étoffer. Ce qui, au début, ne lui avait pas déplu. Elle avait toujours été maigrichonne et il lui semblait que son corps se développait enfin. Les seins, ça plaisait aux garçons. On les voyait baisser rapidement les yeux pour évaluer votre poitrine, même s'ils donnaient l'impression de croire que vous n'aviez rien remarqué. Chacun de ses trois amants lui avait mis la main au corsage pour lui toucher la poitrine, et au moins un – Eddie, le deuxième – avait vraiment été déçu par ce qu'il avait trouvé là. Il l'avait dit, comme ça : « C'est tout ? »

Mais voilà que ses seins prenaient chaque semaine plus de poids et de volume ; ils commençaient à lui faire un peu mal et les mamelons sombres se mettaient à saillir bizarrement des petits ronds lisses où ils se nichaient. Yasmina commença donc à avoir peur ; et quand ses saignements persistèrent dans leur retard, elle eut encore plus peur. Mais ses saignements avaient toujours eu des retards. Une fois, l'année précédente, ils s'étaient fait attendre trois mois, et elle était alors absolument vierge et intacte.

Il y avait tout de même ses seins ; et puis ses hanches commencèrent à s'épanouir. Yasmina ne dit rien, vaqua à ses occupations, bavardait aimablement avec les clients, qui l'aimaient bien parce qu'elle était mince, jolie et polie, et fit semblant de ne rien remarquer. Plus d'une fois, la nuit, sa main glissait jusqu'à son ventre plat de garçonne, cherchant anxieusement la vie qui se cachait là, tapie sous la peau tendue. Elle ne sentait rien.

Mais il y avait quand même quelque chose, et début novembre, c'était un infime renflement, rien qu'un noud minuscule qui grossissait sous son nombril, un peu plus chaque jour. Elle se mit à laisser flotter ses corsages pour cacher la récente plénitude de ses seins et l'arrondissement bourgeonnant de son ventre. Elle ouvrit les coutures de ses pantalons et perça deux nouveaux trous dans sa ceinture. Elle avait de plus en plus de mal à travailler, à porter les lourds plateaux toute la soirée et à passer ensuite des heures à faire la vaisselle, mais elle se força à avoir l'énergie nécessaire. Il n'y avait personne pour la remplacer. Son père prenait les commandes, Aïcha se chargeait de la cuisine, Yasmina servait et assurait le nettoyage après la fermeture. Son frère Khalid n'était plus là, tué en défendant Aïcha contre une bande d'Européens pendant les émeutes qui avaient éclaté après l'arrivée des Entités, et sa sœur Leïla, qui n'avait que cinq ans, était trop petite pour se rendre utile au restaurant.

À la maison, personne ne fit de commentaires sur sa nouvelle façon de s'habiller. Peut-être pensaient-ils que c'était la mode.

C'était à peine si son père lui jetait un coup d'œil ces temps-ci ; préoccupé par son restaurant en perte de vitesse et sa santé chancelante, il tournait en rond en courbant l'échiné, secoué par une

toux tenace, et n'arrêtait pas de prier tout bas. Il avait quarante ans et en paraissait soixante. Le Khan's Mogul Palace était presque désert, soir après soir, même en fin de semaine. Les gens ne voyageaient plus depuis que les Entités étaient là. Il n'y avait plus d'étrangers qui venaient du bout du monde passer la nuit à Salisbury avant d'aller visiter Stonehenge.

Quant à sa belle-mère, Yasmina s'imaginait la voir lui décocher de temps à autre des regards obliques, et s'en inquiétait. Mais Aïcha ne disait mot. Elle ne se doutait donc de rien, probablement. Aïcha n'était pas du genre à garder le silence si elle soupçonnait quelque chose.

Les fêtes de Noël se rapprochaient. Les jambes gonflées de Yasmina étaient lourdes comme des souches, ses seins durs comme le roc, et elle avait des nausées en permanence. Ça n'allait plus tarder ; elle ne pouvait plus échapper à la vérité. Mais elle n'avait rien de prévu. Si Khalid avait été là, il aurait su quoi faire. Mais Khalid était mort. Elle allait être obligée de laisser les choses se passer en espérant qu'Allah, quand Il aurait fini de la punir, lui pardonnerait et se montrerait miséricordieux.

On était la veille de Noël, et il y avait quatre tables d'occupées. C'était une surprise que d'avoir tant de clients un soir où la plupart des Anglais dînaient chez eux. Au mitan de la soirée, Yasmina crut qu'elle allait tomber au beau milieu de la salle et envoyer son plateau chargé de poulet au biriani, de mouton vinda-loo, de brochettes boti et de chopes de bière vomir son contenu aux quatre coins du plancher. Elle retrouva son équilibre mais, une heure plus tard, elle tomba effectivement, ou plutôt, s'effondra sur les genoux dans le couloir entre la cuisine et les poubelles, là où personne ne pouvait la voir. Elle s'accroupit, saisie de vertige, en nage, haletante, saturée par la nausée ; elle sentait ses entrailles trembler et d'étranges spasmes descendre sur le devant de son corps et dans ses cuisses ; au bout d'un moment, elle se releva et continua avec son plateau vers la poubelle.

Ça va être pour cette nuit, se dit-elle.

Et pour la millième fois de la semaine elle se livra mentalement au même petit calcul : 24 décembre moins neuf mois, ça fait le 24 mars, Donc, le père est Richie Burke. Au moins, c'est aussi lui qui m'a donné du plaisir.

Andy, c'était le premier. Yasmina n'arrivait pas à se rappeler son nom de famille. Le teint pâle avec des taches de rousseur, très mince, le sourire enjôleur... et une nuit d'été, juste après son seizième anniversaire... Le restaurant était fermé parce que son père, dont la maladie venait de se déclarer, se trouvait à l'hôpital pour quelques jours ; Andy l'invita à danser, lui paya deux pintes de bière brune et, bien plus tard dans la nuit, lui parla d'une soirée spéciale chez un ami à laquelle il était invité. Finalement, il n'y avait pas de fête, rien

qu'une cave qui sentait le mois, un vieux canapé, et les mains du garçon qui se promenaient sous son corsage puis entre ses jambes, le pantalon de Yasmina qui descendit tout seul et hop ! – tout de suite ! – un long truc rougeâtre, mince et dur, qui émergea de lui pour se glisser en elle. La chose fut expédiée en deux temps, trois mouvements, il eut un hoquet et un frisson, blottit sa tête contre sa joue à elle, et voilà. C'était censé faire mal la première fois, mais elle n'avait presque rien senti, ni douleur, ni rien qui ressemble à du plaisir. Lorsqu'elle l'avait revu une autre fois dans la rue, il lui avait décoché un grand sourire en rougissant jusqu'aux oreilles, adressé un clin d'œil -mais pas un mot – et ils ne s'étaient depuis lors jamais plus reparlé.

Ensuite Eddie Glossop, à l'automne, celui qui avait trouvé ses seins trop petits et le lui avait dit. Eddie, le colosse aux larges épaules qui travaillait pour un boucher en gros et cultivait une apparence mondaine. Il était vieux – presque vingt-cinq ans. Elle était sortie avec lui parce qu'elle savait qu'il devait y avoir du plaisir à la clé, ce plaisir qu'elle n'avait pas connu avec Andy. Mais elle n'en avait pas eu avec Eddie non plus. Des soupirs et des halètements à revendre, ça oui, quand il s'était allongé sur elle dans l'allée centrale de l'autobus calciné au bord de la route qui menait à Shaftesbury, mais à part ça... Bien plus gros qu'Andy là où ça comptait, il lui avait fait mal quand il l'avait pénétrée. Heureusement que ce n'était pas la première fois pour elle. Mais il aurait mieux valu qu'il n'y ait pas eu de première fois du tout.

Et enfin Richie Burke, dans cette même réserve, par une nuit de mars étrangement chaude où tout le monde dormait dans l'appartement familial du rez-de-chaussée, derrière le restaurant. Elle avait monté l'escalier sur la pointe des pieds et Richie avait grimpé au tuyau d'écoulement pour entrer par la fenêtre. Richie : grand, élancé, gracieux, qui jouait si bien de la guitare, chantait et racontait à tout le monde qu'un jour il serait général dans la guerre contre les Entités et les chasserait de la face de la Terre. Un amant étonnant, ce Richie. Elle avait gardé son corsage parce qu'Eddie l'avait fait douter de ses seins. Richie la caressa et la cajola pendant ce qui lui parut des heures, même si elle avait une peur terrible qu'ils soient découverts et aurait voulu qu'il arrive plus vite au but ; et lorsqu'il la pénétra, ce fut comme si une tige d'un métal lisse et huilé glissait en elle et se mouvait doucement, doucement, doucement, allant et venant en souplesse, jusqu'à ce que naissent en elle de merveilleuses palpitations et qu'elle soit inondée par une éruption de plaisir qui la fit gémir si fort que Richie fut obligé de lui mettre la main sur la bouche pour l'empêcher de réveiller toute la maisonnée.

C'était cette fois-là que le bébé avait été conçu. Cela ne faisait

aucun doute. Le lendemain, elle rêva d'épouser Richie et de passer le reste de ses nuits dans ses bras. Mais à la fin de la semaine, Richie disparut de Salisbury – on dit qu'il était allé rejoindre un mouvement de résistance clandestin qui voulait mener une guérilla contre les Entités – et on n'avait plus jamais entendu parler de lui.

Andy. Eddie. Richie.

Et voilà qu'elle se retrouvait sur le plancher de la réserve, sans pantalon, avec la grosse bosse de son ventre qui lui envoyait des messages de douleur et de honte dans tout le corps. Elle n'avait sur elle qu'une couverture usée jusqu'à la trame qui puait l'huile à friture. Elle avait perdu ses eaux vers minuit. Là, elle s'était traînée à l'étage pour attendre dans la terreur que le grand désastre de sa vie finisse de se produire. Les contractions se succédaient à intervalles de plus en plus rapprochés comme autant de petits séismes internes. Maintenant, il devait être deux, trois, peut-être quatre heures du matin. Combien de temps ça allait durer ? Encore une heure ? Six ? Douze ?

Se repentir et appeler Aïcha à l'aide ?

Non. Non. Elle n'osait pas.

Quelques heures plus tôt, des voix étaient montées de la rue. Des bruits de pas. Bizarre, ces cris et ces bousculades dans la nuit à cette heure. D'ordinaire, les réjouissances de Noël ne se prolongeaient pas si tard. Elle avait du mal à comprendre ce que disaient les gens ; c'est alors qu'au milieu du tumulte elle entendit soudain, très clairement :

« Les extraterrestres ! Ils démolissent Stonehenge, ils démontent tout !

— Va chercher ta charrette, Charlie, on va aller voir ça ! »

Démolir Stonehenge ? Bizarre. Bizarre. Pourquoi feraient-ils ça ? se demanda Yasmina. Mais la douleur devenait si forte qu'elle ne pouvait plus tellement penser à Stonehenge ni aux Entités qui avaient renversé en un clin d'œil les Européens invincibles et dominaient maintenant le monde ; elle ne songeait qu'à ce qui se passait eh elle, aux flammes qui lui dansaient dans la tête, aux ondes qui ébranlaient son ventre, à l'irrésistible mouvement descendant de... du...

De quelque chose.

« Allah soit loué, Seigneur de l'Univers, le Compatissant, le Miséricordieux, murmura-t-elle timidement. Il n'y a de dieu qu'Allah, et Mahomet est Son prophète. »

Et encore : « Allah soit loué, Seigneur de l'Univers. »

Et encore.

Et encore.

La douleur était atroce. Yasmina s'ouvrait en deux.

« Abraham, Isaac, Ismaël ! » La chose avait commencé à se mouvoir en spirale dans son corps, comme un tire-bouchon imprimant une trace brûlante dans sa chair. « Mahomet ! Mahomet ! Mahomet ! Il

n'y a de dieu qu'Allah ! » À présent, les mots fusaient sans aucune timidité. Que Mahomet et Allah la sauvent, à supposer qu'ils existent. À quoi serviraient-ils s'ils ne pouvaient la sauver, elle, si innocente, si ignorante, dont la vie était à peine entamée ? Alors, tandis qu'une lance de feu l'éventrait et que les os de son bassin semblaient éclater, elle vomit un torrent d'autres noms, Moïse, Salomon, Jésus, Marie et même les noms hindous interdits, Shiva, Krishna, Shakti, Kali, quiconque pourrait l'aider à surmonter cette épreuve, n'importe qui...

Elle hurla trois fois : trois cris brefs, aigus, perçants. Elle sentit un atroce déchirement interne et le bébé jaillit d'elle avec une rapidité étonnante, suivie d'un flot de sang, un Gange rouge qui ne s'arrêtait plus. Yasmina comprit tout de suite qu'elle allait mourir. Quelque complication était intervenue. Elle allait se vider entièrement et mourir. Déjà, quelques instants seulement après la naissance, elle baignait dans un calme irréel et inattendu. Elle n'avait plus la force de crier ni même de s'occuper de l'enfant. Il était quelque part entre ses cuisses ouvertes, elle n'en savait pas plus. Elle gisait sur le dos, peu à peu noyée dans une flaque de sang et de sueur qui s'amplifiait. Elle leva les bras vers le plafond et les ramena pour étreindre ses seins palpitants, gonflés de lait. Elle n'invoquait plus de noms divins. C'était à peine si elle se rappelait le sien.

Elle sanglotait en silence. Tremblait. Tout en essayant de ne pas bouger, car cela risquait d'aggraver l'hémorragie. Une heure s'écoula, ou une semaine, ou une année. Puis elle entendit une voix angoissée au-dessus d'elle dans le noir.

« Quoi ? Yasmina ? Oh, mon Dieu, mon Dieu ! Ton père va en mourir ! »

C'était Aïcha. Qui se penchait sur elle, l'enveloppait de ses bras puissants, lui soulevait la tête, l'appuyait contre le tiède sein maternel.

« Yasmina, tu m'entends ? Oh, Yasmina ! Mon Dieu, mon Dieu ! » Puis un ululement de chagrin monta comme un geyser de la gorge de sa belle-mère. « Yasmina ! Yasmina !

— Le bébé ? fit Yasmina d'une toute petite voix.

— Oui ! Il est là ! Tu le vois ? »

Yasmina ne distinguait qu'une brume rouge.

« Un garçon ? demanda-t-elle, presque inaudible.

— Un garçon, oui. »

Dans le flou de sa vision de plus en plus faible, elle crut voir une chose marron-rosâtre, maculée d'écarlate, qui reposait dans les mains de sa belle-mère. Elle crut même l'entendre crier.

« Tu veux le prendre ?

— Non. Non. » Yasmina comprenait clairement qu'elle était en train de mourir. Elle avait épuisé ses dernières forces. « Il est beau et fort, dit Aïcha. Un petit garçon splendide.

— Alors je suis très heureuse. » Yasmina s'efforça de conserver un dernier fragment d'énergie. « Il s'appelle... Khalid. Khalid Halim Burke.

— Burke ?

— Oui. Khalid Halim Burke.

— C'est son père, Yasmina ? Burke ?

— Burke. Richie Burke. » Et elle épela le patronyme avec l'ultime parcelle de force qui lui restait.

« Dis-moi où il habite, ce Richie Burke. Je vais le chercher. C'est honteux d'accoucher comme ça, toute seule, dans le noir, dans cette pièce affreuse ! Pourquoi tu n'as jamais rien dit ? Pourquoi tu m'as caché ça ? Je t'aurais aidée. Je t'aurais... »

Mais Yasmina Khan était déjà morte. Les premiers rayons de lumière matinale traversaient la fenêtre crasseuse de la réserve. Le jour de Noël avait commencé.

À dix kilomètres de là, à Stonehenge, les Entités avaient terminé leurs travaux nocturnes. Trois des gigantesques extraterrestres avaient dirigé les opérations tandis qu'une équipe d'ouvriers humains, munis d'espèces de pistolets qui émettaient une vive lueur violette, avaient déraciné comme autant de jonchets tous les mégalithes du célèbre alignement dressé sur la plaine de Salisbury battue par les vents. Et les avaient redisposés de façon à ce que les énormes blocs de grès qui avaient formé le cercle extérieur s'ordonnent en deux rangées parallèles orientées nord-sud ; les pierres bleues du petit cercle intérieur avaient été déplacées pour former un triangle équilatéral ; le bloc de grès de cinq mètres de long qu'on appelait la Pierre d'Autel avait été dressé à la verticale au centre de la formation.

Une foule d'environ deux mille spectateurs venus des localités voisines avait observé toute la nuit, à une distance respectable, les étapes de cette inexplicable entreprise. Les uns étaient furieux, d'autres tristes, certains indifférents, d'autres fascinés. Beaucoup avaient leur théorie personnelle sur l'événement, chacune d'elle en valant bien une autre.

Quant à Khalid Halim Burke, né le jour de Noël au milieu de la douleur et de la honte maternelles et du chagrin familial, il ne serait pas le nouveau Sauveur de l'humanité, n'en déplaît aux amateurs de coïncidences parfaites. Mais, contrairement à sa mère, il vivrait et, à plus ou moins long terme, jouerait son modeste rôle dans la lutte contre les êtres terrifiants qui avaient avec une facilité si dédaigneuse pris possession du monde dans lequel il était né.

Au premier jour de l'an neuf, à quatre heures et demie du matin, heure de Prague, Karl-Heinrich Borgmann réussit son premier contact avec le réseau de communications des Entités.

Il ne s'attendait pas à ce que ce soit facile, et ce ne le fut point.

Mais il ne s'attendait pas à échouer, et il n'échoua pas.

— Bonjour, dit-il.

Bon nombre d'informations sur les systèmes de traitement des données utilisés par les extraterrestres avaient déjà été accumulées, fragment par fragment, par tel ou tel bidouilleur un peu partout dans le monde. Et malgré les pannes du vieux Réseau global causées par l'intervention des Entités sur la fourniture régulière d'électricité à l'époque du Grand Silence, la plupart de ces informations avaient déjà été très largement disséminées via le réseau pirate reconstitué par les bidouilleurs après la Conquête.

Karl-Heinrich faisait partie de ce réseau. Opérant sous le pseudo de Bad Texas Vampire Lords, il avait élaboré des liaisons avec des centres de renseignement européens et même américains comme Interstellar Stalin, Pirates of thé Starways, Killer Crackers from Hell, Mars Incorporated, Dead Inside et Ninth Dimension Bandits. Auprès d'eux et d'autres sites semblables, il avait glané tout ce qu'il avait pu trouver en matière de données sur les modes de calcul des Entités – données toujours lacunaires : une étincelle par-ci, une particule par-là, un fragment par-ci, une miette par-là.

Beaucoup de données fausses dans la masse. Beaucoup d'informations extrêmement hypothétiques. Un certain nombre inventées de toutes pièces par leurs disséminateurs. Mais – ici et là, dans les deux ans et deux mois écoulés depuis la Conquête – certains bidouilleurs de génie avaient réussi à apprendre quelques bribes, quelques menues pépites qui donnaient vraiment l'impression d'avoir un sens.

Ils y étaient parvenus en interrogeant quiconque avait eu l'occasion d'observer de près les agissements des Entités et vu fonctionner leurs ordinateurs. Ce qui, pour commencer, signifiait passer au crible les souvenirs de quiconque avait été emmené à bord des astronefs des Entités. Certains de ces visiteurs forcés, eux-mêmes des bidouilleurs, s'étaient montrés particulièrement attentifs. D'autres avaient réussi à s'infiltrer dans les équipes d'esclaves humains et à participer aux incompréhensibles travaux de reconstruction chers aux Entités. Il y avait beaucoup à apprendre de cette sinistre expérience.

Ainsi avaient-ils glané quelques indices sur la manière dont les envahisseurs triaient, traitaient et transmettaient l'information. Et ils avaient affiché tout cela sur le Réseau pour que leurs confrères puissent en prendre connaissance et y réfléchir. Et c'est à partir de cet assortiment de miettes, de bavures, de lambeaux, de tronçons et de folles hypothèses, en écartant méthodiquement tous les éléments incompatibles avec l'ensemble, que Karl-Heinrich avait fini par élaborer sa propre représentation cohérente de la manière dont pouvaient fonctionner les ordinateurs des Entités et dont on pouvait

les pirater.

— Bonjour. Je m'appelle Karl-Heinrich Borgmann, de Prague, République tchèque.

Bad Texas Vampire Lords, ou plutôt, le garçon solitaire et bizarre tapi derrière ce pseudonyme télématique, ne s'empessa pas de partager ces intuitions avec les autres organisations subversives du monde des bidouilleurs. L'eût il fait, cela aurait pu servir la cause de l'humanité car cela aurait amélioré la connaissance générale de la situation, et très vraisemblablement, sa compréhension. Mais Karl-Heinrich n'avait jamais été très doué pour partager quoi que ce soit. Il n'avait pas vraiment eu l'occasion d'apprendre. Fils unique de parents distants, austères et intimidants, il n'avait jamais eu d'amis proches, sauf par l'entremise du Réseau, et encore ne s'agissait-il que d'amitiés à longue distance, anonymes, soigneusement contrôlées. Sa vie amoureuse n'avait pas encore dépassé le stade du voyeurisme électronique. Il était absolument seul.

En outre, il voulait se voir reconnaître le mérite d'avoir percé le code des Entités. Il voulait être mondialement célèbre, reconnu comme le meilleur pirate informatique de tous les temps. S'il ne pouvait pas être aimé, au moins pourrait-il être admiré et respecté. Et – qui sait ? – s'il devenait suffisamment célèbre, des bataillons de jeunes personnes feraient peut-être la queue devant sa porte pour avoir la chance de se donner à lui. Ce qu'il recherchait pardessus tout.

— Bonjour. Je m'appelle Karl-Heinrich Borgmann, de Prague, République tchèque. Je me suis rendu capable de m'interfacer avec vos ordinateurs.

Déjà, sans l'ombre d'un doute, il était clair pour quiconque s'était penché sur le problème que les Entités se servaient d'un système de calcul numérique. Bonne nouvelle. Après tout, ces extraterrestres auraient très bien pu avoir une façon totalement exotique de traiter des données, hors de portée de l'entendement humain. Or il s'était trouvé que, même sur la lointaine planète inconnue des Entités, le bon vieux système binaire était la manière la plus efficace de compter les choses, tout comme sur cette pauvre petite Terre si primitive. Oui ou non ; marche ou arrêt ; positif ou négatif ; présence ou absence ; un ou zéro – rien de plus simple. Même pour les Autres.

Leurs gros systèmes informatiques eux-mêmes étaient apparemment des machines bio-organiques, avec des réservoirs de données liquides. Bref, d'énormes cerveaux synthétiques. Ils semblaient être chimiquement programmables, à l'instar des cerveaux humains, et réagissaient à des données entrantes de nature hormonale. Mais ce n'était qu'un aspect opérationnel. Au sens le plus fondamental qui soit, on pouvait les considérer avec une quasi-certitude comme des mécanismes fonctionnant électriquement ; à l'instar des cerveaux

humains, une fois de plus. Les calculs étaient effectués par des manipulations de charges électriques. Les données chimiques changeaient les polarités, transformant les uns en zéros, les présences en absences, les « marche » en « arrêt ».

Et si ces données chimiques étaient reproductibles électriquement, comme dans les biopuces implantées devenues le dernier cri chez les bidouilleurs façon Karl-Heinrich un an ou deux avant l'invasion ? Karl-Heinrich prit sur lui de faire un essai.

— Bonjour. Je m'appelle Karl-Heinrich Borgmann, de Prague, République tchèque. Je me suis rendu capable de m'interfacer avec vos ordinateurs, j'en ai rêvé toute ma vie, et je viens de réaliser ce rêve.

Il passa deux jours de ce sombre hiver sur la colline escarpée derrière le château Hradcany à fureter dans les rues désertes devant l'antique muraille. Il n'était plus possible d'entrer dans l'enceinte du château, évidemment, mais rien ne vous empêchait de vous brancher sur les conduites électriques qui y pénétraient. Sauf à pouvoir, comme par magie, tirer le courant du néant, les extraterrestres avaient comme tout le monde besoin de lignes électriques. Et à moins qu'ils n'aient installé leurs propres génératrices à l'intérieur du château, ce qui était tout à fait plausible, les lignes électriques venaient forcément de l'extérieur.

Karl-Heinrich les chercha et ne tarda pas à les découvrir. Il excellait dans ce genre de choses. Tandis que d'autres petits garçons lisaient des livres de pirates ou d'aventures spatiales, il lisait les manuels d'électricité appliquée de son père.

Et maintenant... le premier contact...

Karl-Heinrich avait toujours sur lui son propre pico-ordinateur, un implant dans l'avant-bras, une puce pas plus grosse qu'un flocon de neige et d'un dessin encore plus élégant. Il accumulait et déployait la chaleur corporelle pour amplifier et transmettre des signaux codés qui ouvraient des canaux de données, rendant ainsi possibles toutes sortes de transactions. Karl-Heinrich avait été l'un des premiers à se faire implanter, le lendemain de son treizième anniversaire. Quelque dix pour cent de la population, des jeunes pour la plupart, s'étaient fait installer des implants lorsque les Entités étaient arrivées. La révolution des implants, bien qu'à ses tout débuts, avait été unanimement considérée comme une technique prometteuse pour un avenir en plein essor – avenir auquel l'invasion extraterrestre avait, hélas, apparemment coupé court. Mais les implants étaient toujours en place.

Se brancher sur un compteur électrique était un jeu d'enfant pour Karl-Heinrich. Le premier releveur de compteurs venu en aurait été capable. Or Karl-Heinrich était un peu plus que cela. Il passa deux jours à mesurer inductances et impédances, puis, trop excité pour

seulement songer à respirer, il envoya un filament d'énergie électrique dans le compteur et, par son entremise, sur un tempétueux fleuve d'électrons, jusqu'à ce qu'il se sente entrer en contact avec...

Quelque chose.

Une source de données. Des données extraterrestres.

Il frissonna en en sentant l'étrangeté en matière de forme, de structure interne, de configurations des liaisons. Il avait l'impression d'arpenter les mystérieuses clairières d'une forêt indicible-ment insolite sur une planète inconnue.

Le système dans lequel elles circulaient ne ressemblait à aucun ordinateur qu'il ait jamais connu ou même imaginé. Et pourquoi en aurait-il été autrement ? Il percevait néanmoins une certaine familiarité dans toute cette étrangère. Les données, si bizarres soient-elles, restaient des données : une série de nombres binaires. La forme de ce flux numérique avait beau être inhabituelle, il était plus ou moins persuadé qu'elle était largement à la portée de son intellect. Le dispositif extraterrestre sur lequel il s'était branché était après tout un système de manipulation et de stockage de données sous forme binaire. Et qu'était-ce, sinon un ordinateur ? Et il se trouvait à l'intérieur. C'était l'essentiel. Un sentiment de triomphe, un picotement brûlant de pure joie intellectuelle le traversa. L'intensité en était quasi orgastique. Il doutait que le sexe lui-même puisse fournir une satisfaction aussi forte. Mais Karl-Heinrich ne disposait évidemment que de bien peu d'éléments pour asseoir cette comparaison.

Il lui fallut un certain temps pour saisir la nature particulière de ce avec quoi il était en contact. Mais peu à peu, il finit par comprendre que le programme à l'intérieur duquel il évoluait devait être le modèle du réseau de distribution de l'électricité ; et soudain, une carte du système électrique des Entités se superposa au plan du château qu'il avait dans la tête.

Il l'explora. Très vite, il se trouva dans un cul-de-sac ; il rebroussa chemin, prit une autre direction. Et ainsi de suite. Il heurta un obstacle, le contourna, et s'élança à nouveau.

Au fil des heures, il prit de plus en plus d'assurance. Il découvrait des choses. Apprenait. Ces découvertes s'additionnaient. Il rassemblait des corrélations. Il avait trouvé des canaux. Il allait de plus en plus profond.

Le plaisir était d'une intensité dont il n'avait jamais connu l'équivalent.

Il copia un échantillon de données entreposées dans l'un des ordinateurs des Entités, la téléchargea dans le sien et eut la satisfaction de constater qu'il était capable de le manipuler en additionnant ou soustrayant des charges électriques. Il n'avait aucun

moyen de savoir quels changements il produisait ainsi, car les données sous-jacentes lui étaient incompréhensibles. Mais c'était un bon début. Il était en mesure d'accéder à l'information ; il était même capable de la traiter ; tout ce qui lui manquait, c'était un moyen quelconque d'en saisir le sens.

Il comprit que, même à ce stade primitif de sa pénétration du système, il devait pouvoir envoyer aux Entités des messages compréhensibles, si Elles avaient daigné apprendre une quelconque des langues de la Terre. Et il soupçonna qu'il pourrait même, à terme, apprendre à reprogrammer leurs données via sa propre ligne d'accès, si seulement il arrivait à déchiffrer leur langage informatique. Mais il remit cela à plus tard.

Il continua de progresser vers l'intérieur, se demandant s'il déclenchait en chemin des alarmes au sein du système. Il ne le croyait pas. Les Entités l'auraient déjà arrêté si Elles savaient qu'il était en train de fouir de la sorte. Sauf, évidemment, si Elles s'amusaient de le voir faire, le surveillaient et applaudissaient ses progrès.

Il ne tarda pas à ressentir une redoutable migraine, mais son coeur avait commencé d'enfler sous le coup d'un puissant sentiment de triomphe.

Karl-Heinrich était à présent certain que l'ultime centre, le node de calcul principal, se trouvait, comme on le supposait généralement, à l'intérieur de la cathédrale. Il avait repéré quelque chose d'énorme à l'extrémité opposée, dans la Chapelle impériale et quelque chose de presque aussi énorme dans la chapelle Saint-Sigismond. Mais c'étaient sans doute des centres auxiliaires. Il y avait en face de la chapelle Saint-Wenceslas un gigantesque écran, allant du sol à la voûte, plein de lumières puissantes, un furieux charivari d'énergie. Il comprit, après l'avoir sondé pendant quatre ou cinq heures, que ce devait être l'interface principale de tout le système, le régulateur du trafic pour tous les dispositifs du château.

Il se brancha via la ligne électrique et laissa des océans de données incompréhensibles déferler sur lui.

L'information extraterrestre l'envahissait comme un flux gigantesque, trop volumineux pour qu'il puisse seulement essayer de le copier et de le télécharger. Il n'osait pas tenter de le traiter et n'avait assurément aucun moyen de le décoder. Ce n'était qu'un flot de uns et de zéros, mais il ne disposait d'aucune clé pour l'aider à traduire les éléments binaires en quoi que ce soit d'intelligible. Il lui faudrait un superordinateur comme celui que l'université avait jadis possédé, rien que pour amorcer une tentative dans ce sens. Les gros systèmes étaient hors service dans le monde entier. Les Entités les avaient tous grillés au moment du Grand Silence et ils étaient restés dans cet état. La version actuelle du Réseau fonctionnait grâce à un

bricolage de serveurs à peine capable d'assurer le trafic ordinaire, sans parler de traiter quoi que ce soit d'aussi complexe que ce que Karl-Heinrich venait de découvrir.

Mais il avait établi le contact. C'était l'essentiel. Il se trouvait à l'intérieur.

Et maintenant – maintenant –, il était confronté à un choix capital. Se contenter d'espionner secrètement l'ordinateur des Entités en solitaire morose, absorber tout cet intéressant charabia pour le bricoler en douce rien que pour le plaisir et s'en faire un agréable passe-temps ? Ou se connecter avec Interstellar Stalin, Ninth Dimension Bandits et le reste des bidouilleurs qui planchaient sur le problème de la pénétration du réseau des Entités et leur montrer ce qu'il avait réussi à accomplir afin qu'ils puissent s'appuyer sur cette réussite pour amener le processus au stade supérieur ?

Le premier choix ne lui apporterait que les joies du plaisir solitaire. Karl-Heinrich savait déjà à quel point elles étaient limitées. Le second lui conférerait une célébrité momentanée dans la clandestinité des bidouilleurs ; mais alors, d'autres s'empareraient de son travail, continueraient sans lui et il serait oublié.

Mais il y avait une troisième possibilité, et c'était celle qu'il avait en vue dès le début.

Toutes les prétentions des bidouilleurs à maîtriser le code informatique des Entités et à utiliser tant bien que mal ce savoir pour les renverser étaient stupides et puérides. Personne n'allait renverser les Entités. Elles étaient trop puissantes. Le monde leur appartenait, point final.

Il fallait donc accepter la situation. Et faire avec. Offrir ses services. Elles ont besoin d'une interface entre Elles-mêmes et l'humanité pour atteindre leurs objectifs avec plus d'efficacité. Très bien. Voilà ta chance, Karl-Heinrich Borgmann. Tu as tout à gagner et rien que ta détresse à perdre.

S'il ne pouvait déchiffrer leurs signaux, les Entités, en revanche, pouvaient déchiffrer les siens, et le contact avait été établi. Très bien. À toi d'en tirer quelque chose.

— Bonjour. Je m'appelle Karl-Heinrich Borgmann, de Prague, République tchèque. Je me suis rendu capable de m'interfacer avec vos ordinateurs. J'en ai rêvé toute ma vie, et je viens de réaliser ce rêve.

— Je crois que je peux vous être très utile. Et je sais que vous pouvez m'être très utiles.

Environ dix-sept heures plus tard, à l'autre bout du monde, plus précisément au Q.G. de Denver du Front de libération du Colorado, quelqu'un composa trois protocoles de transmission au clavier d'un ordinateur de bureau vieux de dix ans, attendit une réponse de

l'espace, la reçut en moins de trente secondes et composa quatre autres instructions. Il s'agissait cette fois des signaux destinés à activer le canon laser en orbite à 35 000 kilomètres d'altitude.

Ces instructions exigeaient des accusés de réception, qui furent donnés, et leur confirmation par répétition, ce qui fut fait.

Du satellite militaire en orbite descendit alors instantanément un éclair d'énergie crépitant, un faisceau de lumière hypercon-centré qui fit mouche sur la base où les Entités de Denver avaient installé leurs services et inonda de flammes le bâtiment central pendant les quatre-vingt dix secondes suivantes. Il fut impossible de déterminer quel effet eut cette action sur les Entités qui occupaient l'édifice et on ne le sut jamais.

Mais elle leur causa manifestement une certaine contrariété, car elle eut aussitôt deux conséquences à titre de représailles, toutes deux très sévères.

La première fut une progressive interruption du courant électrique sur toute la Terre. Les premiers jours, les coupures furent dispersées et irrégulières, ensuite s'instaura une interdiction totale à l'échelle de la planète. Le courant resta alors coupé trente-neuf jours d'affilée, privation plus sérieuse et plus perturbatrice que lors du fameux Grand Silence, deux ans plus tôt. La suppression totale des communications électroniques empêcha, entre autres, les membres du Front de libération du Colorado de procéder aux frappes laser supplémentaires prévues pour compléter la salve inaugurale de la prétendue Guerre de libération.

La seconde conséquence de l'attaque au laser fut que des containers étanches entreposés dans onze des grandes métropoles mondiales s'ouvrirent d'un coup moins de trois heures après l'incident de Denver, libérant des micro-organismes de nature apparemment synthétique qui répandirent une maladie infectieuse et hautement contagieuse, inconnue jusqu'alors, sur une bonne partie de la planète. Les symptômes en étaient une très forte fièvre accompagnée d'une dégradation structurale des veines et artères principales, suivie d'un délabrement général de l'organisme et de la mort des sujets. Il n'y avait pas de traitement connu. Les quarantaines ne semblaient pas servir à grand-chose. Parmi les sujets infectés, environ un tiers, qui possédaient de toute évidence une sorte d'immunité naturelle, guérissent de la fièvre avant d'arriver au stade du délabrement du système circulatoire et se rétablirent complètement. Les autres moururent trois ou quatre jours après le début de la maladie.

Ce fut Doug Gannett qui apprit la nouvelle au Colonel, au début, quand une communication limitée par courrier électronique était encore possible. « Tout le monde est en train de crever par là-bas, déclara-t-il. Tous les gens que j'ai pu avoir en ligne m'ont raconté la

même histoire. C'est une épidémie gigantesque et on dirait qu'il n'y a pas moyen de l'arrêter. »

Le Colonel, tout en pestant intérieurement, se contenta de hocher la tête d'un air las. « Eh bien, lâcha-t-il, nous pouvons essayer de lui échapper en nous cachant. »

Il convoqua tous les journaliers du ranch et annonça à ceux qui étaient logés sur place qu'ils seraient comme par le passé libres de descendre à Santa Barbara, mais qu'ils n'auraient alors plus le droit de revenir. Quant à ceux qui habitaient en ville, principalement dans le quartier mexicain, du côté est de la ville, il les informa qu'ils pouvaient choisir entre rester au ranch ou descendre retrouver leur maison et leur famille, mais que s'ils quittaient le ranch, ils ne pourraient plus y revenir.

« La même chose vaut évidemment pour vous tous », dit-il aux Carmichael rassemblés devant lui en les regardant posément à tour de rôle. « Vous sortez d'ici, vous ne rentrez plus. Pas d'exceptions.

— Et combien de temps cette règle va-t-elle rester en vigueur ? s'enquit Ronnie.

— Le temps qu'il faudra. »

La pandémie continua de faire rage jusqu'au début du mois de juillet, paralysant complètement ce qui restait de l'économie mondiale. Puis elle disparut aussi abruptement qu'elle était apparue, à croire que les êtres qui l'avaient déchaînée sur la planète étaient parvenus à la conclusion qu'elle s'était suffisamment bien acquittée de sa tâche.

Les conséquences avaient été considérables. Sur le coteau isolé et élevé où était situé le Rancho Carmichael, l'impact avait été nul, hormis la perte des journaliers qui avaient choisi de retrouver leurs familles et qui, présumait-on, avaient péri avec elles. En bas, les choses s'étaient passées tout autrement. Lorsqu'on put enfin établir un bilan, il en ressortit que près de cinquante pour cent de la population du globe avaient péri. Naturellement, le taux effectif de mortalité variait d'un pays à l'autre, selon l'état des services sanitaires et la disponibilité des soins aux convalescents ; mais aucune nation ne fut épargnée et certaines furent pratiquement rayées de la carte. Un Grand Silence d'une nouvelle sorte était tombé sur la face de la Terre, le silence du dépeuplement. Et quoique trois milliards d'êtres humains aient tant bien que mal réussi à survivre, très peu d'entre eux avaient encore la moindre envie de tenter ou même d'envisager une action hostile contre les Étrangers qui avaient conquis la Terre.

DANS DIX-NEUF ANS D'ICI

Le Colonel attendait sur sa véranda que les membres du Comité de résistance se rassemblent pour leur réunion mensuelle. Il s'imaginait qu'il était éveillé, mais ces derniers temps, il évoluait bien trop facilement entre le monde du grand soleil et le royaume des ombres ; perdu dans les volutes de ses rêveries, oscillant doucement sur son fauteuil à bascule, il avait du mal à déterminer avec précision de quel côté de la frontière il flottait.

C'était une lumineuse journée d'avril, avec un ciel sec et limpide après une saison pluvieuse parmi les plus obstinées jamais enregistrées. L'air était chaud et vibrant, les collines recouvertes d'une profusion de hautes herbes vertes qui n'allaient pas tarder à prendre leur teinte fauve estivale.

Pas très rassurant, toute cette herbe drue. Un combustible idéal pour la saison des incendies d'automne, une fois qu'elle aurait séché.

Les incendies... les incendies...

L'esprit ensommeillé du Colonel vagabonda vers le passé, remontant le fil des ans pour lui montrer Los Angeles en flammes le jour où avaient débarqué les Entités. Le spectacle à la télévision : le ciel furieusement rouge, les langues de feu bondissantes, le gigantesque et terrifiant panache de fumée s'élevant vers la stratosphère. Les maisons qui explosaient comme des pétards, bang, bang, boum, bloc après bloc. Et les vaillants petits avions qui survolaient l'holocauste, essayant de s'approcher suffisamment pour se rendre un peu utiles avec leur cargaison d'eau et de produits ignifugeants.

Son frère Mike à bord d'un de ces avions... Mike...

Là-haut, au-dessus de l'incendie, zigzaguant tant bien que mal au milieu des thermiques et des rafales de vent traîtresses...

Fais attention, Mike... écoute-moi, Mike...

« Tout va bien, grand-père. Je suis là. »

Le Colonel cilla, ouvrit les yeux et contempla le paysage. Pas d'incendies, pas de fumée, pas de petits avions chahutés par le vent. Rien que le ciel immense et sans nuages, les collines vertes alentour et un grand adolescent blond avec une longue balafre rouge sur la joue debout devant lui. Le fils d'Anse. Le fils sympa. Le Colonel remarqua qu'il s'avachissait sur son fauteuil et se redressa, furieux.

« J'ai dit quelque chose, mon garçon ?

— Tu m'as appelé. "Mike, tu as dit. Fais attention, Mike !" Mais je

faisais rien, j'attendais que tu te réveilles, c'est tout. Tu rêvais, peut-être ?

— Oui, c'est bien possible. Un rêve éveillé, de toute façon. Quelle heure est-il ?

— Une heure et demie. Mon père m'a demandé de te dire que la réunion de la Résistance va commencer. »

Le Colonel émit un grognement d'approbation, confirmant qu'il était conscient.

Un moment plus tard, Anse lui-même apparut et s'approcha, traversant lentement le patio aux larges dalles. Il boitait un peu plus que d'habitude aujourd'hui, songea le Colonel. Il se demandait parfois si cette claudication n'était pas une mise en scène de sa part, un prétexte pour forcer un peu plus sur la bouteille. Mais le Colonel n'avait pas encore oublié le fragment d'os blafard qui saillait de la chair de son fils après que le cheval lui était tombé dessus, trois ans plus tôt, sur la piste abrupte qui menait au puits. Ni l'heure infernale où Ronnie et lui, chirurgiens amateurs opérant sans anesthésie, avaient sué sang et eau pour nettoyer la plaie et réduire la fracture.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Anse à son fils d'un ton bourru. Je t'avais pourtant dit d'amener ton grand-père à l'intérieur pour la réunion, non ?

— Eh bien, grand-père dormait, et j'avais pas tellement envie de le réveiller.

— Je ne dormais pas, protesta le Colonel, j'étais juste un peu assoupi.

— Moi, il m'a bien semblé que tu roupillais, grand-père. Tu étais en train de rêver et tu m'as appelé.

— Pas lui, expliqua le Colonel à Anse. Ton oncle. Mike. En fait, je pensais au jour de l'incendie. J'étais dans mes souvenirs. »

Anse se tourna vers son fils. « Il veut dire son frère. Celui dont tu portes le nom.

— Je sais. Celui qui est mort en combattant les Entités.

— Il est mort en combattant un incendie que les Entités avaient accidentellement allumé le premier jour où Elles ont débarqué, rectifia le Colonel. Ce n'est pas tout à fait la même chose. »

Mais il savait qu'il parlait dans le vide. Les légendes commençaient à s'enraciner ; dans vingt ou trente ans, personne ne ferait plus la différence entre la réalité et la fiction. Peu importait ; dans vingt ans, ça ne lui ferait plus ni chaud ni froid.

« Allez, p'pa, dit Anse en tendant la main au Colonel, on rentre. »

Se levant de son siège avec toute la promptitude dont il était capable, le Colonel repoussa la main secourable. « Je peux me débrouiller tout seul », répliqua-t-il d'un ton irrité dont il avait parfaitement conscience, comme il avait parfaitement conscience qu'il

parlait bien trop souvent sur ce ton désormais. Mais qu'y pouvait-il ? Il avait soixante-quatorze ans et se sentait en général beaucoup plus vieux que cela. Ça l'avait pris par surprise. Il s'était toujours senti plus jeune que son âge. Mais il n'y avait plus de ces drogues qui pouvaient retarder la pendule quand on commençait à vieillir, comme c'était le cas quinze ou vingt ans plus tôt, et la médecine était à présent pratiquée par des gens sans formation qui piochaient dans les ouvrages spécialisés qu'ils se trouvaient avoir sous la main et priaient pour que tout se passe bien. Soixante-quatorze ans était redevenu un âge bien avancé, qui s'approchait de la date limite.

Le vieillard aux jointures raidies et son fils boiteux entrèrent lentement dans la maison. Une aura brumeuse de vapeurs d'alcool entourait Anse comme un casque.

« Ta jambe te gêne beaucoup ? demanda le Colonel.

— Ça dépend. Il y a des jours où c'est pire que d'autres. Aujourd'hui, c'est un mauvais jour.

— Et un peu de gnôle là-dessus, ça ne fait pas de mal, hein ? Mais il ne doit pas rester grand-chose en stock, j'imagine.

— Assez pour quelques années encore. » Le Colonel savait qu'après la fin de la Pandémie, Anse et Ronnie étaient descendus un beau matin jusqu'à Santa Barbara déserte – une ville fantôme où n'habitaient plus que quelques squatters spectraux – et avaient fait main basse sur le contenu d'un magasin de vins et spiritueux abandonné. « Après quoi, si je vis aussi longtemps que ça, je me fabriquerai un alambic, je pense. Le secret n'en est pas encore perdu.

— Tu sais, fiston, j'aimerais bien que tu y ailles un peu plus doucement avec l'alcool. »

Anse hésita une demi-seconde avant de répondre et le Colonel comprit qu'il refoulait sa colère. La colère lui montait bien trop vite à la tête ces temps-ci, mais il semblait mieux la contrôler que par le passé.

« J'aimerais bien que des tas de choses soient autrement que ce que qu'elles sont, mais il ne faut pas y compter, dit sèchement Anse. Alors, on fait ce qu'on peut pour tenir le coup... Attention à la porte, p'pa... par ici... nous y voilà. »

Les membres du Comité de résistance – ils avaient changé de nom quelques années plus tôt ; « Armée de libération » commençait à faire trop pompeux – s'étaient rassemblés dans la salle à manger. Ils se levèrent dès que le Colonel entra. En hommage au vaillant président, si pathétique, si suranné soit-il. Avec Ronnie, Anse faisait pratiquement tout le travail à présent. Mais Anson senior, le Colonel, était encore président, au moins en titre. Il choisit d'accepter cette apparence de respect avec un sourire froid et un petit hochement de tête raide à l'attention de chaque participant.

« Messieurs, dit-il. Asseyez-vous, je vous en prie... »

Lui-même resta debout. Il en était encore capable. Les épaules plus carrées, le dos plus droit que jamais. Planté devant eux, il n'était plus le patriarche ensommeillé qui piquait du nez devant sa porte, mais plutôt le stratège militaire à l'esprit incisif des décennies passées, le gestionnaire énergique, l'habile meneur d'hommes, l'ennemi de l'aveuglement, de la faillite de la discipline intérieure et de toutes les autres espèces d'insidieuse négligence morale.

« Tout le monde est là ? reprit-il en se tournant vers Anse.

— Tout le monde sauf Jackman, qui nous informe qu'il n'a pas pu soustraire une permission aux autorités de L.A. à cause d'un changement d'affectation imprévu des travailleurs réquisitionnés, et Quarles, dont la sœur se serait mise à fréquenter un quisling et qui ne trouve donc pas très judicieux de se déplacer pour la réunion d'aujourd'hui.

— Cette sœur est-elle au courant des activités de Quarles dans la Résistance ?

— Ce n'est pas évident. Peut-être qu'il veut s'en assurer avant de décider s'il peut se remettre à participer aux réunions sans danger.

— En tout cas, nous avons le quorum », dit le Colonel en prenant le siège vacant à côté d'Anse.

Il y avait dix autres présents, tous des hommes, dont ses fils Anse et Ronnie, son gendre Doug Gannett et son neveu Paul : vu que le ranch Carmichael, isolé à flanc de montagne, dominait la situation en toute sécurité, épargné par les horreurs de la Pandémie et très peu affecté par les transformations qui s'étaient exercées sur la population réduite de la planète dans la décennie suivante, le Comité de résistance local était pratiquement devenu une entreprise Carmichael.

Il y avait bien sûr d'autres Comités de résistance ailleurs, en Californie et au delà, et des Armées de libération, des Fronts et Organisations divers. Toutefois, même à l'intérieur de ce qui avait été les États-Unis, les communications étaient si chaotiques et imprévisibles qu'il était difficile de rester en contact avec ces petits groupes insaisissables d'une manière tant soit peu cohérente, et facile, en revanche, de caresser l'illusion que vous et les quelques hommes qui vous entouraient étiez pratiquement les seuls sur la Terre à soutenir la fiction que les Entités seraient un jour chassées de la planète.

La séance commença. Les réunions du groupe respectaient une procédure rigide, un rituel aussi solennel qu'une grand-messe.

D'abord, l'invocation de la Dêité. Ce préliminaire avait fini on ne sait trop comment par s'introduire dans l'ordre du jour trois ou quatre ans plus tôt, et personne ne semblait disposé à en contester l'opportunité. C'était Jack Hastings qui psalmodiait régulièrement la

prière : un ancien associé de Ronnie à San Diego, qui avait connu une sorte de conversion religieuse peu après la Conquête et était selon toute apparence passionnément sincère dans ses croyances.

Hastings se leva donc. Joignit les mains du bout des doigts, inclina gravement la tête.

« Notre Père, qui du haut du ciel voyez notre malheureux monde, nous Te supplions de prêter Ta force à notre cause et de nous aider à chasser de ce monde qui est le Tien les créatures qui nous en ont dépossédés. »

Les paroles étaient toujours les mêmes, acceptables par tous, sans couleur sectaire particulière, bien que Ronnie ait en privé fait comprendre au Colonel que l'église personnelle de Hastings était une sorte de bizarre secte chrétienne néo-apocalyptique, où l'on s'exprimait dans des langues inconnues, où l'on manipulait des serpents, ce genre de trucs.

« Amen », fit bruyamment Ronnie. Et Sam Bacon une demi-seconde plus tard, et tous les autres, y compris le Colonel. Celui-ci n'avait jamais été très partisan de quelque sorte d'activité religieuse que ce soit, même pas au Viêt-nam où chaque jour apportait son lot de cadavres emballés sous plastique ; mais il n'était pas athée non plus, il s'en fallait de beaucoup, et à part ça, il comprenait la valeur d'une observation formelle des rites pour ce qui était de maintenir la structure de la vie dans une époque troublée.

Après la prière vint le Rapport sur les actions en cours, habituellement présenté par Dan Cantelli ou Andy Jackman, et plus correctement appelé Rapport d'inaction. C'était le point sur les (éventuels) succès obtenus depuis la dernière réunion, surtout en ce qui concernait la pénétration des codes de sécurité des Entités et l'exploitation d'informations susceptibles d'être utiles à une hypothétique tentative d'attaque contre les conquérants.

En l'absence de Jackman, ce fut Cantelli qui se chargea du Rapport ce jour-là. C'était un petit bonhomme replet d'une cinquantaine d'années, apparemment indestructible, qui, avant la Conquête, exploitait des oliveraies en haut de la vallée de Santa Ynez et s'y employait toujours. Toute sa famille – ses parents, sa femme et leurs cinq ou six enfants – avait péri dans la Pandémie ; mais il s'était remarié avec une Mexicano-Américaine de Lompoc qui lui avait donné quatre nouveaux enfants.

Le Rapport de ce mois-ci fut, comme d'habitude, essentiellement un Rapport d'inaction.

« Il y avait, comme vous le savez, un projet en cours à Seattle le mois dernier, visant à trouver un moyen quelconque de pirater les messages internes à haute sécurité des Entités et de les détourner vers des centres informatiques de la Résistance. Je suis au regret de vous

dire que ce projet a été un échec complet, grâce aux activités de deux borgmanns surnois qui ont écrit un logiciel anti-intrusion pour le compte des Entités. Je crois comprendre que les pirates de Seattle ont été détectés et, j'en ai peur, supprimés.

— Des borgmanns ! maugréa Ronnie. Ce qu'il nous faut, c'est un programme pour les détecter et les supprimer, eux ! »

Hochements de tête approbateurs à la ronde.

Le Colonel, déconcerté par le mot insolite, se pencha vers Anse et chuchota : « Des borgmanns ? C'est quoi, ça, nom de Dieu ? »

— Des quislings, dit Anse. Des collabos de la pire espèce, en plus, parce qu'ils ne se contentent pas de travailler pour les Entités, ils les aident activement et sont leurs complices.

— Ils font de l'informatique pour Elles, c'est ça ? »

Anse hocha la tête. « Ce sont des experts en informatique qui indiquent aux Entités les meilleurs moyens de nous espionner et leur apprennent comment empêcher nos bidouilleurs de pirater leurs ordinateurs. Ronnie me dit que le nom vient d'un type en Europe qui a été le premier à entrer dans le réseau télématique des Entités et à leur proposer ses services. C'est lui qui leur a montré comment relier nos ordinateurs personnels à leurs gros systèmes afin qu'ils puissent nous faire obéir plus efficacement. »

Le Colonel secoua tristement la tête.

Des borgmanns. Des traîtres. De tout temps, il y en avait eu. C'était une sorte de faiblesse dans la nature humaine, impossible à extirper. Il rangea le mot dans sa mémoire.

Une nouvelle terminologie était en voie d'apparition. Tout comme le Viêt-nam avait produit des néologismes – fragging, hootch, gook ou Victor Charlie – dont personne ne se souvenait hormis les vieux birbes comme lui, la Conquête semblait produire son propre vocabulaire. Entité. Borgmann. Quisling. Même si ce dernier terme, songea-t-il, était en fait une création de la Seconde Guerre mondiale, récemment dépoussiérée et remise en service.

Cantelli acheva son rapport. Ronnie se leva et présenta le sien, qui avait trait au projet chéri du Colonel, la mise sur pied d'établissements d'enseignement clandestins dont le but était d'inculquer à la jeune génération la passion pour la renaissance finale de la civilisation humaine. Ce que le Colonel appelait la « résistance interne » – une sorte de mesure conservatoire visant au maintien des vieilles traditions patriotiques, une croyance en l'ultime providence de Dieu, la ferme résolution de transmettre aux futurs Américains un peu des valeurs ancestrales, afin que le jour où l'on finirait par se débarrasser des Entités, on ait encore quelques souvenirs de ce que l'on était avant Leur arrivée.

Le Colonel n'était que trop conscient de l'ironie qu'il y avait à

confier à Ronnie la responsabilité de tout projet centré autour de concepts comme l'ultime providence de Dieu et le maintien des vieilles traditions patriotiques américaines. Mais le vieillard n'ayant plus la force de s'en charger lui-même et Anse ne paraissant pas capable de s'y atteler lui non plus, Ronnie s'était porté volontaire pour cette mission dans un déploiement d'enthousiasme à la limite du suspect. Il décrivait à présent avec zèle et éloquence ce qui était fait pour envoyer du matériel pédagogique à des groupes récemment organisés à Sacramento, San Francisco, San Luis Obispo et San Diego. Il donnait l'impression, songea le Colonel, de croire vraiment à l'utilité de pareil projet.

Et comment contester cette utilité ? Même dans ce nouveau monde insolite de borgmanns et de quislings, où les gens se bouscullaient dans leur impatience de collaborer avec les Entités, il fallait continuer d'ouvrir en direction de ce qu'on savait être le Bien. Tout comme, à l'époque des gooks, des B-girls, des Congs et de tout le reste de la terminologie oubliée de cette guerre maudite, il y avait eu de solides raisons d'agir pour empêcher l'impérialisme communiste de se répandre dans le monde, si bancal qu'ait pu être l'implication des États-Unis au Viêt-nam.

La réunion allait bon train. Le Colonel s'aperçut que Ronnie s'était rassis et que c'était maintenant Paul qui parlait, annonçant une nouveauté quelconque. Le Colonel, l'esprit flottant encore là-bas, dans les rizières, jeta un coup d'œil vers son neveu et fronça les sourcils. Il remarquait, comme s'il en prenait conscience pour la première fois, que Paul n'avait plus l'air d'un jeune homme. À croire que le Colonel ne l'avait pas vu depuis des années, alors qu'il y avait une décennie que Paul vivait au ranch. Longtemps il avait affiché une ressemblance étonnante avec feu son père Lee, mais c'était fini : son épaisse crinière de cheveux bruns avait viré au gris et son front s'était considérablement dégarni, l'ovale de son visage lisse s'était étiré, creusé de profondes rides parallèles -ce qui n'était jamais arrivé à Lee -, et ses yeux, jadis étincelants de la soif du savoir, avaient perdu leur éclat.

Comme le gamin avait l'air vieux, fripé, usé ! Le gamin ! Paul avait au moins quarante ans à présent. Lee était mort à trente-neuf ans, destiné à rester éternellement jeune dans les souvenirs du Colonel.

Paul évoquait le contenu du dernier bulletin de la Résistance : un recensement des Entités à l'échelle mondiale, effectué par un de ses anciens collègues de l'Université, à l'époque où il était un jeune et brillant professeur d'informatique. Ce collègue, qui faisait partie de la cellule des Résistants de San Diego et dont la spécialité était les statistiques – le Colonel avait négligé de retenir son nom, mais ce n'était qu'un détail –, avait, au cours des dix-huit derniers mois,

rassemblé, trié, collationné et analysé une masse de rapports d'espionnage fragmentaires issus des horizons les plus reculés du globe et était parvenu à la conclusion que le nombre total des Entités qui se trouvaient actuellement sur Terre était de...

« Excuse-moi, Paul, dit le Colonel, perdu dans l'avalanche de corrélatifs et de corollaires égrenés par son neveu. C'était quoi, ce chiffre, déjà ?

— Neuf cents, à peu de choses près. Tu comprends que je ne parle que des grands spécimens, les calmars violacés avec des taches, qui, de l'avis général, sont l'espèce dominante. Nous n'avons pas encore essayé de dénombrer les deux autres espèces, les Globules et les Mastodontes. Ces individus-là semblent un peu plus nombreux, mais...

— Attends..., l'interrompit le Colonel. Tout cela me semble absurde. Comment peut-on procéder à un dénombrement fiable des Entités quand Elles restent cachées dans leurs enclaves la plupart du temps et qu'il n'y a apparemment pas moyen de les distinguer les unes des autres, pour commencer ? »

Murmures dans l'assistance.

« Je viens de faire remarquer, énonça Paul d'une voix étrangement douce, que ces chiffres sont de simples approximations résultant pour l'essentiel d'une analyse stochastique, mais ils sont fondés sur des observations très minutieuses des mouvements connus des Entités dominantes et des flux de circulation dans leurs diverses enclaves et autour d'elles. Le chiffre obtenu n'est ni précis ni définitif – je crois que tu as raté le moment où j'ai expliqué qu'il y en avait peut-être cinquante ou cent de plus –, mais nous sommes sûrs qu'il est assez près de la réalité. Il ne peut certainement pas y en avoir beaucoup plus qu'un millier, tout compte fait.

— Il n'en a fallu qu'un millier pour conquérir la Terre tout entière ?

— On dirait bien, oui. Je suis d'accord qu'il semblait y en avoir plus, quand cela s'est produit. Mais c'était manifestement une illusion. Une exagération délibérée.

— Je n'ai aucune confiance en ces chiffres, insista le Colonel. Comment peut-on savoir ce qu'il en est au juste, hein ? »

D'une voix aussi douce et aussi patiente que celle de Paul, Sam Bacon déclara : « L'intérêt de cette étude, Anson, c'est que, même si le total devait être multiplié par deux, voire par trois, il ne peut pas y avoir plus de quelques milliers d'Entités du type dominant sur cette planète. Ce qui soulève la question d'une guerre d'usure menée contre Elles, d'un programme d'assassinats répétés qui, avec le temps, finira par éliminer totalement...

— Des assassinats ! » s'écria le Colonel, horrifié. Il bondit de son siège comme une fusée.

« Une guérilla, oui, insista Bacon. Comme je l'ai dit, une guerre d'usure. Des tireurs d'élite les descendent les unes après les autres, jusqu'à ce que...

— Un instant, fit le Colonel. Attendez. » Voilà qu'il tremblait. Chancelait. Il se mit à osciller et planta ses doigts, telles des serres, dans l'épaule d'Anse. « Je n'aime pas la direction que prend cette discussion. Y en a-t-il parmi vous qui croient sérieusement que nous soyons le moins du monde parés pour entamer un programme de... de... »

Il commença à défaillir. Ils le regardaient tous et semblaient gênés. Il avait plus ou moins l'impression que ce n'était pas la première fois que ces questions étaient abordées.

Peu importait. Il fallait qu'il vide son sac. Il entendit quelques protestations étouffées, mais continua sur sa lancée.

« Mettons momentanément entre parenthèses, dit le Colonel en tirant de quelque réserve presque oubliée la force d'aller jusqu'au bout de sa pensée, le fait que personne, autant que je sache, n'ait jamais réussi à tuer une seule Entité, et que nous sommes là à parler de toutes les liquider, pan, pan, pan, pan ! Peut-être devrions-nous demander l'opinion des généraux Brackenbridge et Comstock avant d'approfondir la question.

— Brackenbridge et Comstock sont morts tous les deux, p'pa », dit Anse du ton aimable et condescendant qui devenait la norme quand on s'adressait à lui aujourd'hui.

« Comme si je ne le savais pas ! Ils sont morts au cours de la Pandémie, l'un et l'autre, et la Pandémie, je te le rappelle, est un fléau que les Entités nous ont envoyé à titre de représailles pour l'attaque laser de Denver, laquelle, pour autant que nous le sachions, n'a d'ailleurs eu aucun résultat. Et voilà que vous voulez envoyer quelques tireurs embusqués descendre les Entités une par une en pleine rue, sans prendre le temps de réfléchir à ce qu'Elles risquent de nous faire si nous tuons une seule d'entre Elles ? J'ai combattu cette idée à l'époque, et je la combats aujourd'hui encore. Il est beaucoup trop tôt pour tenter un coup pareil. Si Elles ont exterminé la moitié de la population mondiale la dernière fois, que ne vont-Elles pas faire maintenant ?

— Elles ne vont pas nous tuer jusqu'au dernier, Anson. » Quelqu'un de l'autre côté de la salle : Hastings, Haï Faulkenburg – un de ces deux-là. « La dernière fois, lorsqu'Elles ont envoyé la Pandémie, c'était pour nous avertir de ne pas recommencer à les asticoter. Et nous avons obéi. Mais Elles ne vont pas se remettre à nous tuer à cette échelle, même si nous essayons encore de leur taper dessus. Elles ont trop besoin de nous. Nous sommes leur source de main d'œuvre. Elles vont être méchantes avec nous, c'est sûr. Mais pas à ce point.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? demanda le Colonel.

— Rien. Mais un second passage de la Pandémie nous anéantirait entièrement. Je ne crois pas que ce soit ça qu'Elles veulent. C'est un risque calculé, je l'admets. En revanche, nous pouvons, nous, les tuer toutes. Il n'y en a que neuf cents ou mille, d'après ce que dit Paul. Nous finirons par les avoir toutes, une par une, et quand Elles auront disparu, la Terre sera libre à nouveau. Il est grand temps que nous nous y mettions. Si ce n'est pas maintenant, quand, alors ?

— Il y a quelque part une planète pleine d'Entités, fit remarquer le Colonel. Si nous en éliminons quelques-unes, il en viendra d'autres.

— D'un endroit situé à quarante années-lumière d'ici, sinon plus ? Ça va leur prendre du temps. » C'était assurément Faulkenburg qui parlait maintenant, un propriétaire de ranch de Santa Maria aux mâchoires massives, au regard glacial, au verbe véhément. « Entre-temps, nous nous préparerons à les accueillir pour leur prochaine visite. Et quand Elles débarqueront...

— C'est de la folie, dit le Colonel d'une voix caverneuse en se laissant retomber sur son siège. De la folie pure. Vous ne comprenez absolument rien à notre situation réelle. »

Il tremblait de colère. Une pulsation lui martelait la tempe gauche. Le silence s'était fait dans la pièce, un silence d'une intensité insolite, quasi électrique.

Qui fut interrompu par une voix de l'autre côté de la pièce. « Je vous le demande, Anson... » Le Colonel chercha à apercevoir l'interlocuteur. C'était Cantelli. « Mon général, je vous le demande : qu'est-ce que c'est, à votre avis, un mouvement de résistance qui n'ose jamais résister ?

— Bien dit ! Bravo ! » Encore Faulkenburg.

Le Colonel s'apprêta à répliquer mais s'aperçut alors qu'il n'était pas sûr de sa réponse, tout en sachant qu'il devait forcément y en avoir une bonne. Il se tut.

« Il a toujours été pacifiste dans l'âme, en vérité », murmura quelqu'un. La voix était lointaine, indistincte. Le Colonel n'aurait su dire à qui elle appartenait. « Il a horreur des Entités, mais il a encore plus horreur de se battre. Et il ne voit même pas les contradictions dans ses propres propos. Un drôle de soldat ! »

Non, rugit intérieurement le Colonel. C'est faux. C'est faux.

« Il a fait ses classes comme tout bon soldat qui se respecte, déclara quelqu'un d'autre. Mais il était au Viêt-nam. Perdre une guerre, ça vous change un homme.

— À mon avis, c'est pas ça, intervint une troisième voix. Il est trop vieux, c'est tout. Il n'a plus la force de se battre. »

Etaient-ils vraiment en train de dire tout cela à haute et intelligible voix en sa présence ? Où était-ce simplement dans son imagination ?

« Hé ! Attendez, nom de Dieu ! » cria le Colonel en tentant une fois de plus de se remettre sur ses pieds sans y parvenir tout à fait.

Il sentit une main sur son poignet. Puis une autre. Anse et Ronnie, qui l'encadraient.

« P'pa..., dit Anse, toujours du même ton prévenant, condescendant et exaspérant. Un peu d'air frais, peut-être ? Rien de tel pour remettre un homme d'aplomb, pas vrai ? »

Retour dans le monde extérieur. Le chaud soleil printanier, le vert luxuriant des collines. Un peu d'air frais, c'est ça. Toujours une bonne idée. Rien de tel pour vous remettre d'aplomb.

La tête lui tournait. Il se sentait tout flageolant.

« Prends ton temps, p'pa. Ça ira mieux dans une minute. »

C'était Ronnie. Un brave petit, ce Ronnie. Tout aussi solide qu'Anse à présent, peut-être plus, même. Il avait pris un mauvais départ dans la vie, mais s'était merveilleusement rattrapé ces dernières années. Bien sûr, c'était Peggy qui l'avait changé. Elle l'avait stabilisé, remis dans le droit chemin.

« T'inquiète pas pour moi. Je vais m'en tirer, dit le Colonel. Je te donne ma procuration. Continue d'enfoncer le clou avec les repréailles.

— Très bien. Très bien. Mais tu ne bouges pas, p'pa, hein ? »

Il commençait à y voir un peu plus clair.

Ce qui se passait à l'intérieur était décourageant. Il reconnaissait au bruit la détermination aveugle envers et contre toute logique. Une très vieille histoire : ils voyaient la lumière au bout du tunnel ou croyaient la voir. Et le Colonel savait qu'ils referaient l'erreur de Denver, en dépit de toutes les objections qu'il pourrait soulever. Et obtiendraient le même résultat catastrophique.

Et pourtant, pourtant... Cantelli n'avait pas tort : comment pouvaient-ils prétendre être dans la Résistance s'ils ne résistaient jamais ? À quoi bon ces réunions toutes plus inutiles les unes que les autres ? Qu'attendaient-ils ? Quand allaient-ils frapper ? N'était-ce pas leur objectif que de purger le monde de ces mystérieux envahisseurs qui, tels des voleurs agissant de nuit, avaient enlevé tout sens et tout but à l'existence humaine sans proposer la moindre syllabe d'explication ?

Oui. C'était ça, l'objectif à atteindre. Il nous faut les tuer tous et reprendre possession de notre planète.

Dans ce cas, pourquoi perdre encore du temps avant d'entamer la lutte ? Notre force augmentait-elle à mesure que passaient les années ? Les Entités s'affaiblissaient-elles ?

Un colibri le frôla, vif comme l'éclair, brillante flèche de vert et de rouge, pas plus gros qu'un papillon. Deux faucons décrivaient des cercles très haut au-dessus de lui, points sombres et véloce au zénith

tranchant sur l'aveuglante clarté du ciel. Deux petits enfants, un garçon et une fille, étaient sortis de quelque part et le dévisageaient en silence. Six et sept ans. Le Colonel eut un instant du mal à les reconnaître, les prenant pour Paul et Helena, jusqu'à ce qu'il se rappelle que Paul et Helena étaient depuis longtemps entrés dans l'âge adulte. Ce petit garçon était son plus jeune petit-fils, l'enfant de Ronnie. Le dernier modèle des Anson Carmichael, le cinquième du nom.

Et la fille ? C'était Jill, non ? La fille d'Anse ? Impossible. Trop jeune. Ce devait être la fille de Paul, présuma le Colonel.

Comment s'appelait-elle ? Cassandra ? Samantha ? Quelque chose d'exotique dans ce goût-là.

« En fait, dit le Colonel comme s'il reprenait une conversation interrompue un instant auparavant, vous ne devez jamais oublier que les Américains ont été jadis un peuple libre, et quand vous serez grands et que vous aurez vous aussi des enfants, il faudra que vous leur appreniez cela.

— Rien que les Américains ? demanda le jeune Anson.

— Non, d'autres aussi. Mais pas tous. Certains peuples n'ont jamais su ce qu'était la liberté. Mais nous, si. Je crois que nous devons nous limiter aux Américains pour le moment. Les autres seront obligés de se libérer par leurs propres moyens. »

Ils le regardaient bizarrement, avec de grands yeux, perplexes. Comprenaient-ils au moins ce qu'il était en train de leur expliquer ? Il n'était pas très sûr lui-même que cela ait une quelconque signification.

« Je ne sais vraiment pas comment tout cela va évoluer, poursuivit-il. Mais nous ne devons jamais oublier qu'il faut absolument que ça évolue, un jour ou l'autre, d'une façon ou d'une autre. Il doit y avoir un moyen, mais nous ne l'avons pas encore découvert. Et entre-temps, en attendant le moment propice, nous ne devons pas laisser tomber dans l'oubli le concept de liberté, les enfants. Il faut que nous nous rappelions qui nous étions et ce que nous étions jadis. Vous m'entendez ? »

Une totale incompréhension se lisait sur leurs visages. Cela ne faisait aucun doute. Trop jeunes, peut-être ? Non. Non. Ils devaient être assez grands pour saisir le sens de ces idées. Lui l'était, en tout cas, lorsqu'il avait leur âge et que son père lui expliquait les raisons pour lesquelles les États-Unis avaient fait la guerre en Corée. Mais ces deux-là n'avaient jamais connu le monde autrement que sous sa forme actuelle. Ils n'avaient rien à quoi le comparer, aucune aune à laquelle mesurer le concept de liberté. Ainsi, au fil du temps, ceux qui se rappelaient le monde d'avant cédant progressivement la place à ces enfants, cette idée se perdrait-elle pour toujours.

Était-ce inévitable ? Vraiment ?

Si personne ne levait jamais le petit doigt contre les Entités, oui. Il fallait faire quelque chose. Quelque chose, mais quoi ?

Sur l'heure, on ne pouvait rien faire. Il l'avait tant de fois répété : Le monde est un jouet aux mains des Entités. Elles sont omnipotentes et nous sommes faibles. Et cette situation allait vraisemblablement s'éterniser jusqu'à ce que, d'une manière ou d'une autre – il n'aurait su dire exactement comment –, on puisse y changer quelque chose. Alors, quand on aurait attendu assez longtemps que sonne l'heure de la revanche, quand on serait prêt à frapper, on frapperait et on l'emporterait. Non ?

Pour qui savait où la chercher, l'inscription fantomatique au-dessus de la porte d'entrée de l'ancien restaurant était encore visible. Seuls subsistaient les contours pâles et verdâtres des mots jadis peints en resplendissantes lettres dorées : KHAN'S MOGUL PALACE. La vieille enseigne qui se balançait jadis au-dessus de la porte gisait quelque part derrière l'établissement dans un fouillis d'éviers fendus, de marmites hors d'usage et de vaisselle cassée.

Mais le restaurant proprement dit avait disparu depuis longtemps, victime de la Pandémie, tout comme l'infortuné, le triste Halim Khan lui-même, petit bonhomme au teint basané, éternellement épuisé, qui, en dix ans, avait tant bien que mal économisé cinq mille livres sur son salaire de plongeur à l'hôtel du Lion et de la Licorne et investi cette somme, à l'époque où l'Angleterre avait encore une reine du nom d'Elizabeth, dans le petit restaurant sans prétention qui allait le sauver, lui et sa famille, de la pauvreté absolue. Quatre jours après que la Pandémie avait atteint Salis-bury, Halim était mort. Si la Pandémie ne l'avait pas tué, la tuberculose qu'il hébergeait déjà s'en serait assez vite chargé. Ou sinon le choc, le déshonneur et le chagrin qui l'avaient accablé lorsque, deux semaines plus tôt, à Noël, sa fille Yasmina était morte en couches à l'étage du restaurant, ignoblement, mettant au monde le bâtard du jeune Anglais aux longues jambes, Richie Burke, le futur traître, le futur quisling.

L'autre fille de Halim, la petite Leïla, était morte elle aussi de la Pandémie, trois mois après son père et deux jours avant ce qui aurait été son sixième anniversaire. Quant au frère aîné de Yasmina, Khalid, il était déjà décédé depuis deux ans, battu à mort un samedi soir, pendant la période dite des Troubles, par une bande de voyous aux cheveux longs descendus à cette heure tardive dans les rues de la ville pour exprimer leur ressentiment d'Anglais bon teint contre l'asservissement de la Terre en tabassant joyeusement quelques Pakistanais.

De toute la famille, il ne restait donc qu'Aïcha, l'énergique et infatigable deuxième épouse de Halim. Elle fut atteinte elle aussi par la Pandémie, mais elle faisait partie des veinards, des gens qui

réussirent à refouler leur chagrin et à survivre – tant bien que mal – dans le monde nouveau, transformé et amoindri. Mais elle ne pouvait guère tenir le restaurant toute seule, et de toute façon, vu que les trois quarts de la population avaient péri dans la Pandémie, on n'avait plus tellement besoin d'un restaurant pakistanais à Salisbury.

Aïcha se trouva d'autres occupations. Elle continua d'habiter dans deux des pièces de l'immeuble en voie de délabrement qui avait abrité le restaurant et vivota, en cette époque où les monnaies nationales n'avaient plus beaucoup de sens et où d'étranges et nouvelles sortes d'argent circulaient dans le pays, grâce à toute une gamme d'emplois improvisés. Elle faisait le ménage et la lessive pour les gens qui avaient encore besoin de ces services. Elle préparait les repas de personnes âgées trop faibles pour s'en occuper elles-mêmes. De temps à autre, quand son numéro sortait à la loterie de l'emploi, elle travaillait dans une usine que les Entités avaient installée juste à la sortie de la ville, à tresser en faisceaux des petits brins de fil multicolores servant à fabriquer des mécanismes d'une incompréhensible complexité dont ni la nature ni la destination ne lui étaient jamais révélées.

Et lorsqu'elle ne trouvait à s'employer en aucune des manières ci-dessus, Aïcha se mettait à la disposition des routiers qui traversaient Salisbury, ouvrant ses cuisses puissantes et musclées en échange de tickets de rationnement, de bons d'entreprise, d'unités de troc ou de toute autre nouvelle version monétaire avec laquelle ils voulaient bien la payer. Ce n'était pas une situation pour laquelle elle aurait opté si elle avait eu le choix. Mais elle n'avait pas choisi non plus l'invasion des Entités, ni les décès prématurés de son mari, de Leïla et de Khalid, ni la mort lamentable et solitaire de Yasmina dans la pièce du haut – là encore, on ne lui avait pas demandé son avis. Aïcha avait besoin de manger pour survivre ; aussi, quand elle y était obligée, se vendait-elle aux routiers, point final.

Quant au sens de cette survie, quant à savoir pourquoi elle prenait la peine de survivre dans un monde qui avait perdu tout sens et pratiquement tout espoir, c'était en partie parce que survivre pour survivre était dans ses gènes, et surtout, parce qu'elle n'était pas seule au monde. Des débris de sa famille lui était resté un enfant à élever – son petit-fils, le bébé de sa belle-fille disparue, Khalid Halim Burke, l'enfant de la honte. Il avait lui aussi survécu à la Pandémie. Une des petites ironies mesquines de l'épidémie que les Entités courroucées avaient déchaînée sur la planète pour se venger de l'attaque laser de Denver était qu'en général les enfants de moins de six mois ne la contractaient pas. Ce qui créait une énorme population de nourrissons indemnes mais orphelins. Il était en pleine santé, ce Khalid Halim Burke. Malgré toutes les privations de ces années difficiles, malgré les

pénuries de nourriture, de combustible, et les petites flambées de maladies qu'on croyait presque disparues, il ne cessa de grandir, toujours plus droit, toujours plus fort. Il avait la vigueur nerveuse de sa mère, les longues jambes et la grâce de danseur de son père. Et il était adorable à voir. Sa peau était d'un brun doré fauve, ses yeux d'un bleu-vert étincelant, et ses cheveux luisants, denses et bouclés, d'une merveilleuse couleur bronze, d'une magnifique teinte eurasiennne. Malgré toute la tristesse et le chagrin qui accablaient Aïcha, il était l'unique et glorieux flambeau qui éclairait l'obscurité pour elle.

Il n'y avait plus de vraies écoles. Aïcha se chargea de l'instruction du petit Khalid du mieux qu'elle le put. Si elle-même n'avait pas fréquenté l'école très longtemps, elle savait néanmoins lire et écrire ; elle lui montrait comment s'y prendre, mendiait ou empruntait des livres pour lui partout où elle le pouvait. Elle trouva une femme qui comprenait l'arithmétique et frotta les planchers pour elle en échange des leçons données à Khalid. Il y avait un vieil homme dans le quartier sud de la ville qui savait le Coran par coeur et Aïcha, quoique pas très croyante elle-même, lui envoyait Khalid une fois par semaine pour qu'il soit élevé dans l'Islam. Après tout, le gamin était à moitié musulman. Aïcha ne se sentait aucunement responsable de la partie chrétienne de son être, mais elle ne voulait pas le laisser aller dans le monde sans qu'il sache qu'il y avait – quelque part, quelque part ! – un dieu qui s'appelait Allah, un dieu de justice, de compassion et de pitié à qui on devait obéissance, et que lui, Khalid, comme tout le monde, serait convoqué devant ce dieu au Jugement Dernier.

« Et les Entités ? lui demanda Khalid, alors âgé de six ans. Elles vont être jugées par Allah elles aussi ? »

— Les Entités ne sont pas des gens. Ce sont des djinns.

— C'est Allah qui les a créées ?

— Allah a créé toutes choses au Ciel et sur Terre. Il nous a créés avec l'argile du potier et a fait les djinns avec le feu sans fumée.

— Mais les Entités nous ont apporté le mal. Pourquoi Allah crée le mal, si c'est un Dieu miséricordieux ?

— Les Entités, dit Aïcha, mal à l'aise, consciente que de plus doctes qu'elle s'étaient colletés en vain avec ce problème, font le mal. Mais Elles ne sont pas malfaisantes en Elles-mêmes. Elles sont simplement les instruments d'Allah.

— Qui les a envoyées chez nous pour faire le mal ? Est-ce qu'un vrai dieu envoie le mal chez Son propre peuple, Aïcha ? »

Elle commençait à perdre pied dans cette conversation, mais elle resta patiente. « Nul ne comprend les voies d'Allah, Khalid. Il est le Dieu Unique et nous ne sommes rien devant lui. S'il avait des raisons de nous envoyer les Entités, c'étaient de bonnes raisons et nous n'avons pas le droit de les mettre en question. » Comme les raisons

d'envoyer la maladie, songea-t-elle, la faim, la mort et les Anglais qui ont tué ton oncle Khalid dans la rue, et même l'Anglais qui t'a mis dans le ventre de ta mère et s'est enfui après. C'est Allah qui a envoyé tous ceux-là aussi dans le monde. Mais elle se rappela que si Richie Burke n'était pas entré comme un voleur dans cette maison pour coucher avec Yasmina, ce superbe enfant ne serait pas devant elle en ce moment. Du mal pouvait parfois sortir le bien. De quel droit demanderions-nous à Allah de se justifier ? Peut-être qu'en fin de compte, même les Entités avaient été envoyées ici-bas pour notre bien.

Peut-être.

Quant au père de Khalid, plus de nouvelles de lui. Il avait, paraît-il, rejoint clandestinement l'armée qui combattait les Entités ; mais Aïcha n'avait jamais entendu dire qu'il y eût pareille armée où que ce soit dans le monde.

Or, peu après le septième anniversaire de Khalid, un jeudi, alors qu'il rentrait en milieu d'après-midi de sa leçon de Coran chez le vieil Iskander Mustafa Ali, il trouva un Européen inconnu assis avec sa grand-mère, un homme pourvu d'une généreuse tignasse de cheveux blonds et bouclés et d'un visage maigre, anguleux, presque décharné, avec deux yeux froids et durs, bleu-vert, qui donnaient l'impression de vous fixer au travers d'un masque. Sa peau était si claire que Khalid se demanda s'il coulait du sang dans son corps ; on aurait dit de la craie. Cet étrange Européen était assis dans le propre fauteuil de sa grand-mère, qui avait l'air bizarre, tendue ; Khalid ne l'avait encore jamais vue comme ça : des gouttes de sueur luisantes perlaient sur son front et ses lèvres étaient serrées. L'Européen se renversa dans son fauteuil, et dit en croisant les jambes, les plus longues que Khalid ait jamais vues : « Tu sais qui je suis, mon petit ?

— Comment il le saurait ? » fit sa grand-mère.

L'Européen se tourna vers Aïcha : « Laisse-moi faire, si t'y vois pas d'inconvénient. » Puis, revenant vers Khalid : « Amène-toi, mon bonhomme. Mets-toi devant moi. Alors voilà la petite merveille ? Tu t'appelles comment, mon petit ?

— Khalid.

— Khalid. Qui t'a donné ce nom-là ?

— Ma mère. Elle est morte. C'était le nom de mon oncle. Il est mort lui aussi.

— Ça fait un sacré tas de gens qui sont morts et qui étaient vivants dans le temps, ouais. Bon, Khalid, je m'appelle Richie.

— Richie », répéta Khalid d'une toute petite voix, car il avait déjà commencé à saisir le sens de cette conversation.

« Oui, Richie. T'as jamais entendu parler de quelqu'un du nom de Richie ? Richie Burke.

— Mon... mon père, dit Khalid encore plus discrètement.

— Dans le mille ! T'as décroché le gros lot, mon pote ! Non seulement beau gosse, mais futé, en plus ! C'est un peu normal, non ? Me revoilà, petit, ton père disparu ! Approche, et viens embrasser ton père. »

Khalid jeta un regard inquiet en direction d'Aïcha. Elle était encore toute pâle, le visage luisant de sueur. Elle avait l'air malade. Au bout d'un moment, elle lui donna le feu vert d'un hochement de tête imperceptible.

Khalid avança d'un demi-pas et l'homme qui se disait son père l'attrapa par le poignet, l'attira vers lui sans tendresse et le pressa contre lui, mais pas pour un vrai baiser, car il n'y eut qu'un frottement de joues. Le contact abrasif avec cette joue râpeuse fut douloureux pour Khalid.

« Et voilà, mon petit. Je suis de retour, tu vois ? Je suis parti pendant sept ans de malheur, sept ans pourris, mais maintenant je suis revenu et je vais vivre avec toi et être ton père. Tu peux m'appeler "papa". »

Khalid le fixait, muet de stupeur.

« Allez. Vas-y. Répète : "Je suis tellement heureux que tu sois revenu, papa." »

— Papa, dit Khalid, mal à l'aise.

— Le reste aussi, s'il te plaît.

— Je suis tellement heureux...

— Que je sois revenu.

— Que tu sois revenu...

— Papa. »

Khalid hésita puis ajouta : « Papa.

— Bravo ! Tu me plais ! Un peu d'entraînement, et tu finiras par y arriver. Dis-moi, petit, t'as jamais pensé à moi en grandissant ? »

Khalid interrogea à nouveau Aïcha du regard. Elle hocha discrètement la tête.

« Oui, de temps en temps, articula Khalid d'une voix rauque.

— De temps en temps, c'est tout ?

— Eh bien, on n'est pas nombreux à avoir un père. Mais, des fois, j'ai rencontré quelqu'un qui en avait un, et là, j'ai pensé à toi. Je me demandais où tu étais. Aïcha disait que tu étais parti te battre contre les Entités. C'est vrai, ça, papa ? Tu t'es battu contre Elles ? Tu en as tué ?

— Pose pas de questions idiotes. Dis-moi, mon garçon : tu t'appelles Burke ou Khan ?

— Burke. Khalid Halim Burke.

— Appelle-moi "monsieur" quand tu m'appelles pas "papa". Dis : "Khalid Halim Burke, monsieur."

— Khalid Halim Burke, monsieur. Papa.

— L'un ou l'autre. Pas les deux. » Richie Burke se leva du fauteuil et se déplaça – par sections successives, semblait-il – jusqu'à une hauteur prodigieuse. Il était immensément grand et très maigre. Sa minceur accentuait sa taille. Khalid, quoique grand pour son âge, était un nain à côté de lui. Il lui vint à l'esprit que cet homme n'était pas du tout son père, n'était même pas un homme mais plutôt une sorte de démon, de djinn, qui s'était échappé de sa bouteille, comme dans l'histoire que lui avait racontée Iskander Mustafa Ali. Il garda cette pensée pour lui.

« Bien, dit Richie Burke. Khalid Halim Burke. J'aime ça. Un fils doit porter le nom de son père. Mais "Khalid Halim", non. À partir d'aujourd'hui, tu t'appelles... euh... Kendall. Ken pour les intimes.

— Khalid était...

— ... le nom de ton oncle, je sais. Bon, ton oncle est mort. Pratiquement tout le monde est mort, Kenny. Kendall Burke, un nom tout ce qu'il y a de plus anglais. Kendall Hamilton Burke, c'est les mêmes initiales, en plus, mais c'est anglais. Qu'est-ce t'en dis, mon garçon ? T'es vraiment un beau gosse, Kenny ! Je vais t'apprendre deux ou trois trucs, c'est promis. Je vais faire un homme de toi. »

Me revoilà, petit, ton père disparu !

Khalid n'avait jamais su ce que c'était d'avoir un père, pas plus qu'il ne s'était beaucoup penché sur la question. Il n'avait jamais connu la haine, parce qu'Aïcha était une personne foncièrement calme, stable et tolérante, à l'âme trop solide pour perdre son temps ou sa précieuse énergie à détester quoi que ce soit, et que Khalid avait toujours pris exemple sur elle. Mais Richie Burke, qui apprenait à Khalid ce que c'était d'avoir un père, lui fit comprendre aussi ce qu'était la haine.

Richie emménagea dans la chambre d'Aïcha, envoyant celle-ci dormir dans l'ancienne chambre de Yasmina. Elle s'était vite délabrée, mais ils l'arrangèrent un peu ; ils chassèrent les araignées, collèrent de la toile cirée sur les vitres manquantes et reclouèrent une ou deux lames de parquet éprises de liberté. Aïcha y transporta toute seule son armoire à linge, où elle plaça les photographies encadrées des morts de la famille qu'elle avait conservées dans son ancienne chambre, et utilisa deux vieux saris qu'elle ne portait plus pour égayer les parties du mur où la peinture s'était écaillée.

C'était plus que bizarre d'avoir Richie avec eux dans la maison. C'était un bouleversement complet, la consternante invasion d'un être étranger à leur monde, aussi traumatisante à certains égards que l'avait été l'arrivée des Entités.

Il était absent la plus grande partie de la journée. Il travaillait à Winchester, la ville voisine, et faisait l'aller-retour dans une petite voiture marron d'avant la Conquête. Khalid n'était jamais allé à

Winchester, où sa mère, elle, s'était rendue pour acheter les pilules qui auraient dû l'empêcher de naître. Il ne s'était jamais éloigné de Salisbury, même pas pour aller à Stonehenge qui, devenu un centre d'activité des Entités, n'était plus un site touristique. Peu de gens à Salisbury se déplaçaient où que ce soit à présent. Rares étaient ceux qui possédaient des automobiles, vu qu'il était difficile de se procurer de l'essence, mais Richie, lui, semblait n'avoir aucun problème de ce côté-là.

Parfois Khalid se demandait quelle sorte de travail appelait son père à Winchester ; mais il ne l'interrogea qu'une fois à ce propos. Ses paroles avaient à peine quitté ses lèvres que le long bras de Richie se détendit comme un serpent et vint le gifler en plein visage, lui fendant la lèvre inférieure et lui ensanglantant le menton.

Khalid recula en titubant, abasourdi. Personne ne l'avait encore frappé. Il ne lui était pas venu à l'esprit que cela puisse lui arriver.

« Me redemande jamais ça ! » avait dit Richie en se dressant devant lui comme une montagne. Dans sa fureur, son regard s'était fait encore plus glacial que d'habitude. « Ce qui m'appelle à Winchester te regarde pas, ni toi ni personne, tu m'entends, petit ? Ça, c'est mes oignons. Vu ? »

Khalid frotta sa lèvre fendue et scruta son père, décontenancé. La gifle n'avait pas été très douloureuse ; mais la surprise, le choc... il en entendait encore l'écho dans sa tête. Et continua de l'entendre longtemps après.

Il ne posa plus de questions à son père sur son travail, plus jamais. Mais il fut encore battu, plus d'une fois – assez régulièrement, en fait. Frapper son fils était pour Richie un moyen d'exprimer son irritation. Et il était difficile de prédire ce qui était susceptible de l'irriter. En tout cas, n'importe quelle intrusion dans sa vie privée semblait y parvenir. Une fois, tandis qu'il parlait à son père dans la chambre de ce dernier et lui racontait une bagarre sanglante entre deux garçons à laquelle il avait assisté en ville, Khalid, sans réfléchir, mit la main sur la guitare que Richie posait toujours contre le mur à côté de son lit et en caressa les cordes une seule fois, une envie qui l'effleurait de temps en temps depuis quelques mois ; instantanément, avant même que la note ait cessé de chanter, Richie déploya son bras et, d'un coup de poing, repoussa Khalid contre le mur.

« Enlève tes sales pattes de cet instrument, petit morveux ! »

Khalid se garda bien de recommencer. Une autre fois, Richie le frappa parce qu'il avait feuilleté une revue qu'il avait laissée sur la table et qui contenait des photos de femmes nues ; une autre fois encore, c'était pour avoir contemplé Richie trop longtemps pendant qu'il se rasait, debout devant la glace. Khalid apprit donc à garder ses distances vis-à-vis de son père ; il n'en continuait pas moins de

recevoir des coups pour une raison ou une autre, parfois sans raison du tout. Ils étaient rarement aussi violents que le tout premier et ne le traumatisaient plus. Mais c'étaient des coups quand même. Il les conservait intégralement dans quelque réceptacle secret de son âme.

Richie frappait aussi Aïcha, à l'occasion – quand elle mettait trop longtemps à préparer le repas, quand le mouton au curry revenait trop souvent au menu, ou quand il avait l'impression qu'elle l'avait contredit sur un point ou un autre. Que quelqu'un ose lever la main sur Aïcha était pour Khalid plus traumatisant que de recevoir lui-même des gifles. La première fois que la chose se produisit, alors qu'ils prenaient le repas du soir, un gros couteau à découper était posé sur la table près de Khalid, et il s'en serait bien emparé si Aïcha, malgré sa propre fureur, son humiliation et sa douleur, ne lui avait pas signifié d'un regard brûlant de colère qu'il était absolument hors de question qu'il cède à son impulsion. Il se retint donc, cette fois-là et toutes celles qui suivirent. Chez Khalid, ce sang-froid était une faculté dont, d'une manière détournée, il avait dû hériter des grands-parents éternellement patients et résistants qu'il n'avait jamais connus et de la longue lignée de paysans asiatiques opprimés dont ils descendaient. Vivre sous le même toit que Richie donnait à Khalid l'occasion quotidienne de développer cette capacité jusqu'à en faire un art.

Richie ne semblait pas avoir beaucoup d'amis, d'amis qui venaient le voir chez lui, en tout cas. Khalid n'en connaissait que trois.

Il y avait un homme appelé Arch qui débarquait quelquefois, un homme d'un certain âge avec des boucles de cheveux grasseyés qui tombaient du sommet largement dégarni de son crâne. Il apportait toujours une bouteille de whisky, et les deux hommes s'installaient dans la chambre de Richie, la porte fermée, pour parler à voix basse ou chanter bruyamment. Le lendemain matin, Khalid retrouvait la bouteille vide, jetée dans le couloir. Il conservait les bouteilles, qu'il alignait, sans savoir pourquoi, au milieu des décombres du restaurant derrière la maison.

Le seul autre homme qui venait chez eux était Syd, qui avait le nez aplati, des doigts étonnamment épais, et puait tellement que Khalid pouvait encore détecter son odeur dans la maison le lendemain. Une fois, alors que Syd était là, Richie sortit dans le couloir et appela Aïcha ; elle entra dans la chambre et referma la porte derrière elle. Elle s'y trouvait encore lorsque Khalid était allé se coucher. Il ne lui posa jamais de questions sur ce qui s'était passé dans la chambre de Richie. Son instinct lui disait qu'il valait mieux qu'il n'en sache rien.

Il y avait aussi une femme, Wendy : grande et émaciée, très laide, avec un faciès chevalin, une très vilaine peau et des enchevêtrements filandreux de cheveux roux. Elle venait dîner de temps en temps et Richie précisait toujours à Aïcha qu'elle devait préparer un repas à

l'anglaise ce soir-là – de l'agneau ou du rôti de bœuf, par exemple, que ça nous change du curry et de ta bouffe pakistanaise, vu ? Après le repas, Richie et Wendy allaient dans la chambre de Richie et n'en ressortaient pas de la soirée ; on entendait la guitare, puis des rires, puis des cris étouffés, des gémissements et des grognements.

Une nuit où Wendy était là, Khalid était allé aux toilettes au même moment qu'elle et l'avait croisée dans le couloir, entièrement nue, longue silhouette blanche et spectrale au clair de lune. Il n'avait encore jamais vu de femme nue, pas en vrai, rien qu'en photo dans la revue de Richie ; mais il la toisa calmement, avec la profonde et durable fermeté en face de toute surprise qu'il avait fini par pratiquer à la perfection depuis l'arrivée de Richie. Il l'examina froidement, commençant par les jambes longues et minces qui n'arrêtaient pas de monter, s'arrêtant un instant sur l'insolite touffe triangulaire de poils laineux à la base de son ventre plat, puis son regard monta jusqu'aux petits seins ronds haut perchés et bien écartés pour aboutir au visage qui, au clair de lune, avait contre toute attente acquis une sorte de beauté, voire de charme, même si jusque-là Wendy lui avait toujours semblé prodigieusement laide. Être vue ainsi ne parut pas lui déplaire. Elle lui sourit et lui décocha un clin d'œil, passa la main d'un geste presque coquet dans la broussaille de sa chevelure et lui envoya un baiser en continuant son chemin vers les toilettes. C'était la première fois qu'une personne de l'entourage de Richie était gentille avec lui, ne serait-ce qu'en prenant acte de son existence.

Mais la vie avec Richie n'était pas entièrement odieuse. Elle avait quelques bons côtés.

Par exemple, le simple fait d'être en présence de tant de force et d'énergie – ce que Khalid aurait appelé virilité s'il avait connu ce terme. Il avait jusque-là passé sa courte existence au milieu de gens qui n'osaient relever la tête et persévéraient docilement, des gens comme Aïcha, patiente et dure à la tâche, qui acceptait tout ce qui lui arrivait sans jamais se plaindre, comme le vieil Iskander Mustafa Ali, tout ratatiné, qui était convaincu qu'Allah déterminait toute chose et qu'il n'y avait d'autre choix que de se soumettre, ou comme les calmes et discrets Anglais de Salisbury, qui avaient survécu à la Conquête, au Grand Silence, aux Troubles et à la Pandémie, et étaient prêts à réagir de façon très, très anglaise en face de la prochaine abomination, quelle qu'elle soit.

Mais Richie était différent. Richie n'avait pas le moindre atome de passivité en lui. « Nous façonnons notre vie comme nous voulons, petit, répétait-il. Nous écrivons le scénario nous-mêmes. C'est rien qu'une putain d'émission de télé. Tu piges ça, hein, mon petit Kenny ? »

C'était pour Khalid une surprenante révélation qu'on puisse avoir

prise sur son propre destin, qu'on puisse dire « non » à ceci, « oui » à cela, ou « pas tout de suite » à autre chose, et que si on avait envie de ceci ou cela on n'avait qu'à tendre la main pour le prendre. Il n'avait envie de rien en particulier. Mais il était fasciné par l'idée que ses désirs puissent être satisfaits s'il parvenait à les définir.

Et puis, malgré les manières brutales de Richie, sa promptitude à vous injurier, à vous donner des coups de pied ou des gifles quand il avait bu un coup de trop, il avait quand même un côté affectueux, voire un certain charme. Souvent, il s'asseyait avec eux et poussait la chansonnette en s'accompagnant à la guitare, leur apprenait les paroles, les encourageait à chanter avec lui, et tant pis si Khalid, tout comme Aïsha, n'avait pas la moindre idée de ce dont il était question dans ces chansons. N'empêche que c'était amusant de chanter ensemble ; et Khalid n'avait pas eu souvent l'occasion de s'amuser. Richie était fier de la beauté de son fils et de sa grâce athlétique, et le complimentait là-dessus, ce que personne n'avait jamais fait, pas même Aïcha. Et Khalid lui en était reconnaissant, même s'il comprenait obscurément que Richie ne cherchait qu'à se complimenter lui-même.

Richie l'emmenait derrière la maison et lui montrait comment lancer et rattraper une balle. Et comment taper dans un ballon. Il y avait parfois des matches de cricket sur un terrain à la périphérie de la ville ; et lorsque Richie participait à ces rencontres, ce qui lui arrivait de temps en temps, il emmenait Khalid pour qu'il puisse le voir en action. Plus tard, à la maison, il lui montrait comment tenir la batte, comment défendre le guichet.

Et puis il y avait les balades en voiture. Elles étaient rares, c'était un privilège. Mais parfois, par quelque beau dimanche ensoleillé, Richie disait : « Et si on allait faire un tour dans cette vieille caisse, hein, Kenny, mon petit bonhomme ? » Et ils partaient dans la verte campagne, d'ordinaire sans destination précise, se contentant de sillonner les petites routes tranquilles tandis que Khalid découvrait, ébahi, ce monde nouveau au delà de la ville. Cette révélation lui tournait la tête, car il comprenait enfin que le monde continuait au delà des limites de Salisbury et qu'il était plein de merveilles et de splendeurs.

Alors, sans cesser pour autant de détester Richie, il entrevoyait au moins les quelques compensations qui découlaient de sa présence chez eux. Il n'y en avait pas beaucoup. Quelques-unes quand même.

Un jour, Richie l'emmena à Stonehenge. Ou du moins, aussi près du site qu'il était permis aux humains de s'aventurer. Khalid était dans sa dixième année : un cadeau d'anniversaire pas comme les autres.

« Tu vois ça là-bas, dans la plaine, mon garçon ? Ces grosses pierres, là ? Ç'a été construit par une bande de connards

préhistoriques qui se peinturluraient en bleu et dansaient des sénestries au milieu de la nuit. Tu sais ce que ça veut dire, "sénestries", jeune homme ? Non ? Moi non plus. Mais ils dansaient ça quand même. Ils dansaient à poil en agitant leur bidule, et à minuit ils sacrifiaient une vierge sur un grande pierre d'autel. Il y a très, très longtemps. Des milliers d'années... Allez, on va y jeter un coup d'œil. »

Khalid n'en revenait pas. D'énormes dalles grises, disposées face à face en deux rangées, qui flanquaient des dalles plus petites en pierre bleue implantées en triangle, avec un gros bloc dressé au milieu. Et quelques blocs posés à plat sur certaines des dalles grises. Un rideau de lumière translucide entourait l'ensemble d'une palpitation vert-rougeâtre, s'élevant de fissures cachées dans le sol jusqu'à presque deux fois la hauteur d'un homme. Pourquoi quiconque aurait-il voulu construire un truc pareil ? Il fallait vraiment avoir du temps à perdre.

« Tu penses bien que ça ressemble pas à ce que c'était à l'époque. Quand les Entités ont débarqué, Elles ont tout chamboulé, elles ont foutu le bordel partout. Elles ont envoyé des ouvriers pour bouger toutes les pierres. Ensuite Elles ont amené les effets spéciaux, ces lumières bariolées. Des lumières, y en avait jamais eu, en tout cas, pas des comme ça. Tu passes à travers et t'es mort, comme un moustique qui traverse la flamme d'une bougie. Les grandes pierres, là-bas, elles étaient plantées en cercle

à l'origine, et les bleues, là... hé, petiot, mate un peu ce qui arrive ! T'as déjà vu une Entité, Ken ? »

À vrai dire, Khalid en avait déjà vu. Deux fois. Mais jamais d'aussi près. La première s'était trouvée en plein centre ville sur le coup de midi, debout devant l'entrée de la cathédrale, parfaitement à l'aise, à croire qu'elle avait justement envie d'aller à la messe : une créature géante, violette avec des taches orange et de gros yeux jaunes. Mais Aïcha lui avait mis la main sur la figure avant qu'il puisse bien observer le monstre et l'avait prestement entraîné à l'autre bout de la rue, loin de la cathédrale, aussi vite que ses petites jambes le lui permettaient. Khalid avait alors dans les cinq ans. Ensuite, il rêva des Entités pendant des mois. La seconde fois, un an plus tard, il jouait avec des camarades non loin de l'autoroute lorsqu'était arrivé un véhicule étrange, une voiture des Entités qui flottait sur un coussin d'air au lieu de rouler sur des roues, et deux Entités, debout à l'intérieur, les avaient regardés posément le temps de passer devant eux. Cette fois, Khalid n'avait vu que leurs têtes : leurs yeux – encore –, une sorte de bec incurvé en dessous et une grande bouche fendue en V, comme celle d'une grenouille. Ce spectacle l'avait fasciné. Dégouté aussi, tellement ils étaient bizarres, ces êtres d'outre-espace, ces ennemis du genre humain qu'il était censé détester et

mépriser. Mais fasciné quand même. Fasciné. Il regrettait de ne pas avoir pu mieux les voir.

Mais à présent il voyait distinctement les créatures, au nombre de trois. Elles étaient sorties de ce qui ressemblait à une porte percée à même le sol à l'extrémité opposée du monument préhistorique et se promenaient nonchalamment au milieu des mégalithes tels des châtelains ou des châtelaines inspectant leur domaine, sans prêter aucunement attention à l'homme de haute taille et au petit garçon qui se tenaient près de la voiture garée juste devant la barrière flamboyante. À les voir évoluer cahin-caha sur les vilaines petites pattes qui soutenaient leurs immenses corps tubulaires, Khalid était stupéfait qu'elles puissent conserver leur équilibre sans jamais s'étaler par terre.

Il les trouvait aussi d'une stupéfiante beauté. Il s'en doutait depuis ses observations antérieures, mais leur splendeur le frappait à présent de toute sa force.

Ces taches lumineuses orange doré sur la peau vitreuse d'un violet resplendissant... c'était comme du feu ! Et ces yeux énormes, si brillants, si perçants ! On pouvait y lire la force de leur esprit, la puissance de leur âme. Leur regard vous enveloppait d'un flot de lumière. Même l'air qui les environnait, halo turquoise rayonnant de limpidité, participait de leur beauté.

« Les via, mon petit. Nos seigneurs et maîtres. As-tu jamais vu des machins aussi hideux ?

— Hideux ?

— C'est pas des prix de beauté, pas vrai ? »

Khalid émit un grognement d'une stricte neutralité. Richie était de bonne humeur, comme toujours lors de ces excursions dominicales. Mais Khalid ne savait que trop bien ce qu'il lui en coûterait de le contredire sur quelque sujet que ce soit. Il contempla donc les Entités en silence, émerveillé, saisi d'une terreur respectueuse devant la splendeur de ces étranges et gigantesques créatures, sans jamais émettre la moindre syllabe de son admiration pour leur élégance et leur majesté.

Mais Richie était en veine de confidences. « T'as pas compris de travers quand on t'a dit que si j'avais quitté Salisbury juste avant ta naissance, c'était pour m'engager dans une armée qui était censée se battre contre les Entités. Y avait rien que je voulais plus que tuer des Entités, rien. Juste ciel, je pouvais pas les saquer, ces saloperies d'extraterrestres de cauchemar qui avaient débarqué pour nous piquer notre planète ! Mais laisse-moi te dire que j'ai pas mis longtemps à y voir clair. J'ai écouté les mecs de la Résistance exposer les plans qu'ils avaient pour nous "libérer du joug des Entités", et là, j'ai pas pu m'empêcher de rigoler. De rigoler, ouais ! J'ai vu au premier coup

d'œil qu'y avait aucun espoir de ce côté-là. Avant que les autres nous lâchent la Pandémie sur le dos, t'entends. Je le savais. Je le savais foutrement bien. Ils sont aussi puissants que des dieux. Vous voulez jouer à la guéguerre contre une bande de dieux, alors bonne chance, les mecs. Du coup, j'ai plaqué la Résistance. Je chie toujours sur ces saloperies – faut pas croire ! – mais je sais que c'est idiot de seulement rêver de les foutre en l'air. Il faut trouver une combine pour s'accommoder de leur présence, c'est tout. Il faut se mettre en veilleuse et les laisser faire. Parce que tout le reste, c'est de la folie garantie pure. »

Khalid écoutait. Ce que Richie disait n'était pas absurde. Khalid comprenait qu'on ne veuille pas lutter contre des dieux. Il comprenait également en quoi il était possible de détester quelqu'un tout en continuant à vivre avec lui sans protester.

« C'est pas dangereux de les regarder de si près ? demanda-t-il. Aïcha dit que des fois, quand les Entités voient des gens, Elles déplient la langue qu'Elles ont dans le ventre et les attrapent pour les emmener dans leurs habitations et leur faire des choses affreuses. »

Richie éclata d'un rire bourru. « Ça s'est déjà produit, ouais. Mais Elles vont pas toucher Richie Burke, mon pote, et Elles vont pas toucher le fils de Richie Burke quand il est avec lui. Ça, je te le garantis. On risque absolument rien, nous deux. »

Khalid ne lui demanda pas pourquoi il en était ainsi. Il espérait seulement que c'était vrai.

Deux jours plus tard, alors qu'il revenait du marché avec un morceau d'agneau pour le déjeuner, il fut pris à partie par deux garçons et une fille, tous de son âge à un ou deux ans près, qu'il ne connaissait que très vaguement. Ils formèrent une sorte de cercle juste hors de sa portée et se mirent à scander d'une voix aiguë et nasillarde : « Quisling, quisling, ton père est un quisling !

— C'est un quoi, mon père ?

— Un quisling.

— C'est pas vrai.

— Mais si ! C'en est un ! Quisling, quisling, ton père est un quisling ! »

Khalid n'avait aucune idée de ce qu'était un quisling. Mais il n'était pas question de les laisser insulter son père. Il avait beau le détester, il savait qu'il devait réagir. C'était une leçon qu'il avait apprise de Richie : Défends-toi contre le mépris, mon petit, en toutes circonstances. En clair, contre ceux qui risquaient de se moquer de lui parce qu'il était à moitié pakistanais ; mais Khalid n'avait pas grande expérience de cela. Un quisling était-il un Anglais de souche qui avait eu un enfant avec une Pakistanaise ? Peut-être. Mais en quoi cela pouvait-il intéresser ces enfants ? Ou qui que ce soit ?

« Quisling, quisling... »

Laissant choir son paquet, Khalid se rua sur le garçon le plus proche, qui fila comme une flèche. Il attrapa la fille par le bras, mais il ne voulait pas frapper une fille ; il se contenta de la projeter sur l'autre garçon, qui perdit l'équilibre et alla heurter le coin de la halle. Khalid se jeta sur lui, l'appuya d'une main contre le mur et le frappa furieusement de l'autre.

Ses deux compagnons semblaient peu disposés à intervenir. Ils n'en continuèrent pas moins de scander, à bonne distance, d'une voix plus nasillarde que jamais : « Quis-ling, quis-ling, ton père est un quis-ling !

— Arrêtez ! cria Khalid. Vous avez pas le droit ! » Et de ponctuer ses paroles de coups de poing. Le garçon qu'il tenait commençait à saigner du nez et au coin de la bouche. Il avait l'air terrifié.

« Quis-ling, quis-ling... »

Ils ne voulaient pas s'arrêter, et Khalid non plus. C'est alors qu'il sentit une main le saisir par la peau du cou – une grosse main d'adulte – et qu'il fut tiré en arrière et plaqué contre le mur de la halle à son tour. Un homme corpulent, un terrassier sans doute, se dressait de toute sa masse au-dessus de lui.

« Qu'est-ce qui te prend, petit Paki de merde ? Tu vas tuer ce gosse !

— Il a dit que mon père était un quisling.

— Ça doit en être un, alors. Maintenant, tire-toi, petit con. Grouille ! »

Il lui assena une ultime bourrade, cracha et s'éloigna. Khalid regarda autour de lui d'un air morose mais ses tortionnaires s'étaient déjà enfuis. Avec le morceau d'agneau, en plus.

Ce soir-là, tandis qu'Aïcha improvisait un repas à partir du riz de la veille et d'un poulet plus très jeune, Khalid lui demanda ce qu'était un quisling. Elle se retourna brusquement, comme s'il venait d'insulter Allah, et lui dit, les yeux étincelants d'une férocité qu'il n'y avait encore jamais vue : « Ne prononce jamais ce mot dans cette maison, Khalid. Jamais ! Jamais ! »

Là s'arrêta son explication. Khalid fut obligé d'apprendre par lui-même ce qu'était un quisling ; et lorsqu'il le sut, peu de temps après, il comprit pourquoi son père n'avait pas eu peur ce fameux jour où ils s'étaient arrêtés devant le rideau de lumière à Stone-henge et avaient regardé les Entités se promener au milieu des mégalithes. Et pourquoi ces trois enfants s'étaient moqués de lui dans la rue. Il faut trouver une combine pour s'accommoder de leur présence, c'est tout. Oui. Oui. Oui. Trouver une combine.

Le Colonel n'en finissait pas de se balancer dans son fauteuil sur la véranda du ranch. Les ombres de l'après-midi devenaient plus denses. Il commençait à faire un peu frais. Il comprit qu'il venait peut-être de

sommeiller. Une fois de plus. La fillette de Paul semblait s'être éloignée, mais l'autre enfant, le petit Anson, était encore avec lui et le contemplait d'un œil critique, l'air de se demander comment quelqu'un qui avait l'air si vieux pouvait encore trouver la force de respirer.

Puis Ronnie sortit de la maison, et le petit garçon se précipita aussitôt vers lui. Ronnie le souleva du sol, le lança en l'air, le rattrapa et le lança encore. L'enfant piailla de plaisir. Le Colonel prenait lui aussi du plaisir à ce spectacle. Il adorait regarder Ronnie jouer avec son fils. Il adorait l'idée même que Ronnie ait un fils, qu'il ait épousé une femme de la classe de Peggy, qu'il se soit assagi. C'est qu'il avait bien changé, celui-là, depuis la Conquête. Il avait abandonné ses mauvaises habitudes, pris des responsabilités. C'était même la seule bonne chose qui soit sortie de ce triste événement, songea le Colonel.

Ronnie reposa l'enfant et se tourna vers le Colonel. « Eh bien, p'pa, la réunion est terminée et tu vas être content d'apprendre comment ça s'est passé.

— La réunion ?

— Oui, la réunion du Comité de résistance, dit doucement Ronnie.

— Oui, évidemment. De quelle autre réunion pourrait-il s'agir ? Dis-moi, mon garçon, tu ne crois pas que je suis déjà gâteux, hein ? Non, ne me réponds pas. Parle-moi de la réunion.

— On vient de voter. Et dans ton sens.

— Voter ? » Il essaya de se rappeler de quoi ils avaient débattu.

Son esprit était comme de la mélasse. Des courants de pensée y fluctuaient lentement, obstinément. Il y avait des jours où il savait bien qu'il était le colonel en retraite Anson Carmichael III, de l'armée de terre américaine, Anson Carmichael, docteur en philosophie, le distingué professeur Anson Carmichael, spécialiste de linguistique du sud-est asiatique qui faisait autorité sur les processus mentaux des cultures non européennes. Mais il y avait d'autres jours – comme celui-ci – où il était à peine capable de se forcer à croire qu'il avait jadis été un homme valide, énergique et intelligent. Des jours qui avaient tendance à se multiplier ces derniers temps.

« Voter, oui, dit Ronnie. Sur la campagne de guerre d'usure, le programme d'attentats.

— Oui, bien sûr... Ils ont voté contre ? » Le Colonel se rappelait les détails, à présent. « Je n'arrive pas à y croire. Qu'est-ce qui les a fait changer d'avis ?

— Au moment précis où le débat s'acheminait vers le vote et où, en fait, on avait très fortement l'impression que le résultat serait en faveur d'un programme de liquidation ponctuelle de toute Entité que nous trouverions en train de se balader toute seule, Doug nous a communiqué des éléments nouveaux sur lesquels il avait planché tout

l'après-midi, comme ça lui arrive parfois. Des infos qu'il avait glanées sur un serveur qui opérait à partir de Vancouver et les avait eues de ces malheureux bidouilleurs de Seattle juste avant que les borgmanns les balancent aux Entités... » Ronnie s'interrompt et le considéra d'un air sceptique. « Tu comprends tout ce que je dis, p'pa, hein ?

— Je comprends. Continue. Donc, ce serveur de Vancouver...

— Eh bien, il semblerait qu'il est pratiquement impossible de descendre une Entité par surprise. Il y a apparemment déjà eu des tentatives, au moins trois, une chez nous, dans un État du sud, une en France, et une autre je ne sais plus où. Elles ont raté toutes les trois. Les tireurs embusqués n'ont même pas réussi à placer un seul coup. Le Entités ont une sorte de pouvoir, un champ mental qui les entoure et détecte les émanations de pensées hostiles ; lorsque ce champ repère dans les parages quelqu'un qui aurait l'intention de leur faire des misères, Elles n'ont qu'à donner la Pression à dose maxi et le tireur s'écroule, mort. Ça s'est passé comme ça chaque fois.

— Quelle est la portée de ce champ mental ?

— Personne ne le sait. Manifestement assez grande pour capter les émissions mentales de tout tireur embusqué susceptible de s'approcher assez près pour faire mouche.

— Des télépathes, en plus », soupira le Colonel. Il ferma un instant les yeux, secoua lentement la tête. « Elles doivent avoir sur leur planète des animaux plus évolués que nous. Des animaux de compagnie, même... Alors, Doug a débarrassé tout ça à la réunion du Comité, et ça a tué le projet de guerre d'usure sur-le-champ ?

— Il a été ajourné. Avec cette histoire de champ mental, plus tout le problème des représailles, nous avons décidé qu'il était absurde, pour le moment, de tenter quoi que ce soit contre les Entités. Tout le monde a approuvé, sauf Faulkenburg, mais il a fini par se ranger à l'avis général. Avant que nous puissions lancer la moindre action hostile, nous avons besoin de recueillir plus d'informations – beaucoup plus d'informations – sur la manière dont fonctionne leur esprit. Pour l'instant, nous n'en savons pratiquement rien. S'il y avait une manière quelconque de neutraliser ce champ mental, par exemple...

— Parfait. » Le Colonel laissa échapper un gloussement. À présent son esprit était aussi clair qu'aux plus beaux jours. « On compte sur le Père Noël pour résoudre le problème, c'est ça ?

Peut-être qu'il va nous apporter un neutralisateur de champ mental l'an prochain. Ou peut-être que non. En tout cas, je suis content du résultat du vote. Pendant un moment, je me suis fait du mouron. Tout le monde avait l'air tellement pressé de liquider les Entités, comme ça, sans rien pour convaincre un individu rationnel que la chose était faisable. J'ai cru que nous étions fichus. J'ai cru que vous alliez tous nous envoyer au fond du précipice. »

Tard cette nuit-là, tandis que Ronnie traversait la partie arrière du bâtiment pour éteindre les lumières, il aperçut Anse assis tout seul dans l'une des petites pièces qui donnaient sur la bibliothèque. Il y avait une bouteille posée devant lui sur une petite table. On était pratiquement sûr de trouver une bouteille à portée de sa main, désormais. Lamentable, songea Ronnie, la manière dont Anse s'était remis à boire après s'être cassé la jambe. Lui qui avait tant lutté, durant tant d'années, pour limiter sa consommation. Et voilà. Regardez ce qu'il est devenu, s'attrista Ronnie. Regardez-le.

« Un petit verre avant de te coucher, frangin ? lança Anse.

— C'est pas de refus. » Et merde, pourquoi pas ? « Qu'est-ce qu'on boit ?

— De la grappa.

— De la grappa, répéta Ronnie, qui tressaillit en détournant les yeux. Oui, bien sûr, Anse. » C'était une sorte d'eau-de-vie italienne, très âpre, pas vraiment à son goût. Ils en avaient une caisse, l'une des pièces les plus bizarres du butin qu'ils avaient ramené du magasin abandonné en ville. Mais Anse aurait bu n'importe quoi.

Celui-ci remplit les verres. « Tu me dis quand je dois m'arrêter, frangin.

— Stop ! » fit prestement Ronnie.

Il trinqua solennellement avec son frère et but une modeste gorgée. Ne serait-ce que pour se montrer sociable. Il n'aimait pas voir Anse boire tout seul. Il était ironique, songea Ronnie, que le Colonel ait toujours considéré Anse comme un modèle de stabilité, de constance et de vertu, et lui comme une espèce de païen sauvage, de louche parvenu, alors qu'en réalité Anse était un ivrogne refoulé de la pire espèce qui avait passé toute sa vie adulte à lutter désespérément contre sa passion de la bouteille, et que lui, Ronnie, malgré ses goûts de luxe et ses fréquentations huppées, n'avait jamais eu le moindre problème avec l'alcool.

Anse vida son verre d'un trait et le reposa. Il empoigna la bouteille à moitié vide et la considéra un long moment, comme si les secrets les plus profonds de l'univers étaient gravés sur l'étiquette. Quand le silence commença à se prolonger, Ronnie lâcha : « Tout va bien, frangin ?

— Très bien. Très bien.

— Mais pas vraiment ?

— Qu'est-ce tu crois ?

— Je ne crois rien. La journée a été longue. Je n'aime pas réfléchir après dix heures du soir. Des fois, je laisse tout tomber encore plus tôt que ça... Qu'est-ce qui te tracasse ? Le vieux ? Il s'en tirera. Il n'est plus tout jeune, mais c'est pareil pour nous tous, hein ? Nous ne sommes pas immortels, tu sais. Mais il s'est drôlement déridé quand je

lui ai annoncé le résultat du vote d'aujourd'hui.

— T'en veux encore ?

— Non, merci. Je suis en train de réfléchir à ce truc.

— Tu permets ? »

Ronnie haussa les épaules. Anse remplit son verre presque à ras bord.

« La réunion, je l'emmerde, lâcha-t-il d'un ton funèbre lorsqu'il se fut octroyé une généreuse rasade de grappa. Et toutes ces conneries de Résistance de mes deux, Ronnie.

— Qu'est-ce qu'elle a, la Résistance ?

— Quelle frime ! Quelle mascarade idiote ! On tient ces réunions et on se contente de faire des gestes symboliques. On tourne dans le vide, tu vois pas ? On nomme des commissions, on mène des études, on mijote des plans grandioses et on les télémate à des gens tout aussi paumés que nous dans le monde entier. C'est ça, la Résistance ? Est-ce que les Entités abandonnent le terrain sous nos vaillants assauts ? Est-ce que la libération de la Terre est pour bientôt ? Qu'est-ce qu'on branle en réalité pour y arriver ? En réalité, y a pas de Résistance. On se contente de faire semblant.

— Tant qu'on continuera à faire semblant, on gardera en vie l'idée de liberté. Tu as entendu le Colonel le répéter mille fois. Le jour où on abandonnera toute prétention de résistance, on sera définitivement des esclaves.

— Tu crois vraiment à ces conneries, frangin ? »

Ronnie eut besoin d'une gorgée de grappa avant de répondre.

Il essaya de l'avaler sans y goûter. « Oui, dit-il en fixant les yeux torves et injectés de sang de son frère. Oui, frangin, j'y crois vraiment. Et je ne pense pas du tout que ce soit des conneries.

— T'as l'air prodigieusement sincère quand tu dis ça ! s'esclaffa Anse.

— Je suis sincère, Anse.

— Très bien. Très bien. Ça aussi, tu le dis très sincèrement... T'es encore un magouilleur, au fond, pas vrai, frangin ? T'as commencé comme ça, et tu continues. Et tu t'en sors à merveille.

— Fais gaffe, Anse.

— Est-ce que je dis pas la vérité, frangin ? Que tu viennes me raconter que tu crois aux conneries du vieux, passe encore, mais me demande pas d'accorder la moindre foi à tes bobards, pas au point où en sont les choses... Allez, à la tienne, encore un peu de grappa. Ça te fera du bien. Fais le plein de sincérité pour le prochain couillon que tu veux arnaquer... »

Il tendit la bouteille à Ronnie, qui la scruta une dizaine de secondes tout en essayant de contenir la colère qui montait en lui – colère envers les accusations méprisantes et éthyliques de son frère et

les vérités partielles qui flottaient pas très loin de leur surface, envers le délabrement du Colonel, envers la prise de conscience croissante, au fil des années, de sa propre mortalité, envers la présence persistante des Entités dans le monde. Envers tout. Et tandis qu'Anse rapprochait la bouteille comme pour la lui coller sur le visage, Ronnie la repoussa d'un revers sec de la main, obligeant son frère à lâcher prise. La bouteille frappa Anse à la bouche et au menton et alla rebondir sur le sol en répandant un flot de grappa. Feulant de colère, Anse se catapulta de sa chaise, tentant de crocher Ronnie d'une main et de le frapper de l'autre.

Ronnie lui plaqua une main sur la poitrine pour le tenir à distance et essaya de le rasseoir de force. Anse, les yeux à présent étincelants de rage, gronda et tenta encore de lui décocher un coup de poing, toujours sans succès. Ronnie accentua sa pression. Anse bascula en arrière et retomba lourdement sur son séant au moment même où Peggy faisait irruption dans la pièce.

« Hé, vous deux, qu'est-ce qui se passe ? »

Honteux et confus, Ronnie se retourna vers son épouse. Il sentit le rouge lui monter aux joues. Toute sa colère s'était dissipée. « On discutait de la réunion d'aujourd'hui, c'est tout, expliqua-t-il.

— Tu parles ! » Elle ramassa la bouteille de grappa, la renifla d'un air dégoûté et la jeta dans une corbeille à papiers. Elle lança à son mari un regard incendiaire. « Oui, tu peux rougir, Ron. Vous êtes comme deux gamins qui viennent de trouver la clef du placard à liqueurs de papa.

— C'est un peu plus compliqué que ça, Peg.

— Oh, je n'en doute pas ! » Puis elle se tourna vers Anse, qui restait assis, la tête basse, cachant son visage dans ses mains. « Hé, qu'est-ce que tu as, Anse ? »

Il pleurait à gros sanglots dévastateurs. Peggy lui passa un bras autour des épaules et se pencha tout près de lui ; de sa main libre, elle fit signe à Ronnie de déguerpir.

« Et alors, Anse ? dit-elle doucement. Et alors ? »

Une fois ou deux par mois, plus souvent s'il arrivait à gratter de quoi payer l'essence, Steve Gannett descendait du ranch à flanc de montagne et empruntait la chaussée cabossée et délabrée qu'était l'autoroute 101 jusqu'à Ventura, où Lisa l'attendait près de la mission San Buenaventura. Ils continuaient alors dans la voiture de Lisa sur Pacific Coast Highway, passaient devant la base aéronavale de Point Mugu et pénétraient dans le parc d'État de Mugu proprement dit. Ils avaient là leur endroit favori, un bosquet touffu dans la partie vallonnée du parc, où ils pouvaient faire l'amour. C'était arrangé ainsi entre eux : il allait jusqu'à Ventura et Lisa assurait le reste du trajet. C'était normal, vu les quotas de rationnement d'essence.

Steve s'étonnait toujours d'avoir une petite amie attirée. Avant, c'était un gosse obèse, disgracieux, maladroit, crétin sur les bords, bon à pas grand-chose sinon à bosser sur des ordinateurs, tâche dont il s'acquittait avec maestria. Comme son père Doug, il ne s'était jamais très bien adapté à la famille Carmichael, cette tribu de gens secs, énergiques, durs, au regard froid. Même lorsqu'ils étaient faibles – comme le Colonel, désormais si vieux et si distrait, ou Anse, qui picolait chaque fois qu'il se croyait à l'abri des regards –, il leur restait une certaine force. Ils vous allongeaient le regard bleu des Carmichael, un regard qui disait : Nous descendons d'une longue lignée de soldats. La discipline, ça nous connaît. Et toi, tu es gros, négligent et paresseux, et tout ce que tu sais faire, c'est bricoler avec des ordinateurs. Même les jumeaux, Mike et Charlie, ses cousins, l'avaient regardé ainsi – et ce n'étaient que des petits garçons.

Mais Steve était à moitié Carmichael lui-même, et après quelques années passées au ranch, cette partie de son héritage génétique avait finalement commencé à se manifester. La vie au grand air – l'air pur des montagnes ! – et l'obligation pour chacun de fournir quelques heures de dur travail manuel tous les jours avaient porté leurs fruits. Progressivement, très progressivement, l'embonpoint du garçonnet s'était résorbé. Progressivement, sa coordination s'était améliorée et il avait appris à courir sans se casser la figure, à grimper aux arbres, à conduire une voiture. Il serait toujours plus enveloppé et moins agile que ses cousins, ses cheveux seraient toujours rebelles, ses pans de chemise trouveraient toujours le moyen de sortir de son pantalon et ses yeux ne seraient jamais du bleu glacial des Carmichael mais toujours du marron foncé des Gannett. N'empêche que l'année de ses quinze ans, il s'était transformé d'une manière qui l'avait immensément surpris.

Le premier véritable signe indiquant qu'il allait avoir une vie personnelle se manifesta lorsque Jill, la fille d'Anse, l'autorisa à prendre quelques libertés sexuelles avec elle.

Il avait alors seize ans et manquait odieusement d'assurance. De deux ans plus jeune que lui, c'était une blonde mince aux longues jambes comme sa mère Carole, jolie, athlétique, pleine de vie. Il ne serait pas venu à l'idée de Steve qu'il se passe quoi que ce soit entre eux. Pourquoi une fille splendide comme elle – sa cousine, en plus – s'intéresserait-elle précisément à lui ? Elle ne lui avait jamais témoigné la moindre sympathie et s'était même montrée froide, distante. Il n'était que Steve, son connard de cousin, c'est-à-dire personne en particulier, juste quelqu'un qui se trouvait habiter au ranch. Et puis, par une torride journée d'été où il était seul, très haut dans la montagne, sur un escarpement abrité, derrière le champ de pommiers où il aimait s'asseoir pour méditer, Jill avait tout à coup surgi de nulle

part et dit : « Je t'ai suivi. Je voulais savoir où tu allais quand tu partais tout seul. Je peux m'asseoir ici ?

— Comme tu veux.

— C'est chouette par ici. C'est calme. On est vraiment loin de tout. Et quelle vue super ! »

Qu'elle manifeste la moindre curiosité à son égard, qu'elle se soucie le moins du monde de l'endroit où il allait quand il voulait s'isoler, voilà qui l'étonnait et l'intriguait. Elle s'assit à côté de lui sur la dalle rocheuse d'où il voyait pratiquement toute la vallée. Sa proximité était troublante. Elle ne portait qu'un bain-de-soleil et un short ; il émanait d'elle une odeur de transpiration douce et musquée après la montée abrupte.

Steve ne savait pas du tout quoi lui dire. Il ne dit rien.

Au bout d'un moment, elle lâcha brusquement : « Tu sais, tu peux me toucher, si tu veux.

— Te toucher ?

— Si tu veux. »

Il ouvrit de grands yeux. Que se passait-il ? Était-elle sérieuse ? Prudemment, comme s'il examinait une mine qui n'avait pas explosé, il mit la main sur le genou de Jill, l'enserra un instant du bout des doigts et, n'entendant aucune objection, la laissa remonter sur sa cuisse longue et douce, se permettant à peine de reprendre sa respiration. Il n'avait jamais caressé quelque chose d'aussi doux. Il atteignit l'ourlet du short et s'arrêta, doutant que ses doigts puissent aller très loin au delà. De toute façon, il avait peur d'essayer.

« Pas ma jambe », dit-elle, avec un léger agacement dans la voix.

Steve leva les yeux sur elle. Frappé de stupeur, il vit qu'elle avait dégrafé son bain-de-soleil, qui glissa jusqu'à sa taille. Elle avait des seins adorables, d'un blanc laiteux, qui pointaient droit devant elle. Il les avait déjà vus, une nuit où il l'avait épiée à sa fenêtre, l'été précédent, mais c'était à cinquante mètres. Il les fixait à présent, les yeux exorbités, tétanisé. Jill le regardait, attendant qu'il continue. Il se tortilla sur le rocher pour se rapprocher d'elle et l'enlaça du bras droit, élevant sa main de façon à ce qu'elle épouse la douce courbe inférieure du sein droit. Jill émit un petit sifflement de plaisir. Il serra un peu plus fort. Il n'osait toucher le mamelon durci, de peur qu'il soit fragile, de peur de lui faire mal. Il n'essaya pas non plus de l'embrasser ou de faire autre chose, même si tout son corps était prêt à exploser de désir.

Ils restèrent assis là un long moment. Il la sentait aussi terrifiée que lui, aussi troublée par ce qui pourrait se passer ensuite. Finalement, elle repoussa la main de Steve d'un mouvement du buste et rajusta méticuleusement son bain-de-soleil. « Vaudrait mieux que je rentre maintenant, dit-elle.

— T'es obligée ?

— Je crois que c'est une bonne idée. Mais on recommencera. » Ce qu'ils firent. Ils se donnèrent des rendez-vous sur l'affleurement rocheux, élaborèrent des itinéraires complexes leur permettant de redescendre sur des versants opposés de la montagne. Ils progressèrent facilement jusqu'à l'exploration totale de son corps à elle, puis de son corps à lui, et enfin, un matin d'automne d'une stupéfiante beauté, il se glissa en elle pendant quelques secondes haletantes suivies d'une chute folle dans une extase explosive puis, vingt minutes plus tard, d'une réitération plus longue et moins frénétique.

Ils renouvelèrent l'expérience cinq ou six fois cette saison-là, et en une douzaine d'occasions largement espacées les deux années suivantes, toujours à l'instigation de Jill, jamais à la sienne. Puis ils cessèrent.

Les risques devenaient par trop importants. Il n'était pas difficile d'imaginer ce que dirait ou ferait le Colonel, ou le père de Jill, ou celui de Steve si elle tombait enceinte. Bien sûr, ils pourraient toujours se marier ; mais ils avaient l'un et l'autre entendu des histoires sinistres sur les dangers des mariages entre cousins, et tout compte fait, Steve n'avait pas grand désir d'être marié avec Jill. Il ne l'aimait pas, dans la mesure où il comprenait ce terme, n'éprouvait même pas beaucoup d'affection pour elle ; seulement de la gratitude pour lui avoir donné confiance en sa propre masculinité.

Il fut déçu quand leur relation prit fin, mais il n'avait de tout façon jamais escompté qu'elle dure. Il comprit alors ce qui, à l'origine, avait poussé Jill vers lui. Ce n'était pas qu'elle l'ait trouvé séduisant, oh, non, loin de là ! Mais les hormones avaient commencé à circuler librement dans son corps de future femme et il n'y avait pour elle que lui dans tout le ranch, le seul mâle de moins de quarante ans à part ses frères et le petit Anson. Il s'était toujours douté qu'elle se servait simplement de lui, qu'elle n'éprouvait rien pour lui. C'était pratique pour elle, voilà tout. N'importe quel autre individu de sexe masculin aurait pu convenir. Qu'elle ait merveilleusement transformé sa morne existence en lui accordant sa désirable personne était accessoire. Elle ne s'était probablement jamais avisé de son rôle en cette affaire.

Ce n'était pas très flatteur pour lui, réflexion faite. Mais tout de même, tout de même, quelles qu'aient pu être les motivations de Jill, il n'en restait pas moins vrai qu'ils avaient fait la chose, qu'ils avaient mutuellement satisfait leurs désirs, qu'elle l'avait initié à la virilité sur cette colline et qu'il lui en serait à jamais reconnaissant.

Toutefois, ce que Jill avait éveillé en lui ne pouvait facilement être remis en sommeil. Steve commença à battre la campagne au delà du ranch à la recherche de l'âme sœur. Tout le monde dans la famille comprenait ces vagabondages et personne ne lui en voulait, même s'il

utilisait à cet effet beaucoup de précieux carburant. De tous les cousins de sa génération – lui, Jill, Mike, Charlie, Cassandra et Anson, le fils de Ronnie – il fut le premier à atteindre l'âge adulte. S'ils voulaient éviter les unions consanguines au sommet de leur montagne, les membres du clan n'avaient d'autre ressource que de chercher fortune à l'extérieur.

Mais lorsqu'il se trouva enfin une fille, fallait-il qu'elle habite – suprême handicap – aux cinq cents diables, à Ventura ? La drague ne marchait pas fort sur la côte dépeuplée, et même un Steve Gannett nouveau et plus sûr de lui n'était pas exactement un tombeur de minettes chevronné. Il ne pouvait guère arriver en roulant les mécaniques dans un bled voisin comme Summerland ou Carpinteria où, de toute façon, il risquait de n'y avoir pas plus de cinq ou six jeunes femmes disponibles, et annoncer que lui, le grand Steverino, faisait un casting pour se trouver une compagne. Il ne cessa donc d'élargir la zone géographique de ses recherches. Mais sans aucun succès.

C'est alors qu'il rencontra Lisa Clive – non pas dans ses pérégrinations mais d'une manière qui correspondait beaucoup plus à sa nature : par l'intermédiaire des réseaux télématiques qui fonctionnaient à nouveau, avec une régularité et une fiabilité variables, tout au long de la côte. Elle se faisait appeler « Guenièvre », ce qui, d'après l'oncle Ron, était le nom de l'héroïne d'une légende célèbre. « Fais-toi appeler Lancelot si tu veux attirer son attention », lui conseilla Ron. Il avait raison. Ils se firent la coeur à distance pendant six mois, se lançant des mots d'esprit, programmant des questions, échangeant de petits fragments d'autobiographie soigneusement voilés. Bien sûr, derrière le pseudo qu'elle utilisait pouvait se cacher une personne d'un sexe ou d'un âge différent. Mais Steve croyait percevoir une tonalité authentique-ment juvénile, féminine et décidément agréable. Il finit par lui communiquer prudemment qu'il habitait du côté de Santa Barbara et qu'il aimerait faire sa connaissance si elle était dans les parages. Elle lui répondit qu'elle habitait plus au sud sur la côte, mais pas aussi loin que Los Angeles. Ils convinrent de se rencontrer à Ventura, devant la Mission, ce qui, supposait-il, serait à mi-chemin de leurs domiciles respectifs. Il se trompait, car elle habitait en fait à Ventura.

Elle lui avoua vingt-quatre ans, donc trois de plus que lui. Il mentit et lui dit, tandis qu'ils se promenaient sur l'autoroute au bord de l'océan, qu'il avait vingt-quatre ans lui aussi ; il apprit plus tard qu'elle en avait en réalité vingt-six, mais à ce moment-là, la différence d'âge n'avait plus d'importance. Elle était agréable à regarder, pas aussi belle que Jill, mais certainement séduisante. Un peu étoffée peut-être ? Et alors ? Lui-même n'était pas un poids plume. Elle avait des

cheveux plats, doux et bruns, un visage rond et riant, des lèvres charnues et le nez retroussé. Son regard était chaleureux et amical, ses yeux brillants, vifs... et bruns. Après toutes ces années passées au milieu des Carmichael aux yeux bleus, il était capable de l'aimer rien que pour la couleur de ses yeux.

Elle vivait, lui raconta-t-elle, avec son père et ses deux frères dans la partie sud de la ville. D'une manière ou d'une autre, ils travaillaient tous pour la compagnie des téléphones, comme programmeurs. Elle ne semblait pas vouloir entrer dans les détails, et Steve n'insista pas. Il lui dit que son propre père avait été programmeur avant la Conquête et lui laissa entendre qu'il était lui aussi très doué en la matière. Il lui montra son implant de poignet. Elle en avait un aussi. Il lui expliqua que sa famille vivait maintenant de l'agriculture sur les terres de son grand-père, un officier en retraite. Naturellement, il passa sous silence les activités des Carmichael dans la Résistance.

Il hésitait à lui faire des avances physiques, et c'est finalement elle qui dut prendre l'initiative, tout comme Jill avant elle. Au bout de trois rencontres, il n'avait pas réussi à dépasser le stade du baiser d'adieu. Mais la quatrième fois, par une chaude journée de Saint-Jean, Lisa suggéra une promenade dans un parc qu'elle aimait bien, le Parc d'État de Point Mugu, un peu plus au sud sur la côte. La route leur fit longer plusieurs installations des Entités, vastes édifices luisants en forme de silos au sommet des collines qui bordaient la voie littorale, puis ils tournèrent pour entrer dans le parc – Steve conduisait, Lisa le pilotait – et aboutirent à un bosquet de chênes retiré dont Steve soupçonna qu'elle s'y était déjà rendue plus d'une fois. Le sol était douillettement tapissé de feuilles datant de l'automne précédent qui reposaient sur une épaisse couche de terreau ; l'air embaumait du parfum musqué et douceâtre de la décomposition naturelle.

Ils s'embrassèrent. La langue de Lisa s'insinua entre ses lèvres. Elle se serra très fort contre lui et se mit à onduler lentement des hanches. Elle le guida progressivement vers le but, sans heurts, jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin d'instructions.

Ses seins étaient plus lourds que ceux de Jill, plus doux, et obéissaient à la pesanteur à un degré que ceux de Jill ne semblaient pas encore avoir atteint. Son ventre était plus arrondi, ses cuisses plus pleines, ses bras et ses jambes plus courts – par rapport à elle, Jill avait presque un corps de garçonnette –, et lorsqu'elle s'ouvrit à lui, elle tint ses jambes différemment, les genoux pratiquement repliés contre la poitrine. Au début, Steve trouva tout cela fascinant, mais il cessa bientôt d'y faire attention et oublia de se livrer à des comparaisons. Lisa ne tarda pas à représenter pour lui la norme de la féminité, la seule mesure authentique de l'amour. Ce qu'il avait connu avec Jill s'estompa dans son souvenir : c'étaient des ébats ponctuels

d'adolescents, des épisodes dépassés, de l'histoire ancienne.

Ils faisaient l'amour chaque fois qu'ils étaient ensemble. Elle semblait aussi insatiable que lui.

Ils parlaient aussi, après : d'informatique, de programmes, de contacts qu'ils avaient sporadiquement réussi à établir avec des bidouilleurs dans les coins les plus reculés de la planète. Abouchaient leurs implants et échangeaient diverses petites astuces de programmation. Elle lui apprit des trucs dont il n'aurait jamais cru un implant capable et il lui en apprit aussi quelques-uns. Tacitement, progressivement, ils se persuadèrent qu'ils ne tarderaient pas à rencontrer leurs familles réciproques et à commencer à envisager une vie de couple. Mais tandis que leur relation entraînait dans son sixième, son septième, son huitième mois, ils ne prirent en fait jamais le temps de se présenter aux familles. Pour l'essentiel, ils se retrouvaient devant la Mission, se rendaient en voiture à Mugu, dans leur bosquet de chênes, et s'allongeaient sur leur lit de feuilles mortes.

Un jour, au début du printemps, elle lui dit, tout à trac : « Tu sais que les Entités sont en train de construire une muraille autour de Los Angeles ?

— Sur les autoroutes, tu veux dire ? » Il connaissait l'existence du mur en béton qui coupait en deux la 101 un peu après Thousand Oaks.

« Pas seulement sur les routes. Partout. Une muraille gigantesque qui fait tout le tour de la ville.

— Tu plaisantes ou quoi ?

— Non. Tu veux aller y voir ? »

Depuis le jour, dix ans plus tôt, où son père et sa mère avaient rejoint le vieux Colonel dans son ranch au sommet de la montagne, il n'était pas allé plus loin que ce même parc en direction de Los Angeles. On n'avait jamais l'occasion d'y aller. En premier lieu, il fallait désormais demander une autorisation d'entrée au LAGON, l'administration qui gérait la ville pour le compte des Entités. En plus, L.A. était, paraît-il, devenu une immense zone de taudis grouillants, repoussante et dangereuse ; et le minimum de contacts qu'il fallait maintenir avec les quelques Résistants encore sur place se faisait par voie télématique, pratique relativement sûre tant qu'on prenait la précaution de coder correctement les messages.

Mais une muraille tout autour de Los Angeles – si c'était bien ce que les Entités étaient en train de construire –, ça, c'était nouveau, il fallait en informer les autres habitants du ranch. Les restrictions qui s'appliquaient alors aux entrées et aux sorties étaient purement bureaucratiques et n'impliquaient que des pièces d'identité et des points de contrôles électroniques. Un vrai mur concret représenterait une phase nouvelle et inattendue dans le renforcement de la mainmise

des Entités sur l'existence des humains. Steve se demanda pourquoi rien de tel n'avait été signalé par Nat Jackman ni par aucun des autres agents de la Résistance implantés à Los Angeles.

« Montre-moi ce mur », dit Steve.

Lisa conduisait. Cette expédition n'était pas une mince affaire. Il fallait emprunter exclusivement des routes de montagne, en raison de la coupure de longue date de la 101 et d'un nouveau problème affectant Pacific Coast Highway juste avant Malibu, un éboulement consécutif à une récente période de pluie qui n'avait jamais été débarrassé. Lisa fut forcée de se diriger vers l'intérieur au niveau de Mulholland Highway, puis de zigzaguer interminablement sur toute une série de petites routes défoncées, dans des collines peu peuplées qui retournaient rapidement à l'état sauvage, jusqu'à ce qu'ils émergent sur la 101 au niveau d'Agoura, après le tronçon neutralisé. Steve se demanda pourquoi les Entités prenaient la peine de dresser une muraille autour de Los Angeles – comme si la ville n'était pas assez difficile d'accès comme cela !

« Le nouveau mur passe au niveau de Topanga Canyon Boulevard », l'informa Lisa.

Mais ce nom ne lui disait rien. Ils roulaient vers l'est dans un paysage accidenté, sur une autoroute large, relativement en bon état. Il n'y avait pratiquement pas de circulation. La région avait connu jadis une forte population. Les ruines de centres commerciaux géants et de vastes lotissements résidentiels étaient encore visibles partout, des deux côtés de la route.

Juste avant une sortie marquée « Calabasas Parkway », Lisa freina brusquement et Steve sursauta.

« Oh, pardon. On arrive au contrôle. J'ai failli oublier.

— Un contrôle ?

— T'inquiète pas. J'ai le mot de passe. »

Un assemblage tortueux de chevaux de frise en bois barrait l'autoroute devant eux. Deux membres de la Police de la route du LACON étaient assis dans une guérite au bord de la chaussée. Lorsque Lisa s'arrêta, l'un d'eux sortit nonchalamment et brandit un lecteur dans sa direction. Elle baissa la glace et appuya son implant contre la plaque détectrice. Un témoin vert clignota et l'agent leur fit signe de franchir la chicane. Un simple contrôle, donc.

« Maintenant, dit Lisa quelques minutes plus tard, regarde de ce côté ».

Elle lui montra l'endroit du doigt. Et il vit le nouveau mur qui se dressait en dessous d'eux, là où la voie de raccordement appelée Topanga Canyon Boulevard s'éloignait à angle droit par rapport à l'autoroute où ils se trouvaient.

Il se composait de blocs de béton quadrangulaires, à l'instar des

deux murs qui isolaient un important tronçon de la 101, entre Thousand Oaks et Agoura. Mais celui-ci ne se contentait pas de barrer la chaussée sur toute la largeur de ses trente mètres. C'était une espèce de dinosaure longiligne qui s'étendait à perte de vue sur tout le paysage. Il partait de la région nord-est – qui était, ou plutôt avait été une banlieue fortement peuplée – et non seulement franchissait l'autoroute mais se poursuivait encore vers le sud, dessinant une vaste courbe qui avait l'air d'aller jusqu'à la côte.

Le mur devait avoir dans les quatre mètres de hauteur, songea Steve, à en juger par la taille des travailleurs réquisitionnés qui s'affairaient dessus. Il n'était pas aussi facile d'estimer son épaisseur, qui semblait toutefois substantielle, plus importante même que sa hauteur. Bref, on avait là une barrière étonnamment massive, beaucoup plus épaisse que ce que requerrait n'importe quel mur imaginable.

« Il rejoint la côte près de Pacific Palisades, dit Lisa, et coupe en deux Pacific Coast Highway pour aboutir quelque part du côté de Redondo Beach. Puis il bifurque vers l'intérieur des terres et continue vers l'est, où il finit par s'interrompre après Long Beach. Mais on dit que les Entités ont l'intention de le prolonger vers le nord en suivant Long Beach Freeway jusqu'à ce qu'il arrive dans les environs de Pasadena, et là, la boucle sera bouclée. Il en est encore aux premiers stades de sa construction. Notamment la portion que tu as sous les yeux. Il y a des endroits, plus au nord, où il est deux à trois fois plus haut qu'ici. »

Steve émit un sifflement. « Mais à quoi ça sert, tout ça ? Les Entités peuvent déjà nous mener là où Elles veulent, non ? Pourquoi investir tant d'efforts dans la construction d'une grande muraille à la con autour de Los Angeles ?

— Ce ne sont pas les Entités qui fournissent les efforts, dit Lisa en riant. De toute façon, qui comprend au juste ce qu'Elles veulent ? Elles ne nous expliquent pas tout, tu sais bien. Elles n'ont qu'à mettre la Pression, et nous allons là où elle nous pousse. C'est pas plus compliqué que ça. Tu es au courant.

— Oui. Oui, je suis au courant. »

Il resta un long moment cloué sur son siège, sidéré par l'incompréhensible ampleur du projet qui se matérialisait sous leurs yeux. Des centaines d'ouvriers, grouillant sur le mur comme autant de fourmis, s'affairaient à mettre en place de nouveaux blocs à l'aide de puissantes grues, puis à les aligner au cordeau et à les sceller. Quelle serait la hauteur finale du mur ? Sept mètres ? Dix mètres ? Sur quinze ou vingt mètres d'épaisseur ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Ils ne disposaient pas d'assez de temps pour se rendre à leur bosquet secret dans le parc ce jour-là, surtout si Steve voulait rentrer

au ranch à une heure décente. Mais ils firent tout de même l'amour, dans la voiture, garés sur un refuge en bordure de Mulholland Drive, contraints aux acrobaties les plus invraisemblables – accouplement frénétique, épuisant et inconfortable, certes, mais pour Steve il était impensable de rentrer sans qu'ils aient fait l'amour. Il arriva au ranch à dix heures du soir, fripé, épuisé, légèrement déprimé. Il n'était encore jamais rentré déprimé d'une journée passée avec Lisa.

Tandis qu'il se confectionnait un dîner tardif, son oncle Ron apparut, lui décocha une oillade salace et dit, en imprimant à son poing fermé un mouvement de piston : « Dis donc, petit, tu viens de te taper une journée pas possible. Tu pars aux aurores pour rentrer à la nuit noire. Tu t'es payé deux tours supplémentaires de radada aujourd'hui ? »

Steve rougit. « Allons, Ron. Lâche-moi un peu, tu veux bien ? » Mais il ne put s'empêcher de se sentir flatté. Il lui plaisait secrètement que Ron lui parle ainsi, d'homme à homme, reconnaissant tacitement le fait que le gros Steve, son petit connard de neveu, avait réussi son passage à l'âge adulte.

Quelque temps auparavant, il avait fini par conclure que l'oncle Ron, avec sa désinvolture et sa réputation plus ou moins douteuse, était son préféré dans la famille. Il avait bien sûr entendu dire que Ron était un sacré numéro quand il était plus jeune, que dans le temps, avant l'arrivée des Entités, il avait été impliqué dans toutes sortes de transactions et d'opérations financières douteuses et probablement illégales. Mais rien n'indiquait une quelconque persistance dans ce genre de pratiques, dans la mesure où la chose était encore possible.

Autant que Steve puisse s'en rendre compte, Ron était le véritable centre de la famille. Doué d'un esprit vif, travailleur, responsable dévoué au sein de la Résistance, il était probablement la cheville ouvrière de toute l'entreprise. En théorie, c'était Anse qui commandait à présent, successeur direct du Colonel vieillissant, de plus en plus faible, même s'il conservait encore le titre officiel de président. Mais Anse buvait. Ronnie travaillait. C'était lui qui, grâce aux compétences télématiques de son beau-frère Doug, de son cousin Paul et de son neveu Steve, était constamment en contact avec les Résistants du monde entier et coordonnait leurs découvertes, propulsant de son mieux toute l'organisation vers l'objectif ultime et lointain de la libération de l'humanité. Et il était sociable, en plus, songeait Steve. Rien à voir avec Anse et son pessimisme, ni avec son propre père, Doug, maussade et dénué d'humour.

« Tu savais que les Entités sont en train de construire un mur tout autour de Los Angeles ? lança-t-il avec un grand sourire entre deux cuillerées de soupe.

— C'est ce que disent certaines rumeurs, oui.

— C'est la vérité. Je l'ai vu. Lisa m'a emmené là-bas. On a traversé les montagnes pour reprendre la 101 après le barrage, ensuite on a pris l'autoroute jusqu'à l'endroit où se font les travaux. Le nouveau mur coupe la 101 au niveau de l'intersection avec Topanga Canyon Boulevard. Un truc gigantesque. D'une hauteur et d'une largeur phénoménales. Et qui se prolonge à perte de vue. Tu n'en croirais pas tes yeux, Ron. »

Les yeux bleus et froids de son oncle l'examinaient attentivement.

« Il y a un poste de contrôle du LACON entre Agoura et Calabasas, non ? Comment t'as fait pour passer au travers, mon pote ?

— Tu connais ce détail ? Alors, tu dois savoir aussi pour le mur, hein ? Et pas seulement d'après des rumeurs. »

Ron haussa les épaules. « On essaie de se tenir au courant. On a des gens là-bas, qui se déplacent en permanence... Mais comment t'as fait pour passer le contrôle de Calabasas, Steve ?

— Lisa avait le logiciel du mot de passe. Elle a mis son implant sur le lecteur du flic de l'autoroute, et..

— Elle a fait quoi ? » Tous ses traits se durcirent. Une veine saillit brusquement sur son front.

« Elle a donné le mot de passe avec son implant. Mon Dieu, Ron, y a pas de quoi en faire une tragédie !

— Elle habite à Ventura, ta petite amie, c'est bien ça ?

— C'est ça.

— Toutes les autorisations d'accès à Los Angeles délivrées aux habitants du comté de Ventura et de la périphérie ont été annulées par le LACON il y a deux mois. Sauf pour les habitants des comtés limitrophes qui travaillent pour les Entités et peuvent avoir des raisons professionnelles de se rendre régulièrement à L.A. – et pour les membres de leur famille.

— Sauf pour... les gens qui travaillent pour les...

— Grand Dieu ! » fit Ron. Steve sentit peser sur lui l'insupportable tranchant du regard Carmichael. « Tu sais le genre de copine que tu t'es dégotée, mon pote ? Tu as dragué une quisling. Et une fondue d'informatique, pas vrai ? Une vraie borgmann, je parie. Sortie de toute une famille de quislings et de borgmanns. Oh, mon petit, qu'est-ce que tu as fait là ? Qu'est-ce que tu as fait ? »

Ce fut au lendemain du jour où Richie avait si méchamment tabassé Aïcha et, pis encore, l'avait violée et souillée, que Khalid décida une fois pour toutes de tuer une Entité

Pas Richie. Une Entité.

Cet épisode violent marqua un tournant décisif dans les rapports de Khalid avec son père, dans la vie de Khalid tout entière et dans celle d'un certain nombre d'autres citoyens de Salisbury, comté du Wiltshire, Angleterre. Bien sûr, ce n'était pas la première fois. Richie

maltraitait Aïcha en permanence. Il maltraitait tout le monde. Il avait emménagé dans la maison d'Aïcha et en avait pris possession comme si elle lui appartenait. Il considérait Aïcha comme une domestique exclusivement attachée à son service, et malheur à elle si elle ne se montrait pas à la hauteur de ses attentes. Elle faisait la cuisine ; elle faisait le ménage ; et Khalid savait très bien que parfois, quand il en avait envie, Richie l'obligeait à venir dans sa chambre pour le distraire, lui seul ou son ami Syd, ou les deux ensemble. Et elle ne se plaignait jamais. Elle se pliait à ses caprices ; elle ne manifestait ni colère ni même ressentiment ; elle s'était entièrement abandonnée à la volonté d'Allah. Mais pas Khalid, qui n'avait pas trouvé de preuves convaincantes de l'existence d'Allah. Il avait cependant appris d'Aïcha l'art d'accepter l'inacceptable. Trop avisé pour essayer de changer ce qui est immuable, il vivait avec sa haine de Richie : une réalité qui faisait simplement partie de son quotidien, comme le fait que la pluie ne tombe pas vers le haut.

Cette fois-ci, tout de même, Richie était allé trop loin.

Le voilà d'abord qui rentre, manifestement ivre, le visage écarlate, furieux pour une raison ou une autre, marmonnant entre ses dents. Il grogne un juron à l'adresse d'Aïcha et salue Khalid d'une gifle cuisante. Sans raison apparente non plus. Il exige qu'on lui serve son repas au plus vite. Et quand il est servi, il n'aime pas ce qui se trouve dans son assiette. Aïcha lui explique patiemment pourquoi il n'y a pas de bouf ce jour-là. Richie lui hurle qu'il devrait y avoir du bouf pour la maisonnée de Richie Burke, merde alors !

Jusque-là, c'est son comportement normal dans un de ses mauvais jours. Et même lorsque d'un revers de main il repousse le bol de mouton au curry et l'envoie se fracasser sur le plancher dans un geyser de sauce brune et huileuse, c'est encore dans la normalité sur l'échelle de Richie.

C'est alors qu'Aïcha dit doucement, d'une voix soumise, baissant les yeux sur ce qui était une seconde plus tôt le plus beau des saris qui lui restaient, à présent maculé en vingt endroits : « Tu as taché mes affaires. »

Et Richie d'exploser, de se répandre en une éruption de folie furieuse, sans aucune mesure avec l'offense, si offense il y a eu.

Il bondit sur elle en hurlant, la secoue, la gifle. La frappe à coups de poing. Au visage. En pleine poitrine. Il empoigne le sari par la taille, le déchire, l'arrache, le met en lambeaux qu'il froisse et lui jette à la figure. Aïcha recule devant lui, tremblante, les yeux brillants de peur, une main étanchant le sang qui goutte de sa lèvre inférieure fendue, l'autre déployée pour couvrir ses cuisses.

Et Khalid, horrifié, furieux, ne sachant que faire, n'arrive pas à détacher ses yeux de la scène.

« Taché tes affaires, que tu dis ? hurle Richie. Tu vas voir la putain de tache que je vais te faire ! »

Il la saisit par le poignet, arrache ce qui lui reste de vêtements et la met nue au beau milieu de la salle à manger. Khalid se couvre le visage. Sa propre grand-mère – quarante ans, pudique et respectable – est nue devant lui : impossible de continuer à la regarder. Et pourtant, comment peut-il tolérer ce qui se passe ? Richie la traîne maintenant dehors, vers sa chambre, sans même prendre soin de fermer la porte. Il la jette sur le lit, s'écrase sur elle. Grogne comme un porc, un porc, un porc, un porc.

Je ne dois pas permettre cela.

La poitrine de Khalid se gonfle de haine, d'une haine froide, presque dénuée de passion. Cet homme n'est pas un homme, mais un djinn. Certains djinns sont inoffensifs, d'autres méchants ; Richie fait sûrement partie des méchants, c'est un démon.

Son père. Un djinn malfaisant.

Ce qui fait quoi de son fils ? Quoi ? Quoi ? Quoi ?

Sans réfléchir, Khalid entre derrière eux dans la chambre, au mépris de toutes les interdictions, au mépris de tous les risques. Il voit Richie vautré entre les jambes d'Aïcha, la chemise relevée, le pantalon sur les chevilles, les fesses nues s'agitant en cadence. Aïcha, les yeux levés au ciel, le visage figé dans un masque d'horreur et de honte, aperçoit par-dessus l'épaule de Richie Khalid pétrifié sur le seuil ; elle agite la main à plusieurs reprises pour lui dire de partir, de sortir de la pièce, de ne pas regarder, de ne surtout pas intervenir.

Il s'enfuit de la maison et se tapit en tremblant au milieu des décombres de l'arrière-cœur, au milieu des vieilles marmites, des cruches cassées et de sa collection de bouteilles de whisky vides.

Lorsqu'il rentre, une heure plus tard, Richie est dans sa chambre et maltraite sa guitare en chantant faux d'une voix basse et avinée. Aïcha s'est rhabillée et, avec des mouvements lents et une attitude soumise, nettoie la salle à manger éclaboussée. Elle sanglote doucement. Elle ne dit rien et ne regarde même pas Khalid lorsqu'il entre. Un sparadrap couvre la blessure de sa lèvre, ses joues sont enflées et tuméfiées. Il y a comme un mur autour d'elle. Elle est hermétiquement isolée à l'intérieur d'elle-même, fermée au monde extérieur tout entier, Khalid compris.

« Je le tuerai, lui dit-il tranquillement.

— Non. Tu ne feras pas ça. » La voix d'Aïcha est profonde, lointaine, une voix qui vient du fond de la mer.

Aïcha lui prépare une maigre pitance – un chapati froid et du riz de la veille – et l'expédie dans sa chambre. Il reste éveillé des heures durant à écouter les bruits de la maison, l'interminable chanson en sourdine de Richie, les sanglots à peine audibles d'Aïcha.

Le lendemain matin, personne ne fit la moindre allusion à quoi que ce soit.

Khalid comprit qu'il lui était impossible de tuer son propre père malgré toute la haine qu'il lui inspirait. Mais il fallait que Richie soit puni pour ce qu'il avait fait. Alors, pour le punir, Khalid allait tuer une Entité.

Depuis quelque temps, quand il était dans un de ses bons jours, Richie emmenait son fils avec lui lorsqu'il traversait la campagne en voiture pour accomplir ses devoirs de quisling – collecter des informations utiles aux Entités et les leur livrer par un processus que l'enfant était incapable de comprendre ; Khalid avait désormais vu des Entités en tant d'occasions différentes qu'il s'était parfaitement habitué à se trouver en leur présence.

Et sans avoir peur d'Elles. Pour la plupart des gens, semblait-il, les Entités étaient des êtres terrifiants, d'horribles monstres extraterrestres, des créatures malfaisantes ; mais pour Khalid Elles avaient toujours été des créatures d'une beauté considérable. Belles comme des divinités. Comment pouvait-on avoir peur d'êtres d'une telle beauté ? Comment pouvait-on avoir peur d'un dieu ?

Elles ne semblaient pas du tout remarquer sa présence. Richie s'approchait de l'une d'Elles, s'immobilisait, et une sorte de transaction s'accomplissait. Pendant l'opération, Khalid se contentait de rester à côté de son père et de regarder l'Entité, de l'examiner, de l'admirer, subjugué par sa beauté. Richie ne lui expliquait jamais le but de ces rencontres et Khalid ne le lui demandait jamais.

À chaque nouvelle rencontre, il trouvait les Entités encore plus belles. Incroyablement belles. Il les aurait presque adorées. Il lui semblait qu'Elles produisaient la même impression sur Richie ; qu'il était sous leur emprise, qu'il se prosternerait volontiers devant Elles, face contre terre.

Et voilà.

Je vais en tuer une, se dit Khalid.

Parce qu'Elles sont si belles. Parce que mon père, qui travaille pour Elles, doit les aimer presque autant que sa propre personne et que je veux tuer la chose qu'il aime. Il dit qu'il les déteste, mais je crois que c'est faux ; je crois qu'il les aime et que c'est pour cela qu'il travaille pour Elles. Ou alors, il les aime et les déteste en même temps. C'est peut-être ce qu'il ressent envers lui-même. Mais je vois la lueur qui s'allume dans ses yeux quand il les regarde.

Alors, je vais en tuer une, oui. Parce qu'en tuant une c'est une partie de lui que je vais tuer. Et peut-être que mon geste ne sera pas dénué de valeur par ailleurs.

DANS VINGT-DEUX ANS D'ICI

Toutes ces années de domination extraterrestre avaient été de bonnes années pour Karl-Heinrich Borgmann. À l'âge de seize ans, aux jours sombres et solitaires de son adolescence, il avait voulu le prestige, le pouvoir, la célébrité. Aujourd'hui, à vingt-neuf ans, il avait tout cela.

Le prestige, certainement.

Il en savait plus sur les systèmes de communication des Entités, et sans doute plus sur les Entités elles-mêmes que quiconque sur la Terre. C'était un fait largement reconnu. Tout le monde le savait à Prague, et peut-être sur la planète entière. Il était le maître-communicateur, le truchement par lequel les Entités s'adressaient aux habitants du monde. Le Maharadjah des Données. Borgmann le borgmann. Il y avait du prestige là-dedans, assurément. On était obligé de respecter quelqu'un qui avait réussi ce qu'il avait réussi, quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir de cette réussite.

Et le pouvoir. Cela, il l'avait aussi, in excelsis.

Depuis son bureau étincelant au dernier étage du majestueux immeuble au bord du fleuve qui avait jadis été le Musée des arts décoratifs de Prague, il pouvait se brancher sur le réseau des Entités en cinquante points différents dans le monde entier : lui, et lui seul, possédait le sésame, savait comment s'introduire dans leurs banques de données, comment nager dans les remous de ces flux de calculs extraterrestres. Quiconque dans le monde désirait entrer en contact avec les Entités pour quelque raison que ce soit – déposer une pétition, se mettre à leur service, leur demander des renseignements – devait passer par son bureau, son interface. L'interface Borgmann : il l'avait estampillée ainsi pour que tout le monde sache son nom.

Le pouvoir, oui. Il était, d'une certaine manière, le maître de la vie et de la mort ici-bas. Il était pratiquement le seul à comprendre que les Entités n'accordaient en général aucune attention à toutes ces pétitions, demandes et offres de service. Au-dessus de tout cela, elles planaient mystérieusement à des niveaux inaccessibles à l'entendement humain. C'était lui qui traitait les demandes les plus urgentes : il les transmettait aux Entités en vue de décisions qui ne seraient sans doute jamais prises ou, souvent, interposait ses propres décisions en supposant que les arrêts qu'il rendait étaient approximativement ceux que les Entités auraient choisi de rendre si Elles avaient daigné prêter attention à la moindre de ces demandes.

C'était lui qui proposait et disposait, qui nommait, transférait, réformait, réorganisait. Il n'avait qu'à ouvrir la bouche pour faire déraciner et déplacer des secteurs entiers de la population. De gigantesques projets de travaux publics virent le jour parce qu'il croyait que les Entités en désiraient l'existence. N'était-ce pas cela le pouvoir ? Le pouvoir suprême ? N'était-il pas le vice-roi des Entités sur Terre ?

Quant à la célébrité...

Sujet délicat que celui-ci ! Il y a célébrité et célébrité. L'inventeur de l'interface Borgmann était assurément célèbre. Mais Karl-Heinrich Borgmann savait très bien que sa célébrité n'était pas totalement positive. Il était conscient que son patronyme était devenu un nom commun dans la langue populaire de tous les pays : borgmann. Et que ce mot signifiait « traître ». Ou « Judas ».

Il n'y pouvait rien, n'est-ce pas ? Il était ce qu'il était ; il avait fait ce qu'il avait fait. Il n'éprouvait aucun regret. Il n'avait pas eu de mauvaises intentions. Ouvrir l'interface entre les systèmes de calcul humains et ceux des extraterrestres n'avait été pour lui qu'un jeu intellectuel. Un test de ses compétences, qu'il avait réussi haut la main. S'il n'avait pas ouvert l'interface, un autre s'en serait chargé à sa place. Et s'il n'était jamais né, le monde ne s'en serait pas plus mal porté que maintenant. Avec ou sans Borgmann, les Entités seraient encore là et continueraient de régner à leur manière insondable et quasi aléatoire ; continueraient d'adapter et de reconfigurer la planète conquise au gré de leurs humeurs. Il s'était contenté de faciliter un peu les choses.

Il trônait donc dans ce magnifique bureau lambrissé des bois exotiques les plus rares, acheminés à grands frais depuis les forêts pluviales d'Amérique du Sud, là-haut, au sommet de cet étonnant immeuble de style pseudo-Renaissance française, entouré d'un matériel informatique de pointe conçu par lui et valant des milliards de couronnes, au milieu de la spectaculaire collection du Musée lui-même – verrerie, céramiques, argenterie, mobilier du dix-neuvième siècle –, toujours en place derrière lui dans les couloirs environnants.

Karl-Heinrich se donnait rarement la peine de contempler ces trésors, et de fait, ne savait pas grand-chose sur la plupart d'entre eux, mais ils étaient là pour son plaisir chaque fois qu'il lui prenait envie de se promener au milieu d'eux. Il avait également fait venir certains tableaux de la Galerie nationale sur la colline Hradcany : un Holbein, un Cranach et le célèbre et sensuel Suicide de Lucrèce de Simon Vouet. Son somptueux appartement modern style en terrasse, quelques rues plus loin, était décoré non moins agréablement par des pièces des collections nationales – Renoir, Gauguin, Picasso, Braque. Pourquoi pas ? Personne n'avait plus le droit d'aller au musée, puisqu'il était

dans l'enceinte du château, là où se trouvait le quartier général des Entités ; et s'attendaient-Elles vraiment à ce qu'il vive entre quatre murs nus ?

Transférer les tableaux avait été l'affaire de quelques frappes au clavier. Transférer dans son lit une femme qui lui plaisait était tout aussi facile. Il suffisait d'envoyer un ordre de réquisition pour un travail quelconque. Lequel impliquait de servir dans le bureau de Karl-Heinrich Borgmann. Quand vous receviez l'ordre, vous partiez sans discuter tout en sachant très bien en quoi consistait ce « service ». Car les conséquences d'un refus risquaient d'être bien pires : un camp de travail dans l'Antarctique, nettoyer les égouts à Novossibirsk ou les latrines dans un dispensaire au fin fond de l'Afrique. Sinon, un sort tout aussi atroce attendait votre vieille mère, votre bébé, votre mari, votre chat.

Karl-Heinrich n'avait pas oublié les soirs maudits, dix, onze, douze ans plus tôt, où il errait comme une âme en peine dans les rues sombres de Prague, contemplant avec un désir insatiable les jeunes filles qui marchaient juste devant lui, celles qui étaient assises avec leurs galants dans des cafés brillamment illuminés ou debout devant leur miroir dans des appartements au troisième étage. Toutes aussi ^inaccessibles pour lui que les habitants de lointaines planètes. À l'époque.

Eh bien, il avait accès à elles à présent. Un long cortège de jeunes femmes avait défilé dans sa chambre à coucher depuis qu'il était Borgmann le borgmann. En commençant par les filles sur lesquelles il avait salivé à l'école – celles qui avaient survécu à la Pandémie : Jarmila et Magda, Eva, Jana, Jaroslava et Ludmila, l'autre Eva au visage sans relief mais à la poitrine splendide, et Osvalda, Vera, Ivana, Maria. Zuzana. à l'ardente chevelure. Bozena au tempérament de feu. Milada. Jirina. Milena. Il avait eu une longue, une très longue liste à traiter. La sublime Stepanka, hélas, était morte ; aussi réquisitionna-t-il sa sœur, Katrina. Et puis Anna, Sophia, Theresa, Josefa. L'autre Milada, la grande ; l'autre Ludmila, la petite. Et les deux Martina. Certaines vinrent avec la haine dans les yeux, d'autres avec une indifférence morose, d'autres virent dans son lit la porte des privilèges. Mais elles vinrent toutes. Elles n'avaient pas le choix.

Et aussi, bien sûr, Barbro Ekelund. L'une des toutes premières, avant même Jarmila, Magda, Eva et les autres. La Suédoise, celle pour qui il avait inventé le mythe selon lequel il avait réussi à se brancher sur les ordinateurs des Entités, bravade spontanée qui avait été pour lui le commencement de tout. Barbro aux jambes longues et minces, aux seins d'une plénitude inattendue, aux cheveux dorés, aux yeux vert océan.

« Pourquoi suis-je ici ? avait-elle demandé la première fois qu'il

l'avait réquisitionnée.

— Parce que je vous aime.

— Vous ne me connaissez même pas. Nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— Oh, mais si, mais si. C'était en août dernier, dans le Staré Mesto. Vous avez oublié.

— Août. Le Staré Mesto. » Aucune expression dans son regard. « Et une fois encore à Noël. Dans la rue. Je voulais vous payer un café, mais vous étiez trop occupée.

— Désolée. Je ne me rappelle pas.

— Non. Vous ne vous rappelez pas. Mais moi, si. Maintenant, s'il vous plaît, déshabillez-vous.

— Quoi ?

— Je vous en prie. Tout de suite. » Il avait alors dix-sept ans. Il débutait. Il n'avait encore eu que quatre femmes, en comptant la première, celle qu'il avait été obligé de payer, une parfaite idiote qui puait l'ail.

« Laissez-moi partir, dit-elle. Je ne veux pas me déshabiller pour vous.

— Alors, tu vas être obligée. Regarde. » Il s'approcha de son ordinateur, d'où sortit un ordre de réquisition officiel affectant Ekelund Barbro, rue Dusni, Prague, à un poste d'aide-soignante au Centre des maladies infectieuses de Bucarest, Roumanie ; cette affectation prenait effet dans trois jours. Le document semblait tout à fait authentique. Et l'était.

« Suis-je censée croire que c'est pour de vrai ?

— Tu as intérêt. Quand tu vas rentrer aujourd'hui, tu t'apercevas que ton permis de séjour à été annulé et que ton billet pour Bucarest t'attend à la gare.

— Non. Non.

— Alors, enlève tout ça, s'il te plaît. Je t'aime. Je te veux. »

Elle lui céda donc, contrainte et forcée. Leur rapport sexuel fut froid et loin d'être extraordinaire, mais il ne s'attendait guère à mieux. Ensuite, il annula l'ordre de transfert ; et comme il était encore inexpérimenté et restait sensible à une vague forme de remords, il rédigea pour elle de nouveaux ordres qui lui donnaient un an d'accès privilégié à la piscine de Modrany, un abonnement à l'opéra pour deux personnes et des tickets de rationnement supplémentaires pour elle et sa famille. Elle ne proféra que les remerciements les plus rudimentaires pour ces faveurs et ne prit pas la peine de lui cacher le frisson qui la parcourait pendant qu'elle se rhabillait.

Il la fit revenir cinq ou six fois. Mais ça ne marchait jamais très bien entre eux et Karl-Heinrich avait désormais trouvé des filles avec qui c'était vraiment bien ou qui avaient au moins le don de le lui faire

croire. Il la laissa donc tranquille. De toute façon, il l'avait eue. C'était pour cela qu'il s'était livré aux Entités à l'origine – pour avoir Barbro Ekelund ; et Karl-Heinrich Borgmann avait de la suite dans les idées.

Douze ans s'étaient écoulés et c'était encore une journée d'août, ensoleillée, chaude, étouffante, même. Son écran l'informait qu'une certaine Barbro Ekelund était en bas de l'immeuble et désirait le voir pour une question personnelle qui s'annonçait d'un grand intérêt pour lui.

Était-ce possible ? Barbro elle-même ? Forcément. Combien d'autres Suédoises pouvait-il y avoir à Prague ? Et avec le même nom ?

Il n'était pas dans ses habitudes de recevoir des visiteurs, sauf les gens qu'il convoquait, et il ne l'avait certainement pas convoquée. Leur lointaines rencontres avaient été trop mornes, trop froides ; il ne se penchait pas sur elles avec affection ni nostalgie. Elle n'était rien de plus qu'un fantôme de son passé, un spectre errant. Il se pencha vers le micro de son servo et commença à donner l'ordre de la renvoyer, mais il se reprit une demi-syllabe plus tard. La curiosité le rongait. Pourquoi ne pas la voir ? C'était là une occasion de revivre le bon vieux temps malgré tout ce qui s'était passé, de renouer avec l'artefact de son enfance malheureuse. Il n'avait rien à craindre d'elle. Son ressentiment avait dû s'éteindre après toutes ces années. Et elle était pratiquement la première des femmes qu'il ait jamais possédées : la tentation de voir à quoi elle ressemblait à présent eut raison de ses doutes.

Il ordonna au servo de la faire monter et activa les judas électroniques intégrés aux murs – juste au cas où. Rien ni personne ne pouvait pénétrer son périmètre de sécurité tant que le champ était activé. Précaution raisonnable pour un personnage dans sa situation.

Elle avait changé. Beaucoup changé.

Elle était encore belle et mince, certes ; elle avait toujours ces cheveux dorés, ces yeux vert océan. Elle était encore très grande, bien sûr, plus grande que lui. Mais sa radieuse beauté nordique avait perdu son éclat. Il y manquait quelque chose : la fraîcheur des pistes de ski, la lumière du soleil de minuit. De menues rides plissaient les coins de ses yeux, les côtés de sa bouche. Sa splendide chevelure était quelque peu ternie. C'est qu'elle avait trente ans à présent, trente et un, peut-être : encore jeune, encore très séduisante, sans aucun doute, mais ces années avaient été dures pour la plupart des gens.

« Karl-Heinrich », commença-t-elle. Sa voix était calme, neutre. Elle donnait l'impression de sourire pour de bon, même si ce sourire était distant. « Ça fait un bail, hein ? Tu t'en es très bien tiré. » D'un geste large, elle engloba le bureau lambrissé, la vue sur le fleuve, la batterie d'ordinateurs, les trésors des musées nationaux qui

l'entouraient de tous côtés.

« Et toi ? dit-il plus ou moins machinalement. Comment ça se passe pour toi, Barbro ? » Il ne reconnaissait plus le ton de sa propre voix, bizarrement chaleureux, comme s'ils étaient de vieux amis, comme si elle était autre chose qu'une inconnue dont il s'était cinq ou six fois servi, à son corps défendant, une douzaine d'années auparavant.

« Pas aussi bien que je le voudrais, à la vérité, dit-elle avec un petit soupir. Tu as reçu ma lettre, Karl-Heinrich ?

— Désolé. Je ne me souviens pas. » Il ne lisait jamais son courrier. Jamais. Il était toujours plein de tirades venimeuses, d'exécutions, de dénonciations, de menaces.

« C'était une demande d'assistance. Quelque chose de particulier, quelque chose que toi seul peux vraiment comprendre. »

Il lui fit grise mine. Il venait de se rendre compte qu'il avait commis une effroyable erreur en la laissant entrer, en recevant un quémendeur en personne. Il fallait qu'il se débarrasse d'elle.

Mais elle était déjà en train de sortir des documents, de déplier des papiers sous ses yeux. « J'ai un fils, expliqua-t-elle. Il a dix ans. Il ferait ton admiration. Il est formidable avec les ordinateurs, comme tu devais l'être à son âge. Il sait tout ce qu'il faut savoir en informatique. Il s'appelle Gustav. Regarde, j'ai sa photo. Il est beau, non ? »

Il repoussa le cliché d'un geste. « Écoute, Barbro, je n'ai pas besoin de protégés, si c'est pour ça que tu es venue...

— Non. Il y a un terrible problème. Il a été transféré dans un camp de travail au Canada. L'ordre est arrivé la semaine dernière. Quelque part dans le Grand Nord, là où il fait froid tout le temps, un endroit où on abat les arbres pour les papeteries. Dis-moi, Karl-Heinrich, pourquoi les Entités auraient-Elles besoin d'expédier un gamin qui n'a pas onze ans dans un camp de bûcherons ? Ça n'a rien à voir avec l'informatique. C'est du strict travail manuel. Il va mourir là-bas. C'est sûrement une erreur.

— Il y a des erreurs, effectivement. Il y a des tas de facteurs aléatoires là-dedans. » Il voyait où elle voulait en venir avec ce discours.

Il avait raison.

« Sauve-le, dit-elle. Je me rappelle comment, il y a bien longtemps, tu as rédigé des ordres de transfert pour moi et les as ensuite modifiés. Tu as tous les pouvoirs. Sauve mon enfant, je t'en supplie. S'il te plaît. Je t'en saurai gré. »

Elle le considérait d'un air affligé, le regard fixe, tous les muscles du visage rigides.

Puis elle se mit à roucouler : « Je ferai tout ce que tu voudras, Karl-Heinrich. Tu as voulu que je sois ton amante, jadis. J'avais alors gardé mes distances, je ne voulais pas me permettre de te faire plaisir,

mais je veux bien l'être maintenant. Je serai ton esclave. Je te baiserais les pieds. Je me prêterai à tout ce que tu exigeras de moi. Aux actes les plus intimes, à tous tes désirs, quels qu'ils soient. Je serai à toi tant que tu le voudras. Mais sauve mon fils, je t'en supplie. Tu es le seul qui puisse le faire. »

En cette moite journée d'été, elle portait un corsage blanc sur une courte jupe bleue. Tout en parlant, elle se déboutonnait, jetant par terre un vêtement après l'autre. Les lourdes et pâles éminences de ses seins s'offrirent au regard, luisantes de transpiration. Ses narines se dilatèrent ; ses lèvres se retroussèrent en ce qui se voulait apparemment un sourire avide et enjôleur.

Je serai ton esclave. Le fantasme même qu'il avait caressé tant d'années auparavant ! Comment pouvait-elle savoir ?

Il commençait à avoir mal à la tête. Sauve mon fils. Je t'en supplie. Je serai ton esclave.

Karl-Heinrich ne voulait pas – ne voulait plus – que Barbro Ekelund soit son esclave. Il n'avait plus du tout envie de Barbro Ekelund. Il l'avait désirée longtemps auparavant, certes, désespérément, quand il avait seize ans, il l'avait eue – plus ou moins - et voilà ; elle n'était plus que de l'histoire ancienne, une pièce d'archivé dans sa mémoire et rien d'autre. Il n'avait plus seize ans. Il n'avait aucune envie de relations durables. Nul besoin de retrouvailles sentimentales avec des figures de son passé. Il se contentait de convoquer des femmes presque au hasard, via son ordinateur, et jamais deux fois la même ; il les faisait venir pour sa brève satisfaction, puis elles disparaissaient à jamais de son existence.

Tous les ennuyeux attachements humains, les vrilles tenaces de la dépendance ou d'il ne savait trop quoi, tout ce qu'impliquait n'importe quel rapport personnel authentique, il avait toute sa vie essayé de les éviter, s'était maintenu très au-dessus des vicissitudes du commun des mortels comme la première Entité venue. Et pourtant, de temps à autre, il se retrouvait piégé : ici on voulait une faveur, là, on lui offrait une sorte de compensation – comme s'il en avait besoin ! Des gens qui faisaient semblant d'être ses amis, ses amantes. Il n'avait pas d'amis. Il n'aimait personne. Il savait que personne ne l'aimait. Il s'en satisfaisait. Tout ce dont Karl-Heinrich Borgmann avait besoin, il n'avait qu'à tendre la main pour l'obtenir.

Quand même, songea-t-il. Sois magnanime pour une fois. Cette femme a compté pour toi pendant quelques mois, il y a bien longtemps. Donne-lui ce qu'elle veut, fais le nécessaire pour sauver son fils et dis-lui de se rhabiller et de décampier.

Elle était nue à présent. Elle se tortillait devant lui, provocante, s'offrant à lui d'une manière qui aurait fait ses délices des années plus tôt mais qu'il trouvait maintenant carrément absurde. Et d'un moment

à l'autre, elle allait entrer dans le périmètre de sécurité. « Attention, dit-il. La zone autour de mon bureau est sous surveillance. Si tu t'approches encore, tu vas déclencher l'écran de protection. La décharge va t'assommer. »

Trop tard.

« Oh ! » Un petit cri d'oiseau. Elle leva les bras en l'air et partit en arrière en tournant sur elle-même.

Elle avait touché le champ de protection, semblait-il, du moins sa lisière, et avait reçu une secousse. Elle s'écarta d'une manière spectaculaire. Karl-Heinrich la regarda tituber, chanceler, s'effondrer et rouler sur le plancher, atterrissant lourdement – boum ! – au beau milieu de la pièce. Elle se mit immédiatement en boule, la tête rétractée en une masse sanglotante, labourant du front le vénérable tapis persan emprunté au musée. C'était la première fois que Karl-Heinrich voyait quelqu'un heurter le champ. L'effet en était plus puissant que prévu. Consterné, il la vit entrer dans une crise d'hystérie, tout le corps secoué de convulsions, le souffle haché de hoquets incontrôlables. C'était gênant ; gênant et un peu triste aussi. Qu'elle souffre à ce point.

Il se demanda ce qu'il devait faire. Il s'arrêta au-dessus d'elle et contempla sa forme nue et tressautante, la voyant à présent comme il l'avait vue par l'œil de son espion électronique bien des années auparavant : captivé par les fesses blanches et charnues, le dos pâle et élancé, le pointillé délicat de sa colonne vertébrale.

Malgré toute son indifférence passée, une surprenante onde de désir se mit à poindre en lui, même au milieu des souffrances de sa victime. À cause d'elles, peut-être. De sa vulnérabilité, de sa détresse, de son état lamentable ; mais aussi à cause de cette croupe lisse et ferme qui se soulevait, des jambes adorablement minces qui se repliaient sous elle. Il s'agenouilla et posa une main délicate sur son épaule. Sa peau était brûlante, comme si elle avait la fièvre.

« Ecoute, ça ne pose vraiment pas de problème, dit-il doucement. Je vais te rendre ton fils, Barbro. Ne te mets pas dans des états pareils. S'il te plaît. »

Elle gémissait. C'était presque comme une attaque. Il savait qu'il allait lui falloir demander de l'aide.

Elle essayait de dire quelque chose. Il n'arrivait pas à distinguer les mots et se pencha encore plus près. Les longs bras étaient largement écartés, la main gauche martelait le plancher sous l'effet de la douleur, l'autre griffait le vide de ses doigts frémissants. Puis, brusquement, elle roula sur elle-même pour lui faire face, et, arrivé comme par magie – matérialisé à partir du néant, tiré de la pile des vêtements qu'elle venait de quitter ? –, il y avait un couteau en céramique dans cette main tendue. Parfaitement calme et maîtresse de son équilibre,

elle se redressa dans un mouvement fluide et, avec une force surprenante, enfonça profondément la lame dans son bas-ventre.

La tira vers le haut. Lui fit trancher ses organes internes en un élan irrésistible jusqu'à ce qu'elle vienne se bloquer sur sa cage thoracique.

Il grogna et crispa ses deux mains sur la blessure béante. Il pouvait à peine la couvrir avec ses dix doigts tendus. Fait surprenant, il n'y avait pas encore de douleur, juste une vague sensation de choc. Elle se dégagea d'une simple pirouette et bondit sur ses pieds, le dominant telle une Furie nue et justicière.

« Je n'ai pas de fils », dit-elle d'un ton revanchard en mordant dans ses mots, tandis que la vue de Karl-Heinrich commençait à se troubler.

Il hocha la tête. Un geyser de sang jaillissait de sa personne, inondant le tapis d'Orient. Il tenta de dire au servo d'envoyer des secours mais se trouva incapable d'émettre le moindre son. Sa bouche s'ouvrait et se fermait, s'ouvrait et se fermait dans un silence ouaté. À quoi bon appeler au secours, de toute façon ? Il se sentait déjà mourir. Sa force l'abandonnait à chaque nouvelle giclée. Sa vue se troublait, ses organes internes cessaient de fonctionner. Il était fichu, il mourait à vingt-neuf ans. Il fut surpris de constater à quel point cela le laissait indifférent. Peut-être était-ce toujours ainsi quand on mourait. Ils avaient donc fini par le rattraper. Bizarre que ce soit elle. Ou pas bizarre du tout. « Je rêve de ça depuis douzé"ans, dit la jolie meurtrière. Comme tout le monde. Quelle joie de te voir comme ça, borgmann. » Et elle répéta le mot en le faisant sonner comme l'insulte qu'il était devenu : « Borgmann. »

Oui. Bien sûr. C'était borgmann, sans majuscule.

Elle l'avait tué, assurément.

Mais il y avait tout de même une consolation, songea-t-il. Il mourait célèbre. Son propre patronyme faisait désormais partie de la langue, il le savait ; il serra amoureusement cet acquis contre lui tandis que la vie le quittait. Il serait mort dans quelques instants, mais son nom – ah ! son nom – deviendrait immortel, défilerait à jamais dans l'histoire humaine. Borgmann... borgmann... borgmann.

Le bébé était une fille. Steve et Lisa l'appelèrent Sabrina Amanda Gannett. Au ranch, tout le monde vint l'admirer et faire des oh ! des ah ! et des guili-guili ! conformément aux normes culturelles en vigueur.

N'empêche qu'il y avait eu énormément de confusion et de tumulte avant que les choses en arrivent là.

Pour commencer, Steve avait eu à résoudre la question délicate des activités collaborationnistes dans la famille de Lisa. Pour son oncle Ron, ce n'était pas compliqué.

« Tu la plaques, mon petit, voilà tout. Les Carmichael ne vont pas frayer avec des quislings. C'est exclu. Et ne prends pas cette expression

de chien battu, mon pote. Avec toutes les tranches de cul que tu peux te payer en Californie, pourquoi fallait-il que tu nous ramènes une quisling ? »

Mais ça, c'était Ron, un beau gaillard relax et facile à vivre qui, au fil des années, avait eu un nombre incalculable de petites amies – des douzaines, des centaines, peut-être – et au moins deux épouses pour faire bon poids, avant de rencontrer Peggy et de décider de s'acheter une conduite. Pour lui, c'était facile de dire : tu la plaques. Qu'est-ce qu'un individu doté d'autant de charme et de magnétisme pouvait vraiment comprendre à ce pauvre Steve Gannett au teint terreux, qui ne savait pas rentrer ses pans de chemise et dont toute la vie sexuelle jusqu'à l'arrivée de Lisa avait consisté à servir de godemiché vivant à son impitoyable cousine Jill ? Ron croyait-il qu'il lui serait si facile de remettre Lisa en circulation et de se trouver une autre petite amie comme ça, dans la demi-heure suivante ?

En plus, il aimait Lisa. Elle comptait pour lui comme personne avant elle. Il vivait pour leurs rencontres, leurs excursions au Parc de Point Mugu, leurs délicieux et torrides corps à corps sur le tapis de feuilles mortes à l'ombre des chênes. Il ne pouvait imaginer la vie sans elle. Il ne voyait pas non plus comment il pourrait se résoudre à la mettre au rancart comme Jill l'avait mis lui au rancart.

Oui, mais comment allait-il se dépêtrer de tout ça ?

« Il faut que je te voie, la prévint-il deux jours après leur visite au chantier de Topanga Canyon Boulevard. Tout de suite. C'est essentiel. » Mais il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait lui dire.

Il fonça aveuglément vers le sud sur la voie express littorale défoncée, ignorant les nids de poules, fissures, décrochements, affaissements, bombements et autres menus obstacles. Lorsqu'il arriva à la mission San Buenaventura, Lisa l'attendait dans sa voiture devant l'édifice. Elle lui sourit tendrement lorsqu'il s'approcha, comme si c'était un de leurs rendez-vous habituels, alors que leur dernière rencontre était si récente qu'elle aurait dû se douter de quelque chose. Ce sourire réjoui et optimiste n'arrangeait rien, au contraire. Elle ouvrit la portière côté passager et il se glissa sur le siège à côté d'elle, mais lorsqu'elle s'apprêta à mettre le contact, il lui saisit le poignet.

« Non, on ne va pas au parc. On reste ici et on parle, d'accord ? »

Elle avait l'air inquiète. « Il y a un problème ? »

— Un gros problème », dit-il, laissant les mots sortir de sa bouche sans prendre le temps de les former dans son esprit. « J'ai réfléchi un peu, Lisa. À la manière dont nous avons passé le contrôle, entre autres. Au fait que tu avais comme par hasard le mot de passe alors que presque toutes les autorisations d'accès ont été annulées par le LACON. » C'était à peine s'il pouvait supporter de la regarder en face.

Il fallait qu'il se force. Malgré tout, son regard ne cessait de se détacher de ses yeux pour se poser sur sa joue ou son menton. Il fut surpris de constater qu'elle restait très calme, qu'elle le regardait sans ciller, même lorsqu'il laissa échapper une nouvelle rafale verbale. « Lisa, tu ne pouvais pas avoir ce mot de passe à moins d'être une quisling, n'est-ce pas ? Ou d'en connaître un ?

— "Quisling" est un vilain mot.

— Alors, disons "collaborateur". C'est mieux ? » Elle haussa les épaules. Toujours étrangement calme, malgré le rouge qui commençait à lui monter aux joues. « Mon père travaille pour la compagnie des téléphones, mes frères aussi, et moi aussi. Tu le sais.

— Et vous faites quoi ?

— Tu le sais aussi. De la programmation.

— Et la compagnie des téléphones, quels sont ses rapports avec le LACON ?

— Le LACON contrôle tous les réseaux de communications dans le bassin de Los Angeles et sa périphérie, de Long Beach à Ventura. Tu devrais sûrement le savoir.

— Donc quelqu'un qui travaille pour la compagnie des téléphones de ce comté travaille en réalité pour le LACON, c'est bien ça ?

— Oui, en quelque sorte.

— Et par conséquent, dit Steve avec l'impression de se jeter du haut d'une falaise, si le LACON est le prolongement administratif humain des puissances d'occupation extraterrestres, et si toi et ta famille travaillez pour le LACON, on peut tous vous considérer comme des quis... comme des collaborateurs. Pas vrai ?

— Pourquoi tu me cuisines comme ça, Steve ? » Elle prononça ces mots sans indignation. Elle se contentait de lui souffler la prochaine réplique. À croire qu'elle s'attendait à subir tôt ou tard cet interrogatoire.

« Il faut que je sache toutes ces choses.

— Et voilà, tu les connais à présent. Comme des milliers et des milliers d'autres gens, les membres de ma famille gagnent leur vie en fournissant des services aux êtres qui se trouvent diriger notre planète. Je ne vois rien de mal à ça, vraiment. C'est notre boulot, c'est tout. Si nous ne le faisons pas, quelqu'un d'autre le ferait à notre place et les Entités seraient encore là, seulement ma famille et moi-même aurions beaucoup plus de mal à joindre les deux bouts. Si ça te dérange, il faudrait que tu le dises maintenant.

— Ça me dérange. Je suis dans la Résistance.

— Je le sais, Steve.

— Ah bon ?

— Tu fais partie de la famille Carmichael. Ta mère est la fille du vieux colonel Carmichael. Vous habitez en haut de la montagne

derrière Santa Barbara. »

Il cligna des yeux, stupéfait. « Comment tu sais tout ça ?

— Tu crois que tu es le seul à savoir identifier l'origine d'une communication ? Je travaille pour la compagnie des téléphones, ne l'oublie pas.

— Alors, tu as toujours été au courant, dit-il, médusé. Tu savais dès le début que j'étais dans la Résistance, et ça ne t'a pas gênée, alors même que tu es une qu...

— Ne redis jamais ce mot.

— Quelqu'un qui est disposé à travailler pour les Entités.

— Quelqu'un qui ne voit nulle part de meilleure solution, Steve. Elles sont là depuis combien de temps, déjà ? Quinze ans ? À quoi ta Résistance a abouti pendant tout ce temps ? À beaucoup de bavardages, c'est tout. N'empêche que les Entités contrôlent à présent la situation aussi bien que le jour où Elles ont coupé l'électricité partout, et qu'Elles ont accaparé tous les autres aspects de notre vie.

— Avec l'aide de gens comme...

— Et alors ? Y a-t-il une autre voie ? Elles sont là. Elles s'occupent de tout. Nous leur appartenons. On ne va pas les virer à coups de pied au cul, jamais. C'est une réalité qui s'impose à nous. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est continuer à mener notre vie, à faire notre travail, quel qu'il soit. »

Elle le regardait bien en face, sans compromis, le forçant à accoucher de ce qu'il était venu lui dire en descendant ce jour à Ventura. Mais lorsqu'il s'était mis en route ce matin-là, il ne le savait pas encore.

Soudain, ce fut là. Il laissa les mots tomber de ses lèvres comme une sentence de mort.

« On ne peut plus continuer à se voir, Lisa. C'est tout. Ta famille et la mienne sont carrément incompatibles. Nous travaillons à renverser les Entités et vous travaillez à leur faciliter la tâche. »

Elle soutint son regard brûlant sans ciller. « Et pourquoi ça devrait faire des problèmes ?

— Ça en fait. Et comment. Nous avons des traditions dans la familles, et on ne rigole pas avec. Il faudrait que tu voies mon grand-père, le Colonel. Il est peut-être un peu gâteux, mais il a des éclairs de lucidité quand il redevient l'homme qu'il était jadis, et là, il fait des discours splendides sur l'indépendance, la liberté et la nécessité de ne jamais oublier ce que nous étions avant l'arrivée des Entités.

— Je suis d'accord sur ce point. Je pense qu'il est important de se rappeler à quoi ressemblait la liberté.

— Mais lui croit ce qu'il dit.

— Moi aussi. Mais nous ne pouvons rien y faire. Nous ne pouvons pas inverser le cours du temps. Les Entités possèdent le monde et rien

de ce que nous ferons n'y changera quoi que ce soit. »

Ils tournaient en rond. Il eut l'impression de se couper en deux.

« Ça ne sert à rien de discuter de tout ça, dit-il. Tout ce que je sais, c'est que je ne vois pas comment on peut continuer toi et moi, avec ta famille qui collabore et la mienne qui résiste. Il ne pourrait même pas y avoir de contact entre les deux familles. Comment pourrions-nous avoir une vie commune dans ces conditions ?

— Je n'en sais rien. Mais il y a une chose qu'il faut que je te dise, Steve...

— Oh, bon Dieu, Lisa ! T'es pas... »

Enceinte, si. La vieille histoire des Capulet et des Montaigu, avec une petite modification dévastatrice.

L'assurance de Lisa commença à se désintégrer, celle de Steve aussi, toute modérée qu'elle était. Elle se mit à pleurer. Il attira sa tête contre sa poitrine, se mit à pleurer lui aussi, et songea, éberlué, à l'enfant aux yeux bruns qui s'épanouissait en son sein et à l'improbabilité qu'un connard aussi nul que lui ait pu procréer pour de bon ; et il ne doutait plus : il aimait cette femme, avait l'intention de l'épouser et de rester à ses côtés quoi qu'il arrive.

Mais ce ne fut pas une mince affaire. Il rentra au ranch, prit Ron à part et l'informa de cette toute dernière péripétie. Ron, pensif, sombre et plus du tout désinvolte, lui dit de ne pas bouger et sortit pour parler avec sa sœur Rosalie. Laquelle, au bout d'un moment, appela Steve et l'interrogea minutieusement sur l'intégralité de sa relation avec Lisa, moins sur la partie sexuelle que sur la partie affective, ses sentiments, ses intentions.

Il s'émerveilla de la franchise, de la droiture, du caractère décidément adulte de ses propres réactions. Pas de réponses confuses ni de louvoiements, pas de valse-hésitation. Il dit à sa mère, sans ambages, qu'il aimait Lisa. Qu'il était formidablement heureux d'apprendre qu'il allait avoir un enfant. Qu'il n'avait aucune intention d'abandonner la jeune femme.

« Tu resteras avec elle même si tu es obligé de quitter le ranch ?

— Pourquoi je me laisserais influencer par ça ? » Elle parut étrangement satisfaite de l'entendre parler ainsi. Puis elle observa un long silence. Son visage s'attrista. « Tu nous as mis dans de beaux draps, Steve. Dans de beaux draps ! »

Toute la semaine, il y eut des réunions de famille où l'on parlait à mi-voix. Sa mère et ses deux frères, autrement dit ses oncles ; ce trio et son père ; Steve et Ron encore une fois, avec Anse, avec sa mère, avec Paul, avec Peggy. Il sentait que Ron, qui lui avait enjoint d'une manière si brutale et si intransigeante de se débarrasser de Lisa, adoptait une position plus compréhensive, peut-être sous l'influence de Peggy ; que sa mère ne savait que penser du problème, même si

elle était plutôt de son côté ; qu'Anse semblait surtout furieux d'être dérangé par une affaire aussi compliquée. Pendant ce temps, Steve n'eut pas le droit de s'impliquer dans quelque procédure de communication que ce soit pour le compte de la Résistance. En fait, il n'avait pas le droit de s'approcher d'un ordinateur. Ce qui l'empêchait de communiquer avec Lisa. Pour plus de sûreté, son père introduisit une instruction de verrouillage dans le système d'exploitation pour lui interdire tout accès audit système ; et Steve, malgré toute sa compétence, savait qu'il n'arriverait pas à annuler une instruction élaborée par Doug. Irait-il seulement s'y risquer, vu la situation ?

Il se demanda ce qui se passait dans la tête de Lisa. Lorsqu'ils s'étaient séparés à Ventura, il lui avait promis qu'il essaierait de trouver un arrangement avec sa famille. Mais lequel au juste ?

Ce fut la plus longue semaine de sa vie. Il la passa à parcourir le flanc de la colline, restant de longues heures assis sur l'affleurement rocheux où Jill l'avait jadis suivi et s'était servie de lui. Un millions d'années plus tôt, lui semblait-il. Jill ne lui accordait plus aucune attention, ou presque. Si elle avait la moindre idée du pétrin dans lequel il se trouvait, elle ne le lui laissait pas voir, même s'il l'avait entendue rire sous cape avec ses frères Charlie et Mike, sûr que c'était de lui et de sa situation qu'ils riaient.

Finalement Ron vint le trouver et lui dit : « Le Colonel veut te parler. »

Le Colonel n'était plus qu'un frêle vieillard. Très maigre, ses mains affectées d'un tremblement, il s'aidait d'une canne pour se déplacer. Mais il ne se déplaçait pas souvent ; il passait désormais le plus clair de son temps tranquillement assis dans son fauteuil au bord du patio, à contempler la vallée, drapé dans une robe de chambre sauf les jours de grande chaleur.

« Colonel ? » dit Steve.

Il attendit, debout devant lui.

Le regard du Colonel, au moins, n'avait rien perdu de sa force. Il examina son petit fils pendant une intolérable minute, le fixant sans discontinuer tandis que Steve se tenait aussi droit que possible et attendait. Attendait.

Enfin, le Colonel parla. « Eh bien, mon garçon. Est-il vrai que tu vas nous vendre aux Entités ? »

La question était monstrueuse, mais il y avait dans les yeux du Colonel quelque chose qui lui disait qu'il ne fallait pas la prendre trop au sérieux. Du moins l'espérait-il.

« Non, mon colonel. Ce n'est absolument pas vrai, et j'espère que personne ne vous a dit quoi que ce soit de la sorte.

— C'est tout de même une quisling, non ? Elle et toute sa famille.

— Oui, mon colonel.

— Tu le savais quand tu as commencé à la fréquenter ?

— Non, mon colonel. Je ne m'étais même pas posé la question. Je ne me suis rendu compte de rien, jusqu'au jour où elle nous a permis de franchir un contrôle du LACON avec un mot de passe qu'elle n'aurait pas dû détenir.

— Ah. Mais elle savait depuis le début que tu étais un Carmichael ?

— Manifestement, oui.

— Et crois-tu elle t'ait fréquenté dans le but d'infiltrer le ranch et de nous livrer aux Entités ?

— Non, mon colonel. Absolument pas. Le fait que le ranch soit un quartier général de la Résistance n'est pas vraiment un secret, mon colonel. Je crois que même les Entités doivent s'en douter. En tout cas, Lisa n'a jamais rien dit qui puisse me laisser soupçonner qu'elle ait des intentions si noires.

— Ah. Alors, ce qui s'est passé entre vous n'était qu'une petite aventure romantique et innocente ? »

Steve rougit. « Pas si innocente que ça, mon colonel, je dois l'avouer. »

Le Colonel eut un petit rire de gorge. « C'est bien ce qu'on m'a laissé entendre. Le bébé est pour quand ? »

— Dans six mois environ.

— Et après ?

— Que voulez-vous dire, mon colonel ?

— Je veux dire : est-ce qu'à ce moment-là tu quitteras le ranch pour vivre avec elle, ou sommes-nous censés la prendre ici avec nous ? »

Décontenancé, Steve lâcha : « Je ne sais pas au juste, mon colonel. C'est à la famille de décider, pas à moi.

— Et si la famille te dit que tu dois abandonner la femme et l'enfant et ne jamais les revoir ? »

Les yeux bleus du vieillard foraient férocelement les siens.

Au bout d'un moment de silence, Steve déclara : « Je ne crois pas que je serai d'accord avec ça, mon colonel.

— Tu l'aimes à ce point ?

— Oui, je l'aime. Et je me sens responsable par rapport à l'enfant.

— Sans aucun doute. Au point d'être prêt à aller vivre au milieu des quislings si nécessaire, hein ? Mais tu crois qu'ils t'accepteraient, en sachant que tu es un agent de la Résistance ? »

Steve s'humecta les lèvres. « Et si nous prenions Lisa avec nous

— Pour qu'elle nous espionne, c'est ça ?

— Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. De son point de vue, travailler pour les Entités, c'est un boulot comme un autre ; ce n'est pas du tout travailler pour les Entités, mais seulement pour la

compagnie des téléphones, qui se trouve dépendre du LACON, qui est évidemment l'administration fantoche de L.A. Elle n'a pas l'impression d'avoir fait un choix idéologique. Elle n'aime pas plus que nous la présence des Entités sur la Terre. Simplement, elle ne voit pas ce que nous pourrions faire contre, alors elle fait son boulot et ferme les yeux sur le reste. Si elle venait ici, elle n'aurait plus aucun contact avec l'autre bord.

— Y compris son père ? Ses frères ?

— Je suppose qu'elle leur parlerait, qu'elle irait les voir quelquefois, peut-être. Mais il n'y a absolument pas de raison qu'elle fasse la moindre révélation sur ce qui se passe au ranch, ni à eux ni à personne.

— Si j'ai bien compris, tu nous demandes – entiché d'elle comme tu l'es, aveuglé par l'amour – d'accepter une espionne parmi nous uniquement parce que tu as réussi à la mettre enceinte. C'est bien ça ? »

Steve eut soudain l'impression d'avoir été manipulé depuis le début de l'entretien. Il lui semblait que le Colonel, même s'il se montrait globalement bienveillant, voulait surtout le mettre à l'épreuve et essayer de voir comment il réagissait sous pression. Il adoptait une position, puis une autre, tantôt sympathique, tantôt hostile, le touchait sur un point sensible, puis sur un autre, émettait des suppositions sinistres, des hypothèses accablantes et examinait le problème sous tous les angles. Mais manifestement, le vieil homme avait déjà pris sa décision, et pas en sa faveur. Comment pouvait-il permettre à une fille de quislings de s'installer au ranch ?

Steve comprit qu'il ne servirait plus à rien d'user de diplomatie.

Il prit sa respiration et dit : « Non, mon colonel, vous n'avez rien compris. Je suis peut-être entiché d'elle, mais je crois la connaître assez bien et je ne pense pas qu'elle puisse constituer le moindre danger pour nous. Je vous demande de l'accepter ici parce qu'elle va mettre au monde le prochain membre de la famille et que sa place est ici ; parce que la mienne est ici et que je veux que ma femme et mon enfant soient ici avec moi. Si leur place n'est pas ici, la mienne non plus. Et je suis prêt à quitter le ranch pour toujours si c'est ce que je suis obligé de faire. »

Le Colonel ne répondit pas. Son visage était dénué d'expression, indéchiffrable. Comme si Steve ne lui avait pas parlé du tout.

Ce silence se prolongea intolérablement. Steve se demanda s'il n'était pas allé trop loin, s'il n'avait pas offensé l'austère vieux soldat avec sa franchise et compromis irrémédiablement ses chances de succès. Puis il commença à se demander si le vieillard ne s'était pas tout simplement endormi les yeux ouverts.

« Bon », dit enfin le Colonel, dont le visage s'anima jusqu'à laisser

apparaître comme un pétilllement au fond de ses yeux austères et froids. « S'il en est ainsi, vois-tu un inconvénient à ce que je lui fasse rencontrer Ron, histoire d'avoir une sorte d'évaluation de sa personnalité avant que nous ne prenions une décision finale sur son installation ici ? »

Steve en fut suffoqué. « Vous allez la laissez venir au ranch, alors ?

— Si Ron estime que nous le devons, oui. Je suis d'accord.

— Oh, mon colonel ! Mon colonel, comment puis-je...

— Du calme, mon garçon. Rien n'est encore décidé, tu sais.

— Mais ça va marcher. Je le sais. Ron va voir du premier coup quelle genre de personne elle est. Il va l'adorer. Et vous tous aussi... Et je veux tout de suite vous dire, grand-père, que si l'enfant est un garçon, il portera votre nom. Il y aura un Anson de plus au ranch : Anson Gannett, cette fois-ci. Anson Carmichael Gannett. Vous avez ma promesse, grand-père. »

Mais ce fut une fille qui naquit. Sabrina Amanda Gannett, donc, en l'honneur de la mère et de la grand-mère de Lisa. L'enfant suivant fut aussi une fille, qu'ils baptisèrent Irène, du nom de l'épouse depuis longtemps disparue du Colonel, la grand-mère que Steve n'avait jamais connue. Quant à Anson Carmichael Gannett, il attendit encore trois ans pour venir au monde, et cela, par une remarquable coïncidence, le jour du quatre-vingt troisième anniversaire du Colonel, qui tombait la vingt et unième année après la Conquête.

« Tu vas être le plus grand génie de l'informatique de tous les temps », dit Steve au nouveau-né qui reposait, âgé de deux heures, tout rouge et gargouillant dans les bras de sa mère épuisée. « Et un brillant héros de la Résistance, en plus. »

Ces prophéties devaient se révéler à peu près correctes. Mais pas exactement dans le sens que Steve avait prévu.

« Vise-moi un peu ce putain d'engin, Ken ! dit Richie Burke. C'est pas la plus fantastique saloperie qu'on ait inventée ? »

Ils se trouvaient dans ce qui avait été la salle à manger principale du défunt restaurant. C'était le début de l'après-midi. Aïcha était sortie, Khalid ne savait pas dans quel but. Son père maniait ce qui rappelait un peu une carabine, ou peut-être un fusil d'assaut ultra-profilé, mais l'engin ne ressemblait à aucune arme à feu qu'il ait déjà vue. C'était un tube métallique bleu-verdâtre, long et mince, avec une embouchure évasée, ce qui aurait pu être une hausse télescopique montée au milieu du canon et une bizarre sorte de détente informatisée intégrée à la crosse. Une pièce unique, faite sur mesure, l'orgueil et la joie de quelque petit inventeur.

« C'est une arme, pas vrai ?

— Une arme ? Une arme ? Si c'est pas ça, bordel, c'est quoi à ton avis, mon gars ? C'est un putain de flingue à tirer les Entités ! Que j'ai

confisqué aujourd'hui dans un repaire de conspirateurs du côté de Warminster. Toute la bande est sous les verrous à l'heure qu'il est – grand merci ! – et moi j'ai ramené la Pièce à Conviction numéro 1 pour la mettre à l'abri. Mate un peu, mon pote. T'as déjà vu un truc aussi diabolique ? »

Khalid comprit que Richie allait le laisser manipuler l'arme pour de bon. Il la prit avec des précautions infinies, la laissant reposer sur ses paumes ouvertes. Le canon était froid et très lisse, l'arme plus légère qu'il ne l'aurait cru.

« Et comment ça marche ?

— Tu le prends. Et tu vises, là, le long du canon. Tu sais comment on fait. C'est comme avec un fusil à lunette normal. »

Khalid épaula, visa la cheminée. Scruta la mire.

Quelques centimètres carrés de l'âtre étaient visibles dans le réticule, avec un grand luxe de détails. Un grossissement remarquable allié à une optique de première qualité, donc. Il suffirait de toucher le bouton ad hoc et la moitié de la maison serait pulvérisée, n'est-ce pas ? Khalid effleura la crosse de la main.

« Y a un cran de sécurité, dit Richie. Le petit bouton rouge, là. Oui, ça. Fais gaffe à pas le toucher sans faire exprès. Ce que t'as dans la pogne, mon petit, c'est rien moins qu'un lance-grenades à réaction. Un lance-bombes, pratiquement. T'y croirais pas, tellement c'est rachdingue, mais ça te balance un mignon projectile qui explose avec une force incroyable et fait des dégâts extraordinaires. Ex-tra-or-dinaires. Je le sais parce que j'ai essayé. C'est dément, le carnage que ce machin peut faire.

— Il est chargé ?

— Oh, que si, tu peux parier ton petit cul basané que si ! Chargé et prêt à tirer ! Une machine à tuer les Entités du tonnerre de Dieu, le produit de mois et de mois de travail passionné d'une petite bande de desperados super doués pour la mécanique de précision. Mais cons comme les autres, avec toute leur science... Hé, petit, donne-moi ce truc avant que tu nous le fasses péter sous le nez. »

Khalid lui rendit l'arme. « Pas si cons que ça. Ça a l'air très bien fait.

— J'ai bien dit qu'ils étaient doués, non ? C'est un fichu triomphe de la miniaturisation, ce lance-missiles de poche. Mais de là à s'imaginer qu'ils pouvaient bousiller une Entité ! Comme si personne n'avait jamais essayé. C'est impossible, Ken, mon petit. Personne y est jamais arrivé, et personne y arrivera jamais. »

Incapable de détacher ses yeux de l'arme, Khalid demanda obligeamment : « Et pourquoi donc, monsieur ?

— Parce qu'Elles sont indestructibles, bordel !

— Même avec un truc comme ça ? Vous avez parlé de "force

incroyable" et de "dégâts extraordinaires", monsieur.

— Ça bousillera bien une Entité, pour sûr, à condition qu'on puisse faire un carton dessus. Toute l'affaire, mon petit bonhomme, c'est d'arriver à tirer ! Et ça, c'est impossible. T'es en train de viser, et les autres sont déjà en train de détecter à la source tes putains de mauvaises intentions. C'est comme ça qu'Elles font, Elles lisent dans ton esprit comme dans un bouquin. Elles captent toutes tes méchantes petites pensées hostiles, quoi. Et puis -bang ! – Elles te foutent la Pression dessus, et t'es bon, pif, paf pouf ! Y a au moins quatre cas de connus. Des attentats manqués. Les types avaient essayé de tirer sur une Entité qui passait par là. On a trouvé les corps et les armes balancés comme des ordures au bord de la route. »

Richie promena ses mains sur l'arme, la caressant presque amoureusement.

« Le flingue que tu vois là, il a une portée pas ordinaire, un système de visée super, et il peut toucher sa cible à une distance considérable. Mais je suis sûr que ça serait pas suffisant. Les autres peuvent faire leur numéro de télépathie à trois cents mètres de distance. Cinq cents, si ça se trouve. Ou même un kilomètre, qui sait ? N'empêche que c'est une putain de bonne chose qu'on ait démantelé ce réseau cette fois-ci. Au cas où ils auraient réussi leur coup.

— Ça irait mal pour nous si une Entité se faisait tuer, n'est-ce pas ?

— Ça irait mal, tu dis ? s'esclaffa Richie. Putain, ce serait une catastrophe épouvantable. Tu sais ce qu'Elles ont fait la seule et unique fois où quelqu'un a réussi à les amocher un peu ? Merde, tu peux pas le savoir. C'était à peu près au moment où tu venais de naître. Des enculés de Ricains complètement givrés ont lancé une attaque laser depuis l'espace sur un Q.G. des Entités. Peut-être qu'ils ont en tué deux ou trois, peut-être que non ; en tout cas, les Entités nous ont rendu la monnaie de la pièce en lâchant dans la nature une épidémie qui a pratiquement liquidé la moitié de la population mondiale. Rien qu'ici, à Salisbury, les gens tombaient comme des mouches. J'ai attrapé le truc moi aussi. J'ai cru que j'allais y passer. Putain, j'espérais même que j'allais crever, tellement j'étais atteint. Alors je me suis levé de mon lit de douleur et j'ai repoussé le mal. Mais on veut pas risquer de ramasser encore une épidémie sur la tronche, pas vrai ? Ou n'importe quelle punition dégueulasse que les Entités voudront nous infliger. Parce qu'Elles s'en priveront pas. Une chose est sûre, et ça depuis le début, c'est que nos patrons ont pas l'intention de se laisser emmerder par nous, mon pote. À la première petite connerie isolée, attention au retour de flamme. »

Il traversa la pièce et ouvrit la porte du placard qui avait contenu la maigre réserve de vins du Khan's Mogul Palace à l'époque lointaine où l'édifice était un restaurant autorisé à servir de l'alcool. Richie y

rangea l'arme et dit : « C'est là que ce bijou va passer la nuit. Pas un mot là-dessus quand Aïcha sera rentrée. Arch va sans doute se pointer ce soir, et t'en parleras pas devant lui non plus. Ça, c'est du secret défense, tu piges ? Si je te le montre, c'est parce que je t'aime bien et que je veux que tu saches que ton père vient de sauver le monde d'une terrible catastrophe, mais je veux pas que la moindre miette de ce que j'ai partagé avec toi aujourd'hui arrive aux oreilles d'un autre être humain. Ou inhumain, en l'occurrence. C'est clair, mon bonhomme ? Bien clair ?

— Je ne dirai rien », confirma Khalid.

Et il tint parole. Mais n'en pensa pas moins.

Tout au long de la soirée, tandis qu'Arch et Richie dégustaient méthodiquement la toute dernière bouteille de whisky d'avant la Conquête apportée par Arch, récupérée par le plus grand des hasards avec une horde de ses semblables dans un entrepôt de Southampton, Khalid garda précieusement pour lui le fait qu'il y avait, dans le placard, juste à côté, un dispositif capable de décapiter une Entité à la seule condition qu'on puisse s'en approcher suffisamment pour l'atteindre sans annoncer pour autant ses intentions meurtrières.

Y avait-il un moyen d'y parvenir ? Khalid n'en savait rien.

Mais peut-être que la portée de l'arme était plus grande que celle des pouvoirs télépathiques des Entités. Ou peut-être que non. Le risque en valait-il la peine ? Peut-être que oui. Ou peut-être que non.

Aïcha regagna sa chambre juste après dîner, une fois qu'elle et Khalid eurent débarrassé la table. Elle ne parlait plus guère, préférant rester seule et flotter dans l'existence comme une somnambule. Richie n'avait plus porté la main sur elle depuis cette funeste soirée de violences, quelques années plus tôt, mais Khalid sentait bien qu'elle conservait encore en elle la douleur de cette humiliation et qu'à certains égards elle ne s'était jamais vraiment remise de ce que Richie lui avait fait ce soir-là. Khalid non plus.

À pas feutrés, il se glissa dans le couloir et écouta les bruits émanant de la chambre de son père jusqu'à ce qu'il ait la certitude qu'Arch et Richie avaient comme d'habitude réussi à boire jusqu'à l'abrutissement complet. Il colla l'oreille à la porte : silence. Un ou deux menus ronflements, peut-être.

Il se força à attendre dix minutes de plus. Le calme régnait encore dans la chambre. Délicatement, il poussa la porte déjà

Entrouverte, l'écarta de quelques centimètres supplémentaires et regarda prudemment à l'intérieur.

Richie avait piqué du nez sur la table, une main refermée sur un verre contenant un fond de whisky, l'autre maintenant sa guitare dans son giron. Arch était affalé sur le plancher en face de lui, la tête ballante, les yeux fermés, les membres étalés dans tous les sens. Ils

ronflaient tous les deux. Ronflaient à n'en plus finir.

Bien. Laissons-les dormir profondément.

Khalid retira alors l'arme anti-Entités du placard. En caressa le canon satiné. C'était un objet élégant. Il en admira les contours. Il avait un œil d'artiste pour ce qui était des formes, des textures et des couleurs. C'était, remontant à une antiquité oubliée, un gène fugitif qui refaisait surface en sa personne après des siècles de latence, l'œil d'un sculpteur gandharan, d'un architecte rajput, d'un miniaturiste gujarati qui revenait au premier plan après avoir traversé tant de générations de paysans. Il avait depuis quelque temps commencé à faire de menus dessins, de petites sculptures. Il cachait tous ses travaux pour que Richie ne les trouve pas. S'adonner à des passe-temps aussi futiles était précisément ce qui risquait d'offenser Richie. Les sports, les beuveries, les virées en voiture : ça, c'étaient des distractions dignes d'un homme.

L'année précédente, dans un de ses bons jours, Richie lui avait ramené une bicyclette : cadeau surprenant, car les bicyclettes étaient à présent des objets rares ; on n'en trouvait plus en Angleterre – sans parler d'en fabriquer – depuis des lustres. Où Richie l'avait-il obtenue, de qui, par quels procédés brutaux ? Khalid préférerait ne pas y penser. Mais il adorait son vélo. Il faisait de longues randonnées dans la campagne chaque fois qu'il en avait l'occasion. C'était sa liberté ; c'était ses ailes. Il sortit, le lance-grenades à la main, et l'attacha soigneusement au porte-bagages.

Il avait attendu près de trois ans que cette occasion se présente.

Presque chaque nuit, à présent, on voyait des Entités en déplacement sur la route entre Salisbury et Stonehenge, une ou deux à la fois, dans leurs bizarres véhicules qui flottaient sur coussin d'air juste au-dessus du sol. Stonehenge était devenu un important centre d'activités pour les Entités et il y en avait de plus en plus dans les parages. Peut-être qu'il y en aurait au moins une de sortie cette nuit, songea Khalid. Il fallait prendre le risque de tenter le coup : il n'aurait plus jamais la chance de disposer de l'arme confisquée que son père avait ramenée à la maison.

À mi-chemin de Stonehenge se trouvait un emplacement en terrain plat d'où il pourrait voir commodément la route, dissimulé par un petit taillis éloigné de plusieurs centaines de mètres. Khalid ne se faisait pas d'illusion : se cacher dans le taillis ne le protégerait pas des pouvoirs télépathiques attribués aux Entités. Si Elles étaient effectivement capables de le détecter, le fait qu'il se tienne sous le couvert d'un arbre feuillu ne changerait rien à l'affaire. Mais c'était un bon poste d'observation en cette nuit éclairée par un brillant clair de lune. Un endroit où il aurait l'impression d'être seul et d'échapper aux regards.

Il gagna le taillis et attendit.

Il écouta les bruits de la nuit. Un hibou ; le frémissement de la brise dans le feuillage ; un petit animal nocturne qui détalait dans les broussailles.

Il était parfaitement calme.

Un état d'esprit qu'il avait su cultiver pour l'avoir eu toute sa vie sous les yeux en la personne de sa grand-mère Aïcha. Petit enfant, il observait déjà sa flegmatique acceptation de la pauvreté, de la honte, de la faim, du deuil, de la souffrance sous toutes ses formes. Il avait vu avec quel détachement philosophique et quelle patience stoïque elle avait accueilli l'intrusion de Richie dans sa maison et dans sa vie. Pour elle, tout cela était la volonté d'Allah et il était impensable de la mettre en question. Allah avait moins de réalité pour Khalid qu'il n'en avait pour Aïcha, mais Khalid tenait au moins d'elle sa patience et sa sérénité infinies, à défaut de sa foi en Dieu. Peut-être trouverait-il plus tard le chemin qui le mènerait à Dieu. En tout cas, il avait depuis longtemps appris d'Aïcha qu'il était inutile de céder à l'angoisse, que la paix intérieure était le secret de l'endurance, que tout devait être accompli calmement, sans émotions, parce l'autre voie était la garantie d'une vie de chaos et de souffrance sans fin. Ainsi avait-il fini par apprendre d'elle qu'il était possible d'en arriver à haïr quelqu'un calmement, avec détachement. Et ainsi avait-il réussi à vivre calmement, jour après jour, avec ce père qu'il détestait.

Il n'éprouvait aucune haine envers les Entités. Loin de là. Il n'avait jamais connu le monde sans Elles, ce monde disparu où les humains étaient maîtres de leur destin. Pour lui, les Entités faisaient naturellement partie de l'existence, Elles étaient là, tout simplement, comme les collines, les arbres, la lune ou le hibou qui rôdait dans la nuit au-dessus de lui, à la recherche d'écureuils ou de lapins. Et Elles étaient belles à voir, comme la lune, comme un hibou qui volait sans bruit, comme un châtaignier massif.

Il attendit. Les heures passèrent et il commença – calmement – à se rendre compte qu'il risquait de revenir bredouille cette nuit-là, car il fallait qu'il soit rentré et recouché avant que Richie ne se réveille et s'aperçoive de son absence et de celle du lance-grenades. Un heure de plus, deux au grand maximum, c'était tout ce qu'il pouvait se permettre.

Puis il aperçut une lumière turquoise sur la grand-route et comprit qu'un véhicule extraterrestre approchait, venant de Salis-bury. Il apparut un moment plus tard : il transportait deux créatures, debout, côte à côte, dans leur bizarre chariot sur coussin d'air.

Khalid le considéra avec une terreur respectueuse. Et s'émerveilla une fois de plus de l'élégance de ces Entités, de leur grâce, de leur lumineuse splendeur.

Que vous êtes belles ! Mais si. Mais si.

Elles passèrent devant lui sur leur étrange véhicule comme si Elles avançaient sur un fleuve de lumière, et il lui sembla, en examinant froidement celle qui était de son côté, que ce qu'il voyait là était sûrement un djinn des djinns : une de ces créatures d'Allah faites de feu sans fumée, une création distincte. Qui néanmoins devrait finalement se tenir devant Allah pour être jugée, tout comme nous.

Qu'elle est belle. Quelle est belle !

Je t'aime.

Oui, il l'aimait. Pour sa beauté cristalline. Un djinn ? Non, c'était un être d'une classe supérieure ; un ange. C'était un être de pure lumière, un être de feu froid et limpide, sans fumée. Il était subjugué par cette perfection angélique.

Sans cesser de l'aimer, de l'admirer, de l'adorer même, Khalid épaula calmement le lance-grenades, visa calmement, centra calmement sa cible dans le collimateur. Il vit l'Entité, malgré son éloignement, parfaitement encadrée par le réticule. Il libéra calmement le cran de sécurité, comme Richie le lui avait imprudemment montré, et posa calmement le doigt sur le bouton de mise à feu.

Son âme était pleine d'amour pour la créature de toute beauté qu'il voyait devant lui lorsqu'il appuya – calmement – sur le bouton. Il entendit un bruit de décompression et sentit l'arme reculer contre son épaule avec une force étonnante, l'envoyant heurter un arbre derrière lui et lui coupant momentanément le souffle. Un instant plus tard, le côté gauche de la tête de la splendide créature explosa dans une cascade de flammes, une averse de fragments rayonnants. Une brume rouge-verdâtre de ce qui devait être du sang extraterrestre commença à se répandre dans l'air.

L'Entité touchée chancela et tomba à la renverse, disparaissant sur le plancher du véhicule.

Au même instant, la deuxième Entité, celle qui se tenait de l'autre côté, fut parcourue d'une convulsion si frénétique que Khalid se demanda s'il n'avait pas réussi à la tuer elle aussi avec cet unique projectile. Vacillante, elle partit en avant, puis en arrière, et s'écrasa contre le garde-fou du véhicule avec une telle violence que Khalid crut presque entendre le choc. L'immense corps tubulaire se tortillait, agité de secousses, et semblait même changer de couleur : la teinte violette fonça un instant presque jusqu'au noir et les taches orange virèrent au rouge incandescent. Il était difficile d'en avoir la certitude à pareille distance, mais Khalid eut également l'impression que sa peau membraneuse se plissait et se gonflait comme pour témoigner d'une douleur presque insupportable.

Il comprit qu'Elle devait vivre l'agonie de sa compagne. En voyant

l'Entité tituber aveuglément sur la plate-forme du véhicule en proie à ce qui devait être d'atroces douleurs, l'âme de Khalid fut inondée de compassion pour la créature, de chagrin et d'amour. Il était impensable de tirer une nouvelle fois. Il n'avait jamais eu l'intention d'en tuer plus d'une ; et de toute façon, il se savait aussi incapable de tirer sur l'infortunée survivante que sur Aïcha.

Entre-temps, le véhicule n'avait cessé d'avancer en silence comme si de rien n'était. Un instant plus tard, il entama un virage, disparut aux yeux de Khalid et poursuivit sa route vers Stonehenge.

Il resta un moment immobile à observer l'endroit où s'était trouvé le véhicule quand il avait tiré le coup fatal. Il n'y avait plus rien, aucune trace de ce qui s'était passé. S'il s'était passé quelque chose. Khalid n'éprouvait ni satisfaction ni chagrin ni, à vrai dire, d'émotion d'aucune sorte. Son esprit était totalement vide. Il veilla à le maintenir dans cet état, sachant qu'il signerait son arrêt de mort s'il se laissait aller une seule fraction de seconde.

Il fixa le lance-grenades sur le porte-bagages, enfourcha sa bicyclette et rentra sans se presser. Minuit était passé depuis longtemps ; la route était déserte. Chez lui, il trouva tout dans l'état où il l'avait laissé : la voiture d'Arch garée devant la maison, l'entrée encore allumée, Richie et Arch en train de ronfler dans la chambre de Richie.

Ce ne fut qu'à ce moment-là, entre quatre murs, que Khalid se permit le luxe de caresser, rien qu'un instant, la réjouissante pensée qui papillotait depuis une heure au seuil de sa conscience.

Je te tiens, Richie ! Je te tiens, salaud !

Il remit le lance-grenades dans le placard, se coucha, s'endormit presque immédiatement et dormit à poings fermés jusqu'aux premiers chants d'oiseaux.

Au milieu de l'effervescence considérable qui s'empara de Salisbury le lendemain – des véhicules extraterrestres partout, des détachements de ces créatures luisantes en forme de ballons que tout le monde appelait les Globules allant de maison en maison –, ce fut Khalid en personne qui fournit la clef du mystère de l'assassinat perpétré durant la nuit.

En ville, devant le marché couvert, il aborda un garçon du nom de Thomas qu'il connaissait un peu de vue et lâcha, presque négligemment : « Tu sais, je crois que ça pourrait bien être mon père qui a fait le coup. Quand il est rentré hier soir, il a ramené une sorte de gros fusil bizarre. Il a dit que c'était pour tuer des Entités et il l'a planqué dans un placard du séjour. »

Thomas ne voulait pas croire que le père de Khalid ait pu être capable d'un acte d'héroïsme aussi démesuré que l'assassinat d'une Entité. Mais si, mais si, soutint Khalid impatiemment, avec un aplomb

dans le mensonge qui frisait le sublime. C'est lui, je sais que c'est lui, il parlait tout le temps d'en tuer un un de ces jours, et il y est finalement arrivé.

Sans dêconner !

Ben oui, depuis le temps qu'il en rêvait...

Mais alors...

Oui. Khalid repartit. Thomas aussi. Khalid prit soin de ne pas s'approcher de la maison de tout le matin. Richie était la dernière personne qu'il voulait voir. Mais il n'avait rien à craindre de lui. À midi, Thomas avait de toute évidence répandu efficacement la délirante fanfaronnade de Khalid Burke dans toute la ville, car à cette heure-là le bruit courut dans les rues qu'un détachement de Globules était allé chez lui et avait emmené Richie Burke.

« Et ma grand-mère ? demanda Khalid. Elle n'a pas été arrêtée elle aussi, au moins ?

— Non, uniquement lui, lui répondit-on. Billy Cavendish a assisté à la scène, et il était tout seul. Il gueulait tout ce qu'il pouvait, sans arrêt, comme un type qu'on embarque pour le pendre. »

Khalid ne revit jamais son père.

Au cours des repréailles générales qui suivirent le meurtre, toute la population de Salisbury et de cinq localités adjacentes fut rassemblée et déportée dans des camps de détention aux hautes murailles près de Portsmouth. Bon nombre de ces déportés furent exécutés dans les quelques jours suivants, apparemment au hasard ; il était impossible de trouver la logique qui guidait le choix des victimes. Au début de la semaine suivante, les survivants furent déplacés de Portsmouth pour être envoyés dans d'autres endroits, dont certains très éloignés, dans diverses parties du monde.

Khalid ne fut pas du nombre des exécutés. On se contenta de l'expédier très loin.

Il n'éprouva aucun remords à la pensée d'avoir survécu à cette loterie de la mort tandis qu'autour de lui d'autres mouraient à cause du crime qu'il avait commis. Il s'était depuis l'enfance entraîné à limiter au maximum ses émotions, même lorsqu'il s'agissait de braquer une arme sur l'une des magnifiques créatures qui régnaient sur la Terre. De plus, en quoi cela le concernait-il que certains soient en train de mourir tandis que lui avait le droit de vivre ? Tout le monde finissait par mourir tôt ou tard. Aïcha aurait dit que ce qui arrivait était la volonté d'Allah. Khalid estimait tout simplement que les Entités faisaient toujours ce qu'Elles voulaient et que c'était de la folie de réfléchir à leurs motivations.

Aïcha n'était pas disponible pour débattre de ces questions avec lui. Il fut séparé d'elle avant d'arriver à Portsmouth et ne la revit jamais elle non plus. À compter de ce jour, il fut obligé de faire son

chemin tout seul dans l'existence.

Il n'avait pas tout à fait treize ans.

Ron Carmichael remontait au trot le sentier herbu reliant l'édifice en pierre grise qui était le centre de communications de la Résistance au bâtiment principal du ranch.

« Où est mon père ? Quelqu'un a-t-il vu mon père ? »

Il avait en main la dépêche de Londres.

« Sur le patio », lui cria Jill, qui descendait le même sentier avec son seau pour cueillir des tomates au potager. « Dans son fauteuil à bascule, comme d'habitude.

— Non. Je vois le patio de là où je suis. Il n'y est pas.

— Mais il y était il y a cinq minutes. C'est quand même pas ma faute s'il y est plus. Ça lui arrive de se déplacer, tu sais. »

Il lui lança un regard mauvais lorsqu'ils se croisèrent et elle lui tira la langue. Quelle garce, sa jolie nièce ! Évidemment, il lui manquait un homme. Elle avait plus de vingt ans et elle dormait toute seule ; même Steve, son balourd de cousin, était marié à présent, et sur le point d'être père – ça ne tenait pas debout, songea Ron.

Oui, il était grand temps que Jill se trouve quelqu'un. Justement, Ted Quarles avait demandé de ses nouvelles l'autre jour, lors de la dernière réunion du comité de la Résistance. Bien sûr, c'était un peu étrange, vu que Ted avait au moins vingt ans de plus qu'elle. Et Jill ne lui avait jamais accordé ne serait-ce qu'un regard. Mais on vivait une époque bizarre.

La première personne que Ron rencontra dans la maison fut sa fille aînée, Leslyn. « Tu sais où est grand-père ? lui demanda-t-il. Il n'est pas sur la véranda.

— Maman est avec lui. Dans sa chambre.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il est malade ? »

Mais la fillette était déjà partie en sautillant. Ron ne perdit pas son temps à la rappeler. Traversant en toute hâte le dédale de couloirs dallés d'ardoise, il parvint jusqu'à la chambre de son père, à l'arrière de la maison, qui jouissait d'une vue superbe sur la paroi de la montagne au-dessus du ranch, et le trouva assis dans son lit, en pyjama et peignoir, une écharpe rouge autour du cou. Il était très pâle ; il avait l'air épuisé et très vieux. Peggy était à son chevet.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à sa femme.

— Il avait froid, c'est tout. Je l'ai ramené à l'intérieur.

— Froid ? Par un beau matin ensoleillé comme celui-ci ? C'est pratiquement l'été.

— Pas pour moi, dit le Colonel avec un faible sourire. Pour moi l'automne touche à sa fin, Ronnie, et l'hiver arrive à grands pas. Mais ta charmante épouse s'occupe de moi. Elle me donne mes remèdes et tout ça. » Il gratifia Peggy d'une petite tape affectueuse sur le dos de la

main. « Je ne sais pas ce que je ferais sans elle. Pardon, ce que j'aurais fait sans elle toutes ces années.

— Mike et Charlie sont allés jusqu'à Monterey et sont revenus, dit Peggy en se détournant du lit pour lever les yeux sur Ron. Ils ont trouvé tout un stock des pilules du Colonel dans un magasin.

Et ils ont ramené une fille avec eux, très sympa. Elle s'appelle Eloise. Tu vas être impressionné. »

Ron cligna des yeux plusieurs fois de suite. « Une fille ? Qu'est-ce qu'ils vont faire avec, se la partager ? Ils ont beau être jumeaux, je ne vois pas comment ils peuvent sérieusement lui proposer de...

— Sais-tu que tu es devenu plus vieux jeu qu'Anse, Ronnie ? dit le Colonel en riant. « Je ne vois pas comment ils peuvent sérieusement lui proposer de... » Mon Dieu, ils ne vont pas l'épouser ! Ce n'est qu'une invitée ! À t'entendre, on croirait que tu as cinquante ans.

— Mais j'ai cinquante ans, dit Ron. Enfin, je les aurai dans deux mois. » Il arpentait fiévreusement la pièce, le message télématique de Londres à la main, se demandant si c'était bien le moment d'embêter son pauvre père souffrant avec ces surprenantes nouvelles. Au bout d'un moment, il conclut que c'était son devoir, que le Colonel ne tolérerait pas d'autre attitude.

De toute façon, le vieillard se doutait déjà de quelque chose. « Du nouveau ? » s'enquit-il avec un regard appuyé en direction de la feuille grisâtre froissée dans la main de Ron.

« Oui. Et ça décoiffe plutôt. Une Entité a été assassinée dans la ville anglaise de Salisbury. Paul vient de trouver l'information sur un serveur du Réseau. »

Le Colonel se renfonça douillettement dans sa montagne d'oreillers et, posant sur son fils un regard franc et ferme, dit tranquillement, comme si celui-ci l'avait informé qu'on venait d'annoncer sur le Réseau le second avènement du Christ : « Dis-moi, fiston, elle est fiable, cette information ?

— Tout à fait. C'est Paul qui le dit. La source est indiscutable : réseau de la Résistance de Londres, Martin Bartlett soi-même.

— Une Entité. Tuée. » Le Colonel réfléchit puis ajouta : « Comment ?

— D'un seul coup de feu sur une route déserte au milieu de la nuit. Par un tireur embusqué utilisant un sorte de fusil lance-grenades de fabrication artisanale.

— Exactement le projet que Faulkenburg, Cantelli et quelques autres étaient si impatients de réaliser il y a deux ou trois ans. Et que nous avons finalement repoussé à l'unanimité parce qu'il était de toute façon impossible de tuer des Entités par ce moyen à cause du champ de protection télépathique. Et voilà que tu me dis que quelqu'un a fini par y arriver, hein ? Comment ? Comment ? Nous étions tous d'accord

pour dire que c'était impossible.

— Eh bien, quelqu'un a trouvé un moyen quelconque d'y arriver. »

Le Colonel médita un long moment là-dessus. Il se cala contre ses oreillers, entouré de ses diplômes encadrés, de ses souvenirs militaires et d'innombrables photos de sa défunte épouse, de ses défunts frères, de ses fils et filles et de la tribu toujours plus grande de ses petits-enfants, et sembla disparaître dans le labyrinthe de ses propres pensées et s'y perdre.

Puis il dit : « Il n'y a vraiment qu'un seul moyen d'y arriver, n'est-ce pas ? D'échapper à la télépathie, en fait. Il faudrait que l'assassin soit pratiquement une sorte de machine – quelqu'un qui n'ait pas plus d'émotions ni de sentiments qu'un androïde. Quelqu'un de complètement insensible et imperturbable. Capable d'attendre au bord de la route avec ce lance-grenades sans jamais laisser un seul instant son esprit s'attarder sur la pensée qu'il va frapper un grand coup pour la libération de l'humanité ou, en l'occurrence, qu'il est sur le point d'assassiner une créature intelligente. Ou sur toute autre pensée susceptible d'attirer l'attention de l'Entité qui va être sa victime.

— Un crétin intégral, suggéra Ronnie. Ou un parfait sociopathe.

— Oui, certes. Ça pourrait marcher, si on pouvait apprendre à un crétin à se servir d'un lance-grenades, ou si on trouvait un sociopathe qui ne prenne pas son pied rien qu'à la pensée de tirer pour tuer. Mais il y a d'autres possibilités, tu sais.

— Par exemple ?

— Au Viêt-nam, on en avait l'expérience tous les jours : des gens absolument impassibles qui accomplissaient les pires horreurs sans sourciller. Une vieille femme qui aurait pu être ton arrière-grand-mère venait te balancer tranquillement une grenade dans ta bagnole. Ou un mignon petit bonhomme de six ans te plantait un couteau dans le ventre en plein marché. Des gens capables de tuer ou de mutiler sans prendre le temps de réfléchir à ce qu'ils allaient faire et qui le faisaient sans éprouver la moindre animosité envers toi. Ou de remords ensuite. La moitié du temps, ils sautaient avec leur victime et cette probabilité les laissait froids. Peut-être que ça ne leur effleurait jamais l'esprit. Ils faisaient ce qu'on leur disait de faire sans se poser de questions. Il se pourrait qu'un champ mental extraterrestre soit inefficace contre des individus pareils.

— J'ai du mal à imaginer une telle mentalité.

— Moi pas. J'ai vu cette mentalité à l'œuvre, et de très près. Ensuite, j'ai passé une bonne partie de ma carrière universitaire à l'étudier. J'ai même fait des cours là-dessus, rappelle-toi. Professeur de psychologie non occidentale. Mais c'est de la préhistoire, hein ? » Il secoua la tête. « Alors, ils en ont tué une pour de bon, reprit-il. Ça alors... Et les représailles ?

— Londres dit que les Entités ont nettoyé une demi-douzaine de localités environnantes.

— Nettoyé ? C'est-à-dire ?

— Elles ont rassemblé tous les habitants. Les ont emmenés quelque part.

— Et les ont tués ?

— Ce n'est pas clair. Mais à mon avis, ça ne se présente pas trop bien pour eux. »

Le Colonel hocha la tête. « Ça s'arrête là, alors ? Des représailles purement locales ? Pas de pandémies à l'échelle mondiale, de coupures de courant généralisées ?

— Jusqu'ici, non.

— Jusqu'ici... Il ne nous reste plus qu'à faire des prières. » Ronnie s'approcha du chevet de son père. « En tout cas, c'étaient les nouvelles. J'ai pensé que tu aimerais être informé ; maintenant tu l'es. Alors, dis-moi : comment te sens-tu ?

— Vieux. Fatigué.

— C'est tout ? Rien qui te fait mal en particulier ?

— Vieux et fatigué, c'est tout. Jusqu'ici. Bien sûr, de leur côté, les Entités n'ont pas encore lâché de fléaux dans la nature... »

Ron et Peggy sortirent dans le couloir. « Tu crois qu'il est en train de mourir ? lui demanda-t-il.

— Ça fait longtemps qu'il est en train de mourir, très, très lentement. Mais je crois qu'il n'est pas encore au bout du rouleau. Il est plus coriace que tu ne le crois, Ron.

— Peut-être. Mais j'ai horreur de le voir partir en miettes comme ça. Tu ne peux pas savoir comment il était quand nous étions jeunes, Peggy. La manière dont il se tenait droit, dont il marchait, tout son comportement. Un homme étonnant, qui ne craignait absolument rien, absolument honorable, toujours fort quand on avait besoin qu'il le soit. Et il avait toujours raison. Ça, c'était sidérant. Je me disputais avec lui à propos d'un truc que j'avais fait, tu vois ce que je veux dire, j'essayais de me justifier et j'avais l'impression de m'être bien défendu, et puis il disait tranquillement deux ou trois mots, et je savais que je n'avais pas d'arguments valables. Même si je n'étais pas disposé à l'admettre, à l'époque... Seigneur, je n'aimerais pas le perdre, Peggy !

— Il ne va pas mourir maintenant, Ron. Je le sais.

— Qui ne va pas mourir ? » dit Anse en sortant péniblement d'un des couloirs latéraux. Il s'immobilisa près d'eux, le souffle court, appuyé sur sa canne. Il émanait de lui un léger parfum de whisky, même à cette heure matinale. L'état de sa jambe blessée était récemment devenu beaucoup plus préoccupant. « Ah, lui, vous voulez dire ? fit Anse en désignant du menton la porte refermée de la chambre.

— Qui d'autre ?

— Il va vivre jusqu'à cent ans. Je partirai avant lui. Je plaisante pas, Ron. »

Anse avait probablement raison, songea Ron. Il avait cinquante-six ans et en faisait au moins dix de plus. Son visage était grisâtre et enflé, ses yeux à l'éclat terni perdus au fond d'orbites ténébreuses, ses épaules tassées et voûtées. Tout cela était nouveau. Il semblait moins grand qu'avant. Et il avait perdu du poids. Anse avait toujours été un homme de belle prestance, sans être costaud – le costaud, c'était son frère Ron –, mais avec du muscle à revendre. À présent, il était visiblement en train de rapetisser, de s'affaïsser, de diminuer. L'alcoolisme y était pour quelque chose. L'âge aussi, tout simplement. Et sans doute, dans une certaine mesure, cette mystérieuse aura de déception et de mécontentement qui l'entourait depuis si longtemps. Lui le grand frère, qui, pour une raison ou une autre, n'était pas devenu le chef de la famille.

« Arrête, Anse, dit Ron avec toute la sincérité dont il était capable. Tu ne vas pas si mal que ça, tout ce qui te manque, c'est une jambe gauche neuve.

— Que j'aurais probablement pu avoir s'il y avait pas ces saloperies d'Entités... Au fait, Paul dit que les Anglais auraient réussi à en tuer une pour de bon ; l'info vient de tomber sur les réseaux. Ça a des chances d'être vrai ?

— Il n'y a pas de raison de penser le contraire.

— C'est le commencement, alors ? La contre-attaque ?

— J'en doute fort. Nous n'avons pas tellement de détails sur la manière dont ils s'y sont pris. Mais papa estime qu'il faudrait un assassin d'une espèce très particulière pour que le coup réussisse : un individu totalement dépourvu d'émotions, qui serait pratiquement un androïde. Difficile de constituer une armée avec rien que des types comme ça.

— On pourrait les former.

— On pourrait, oui. Mais ça prendrait pas mal de temps. Laisse-moi y réfléchir un peu, d'ac ?

— La nouvelle de l'attentat lui a fait plaisir ?

— Il s'est surtout posé la question des représailles. Mais si, si, ça lui a fait plaisir. Enfin, je suppose. Il ne l'a pas dit clairement, c'est tout.

— Il veut qu'Elles soient éradiquées de la Terre une fois que nous serons véritablement prêts pour ça. Ça a toujours été son but, même quand les autres disaient qu'il était devenu pacifiste, même quand ils laissaient entendre qu'il commençait à avoir le cerveau ramolli. Tu le sais. Et maintenant, c'est la seule chose qui le maintienne en vie : l'espoir de tenir le coup assez longtemps pour les voir complètement

liquidées.

— Ça, il ne le pourra pas. Ni toi, ni moi non plus. Mais on peut toujours rêver. Et tu sais, frangin, il n'a jamais été autre chose qu'un pacifiste. Il a horreur de la guerre. Depuis toujours. Et son idée pour empêcher la guerre, c'est de se préparer en permanence à la faire... C'est quelqu'un, non ? Sûr que le moule qui a servi à le fabriquer s'est cassé. Je ne peux pas te dire à quel point j'ai horreur de le voir mourir à petit feu comme ça. »

Cet échange ressemblait bizarrement à une conversation d'adieux, songea Ron. Ils étaient en train de se raconter des choses qu'ils connaissaient l'un et l'autre depuis la petite enfance. Mais c'était comme s'ils avaient besoin de les exprimer une fois de plus avant qu'il soit trop tard.

Ron se douta de ce qui allait se dire ensuite – il voyait déjà l'étincelle humide de l'émotion s'allumer dans les yeux d'Anse, entendait déjà les violons tonitruants de l'accompagnement symphonique – et le couplet attendu arriva quelques secondes plus tard.

« Ce qui m'épate vraiment, c'est quand tu dis à quel point tu tiens à lui, frangin. Tu sais, il y a eu toutes ces années où lui et toi ne vous parliez pas, et j'ai cru que tu le méprisais vraiment. Mais je me trompais, n'est-ce pas ? »

Maintenant, Anse va prendre ma main avec ferveur entre les siennes. Voilà, comme ceci.

« Encore un truc, frangin. Je veux te dire, si je ne l'ai pas déjà fait, combien je suis heureux qu'avec le temps tu aies évolué de la sorte, combien je suis fier que tu aies pu changer à ce point, jusqu'à faire la paix avec ton père, t'installer ici et lui être d'un si grand réconfort. Tu t'es parfaitement racheté, finalement. J'avoue que j'ai été surpris.

— Merci.

— Surtout quand moi, j'ai... je ne m'en suis pas si bien tiré.

— Ça aussi, c'a été une surprise. » Ron avait rapidement décidé qu'il ne servirait à rien de lui opposer la moindre contradiction.

« Ça n'aurait pas dû en être une, dit Anse d'un ton pratiquement dépourvu d'expression. Je n'avais pas l'étoffe pour faire mieux, c'est tout. Je ne sais pas exactement ce qu'il attendait de moi. J'ai essayé, mais... bon, tu sais comment ça s'est passé pour moi, frangin...

— Bien sûr que je le sais », répondit mollement Ron en lui serrant la main à son tour.

Anse lui adressa un regard flou et affectueux puis se dirigea en boitant vers le devant de la maison.

« C'était très touchant, commenta Peggy. Il t'aime beaucoup.

— Oui, j' imagine. Il a bu, Peg.

— Quand même. Il était sincère.

— Oui. Oui. » Ron lui décocha un regard noir. « Mais je déteste

que les gens me disent à quel point j'ai changé, à quel point ils sont heureux que je ne sois plus le salaud égoïste et sournois que j'étais dans le temps. J'ai horreur de ça. Je n'ai pas changé. Tu comprends ce que je veux dire ? Dans cette partie de ma vie, je fais des trucs que je n'aurais pas eu l'idée de faire avant. Comme m'installer au ranch. Comme épouser une femme comme toi, m'assagir et fonder une famille. Comme être d'accord avec mon père au lieu de m'opposer automatiquement à lui tout le temps. Comme prendre certaines responsabilités qui vont au delà de ma propre peau. Mais je vis encore à l'intérieur de cette peau, Peggy. Mon comportement a peut-être changé, mais pas moi. J'ai toujours fait les choix qui me paraissaient logiques – ce sont des choix différents aujourd'hui, c'est tout. Et ça me rend dingue d'entendre des gens, et mon propre frère en particulier, me dire avec condescendance que c'est merveilleux que je ne sois plus aussi minable que dans le temps. Tu me suis ? »

C'était un long discours. Peggy le fixait d'un air consterné.

« J'ai l'écume aux lèvres ou quoi ? demanda-t-il.

— Eh bien...

— Bah, Laisse tomber, dit-il en tendant la main pour lui caresser la joue. Je me fais beaucoup de souci pour mon père, c'est tout. Et pour mon frère, en l'occurrence. Ils deviennent drôlement fragiles. Et Anse boit tellement. Ils se préparent à mourir tous les deux.

— Non. Ne dis pas ça.

— C'est pourtant vrai. Ça ne me surprendrait pas non plus qu'Anse soit le premier à partir. » Ron secoua la tête. « Pauvre vieux. Il a toujours essayé de devenir le Colonel, sans jamais y arriver. Et il s'y est usé. Parce que personne d'autre que le Colonel ne pouvait être le Colonel. Anse n'avait pas l'intelligence du Colonel, ni son dévouement, ni son esprit de discipline, mais il se forçait à faire semblant. Moi, au moins, j'ai eu l'honnêteté de ne pas essayer.

— Anse est vraiment malade ?

— Malade ? Je ne sais pas s'il est malade, non. Mais il est foutu, Peg. Après toutes ces années à essayer de faire marcher la Résistance, à essayer de trouver un moyen de battre les Entités parce que le Colonel pense qu'on doit absolument en trouver un, alors qu'il n'y en a aucun. Anse a été obligé de vivre avec la rage, une rage qui ne cessait de bouillonner en lui parce qu'il essayait d'accomplir l'impossible. Il a perdu toute sa vie à essayer d'accomplir ce pour quoi il n'était pas fait, des trucs qui étaient peut-être même carrément impossibles. Il s'est consumé. » Ron haussa les épaules. « Je me demande si je vais devenir comme ça quand mon tour arrivera : ratatiné, fragile, l'air d'un éternel perdant. Non. Non, ça ne se passera pas comme ça, hein ? Je suis différent. Rien de commun avec lui à part les yeux bleus. »

Était-ce tout à fait vrai ? se demanda-t-il.

Il y eut soudain du bruit à l'autre bout du couloir, des pas qui claquaient sur les dalles, des cris de joie. Mike et Charlie, les fils d'Anse, apparurent, plus grands à présent que leur père, plus grands que Ron lui-même. Dix-sept ans. Les yeux bleus des Carmichael, les cheveux clairs des Carmichael. Il y avait une fille avec eux : celle de Monterey, forcément. Elle avait l'air d'avoir un ou deux ans de plus qu'eux.

« Hé, oncle Ron, tante Peg ! On veut vous présenter Eloise ! »

C'était Charlie, celui au visage intact. Une fois – ils avaient alors neuf ans – les deux frères s'étaient féroce­ment battus et Mike en avait gardé une cicatrice rouge sur la joue. Ron avait souvent pensé que c'était très attentionné de la part de Charlie d'avoir marqué son frère ainsi. Sinon, c'étaient les jumeaux les plus semblables qu'il ait jamais vus, absolument identiques dans la démarche, le maintien, la voix et la manière de penser.

Eloise était une jolie brune enjouée ; des pommettes saillantes, un nez minuscule, des lèvres pleines, des yeux débordants de vie. De jolies jambes et du monde au balcon. Une fille très bien, en vérité. D'anciens réflexes lascifs s'éveillèrent un instant chez Ron. Ce n'est qu'une enfant, se dit-il sévèrement. Et pour elle tu n'es qu'un vieux bonhomme sans intérêt.

« Eloise Mitchell... notre oncle, Ronald Carmichael... Peggy, notre tante...

— Enchantée », fit-elle, le regard pétillant. Impressionnante, pour sûr. « C'est tellement beau, ici ! Je n'étais jamais descendue si bas dans le sud. J'adore cette partie de la côte. Je ne veux plus rentrer chez moi !

— Il n'en est pas question », dit Charlie. Et Mike de ponctuer d'un clin d'œil en riant.

Puis ils partirent en courant dans le couloir, vers le soleil et la chaleur qui se déployaient à l'extérieur de la vieille bâtisse en pierre.

« Ça alors ! dit Ron. Tu crois qu'ils se la partagent pour de bon ?

— Ça ne te regarde pas, l'informa Peggy. La jeune génération fait ce qu'il lui plaît. Comme la nôtre en son temps.

— La jeune génération, c'est ça. Et nous sommes les vieux réacs à présent. Voilà l'avenir du monde qui se lève sous nos yeux. Charlie. Mike. Eloise.

— Et notre Anson et Leslyn. Heather et Tony. Cassandra, Julie et Mark. Et bientôt le bébé de Steve aussi.

— L'avenir n'arrête pas de bousculer le présent tandis que le passé se prépare à déguerpir. C'est comme ça depuis un bon bout de temps, pas vrai, Peg ? Et je ne crois pas que ça va changer maintenant. »

DANS VINGT-NEUF ANS D'ICI

Dans le coin encombré du dortoir qui lui servait d'atelier, Kha-lid sculptait une statuette dans un pain de savon lorsque Litvak entra et dit : « Commencez à plier bagages, les mecs. On nous déplace tous une fois de plus. »

Litvak était le communicateur du groupe, l'homme à l'implant enfichable qui savait comment trafiquer le téléphone communautaire pour grappiller des infos sur le réseau des Entités. Le borgmann du dortoir, pour ainsi dire ; un borgmann inversé qui espionnait les Entités au lieu de travailler pour Elles, un Israélien de petite taille, ramassé sur lui-même, avec une tête bizarrement triangulaire, très large au niveau du front et s'étrécissant jusqu'à un petit menton pointu. Une tête très intéressante. Khalid l'avait sculptée plusieurs fois.

Khalid ne leva pas les yeux. Il était en train de façonner une statuette miniature de la déesse hindoue Parvati : haute coiffe pyramidale, seins exagérés, expression bienveillante d'absolue sérénité. Ces derniers temps, il s'était mis à sculpter tout le panthéon hindou, après que Litvak en avait péché des photos dans quelque archive oubliée du vieux Réseau. Krishna, Siva, Ganesa, Vishnou, Brahma, toute la bande. Aïcha aurait probablement désapprouvé ses représentations en relief de dieux et de déesses hindous – un bon Musulman ne devait-il pas s'abstenir de graver des images ? – mais cela faisait sept ans qu'il n'avait pas revu Aïcha. Pour lui, elle était de l'histoire ancienne, comme Krishna, Siva, Vishnou ou Richie Burke. Khalid était adulte à présent, et faisait ce qui lui plaisait.

De l'autre côté de la chambrée, Dimiter, le Bulgare, demanda : « Tu crois qu'on va être séparés ? »

— Qu'est-ce que t'imagines, patate ? lança Litvak d'un ton acerbe. Tu crois que les Entités trouvent tellement de charme au groupe que nous formons qu'Elles vont nous garder ensemble pour le reste de l'éternité ? »

Ils étaient huit dans ce secteur du dortoir des déportés, cinq hommes et trois femmes jetés les uns avec les autres au hasard des rafles, dans le désordre qui semblait plaire aux Entités. Ensemble depuis déjà quatorze mois, ce qui était la plus longue période que Khalid ait jamais passée avec un groupe de déportés. Le dortoir et l'ensemble du camp de prisonniers étaient situés quelque part sur la côte turque – « juste au nord de Bodrun », avait dit Litvak, même si

Khalid ne savait pas très bien où se trouvait Bodrun et, à vrai dire, aurait eu du mal à situer la Turquie. N'empêche que l'endroit était joli, avec un temps chaud et ensoleillé la majeure partie de l'année, des collines brunes arides qui descendaient jusqu'à la plaine littorale, une belle mer bleue et des îles éparpillées juste au large. Avant d'arriver là, il avait passé onze mois au centre de l'Espagne, sept ou huit en Autriche et presque un an en Norvège, et avant... là, il ne se rappelait plus très bien. Les Entités aimaient déplacer constamment leurs prisonniers.

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas partagé une chambrée avec quelqu'un de la région de Salisbury. Ce qui lui importait peu, en vérité, puisqu'il n'y comptait aucune attache à part Aïcha et le vieil Iskander Mustafa Ali – il n'avait d'ailleurs aucune idée de l'endroit où la première pouvait bien se trouver et le second devait être mort à présent. Au début, dans le camp de Ports-mouth, la plupart des autres prisonniers étaient des gens de Salisbury ou d'une des localités voisines, mais au bout de cinq ou six (ou sept ?) changements de centre de détention, il ne s'était plus jamais retrouvé avec des Anglais. Il y avait apparemment un nombre considérable de gens de par le monde, et pas seulement à Salisbury ou en Angleterre, qui avaient déplié aux Entités pour telle ou telle raison et étaient soumis à cette rotation permanente d'un camp de prisonniers à un autre.

Dans le groupe de Khalid, à part Litvak et Dimitër, il y avait une Canadienne du nom de Francine Webster, un Polonais qui s'appelait Krzysztof, une jeune Irlandaise perpétuellement boudeuse, Carlotta, Geneviève, du Midi de la France, et un petit bonhomme au teint basané originaire d'Afrique du Nord dont

Khalid n'avait jamais réussi à saisir le nom – si tant est qu'il ait fait le moindre effort pour cela. Ils s'entendaient tous relativement bien. Le Nord-Africain ne parlait que français et arabe ; tous les autres membres du groupe parlaient anglais, plus ou moins bien, et Geneviève traduisait pour le Nord-Africain chaque fois que c'était nécessaire. Khalid ne se souciait guère de connaître ses compagnons, puisqu'ils étaient probablement temporaires. Il trouvait le petit Litvak amusant, tout crispé qu'il était ; le jovial Krzysztof, toujours de bonne humeur, était facile à vivre ; et Khalid aimait la chaleur maternelle de Francine Webster. Les autres ne comptaient pas. En plusieurs occasions, il avait couché avec Francine Webster, et aussi avec Geneviève, parce qu'il n'y avait pas d'intimité possible au dortoir, ni de conscience marquée de l'espace individuel ; presque tout le monde dans le groupe couchait avec un peu tout le monde, de temps en temps et sans manière, et Khalid avait découvert, au fil de son adolescence emprisonnée, qu'il n'était pas dépourvu de pulsion sexuelle. Mais cela n'avait guère eu d'impact sur lui au delà de la

simple libération physique.

Il continua de sculpter sans émettre de commentaires sur le transfert imminent, et trois jours plus tard, exactement comme Litvak l'avait prédit, ils reçurent tous l'ordre de se présenter au secteur administratif du centre de détention, pièce 107. Dans ladite pièce, vaste salle sans autre mobilier qu'un rayonnage vide de livres et une chaise à trois pieds, ils furent livrés à eux-mêmes pendant près d'une heure d'attente jusqu'à ce qu'entre quelqu'un qui leur demanda leurs noms et, consultant la feuille de papier marron qu'il tenait à la main, leur dit avec rudesse : « Toi, toi et toi, pièce 103. Toi et toi, pièce 106. Toi, toi et toi, pièce 109- Et que ça saute. »

Khalid, Krzysztof et le Nord-Africain constituaient le trio destiné à la pièce 109. Ils se hâtèrent de s'y rendre. Ils ne perdirent pas leur temps à dire adieu aux cinq autres, car ils savaient qu'ils allaient à jamais disparaître de leurs vies respectives.

La pièce 109, mystérieusement éloignée de la pièce 107, était beaucoup plus petite que la 107 mais presque aussi chichement meublée. Un cadre qui ne contenait aucun tableau était accroché au mur de gauche ; posé à même le sol, un grand vase à fleurs en céramique qui ne contenait pas de fleurs était appuyé contre le mur opposé ; devant le mur du fond, un bureau nu faisait face à la porte. Une petite femme au visage rond qui semblait avoir dans les soixante ans était assise derrière le bureau. Ses yeux sombres et très écartés luisaient bizarrement et ses cheveux, sans doute d'un noir de jais à l'origine, étaient striés de zones blanches spectralement dentelées, comme des éclairs cisaillant la nuit.

Elle jeta un coup d'œil au papier qu'elle tenait puis dit, en regardant le Polonais : « Vous êtes bien Kr... Kyz... Kyz... Kryz... » Elle n'arrivait pas à prononcer ce prénom mais semblait plutôt amusée qu'irritée.

« Krzysztof, dit-il. Krzysztof Michalski.

— Michalski, oui. Redites-moi le prénom.

— Krzysztof.

— Ah. Christoph. J'ai compris. Très bien : Christoph Michalski. Un nom polonais, n'est-ce pas ? » Elle grimaça un sourire. « Bien plus facile à dire qu'à lire. » Khalid fut surpris de sa volubilité. La plupart des bureaucrates de son espèce se caractérisaient par des manières glaciales et tranchantes. Mais elle avait ce que Khalid interpréta comme un accent américain. Le fait qu'elle soit Américaine expliquait peut-être son attitude. « Et lequel de vous deux est Khalid Halim Burke ? demanda-t-elle.

— C'est moi. »

Elle le dévisagea lentement, longuement, en fronçant un peu les sourcils. Khalid soutint son regard sans mot dire.

« Et vous, dit-elle en se tournant alors vers le Nord-Africain, vous devez être... euh... Moulay ben Dlimi.

— Oui, dit-il en français.

— Et c'est quoi, comme nom, Moulay ben Dlimi ?

— Oui, répéta le Nord-Africain.

— Il ne comprend pas l'anglais, expliqua Khalid. Il est d'Afrique du Nord. »

La femme hocha la tête. « C'est vraiment une équipe internationale. Bon, Christoph, Khalid, Moulay. Je crois que vous savez ce qui vous attend. Vous allez être transférés après-demain. Ou même aujourd'hui – qui sait ? – si on arrive à faire les paperasses à temps. Emballez vos affaires et soyez prêts à quitter votre chambrée dès qu'on vous appellera.

— Vous pouvez nous dire, demanda Krzysztof, où on nous envoie cette fois ?

— Dans ces bons vieux États-Unis Amérique, dit-elle avec un sourire. Las Vegas, Nevada. Y en a-t-il parmi vous qui savent jouer au blackjack ? »

L'avion cargo avait jadis transporté des passagers, bien longtemps auparavant, à l'époque où les citoyens de la Terre se déplaçaient encore librement d'un lieu à l'autre pour leur plaisir ou leurs affaires, et où il y avait des compagnies aériennes pour les transporter. Khalid n'avait pas connu cette époque de première main, mais en avait entendu parler. Cet avion, dont le fuselage était décoloré, voire rouillé par endroits, portait encore une inscription l'identifiant comme appartenant à la British Airways. Pour Khalid, monter à son bord était un peu comme retrouver l'Angleterre. Ce qui lui inspirait des sentiments mitigés.

Mais l'avion n'était pas l'Angleterre. Ce n'était qu'un long tube de métal aux parois grises maculées, avec des trous dans le plancher marquant les endroits où les sièges avaient été arrachés. De simples matelas les remplaçaient. Impossible de s'asseoir quelque part ; on ne pouvait qu'aller et venir ou rester couché. De longues barres avaient été soudées aux parois au-dessus des hublots, pour qu'on puisse s'y accrocher en cas de turbulences. Des rideaux élimés divisaient le compartiment passagers en plusieurs sous-compartiments.

Rien de tout cela n'était nouveau pour Khalid. Tous les avions qui l'avaient transporté d'un camp de détention à l'autre étaient plus ou moins les frères de celui-ci. Il avait l'air plus gros, voilà tout. Mais c'était parce qu'ils allaient aux États-Unis ; un long voyage devait exiger un avion plus grand. S'il n'avait qu'une très vague idée de l'emplacement des États-Unis sur la carte du monde, il savait quand même que c'était très loin.

La petite femme qui les avait accueillis dans la pièce 109 était à

bord de l'avion et surveillait les procédures de départ. Khalid supposait qu'elle s'en irait une fois que le dernier des déportés aurait été coché sur la liste officielle, mais non, elle resta dans l'avion après les dernières vérifications et la fermeture des portes. C'était inhabituel. Normalement, les fonctionnaires des centres de détention n'accompagnaient pas les prisonniers transférés jusqu'à leur destination. Mais peut-être qu'elle ne restait pas, en fait. Khalid la regarda disparaître derrière le rideau qui séparait la partie de l'avion où il se trouvait de la section, à l'avant, où se trouvait le personnel et se demanda s'il n'y avait pas quelque autre porte par laquelle elle pourrait sortir juste avant le décollage. Bizarrement, il espérait que non. Cette femme lui plaisait. C'était une personne amusante, pleine de vie et irrévérencieuse, tout le contraire des autres fonctionnaires quislings avec qui il avait été en contact pendant ses sept ans d'internement.

Khalid fut satisfait de constater, peu après que l'avion eut décollé, qu'elle était encore à bord. Elle sortit de la cabine, avança prudemment dans l'avion qui se cabrait pour prendre de l'altitude et s'arrêta en atteignant le matelas où étaient assis Khalid et le Nord-Africain.

« Puis-je me joindre à vous ? demanda-t-elle.

— Vous avez besoin de nous demander la permission, peut-être ? ironisa Khalid.

— Un peu de politesse ne fait jamais de mal. » Il haussa les épaules. Elle descendit en vrille jusqu'à lui, se baissant avec une grâce et une agilité incroyables pour son âge, et s'installa en face de lui sur le matelas, les jambes impeccablement croisées, les chevilles bloquées sous les genoux. « C'est vous, Khalid, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je m'appelle Cindy. Vous êtes très mignon, Khalid, savez-vous ? J'adore la couleur fauve de votre peau. Elle me fait penser à un lion – mais si. Et cette épaisse crinière de cheveux touffus, là... » Comme il restait muet, elle ajouta : « J'ai cru comprendre que vous êtes un artiste.

— Je fais des trucs, oui.

— J'ai fait des trucs moi aussi, dans le temps. Et j'étais mignonne à l'époque, tant qu'on y est. »

Elle lui sourit, clin d'œil à l'appui, sollicitant en quelque sorte sa complicité dans cette affirmation de son charme. Il n'était encore jamais venu à l'esprit de Khalid qu'elle ait pu être jadis séduisante, mais en la regardant de plus près, il vit que c'était tout à fait possible : une petite femme énergique, mince, aux traits délicats, aux yeux brillants. Son sourire avait encore beaucoup de charme. Et ce clin d'œil. Khalid aimait ce clin d'œil. Elle ne ressemblait décidément pas

au commun des quislings qu'il avait rencontrés. Son œil d'artiste gomme les sillons et les rides que ses soixante ans avaient tracés sur son visage, restaura la couleur et le lustre de sa chevelure noire, redonna à sa peau sa fraîcheur juvénile. Oui, se dit-il. Elle était sans aucun doute jolie trente ou quarante ans plus tôt.

« Qu'est-ce que vous êtes, Khalid ? dit-elle. Une sorte d'Indien ? Au moins en partie.

— Pakistanais. Par ma mère.

— Et votre père ?

— Un Anglais. Un Blanc. Je ne l'ai jamais connu. On disait que c'était un quisling.

— Moi aussi, je suis une quisling.

— Des tas de gens sont des quislings. Pour moi, ça ne change rien.

— Bien. » Elle s'en tint là durant un moment, se contentant de rester assise en tailleur à le regarder dans les yeux comme si elle examinait un curieux spécimen. Khalid lui rendit poliment son regard. Il ne craignait rien ni personne. Elle pouvait bien le reluquer tant qu'elle voulait si ça lui faisait plaisir.

Puis elle dit : « Il y a quelque chose qui vous met en colère ?

— En colère ? Moi ? Il n'y a pas de raison. Je ne me mets jamais en colère.

— Au contraire. Je crois que vous êtes tout le temps en colère.

— Libre à vous de le croire.

— Vous avez l'air très calme. C'est une des choses qui vous rendent si intéressant : vous êtes détaché de tout, vous ignorez royalement tout ce qui se passe autour de vous, que ça vous concerne ou non. C'est la première chose qu'on remarque en vous voyant. Mais cette sorte de calme peut parfois masquer une colère qui bouillonne en dedans. On dirait que vous avez en vous un volcan que vous ne voulez pas laisser entrer en éruption ; alors vous mettez un couvercle dessus vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ou trente heures sur vingt-quatre. Qu'est-ce que vous pensez de cette théorie, Khalid ?

— Aïcha, qui m'a élevé comme une mère – parce que ma mère est morte à ma naissance – m'a appris à accepter la volonté d'Allah sous toutes les formes qu'elle choisit pour se manifester.

— C'est d'une grande sagesse philosophique. Islam : le mot lui-même veut dire "soumission absolue", c'est bien ça ? Se soumettre à Dieu. J'ai potassé la question, vous savez... Qui était Aïcha ?

— La mère de ma mère. Sa belle-mère, en fait. Elle a été comme une mère pour moi. Une femme d'une grande bonté.

— Cela ne fait pas de doute. Et je crois que vous êtes un homme très, très en colère.

— Libre à vous de le croire », répéta Khalid.

Une demi-heure plus tard, assis près du hublot, Khalid scrutait sans

la moindre curiosité le vaste océan bleu piqué d'îles qui s'étendait sous ses yeux. Elle revint à la charge et lui demanda une fois de plus si elle pouvait s'asseoir à côté de lui. Pareille politesse de la part d'un membre de l'administration le plongeait dans la perplexité, mais il lui fit signe, la paume ouverte, de faire comme il lui plaisait. Elle s'assit en tailleur avec, encore une fois, une aisance surprenante.

Elle désigna du menton Moulay ben Dlimi, assis le dos contre la coque de l'avion, le regard voilé comme s'il était en transe. « Il ne comprend vraiment pas l'anglais ? demanda-t-elle.

— Il n'en a jamais donné l'impression. Nous avions dans notre équipe une femme qui lui parlait en français. Il n'a jamais adressé le moindre mot à quelqu'un d'autre.

— Parfois, des gens comprennent une langue mais se refusent encore à la parler.

— Ça doit être ça. »

Elle inclina le buste vers le Nord-Africain et dit : « Tu ne comprends vraiment pas l'anglais ? »

Il la considéra d'un regard absent puis repartit dans ses nuages.

« Pas un seul mot ? »

Toujours pas de réaction.

Avec un sourire engageant, elle lui dit alors, sur le ton de la conversation polie : « Ta mère faisait la pute au marché, Moulay ben Dlimi. Ton père baisait des chameaux. Et toi, tu es le petit-fils d'un porc. »

Moulay ben Dlimi secoua mollement la tête et se remit à fixer le vide.

« Tu ne me comprends pas, même pas un tout petit peu, hein ? dit Cindy. Ou alors, tu as encore plus de sang-froid que l'ami Khalid. Bon, que Dieu te bénisse, Moulay ben Dlimi. Je crois que je ne risque rien à parler devant toi. » Elle se retourna vers Khalid. « Bon. Maintenant, passons aux choses sérieuses. Est-ce que tu serais prêt à faire quelque chose de contraire à la loi ?

— De quelle loi vous parlez ? Il y a une loi dans ce monde ?

— Autre que celle d'Allah, tu veux dire ?

— Autre que celle-là, oui. Il y a une loi ici-bas ? redemanda-t-il.

— Écoute-moi bien, lui confia-t-elle à l'oreille. J'en ai marre de travailler pour les Entités, Khalid. J'ai été leur loyale servante pendant plus de vingt ans et ça suffit. Quand Elles ont débarqué, la première fois, j'ai cru que c'était un miracle pour la Terre ; ça aurait pu en être un, mais ça n'a pas marché. Elles n'ont pas partagé leur grandeur avec nous. Elles se sont servies de nous, voilà tout, sans jamais nous dire à quoi nous servions. En plus, tu sais, Elles m'avaient promis de me montrer leur planète. Mais Elles n'ont pas tenu leur promesse. Elles devaient m'emmener là-bas comme ambassadrice de la Terre : je suis

sûre que c'est ce qu'Elles me disaient avec leur esprit. N'empêche qu'Elles n'ont rien fait. Elles m'ont menti, ou alors c'est moi qui ai tout imaginé, et dans ce cas, je me mentais à moi-même. N'importe comment, Elles peuvent aller se faire voir, Khalid. Je ne veux plus être leur quisling.

— Pourquoi me racontez-vous ça ?

— Qu'est-ce tu sais de la géographie des Etats-Unis ?

— Vraiment rien. C'est très grand et c'est très loin, c'est tout ce que je sais.

— Le Nevada, là où nous allons, est un endroit aride, désert et inutile où personne ne voudrait vivre à moins d'être cinglé. Mais c'est juste à côté de la Californie, et moi, je suis originaire de Californie. Je veux rentrer chez moi, Khalid.

— Oui, j'imagine. Et en quoi cela me concerne-t-il ?

— Je viens de la ville de Los Angeles. Tu as entendu parler de Los Angeles ? Bon... Il y a environ cinq cents kilomètres, il me semble, de Las Vegas, Nevada, à Los Angeles. C'est plutôt désertique tout au long du parcours. C'est le désert, en fait. Une femme qui voyage seule sur une distance pareille risque d'avoir des problèmes. Même une vieille dame endurcie comme moi. Tu vois en quoi ça pourrait te concerner ?

— Non. Je suis en détention permanente.

— Cette situation pourrait être inversée par un simple recodage de ton dossier. Je pourrais faire ça pour toi, tout comme je me suis arrangée pour me trouver dans cet avion. Nous pourrions quitter le centre de détention ensemble et personne n'y trouverait à redire. Et tu m'accompagnerais jusqu'à Los Angeles.

— Je vois. Et après, je serais libre une fois à Los Angeles ?

— Libre comme l'air, Khalid.

— Oui. Mais au centre, on me donne un endroit pour dormir et de quoi manger. À Los Angeles, où je ne connais personne, où je ne vais rien comprendre...

— C'est beau, là-bas. Il fait chaud toute l'année, il y a des fleurs partout. Les gens sont sympas. Et je t'aiderai. Je ferai en sorte que ça se passe bien pour toi là-bas... Écoute, nous ne serons pas aux États-Unis avant deux jours. Ça te donne le temps de réfléchir à ma proposition, Khalid »

Il réfléchit donc. De Turquie, ils passèrent en Italie où ils firent escale à Rome, pour refaire le plein de carburant ; ils se ravitaillèrent à nouveau à Paris et encore une fois en Islande ; ensuite, ce fut une longue période irréaliste où ils survolèrent neiges et glaces avant d'atterrir quelque part au Canada. Pour Khalid, ce n'étaient que des noms. Los Angeles aussi. Il agitait tous ces noms dans sa tête et dormait de temps en temps ; une fois, il prit le temps de réfléchir à la proposition de Cindy, la quisling.

Il lui vint à l'esprit que ce pourrait être un stratagème quelconque, un piège ; mais il se demanda alors à quoi cela leur servirait de lui tendre un piège alors qu'il était déjà leur prisonnier et que, de toute façon, les Entités pouvaient faire de lui tout ce qu'Elles voulaient. Plus tard, il se surprit à se demander s'il ne devait pas prier la femme d'emmener aussi Krzysztof avec eux, parce que c'était un joyeux camarade au grand coeur, que Khalid l'aimait bien – pour autant qu'il puisse aimer qui que ce soit –, et qu'en plus, le robuste Krzysztof pourrait se révéler utile dans la traversée de ce désert. Et tout en se posant la question, Khalid se rendit compte que la décision s'était en quelque sorte imposée toute seule dans son esprit.

« Non, je ne peux pas l'emmener, dit Cindy. Je ne peux pas prendre le risque d'en libérer deux comme vous. Si tu ne veux pas venir, je m'adresserai à lui. Mais ça ne pourra être que l'un ou l'autre de vous deux.

— Alors, soit, dit Khalid. J'accepte. »

Il regretta d'abandonner Krzysztof. Mais il fallait bien qu'il en soit ainsi, n'est-ce pas ? Il en serait donc ainsi.

Le Nevada était l'endroit le plus laid qu'il ait jamais vu ou imaginé, un pays de cauchemar aux antipodes de la verte et riante Angleterre qui, du coup, lui semblait presque appartenir à une autre planète. On aurait dit qu'il n'avait pas plu depuis cinq cents ans. La Turquie aussi connaissait la chaleur et la sécheresse, mais en Turquie, il y avait des fermes partout, l'océan à côté, et des arbres sur les collines. Ici, il n'y avait apparemment que du sable, des rochers, de la poussière, des arbustes noueux ça et là, et, plus loin encore, de petites montagnes sombres et difformes, totalement dépourvues de végétation. Et la chaleur descendait du ciel comme une chape de métal qui n'arrêtait pas de peser sur vous.

Las Vegas, ville où avait pris fin leur long voyage en avion, était laide elle aussi, mais d'une laideur qui amusait l'œil. Il n'y avait pas deux immeubles semblables : l'un ressemblait à une pyramide égyptienne, un autre à un palais romain, d'autres évoquaient des structures sortant de rêves ou de fantasmes bizarres, et tout était d'une taille colossale. Khalid aurait bien aimé s'y attarder, histoire de faire de ces étranges édifices quelques esquisses qui les implanteraient plus fermement dans sa mémoire. Mais Cindy et lui quittèrent La Vegas presque immédiatement, s'enfonçant ensemble dans l'atroce et sinistre désert qui entourait la ville.

Elle s'était on ne sait comment arrangée pour disposer d'un véhicule qui les emmènerait jusqu'à Los Angeles. « Maintenant, expliqua-t-elle, tu es transféré du centre de détention de Las Vegas à celui de Barstow, en Californie. On m'a chargée de t'acheminer jusque là-bas. La mission a été inscrite le plus légalement du monde dans les

archives. Un ami de Leipzig qui connaît bien le réseau télématique des Entités a fait le nécessaire pour moi. »

La voiture avait l'air d'une antiquité et en était probablement une, d'avant la Conquête, si ça se trouvait. Ses flancs étaient cabossés et sa peinture argentée, écaillée en mille endroits, révélait des plaques de rouille ; elle penchait sur la gauche, si bas que Khalid se demanda si la carrosserie allait racler le sol quand la voiture roulerait.

« Tu sais conduire ? demanda Cindy tandis qu'ils chargeaient leurs maigres bagages dans la voiture.

— Non.

— Evidemment. Où est-ce que tu aurais pu apprendre à conduire ? Tu avais quel âge quand les Entités t'ont fait prisonnier ?

— Pas tout à fait treize ans.

— Et c'était il y a combien de temps ? Huit ans ? Dix ?

— Sept. J'aurai vingt et un ans le 25 décembre.

— Un bébé de Noël. Super. Tout le monde va chanter pour ton anniversaire. "Dou-ou-ce nuit, ca-a-lme nuit..."

— Ouais, super, dit-il amèrement. Chaque année, c'était l'allégresse la plus complète. On était tous autour du sapin, mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs et moi, on chantait des chants de Noël et on échangeait de merveilleux cadeaux.

— Vraiment ?

— Ben oui. Y a eu quelques bons moments.

— Attends. Tu m'as raconté dans l'avion que ta mère était morte en couches, que tu n'as jamais connu ton père et que tu as été élevé par ta grand-mère.

— Oui. Et je vous ai dit aussi que j'étais musulman.

— Tu voulais simplement voir si je faisais attention ! s'écria-t-elle en riant.

— Mais non. Je disais ce qui me passait par la tête, c'est tout

— Tu es vraiment un drôle de ouistiti, Khalid !

— Ouistiti ?

— Laisse tomber. C'est une expression. » Elle déverrouilla les portières et lui fit signe de monter. Il entra par la gauche, comme il en avait l'habitude avec Richie, et fut surpris de se retrouver derrière le volant. Il était de l'autre côté dans la voiture de Richie ; il en était sûr.

« Les voitures américaines sont différentes, lui expliqua Cindy. Au moins, tu es déjà monté en voiture, à ce que je vois. Même si tu ne sais pas conduire.

— Des fois, j'allais me balader en voiture avec mon père. Les dimanches, il m'emmenait dans des endroits comme Stone-henge. »

Elle le regarda attentivement. « Tu m'as dit que tu n'avais jamais connu ton père

— J'ai menti.

— Oh. Oh. Oh. Tu aimes bien mener les gens en bateau, pas vrai, Khalid ?

— Il y a une chose qui était vraie dans ce que j'ai dit. Je le détestais.

— Parce que c'était un quisling ? C'est toi qui l'as dit. C'était vrai, ça aussi ?

— C'en était un, mais ça n'avait pas d'importance pour moi. Si je le détestais, c'est parce qu'il maltraitait Aïcha. Et moi aussi, des fois. Il a été méchant avec ma mère aussi, probablement. Mais qu'est-ce que ça peut bien faire maintenant, tout ça ? C'est loin, c'est du passé.

— Mais pas oublié, ce me semble. »

Elle inséra la clef de contact et la tourna. Le moteur crachota, toussa, cala, s'éteignit, se remit à crachoter et démarra pour de bon. La voiture traversa bruyamment le centre de détention. Cindy montra son badge au contrôle de sortie et le factionnaire leur fit signe de passer.

Ils se retrouvèrent presque aussitôt dans le désert.

Pendant un moment, ils n'échangèrent pas une parole. Khalid était trop consterné par le paysage hideux qui l'entourait pour parler ; et Cindy, qui était si petite qu'elle pouvait à peine voir la route par-dessus le volant, se concentrait sur sa conduite. La chaussée était en piètre état, crevassée et défoncée en un million d'endroits, et la voiture, cette vénérable ruine, ne cessait de gémir et de ahaner, les secouant impitoyablement, cognant parfois de sinistre façon, comme si elle allait exploser. Khalid se tourna vers Cindy. Elle se mordait la lèvre inférieure, recroquevillée sur le volant qu'elle serrait de toutes ses forces, comme pour empêcher la voiture de déraper dans le désert de sable qui s'étendait au delà du bas-côté.

« Dans le temps, la vitesse était limitée à soixante-dix milles à l'heure sur cette autoroute. En kilomètres, ça fait combien ? Cent dix, non ? Quelque chose comme ça. Et on roulait à quatre-vingts ou quatre-vingt-cinq – milles, bien sûr – quand j'étais gosse. Bien sûr, il faudrait être cinglé pour faire ça aujourd'hui. En supposant que cette bagnole en soit capable, ce qui n'est pas le cas. Elle est probablement plus vieille que toi. C'est le type de voiture dont les gens devaient se contenter jusqu'à quelques années avant la Conquête – qu'on est obligé de conduire manuellement, parce qu'elle n'a pas de cerveau électronique et ne comprend pas les commandes vocales. Une antiquité. Et manifestement au bout du rouleau, en plus. Mais marche ou crève, on arrivera à L.A. À pied, s'il le faut.

— Si vous êtes censée m'acheminer là-bas, à Barstow, comment allons-nous pouvoir continuer jusqu'à Los Angeles ? Les Entités ne vont pas se demander où nous sommes passés si nous ne nous pointons pas à Barstow ?

— Il n'y a pas de raison. Nous allons mourir dans un accident de la route. Demain, avant même d'arriver à Barstow.

— Pardon ?

— L'accident est déjà programmé dans l'ordinateur. Mon pote de Leipzig a entré les coordonnées. Un rectifieur de première bourre, ce mec. Tu sais ce que c'est qu'un rectifieur, hein, Khalid ?

— Non.

— Les rectifieurs sont des pirates informatiques très compétents. Un peu comme des borgmanns, sauf qu'ils bidouillent pour notre compte au lieu de bosser pour les Entités. Ils piratent les réseaux des Entités et modifient les archives. Si on a été transféré dans un endroit où on ne veut pas aller, par exemple, il est possible de trouver un rectifieur pour annuler l'ordre de transfert. En y mettant le prix, évidemment. Mon ami rectifieur a donc programmé ceci : l'agent C. Carmichael, qui convoyait le détenu K. Burke, a été victime d'un accident de la route le 18 de ce mois, c'est-à-dire demain, à quinze kilomètres de Barstow, alors qu'elle roulait vers le sud sur l'autoroute fédérale 15. Elle a perdu le contrôle de son véhicule à commande manuelle et s'est écrasée sur une glissière de sécurité. La voiture a été totalement détruite, la conductrice et son passager ont été tués. Leurs corps ont été incinérés par les autorités locales.

— Elle a été victime de cet accident demain, dites-vous ?

— Quand on sera demain sur le réseau télématique, l'accident y sera intégré. Voilà pourquoi j'en parle au passé. Il est déjà là, en attendant de s'activer. L'agent C. Carmichael sera effacée du système. Le détenu K. Burke aussi. Nous disparaîtrons comme si nous n'avions jamais existé. Puisque la voiture n'existera plus elle non plus, tout détecteur officiel qui repérera par hasard sa plaque d'immatriculation pendant que nous poursuivons notre route supposera très vraisemblablement qu'il y a eu erreur de lecture. Une fois que nous serons à L.A., je ferai le nécessaire pour obtenir une nouvelle immatriculation, au cas où... Tu as faim ?

— Oui.

— Moi aussi. Il est temps de se mettre quelque chose sous la dent. »

Ils s'arrêtèrent dans un relais autoroutier perdu au milieu de nulle part ; la chaleur à l'extérieur de la voiture se referma sur eux comme un poing géant. Cindy acheta une manière de repas pour eux deux en montrant simplement sa carte d'identité. La bouffe était atroce : une espèce de viande grillée insipide à la texture de carton collée entre les deux moitiés d'un petit pain, le tout arrosé d'une boisson gazeuse glacée. Mais Khalid était depuis longtemps habitué à la mauvaise nourriture sous toutes ses formes.

Ils repartirent dans l'immensité sableuse. Il y avait très peu de

circulation et absolument aucune dans la direction qu'ils avaient prise. À peine s'ils croisaient une voiture toutes les demi-heures. Chaque fois que cela se produisait, Cindy gardait les yeux fixés devant elle et Khalid remarqua que les conducteurs des autres voitures ne regardaient jamais vers eux non plus.

La route commençait à grimper et des montagnes de taille respectable se dressaient désormais tout autour d'eux, plus hautes que toutes celles que Khalid avait jamais vues. Mais le paysage était plus nul que jamais : des rochers et du sable, pas beaucoup de végétation, essentiellement des arbustes rabougris et difformes. Puis Cindy déclara, au moment où ils passaient à bonne allure devant un panneau au bord de l'autoroute : « Nous sommes en Californie, à présent, Khalid. Ou ce qui était la Californie quand ce pays avait encore des États distincts. Quand il y avait encore des pays dans le monde. »

Il imaginait des palmiers sous une douce brise. Mais non. Tout ici était aussi moche qu'au Nevada.

« La nuit tombe, annonça Cindy une heure plus tard. Ça va rendre la conduite plus difficile. On a déjà du mal à piloter ces vieilles caisses sur une mauvaise route. Alors je vais m'arrêter pour souffler un peu avant qu'on essaie de continuer. Tu es sûr que tu ne sais pas conduire ?

— Vous voulez que j'essaie ?

— Peut-être pas, tout bien considéré. Tu restes éveillé, tu ouvres l'œil et tu me préviens si tu repères quelque chose d'anormal. »

Elle quitta l'autoroute à la sortie suivante et arrêta la voiture à l'écart de la chaussée. Elle inclina le siège à l'horizontale, ou presque, se laissa aller contre le dossier, ferma les yeux et s'endormit aussitôt.

Khalid l'observa pendant un moment. Une grande paix se lisait sur son visage.

C'était, songea-t-il, une femme peu ordinaire, absolument maîtresse d'elle-même en toute circonstance, pleine d'assurance. Une personne très capable. Et qui possédait, il n'en doutait pas, une grande sérénité intérieure. La sérénité intérieure était une vertu que Khalid admirait beaucoup. Il avait travaillé dur pour y parvenir, et y avait réussi – du moins le croyait-il. Sans cela, il n'aurait jamais pu tuer l'Entité.

Mais possédait-il vraiment cette sérénité ? Qu'avait dit Cindy dans l'avion ? Je crois que vous êtes en colère tout le temps. Un volcan bouillonnait en lui, avait-elle dit, avec un couvercle dessus pour l'empêcher d'entrer en éruption. Était-ce vrai ? Il n'en savait rien. Il se sentait toujours calme ; mais peut-être qu'en réalité, au tréfonds de lui-même, il bouillait d'une colère incandescente, tuant Richie Burke mille fois par jour, tuant tous ceux qui lui avaient empoisonné l'existence depuis le jour où il avait compris que sa mère était morte,

que son père était un monstre et que la Terre était sous l'emprise de créatures énigmatiques qui gouvernaient le monde au gré de leurs caprices les plus délirants.

Soit. Il n'avait pas choisi d'aller voir ça de près.

Mais il était sûr qu'il n'y avait pas de volcan caché chez cette Cindy. Elle semblait prendre la vie comme elle venait, sans se forcer, au jour le jour, et l'avait sans doute toujours prise ainsi. Khalid désirait en savoir plus sur elle : qui elle était, quelle avait été son existence avant l'arrivée des Entités, pourquoi elle était devenue quisling, tout, quoi. Mais il ne le lui demanderait sans doute jamais. Il n'avait pas l'habitude de poser aux gens des questions aussi personnelles.

Il quitta la voiture, fit quelques pas, leva les yeux vers la lune et les étoiles quand la nuit tomba pour de bon. Tout était tranquille et, avec l'arrivée de l'obscurité, la chaleur cuisante de la journée se dissipait dans l'air ténu du désert. Il entendait des grattements quelque part, non loin de là : des animaux, présuma-t-il. Des lions ? Des tigres ? Y en avait-il en Californie ? C'était une contrée sauvage, féroce, impitoyable. L'Angleterre était un havre de douceur à côté. Il s'assit par terre à côté de la voiture et regarda les étoiles filantes traverser la voûte obscure au-dessus de lui.

« Khalid ? appela Cindy au bout d'un moment. Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

— Je regarde le ciel, c'est tout. »

Elle lui dit qu'elle s'était suffisamment reposée. Il remonta dans la voiture et ils poursuivirent leur route. Quelque part au milieu de la nuit ils arrivèrent à la sortie pour Barstow.

« Nous sommes morts quinze kilomètres plus tôt, dit-elle. Ça s'est passé si vite qu'on ne s'est aperçu de rien. »

Un peu avant l'aube, tandis qu'ils descendaient une longue courbe en légère pente sur une section boisée de la route, Khalid aperçut tout en bas les lumières turquoise d'un convoi de véhicules extraterrestres qui montaient à leur rencontre. Cindy ne parut pas les remarquer.

« Des Entités, dit-il au bout d'un moment.

— Où ça ?

— Cette lumière, là, en bas.

— Où ça ? Où ça ? Oh. Merde ! Tu as des yeux perçants... Qui s'attendrait à les voir se balader dans un endroit pareil au milieu de la nuit ? Et pourquoi pas, d'ailleurs ? »

Elle obliqua brusquement sur la gauche et arrêta la voiture dans un crissement de pneus un peu à l'écart de l'autoroute.

Il la regarda en fronçant les sourcils. « Qu'est-ce que vous faites ?

— Allez. Descends et tirons-nous d'ici. Nous allons nous cacher dans ce ravin jusqu'à ce qu'Elles soient passées.

— Et pourquoi ?

— Dépêche-toi ! dit-elle, plus du tout sereine. Nous sommes censés être morts ! Si Elles nous détectent et décident de contrôler notre identité...

— Je crois qu'Elles ne feront pas attention à nous.

— Imbécile ! Qu'est-ce que t'en sais ! Mon Dieu, mon Dieu ! » Elle ne pouvait plus attendre. Elle renifla furieusement, bondit hors de la voiture et plongea directement dans l'abrupte dénivellation broussailleuse qui bordait l'autoroute. Khalid resta où il était. Il la regarda rapetisser dans les ténèbres jusqu'à ce que la courbe du ravin la lui cache ; puis il se cala contre l'appui-tête et attendit que le véhicule extraterrestre se rapproche.

Il se demanda si Elles le remarqueraient, assis dans une voiture garée au bord d'une route obscure dans un paysage désertique, et si Elles s'intéresseraient à lui. Pouvaient-Elles s'infiltrer dans son esprit et voir qu'il était Khalid Halim Burke, mort dans un accident quelques heures plus tôt sur cette même autoroute, de l'autre côté de la ville appelée Barstow ? Auraient-Elles vent du prétendu accident sans consulter leur réseau télématique ? Et en quoi cela pouvait-il les intéresser ? Qu'est-ce que ça pouvait bien leur faire ?

Peut-être, songea-t-il, regarderaient-Elles dans son esprit au passage et découvriraient-Elles qu'il était l'individu qui avait tué un membre de leur espèce sur une route anglaise entre Salisbury et Stonehenge. Dans ce cas, il avait très vraisemblablement commis une erreur en restant ici, à portée de leurs pouvoirs télépathiques, au lieu de s'enfuir dans les broussailles avec Cindy.

S'épanouirent alors dans son esprit les images de cette lointaine nuit sur la route de Stonehenge : la créature angélique, suprêmement belle, debout dans le véhicule, l'arme, le collimateur, la tête parfaitement encadrée dans le réticule. Il pressait la détente, voyait éclater la tête de l'ange dans une éblouissante cascade de feu, les fragments incandescents s'envolaient à la ronde, le nuage rouge verdâtre de sang extraterrestre se répandait brusquement dans l'atmosphère. L'autre Entité se tordait dans une convulsion frénétique tandis que l'âme de sa compagne s'évanouissait en un tourbillon dans l'obscurité. Khalid le savait, ce serait son arrêt de mort si les Entités détectaient ces images en passant devant lui.

Il les repoussa. Fit totalement le vide dans son esprit. Le ferma aux intrus comme sous un blindage d'acier.

Je ne suis personne. Je n'existe pas.

Des lueurs turquoises montaient à présent juste en face de lui. Le véhicule avait presque atteint le sommet de la côte.

Khalid l'attendit dans une tranquillité absolue.

Il n'était pas là. Il n'y avait absolument personne dans la voiture.

Trois extraterrestres occupaient le véhicule : un des grands – une Entité – et deux spécimens de l'espèce la plus petite, les Globules. Ignorant ces derniers, Khalid contempla l'Entité avec émerveillement, pris comme toujours sous le charme de sa beauté resplendissante et magique. Son âme allait vers elle, portée par l'amour et l'admiration. Si les êtres s'étaient arrêtés et lui avaient demandé de leur donner le monde, il le leur aurait donné. Mais ils le possédaient déjà, évidemment.

Tout en regardant passer le véhicule, il se demanda pourquoi il n'était jamais devenu un quisling, lui qui admirait tant les Entités. Mais la réponse ne se fit pas attendre. Il n'avait aucun désir de les servir, mais seulement d'adorer leur beauté. C'était un sentiment esthétique. Un lever de soleil aussi était beau, ou une montagne enneigée, ou un lac où se reflétait le rougeoiement du crépuscule. Mais aucun homme ne se mettait au service d'une montagne, d'un lac ou d'un lever de soleil simplement parce qu'il les trouvait beaux.

Il laissa le temps s'écouler ; cinq minutes, dix minutes. Puis il quitta la voiture et appela Cindy dans le ravin. « Elles sont parties. Vous pouvez revenir.

— T'en es sûr ? lui répondit une voix affaiblie par la distance.

— Je n'ai pas bougé et je les ai vues passer. »

Elle mit un certain temps à réapparaître. Elle sortit en courant des broussailles, hors d'haleine, énervée, écarlate, toute froissée. Elle se laissa choir à côté de lui et demanda, entre deux halètements : « Elles... ne t'ont pas... embêté... du tout ?

— Non. Elles sont passées sans s'arrêter, Elles n'ont rien remarqué. Je vous l'avais bien dit. Je n'étais pas là.

— C'était une folie de prendre un tel risque.

— Peut-être bien que je suis fou, fit gaiement Khalid tandis qu'elle démarrait et reprenait l'autoroute.

— Je ne le crois pas, finit-elle par articuler. Pourquoi avoir fait ça ?

— Pour pouvoir les regarder, l'informa-t-il, parfaitement sincère. Elles sont tellement belles, Cindy. Pour moi, c'est comme des créatures magiques. Des djinns. Des anges. »

Elle pivota sur son siège et lui lança un long regard étrange. « Tu n'es vraiment pas comme les autres, Khalid. »

Il ne le contesta pas. Que pouvait-il répliquer ?

Après un autre silence prolongé, elle avoua : « Je crois que je me suis dégonflée tout à l'heure. Elles n'avaient vraiment aucune raison de s'arrêter pour nous contrôler, hein ?

— Non.

— Mais j'avais peur. Une quisling et un détenu qui voyagent ensemble sur une route déserte en pleine nuit, très loin de la ville où

j'étais censée te conduire... et nos deux cartes d'identité déjà annulées sur le réseau principal puisque notre mort venait d'être signalée... nous étions dans de beaux draps. Je me suis affolée. »

Un peu plus loin, elle demanda, interrompant le silence dans lequel ils étaient retombés : « Et d'abord, qu'est-ce qui t'a valu de te faire interner, au juste ? »

Il n'hésita pas une seconde. « J'ai tué une Entité.

— Tu as quoi ?

— En Angleterre, dans les environs de Salisbury. Celle qui a été abattue au bord d'une route. J'ai fait ça avec un fusil très spécial que j'avais pris à mon père. Elles ont rassemblé toute la population des cinq villes les plus proches du lieu du crime, ont exécuté quelques-uns d'entre nous et ont déporté le reste dans des camps de prisonniers. »

Elle rit, lui confirmant qu'elle ne croyait pas un mot de ce qu'il venait de lui raconter. « Tu as un drôle de sens de l'humour, Khalid.

— Oh, non. Je manque totalement d'humour. »

Le matin avait commencé. Enfin sortis du désert, ils progressaient au milieu de localités dispersées – et même, un peu plus tard, de quelques grandes villes – et il y avait un minimum de circulation.

« Ça, c'est San Bernardino, dit-elle. Et là-bas, c'est Redlands. Je dirais que nous sommes à une heure de route de Los Angeles. »

Il vit alors des palmiers se découper, gigantesques et insolites, sur le ciel qui s'éclaircissait. Et d'autres plantes et arbres – épineux, étranges – qu'il ne put identifier. Et des constructions basses aux toits de tuiles rouges. Cindy conduisait avec une précision exagérée, au point qu'on klaxonnait derrière elle pour l'obliger à avancer plus vite. « Il n'y a pas intérêt à avoir un accident ici, se justifia-t-elle. Si la police de la route voulait voir nos papiers, on serait foutus. »

Ils arrivèrent à un échangeur et prirent une autre autoroute.

« Ça, c'est San Bernardino Freeway, expliqua Cindy. Elle nous emmène vers l'ouest, via Ontario, Covina et d'autres petites villes, vers la vallée de San Gabriel et Los Angeles proprement dit. L'autoroute où nous étions passe par Riverside pour aller à San Diego.

— Ah, fit-il doctement, comme si ces toponymes avaient un sens pour lui.

— Il y a plus de vingt ans que je n'ai pas mis les pieds à L.A., reprit Cindy. Dieu sait combien la ville a changé depuis tout ce temps. Mais ce que je vais faire, c'est aller directement sur la côte. Siegfried m'a donné le nom d'un ami à lui qui habite à Malibu. Je vais essayer de le retrouver et peut-être qu'il pourra m'aider à me brancher sur les réseaux locaux. Dans le temps, j'avais des tas d'amis dans cette partie de la ville – Santa Monica, Venice, Topanga Canyon. Il doit y en avoir encore qui sont vivants et habitent dans les parages. Le copain de Siegfried peut m'aider à les retrouver. Et aussi à me procurer une

nouvelle plaque d'immatriculation, et une nouvelle identité pour toi et moi.

— Siegfried ?

— Mon ami bidouilleur de Leipzig.

— Le rectifieur.

— Oui. Le rectifieur.

— Ah », fit Khalid.

Ici, l'autoroute était d'une largeur démesurée, avec tellement de voies que c'en était à peine croyable. La circulation, plus importante, certes, que tout ce qu'il avait connu ailleurs, était engloutie par cette immensité. Mais Cindy l'assura qu'au bon vieux temps cette autoroute était embouteillée jour et nuit par des milliers de voitures. Au bon vieux temps, ouais.

Un peu plus loin, ils arrivèrent devant un immense panneau jaune surplombant la chaussée sur toute sa largeur : FIN DE L'AUTOROUTE À 8 KM.

« Quoi ? s'écria Cindy. On n'est qu'à Rosemead ! On est encore loin de Los Angeles. Dois-je comprendre que je vais être obligée de faire le reste du trajet sur des routes secondaires ? Comment suis-je censée trouver mon chemin dans tous ces petits bleds merdiques ?

— Des routes secondaires ? » demanda Khalid.

Mais elle avait déjà quitté l'autoroute pour s'arrêter dans une station-service délabrée juste à la sortie. Elle semblait déserte, mais un individu mal rasé, vêtu d'une salopette crasseuse apparut alors derrière les pompes. S'extrayant d'un bond de la voiture, Cindy se précipita vers lui. S'ensuivit un long conciliabule avec force gestes et moulinets de bras. Lorsqu'elle retourna à la voiture, elle affichait un regard incrédule et stupéfait.

« Il y a un mur, dit-elle à Khalid avec de la peur dans la voix. Une grande muraille monstrueuse, tout autour de Los Angeles.

— C'est quelque chose de nouveau ?

— Nouveau ? Et comment que c'est nouveau ! Le type dit qu'il est super haut et qu'il fait tout le tour de la ville, avec des portes tous les huit ou dix kilomètres. Personne ne peut ni entrer ni sortir sans donner un mot de passe au gardien. Personne.

— Vous avez votre numéro d'identification officiel.

— Tu oublies que je suis morte depuis la nuit dernière. Si je donne mon numéro au gardien, nous serons tous les deux au centre de détention cinq minutes plus tard.

— Et l'ami de votre ami le rectifieur ? Il ne peut pas vous trouver un nouveau badge ?

— Il est à l'intérieur, de l'autre côté du mur. Il faudrait que je puisse le voir avant qu'il puisse faire quoi que ce soit pour moi. Impossible de l'atteindre à partir d'ici.

— Si vous voulez le joindre, vous pouvez peut-être vous brancher sur le réseau télématique.

— Avec quoi ? s'écria-t-elle en tendant les bras, paumes vers le ciel. Je n'ai pas d'implant. Je ne me suis jamais encombrée d'un de ces machins. Et toi ? Non, bien sûr que tu n'en a pas. Qu'est-ce que je dois faire, lui envoyer une carte postale ? » Elle se pressa les yeux du bout des doigts. « Laisse-moi réfléchir un instant. Merde. Merde ! Un mur tout autour de la ville. Qui aurait pu imaginer un truc pareil ? »

En silence, Khalid la regarda réfléchir.

« Il existe une possibilité, dit-elle enfin. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus direct. Santa Barbara.

— Oui ? dit-il à titre d'encouragement.

— C'est une petite ville à deux heures de voiture au nord de L.A. Les Entités n'ont pas pu prolonger leur putain de mur jusque-là. J'avais un parent là-haut, le frère aîné de mon mari. Un colonel en retraite. Il avait un grand ranch sur une montagne au-dessus de la ville. J'y suis allée deux fois, il y a bien longtemps. Il ne s'est jamais tellement intéressé à moi, ce fameux Colonel. Je n'étais pas son genre, je suppose. Mais je ne crois pas qu'il me repousserait. »

Son mari. C'était la première fois qu'il l'entendait parler de son mari.

« Le Colonel ! s'exclama Cindy. Il y a des millions d'années que je n'ai pas pensé à lui. Il doit avoir... je ne sais pas... quatre-vingts, quatre-vingt dix ans à présent. Mais il doit être encore là-haut. Je suis prête à le parier. Un homme de cuir et d'acier ; je n'arrive pas imaginer qu'il puisse mourir un jour. Si c'est le cas, eh bien, un de ses enfants ou petits-enfants habite probablement encore au ranch. Quelqu'un de la famille, de toute façon. Il se peut qu'on nous accepte. Ça vaut la peine d'essayer. À part ça, je ne vois pas ce que je peux faire.

— Et votre mari ? demanda Khalid. Où est-il ?

— Il est mort, je crois. Une fois, j'ai entendu dire qu'il était mort le jour où les Entités ont débarqué. Il s'est écrasé avec son avion en luttant contre l'incendie, un truc comme ça. Mike était la gentillesse même. Je l'aimais vraiment. » Elle ajouta en riant : « Même si je n'arrive plus à me rappeler exactement à quoi il ressemblait. Sauf ses yeux. Des yeux bleus qui vous transperçaient. Le Colonel aussi avait des yeux comme ça. Ses gosses aussi. Tous. Toute la tribu... Alors, qu'est-ce que tu en penses, mon ami ? On essaie d'aller à Santa Barbara ? »

Elle reprit l'autoroute et continua de rouler en dépit des panneaux qui ne cessaient d'annoncer qu'elle se terminait, jusqu'à ce que, quelques minutes plus tard, le mur apparaisse devant eux. « Jésus, Marie, Joseph ! dit-elle. Vise un peu ce machin ! » Impressionnant ?

Oh oui. C'était une masse grise compacte de gros blocs de béton qui se prolongeait à perte de vue de chaque côté, aussi haute que la cathédrale de Salisbury. La muraille était percée, là où l'autoroute y pénétrait, par un porte voûtée, profonde et sombre. Une longue file de voitures s'étirait devant cet accès.

Elles entraient très lentement, une par une. De temps à autre, un véhicule émergeait de la voie opposée et rejoignait l'autoroute.

Cindy quitta celle-ci pour entrer dans la ville par un large boulevard bordé de petits magasins minables qui avaient l'air d'avoir presque tous fermé et commença à longer le mur en remontant vers le nord. Elle avait du mal à se convaincre de sa hauteur et de sa masse. Elle ne cessait de marmonner en secouant la tête, sifflant de temps à autre pour manifester son étonnement lorsqu'une section particulièrement grandiose de l'ouvrage apparaissait devant eux. À certains endroits, la configuration des rues les obligeait à laisser plusieurs pâtés de maisons entre eux et le mur, qui demeurerait toujours visible sur leur gauche, se dressant au-dessus des immeubles de deux à trois étages omniprésents dans ce secteur, et elle se rapprochait pour le serrer au plus près chaque fois qu'elle le pouvait.

Elle parlait très peu. La bataille qu'elle livrait pour trouver son chemin dans ces quartiers inconnus semblait l'épuiser.

Vers le milieu de la matinée, alors qu'ils traversaient tant bien que mal un conglomérat de localités – dont certaines étaient beaucoup plus avenantes que d'autres –, elle s'écria : « C'est incroyable ! C'est un ouvrage gigantesque. La somme de travail qu'il a fallu y mettre ! Nous sommes devenus des moutons ! "Construisez-nous un mur tout autour de Los Angeles !" disent les Entités – Elles ne le disent même pas, Elles mettent un brin de Pression –, et tout de suite, voilà dix mille hommes sur le chantier pour leur construire un mur. "Fabriquez-nous de la nourriture !" Et nous la fabriquons. "Assemblez-nous d'énormes machines incompréhensibles !" Oui. Oui. Elles nous ont domestiqués. Toute une planète de moutons, voilà ce que nous sommes devenus ! Une planète d'esclaves. Et le plus beau dans tout ça, c'est que nous ne levons pas le petit doigt pour les contrarier... Tu l'as vraiment tuée, cette Entité ?

— Vous ne me croyez pas ?

— Si, je crois que tu aurais pu le faire. Mais qui que ce soit, c'est la seule et unique fois où quelqu'un y est arrivé. » Elle se pencha en avant pour déchiffrer une inscription délavée sur un panneau directionnel criblé d'impacts, comme si quelqu'un s'était entraîné au tir dessus. « Je me souviens du jour où ça s'est passé, reprit-elle. Pendant cinq minutes, les Entités ont perdu la tête. Elles sautaient partout comme si elles avaient reçu une décharge de cent mille volts. Puis elles se sont calmées. Ça été une journée délirante. À l'époque,

j'étais au centre extraterrestre de Vienne. Quel charivari c'a été ! Et puis nous avons découvert de quoi il retournait : quelqu'un en avait descendu une pour de bon, quelque part en Angleterre. Quand j'ai entendu ça, ça m'a touchée personnellement. Ça m'a fait un de ces chocs ! J'étais traumatisée, quoi. Et j'ai pensé : "Quel crime affreux !" C'était encore le grand amour, Elles et moi. »

Ce quasi-monologue mettait Khalid mal à l'aise. « On est encore loin de Los Angeles ? demanda-t-il.

— Tout ça, c'est Los Angeles, plus ou moins. Des communes indépendantes, des petites villes distinctes, mais c'était quand même Los Angeles. Le vrai Los Angeles officiel est maintenant de l'autre côté du mur. À une trentaine de kilomètres. »

On s'apercevait qu'on passait d'une localité à une autre à la forme des réverbères et au style des habitations : à une ville aux splendides demeures succédait une zone de pavillons étriqués à moitié démolis, par exemple. Mais certains traits restaient identiques : les énormes arbres aux feuilles vernissées, les jardins luxuriants derrière toutes les maisons, jusqu'aux plus petites et aux plus pauvres, les immeubles bas et l'œil étincelant du soleil qui matraquait tout le paysage. Juste en face, des montagnes stupéfiantes dominaient toutes ces petites villes. Leurs sommets étaient enneigés alors qu'en bas il faisait chaud comme en été.

Cindy annonçait les noms des villes à mesure qu'ils les traversaient, comme si elle lui donnait une leçon de géographie. « Pasadena, disait-elle. Glendale. Burbank. Et ça, c'est Los Angeles, en bas à gauche. »

Ils avaient changé de direction et roulaient à présent vers l'ouest, vers le soleil. De nouveau sur une autoroute. Le mur était assez loin d'eux sur cette partie de l'itinéraire ; malgré tout, ils finirent par s'en rapprocher et furent ensuite obligés de quitter l'autoroute pour emprunter encore un réseau de ce que Cindy appelait les routes secondaires. Le terrain était plat et monotone, les rues longues et rectilignes.

« Nous sommes très près de l'endroit où les Entités ont effectué leur premier atterrissage, l'informa Cindy. Je me suis précipitée sur les lieux ce matin-là. Il fallait que je les voie. J'étais entichée de l'idée que les créatures de l'espace étaient arrivées. Je me suis livrée à Elles. J'ai offert mes services : j'ai été la toute première quisling, je crois. Mais je n'avais pas l'impression de trahir la Terre, juste d'être son ambassadrice, de servir de pont entre les espèces. Mais Elles m'ont laissée tomber. Elles m'ont baladée d'un boulot à l'autre pendant des années, et moi j'attendais qu'Elles me mettent dans un vaisseau qui retournerait sur leur planète d'origine. Finalement, j'ai compris qu'Elles ne le feraient jamais... Regarde, Khalid, tu peux tout juste

voir le mur réapparaître dans cette vallée, à gauche, là-bas à l'horizon, et obliquer vers le Pacifique. Mais il ne nous barre plus la route. On devrait avoir la voie libre jusqu'à Santa Barbara. »

Ce qui s'avéra exact. Mais quand ils y arrivèrent en fin de journée, ils trouvèrent une ville pratiquement déserte, avec des quartiers totalement abandonnés où des rues entières d'élégants immeubles aux murs en stuc et aux toits de tuiles tombaient en ruine.

« Je n'arrive pas à y croire, ne cessait de répéter Cindy. Une si belle petite ville ! Tous les habitants ont dû partir. Ou ont été déportés. » Elle indiqua les montagnes altièrès qui se dressaient derrière la plaine littorale où la ville était construite. « C'est le moment de te servir de tes yeux perçants. Tu vois des maisons là-haut ?

— Oui, deux ou trois.

— Et qui ont l'air habitées ?

— Je ne vois pas aussi bien que ça. »

Mais Santa Barbara n'était pas totalement abandonné. Après avoir tourné quelque temps, Cindy tomba sur un trio d'individus courtauds et basanés, debout à un coin de rue dans ce qui avait dû être jadis le principal quartier commerçant. Elle baissa la glace et les interpella dans une langue que Khalid ne comprenait pas ; l'un d'eux lui répondit très brièvement et elle reprit la parole, longtemps cette fois ; les hommes sourirent et se consultèrent. Puis celui qui avait répondu le premier se mit à gesticuler en montrant les montagnes et à indiquer par des mouvements des mains et des poignets qu'une série de routes en lacets les amènerait là-haut.

« C'était quoi, comme langue ? demanda Khalid tandis qu'il repartaient.

— De l'espagnol.

— C'est la langue qu'on parle en Californie ?

— Par ici, oui. Maintenant, en tout cas. Il dit que le ranch est toujours là, que nous n'avons qu'à monter, monter et toujours monter, et que nous finirons par arriver devant la porte. Il a dit aussi qu'on ne nous laisserait pas entrer. Mais il se trompe peut-être. »

Ce fut Cassandra, de service dans le bâtiment des enfants, qui entendit les lointains coups de klaxon : trois longs, un bref, et encore trois brefs. Elle décrocha l'interphone et appela le ranch. Une voix qui était soit celle de son mari, soit celle de son beau-frère, lui répondit. Cassandra réussissait mieux que personne à distinguer les voix des jumeaux Mike et Charlie, mais il lui arrivait quand même d'avoir des doutes.

« Mike ? risqua-t-elle.

— Non, c'est Charlie. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Quelqu'un à l'entrée principale. On attend des visiteurs ? » Elle

entendit Charlie demander confirmation, auprès de Ron, peut-être.

« Non, personne à notre connaissance. Tu ne pourrais pas faire un saut là-haut pour voir qui c'est et me rappeler ? Là où tu es, tu es plus près de l'entrée que n'importe qui ici.

— Je suis enceinte de six mois et je ne vais faire un saut nulle part, répondit sèchement Cassandra. Et je suis dans la maison des tout petits avec Irène, Andy, La-la, Jane et Cheryl. Et aussi Sabrina. En plus, je ne suis pas armée. Trouve quelqu'un d'autre... tu m'entends ? »

Charlie se mit à marmonner des propos peu aimables et Cassandra raccrocha. Qu'ils se débrouillent sans elle ! Le ranch grouillait d'enfants en bas âge et c'était son boulot de s'occuper d'eux. Charlie pouvait bien trouver quelqu'un d'autre pour faire un saut jusqu'à la grille : Jill, Lisa, ou Mark. N'importe qui. Ou y aller lui-même.

Quelques minutes passèrent. On se remit à klaxonner.

Puis elle vit son jeune cousin Anson monter au petit trot avec le fusil que portait toujours quiconque allait rencontrer des visiteurs inattendus à la grille. Son visage était figé dans le rictus qu'il affichait chaque fois qu'un des hommes plus âgés lui confiait une mission à accomplir. Anson était un gosse terriblement responsable, On pouvait toujours compter sur lui pour démarrer au quart de tour, et par tous les temps.

Et voilà le problème résolu, se dit Cassandra, qui se remit à changer les couches du petit Andy.

« Oui ? » fit Anson en risquant un œil entre les barreaux de la grille. Il tenait le fusil d'une main, négligemment, mais pouvait épauler en une fraction de seconde. Il avait seize ans, était grand, musclé et prêt à tout.

Ces gens n'avaient pas l'air très menaçants, cependant. Une petite femme mince au visage las qui avait à peu près l'âge de sa mère ou quelques années de plus, et un individu bizarre d'une vingtaine d'années, très grand et très svelte, avec d'immenses yeux bleu-vert, une peau sombre et une énorme tignasse de cheveux bouclés et luisants qui n'était ni tout à fait rousse, ni tout à fait brune.

« Je m'appelle Cindy Carmichael, dit la conductrice. J'étais la femme de Mike Carmichael, il y a très, très longtemps. Voici Khalid, qui a fait la route avec moi. Nous ne savons pas où aller et nous nous demandons si vous pourriez nous prendre avec vous.

— La femme de Mike Carmichael », répéta Anse en fronçant les sourcils. Voilà qui était troublant. Son cousin s'appelait Mike Carmichael, mais l'épouse de Mike était Cassandra ; en fait, cette femme était assez vieille pour être la grand-mère de Mike. Elle devait forcément parler d'un autre Carmichael, en quelque autre temps.

Elle sembla comprendre le problème. « C'était le frère du colonel

Carmichael. Il est mort... Vous êtes vous-même un Carmichael, hein ? Je le reconnais à vos yeux. Et à la manière dont vous tenez. Comment vous appelez-vous ?

— Anson, madame... Anson Carmichael, oui.

— Le Colonel s'appelait Anson. Et il avait un fils qui s'appelait Anson lui aussi. On l'appelait Anse. Vous êtes le fils d'Anse ?

— Non, madame, le fils de Ron.

— Vraiment ? Le fils de Ron. Il a fini par avoir l'esprit de famille, alors. Je suppose que des tas de choses ont changé... Laissez-moi réfléchir : vous devriez donc être Anson V, n'est-ce pas ? Comme dans une dynastie royale.

— Anson V, oui, madame.

— Bien, je vous salue, Anson V. Je suis Cindy Ière. Pouvons-nous entrer, s'il vous plaît ? Nous avons fait un long voyage.

— Attendez ici. Je vais me renseigner. »

Anson retourna au bâtiment principal, toujours au petit trot. Charlie, Steve et Paul étaient assis à une table dans la chambre des cartes avec une liasse de listings étalée devant eux.

« Il y a une femme inconnue à la grille, leur annonça Anson. Et il y a un homme de type étranger avec elle. Elle dit qu'elle est une Carmichael. Qu'elle a été mariée, dans le temps, avec un frère du Colonel qui s'appelait Mike. Le type, je ne sais pas du tout qui c'est. Elle a l'air de bien connaître la famille... Est-ce que par hasard le Colonel avait un frère qui s'appelait Mike ?

— Pas que je sache, dit Charlie. Sinon, c'était avant que je sois né. »

Steve se contenta de hausser les épaules, mais Paul demanda : « Elle a quel âge ? À ton avis, elle est plus vieille que moi ?

— À mon avis, oui. Et même plus que l'oncle Ron, peut-être. À peu près de l'âge de la tante Rosalie, y me semble.

— Elle t'a dit son nom ?

— Cindy. »

Paul ouvrit de grands yeux. « Ça alors !

— Alors quoi, cousin ? dit Ron qui entraît justement dans la pièce. Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu ne vas pas le croire. Mais l'ambassadrice d'outre espace est apparemment rentrée au bercail ; elle attend à la grille. Cindy, je veux dire. La femme de Mike. Qu'est-ce que t'en dis ? »

Toute la famille du Colonel habitait au sommet de la colline et le ranch était donc devenu une sorte de communauté Carmichael. Cindy ne s'y attendait pas. Ça faisait beaucoup de Carmichael, surtout en comptant les gosses. Elle se sentit quelque peu en état d'infériorité numérique.

C'était étonnant de les revoir tous, ces gens qui, dans un lointain

passé, avaient pour ainsi dire constitué sa parenté pendant quelques années. Non que Cindy ait été particulièrement proche d'aucun d'entre eux dans sa phase déjantée à Los Angeles. À l'exemple du redoutable Colonel, ils ne lui avaient jamais vraiment permis d'entrer dans le cercle de famille, sauf peut-être Anse, le neveu de Mike, qui l'avait traitée assez poliment. Pour les autres, elle n'était que la hippie attardée, la folle qu'avait épousée Mike, qui portait des vêtements bizarres, tenait des propos bizarres et avait des idées bizarres, et ils lui avaient très clairement signifié qu'ils voulaient la fréquenter le moins possible, voire pas du tout. Ce qui, au fond, ne déplaisait pas à Cindy. Les autres avaient leur vie à eux ; Mike et elle avaient la leur.

Mais c'était le passé, Mike avait depuis longtemps disparu et le monde avait changé au delà de tout ce qu'on aurait pu imaginer ; elle avait changé elle aussi, tout comme eux. Et ces gens étaient pratiquement tout ce qui lui restait en fait de famille. Elle ne pouvait pas se laisser rejeter par eux à présent.

« Je ne peux pas vous dire combien je suis heureuse d'être ici, d'être à nouveau au milieu des Carmichael. Ou d'être au milieu des Carmichael pour la première fois, à vrai dire. Je ne faisais pas tellement partie de la famille à l'époque, hein ? Mais j'aimerais en faire partie maintenant. Vraiment. »

Ils étaient en arrêt devant elle comme si une Entité – ou à la rigueur un Globule – s'était on ne sait comment égarée dans leur repaire sur les collines et se tenait parmi eux.

Cindy soutint leur regard. Elle les dévisagea les uns après les autres et rassembla ce dont elle se souvenait à leur sujet.

Ronnie. Celui-là devait être Ronnie, là, au milieu du groupe. Il semblait diriger les opérations désormais. C'était bizarre de voir Ronnie commander. Elle se souvenait du rusé Ronnie comme d'un marginal, d'un escroc, d'un manipulateur, d'un homme d'affaires louche que la famille avait toujours tenu à l'écart. Plutôt qu'elle, Cindy, c'était lui qui avait été la brebis galeuse. Mais voilà qu'elle le retrouvait là, à cinquante, voire cinquante-cinq ans, grand et robuste, devenu très corpulent avec l'âge, ses cheveux blonds presque blancs, et on voyait tout de suite qu'il avait changé aussi à l'intérieur, en profondeur, qu'il était devenu plus fort, plus constant, bref, qu'il s'était colossalement transformé au cours de ces vingt ans et des poussières. Avant, il n'avait jamais eu l'air sérieux.

À côté de lui, sa sœur Rosalie. Une belle femme à l'époque, se souvint Cindy, et qui avait très bien vieilli, était restée grande, digne, maîtresse d'elle-même. Elle devait avoir dans les soixante ans mais faisait beaucoup moins. Mike lui avait dit un jour que Rosalie avait causé beaucoup de problèmes quand elle était jeune – elle se droguait, couchait à droite et à gauche –, mais tout cela était bien loin

désormais. Elle avait épousé un gros lourdaud d'informaticien et s'était assagie du jour au lendemain. Ça devait être lui, à côté : ce gros type chauve au teint terreux. Cindy ne se souvenait pas de son nom.

Et celle-là – la blonde filiforme – devait être la femme d'Anse. Le type ménagère de banlieue verte à l'époque, un peu sur les nerfs. Cindy l'avait trouvée totalement sans intérêt. Encore un nom d'oublié.

L'homme plus jeune – Paul, non ? – était le fils de l'autre frère de Mike. Un charmant professeur qui enseignait les sciences dans quelque université au sud de L.A. et devait avoir dans les quarante-cinq ans à présent. Cindy se rappela qu'il avait une sœur. Absente, apparemment.

Quant aux autres, quatre étaient des gosses entre vingt-cinq et trente ans, et l'autre, l'adolescent, était le fils de Ron, celui qui les avait accueillis à la grille. Le reste se composait probablement des enfants d'Anse ou de Paul. Ils se ressemblaient tous plus ou moins, sauf un, manifestement le plus vieux ; trapu, les yeux marron, il commençait déjà à perdre ses cheveux. Comme il y avait très peu de Carmichael en lui, Cindy supposa que c'était le fils de Rosalie et de son informaticien. Elle aurait le temps de connaître les autres plus tard. Restait une femme entre quarante-cinq et cinquante ans qui se tenait juste à côté de Ron. Elle lui était vaguement familière mais n'était certainement pas une Carmichael, avec ces yeux noirs et ce corps menu. La femme de Ronnie, selon toute vraisemblance.

« Et le Colonel ? demanda Cindy après avoir terminé son tour d'horizon. Qu'est-ce qu'il est devenu ? Se pourrait-il qu'il vive encore ?

— Cela se pourrait jusqu'à être vrai, dit Ronnie. Il a presque quatre-vingt-cinq ans et je ne crois pas qu'il en ait pour beaucoup plus longtemps à être des nôtres. Il va être sacrement surpris de vous voir.

— Et pas très content, je parie. Vous savez certainement qu'il n'a jamais eu une très bonne opinion de moi. Et à juste titre, si ça se trouve.

— Il sera heureux de vous voir aujourd'hui. Vous êtes la personne la plus proche de son frère Mike. Il passe le plus clair de son temps dans ses souvenirs. Évidemment, il n'a plus beaucoup d'avenir. »

Cindy acquiesça. « Et il manque encore quelqu'un. Votre frère Anse.

— Il est mort, dit Ronnie. Il y a quatre ans.

— Je suis désolée. C'était un homme remarquable.

— Certes. Mais il a eu des tas de problèmes avec la boisson vers la fin de sa vie. Vous savez, Anse voulait tellement être aussi fort et aussi brave que le Colonel... mais il n'y est pas vraiment arrivé. Personne n'aurait pu y arriver. Mais Anse ne voulait pas se pardonner d'être simplement humain. »

Y avait-il encore des absents sur lesquels elle devrait poser des questions ? Cindy estima que non. Elle coula un regard vers Khalid, se

demandant ce qu'il pouvait bien penser de tout cela. Mais celui-ci semblait parfaitement calme. Comme si son cerveau était parti pour Mars.

La femme qui se tenait à côté de Ronnie lui dit d'un ton guilleret : « Je ne crois pas que vous me reconnaissiez, Cindy. Évidemment, nous n'avons passé que quelques heures ensemble.

— Ah bon ? Quand ça ? Excusez-moi.

— Dans le vaisseau spatial des Entités, après l'atterrissage de Porter Ranch. Nous étions dans le même groupe de prisonniers. » La femme lui décocha un chaleureux sourire. « Margaret Gabriel-son. Peggy pour les intimes. Je suis venue ici travailler pour le Colonel, et ensuite j'ai épousé Ron. Il n'y a pas de raison que vous vous rappeliez de moi. »

Non. Il n'y en avait pas. Cindy ne se rappelait pas.

« Il était impossible de ne pas vous remarquer. Je n'ai jamais oublié les colliers de perles, les sandales, les boucles d'oreille géantes. La plupart d'entre nous ont été relâchés l'après-midi même, mais vous vous êtes portée volontaire pour rester avec les extraterrestres. Vous disiez qu'ils allaient vous emmener sur leur planète.

— C'est ce que je croyais. Mais non. J'ai travaillé pour eux des années. Je faisais tout ce qu'ils me demandaient : j'ai dirigé des centres de détention pour leur compte, j'ai convoyé des prisonniers à droite et à gauche, et j'attendais qu'ils concrétisent leur promesse. Mais ils n'en ont rien fait. Au bout d'un moment, j'ai commencé à me demander s'ils m'avaient vraiment promis ça. Maintenant, je crois que j'ai été victime de mes propres illusions.

— Vous êtes une quisling, alors ? demanda Ronnie. Vous savez que vous êtes ici dans un des principaux centres de la Résistance ?

— J'étais une quisling. Mais c'est fini. Je travaillais dans un centre de détention sur la côte turque quand je me suis rendu compte que j'avais perdu vingt ans à faire du pied aux Entités pour rien. Elles n'avaient pas débarqué ici pour changer notre monde en un paradis, comme je l'avais cru au début. Elles étaient venues pour nous réduire en esclavage. Alors j'ai voulu m'en sortir. Un rectifieur que je connaissais en Allemagne a réussi à me faire expédier aux États-Unis pour accompagner un groupe de prisonniers jusqu'au Nevada, et il a récrit mon code personnel : officiellement j'ai été tuée dans un accident de la route entre Las Vegas et Barstow alors que je convoyais ce jeune homme jusqu'à son prochain camp de détention. C'est pour ça qu'il est ici. Le rectifieur a récrit son code à lui aussi. Nous sommes désormais des disparus. Lorsque nous sommes arrivés à L.A., j'ai découvert qu'il y avait un mur tout autour. Il nous était impossible d'entrer, parce que nous n'avons plus d'existence légale.

— Alors, vous avez eu l'idée de venir ici ?

— Oui. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Mais si vous ne voulez pas de moi, dites-le et je repars. Je suis quand même une Carmichael. J'ai été membre de cette famille, j'étais la femme de votre oncle. Je l'aimais beaucoup et c'était réciproque. Je ne suis pas venue pour déranger vos activités de Résistants. Je peux même vous aider. Je peux vous dire des tas de choses sur les Entités que vous ne connaissez peut-être pas. »

Ronnie l'examinait activement, songeur.

« Allons voir le Colonel », dit-il

Khalid regarda Cindy quitter la pièce, suivie par la plupart des autres. Seuls quelques-uns des plus jeunes restèrent avec lui : deux hommes manifestement jumeaux, malgré la longue cicatrice rouge qui marquait le visage de l'un, et l'adolescent tendu et sérieux, de toute évidence apparenté aux jumeaux, qui les avait accueillis à la grille fusil en main. Et aussi une jeune fille qui était comme la version féminine des deux autres : grande, mince et blonde, avec ce regard bleu glacial qui semblait être la norme au ranch. Le reste de sa personne manquait pareillement de chaleur : elle était aussi froide et distante que le ciel. Mais très belle.

Le frère balafré dit à son jumeau : « On ferait mieux de se grouiller, Charlie. On est censés réparer la pompe principale du système d'irrigation.

— Exact. »

Charlie se tourna vers le gamin au fusil. « Tu peux te débrouiller tout seul ici, Anson ?

— T'inquiète pas pour moi. Je sais ce que je dois faire.

— S'il tente le moindre truc bizarre, tu lui tires dans le bide, vu ?

— Vas-y, Charlie, répliqua sèchement Anson en lui montrant la porte du canon de son arme. Va réparer ta putain de pompe. Je t'ai dit que je sais ce que je dois faire. »

Les jumeaux sortirent. Khalid resta patiemment immobile à l'endroit qu'il occupait depuis le début, plus calme que jamais, laissant le temps s'écouler. La grande blonde le regardait attentivement. Il y avait comme du détachement dans sa curiosité, une sorte de hautaine fascination scientifique. Elle l'examinait comme s'il était quelque nouvelle forme de vie. Khalid trouvait cela bizarrement excitant. Il avait la vague impression qu'elle et lui se ressemblaient peut-être sous leurs apparences totalement différentes.

Elle laissa passer quelques secondes. Puis elle dit au gamin : « Va rejoindre les autres, Anson. Donne-moi le fusil. »

Air surpris de ce dernier. Il est tellement consciencieux, songea Khalid. Le genre de gars qui se prend très au sérieux.

« Je peux pas faire ça, Jill.

— Bien sûr que si ! Tu crois que je ne sais pas me servir d'un

fusil ? Je tirais des lapins sur cette montagne quand tu chiais encore dans tes couches. Donne-moi ça. Et dégage d'ici.

— Hé, je sais pas si...

— File. Tout de suite. » Elle lui prit l'arme des mains et lui montra la porte du pouce. Elle n'avait pas du tout élevé la voix durant ce dialogue ; mais Anson, visiblement troublé, quitta la pièce en traînant les pieds avec un air de chien battu, à croire qu'elle lui avait donné un coup de fouet en pleine figure.

« Salut », dit la fille à Khalid.

Il n'y avait plus qu'eux deux dans la pièce.

« Salut. »

Elle gardait les yeux fixés sur lui. Presque sans ciller. Il vint soudain à l'esprit de Khalid qu'il aimerait la voir nue. Il voulait savoir si le triangle au bas de son ventre était aussi doré que sa chevelure. Il se surprit à imaginer l'effet que ça lui ferait de laisser sa main remonter sur ses cuisses longues et lisses.

« Je m'appelle Jill, dit-elle. Et toi ?

— Khalid.

— Khalid. C'est quoi, comme nom ?

— Un nom islamique. On m'a donné celui de mon oncle. Je suis né en Angleterre, mais ma mère était d'origine pakistanaise.

— Pas kistanaise ? Ça veut dire quoi ?

— Les Pakistanais viennent du Pakistan. C'est un pays près de l'Inde.

— Ah-ah ! L'Inde. J'ai entendu parler. Des éléphants, des tigres et des rubis. Une fois, j'ai lu un bouquin sur l'Inde. » Elle agitait l'arme négligemment. « Tu as des yeux intéressants, Khalid.

— Merci.

— Tous les Pakistanais sont comme toi ?

— Mon père était anglais. Il était très grand, alors moi aussi.

D'habitude, les Pakistanais ne sont pas aussi grands. Et ils ont la peau plus sombre que moi, et des yeux marron. Je le détestais.

— Parce qu'il n'avait pas les yeux de la bonne couleur ?

— Ses yeux n'avaient pas d'importance pour moi. »

Ceux de Jill plongeaient au fond des siens. Ces yeux bleus, si bleus.

« Tu étais prisonnier des Entités, d'après ce qu'a dit cette femme. Qu'est-ce que tu as fait pour te retrouver en détention ?

— Je vous le dirai une autre fois.

— Pas maintenant ?

— Pas maintenant, non. »

Elle passa la main sur le canon du fusil, le caressant amoureusement comme si elle songeait à lui ordonner sous la menace de l'arme de lui avouer quel crime il avait commis. Il se rappela comment il avait caressé le lance-grenades la nuit où il avait tué

l'Entité. Mais il doutait qu'elle lui tire dessus ; et elle aurait beau le menacer, il n'avait pas l'intention de tout lui raconter maintenant. Plus tard, peut-être. Mais pas maintenant.

« Tu es très mystérieux, Khalid. Je me demande qui tu es au juste.

— Personne en particulier.

— Moi non plus », dit-elle.

Le Colonel semblait avoir environ deux cents ans. Il ne restait apparemment rien de lui hormis ces yeux impossibles, bleus comme des glaciers, tranchants comme des lasers.

Il était couché, calé contre une pile d'oreillers. Il souffrait d'un tremblement quelconque, son visage était hagard et d'une pâleur mortelle, et à voir ses épaules et sa poitrine, il ne devait pas peser plus de quarante kilos. Sa célèbre crinière de cheveux argentés s'était réduite à de simples mèches.

Tout autour de lui, sur les deux tables de nuit et au mur, s'épalaient des douzaines et des douzaines de photos de famille, certaines bidimensionnelles et d'autres en relief, accompagnées de toutes sortes de document officiels encadrés, citations militaires et autres distinctions. Cindy repéra du premier coup la photo de Mike. Elle se détacha immédiatement dans tout ce fatras : Mike tel qu'elle se le rappelait, un bel homme vigoureux d'une cinquantaine d'années, debout dans le désert du Nouveau-Mexique près du petit avion qu'il aimait tant, le Cessna.

« Cindy, articula le Colonel en lui faisant signe d'avancer d'une main crochue et tremblotante. Venez ici... Plus près. Plus près. » Ténue comme elle l'était, c'était encore, sans contestation possible, la voix du Colonel. Comment Cindy aurait-elle pu oublier cette voix ? Lorsque le Colonel disait quelque chose, même sans insister, c'était toujours un ordre. « Vous êtes vraiment Cindy, n'est-ce pas ?

— Vraiment. Absolument.

— Stupéfiant. Jamais je n'aurais imaginé vous revoir. Vous êtes allée sur la planète des Entités, c'est bien ça ?

— Non. Ce n'était qu'un château en Espagne. Elles m'ont gardée avec Elles pendant toutes ces années. Elles m'ont fait travailler, m'ont baladée d'enclave en centre de détention, d'un boulot administratif à un autre. Finalement, j'ai décidé de m'échapper.

— Et de venir ici ?

— Pas du tout. Je n'avais aucun moyen de savoir que je trouverais encore quelqu'un ici. Je suis allée à L.A. Mais je n'ai pas pu rentrer, alors j'ai tenté ma chance et je suis montée. En désespoir de cause.

— Vous savez que Mike est mort depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Je le sais, oui.

— Et Anse aussi. Vous vous souvenez d'Anse ? Mon fils aîné ?

— Bien sûr que je me souviens de lui.

— Ça va être mon tour. J'ai déjà vécu dix ans de trop, à tout le moins. Trente, peut-être. Mais là, les jeux sont faits, ou presque. La semaine dernière, je me suis fracturé le col du fémur. Je ne m'en remettrai pas, pas à mon âge. J'en ai assez, de toute façon.

— Je n'aurais jamais cru entendre ça de vous un jour.

— Vous voulez dire que je parle comme un tire-au-flanc ? Non. Ce n'est pas ça. Je n'abandonne pas, à vrai dire. Je pars, c'est tout. On ne peut rien faire contre, hein ? Nous ne sommes pas conçus pour vivre éternellement. Nous dépassons le temps qui nous est alloué, nous survivons à nos amis, ou pis encore, à nos enfants, et puis nous partons. C'est normal. » Il réussit à esquisser un sourire. « Je suis heureux que vous soyez venue ici, Cindy.

— Ah oui ? Vraiment ?

— Vous savez, je ne vous ai jamais comprise. Et je crois que vous ne m'avez jamais compris. Il n'empêche que nous sommes de la même famille. Comment pourrais-je détester la femme de mon frère ? Vous ne pouvez attendre de tous les gens qui vous entourent qu'ils soient exactement comme vous. Prenez Mike, par exemple... »

Il se mit à tousser. Ronnie, qui se tenait à son chevet en silence, s'avança prestement, s'empara d'un verre d'eau posé sur une table proche et le lui présenta. « Tu risques de te surmener, p'pa, dit-il tranquillement.

— Non. Non. Je fais un petit speech, c'est tout. » Le Colonel but à longs traits, laissa ses yeux se fermer un instant, les rouvrit et les braqua à nouveau sur Cindy. « Je disais donc : Mike. Un martyr, pensais-je, sacrifié à toutes les idées tordues qui ont traversé l'existence des Américains depuis que nous sommes allés nous battre au Viêt-nam. Il en a fait de belles ! Plaquer l'armée de l'Air, se réfugier à L.A., épouser une hippie, partir à tout bout de champ se cacher dans le désert pour méditer. Je n'étais pas d'accord. Mais ce n'était pas mes affaires, hein ? Il était ce qu'il était. Il était déjà lui-même quand il avait six ans ; il était déjà différent de moi. »

Il but encore à longs traits.

« Anse. Il a fait de son mieux pour être quelqu'un comme moi. Il a échoué. Il s'est consumé complètement et est mort jeune. Ronnie. Rosalie. Des problèmes, des problèmes, encore des problèmes. Si mes propres enfants sont cinglés à ce point, me suis-je dit, à quoi doit ressembler le reste du monde ? À un immense asile de fous avec moi échoué au milieu. Et c'était avant que les Entités débarquent, en plus. Mais je me trompais. Je voulais que les gens soient aussi sévères et inflexibles que moi, parce que je croyais que tout le monde devait être comme ça. Les Carmichael, en tout cas. Des guerriers, dévoués à la cause du bon droit et du bien. » Il émit un gloussement feutré et poursuivit : « Eh bien, les Entités nous ont montré deux ou trois trucs,

pas vrai ? Les bons, les méchants et les indifférents... nous avons tous été vaincus le même jour, et nous n'avons pas cessé de vivre dans le malheur depuis.

— Mais toi, tu n'as jamais été battu, p'pa, objecta Ronnie.

— C'est l'impression que tu as ? Alors, peut-être. Peut-être. » Le vieil homme n'avait pas relâché son étreinte sur la main de Cindy. « Vous dites que vous avez vécu tout ce temps au milieu des Entités ? Alors, vous devez savoir des choses sur Elles. Est-ce qu'Elles ont des défauts, autant que vous sachiez ? Un talon d'Achille quelconque, qui nous permettra finalement de les battre ?

— Je ne peux pas dire que j'aie vu quoi que ce soit de la sorte, non.

— Non. Non. Ce sont des êtres supérieurs parfaits. Comme des dieux. Est-ce possible ? Oui, j'imagine. Mais je voulais continuer à résister tout de même. Maintenir en vie l'idée de résistance, au moins. Le souvenir de ce que c'était que vivre dans un monde libre. Peut-être que nous ne vivions même pas dans un monde libre, d'ailleurs. Dieu sait que j'en ai entendu là-dessus à l'époque du Viêt-nam... que c'était les ignobles multinationales qui dirigeaient tout en réalité, ou alors un petit groupe de politiciens agissant en secret – conspirations, mensonges et tutti quanti. Que rien n'était conforme à l'apparence. Que toutes nos prétendues libertés démocratiques n'étaient que des illusions conçues pour empêcher les gens d'appréhender la vérité. Que l'Amérique était un Etat totalitaire comme tous les autres. Je n'ai jamais cru à ces sornettes. N'empêche que, même si j'ai été naïf toute ma vie, j'aimerais penser que l'Amérique à l'existence de laquelle je croyais puisse exister à nouveau, même si elle n'existait pas vraiment la première fois. Vous me suivez ? Qu'elle puisse renaître, que nous puissions échapper à la servitude que les Entités nous imposent, que nous puissions pour ainsi dire nous réparer et vivre comme nous étions censés vivre. Appelez-ça la foi en la providence ultime de Dieu. Appelez-ça... » Il fit un clin d'œil à sa belle-fille. « C'est pas mal envoyé, hein, Cindy ? Le discours d'adieu du patriarche. Mais je crois que je suis presque à court d'énergie. Tu vas vivre avec nous maintenant ?

— C'est ce que je veux.

— D'accord. Bienvenue chez nous. » Pour une fois, son regard féroce s'adoucit un peu. « Je t'aime, Cindy. Ça m'a pris trente ans pour arriver à dire ça ; je crois qu'il fallait au préalable que le monde soit conquis par des extraterrestres, que Mike meure et que se produisent un tas d'autres phénomènes incontrôlés. Mais je t'aime. C'est tout ce que je veux dire. Je t'aime, Cindy.

— Et je vous aime aussi, dit-elle doucement. Je vous ai toujours aimé. Je ne le savais pas, je crois, c'est tout. »

6

DANS QUARANTE ANS D'ICI

Il y avait onze ans que Khalid était arrivé au ranch en compagnie de Cindy, et dix ans qu'il avait épousé Jill lorsqu'il révéla enfin à tout un chacun ce qu'il avait fait pour mériter d'être emprisonné par les Entités.

Onze ans.

Trente-trois depuis la Conquête. Inviolable, sacro-saint, le ranch flottait toujours au-dessus du monde meurtri comme une île suspendue dans les airs. Quelque part au dehors se trouvaient les imprenables enclaves des Entités, à l'intérieur desquelles les créatures conquérantes venues d'outre-espace vaquaient aux insondables activités impliquées par l'occupation de la planète conquise, occupation qui durait maintenant depuis un tiers de siècle sans relâchement ni explication. Quelque part au dehors, des équipes d'ouvriers travaillant dans des conditions qui équivalaient à l'esclavage dressaient d'énormes murailles autour de toutes les grandes métropoles de la Terre et, sous la férule de contremaîtres humains qui prenaient leurs ordres des extraterrestres, faisaient des tas d'autres choses dont personne ne pouvait appréhender le but. Et quelque part au dehors aussi, il y avait des camps de prisonniers dans lesquels des milliers ou des centaines de milliers de gens qui avaient enfreint un quelconque règlement obscur et inexplicable édicté par les monarques stellaires de la Terre étaient détenus au hasard de leurs caprices.

Ici, cependant, les Carmichael étaient au-dessus du monde. Il était désormais rare qu'un des membres de la famille quitte sa résidence au sommet de la montagne. Les limites du ranch étaient

à présent beaucoup moins strictes ; le domaine des Carmichael s'était étendu vers l'extérieur et, dans une certaine mesure, vers le bas – vers les coteaux dépeuplés des alentours. Ils passaient leurs journées à cultiver des tomates et du maïs, à élever des moutons, des cochons et des bataillons de nouveaux bébés Carmichael. La procréation était en fait une activité essentielle. Le ranch grouillait d'enfants, les générations se bouscuaient. Autre activité principale, évoquant une machine qu'on aurait aveuglément mise en marche sans savoir comment l'arrêter : faire semblant d'animer une Résistance qui consistait surtout en l'émission de chapelets de messages électroniques résolus et toniques à l'adresse d'autres groupes de Résistants dispersés dans le monde. Les Entités, plus opaques que jamais, devaient

sûrement être au courant de ce qui se passait là-haut, mais elles s'abstenaient d'agir.

Les Carmichael vivaient dans un tel isolement que lorsqu'un étranger ou un espion entra par effraction dans leur domaine entouré de murailles quelques années après l'arrivée de Khalid, ce fut un événement totalement ahurissant, une intrusion sans précédent de la réalité dans leur sphère enchantée. Charlie le retrouva rapidement, l'abattit et la vie reprit son cours. Le monde continua de tourner pour les Carmichael invaincus au flanc de leur montagne comme pour les Terriens asservis en dessous d'eux.

Onze années. Pour Khalid, elles n'avaient duré qu'un instant.

Les Carmichael avaient désormais pratiquement oublié l'histoire de la détention de Khalid. Celui-ci vivait parmi eux comme un Martien au milieu des humains avec Jill, presque aussi martienne que lui, dans un chalet isolé à leur usage exclusif que Mike et Anson leur avaient construit derrière le potager. C'était là que Khalid passait ses journées à modeler des sculptures, grandes et petites, en pierre, en argile ou à base de morceaux de bois, là qu'il traçait des esquisses et s'apprenait à broyer des pigments pour en faire des couleurs et à peindre avec ; Jill et lui élevaient leur tribu d'enfants surnaturellement beaux, et jamais personne, pas même Khalid, ne se préoccupait trop de son mystérieux passé. Le passé n'était pas un lieu que Khalid tenait à visiter. Il ne recelait pas de chers souvenirs. Khalid préférait vivre un instant à la fois sans regarder ni devant ni derrière lui. Cependant, les passés d'autrui débordaient sur lui tout le temps, parce qu'il y avait seulement quelques pas à faire entre son chalet et le cimetière du ranch, sis à l'écart dans une petite enceinte naturelle caillouteuse fermée par des rochers, sorte de canyon en cul-de-sac juste à gauche de la parcelle dévolue aux légumes. Khalid allait souvent s'y asseoir au milieu des défunts ; là, il regardait au loin en ne pensant absolument à rien.

La vue dont on jouissait depuis le cimetière s'y prêtait à merveille. Le petit canyon encaissé s'évasait au bas de sa pente en un canyon latéral plus vaste sur le versant ouest de la montagne, incliné non pas vers la ville de Santa Barbara mais vers la montagne suivante de la chaîne qui s'étirait parallèlement à la côte. On pouvait donc, adossé à la pente escarpée, plonger du regard au profond du ciel bleu où tournoyaient les faucons sans rencontrer guère d'obstacles, hormis la lointaine masse gris-brun de la montagne d'en face, celle qui bordait le ranch à l'ouest.

Les pierres tombales poussaient comme des champignons tout autour de lui, mais il n'en avait cure. Il n'avait pas plus peur des morts que des vivants. Et de toute façon, la plupart de ces gens lui étaient inconnus.

La stèle la plus grande et la plus ouvragée appartenait à la tombe du colonel Anson Carmichael III, 1943-2027. Il y avait toujours des fleurs fraîches sur cette sépulture, chaque jour de l'année. Khalid croyait comprendre que le Colonel avait été le patriarche de cette communauté. Il était mort un jour ou deux après son arrivée au ranch. Khalid ne l'avait jamais rencontré.

Pas plus qu'il n'avait vu le capitaine Anson Carmichael IV, 1964-2024. Anson – les gens d'ici adoraient ce prénom. La communauté en était remplie. Le fils aîné de Ron Carmichael était un Anson ; le fils de Steve Gannett aussi, même si tout le monde l'appelait Andy. Et Khalid pensait qu'il y en avait d'autres Il y avait tellement d'enfants qu'on avait du mal à s'y retrouver" Jill avait insisté pour que Khalid lui-même donne ce prénom à l'un de ses fils : Rachid Anson Burke. Le personnage qui occupait la tombe devant lui, communément appelé « Anse », fils aîné de l'illustre Colonel, était mort avant son père. Triste histoire, manifestement, dont personne n'avait exposé les détails à Khalid. Jill ne parlait jamais d'Anse, bien qu'elle soit sa fille.

La mère de Jill était inhumée à côté de son mari : Carole Martinson Carmichael, 1969-2034. Khalid se souvenait d'elle comme d'une femme mince, pâle, déprimée, version usée et abîmée de sa superbe fille. Elle n'avait jamais grand-chose à dire. Khalid avait lui-même sculpté la stèle : deux anges ailés à l'intérieur d'une couronne tarabiscotée. Jill l'avait voulu ainsi. Juste derrière les tombes d'Anse et de Carole se trouvait celle d'une certaine Helena Carmichael Boyce, 1979-2021 – sur qui Khalid ne savait absolument rien –, et non loin de là, la sépulture du premier mari de Jill, le mystérieux Théodore Quarles, 1975-2023, dit « Ted ».

Tout ce que Khalid savait de Théodore Quarles était qu'il y avait une grande différence d'âge entre lui et Jill, qu'ils étaient mariés depuis environ un an lorsqu'il avait été tué par un éboulement lors d'un hiver tourmenté. Encore un homme dont Jill ne parlait jamais ; mais Khalid n'y voyait pas d'inconvénient non plus. Il ne trouvait aucun intérêt à en savoir plus sur Théodore Quarles qu'il n'en savait déjà – qu'il ait existé lui suffisait.

Et puis il y avait les tombes des divers enfants de la famille morts prématurément dans ce petit village à flanc de montagne qui n'avait pas de médecin. Cinq, six, sept pierres tombales de petite taille, sur une seule rangée. Elles aussi étaient habituellement fleuries. Mais il n'y avait jamais de fleurs sur la tombe voisine, celle de l'intrus anonyme – un espion quisling, peut-être -que Charlie avait tué six ou sept ans plus tôt après l'avoir surpris en train de rôder dans le local informatique. Ron avait insisté pour qu'il reçoive une sépulture convenable, mais il avait été vivement pris à partie par Charlie ; ils s'étaient disputés pendant des heures jusqu'à ce que le jeune Anson

réussisse à les calmer. Seule une borne grossière distinguait la tombe. Elle était adossée à la paroi latérale du petit canyon et personne ne s'en approchait jamais.

C'était aussi dans cette partie du cimetière que se trouvaient deux stèles que Khalid avait lui-même dressées deux ans plus tôt. Il n'avait demandé la permission à personne. Et pourquoi donc ? Il habitait là lui aussi. Il en avait le droit.

L'une des stèles marquait l'emplacement de la tombe d'Aïcha. Bien sûr, il n'avait pas la confirmation définitive de sa mort. Mais il n'avait pas non plus de raison particulière de penser qu'elle vivait encore et il tenait à ce que sa mémoire soit honorée en ce lieu d'une manière ou d'une autre. C'était la seule personne dans tout l'univers qui ait jamais compté à ses yeux. Il lui sculpta donc une belle pierre tombale, avec des motifs raffinés à base d'arabesques entrelacées. Rien de figuratif : pas d'images gravées pour la pieuse Aïcha. Et il inscrivit en caractères gras, juste au milieu, AÏCHA KHAN. Avec quelques vers du Coran en dessous – en anglais, car Khalid avait oublié presque entièrement le peu d'arabe qu'Iskander Mustafa Ali avait réussi à lui apprendre : Allah soit loué, Seigneur de l'Univers. Toi seul nous adorons, et à Toi seul nous demandons secours. Pas de dates. Il ne savait pas quelles dates mettre.

L'autre stèle érigée par Khalid était plus simplement décorée et portait une inscription plus brève :

YASMINA Mère de Khalid

Pas de noms de famille. Il avait horreur du sien ; et même si Yasmina avait été mariée à Richie Burke, ce dont il doutait, il ne voulait pas voir ce nom sur sa pierre tombale. Il aurait pu l'appeler « Yasmina Khan ». Mais il lui semblait gênant que la mère et le fils aient des patronymes différents, aussi les supprima-t-il tous les deux. Pas de dates non plus. Khalid savait quand Yasmina était morte parce ce que c'était le jour de sa propre naissance, mais il n'était pas sûr de l'âge qu'elle avait alors. Elle était jeune, il n'en savait pas plus. Quelle importance, d'ailleurs ? La seule chose qui comptait était qu'on se souvienne d'elle.

L'observant tandis qu'il sculptait la stèle, Jill lui avait demandé : « Et tu vas en faire une pour ton père aussi ? »

— Non. Pas pour lui. »

Il rendait visite aux tombes d'Aïcha et de Yasmina par une lumineuse journée perdue au milieu d'un de ces interminables étés gorgés de soleil qui assaillaient chaque année le ranch dès février ou mars, lorsque, sans prévenir, Jill apparut sur la partie en pente du cimetière, là où se trouvait l'entrée, accompagnée d'un des enfants, la petite Khalifa, qui avait cinq ans.

« Tu es en train de prier, dit Jill. Je t'ai interrompu.

— Non. J'ai terminé. »

Khalid venait ici tous les vendredis et, penché au-dessus des deux tombes, prononçait quelques citations du Coran – citations reconstituées tant bien que mal à partir des lointains souvenirs des leçons prises à Salisbury auprès d'Iskander Mustafa Ali. Le jour où sonneront la première et la deuxième Trompettes, disait Khalid, tous les cours seront remplis d'effroi et tous les yeux s'écarteront dans une terreur respectueuse. Il disait ensuite : Lorsque le ciel se déchirera, lorsque les astres se disperseront et que les océans se réuniront, lorsque les tombes seront bouleversées, alors chaque âme saura ce qu'elle a fait et ce qu'elle n'a pas fait. Puis : Ce jour-là, certains auront le visage rayonnant, souriant et plein d'allégresse, car ils vivront en Paradis. Et ce jour-là le visage des autres sera voilé de ténèbres et couvert de poussière. C'était tout ce dont il se souvenait et il savait qu'il avait assemblé ces formules pêle-mêle à partir de différentes sections du Livre ; mais ses compétences s'arrêtaient là et il croyait qu'Allah ne lui en tiendrait pas rigueur, quand bien même nul n'était censé modifier le moindre mot des Écritures, parce qu'il ne pouvait faire mieux et qu'Allah n'exigeait pas de vous plus qu'il n'était possible.

Jill était pieds nus et ne portait qu'une bande d'étoffe bleue autour de la taille et une autre sur les seins. Khalifa ne portait rien du tout. On avait en ces temps-là du mal à trouver du tissu et les vêtements s'usaient bien trop vite ; quand il faisait chaud, les petits enfants se promenaient tout nus et la plupart des jeunes Carmichael adultes ne portaient que le strict minimum. À quarante ans, Jill se considérait toujours comme une jeune Carmichael ; elle avait beau avoir mis cinq enfants au monde et en porter les marques, sa silhouette élancée évoquait encore la jeunesse.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Khalid.

Ce devait être suffisamment inhabituel pour amener Jill en ce lieu pendant qu'il faisait ses prières. Car chacun veillait tout particulièrement à respecter l'intimité de l'autre.

« Khalifa dit qu'elle a vu une Entité. »

Voilà qui était assurément inhabituel, songea Khalid. Il regarda l'enfant. Elle n'avait pas l'air particulièrement bouleversée. Plutôt très calme, en fait.

« Ah oui, une Entité ? Et ça s'est passé où ? »

— Elle dit que c'est à la pataugeoire. L'Entité est entrée dans la mare avec elle et a fait gicler de l'eau de tous les côtés. Elle a joué avec la petite et lui a parlé un bon bout de temps. Et puis elle l'a prise dans ses bras, l'a emmenée en voyage dans le ciel et l'a ramenée.

— Tu crois vraiment à ça ? » demanda Khalid.

Jill haussa les épaules. « Pas nécessairement. Mais comment savoir

si c'est arrivé ou pas ? Je croyais que tu le saurais, toi. Et si Elles commençaient à fureter dans les parages ?

— C'est possible. »

Jill était comme ça : elle ne portait pas de jugements, ne tirait pas de conclusions. Elle traversait la vie en flottant comme un Globule et touchait rarement le sol. Parfois, Khalid et elle passaient des jours d'affilée sans se parler, même si tout allait bien entre eux ; dans ces périodes-là, ils se retrouvaient au lit tous les soirs plus naturellement et passionnément que jamais. En onze ans de vie commune, Khalid n'avait jamais tenté de pénétrer les pensées intérieures de Jill, et réciproquement. Chacun respectait l'intimité de l'autre. Ils étaient faits du même bois.

Il s'agenouilla près de la petite fille et lui demanda gentiment : « Alors, tu as vu une Entité ?

— Oui. Elle m'a fait voler dans l'espace. »

Khalifa était la plus belle de ses cinq remarquables enfants. Une vraie figure d'ange. Elle combinait ce qu'il y avait de mieux dans la blonde et pâle beauté de sa mère et dans les traits hybrides, plus exotiques de son père. Ses membres allongés annonçaient déjà une prodigieuse stature ; sa chevelure était une chatoyante toison dorée aux reflets de bronze ; ses yeux faisaient penser à deux gemmes bleu-vert ; sa peau transparente conservait une trace subtile du teint fauve de Khalid, un rougeoiement sous-cutané rappelant le cuivre bruni.

« Elle était comment, cette Entité ? s'enquit-il.

— Un peu comme un lion, et un peu comme un chameau. Elle avait des ailes qui brillaient et une longue queue de serpent. Elle était rosé partout et très grande.

— Grande comment ?

— Aussi grande que toi. Peut-être un petit peu plus grande, même. »

Ses grands yeux étaient sérieux et sincères. Mais c'était forcément une fable. Il n'y avait pas d'Entités correspondant à ce signalement. À moins, bien sûr, qu'une nouvelle espèce soit récemment arrivée sur Terre.

« Tu as eu peur ? poursuivit Khalid.

— Un peu. Elle faisait un peu peur, je crois. Mais elle a dit qu'elle me ferait pas de mal si je restais tranquille. Elle a dit qu'elle voulait jouer avec moi, c'est tout.

— Jouer ?

— On a joué à s'éclabousser, et puis on a dansé en rond dans la mare. Elle m'a demandé comment je m'appelais et comment s'appelaient ma maman et mon papa et des tas d'autres choses que je me rappelle pas. Après, elle m'a emmenée dans l'espace. On est allées sur la Lune et puis on est revenues. J'ai vu des châteaux et des rivières

sur la Lune. Elle a dit qu'elle reviendrait pour mon anniversaire et qu'elle m'emmènerait encore dans l'espace.

— Sur la Lune ?

— Sur la Lune, sur Mars et des tas d'autres endroits. » Khalid hocha la tête. Il considéra quelques instants les traits angéliques de Khalifa et s'émerveilla à la pensée des visions qui se bousculaient derrière ce petit front lisse. Puis il reprit : « Comment tu sais à quoi ressemblent les lions et les chameaux ?

— C'est Andy qui m'en a parlé », répondit-elle presque sans hésiter.

Andy. Maintenant, tout s'expliquait. Son cousin Andy, douze ans, le fils de Steve et de Lisa, était une bouillonnante fontaine de fantasmes débridés. Trop intelligent pour que ça lui rapporte quoi que ce soit, éternellement en train de jouer les sorciers de l'informatique et de créer toutes sortes de gadgets inouïs. Et son regard avait quelque chose de diabolique, même quand il n'était qu'un bébé.

« Andy t'a parlé des lions et des chameaux ?

— Il m'a montré des images sur l'écran de sa machine. Et il m'a raconté des histoires. Andy raconte beaucoup d'histoires.

— Ah, fit Khalid en décochant un regard à Jill. Est-ce qu'Andy te raconte aussi des histoires sur les Entités ?

— Des fois.

— Et ça, c'est une histoire qu'il t'a racontée ?

— Oh, non. C'est arrivé pour de vrai.

— À toi, ou à Andy ?

— À moi ! À moi ! » Elle était indignée. Elle lui lança un regard irrité, furieux même, comme si elle était agacée de voir sa parole mise en doute. Mais soudain, tout changea. Une expression d'incertitude, voire de peur apparut sur son visage d'enfant. Sa lèvre inférieure se mit à trembler. Elle était au bord des larmes. « Je... j'avais juré de pas t'en parler. J'aurais pas dû. La seule à qui j'en ai parlé, c'est maman, et c'est elle qui t'en a parlé. Mais l'Entité m'avait dit de raconter à personne ce qui s'était passé, ou alors elle me tuerait. Elle va pas me tuer, hein, Khalid ?

— Non, mon enfant, dit-il en souriant. Ça n'arrivera pas.

— J'ai peur. » Elle était à présent au bord des larmes.

« Mais non. Rien ne va te tuer. Ecoute-moi, Khalifa : si cette prétendue Entité ou toute autre sorte de créature revient ici et t'embête encore, tu me le dis tout de suite et moi je la tue. J'ai déjà tué une Entité une fois dans ma vie, et je peux recommencer. Alors, tu n'as pas de raison d'avoir peur.

— Tu tuerais une Entité, vraiment ?

— Si elle essayait de t'embêter, oui. Instinctivement, je le ferais. » II l'attira contre lui, la souleva, la serra sur son cœur puis la reposa

doucement, lui tapota son petit derrière nu, lui dit encore une fois de ne pas s'inquiéter au sujet de l'Entité et la renvoya à la maison.

Puis, se tournant vers Jill : « Cet Andy ne fait que des bêtises. Il faudrait que je le voie pour lui dire de ne pas bourrer le crâne de la petite avec ses idées loufoques. »

Jill le regardait d'un air bizarre.

« J'ai dit une connerie ? »

— Andy n'est pas le seul à lui bourrer le crâne d'idées loufoques, à mon avis. Pourquoi lui avoir raconté que tu as déjà tué une Entité ?

— Rien de loufoque là-dedans. C'est la vérité.

— Allez, Khalid.

— À ton avis, qu'est-ce qui m'a valu de me faire boucler par les Entités ? Souviens-toi, j'étais un détenu en cavale quand j'ai débarqué ici. » Jill le regardait comme s'il s'était mis à s'exprimer dans une langue inconnue. Mais, songea Khalid, il était grand temps qu'il lui parle de cela. « Il y a bien des années, poursuivit-il, en Angleterre, une Entité a été abattue sur une route de campagne. C'est moi qui avais fait le coup. Mais Elles n'avaient aucun moyen de le savoir, alors il y a eu une rafle générale dans la région et tous les gens ont été exécutés ou déportés dans des camps. Cindy est la seule personne à qui j'en aie jamais parlé. Je ne suis pas sûr qu'elle m'ait cru. » Jill continuait de le fixer. « Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne crois pas que j'aurais pu faire un truc comme ça ? »

— Si, dit-elle finalement. Je crois que si. »

Il trouva Andy exactement là où il s'attendait à le trouver, sur un banc devant le local informatique, en train de bricoler sur un de ses ordinateurs portables. Le gamin, comme son père, comme son grand-père, semblait n'exister que pour l'informatique ; et il écrivait probablement des programmes dans son sommeil, en plus.

« Andy ? »

— Une minute, Khalid.

— Il faut que je te parle.

— Une minute, merde ! »

Calmement, Khalid abaissa la main et pressa un bouton sur le clavier. L'écran s'éteignit. Le gamin lui jeta un regard féroce et se releva d'un bond, les poings serrés. Il était grand pour son âge et très bien développé, mais Khalid, nullement ébranlé, était prêt à riposter. Il n'irait certes pas jusqu'à frapper Andy – frapper un gosse de douze ans, ça rappellerait trop Richie –, mais il le maîtriserait, si nécessaire, jusqu'à ce que sa colère se soit dissipée.

Heureusement, Andy retrouva vite son sang-froid. « T'aurais pas dû faire ça, Khalid, dit-il d'un ton aigre. T'aurais pu effacer ce que j'étais en train d'écrire.

— Quand un adulte te dit de faire attention, tu fais attention. C'est

la règle ici. Alors, ne me traite plus par-dessous la jambe quand je t'informe que veux te parler. Qu'est-ce que tu étais en train de faire ? D'espionner les conversations secrètes des Entités ? »

La colère d'Andy retomba. « À ton service », lui dit-il en grimaçant un sourire insolent.

Le gamin était nu. Khalid en était gêné. Andy n'avait peut-être que douze ans, mais son corps était déjà celui d'un homme ; il aurait dû se couvrir. La pensée que cet homme-enfant nu ait pu jouer avec sa petite fille également nue et lui raconter des fariboles ne le réjouissait pas outre mesure.

« Khalifa me dit que tu inventes des histoires très intéressantes sur des espèces nouvelles d'Entités, commença-t-il. En particulier une qui ressemble un peu à un lion et un peu à un chameau.

— Y a rien de mal là-dedans.

— C'est vrai, alors ?

— Bien sûr. Je montre aux mêmes toutes sortes de graphismes.

— Fais-moi voir. »

Andy ralluma l'ordinateur. Quatre lignes de caractères brillants ourlés de flammes embrasèrent aussitôt l'écran :

PROPRIÉTÉ PRIVÉE D'ANSON CARMICHAEL GANNETT BAS LES
PATTES, CONNARD ! OUI, TOI ! ! !

Il appuya sur une touche, puis sur une autre, et encore une autre, et une image d'un réalisme frappant commença à se former sur l'écran. Un animal mythique, apparemment, avec le faciès allongé et comique d'un chameau, les griffes féroces d'un lion, les ailes splendides d'un aigle et une longue queue reptilienne. Andy ajouta rapidement les détails jusqu'à ce que la créature soit quasi tridimensionnelle. Prête à crever l'écran et à se mettre à danser autour d'eux. Elle tournait la tête latéralement, leur souriait, louchait, faisait les gros yeux, exhibait une rangée de crocs luisants qu'aucun chameau n'avait jamais possédée.

Comment le gamin avait-il fabriqué ça ? Khalid ne connaissait presque rien à l'informatique. C'était pour lui comme de la magie, de la magie noire. L'ouvre d'un djinn – un des djinns malfaisants. L'ouvre d'un démon.

« C'est quoi, cette créature ?

— Un griffon. Je l'ai trouvé dans un texte de mythologie. C'est moi qui ai rajouté la tête de chameau, pour m'amuser.

— Et tu as dit à Khalifa que c'était une Entité ?

— Euh... c'est elle qui a eu l'idée, pas moi. Je lui montrais des graphismes, c'est tout. Elle t'a dit que j'avais appelé ça une Entité ?

— Elle a dit qu'elle avait vu une Entité, qu'elle était venue la trouver, avait joué avec elle et l'avait emmenée sur la Lune. Et des tas d'autres trucs délirants. Mais elle a dit aussi tu lui as montré pas mal

de choses comme ça sur ton ordinateur.

— Et alors ? Où est le problème, Khalid ?

— Elle est encore toute petite. Elle n'a pas encore appris à distinguer la réalité de la fiction. Ne l'embrouille pas avec tes histoires, Andy !

— Faut pas que je lui raconte d'histoires, c'est ça que tu veux me dire ?

— Ne lui embrouille pas la tête, voilà ce que je veux te dire... Et puis, habille-toi un peu. Tu es trop vieux pour te balader avec tout ton bazar à l'air. »

Khalid s'éloigna rapidement. Il était troublé d'avoir à donner des ordres à des jeunes gens sur un ton agressif. Cela faisait remonter à la surface de vieux souvenirs désagréables.

Mais ce gosse, Andy... il fallait que quelqu'un lui impose un minimum de discipline. Khalid savait qu'il n'était pas fait pour ce rôle ; n'empêche qu'il fallait que quelqu'un intervienne. Andy était trop sauvage, trop insolent. Son esprit de rébellion s'accroissait de semaine en semaine. D'accord, il était très bon en informatique ; excellent, prodigieux, même. Mais Khalid n'en voyait pas moins sa sauvagerie et s'étonnait d'être le seul à la voir. Andy faisait déjà pratiquement tout ce qu'il voulait ; comment serait-il plus tard ? Serait-il le premier Carmichael quisling ? Le premier borgmann de la famille ?

Il s'écoula près d'un an avant que l'histoire que Khalid avait racontée à Jill ait des répercussions. Il avait complètement oublié la conversation qui l'avait amené à son aveu.

Il était en train de sculpter une statue de Jill dans une dalle de manzanita rouge, la dernière d'une série qu'il avait produite au fil des années. De petites assemblées de statues – tout un peuple de Jill – s'alignaient autour du chalet par groupes de trois et de quatre. Jill debout, Jill agenouillée, Jill en train de courir, figée en pleine foulée, ses longs cheveux ondulants derrière elle, Jill étendue, le coude sur le sol, la tête reposant sur son poing ; Jill avec un bébé au creux de chaque bras ; Jill endormie. Dans toutes ces poses, elle était nue. Et elle était exactement semblable d'une statue à l'autre ; c'était toujours la Jill juvénile des premiers jours de Khalid au ranch, la Jill au visage lisse, non encore marqué, au ventre plat, aux seins fermes et haut perchés. Il la faisait poser pour chaque nouvelle statue, mais ne la montrait que sous sa forme première et non sous sa forme actuelle.

Elle avait fini par s'en rendre compte et le lui avait dit. « C'est ainsi que je te verrai toujours », lui avait-il expliqué. Elle n'en continuait pas moins de poser pour lui, même s'il était conscient que cela n'était pas nécessaire, puisque ses sculptures rendaient hommage à la Jill qu'il avait dans la tête.

Elle participait à une de ces séances par un beau matin de printemps doux et humide, lorsque Tony, le fils cadet de Ron Carmichael, qui allait sur ses vingt ans, grand garçon musclé, décontracté, avec une crinière léonine de cheveux dorés qui lui descendait sur les épaules, s'approcha de Khalid. Il n'accorda qu'un vague coup d'œil à Jill qui se tenait nue, les bras écartés et la tête tournée vers le ciel comme si elle allait s'envoler. Tous les gens qui passaient près du chalet de Khalid étaient habitués à la voir poser.

Khalid leva les yeux.

« Mon frère voudrait te parler, dit Tony. Il est dans la chambre des cartes.

— Oui. Tout de suite. » Et Khalid remit ses ciseaux dans leur coffre.

La chambre des cartes était une salle spacieuse et aérée du corps principal de bâtiments, la dernière de la série de pièces de l'aile qui se déployait à la gauche de la salle à manger. Le Colonel, longtemps auparavant, en avait couvert les murs lambrissés d'acajou d'une importante collection de cartes et de graphiques militaires datant de la guerre du Viêt-nam – plans de champs de bataille, de villes et de ports encadrés sous verre, d'où surgissaient, fermement soulignés en rouge, des noms bizarres et insolites qui avaient dû jadis être terriblement importants : Haiphong, Cam Rahn, Phan Rang, Pleiku, Khe Sahn, la Drang, Bin Dinh, Hué. Il en émanait une agréable ambiance stratégique et, vers la fin de la vie du Colonel, Ron Carmichael en avait fait le quartier général des opérations de la Résistance. Une ligne téléphonique directe posée par Steve et Lisa Gannett la reliait au centre de communications derrière la maison.

Une meute de Carmichael se trouvait là lorsque Khalid entra. Assis les uns à côté des autres comme une assemblée de juges derrière le grand bureau incurvé recouvert de cuir, ils le regardaient tous avec une intensité particulière, comme ils auraient regardé un monstre mythologique qui se serait égaré dans la pièce. Trois d'entre eux étaient des Carmichael pur jus : Mike, le plus aimable des deux frères de Jill, et ses cousins Leslyn et Anson, deux des enfants de Ron. Steve Gannett était là lui aussi : une sorte de Carmichael, certes, mais pas aussi Carmichael que les autres – trop grassouillet, trop chauve, et les yeux d'une autre couleur. Khalid ne se souciait pas toujours de mémoriser correctement les liens de parenté entre tous ces gens. Le destin avait décrété qu'il devait vivre parmi eux, et même épouser l'une des leurs et avoir des enfants avec elle ; mais cela ne lui donnait pas pour autant le sentiment d'appartenir pour de vrai à leur famille. Anson siégeait au centre du groupe. Khalid avait cru comprendre que ces derniers mois, son père Ron commençant à se faire vieux, Anson avait fini par prendre la direction des opérations. Plus jeune que Mike,

Charlie et leur sœur Jill, beaucoup plus jeune que Steve, il n'avait pas encore tout à fait trente ans ; mais c'était manifestement lui qui commandait à présent, le Carmichael des Carmichael, celui qui avait la force nécessaire pour donner les ordres, celui qui ne laissait jamais passer une occasion. C'était un grand gaillard, au visage large, au teint très pâle, avec une épaisse tignasse blonde qui lui retombait bas sur le front. Et bien sûr, ce regard à perforer le roc que tous ces Carmichael avaient de naissance. Aux yeux de Khalid, il avait toujours l'air d'être remonté à bloc, trop, peut-être, et d'être aussi un peu fragile

à l'intérieur, si bien qu'il ne faudrait pas grand-chose pour le faire se casser en deux.

« Hier soir, dit-il, Jill m'a raconté quelque chose d'extrêmement étrange à ton sujet, Khalid. J'ai pratiquement passé la nuit à y réfléchir.

— Ah oui ? fit Khalid, plus réservé que jamais.

— Il y a un certain temps de ça, tu lui aurais raconté que si tu avais été envoyé en camp de détention, c'était pour avoir tué une Entité. Cette Entité qui a été assassinée sur une route, en Angleterre, il y a quinze ou vingt ans.

— Oui, dit Khalid.

— Oui quoi ?

— Oui, c'est la vérité. C'est moi qui ai fait le coup. » Les yeux pénétrants d'Anson restaient posés sur lui sans ciller. Mais Khalid ne craignait le regard de personne. « Et tu n'en as jamais soufflé mot à personne ?

— Cindy le sait. Je le lui ai dit il y a des années, la première fois que je l'ai rencontrée, avant même notre arrivée au ranch.

— Oui, je lui ai posé la question hier soir, et elle confirme que tu lui as raconté cette histoire pendant que vous descendiez du Nevada dans sa bagnole. À l'époque, elle ne savait pas si elle devait te prendre au sérieux. Elle ne le sait toujours pas.

— J'étais sérieux. C'est bien moi qui ai fait le coup.

— Mais tu n'as jamais jugé bon d'en parler ici. Pourquoi ?

— Pourquoi j'en aurais parlé ? Ce n'était pas le genre de chose qui revient tout le temps dans la conversation. C'est quelque chose que j'ai fait une nuit, il y très longtemps, quand j'étais encore un enfant, pour des raisons qui ne regardaient que moi cette nuit-là, et ça n'a plus d'importance pour moi à présent.

— Khalid, il ne t'est jamais venu à l'idée, intervint Mike Carmichael, que ça pouvait en avoir pour nous ? »

Khalid haussa les épaules.

« Qu'est-ce qui t'as poussé à t'en ouvrir à Jill, après tout ce temps ? demanda Anson.

— Au départ, c'est quelque chose que j'ai raconté à ma fille

Khalifa, pas à Jill. Khalifa s'était imaginée qu'une Entité d'une espèce insolite était venue ici au ranch, avait joué avec elle, l'avait menacée au cas où elle révélerait quoi que ce soit de ce qui s'était passé... Un truc que ton fils Andy lui avait mis dans la tête, précisa Khalid en regardant Steve avec froideur... Quand j'ai entendu cette histoire, j'ai dit à la petite de ne pas avoir peur, que je la protégerais comme tout père le ferait, que j'avais déjà tué une Entité et que je recommencerais s'il le fallait. Ensuite, Jill m'a demandé si j'avais vraiment fait une chose pareille. Alors, je lui ai tout raconté. »

Leslyn Carmichael, jeune femme mince qui présentait pour Khalid une ressemblance troublante avec la Jill d'il y avait dix ans, intervint. « Les Entités sont capables de lire dans les esprits et de se défendre contre des agressions avant même qu'on les attaque. C'est pour cela que personne n'a jamais réussi à en tuer une, sauf dans cet incident unique en Angleterre, il y a tellement longtemps. Comment se fait-il que tu aies réussi là où tout le monde se casse les dents, Khalid ?

— Lorsque l'Entité est arrivée sur la route dans son véhicule, il n'y avait rien dans mon esprit qui puisse lui donner l'alerte. Je ne ressentais aucune haine envers elle, aucune inimitié. Je ne laissais rien de tel entrer dans mon esprit. Je trouvais les Entités très belles, et j'aime ce qui est beau. Je savourais l'amour que j'éprouvais pour celle-ci, pour sa beauté, à l'instant même où j'ai pris mon fusil et lui ai tiré dessus. Si Elle avait regardé dans mon esprit quand je me suis approché, Elle n'y aurait vu que mon amour.

— Tu peux faire ça ? demanda Anson. Tu peux débrancher dans ton esprit tout ce que tu ne veux pas qu'on y trouve ?

— Je le pouvais à l'époque. Peut-être que je le peux encore.

— Est-ce pour cela que tu n'as pas été désigné comme responsable du meurtre, ensuite ? demanda Leslyn. Tu as effacé de ton esprit toute référence au crime pour que les interrogateurs des Entités ne puissent rien détecter dans ta conscience ?

— Il n'y a pas eu d'interrogatoire. Les Entités ont simplement donné l'ordre de rassembler toute la population de la ville et de la punir, comme si nous étions tous coupables. Ce sont des soldats humains sous les ordres des Entités qui nous ont rassemblés. Mon esprit leur aurait été impénétrable. »

Un lourd silence s'installa dans la pièce tandis que les Carmichael méditaient les paroles de Khalid. Il les observa, vit à leurs expressions qu'ils soupesaient ses paroles, en estimaient la vraisemblance.

Croyez-moi ou ne me croyez pas, comme il vous plaira. Pour moi, c'est pareil.

Mais il semblait bien qu'ils le croyaient.

« Approche-toi, Khalid, dit Anson en indiquant le bureau revêtu de cuir. Je veux te montrer quelque chose. »

Des documents étaient étalés sur toute la surface du bureau. Des listings d'ordinateur, pleins de lignes en zigzags, de diagrammes, de schémas. Khalid les considéra sans les comprendre, sans manifester le moindre intérêt.

« Ça fait cinq ou six ans que je collectionne ces rapports, expliqua Anson. Ils constituent une analyse des déplacements des Entités des castes supérieures entre les grandes villes, dans la mesure où nous avons pu les repérer. Ces pointillés, ici, sont des vecteurs de transit qui indiquent les mouvements. Ils représentent des Entités dominantes qui se déplacent d'un endroit à l'autre. Regarde. Là. Là. Et là. Et cet amas, là. » Il montrait du doigt des groupes de lignes et de points.

« Oui, fit Khalid, pour meubler.

— Nous avons remarqué, au fil des années, certaines récurrences parmi ces configurations : un flux d'Entités entrant dans certains lieux et sortant de certains autres, se rassemblant parfois en assez grand nombre dans lesdits lieux. Los Angeles est un de ces lieux. Londres en est un autre. Istanbul, en Turquie, en est un troisième. »

Anson lui décocha un regard pénétrant comme s'il s'attendait à une réaction quelconque. Khalid resta muet.

« Il est devenu évident, ou du moins le croyons-nous, poursuivit Anson, que ces trois métropoles sont les principaux centres de commandement des Entités, leurs capitales sur Terre, et que Los Angeles est probablement la capitale de leurs capitales. Tu sais peut-être que le Mur autour de Los Angeles est plus haut et plus épais que les murs qui entourent n'importe quelle autre ville. Il se peut que cela ait un sens. Et voilà, Khalid, nous enfourchons notre grande hypothèse. Non seulement Los Angeles est très vraisemblablement leur base principale, mais il se peut qu'y réside une figure suprême, le commandant en chef de toutes les Entités, que nous appelons déjà l'Entité Numéro Un. »

Nouveau regard prudent en direction de Khalid. Nouvelle absence de réaction. Que pouvait-il dire ?

« Nous pensons... nous devinons, nous soupçonnons, nous croyons, reprit Anson, que toutes les Entités sont peut-être reliées télépathiquement à l'Entité Numéro Un et qu'Elles font régulièrement des pèlerinages au site où se trouve le Numéro Un pour une raison quelconque que nous ne comprenons pas mais qui est peut-être en rapport avec leurs processus biologiques ou leurs processus mentaux. Une sorte de communion, qui sait ? Comme si Elles se régénéraient d'une manière ou d'une autre en allant voir le Numéro Un. Et ça se passe à Los Angeles, bien qu'il y ait certains indices secondaires qui désigneraient Londres ou Istanbul.

— Tu es sûr de ce que tu avances ? commenta Khalid, sceptique.

— C'est juste une hypothèse, dit Leslyn. Mais peut-être une très

bonne hypothèse. »

Khalid opina. Il se demanda pourquoi ils le tarabustaient avec leurs hypothèses.

« Comme la reine des abeilles qui gouverne la ruche, précisa Mike.

— Ah, fit Khalid. La reine des abeilles.

— Pas obligatoirement une femelle, bien sûr, dit Anson. Rien n'est exclu. Mais supposons maintenant qu'on puisse localiser le Numéro Un... remonter la piste, le trouver là où Elles le cachent à Los Angeles, ou peut-être à Londres ou à Istanbul. Si on y arrivait et si on pouvait envoyer un tueur pour la supprimer, quel effet cela aurait-il sur le reste des Entités, à ton avis ? »

Khalid put enfin fournir une information intéressante. « Quand j'ai tué celle de Salisbury, celle qui était à côté dans le véhicule a été prise de convulsions. J'ai cru un instant que je l'avais touchée elle aussi, mais non. Alors il se peut que leurs esprits soient reliés comme tu le dis.

— Vous voyez ? Vous voyez ? s'écria Anson, triomphant. On commence à avoir des confirmations. Merde alors, pourquoi tu ne nous a pas parlé de ça, Khalid ? Tu en descends une et l'autre à côté dans le chariot est prise de convulsions ! Je parie qu'Elles ont toutes eu des convulsions, sur toute la planète, même le Numéro

Un !

— Il faudrait vérifier ça, intervint Steve. Consulter un maximum de sources pour voir si quelqu'un a observé un comportement inhabituel chez les Entités au moment de l'attentat de

Salisbury. »

Anson hocha la tête. « Exactement. Et s'il y a eu une sorte de court-jus chez les Entités de toute la planète à la suite de la mort d'un membre relativement peu important de leur espèce... Alors si on pouvait réussir d'une manière ou d'une autre à trouver le

Numéro Un et à le tuer... bon, Khalid, tu vois où on veut en venir, hein ? »

Il baissa les yeux sur les liasses de papier étalées sur toute la surface du bureau. « Bien sûr. Vous voulez tuer le Numéro Un.

— Plus précisément, nous voulons que ce soit toi qui le tues !

— Moi ? dit-il en riant. Oh, non, Anson.

— Non ?

— Non. Je n'ai aucune envie de faire un truc pareil. Non, Anson, c'est non. »

Ils n'en revenaient pas. La réponse de Khalid leur avait coupé le souffle. Sous la colère, le visage blafard d'Anson vira à l'écarlate ; Mike murmura quelque chose à l'oreille de Leslyn et Steve fit de même.

Puis Leslyn, qui était assise juste à côté de Khalid, leva les yeux sur lui : « Et pourquoi pas ? Tu es la seule personne qualifiée pour faire ça.

— Mais je n'ai aucune raison de le faire. Tuer le Numéro Un, à supposer qu'une créature pareille existe, n'a pas de sens pour moi.

— Tu as peur ? demanda Mike.

— Pas du tout. Je mourrais probablement au cours de la tentative, et je ne voudrais pas que ça se passe comme ça, parce que j'ai des enfants en bas âge ; je les aime et je tiens à ce qu'ils aient un père. Mais je n'ai pas peur, non. Je suis indifférent, voilà tout.

— À quoi ?

— Au projet de tuer des Entités. C'est vrai que j'en ai tué une quand j'étais adolescent, mais j'ai fait ça pour des raisons particulières qui n'avaient d'importance que pour moi. Ces exigences ont été satisfaites. Massacrer les Entités est votre projet, pas le mien.

— Tu ne veux pas les voir chassées de la face de la Terre ? lui demanda Steve Gannett.

— Elles peuvent bien garder la Terre à perpète, ça ne me dérange pas, répondit Khalid d'un ton égal. Si elles gouvernent la planète, ça ne me concerne pas. D'après ce que je comprends, il n'y avait pas tellement de bonheur ici-bas, même avant qu'Elles débarquent, du moins pas pour ma famille – la famille que j'avais en Angleterre. Tous ces gens sont morts, à présent. Je ne les ai jamais connus, à une exception près. Mais maintenant, j'ai des enfants moi aussi. Je trouve mon bonheur en eux. J'ai goûté au bonheur pour la première fois de ma vie. Alors, je veux rester ici et élever mes enfants. Pas aller dans une ville que je ne connais pas pour essayer de tuer une créature extraterrestre qui ne signifie rien pour moi. Peut-être que je m'en sortirais vivant, peut être que non, plus vraisemblablement. Mais pourquoi j'irais prendre ce risque ? Qu'est-ce que j'ai à gagner là-dedans ?

— Khalid..., commença Anson.

— Je n'ai pas été assez clair ? J'ai essayé de m'exprimer le plus clairement possible, non ? »

L'impasse. Khalid leur semblait aussi peu de ce monde que les Entités Elles-mêmes

Ils le congédièrent. Il retourna à son chalet, ouvrit son coffre à outils, demanda à Jill de reprendre la pose. Il ne révéla rien de ce qui s'était dit dans la chambre des cartes. Ses enfants papillonnaient autour de lui : Khalifa, Rachid, Yasmina, Aïcha, Halim, nus, adorables. Le cœur de Khalid se gonflait de joie en les voyant. Allah était bon ; Allah l'avait amené sur cette montagne, lui avait donné l'étrange et belle Jill, avait fait en sorte qu'elle lui donne ces enfants – les siens. Après avoir beaucoup souffert, il commençait enfin à voir sa vie

s'épanouir. Pourquoi l'abandonnerait-il pour le stupide projet de ces gens-là ?

« Allez me chercher Tony », dit Anson quand Khalid fut parti.

Son entretien avec son frère fut bref. Tony n'avait jamais brillé par la profondeur de sa pensée ni par son éloquence. Âgé de huit ans de moins qu'Anson, il avait toujours eu le plus grand respect pour son aîné. Il l'adorait ; le craignait ; s'inspirait de lui. Il ferait n'importe quoi pour lui. Même ça, espérait Anson.

Il expliqua à Tony ce qui était en jeu et ce que cela exigeait.

« Je vais tenter le coup, dit Anson. C'est ma responsabilité.

— Si c'est comme ça que tu vois les choses, alors...

— C'est comme ça que je les vois, oui. Mais le premier qui débarquera là-bas risque de ne pas terminer sa mission. Si je ne réussis pas à tuer le Numéro Un, seras-tu d'accord pour être le prochain à mettre la main à la pâte ?

— Bien sûr », répondit Tony sans hésiter. Il donnait l'impression d'avoir à peine réfléchi à la question. Aux difficultés, au risque. Nul pli soucieux ne creusait son visage large et avenant, au regard clair. « Pourquoi pas ? Puisque tu le dis, Anson. C'est toi qui commandes.

— Ce ne sera pas aussi simple que ça. Ça pourrait demander des mois d'un entraînement spécial. Des années, peut-être.

— C'est toi qui commandes », répéta Tony.

Un petit moment plus tard, tandis que Khalid finissait son travail du matin, Anson vint le trouver. Il avait l'air encore plus tendu que de coutume, les lèvres serrées, les sourcils froncés. Ils s'immobilisèrent devant le chalet, au milieu des effigies en bois de Jill nue.

« Tu nous as dit, commença Anson, que l'idée de tuer des Entités te laissait complètement froid. Et même que tu n'as apparemment rien éprouvé quand tu en as tué une.

— Oui, c'est exact.

— Tu crois que tu pourrais apprendre à quelqu'un cette qualité d'indifférence, Khalid ?

— Je suppose que je pourrais essayer. Mais je ne crois pas que ça marche. Je crois qu'il faut être né avec.

— Peut-être que non. Peut-être que ça pourrait s'apprendre.

— Peut-être.

— Est-ce que tu pourrais essayer de me l'apprendre à moi ? »

Khalid resta stupéfait qu'Anson veuille se porter candidat à ce qui serait sûrement une mission suicide. Il pouvait presque comprendre cette sorte de dévouement, du moins dans l'abstrait. Mais Anson était père de famille nombreuse comme lui. Il avait déjà six, sept enfants, et il était encore jeune ; il avait même quelques années de moins que Khalid. Au rythme d'un par an, les enfants sortaient avec une régularité invariable du ventre de Raven, la petite épouse dodue aux

hanches généreuses qu'Anson s'était dégotée dans l'enclos du personnel du ranch. On savait que le printemps arrivait au fait que Raven produisait son bébé annuel. Anson dédaignait-il la joie de voir ces enfants grandir ? Il risquait de perdre tout cela en tentant imprudemment de tuer quelque être monstrueux venu d'une autre planète : le jeu en valait-il la chandelle ?

Mais à quoi bon discuter ?

« Tu n'y arriverais jamais, dit Khalid. Tu n'as pas la tournure d'esprit qu'il faut. Tu ne pourrais jamais être indifférent à tout.

— Essaie quand même avec moi.

— Non. Ce serait une perte de temps pour toi comme pour moi.

— T'es vraiment buté quand tu t'y mets, salaud !

— Eh oui. Je suis comme ça. »

Il attendit qu'Anson s'en aille. Mais celui-ci ne bougea pas d'un pouce ; il le regardait en fronçant les sourcils et se mordait la lèvre, visiblement en train d'échafauder un autre plan. Quelques secondes s'écoulèrent, puis il lâcha : « Très bien, Khalid. Qu'est-ce que tu dirais de mon frère Tony ? Il m'a dit qu'il serait d'accord.

— Tony », répéta Khalid. Le gros balourd, ouais. Avec lui, c'était une autre histoire. « Je suppose que je pourrais essayer avec Tony. Ça ne marcherait probablement pas avec lui non plus, parce que je crois que c'est un truc qu'on doit apprendre dès l'enfance, et même s'il y arrivait et qu'il veuille détruire l'Entité, je crois qu'il y laisserait sa peau. Il aurait beau être bien entraîné, Elles verraient clair dans son jeu quand même et le tueraient. Ce qui devrait te donner à réfléchir. Mais je pourrais le former, oui. Si c'est ce que tu veux. »

DANS QUARANTE-SEPT ANS D'ICI

Peu avant l'aube, l'œil larmoyant et le cerveau embrumé après toute une nuit de veille devant sept écrans d'ordinateur, Steve Gannett décida qu'il en avait assez. À un an de la cinquantaine, il n'était plus en âge de passer des nuits blanches. Il leva les yeux sur le jeune garçon blond qui venait d'entrer dans le centre de communications avec son petit déjeuner sur un plateau et dit : « Martin, tu n'aurais pas vu mon fils Andy dans le coin ce matin ? »

— Je suis Frank, monsieur.

— Pardon. Frank. » Tous ces satanés rejets d'Anson se ressemblaient. La voix de celui-ci avait déjà commencé à muer, ce qui lui donnait environ treize ans : c'était donc Frank. Martin ne devait avoir que onze ans. Steve considéra le contenu du plateau d'un œil glauque et répéta : « Alors dis-moi, Frank, est-ce qu'Andy est déjà levé ? »

— Je ne sais pas, monsieur. Je ne l'ai pas vu... Mon père m'a envoyé pour vous demander un rapport de suivi.

— Dis-lui qu'il va être minimal.

— Minimum ?

— Presque. J'ai dit minimal. Ce qui veut dire "extrêmement réduit". En d'autres termes : "proche du néant". Tu lui dis que je n'ai rien trouvé qui vaille la peine qu'on en parle, mais qu'en revanche je vois une approche possible du problème et vais demander à Andy de l'explorer dès ce matin. Tu lui dis ça. Et puis, Frank, tu me trouves Andy et tu lui dis de se pointer ici à fond les grelots.

— À fond les grelots ?

— "Au plus vite", voilà ce que ça veut dire. » Doux Jésus, songea Steve. Le langage est en train de se désagréger sous mes yeux.

Une demi-heure plus tard, en regardant par la fenêtre ouverte de la chambre des cartes, Anson vit Steve qui traversait la pelouse cahin-caha, comme un taureau épuisé, pour regagner la résidence du clan Gannett et l'interpella. « Hé, cousin ! Cousin ! T'as une minute pour moi ? »

— Ouais, mais pas plus. » Il y avait très peu d'enthousiasme dans sa voix.

Il s'approcha pesamment de la fenêtre et risqua un œil à l'intérieur. Une légère pluie de demi-saison avait commencé à tomber,

mais Steve restait planté dehors, comme s'il était incapable de percevoir qu'il pleuvait.

« Non, dit Anson. Rentre à l'intérieur. Ça va prendre une minute ou deux ; tu risques d'être trempé si tu restes dehors.

— J'aimerais vraiment dormir un peu, Anson.

— Accorde-moi d'abord un peu de ton temps, cousin. » Le ton, moins affable cette fois, frisait ce que son père appelait la voix du Colonel. Âgé de seize ans lorsque celui-ci était mort, Anson n'avait que de très vagues souvenirs du ton autoritaire particulier à son grand-père. Mais il en avait apparemment hérité.

« Alors ? » dit Steve quand il arriva dans la chambre des cartes, laissant tomber des gouttelettes d'eau sur le tapis devant le somptueux bureau d'Anson.

« Alors, Frank m'apprend que tu dis avoir trouvé une nouvelle approche du problème du Numéro Un. Tu peux me dire de quoi il s'agit ?

— Ce n'est pas exactement une nouvelle approche. C'est la démarche qui permet d'aborder une nouvelle approche. Voilà : je crois que j'ai réussi à percer le code d'accès aux archives personnelles de Karl-Hemmnch Borgmann.

— Le Borgmann ?

— Exactement. Notre petit Judas soi-même !

— Ça fait une éternité qu'il est mort. Tu veux dire que ses archives existent encore ?

— Ecoute, Anson, on peut discuter de ça quand j'aurai dormi un peu ?

— Accorde-moi encore un instant. Nous approchons d'une sorte de seuil de crise dans le projet "Numéro Un" et j'ai besoin d'être en possession de toutes les données au jour le jour. Parle-moi de ce plan Borgmann dans la stricte mesure où il peut influencer la chasse au Numéro Un. C'est bien comme ça que ça se présente, hein ? Une référence au Numéro Un dans les archives de Borgmann ? »

Steve opina. Il avait l'air prêt à s'effondrer. Anson se demanda charitablement s'il ne forçait pas trop la dose avec Steve. Comme son père, et comme le vieux Colonel avant lui, il s'attendait à des prestations du plus haut niveau de la part de tout le monde. Des prestations de la qualité Carmichael. Mais Steve Gannett n'était qu'un demi-Carmichael, un homme entre deux âges, chauve, au ventre mou, peu sociable, qui n'avait pas dormi de la nuit.

Il y avait quand même des choses qu'Anson avait besoin de savoir. Et tout de suite.

« Borgmann, dit Steve, a été assassiné il y a vingt-cinq ans. À Prague, une ville du centre de l'Europe qui est un Q.G. important des Entités depuis le tout début. On sait qu'il est resté branché sur le

réseau informatique principal des Entités pendant au moins les dix dernières années de sa vie et ce, avec leur permission, mais peut être aussi à leur insu. Le fait qu'il ait pu espionner ceux-là mêmes pour lesquels il travaillait correspondrait à ce que nous savons de Borgmann. On sait aussi, d'après des gens qui ont été en contact avec lui dans la période allant de la Conquête à son assassinat, qu'il était du genre à ne jamais effacer un fichier ; il conservait tout et n'importe quoi comme un écureuil, il faisait de la rétention anale en matière d'information.

— De la rétention anale ?

— Laisse tomber. C'est de la rétention tout court mais ça fait plus technique quand c'est dit comme ça. » Steve titubait et ses yeux commencèrent à se fermer. « Ne m'interromps pas, d'accord ? D'accord ? Ce qu'il faut que tu saches, Anson, c'est qu'on a toujours pensé que les archives de Borgmann sont toujours là-bas, quelque part, peut-être enterrées au fin fond de l'ordinateur central de Prague, dans une cachette secrète dont il avait réussi à dissimuler l'existence même aux Entités. Selon une croyance largement répandue, ces archives, à supposer qu'elles existent, seraient bourrées d'informations critiques sur la façon dont fonctionne l'esprit des Entités. Des révélations hautement explosives, à ce qu'il paraît. Presque tous les pirates et les bidouilleurs de la planète essaient de retrouver les archives de Borgmann pratiquement depuis le jour de sa mort. Une sorte de Quête du Graal. Et avec à peu près le même taux de réussite. »

Anson allait poser une autre question, mais il se retint. Les propos de Steve étaient souvent chargés de références mystérieuses tirées d'une culture universelle depuis longtemps abolie, ce monde de livres, de pièces de théâtre, de musique, d'histoire et de littérature que Steve avait eu le temps de connaître, du moins jusqu'à un certain point, avant qu'il disparaisse ; mais Anson se rappela qu'il n'avait probablement pas besoin de savoir tout de suite ce qu'était la Quête du Graal.

« Comme tu le sais, poursuivait Steve, j'ai passé huit heures, donc toute cette putain de nuit, à essayer encore une fois de relier entre elles toutes les données qu'on a pu accumuler sur les points nodaux de la télématique des Entités, de faire une synthèse des recoupements, de trouver un minimum de confirmation de la théorie avec laquelle je fais joujou depuis Dieu sait combien de temps, à savoir que l'Entité Numéro Un réside en plein centre de Los Angeles. Eh bien, j'ai échoué. Une fois de plus. Mais au cours de cette tentative manquée, je suis tombé par hasard sur un truc bizarre dans le canal télématique qui relie Prague, Vienne et Budapest, et qui pourrait peut-être porter précisément les empreintes numériques de Karl-Heinrich Borgmann lui-même. Qui pourrait. C'est une porte verrouillée ; je ne sais pas ce

qu'il y a derrière et je ne sais pas non plus comment crocheter la serrure. Mais c'est la première lueur d'espoir que j'aperçois depuis cinq ans.

— Si toi, tu ne sais pas comment crocheter la serrure, qui le pourra ?

— Andy. Il est très vraisemblablement le seul bidouilleur du monde qui puisse y arriver. C'est lui le meilleur, même si c'est moi qui le dis. Ce n'est pas l'orgueil paternel qui parle, Anson. Dieu sait que je ne suis pas fier d'Andy. Mais il peut faire des miracles avec une chaîne de données. C'est la vérité.

— D'accord. On le fait plancher dessus, alors !

— Tu parles ! Tout à l'heure, j'ai demandé à Frank de me trouver Andy et de me le ramener. Et voilà qu'il m'apprend que ce chenapan a quitté le ranch à quatre heures du matin pour une destination inconnue. Frank l'a su par La-la, la fille d'Eloise, qui a vu Andy partir ; elle entretient depuis six mois, apparemment à l'insu de nous tous, une sorte de relation sentimentale avec Andy, et ce matin, incidemment, elle a révélé à ton fils Frank qu'elle était enceinte, sans doute d'Andy. Elle croit que c'est pour ça qu'il s'est barré. Et elle ne croit pas qu'il ait l'intention de revenir. Il a emporté ses deux ordinateurs préférés et a, paraît-il, passé la soirée à y télécharger tous ses fichiers.

— Le petit salopard ! Je te demande pardon, Steve. Bon, dans ce cas, je crois qu'il faut le retrouver et le ramener ici par la peau du cul.

— Retrouver Andy ? s'esclaffa Steve. Personne ne le retrouvera à moins qu'il ait envie qu'on le retrouve. Il serait plus facile de retrouver l'Entité Numéro Un. Je peux aller me coucher à présent, Anson ? »

Nous approchons d'une sorte de seuil de crise dans le projet « Numéro Un ».

Voilà ce qu'il avait dit à Steve, et il en était lui-même un peu surpris, car jusque-là il n'avait pas tout à fait formulé la situation ainsi, même dans son esprit. Mais si, si, c'était bien ça, songea Anson. Une crise. Le moment de prendre des décisions audacieuses et d'agir en conséquence. Il se rendit compte alors qu'il pensait ainsi depuis plusieurs semaines. Mais il commençait à croire que toute cette sinistre affaire se passait dans la seule enceinte de sa tête.

Ça s'était installé en lui au fil des années. À présent, il en était sûr. Cette image de lui-même en Anson le Tueur d'Entités, l'homme qui chasserait enfin ces salauds d'Étrangers de la planète, le héros resplendissant qui rendrait à la Terre sa liberté. À aucun moment il n'avait douté que le destin l'avait choisi pour mener cette mission jusqu'à son terme.

Or par trois fois dans ces dernières semaines, il avait éprouvé quelque chose de très insolite : une vertigineuse intensification de

cette ambition, une passion frénétique, une envie féroce de s'acquitter de la tâche, de frapper maintenant et de frapper fort. Passion qui le possédait en dépit du bon sens et devenait, en l'espace des cinq à dix minutes que durait son emprise, totalement incontrôlable. À ces moments-là, il sentait la pression lui marteler le crâne de l'intérieur comme s'il y avait là quelque créature qui essayait de s'échapper.

Ça n'avait rien de rassurant. Une impatience passionnée n'est pas la marque d'un grand stratège.

Peut-être, songea-t-il, devrais-je avoir un petit entretien avec mon père.

Ron, qui avait presque soixante-dix ans et ne jouissait pas d'une santé excellente, avait hérité de l'ancienne chambre du Colonel, ainsi qu'il convenait au patriarche de la famille. C'est là qu'Anson le trouva, au lit, assis au milieu d'une pile de vieux livres et de magazines, trésors jaunissants tirés de la bibliothèque délabrée du Colonel. Pâle, les traits tirés, il était visiblement souffrant.

Cassandra se trouvait à son chevet. Médecin de la communauté Carmichael, elle s'était formée en lisant les livres du Colonel et tous les textes médicaux que Paul, Doug ou Steve avaient pu extraire des vestiges du réseau télématique d'avant la Conquête. Elle faisait de son mieux et donnait parfois l'impression de produire des miracles ; mais il était toujours inquiétant de la voir dans la chambre d'un malade, car cela signifiait habituellement que l'état de l'intéressé s'était aggravé. Il en avait été ainsi six mois plus tôt, lorsque Raven, la femme d'Anson, était morte, épuisée par une grossesse de trop, des suites d'une infection bénigne après avoir donné naissance à leur huitième enfant. Là encore, Cassandra avait fait de son mieux. S'était même montrée optimiste pendant un certain temps. Mais Anson avait compris dès le début que rien ne pourrait sauver Raven, usée par ses maternités. Il avait à peu près la même impression ici.

« Ton père a une santé de fer, annonça-t-elle tout de suite, d'un ton presque provocant, avant même qu'Anson puisse dire quoi que ce soit. Il sera sur pied et ira abattre des arbres d'un seul coup de hache dès demain à la même heure. Je te le garantis.

— Ne la crois pas, mon petit, dit Ron avec un clin d'œil. Je suis foutu, voilà la vérité. Tu peux dire à Khalid de commencer à sculpter la pierre tombale. Et dis-lui de faire un fichu bon boulot, en plus. "Ronald Jeffrey Carmichael" – et n'oublie que "Jeffrey" doit figurer en entier, en sept lettres, J.E.F.F.R.E.Y. – né le douze avril 1971, mort le seize...

— On est déjà le quatorze, p'pa. Tu aurais dû le prévenir un peu plus tôt. » Puis Anson se tourna vers Cassandra : « Suis-je en train d'interrompre quelque chose d'important ? Sinon, peux-tu nous laisser seuls un petit moment ? »

Elle sourit aimablement et quitta la chambre.

« Tu es vraiment malade à ce point ? demanda abruptement Anson lorsque Cassandra fut partie.

— Je suis drôlement patraque. Mais je ne crois pas que je vais claquer maintenant. N'empêche que j'aimerais bien que Cassie sache un peu mieux ce qui se passe dans mon bide... Qu'est-ce qu'il y a, Anson ?

— Je crève d'envie de m'attaquer au Numéro Un. Voilà.

— Tu veux dire que vous avez enfin réussi à repérer sa planque ? Alors, où est le problème ? Tu y vas et tu le descends !

— Nous n'avons rien repéré du tout ! Nous n'en savons pas plus qu'il y a cinq ans. L'hypothèse Los Angeles est toujours en tête de liste, mais c'est toujours une hypothèse. Le problème, c'est que je veux pas attendre plus longtemps. Je suis pratiquement arrivé à bout de patience, c'est tout.

— Et Tony ? Il s'impatiente lui aussi ? Il est tout chose à l'idée de taper dans le noir, hein ? Il veut aller au charbon sans savoir exactement où il est censé aller ?

— Il fera tout ce que je lui dirai de faire. Khalid l'a chargé à bloc. Il est comme une bombe prête à exploser.

— Comme une bombe. Prêt à exploser. Ah. Ah. » Ça avait presque l'air de l'amuser. Il avait une expression bizarrement sceptique et affichait un sourire qui n'en était pas tout à fait un.

Anson ne dit rien et se contenta d'affronter le regard de Ron. Et d'attendre. C'était un moment difficile. Il y avait chez son père un zeste d'espièglerie, une imprévisibilité de vif-argent à laquelle Anson n'avait jamais su répondre.

« Écoute-moi bien, dit alors Ron d'un ton solennel. Nous préparons cette attaque depuis des années, nous entraînons notre tueur avec l'idée de l'envoyer en mission dès que nous aurons exactement localisé le repaire du Numéro Un ; maintenant notre tueur est prêt mais nous n'avons toujours pas localisé sa cible, et tu voudrais l'envoyer là-bas quand même ? Aujourd'hui ? Demain ? C'est pas un peu prématuré, mon petit ? A-t-on seulement la certitude que le Numéro Un existe vraiment, sans parler du lieu où il se trouve ? »

Autant de coups de scalpel. La stupidité du jeune chef téméraire mise à nu, tout comme Anson l'avait redouté, prévu et même espéré. Il sentit le rouge lui monter aux joues. Dut rassembler tout son courage pour soutenir le regard de Ron. Il commençait à avoir mal à la tête.

« Ça fait des semaines que je sens monter la pression, p'pa, dit-il piteusement. Plus longtemps, même. J'ai l'impression que je laisse tomber le monde entier si je continue de retenir Tony comme ça. Et puis ça commence à cogner dans ma tête. Ça cogne en ce moment même.

— Prends une aspirine, alors. Prends-en deux. On en a encore plein. »

Anson recula comme s'il avait reçu un coup. Mais Ron feignit de ne pas s'en apercevoir. Il arborait à nouveau son sourire équivoque. « Écoute, Anson, les Entités sont là depuis quarante ans. Nous nous sommes tous retenus de réagir pendant tout ce temps. À part l'attaque laser suicidaire et insensée qui a déchaîné la Pandémie sur nous avant ta naissance et l'attentat réussi, et peut-être impossible à reproduire du seul Khalid, nous n'avons pas levé le petit doigt contre Elles pendant tout ce temps. Jusqu'à sa mort, ton grand-père n'a cessé de se désoler parce que notre planète avait été asservie par ces extraterrestres et qu'il ne savait que trop bien qu'il serait stupide de tenter la moindre action avant de savoir ce que nous faisons. Ton oncle Anse a mijoté des décennies durant sur cette montagne en noyant son chagrin dans l'alcool pour la même raison. J'ai géré la situation passablement bien, j'imagine, mais je ne suis pas éternel moi non plus, et tu ne crois pas que j'aimerais voir les Entités ficher le camp avant que je passe de l'autre côté ? Bref, on a tous eu notre petite leçon de patience à apprendre. Tu as quel âge, trente-cinq ans ?

— Trente-quatre.

— Trente-quatre ans. À cet âge-là, tu devrais déjà avoir appris à ne pas sortir de tes gonds.

— Je ne crois pas que je sois en train de sortir de mes gonds. J'ai seulement peur que Tony perde la forme si nous le retenons encore plus longtemps. Nous le gardons sous pression pour ce projet depuis sept ans. Il risque d'être surentraîné maintenant.

— Très bien. Alors, demain à l'aube, tu l'envoies à L.A. avec deux pistolets à la ceinture et une bandoulière pleine de grenades et il abordera la première Entité venue en disant : "Pardon, m'sieur, pouvez-vous me donner l'adresse du Numéro Un ?" C'est comme ça que tu vois les choses ? Si tu ne sais pas où est la cible, où vas-tu balancer ta bombe ?

— J'ai déjà réfléchi à tout ça.

— Et tu veux quand même l'envoyer au casse-pipe ? Tony est ton frère. C'est pas comme si t'en avais des tas d'autres. Tu es vraiment prêt à l'envoyer se faire tuer ?

— C'est un Carmichael, p'pa. Il a assumé les risques dès le début. »

Ron poussa un gémissement. « Un Carmichael ! Un Carmichael ! Mon Dieu, Anson, faut-il que j'entende cette connerie jusqu'à la fin de mes jours ? Ça veut dire quoi, être un Carmichael ? Désapprouver le comportement de ses propres enfants, comme le Colonel, et couper les ponts avec eux pendant des années ? Se décarcasser pour quelque idéal et s'abrutir dans l'alcool pour continuer à se supporter, comme Anse ? Ou terminer comme le frère du Colonel, Mike, qui était

tellement travaillé par sa conception du comportement correct qu'il s'est trouvé une mort héroïque le jour où les Entités ont débarqué ? Est-ce que par hasard tu penses que Tony doit aller gaiement vers une mort certaine dans une mission délirante sous prétexte qu'il a eu la malchance d'être né dans une famille de maniaques de la discipline et de fanatiques de la réussite ? »

Horrifié, Anson ne pouvait détacher ses yeux de Ron. C'était là des paroles auxquelles ils ne s'attendaient pas et qui le frappaient de plein fouet. Ron était écarlate, il tremblait, à la limite de l'apoplexie. Mais il finit par se calmer un peu.

« Allez, allez, allez, écoutez-moi ce vieux birbe délirer ! dit-il en affichant de nouveau son sourire mi-figue, mi-raisin. Ce festival de bruit et de fureur... Blague à part, Anson, je sais que tu veux être le général qui lancera la contre-offensive victorieuse contre les envahisseurs tant redoutés. C'est ce que nous voulions tous être, et tu le seras peut-être pour de vrai. Mais ne risque pas la vie de Tony trop tôt, d'accord ? Tu ne peux pas attendre d'avoir au moins une idée correcte de l'endroit où se trouve le Numéro Un ? Steve et Andy sont toujours en train d'essayer d'élaborer un processus de localisation précis, non ?

— C'est exactement ce que fait Steve, en effet. Avec l'aide occasionnelle d'Andy, chaque fois qu'il daigne s'intéresser au projet. Ils sont pratiquement sûrs que c'est à L.A. que le Numéro Un est planqué, probablement dans le centre-ville, mais ils ne peuvent pas préciser davantage. Et maintenant Steve me dit qu'il se heurte à un mur. Il croit qu'Andy est le seul bidouilleur assez qualifié pour passer au travers. Mais Andy est parti.

— Parti ?

— Il s'est tiré la nuit dernière. Il paraît qu'il a mis La-la enceinte et qu'il ne tenait pas traîner dans les parages.

— Non ! Le sale petit connard !

— Nous allons essayer de le retrouver et de le ramener. Mais nous ne savons même pas où le chercher.

— Eh bien, faites travailler vos méninges. Capturez-le, ramenez-le au ranch de gré ou de force et bouclez-le dans la salle des communications jusqu'à ce qu'il vous dise où se trouve exactement le Numéro Un : dans quel quartier, dans quel immeuble. Et alors seulement, envoyez Tony. Pas avant, pas avant de connaître l'adresse au numéro près. D'ac ? »

Anson se frotta la tempe droite. Ça cognait toujours autant là-dessous ? Peut-être. Un peu moins quand même. Un peu. « Alors tu crois que c'est vraiment de la folie de l'envoyer maintenant.

— Absolument, mon petit.

— C'est ce que je voulais t'entendre dire. »

Khalid montra du doigt le faucon qui arrivait par-dessus la crête de la montagne, porté par le vent de la mer, et dit : « Tu vois l'oiseau, là-haut ? Tue-le. »

Sans hésiter, Tony épaula son fusil, cadrant la cible, visant et pressant la détente dans un mouvement unique, enchaînement fluide dénué de précipitation. Le faucon, point noir piqué sur la carapace bleue du ciel, explosa dans un nuage de plumes et commença à dégringoler en chute libre vers la prairie caillouteuse où ils s'étaient postés.

Tony était parfait, songea Khalid. C'était une machine magnifique. Une machine signée Khalid, sans défaut, le plus bel objet qu'il ait jamais façonné. Un mécanisme superbement construit. « Très beau coup. À toi maintenant, Rachid. » Le garçon svelte à la peau ambrée qui se tenait à côté de Khalid épaula son fusil et tira sans même donner l'impression de viser. La balle toucha le faucon en plein poitrail et l'envoya virevolter sur une nouvelle trajectoire, vers la gauche, dans le sombre enchevêtrement des fourrés épineux qui couraient juste en dessous du sommet.

Khalid gratifia son fils d'un regard approbateur. Âgé de quatorze ans, il arrivait déjà à l'épaule de son père aux si longues jambes et s'avérait un tireur d'élite. Khalid l'emmenait souvent dans la montagne participer à ces séances d'entraînement avec Tony. Il adorait voir sa silhouette mince et athlétique, ses yeux verts intelligents et lumineux, son auréole de cheveux cuivrés. Rachid était parfait lui aussi, mais pas exactement comme Tony. Sa perfection était celle d'un être humain et non d'une machine.

Quel bonheur d'avoir un fils comme Rachid. C'était le garçon que Khalid aurait pu être si les circonstances avaient été différentes quand il était jeune. Rachid était sa deuxième chance.

Khalid demanda à Tony : « Et qu'est-ce que ça te fait d'avoir tué l'oiseau ?

— C'était un beau coup. Je suis content quand je tire aussi bien que ça.

— Et l'oiseau ? Qu'est-ce que tu penses de l'oiseau ?

— Pourquoi je penserais à l'oiseau ? L'oiseau n'était rien pour moi. »

Andy atteignit Los Angeles juste avant l'aube. La première chose qu'il fit après avoir franchi le mur à la porte de Santa Monica avec une fausse identification du LACON qu'il s'était fabriquée la semaine précédente fut de se brancher sur un terminal en libre service qu'il repéra au croisement de Wilshire et de la Cinquième. Il avait besoin de mettre à jour son plan de la ville. Il allait peut-être séjourner ici un certain temps, plusieurs mois au minimum, et il savait que les renseignements figurant déjà dans ses fichiers avaient de grandes

chances d'être périmés. Il avait entendu dire que les Entités n'arrêtaient pas de modifier la configuration des rues ; qu'Elles barraient certaines voies qui avaient été des axes de circulation parfaitement adaptés pendant un siècle pour en ouvrir d'autres là où il n'y en avait jamais eu. Tout semblait cependant plus ou moins conforme à ses souvenirs.

Il composa le code d'accès pour la BAL de Sammo Borracho et dit : « Ici Megabyte, mon vieux pote. Je suis ici pour y rester et j'ai l'intention de monter une affaire. Alors, sois sympa et branche-moi sur Mary Canary, d'ac ? »

C'était la quatrième visite d'Andy à Los Angeles. La première fois, environ sept ans plus tôt, il y était entré clandestinement avec Tony et Nick, le fils de Charlie, dans la petite voiture de Charlie qu'Andy avait mis à leur disposition en simulant le code agréé par le logiciel de mise en marche. Tony et Nick, qui avaient à l'époque environ dix-neuf ans, avaient voulu descendre à L.A. pour trouver des filles, mission d'intérêt secondaire pour Andy, qui avait alors à peine treize ans. Mais ni Tony ni Nick n'avaient la moindre compétence en informatique et ils avaient accepté d'emmener Andy avec eux en échange de la mise à disposition du véhicule.

Les filles, ainsi qu'Andy s'en rendit compte lors de cette expédition, étaient plus intéressantes qu'il ne l'avait cru. Los Angeles en était rempli – c'était une ville gigantesque, plus vaste que tout ce qu'Andy avait jamais imaginé, avec au bas mot deux ou trois cent mille habitants, sinon plus – et Tony et Nick étaient tous les deux de grands et beaux gaillards qui ne mettaient pas longtemps à tomber les filles. Celles qu'ils trouvèrent, dans un secteur de Los Angeles appelé Van Nuys, avaient seize ans et s'appelaient Kandi et Darleen. La première était rousse et la seconde avait les cheveux teints en vert. Elles avaient l'air très stupides, encore plus bêtes que celles du ranch. Mais ça ne semblait pas gêner Nick ni Tony, et lorsqu'Andy réfléchit un peu à la question, il se dit qu'ils n'avaient pas de raison de se plaindre vu ce qu'ils étaient venus chercher là.

« T'en veux une aussi, pas vrai ? » lui demanda Tony avec un grand sourire. C'était à l'époque lointaine où Tony avait encore l'apparence d'un être humain, quelques mois avant que Khalid ne commence à lui enseigner sa délirante philosophie, laquelle, pour autant qu'Andy puisse s'en rendre compte, avait pratiquement fait de lui un androïde. « Darleen a une petite sœur. Elle va te montrer deux ou trois trucs, si ça t'intéresse,

— D'accord. » Andy n'avait pas hésité plus d'une fraction de seconde.

La sœur de Darleen s'appelait Delayne. Il lui dit qu'il avait quinze ans. Delayne ressemblait exactement à Darleen, sauf qu'elle avait deux

ans de moins et était deux fois plus stupide. Elle avait sa chambre à elle, un matelas par terre, des trucs et des machins de nana dans tous les coins et tout un mur de photos de stars démodées.

Elle était bête mais Andy n'en avait cure. Il ne cherchait pas exactement la communion spirituelle avec elle. Il lui fit un clin d'œil et lui décocha ce qu'il espérait être un regard torride.

« Ah, tu veux jouer ? s'enquit-elle en battant des cils. Alors, viens ici. »

L'année précédente, Andy avait visionné une douzaine de vidéos pornos d'avant la Conquête qu'il avait trouvées planquées dans la bibliothèque en ligne d'un quidam de Sacramento et il avait donc une idée approximative de la manière de procéder, mais la chose se révéla un peu plus compliquée que les vidéos l'avaient laissé entendre. Il estima quand même s'en être tiré honorablement. Et c'était bien l'impression qu'il avait produite.

« Pas mal pour une première fois, lui avait dit Delayne après. Mais si, mais si, je le dis comme je le pense. Pas mal du tout. »

Il ne lui avait pas caché son jeu, mais cela ne l'avait pas rebutée. Ce qui la fit considérablement remonter dans son estime. Peut-être, conclut-il, qu'elle n'était pas aussi stupide qu'il le pensait.

Il revint une deuxième fois à Los Angeles un an et demi plus tard, lorsqu'il se fut lassé d'essayer sur diverses cousines du ranch les trucs que lui avait enseignés Delayne. Jane, Ansonia et Cheryl étaient disposées à jouer avec lui, mais La-la non, et La-la, qui avait deux ans de plus qu'Andy, était la seule qui l'attirait vraiment, parce qu'elle était intelligente et dure, qu'elle avait la même sorte de tranchant que son père Charlie. Puisque La-la ne semblait pas vouloir se montrer coopérative et que batifoler avec Jane, Ansonia et Cheryl revenait plus ou moins à pratiquer la zoophilie avec des moutons, Andy prit la route pour essayer de retrouver Delayne.

Cette fois-ci, il partit seul, empruntant la voiture de son père, un modèle beaucoup plus récent que celle de Charlie, doté de la commande vocale.

« Los Angeles », énonça-t-il d'une voix grave et pleine d'autorité.

Et elle l'emmena à Los Angeles. Comme sur un tapis volant, ou presque. Il trouva Darleen, mais pas Delayne, car elle avait été surprise à commettre une infraction quelconque et transférée dans une équipe de travailleurs opérant à partir d'Ukiah, quelque part très loin dans le nord de l'État. Darleen était toutefois disposée à passer un jour ou deux à jouer avec lui. Elle s'ennuyait apparemment autant qu'Andy et ce fut pour elle un vrai cadeau de Noël.

Il visita la ville avec elle, ce qui lui permit d'avoir une bonne idée de son immensité. Il comprit alors que la métropole était composée de tout un chapelet de petites villes qui se rejoignaient en une

agglomération gigantesque. Et en entendant leurs noms – Sherman Oaks, Van Nuys, Studio City, West Hollywood –, il commença à localiser plus concrètement certains des bidouilleurs avec qui il était en rapport depuis quelques années.

Ils le connaissaient sous le pseudo de Megabyte Monster, alias Mickey Megabyte. Lui connaissait Teddy Spaghetti de Sherman Oaks, Nicko Nihil, le « Nul » de Van Nuys, Green Hornet, le « Frelon vert » de Santa Monica, Sammo Borracho, le « Poivrot mexicain » de Culver City, Ding-Dong 666 de L.A. Ouest. Tout en roulant avec Darleen, Andy se connecta à une série de bornes d'accès très éloignées les unes des autres et annonça à ses confrères qu'il était dans les parages. « Je passe deux jours ici pour voir une fille que je connais », disait-il. Et il attendait ce qu'ils avaient à répondre. Pas grand-chose, à vrai dire. Pas d'invitation immédiate pour un face à face, un contact oculaire. La prudence était de rigueur quand il s'agissait de rencontrer physiquement d'autres clandestins du réseau qu'on ne connaissait que par voie électronique. Ils risquaient de ne pas être exactement comme on se les représentait. Certains pouvaient être des mouchards au service du LAGON, voire des Entités, qui se feraient un plaisir de vous balancer rien que pour se faire caresser le museau par leurs maîtres. D'autres des prédateurs. Ou des détraqués.

Mais Andy les sonda tous – et vice versa – et finit par décréter qu'il ne risquait rien à rencontrer Sammo Borracho de Culver City, pour commencer. Le personnage télématique de Sammo Borracho était un individu vif et intelligent qui était néanmoins toujours prêt à reconnaître la supériorité d'Andy en matière de décryptage des données.

« Tu sais comment on va à Culver City ? demanda Andy à Darleen.

— Et pourquoi tu veux y aller ? fit-elle avec une grimace. C'est drôlement loin.

— Y a là-bas quelqu'un avec qui j'ai besoin de parler face à face. Mais je peux me débrouiller tout seul si ça t'ennuie de me dire comment...

— Mais non. Je t'accompagne. De toute façon, y a qu'à continuer sur Sepulveda pendant des kilomètres et des kilomètres. On peut faire un petit bout de chemin sur l'autoroute, mais la chaussée est foutue à partir de l'échangeur de Santa Monica. »

Le trajet prit plus d'une heure, via tout un assortiment de localités, dont certaines étaient complètement détruites par le feu. Sammo Borracho, qui s'était toujours présenté télématiquement comme un gros Mexicain basané imbibé de tequila, était en réalité un petit jeune pâle et maigre, un peu nerveux, avec une broche d'implant à chaque bras et de discrets tatouages violets qui s'alignaient sur ses joues. Il n'était ni ivre, ni Mexicain et avait à peine deux ans de plus qu'Andy.

Ils l'avaient rejoint comme convenu dans une salle de pachinko à l'ombre des ruines de San Diego Freeway. À la manière dont il reluquait Darleen, Andy s'imagina qu'il n'avait pas baisé depuis au moins trois ans – s'il avait déjà baisé.

« Je t'aurais cru plus vieux, déclara Sammo Borracho.

— Pareil pour toi. »

Il dit à Sammo Borracho qu'il avait dix-neuf ans, avec un clin d'œil à Darleen pour lui imposer le silence, car elle pensait qu'il n'en avait que dix-sept. Il avait en réalité quatorze ans et demi. Sammo Borracho prétendait avoir vingt-trois ans. Andy lui en donnait tout au plus dix-sept.

« T'habites à San Francisco, c'est ça ? lui demanda Sammo Borracho.

— Exact.

— Chuis jamais allé là-haut. Y paraît qu'on se les gèle tout le temps.

— On fait avec, dit Andy, qui n'y était jamais allé non plus. Mais je commence en avoir marre.

— Tu penses à t'installer ici, hein ?

— Dans un an ou deux, peut-être.

— Fais-moi signe alors. J'ai des relations. Je connais deux rectifieurs. J'ai fait un peu de rectif moi-même, et je pourrais probablement en faire pour toi, si ça t'intéressait.

— Ça se pourrait.

— Des rectifieurs ? intervint Darleen en ouvrant de grands yeux. Tu connais des rectifieurs ?

— Pourquoi tu demandes ? dit Sammo Borracho. T'as besoin qu'on t'arrange quelque chose ? »

Andy, Darleen et Sammo Borracho passèrent la nuit ensemble chez ce dernier, dans la périphérie est de Culver City. C'était une expérience nouvelle pour Andy. Et très intéressante, à certains égards.

« Chaque fois que tu descends passer quelques jours à L.A., lui dit Sammo Borracho le lendemain matin, préviens-moi, mec. Je t'arrangerai les plans que tu veux. T'as qu'à me faire signe. »

La troisième visite à L.A. eut lieu deux ans plus tard, lors-qu'Andy apprit qu'on venait d'inventer de nouvelles interfaces adaptables à sa broche d'implant, versions qui avaient une capacité de biofiltration double de celle des anciennes. De quoi attirer son attention. D'abord, les progrès techniques se faisaient rares, ensuite, il était vital d'éliminer des implants le maximum d'impuretés d'origine biologique. La dernière grande percée, la fabrication d'anéroïdes mobiles, datait déjà de cinq ans et s'était accomplie dans des laboratoires quislings sous l'égide des Entités. La nouvelle interface était le produit de la bonne vieille technologie humaine pure et dure.

Il se trouva qu'il n'y avait que deux endroits où Andy pouvait se faire installer cette interface : la vieille vallée du Silicium juste au sud de San Francisco, ou Los Angeles. Il se rappela ce que Sammo Borracho avait dit du temps à San Francisco. Andy avait horreur du froid ; et c'était peut être aussi le moment de revoir Darleen. Il subtilisa la voiture paternelle sans trop de mal et partit pour Los Angeles.

Darleen n'habitait plus dans la vallée de San Fernando. Après un festival de codes d'accès en cascade qui lui ouvrirent les fichiers LAGON des permis de séjour, Andy la retrouva à Culver City, en ménage avec Sammo Borracho. Delayne avait quitté le camp de travail d'Ukiah grâce aux bons offices d'un rectifieur et habitait là elle aussi. Sammo Borracho était apparemment un bidouilleur comblé.

Tu peux me renvoyer l'ascenseur, mon pote, songea Andy.

« Alors tu viens t'installer au sud, finalement ? » lui demanda Sammo Borracho, un rien inquiet de cette éventualité, comme s'il croyait qu'Andy avait l'intention de récupérer une des filles, voire les deux.

« Pas encore, mec. Je suis là en vacances, c'est tout. Mais je m'suis dit que je profiterais bien de l'occase pour me faire monter une de ces nouvelles bio-interfaces. Tu connais un installateur ?

— Bien sûr », dit Sammo Borracho sans prendre la peine de cacher son soulagement en voyant que c'était tout ce qu'Andy voulait de lui.

Andy se fit monter sa nouvelle interface dans le centre-ville de L.A. L'installateur de Sammo Borracho était un petit bossu à la voix douce et chantante et aux yeux d'aigle, qui exécuta toute l'opération à la main, sans compas, sans microscope. En plus, Sammo Borracho laissa Andy lui emprunter Delayne pour deux nuits. Quand il commença à s'ennuyer avec elle, il rentra au ranch.

« Si un jour tu veux descendre à L.A. et te mettre à ton compte comme rectifieur, mec, fais-moi signe », dit Sammo Borracho, comme d'habitude, pendant qu'Andy s'apprêtait à partir.

Et voilà qu'il était de retour dans la ville tentaculaire et sur le point de s'installer à son compte. Le ranch, c'était fini pour lui.

Certes, La-la avait basculé dans ses bras. Et en beauté : six mois de nuits torrides et de l'action à revendre. Trop, justement, parce que maintenant elle était en cloque et parlait de l'épouser et d'avoir des tas de gosses. Pas exactement l'avenir qu'Andy s'imaginait. Adieu, La-la. Adieu, Rancho Carmichael. Andy se tire dans le grand méchant monde.

Sammo Borracho habitait à présent à Venice, une ville tout au bord de l'océan avec des rues étroites et de vieilles maisons pittoresques, juste au bout de la route après Santa Monica. Il s'était un peu étoffé, débarrassé de ses tatouages ringards et présentait dans

l'ensemble tous les signes extérieurs de l'homme prospère et heureux. Il occupait une belle maison à deux blocs seulement du bord de mer, pleine de soleil et de brise marine, avec trois pièces bourrées d'un matériel impressionnant et une concubine de charme nommée Linda, une rousse longue et efflanquée comme un lévrier. Sammo Borracho ne dit pas un mot sur Darleen ni sur Delayne, et Andy ne lui posa pas de questions. C'était apparemment de l'histoire ancienne ; Sammo Borracho était en train de se faire une place au soleil.

« Tu vas avoir besoin d'un territoire, expliqua-t-il à Andy. Quelque part à l'est de La Brea, je suppose. On a déjà assez de rectifieurs qui font le West Side. Comme tu le sais, l'attribution des territoires est l'affaire de Mary Canary. Je vais te brancher sur elle ; elle s'occupera de tout. »

Andy ne tarda pas à découvrir que Mary Canary était aussi féminine que Sammo Borracho mexicain. Andy s'entretint brièvement en ligne avec « elle » et ils convinrent de se rencontrer à Beverly Hills, à l'endroit où Santa Monica Boulevard coupe Wils-hire Avenue. Quand il arriva à l'endroit indiqué, il trouva un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux bruns, à la peau luisante, qui l'attendait là, une casquette de base-bail bleue aux armes des Los Angeles Dodgers vissée à l'envers sur la tête. La casquette inversée des Dodgers était le signe convenu qu'Andy était censé chercher.

« Je sais qui tu es », lâcha tout de go Mary Canary. Sa voix était grave et rocailleuse, la voix d'un dur, une voix de gangster de série B. « Je veux que tu le saches, tout simplement. À la première entourloupe, tu seras réexpédié dans ta douillette petite planque familiale à Santa Barbara, et en plusieurs morceaux.

— Je suis de San Francisco, pas de Santa Barbara, répliqua Andy.

— Bien sûr ! Va pour San Francisco. Seulement j'aimerais que tu comprennes que je sais que c'est faux. Maintenant, passons aux choses sérieuses. »

Il existait donc une corporation structurée des rectifieurs, dont Mary Canary était l'un des grands maîtres. Vu que Sammo Borracho répondait de lui et que sa réputation l'avait fait connaître de divers autres membres de la corporation à Los Angeles, Andy fut facilement accepté. Son territoire, l'informa Mary Canary, serait circonscrit au nord par Beverly Boulevard, au sud par Olympic Boulevard, à l'ouest par Crenshaw Boulevard et à l'est par Normandie Avenue. Ce qui devait faire un turf d'une belle surface, même si Andy se doutait bien que ce n'était pas forcément le secteur le plus lucratif de la ville.

Dans les limites de ce territoire, il était libre de solliciter tous les contrats de rectification qu'il oserait prendre. La corporation lui fournirait le savoir-faire de base dont il aurait besoin pour accomplir le tout-venant des opérations de rectification, et il se chargerait du

reste comme bon lui semblerait. En contrepartie, il verserait à la corporation une commission de trente pour cent sur ses revenus bruts la première année et de quinze pour cent les années suivantes. À vie.

« N'essaie pas de nous rouler, l'avertit Mary Canary. Je sais que t'es un as, crois-moi. Mais nos mecs ne sont pas des crétins non plus, et s'il y a une chose que nous ne tolérons pas, c'est un bidouilleur qui essaie de dissimuler des revenus. Tu joues le jeu, tu paies ce que tu dois, voilà ce que je te conseille fortement. »

Et il adressa à Andy un regard qui disait de la manière la plus explicite : Nous sommes pleinement conscients de vos talents de bidouilleur, monsieur Andy Gannett, et nous allons donc vous avoir à l'œil. Vous n'avez pas intérêt à déconner.

Andy n'avait pas l'intention de déconner. Pas dans l'immédiat, en tout cas.

Par une journée de vent et de frimas, trois semaines après le départ d'Andy pour Los Angeles, une de ces mornes journées du milieu de l'hiver où le ranch était sauvagement battu par la tourmente qui s'était déchaînée depuis l'Alaska et avait ravagé la Côte Ouest sur toute sa longueur avant de viser le Mexique, Cassandra entra sans frapper, une heure avant l'aube, dans la petite chambre austère et monastique où Anson Carmichael passait ses nuits depuis la mort de Raven. « Tu ferais bien de venir tout de suite, lui dit-elle. Ton père est en train de mourir. »

Anson se réveilla aussitôt. Un frisson de surprise le parcourut, mêlé à un peu de colère. « Mais tu m'avais dit qu'il allait s'en tirer ! s'écria-t-il d'un ton de reproche.

— Eh bien, je m'étais trompée. »

Ils se hâtèrent dans les couloirs. Dehors, le vent soufflait en tempête et la grêle tambourinait sur les fenêtres.

Ron, assis dans son lit, semblait encore conscient, mais Anson constata immédiatement qu'un changement s'était produit au cours des douze dernières heures. On aurait dit que les muscles faciaux de son père étaient en train de se relâcher. Son visage était à présent étrangement lisse et flasque, comme si les rides que le temps y avait creusées avaient disparu du jour au lendemain. Ses yeux fixaient bizarrement le vide, à croire qu'ils avaient du mal à accommoder ; et il souriait, comme d'habitude, mais ce sourire semblait basculer vers le côté gauche de sa bouche. Ses mains reposaient mollement sur les couvertures, de chaque côté de son corps, d'une manière quasi surréelle : il aurait pu être en train de poser pour son propre monument funéraire. Anson ne pouvait s'empêcher de penser qu'il regardait un homme en suspens entre deux mondes.

« Anson ? dit Ron d'une voix faible.

— Je suis là, p'pa. »

Sa propre voix lui semblait d'un calme hors de propos. Mais qu'est-ce que je suis censé faire ? se demanda Anson. Pleurnicher et pousser des cris ? M'arracher les cheveux ? Déchirer mes vêtements ?

Une sorte de gloussement sortit de la bouche de son père. « C'est marrant, dit Ron si doucement qu'Anson dut se forcer pour l'entendre. J'étais tellement méchant que je me disais que je vivrais éternellement. J'étais un mauvais sujet, oui, vraiment. C'est les bons qui sont censés mourir jeunes.

— Tu n'es pas en train de mourir, p'pa !

— Mais si. Je suis déjà mort jusqu'aux genoux, et ça remonte à toute vitesse. J'en suis moi-même tout surpris, mais qu'est-ce que je peux faire ? Quand l'heure est arrivée, elle est arrivée. Ne faisons pas semblant de ne pas y croire, mon petit. » Un temps, puis : « Écoute-moi, Anson. Tout t'appartient, maintenant. Tu es le chef : le Carmichael de l'heure. De l'époque. Le nouveau Colonel. Et c'est toi qui vas finalement réussir le coup, pas vrai ? »

Nouvelle pause. Un sorte de froncement de sourcils. Il entra dans quelque autre espace. « Parce que... les Entités... les Entités... tu sais, j'ai essayé, Anse... j'ai essayé, nom de Dieu... »

Anson ouvrit de grands yeux. Ron ne l'avait jamais appelé « Anse ». À qui s'adressait-il ?

« Les Entités... »

Encore un silence. Très long, cette fois.

« Je t'écoute, p'pa. »

Ce sourire. Ces yeux.

Ce silence qui n'en finissait pas.

« Papa ?

— Il ne dira plus rien, Anson », l'informa tranquillement Cassandra. J'ai essayé, Anse... j'ai essayé, nom de Dieu...

Khalid sculpta une splendide pierre tombale presque du jour au lendemain. Anson veilla à qu'il orthographie Jeffrey correctement. Toute la communauté se rassembla dans le cimetière – il pleuvait encore le jour de l'enterrement – et Rosalie prononça quelques paroles à la mémoire de son frère. Puis Paul parla, suivi de Peggy, et ce fut au tour d'Anson, qui n'alla pas plus loin que : « Il était bien meilleur qu'il ne le croyait... » avant de se mordre la lèvre et d'empoigner la pelle.

Un brouillard de chagrin flotta autour d'Anson des jours durant. La disparition de Ron l'avait laissé dans un bizarre état d'apesanteur, affranchi qu'il était du contrôle exercé par la présence constante de son père, par sa sagesse, sa verve si élégante, son aplomb et son équilibre. Cette perte était considérable et irrévocable.

C'est alors, sans que disparaisse l'émotion du deuil, qu'un nouveau sentiment commença à s'emparer de lui, l'insolite impression d'avoir été libéré. Comme s'il était resté emprisonné toutes ces années,

incrusté à l'intérieur de la personnalité complexe, enjouée et changeante de Ron. Lui – digne, sérieux jusqu'à la maladresse – ne s'était jamais, sur quelque plan que ce soit, senti l'égal de Ron le flamboyant. Mais celui-ci était mort à présent. Anson n'avait plus besoin de redouter la désapprobation de cet esprit actif et imprévisible. Maintenant, il pouvait faire tout ce qu'il voulait.

Tout. Et tout ce qu'il vouait, c'était chasser les Entités de la planète.

Les paroles de son père mourant résonnèrent dans son esprit :

... Les Entités... les Entités...

...Et c'est toi qui vas finalement réussir le coup, pas vrai ?...

... C'est toi qui... c'est toi... toi... toi...

Anson joua avec ces paroles, les déplaça, les bouscula, les inversa et les remit dans l'ordre. Ce serait lui qui... Ron et le Colonel, l'un comme l'autre – et Anse aussi, d'une certaine manière –, avaient vécu toutes ces années dans l'expectative, suspendus dans une inaction exaspérante, à rêver d'un monde débarrassé des Entités mais sans jamais se décider, pour une raison ou une autre, à donner l'ordre de lancer une contre-attaque. Or c'était lui qui commandait à présent. C'était lui le Carmichael de l'époque, avait dit Ron. Devait-il lui aussi se résigner à vivre dans l'attente ? À subir éternellement le lent cycle des saisons sur cette montagne en attendant le moment idéal pour frapper ? Il n'y aurait jamais de moment idéal. Il fallait simplement qu'ils choisissent un moment, idéal ou pas, pour se mettre enfin à riposter aux envahisseurs.

Il n'y avait plus personne pour le retenir. C'était une pensée un peu affolante, certes, mais libératrice. La mort de Ron était comme le signal pour passer à l'action.

Il se surprit à se demander si ce n'était pas là une sorte de réaction excessive et pathologique au décès de son père.

Non, conclut Anson. Non. C'était simplement que l'heure était venue de frapper un grand coup.

Dans sa tête, ça recommençait à cogner. Ah, cette atroce pression, ce tambourinement à l'intérieur du crâne ! L'heure est arrivée, semblait-il dire. Ne temporisons plus. C'est le moment.

Maintenant.

Ou jamais.

Anson attendit deux semaines après l'enterrement.

Un beau matin lumineux et vivifiant, il entra d'un pas décidé dans la chambre des cartes. « Très bien, dit-il, en promenant son regard sur Steve, Charlie, Paul, Peggy et Mike. Je crois que le moment de démarrer la procédure est arrivé. J'envoie Tony à L.A. exécuter le Numéro Un. »

Personne ne protesta. Personne n'osa. C'était Anson qui avait la

main. Il affichait ce regard féroce qui lui venait lorsque quelque chose commençait à palpiter sous son crâne, l'irréfutable pulsion qui lui disait de se dépêcher de sauver la planète.

Là-bas, à L.A., ça marchait très fort pour Andy, ou du moins assez fort. Mickey Megabyte, rectifieur d'élite. C'était autre chose que de poireauter au ranch en écoutant bêler les moutons.

Il trouva un petit appartement au beau milieu de son territoire, juste en bas de Wilshire Avenue, et y passa les deux premiers jours à se demander comment les gens qui avaient besoin des services d'un rectifieur sauraient le trouver. Mais ils savaient. Il n'eut pas besoin de battre la campagne pour décrocher des contrats. La première semaine, il fit quatre rectifications, se coulant sans bavure dans le système pour effacer une suspension de permis de conduire au profit d'un homme qui habitait sur Coun-try Club Drive, annuler un énigmatique refus d'autorisation de mariage pour un couple de Koreatown, permettre à un homme à qui on avait arbitrairement interdit de sortir de Los Angeles d'aller voir sa famille au Nouveau-Mexique – les Entités étaient de plus en plus sévères dans le contrôle des déplacements, Dieu seul savait pourquoi, mais qui avait jamais pu comprendre les motifs des Entités ? – et faciliter une promotion et une augmentation de salaire pour un policier de la route du LACON qui entretenait deux familles à deux extrémités opposées de la ville.

Là, c'était peut-être pousser le bouchon un peu loin que de faire une fleur à un homme du LACON, mais le type s'était pointé chez Andy avec des références fournies par Mary Canary indiquant qu'on ne risquait rien à prendre ce contrat, et Andy se déclara partant. Et ça marcha. Comme pour les autres. Tout le monde paya dans les délais, Andy balança obligeamment et immédiatement sa commission sur le compte de la corporation et tout se passa pour le mieux.

La carrière de Mickey Megabyte, rectifieur, avait donc commencé. De l'argent facilement gagné sans trop se tuer à la tâche. Au bout d'un moment – il en était conscient –, lui viendrait l'envie de s'attaquer à quelque chose de plus motivant. Andy ne comptait pas passer sa vie ainsi, après tout. Son intention était d'accumuler des comptes bancaires un peu partout sur le continent et de s'écrire ensuite une autorisation de sortie pour se tirer de L.A. et visiter un peu le vaste monde.

Mais une surprise l'attendait après la quatrième rectification. Un des employés de Mary Canary débarqua pour lui dire. « T'aimes faire les choses un peu trop bien, pas vrai, même ?

— Quoi ?

— Personne t'a rien dit ? Tu peux pas réussir tes rectifs à tous les coups, bordel ! Si tu continues, tu vas forcément attirer l'attention des Entités, et c'est pas vraiment ce que tu cherches, non ? Ni ce qu'on

attends de toi. »

Andy avait du mal à comprendre. « Je dois écrire des rectifs foireux de temps en temps, c'est ça que tu veux dire ? Des rectifs qui aboutissent pas ?

— Exactement. Enfin, deux ou trois, quoi. Je sais, je sais qu'avec toi c'est une question d'honneur professionnel. T'as une réputation à maintenir et tu veux faire bonne impression. Ouais, mais tu fais trop bonne impression, tu vois ce que je veux dire ? T'as intérêt à piger. En plus, tu fais de l'ombre à tout le monde, parce que t'es le seul à faire un boulot parfait. Si ça commence à se savoir en ville, les clients vont rappliquer des autres quartiers et tu vois le problème. Alors, tu fais deux ou trois rectifs en bois de temps en temps ; tu laisses un client le bec dans l'eau, vu ? C'est pour ton bien. D'accord ? D'accord ? »

Dur, de s'entendre dire qu'il fallait éviter la perfection. C'était contraire à sa nature de saboter le boulot. Mais il faudrait qu'il allonge vite fait une ou deux rectifs merdiques, histoire de faire plaisir aux gusses de la corpo.

Au début de la deuxième semaine, une femme vint le trouver pour se faire muter à San Diego. Jolie, vingt-huit ou trente ans, elle bossait dans la section judiciaire du LACON, avait une raison quelconque pour changer de ville mais n'arrivait pas à trouver le piston nécessaire. Tessa, elle s'appelait. Des cheveux roux bouffants, des lèvres rouges et charnues, un sourire agréable, bien foutue avec ça. Sympa. Il avait toujours eu un faible pour les femmes plus âgées.

Andy n'était pas rassuré de voir tant de gens du LACON venir lui demander des rectifications. Mais cette femme avait elle aussi une lettre de recommandation en bonne et due forme.

Il commença à lui bidouiller sa rectif.

Puis il dit, en songeant aux cheveux roux, au corps superbe, à la semaine et demie qu'il venait de passer à dormir tout seul dans cette grande ville inconnue : « Vous savez, Tessa, j'ai une idée. Supposons que je concocte un transfert pour nous deux, pour la Floride, ou peut-être le Mexique. Ça serait pas mal, le Mexique, hein ? Cuernavaca, Acapulco, quelque part au soleil. » C'était une impulsion soudaine, incontrôlée. Et merde ! Qui ne risque rien n'a rien. « On pourrait se prendre des petites vacances sympas vous et moi, d'ac ? Et quand on rentrerait, vous iriez à San Diego, où dans la ville de votre choix, et... »

Andy vit tout de suite sa réaction ; elle n'était pas favorable.

« Je vous en prie », dit-elle d'une voix polaire, pincée. Elle avait laissé son aimable sourire au vestiaire et le fusillait carrément du regard. « On m'a dit que vous étiez un professionnel. Essayer de draguer les clientes n'est pas très professionnel.

— Excusez-moi. Il se peut que je me sois laissé un peu emporter.

— C'est San Diego que je veux, d'accord ? Et en solo, si ça ne vous gêne pas.

— D'accord, Tessa. D'accord. »

Elle continuait de le toiser d'un air sévère, comme s'il avait baissé son froc devant elle, ou pis encore. Soudain, la colère le saisit. Peut-être qu'il s'était effectivement laissé emporter, d'accord. Qu'il avait fait un écart, oui. Mais ça ne donnait pas le droit à cette nana de le regarder comme ça, hein ? Hein ? Il se sentait agressé d'avoir à affronter ce regard uniquement parce qu'il s'était un peu écarté du droit chemin.

Il était censé écrire deux ou trois rectifs qui n'aboutissaient pas, lui avait dit le type de chez Mary Canary. Il n'avait qu'à saloper son code un tout petit peu – une fois n'est pas coutume –, injecter une microdose d'erreur.

Très bien. Autant commencer par elle. Et merde. On verra bien. Il lui rédigea une autorisation de sortie pour San Diego. Et y inséra un tout petit bogue, vers la fin, qui foutait en l'air tout l'ensemble. Un bogue vraiment minuscule, même pas une ligne de code. Mais qui produirait l'effet voulu. Ça lui ferait les pieds, à cette grognasse. Il n'aimait pas que les gens le regardent comme ça.

Ce fut Mark, le fils aîné de Paul Carmichael, qui conduisit Tony à Los Angeles, en roulant vers l'est sur la petite route qui traversait Fillmore et Castaic jusqu'à l'endroit où elle rencontrait les vestiges de l'Interstate 5, puis plein sud ensuite. Steve Gannett avait conclu que l'emplacement le plus vraisemblable du sanctuaire du Numéro Un était le secteur nord-est de L.A., délimité par Hollywood Freeway au nord, Harbor Freeway à l'ouest, le Mur à l'est et Vernon Boulevard au sud.

À l'intérieur de cette zone, disait Steve, l'emplacement le plus probable se situait en plein dans l'ancien quartier des affaires du centre-ville. Il disposait de toutes sortes de chiffres basés sur les observations des vecteurs de déplacement des Entités, données qui prouvaient, au moins à sa satisfaction personnelle, qu'un certain immeuble à deux blocs au sud du vieux Civic Center était l'endroit recherché. Mark le déposa donc devant le Mur à la porte d'East Valley, là où Burbank jouxtait Glendale ; impossible de s'approcher davantage du centre-ville. Mark resterait là à attendre, des jours durant s'il le fallait, tandis que Tony entrerait dans la ville à pied et progresserait sans faiblir vers la zone désignée comme cible.

« Donne-moi un bip », dit Mark lorsque Tony sortit de la voiture.

Tony leva le bras avec un grand sourire.

« Bip, dit-il. Bip. Bip. Bip. Bip.

— C'est bon, dit Mark. T'es sur l'écran là où y faut. » Ils avaient placé dans l'avant-bras de Tony un implant avec localiseur incorporé

conçu par l'un des meilleurs spécialistes de San Francisco, qui s'était déplacé au ranch pour l'installer. Lisa Gannett l'avait programmé pour qu'il émette son signal directement dans le réseau téléphonique de la ville. Ils pourraient ainsi suivre Tony à la trace partout où il irait. Mark à partir de la voiture, Steve ou Lisa à partir du centre de communications du ranch. « Bon, dit Mark. T'es fin prêt, hein ?

— Bip », fit de nouveau Tony.

Puis il s'éloigna en direction du Mur.

Mark le regarda partir. Tony ne se retourna pas. Il s'approcha de la porte d'un pas rapide et décidé. Lorsqu'il y parvint, il passa son implant sur la borne de contrôle et lui fit lire le code d'accès que Lisa avait écrit pour lui.

La porte s'ouvrit. Tony entra dans Los Angeles. Il était minuit passé de quelques minutes. Son heure de gloire était enfin à sa portée.

Il était prêt. Plus que prêt : Tony était mûr.

Il portait dans son sac à dos un engin explosif miniaturisé, assez puissant pour dévaster une demi-douzaine de blocs. Tout ce qui lui restait à faire était de trouver l'immeuble où Steve croyait avoir localisé la cachette du Numéro Un, y poser la bombe, s'éloigner rapidement puis envoyer le signal, un train d'impulsions unique, apparemment dénué de sens, qui indiquerait à ceux du ranch qu'ils pouvaient faire exploser l'engin au moment de leur choix.

Khalid avait passé près de sept ans à le former en vue de cette opération, purgeant de la conscience de Tony tout ce qui avait pu y résider auparavant pour le remplacer par un tranquille dévouement à l'action brute et irréfléchie. Et tout le monde espérait que Tony était à présent complètement et correctement programmé. À Los Angeles, il s'acquitterait de ses tâches de la manière dont un balai ramasse les feuilles mortes dispersées sur un trottoir, sans porter plus d'attention à ce qui l'avait amené là ou aux conséquences d'une mission réussie que le balai n'en porte aux feuilles mortes ou au trottoir.

« Il est à l'intérieur du Mur, dit Mark sur son téléphone de voiture. Il avance. »

Ceux du ranch pouvaient le suivre aussi.

« Il est à l'intérieur du Mur, dit Steve en montrant le point jaune sur l'écran, puis le point rouge. Ça, c'est Mark, qui attend dans la bagnole juste à l'extérieur du Mur. Et ça, c'est Tony.

— Et maintenant, on attend, si j'ai bien compris, dit Anson. Mais est-ce que son esprit est suffisamment vide ? Je me demande si on peut aller là-bas, dans la gueule du loup, et coller une bombe sur un immeuble sans réfléchir du tout à ce qu'on est en train de faire. »

Steve leva les yeux de l'écran. « Tu sais ce que Khalid dirait dans ce cas-là ? "Tout est dans les mains d'Allah." »

— Exactement », approuva Anson.

Tony progressait lentement vers le centre dans l'obscurité de la ville, lentement, toujours plus au sud, longeant des fantômes d'autoroutes silencieuses, des immeubles de bureaux gigantesques et déserts, morts et obscurs, vestiges d'une époque qui semblait désormais préhistorique. L'ordinateur intégré à son avant-bras modulait de discrets signaux sonores. Steve le guidait depuis Santa Barbara ; il contrôlait sa progression sur l'écran et le faisait avancer de rue en rue comme le pion robotisé qu'il était devenu. Un son aigu lui disait de tourner à gauche. Un son grave, de tourner à droite. Finalement, il entendrait une série de trois sons aigus ; il devrait alors extraire le petit paquet de son sac à dos et le coller au mur de l'immeuble qui serait exactement en face de lui. Après quoi, il était censé s'éloigner en vitesse du site en revenant sur ses pas.

Ici, les rues étaient pratiquement désertes. De temps en temps, une voiture ; de temps en temps, un des chariots flottants des

Entités avec une ou deux silhouettes lumineuses debout à l'intérieur. Tony les regardait passer sans aucune curiosité. La curiosité était un luxe dont il avait depuis longtemps appris à se passer. Tourner à gauche à l'intersection. Oui. À droite à la prochaine. Maintenant, tout droit sur dix blocs jusqu'à ce que les monstrueux piliers d'une autoroute surélevée lui barrent le chemin. Steve, depuis sa lointaine montagne, le dirigea avec ses tonalités presque inaudibles vers un passage souterrain qui s'ouvrait sous les jambages éléphantesques de l'autoroute et le conduisit de l'autre côté. Toujours plus avant.

Mark, en faction dans la voiture à l'extérieur du Mur, suivait les bips émis par l'implant de Tony ; ils se traduisaient en taches lumineuses sur l'écran intégré au tableau de bord. Au ranch, Steve les suivait aussi. Anson se tenait à côté de lui et surveillait l'écran.

« Tu sais, dit Anson d'une voix enrouée, interrompant un long silence à quatre heures du matin, ça ne peut pas marcher.

— Quoi ? » Décontenancé, Steve leva les yeux du moniteur. La sueur ruisselait sur le visage d'Anson, lui donnant un aspect luisant et cireux. Ses yeux étaient exorbités. Des muscles se nouaient le long de sa mâchoire. Il avait vraiment un air très bizarre.

« Le problème, expliqua Anson, c'est que l'idée de base est fausse. Je m'en aperçois maintenant. C'est de la folie pure d'imaginer que nous pourrions démolir toute l'organisation extraterrestre rien qu'en éliminant l'Entité au sommet. Steve, j'ai envoyé Tony se faire tuer pour rien.

— Peut-être que tu devrais te reposer un peu. Pas besoin d'être deux pour surveiller l'écran.

— Steve, écoute-moi. Tout ça, c'est une erreur gigantesque.

— Pour l'amour du ciel, Anson ! T'as perdu la tête, ou quoi ? Tu as

soutenu le projet dès le début. Merde, c'est vraiment pas le moment de dire des trucs pareils ! De toute façon, Tony va s'en tirer.

— Vraiment ?

— Regarde : il progresse d'une manière très fluide, il a déjà dépassé le Civic Center, il se rapproche de l'immeuble où je pense que se trouve le Numéro Un, il fait du bon boulot, et pas le moindre signe d'une interception. Si les Entités savaient qu'il se balade avec une bombe aussi près que ça de la planque de leur Numéro Un, Elles l'auraient déjà coincé, hein ? Encore cinq minutes, et l'affaire est dans le sac. Et une fois que nous aurons tué le Numéro Un, Elles vont toutes déjanter sous le choc. Tu le sais, Anson. Leurs esprits sont tous interconnectés.

— Tu en es sûr ? Qu'est-ce qu'on en sait, au juste ? On ne sait même pas si le Numéro Un existe, pour commencer. S'il n'est pas dans cet immeuble, ça peut leur être égal que Tony soit armé ou non. Et même si le Numéro Un existe effectivement et qu'il soit précisément planqué là où tu dis, même si les Entités sont toutes télépathiquement interconnectées, comment pouvons-nous être sûrs de ce qui se passera si nous le tuons ? En dehors d'horribles représailles, bien entendu. Nous supposons qu'Elles vont toutes s'aplatir et pleurer une fois le Numéro Un éliminé. Et si ça ne se passe pas comme ça ? »

Brusquement angoissé, Steve se passa la main dans ce qui lui restait de cheveux. Son cousin était apparemment en train de piquer une crise juste sous ses yeux.

« T'arrêtes un peu, Anson ? C'est trop tard pour débiter des conneries pareilles au point où on en est.

— Mais c'est peut-être pas des conneries ! J'ai soudain l'impression qu'emporté par ma putain d'impatience de frapper un grand coup, j'ai fait quelque chose de très, très stupide. Que mon père et mon grand-père ont eu l'intelligence de ne pas tenter... Rappelle-le, Steve.

— Hein ?

— Sors-le de là.

— Nom de Dieu, Anson, mais il est déjà pratiquement sur les lieux. Une rue avant, on dirait. Peut-être moins que ça.

— Je m'en fous. Fais-lui faire demi-tour. C'est un ordre. » Steve montra l'écran. « Il a déjà fait demi-tour. Tu vois ces points qui clignotent ? Il est en train de signaler qu'il a placé l'explosif. Il s'éloigne de la zone dangereuse. Donc, c'est parti. Je vais pouvoir mettre à feu dans cinq minutes environ. Ça serait con de ne pas le faire, maintenant que la bombe est posée. » Anson ne répondit pas. Il se mit à se masser les tempes, la tête entre les mains.

« Très bien, dit-il avec une évidente mauvaise grâce. Tu mets à feu. »

Tony entendit le bruit s'élever derrière lui, d'abord un sorte de

sifflement bizarre, puis un choc amorti, puis la première partie de la déflagration, puis le reste, un bruit assourdissant, douloureux pour les tympans. Il en eut des picotements dans les oreilles. Il sentit passer sur lui le souffle d'une brise torride. Pressa le pas. Il avait dû y avoir une explosion, se dit-il. Oui. Une explosion, certainement. Il y avait eu une explosion là-bas. Et maintenant, il fallait qu'il retourne au Mur, passe la porte, retrouve Mark et regagne le ranch. Oui.

Mais brusquement, des silhouettes se dressèrent en travers de son chemin. Trois, quatre, cinq humains en uniforme gris du LACON. Ils semblaient avoir jailli du trottoir devant lui, comme s'ils le suivaient depuis le début et attendaient le moment propice pour se manifester.

« Monsieur ? dit l'un d'entre eux avec une politesse excessive. Puis-je contrôler votre identité, monsieur ? »

« Il est sorti de l'écran, dit Mark depuis sa voiture. Je ne sais pas ce qui s'est passé.

— La bombe a explosé, n'est-ce pas ? demanda Steve.

— Absolument. Je l'ai entendue ici.

— Il est sorti de mon écran aussi. Se pourrait-il qu'il ait été touché par l'explosion ?

— J'avais l'impression qu'il était déjà à bonne distance du site quand la bombe a explosé, dit Mark.

— Moi aussi. Mais où...

— Attends, Steve. Un chariot des Entités est en train de passer. Y en a trois dedans.

— Qui présentent des signes d'effolement, de choc ?

— Absolument normales. Je crois que je ferais mieux de partir d'ici. »

Steve regarda Anson. « Tu entends ?

— Oui.

— Des Entités passent dans un chariot. Aucune trace d'un comportement anormal. Je crois que le site que nous avons fait sauter n'était peut-être pas le bon.

Anson opina d'un geste las. « Et Tony ?

— Sorti de l'écran. Allah seul sait où il est. »

Dans les trois jours qui suivirent celui où Andy avait rédigé la rectification sabotée pour la rousse aux cheveux flous, il en composa trois de correctes pour d'autres personnes en butte à divers ennuis. Il s'imaginait que c'était là la proportion idéale pour faire plaisir à la corporation : une rectif en bois pour cinq ou six de correctes.

Il se demanda ce qui était arrivé à la cliente lorsqu'elle s'était pointée devant le Mur et avait montré son autorisation de sortie superchouette, celle qu'il lui avait rédigée pour transférer son domicile à San Diego. Le contrôleur d'accès n'avait pas dû être d'accord. Et ensuite ? Direction le camp de travail pour tentative d'utilisation

d'une autorisation falsifiée. Très vraisemblablement. Dommage, Tessa. Mais les rectifieurs n'offraient pas de garanties. C'était très clair dès le départ. Si on engageait un pro, il fallait comprendre qu'il y avait certains risques, pour soi-même comme pour l'homme de l'art. Et ce n'était pas comme si le client disposait d'un quelconque recours. On ne pouvait pas payer un zigue pour faire des trucs illégaux à votre intention et se plaindre ensuite de la qualité du travail. Les rectifieurs ne remboursaient pas les clients mécontents.

Pauvre Mlle Tessa, songea-t-il. Pauvre, pauvre Tessa. Il l'évacua de son esprit. Chacun ses problèmes. Elle n'était qu'un contrat qui n'avait pas abouti.

Peu après l'épisode Tessa, Andy décréta qu'il était grand temps de commencer à se gratter un petit pécule sur le dos de ses patrons. Mary Canary et sa bande n'avaient pas vraiment besoin de lui écrémer ses bénéfices à ce point. Il en mettrait un peu à gauche, ni vu ni connu, et ça pourrait faire une somme rondelette. Sauf que bientôt certains indices lui firent comprendre que les autres étaient peut-être en train de l'espionner, histoire de vérifier ses comptes. De la routine ? Ou se doutaient-ils de quelque chose ? Il n'en savait rien. Il rédigea donc une mignonne procédure d'effacement qui les laisserait dans l'ignorance. Mais il décréta également qu'il en avait sa claque de Los Angeles. Il n'aimait guère la ville. C'était peut-être le moment d'aller voir ailleurs, qui sait ? Phoenix ? La Nouvelle-Orléans ? Acapulco ?

Un endroit où il faisait chaud, en tout cas. Andy n'avait jamais aimé le froid.

Au ranch, Anson attendait un signe lui prouvant que l'explosion de Los Angeles avait été suivie d'effets.

Quelle sorte de représailles y aurait-il – arrestations, rafles, épidémies, perturbations de la fourniture du courant électrique ? – et quand se produiraient-elles ? Les Entités allaient certainement envoyer à l'humanité un message lui signifiant qu'il était inacceptable de faire exploser des bombes au milieu d'une de leurs capitales terrestres.

Il n'y avait apparemment pas de représailles.

Anson les attendit pendant une semaine. Pendant des semaines.

Mais rien ne se produisit. Le monde continua de tourner comme avant. Tony ne réapparut pas ni ne put être retrouvé par l'intermédiaire du Réseau ; ce n'était pas une surprise. À part ça, tout était normal.

Il lui était presque insupportable de penser à Tony. Des vagues de culpabilité nauséuses déferlaient sur lui, lui donnaient le vertige et le faisaient chanceler chaque fois qu'il s'autorisait à s'attarder sur le destin probable de son frère.

Anson ne pouvait comprendre comment il avait pu agir sur la foi de si maigres informations – ou comment il avait pu si froidement

laisser son frère aller à la mort. « J'aurais dû y aller moi-même, répétait-il à qui voulait l'entendre. Je n'aurais jamais dû le laisser prendre ce risque.

— Les Entités ne t'auraient pas laissé approcher à moins de quinze bornes du Numéro Un, lui disait Steve. Tu aurais diffusé tes intentions tout le long du chemin. »

Et Khalid : « Tu n'aurais jamais pu y arriver, Anson. C'est Tony qui devait partir. Pas toi. Jamais de la vie. »

Peu à peu, Anson finit par reconnaître la justesse de ce jugement, mais pas avant que sa morosité ait atteint une telle profondeur dans le découragement que Steve, Mike et Cassandra envisagèrent sérieusement de le surveiller au cas où il aurait des velléités de suicide. On n'en arriva jamais là, mais le nuage noir qui s'était posé sur Anson n'avait pas l'air près de se dissiper.

Pourquoi n'y avait-il pas eu de réaction à l'attentat ? Quelles étaient les intentions des Entités ? L'énigme restait entière. Anson ne trouvait pas de réponse à ces questions.

C'était presque comme si Elles se moquaient de lui en refusant de riposter. Comme si elles lui disaient : Nous savons ce que tu as essayé de faire, mais nous nous en fichons. Nous n'avons rien à craindre d'insectes de ton espèce. Nous sommes trop supérieures à toi pour éprouver ne serait-ce que de la colère. Nous sommes tout et tu n'es rien.

Ou peut-être que non. Peut-être que ce n'était pas du tout comme ça.

Le trait essentiel des extraterrestres, se remémora Anson, c'est qu'ils ne sont pas de ce monde. Tout ce que nous pouvons penser à leur sujet est faux. Nous ne les comprendrons jamais. Jamais. Jamais. Jamais.

Jamais.

DANS CINQUANTE-DEUX ANS D'ICI

« Clé seize, Résidence Omicron Kappa, aleph moins un », annonça Andy au logiciel de service à la porte d'Alhambra du Mur de Los Angeles.

En général, il ne s'attendait pas à ce qu'un logiciel ait des soupçons. Celui-ci n'était même pas très intelligent. Il y avait des biopuces de première bourre derrière – il les sentait s'agiter et palpiter sous le flux d'électrons – mais le logiciel lui-même était de la daube. Configuration typique des contrôleurs d'accès, songea

Andy.

Il attendit que les picosecondes finissent de s'égrener.

« Identité, s'il vous plaît, énonça le contrôleur d'une voix heurtée de robot décalée d'un bon siècle.

— John Doe. Bêta Pi Upsilon 104324X. »

Il tendit le poignet. Un instant encore pour la vérification de l'implant. Tic, tic, tic. Confirmation ! Andy avait une fois de plus roulé un contrôle. La porte s'ouvrit. Il entra à pied dans Los Angeles.

Simple comme Bêta Pi.

Il avait oublié à quel point le Mur qui ceinturait Los Angeles était vaste. Chaque grande ville avait son mur, mais celui-ci était spécial : trente, voire cinquante mètres d'épaisseur, facile. Ses portes étaient de vrais tunnels. La masse totale de l'ouvrage était colossale. L'énergie humaine employée à sa construction -au muscle et de la sueur, de la sueur et du muscle – avait dû être phénoménale. Surtout si on considérait qu'il faisait le tour complet du bassin de Los Angeles – il s'élançait de la vallée de San Gabriel à celle de San Fernando, puis franchissait les montagnes pour descendre jusqu'à la côte et bouclait la boucle en passant par Long Beach – et s'élevait à presque vingt mètres de haut pour s'enfoncer d'autant dans le sol sur toute cette circonférence. Un mur de cette taille, ça donnait à réfléchir : toute cette sueur, toute cette peine, tout ce labeur. Pas les siens, bien sûr, mais tout de même...

À quoi servaient tous ces murs ?

À nous rappeler, songeait Andy, que nous sommes tous des esclaves à présent. Impossible d'oublier ces murs. Impossible de faire comme s'ils n'existaient pas. Nous vous avons forcés à les construire, ne l'oubliez jamais. Tel était le message.

Juste derrière le Mur, Andy aperçut quelques Entités en train de se promener dans la rue. Préoccupées comme d'habitude par leurs énigmatiques affaires, elles ne prêtaient aucune attention aux humains alentour. C'étaient des spécimens de la caste supérieure, le top niveau des monstres, avec des taches lumineuses orange sur les flancs. Andy les regarda passer à distance respectable. Il savait que les créatures avaient le chic pour cueillir les humains avec leurs interminables langues élastiques, comme un caméléon attrape une mouche, et les laisser pendre dans le vide tandis qu'ils les examinaient avec leurs yeux jaunes larges comme des soucoupes. Là-haut, au ranch, la vieille Cindy racontait qu'elle avait été kidnappée ainsi le tout premier jour de la Conquête.

Andy n'avait pas tellement envie de faire l'expérience. On n'était pas maltraité, apparemment, mais de quoi on a l'air quand on pendouille dans le vide à la merci d'un machin qui ressemble à un calmar violet de cinq mètres de haut dressé sur les bouts de ses tentacules ?

Son objectif prioritaire une fois entré dans la ville était de se trouver une voiture. Il était arrivé ce matin de l'Arizona dans une assez bonne Buick d'un modèle récent, puissante et élégante, qu'il avait trouvée à Tucson, mais elle devait être recherchée partout à présent, et il lui avait semblé risqué d'essayer de lui faire franchir le Mur. C'était donc à grand regret qu'il l'avait abandonnée dans un parking à l'extérieur et était entré à pied.

Sur Valley Boulevard, à environ deux blocs du Mur, il repéra une Toshiba Eldorado récente qui lui fit une très bonne impression. Il se syntonisa sur la fréquence de sa serrure, se coula à l'intérieur et mit environ quatre-vingt-dix secondes pour reprogrammer ses automatismes à l'aune de ses indicateurs métaboliques personnels. La propriétaire précédente devait être grosse comme un hippopotame et probablement diabétique : son indice de glycogène était extravagant et ses phosphines en plein délire. « Pershing Square », dit-il à la voiture.

Elle avait une bonne capacité, dans les 90 méga-octets. Elle vira immédiatement vers le sud, trouva la vieille autoroute et fila en direction du centre-ville. Andy comptait s'installer dans le quartier des affaires, allonger deux ou trois rectifs vite fait, histoire de ne pas perdre la main, se trouver une chambre d'hôtel, un restau et peut-être louer les services d'une accompagnatrice. Et aviser ensuite : rester à L.A. une ou deux semaines, pas plus. Ensuite prendre la tangente et filer jusqu'à Hawaï peut-être. Ou descendre en Amérique du Sud. En attendant, L.A. n'était pas si mal que ça en cette époque de l'année. On était en plein hiver, certes, mais l'hiver à Los Angeles c'était de la rigolade, avec ce soleil doré et ces brises tièdes qui descendaient des

canyons. Andy était heureux de se retrouver enfin dans la métropole, du moins pour quelque temps après cinq ans de bourlingue d'un bled à l'autre.

À trois ou quatre kilomètres à l'est du grand échangeur du centre-ville, un bouchon commença à se former. Peut-être un accident, ou un barrage. Il ne le saurait qu'une fois là-bas. Il ordonna donc à la Toshiba de quitter l'autoroute.

Se faufiler à travers les barrages n'était pas toujours très rassurant et exigeait de bosser sérieusement, même quand les circonstances étaient favorables. Andy préférait éviter ça. Il savait qu'il pouvait probablement rouler n'importe quel type de logiciel de contrôle et certainement n'importe quel flic humain, mais à quoi bon se compliquer l'existence ?

Après un peu de slalom dans la direction générale des IGH du centre-ville, il demanda à la voiture de lui indiquer où il se trouvait.

L'écran s'alluma. Alameda, près de Banning. Juste à la périphérie du centre-ville, apparemment. Il se fit déposer sur Spring Street, à deux blocs de Pershing Square.

« Tu me récupères à 18 h 30, dit-il à la Toshiba. Au coin de... voyons... de la Sixième et de Hill Street. »

La voiture alla se garer et il se dirigea vers Pershing Square pour fourguer quelques rectifs.

Andy n'avait pas l'intention de contacter l'organisation de Mary Canary. Les collègues n'allaient pas l'accueillir à bras ouverts, et de toute façon, il ne comptait pas rester très longtemps en ville, pas assez pour qu'ils puissent le repérer, alors pourquoi partager les bénéfices avec eux ? Il serait parti avant même qu'ils soient au courant de sa présence ici.

Quoi qu'il en soit, il n'avait pas besoin de leur aide. Un bon rectifieur indépendant n'avait aucun mal à dégoter des clients. Rien qu'au regard, on comprenait qu'ils étaient en manque : on y voyait une colère rentrée, un ressentiment prêt à se déchaîner après toutes les misères qu'avait pu leur faire une bureaucratie bornée et indifférente contrôlée par les Entités. Et puis autre chose – un je-ne-sais-quoi d'impalpable, le vague sentiment d'avoir conservé une ou deux onces d'intégrité – qui annonçait illico le client potentiel, c'est-à-dire un individu prêt à risquer gros pour regagner un minimum de liberté. Andy en trouva un en moins d'un quart d'heure.

C'était le type surfeur sur le retour, torse de lutteur et tignasse décolorée. Le surf, activité jadis très en vogue sur la côte, avait pratiquement disparu. Les Entités l'interdisaient depuis dix, quinze ans : Elles avaient tendu leurs seines à plancton tout au long du rivage, de Santa Barbara à San Diego, pour pomper les nutriments marins qui semblaient être leur principale nourriture, et le premier

beach boy qui aurait eu l'idée d'aller taquiner les vagues dans ces parages aurait été avalé tout cru en moins de deux.

Mais ce mec avait dû être cadreur dans sa spécialité. À la manière dont il traversait le parc en faisant de petits mouvements pour garder l'équilibre, comme s'il avait besoin de compenser les irrégularités de la rotation terrestre, on voyait facilement quel athlète il avait dû être. Il s'assit à côté d'Andy et attaqua son déjeuner. Des avant-bras épais, des mains noueuses. Un travailleur affecté au Mur, très vraisemblablement. Des crispations dans les muscles de ses joues : la colère qui frémissait en permanence juste au-dessous du point d'ébullition.

Andy réussit à le faire parler au bout d'un moment. Surfeur, oui. Quarante ans au bas mot, et paumé dans son glorieux passé. Il se mit à évoquer avec force soupirs les plages légendaires où les vagues étaient de vrais tubes qui n'arrêtaient pas de déferler.

« Trestle Beach, murmura-t-il. C'est au nord de San Onofre. On était obligé de traverser en douce Camp Pendleton, la vieille base d'entraînement du LACON. Des fois, les gardes du LACON ouvraient le feu, juste des coups de semonce. Ou alors Hollister Ranch, du côté de Santa Barbara. » Ses yeux bleus commencèrent à s'embuer. « Huntington Beach. Oxnard. Je suis allé partout, mec, dit-il en pliant ses énormes doigts. Et maintenant toute la côte appartient à ces putains d'Entités. Incroyable, non ? C'est à Elles. Et moi, j'ai repiqué au truc et je vais encore bosser au Mur sept jours sur sept pendant dix ans de plus.

— Dix ans ? releva Andy. C'est pas de la tarte.

— Tu connais des gens pour qui c'est de la tarte ?

— Y en a. Ils achètent leur liberté.

— Ouais. Évidemment.

— Ça se fait, tu sais. »

Le surfeur lui décocha un regard méfiant. Normal, songea Andy. On pouvait toujours tomber sur un quisling. Il y avait des mouchards et des collabos partout. Une foule de gens adoraient bosser pour les Entités.

« Ça se fait ? demanda le surfeur.

— Ce n'est qu'une question d'argent.

— À condition de trouver un rectifieur.

— C'est ça.

— À qui on puisse faire confiance. »

Andy haussa les épaules. « Il y a de tout chez les rectifieurs. T'es obligé d'y aller au feeling, mec.

— Ouais... »

Un ange passa et le surfeur reprit : « J'ai entendu parler d'un type qui s'est payé une rectif de trois ans avec passage du Mur en prime. Il

est monté dans le nord, s'est embarqué sur un chalutier de krill et s'est retrouvé de l'autre côté de l'Australie, sur la Grande Barrière... Personne va jamais le retrouver là-bas. Il est sorti du système. De ce système de merde. Combien ça lui a coûté, à ton avis ?

— Dans les vingt mille.

— Hé ! pas mal deviné !

— J'ai pas deviné.

— Ah bon ? » Nouveau regard méfiant. « T'as pas l'air d'être du coin.

— Exact. Je suis de passage.

— Alors, c'est toujours le tarif ? Vingt mille ?

— Je peux pas t'avoir un chalutier de krill. Faudra te débrouiller tout seul une fois que tu seras dehors.

— Vingt mille rien que pour passer le Mur ?

— Avec une exemption de corvée de sept ans.

— J'en ai ramassé pour dix ans.

— Je peux pas t'enlever dix ans. Ça sort de la configuration, tu piges ? Si j'essayais de t'effacer dix ans, ça se remarquerait trop. Mais sept, ça irait. Tu leur en devrais encore trois à la fin de l'exemption, mais tu pourrais faire tellement de chemin en sept ans qu'on te retrouverait jamais. Et merde, tu pourrais aller en Australie à la nage avec un délai pareil. T'arrives peinard au large de Sidney, et pas de seines à plancton en vue.

— Putain, t'en connais un rayon.

— C'est mon boulot. Tu veux que je te fasse une vérif de solvabilité ?

— Je vau dix-sept mille cinq cents dollars. Quinze cents d'effectif, le reste en nantissement. Qu'est-ce que j'aurai pour dix-sept mille cinq cents ?

— Ce que j'ai dit. La sortie et sept ans d'exemption.

— C'est un prix d'ami, alors ?

— Faut bien s'arranger. T'as un implant ?

— Ouais.

— D'ac. Donne-moi ton poignet. Et te fais pas de mouron. Pour l'instant, c'est une simple lecture. »

Andy régla l'implant du surfeur et y connecta le sien. Le surfeur avait quinze cents dollars sur son compte et un nantissement évalué à seize mille, exactement comme il le prétendait. Ils s'observèrent attentivement. C'était une transaction hautement illégale. Le surfeur n'avait aucun moyen de savoir si Andy était ou non un quisling, et vice versa.

« Tu peux faire ça ici, dans le parc ? demanda le surfeur.

— Évidemment. Laisse-toi aller, ferme les yeux, fais comme si tu roupillais au soleil. Voilà le topo : je prends tout de suite mille dollars

sur tes disponibilités immédiates, et tu m'en vires cinq mille sur tes placements, à titre d'engagement réciproque. Une fois que tu auras passé le Mur, je prends les cinq cents dollars qui restent sur ton compte et cinq mille des autres pour l'exemption de corvée. Tu payes le reste à raison de trois mille par an plus les intérêts, où que tu sois, par virements trimestriels. Je programme le tout, y compris les bips de rappel à chaque échéance. Oublie pas que c'est à toi de prendre tes dispositions pour tes déplacements. Je peux faire des rectifs et des passages de mur mais je suis pas une connerie d'agence de voyages. Ça marche ? »

Le surfeur inclina la tête en arrière et ferma les yeux. « Vas-y », dit-il.

Ce n'était plus qu'une question de doigté, du travail de routine. Andy récupéra tous les codes d'identification de son client, les transféra dans l'ordinateur central et trouva le dossier approprié. L'homme semblait réel, ni plus ni moins que ce qu'il avait prétendu. Sûr qu'il avait décroché le gros lot avec ses dix ans de corvée sur le Mur. Andy lui rédigea une rectif pour les sept premières années. Puis il lui donna un sauf-conduit pour passer le Mur, ce qui impliquait de le mettre dans une nouvelle catégorie professionnelle : programmeur troisième classe. Le gusse ne pensait pas comme un programmeur et n'en avait pas davantage l'apparence, mais le logiciel du Mur ne s'en apercevrait pas.

Les manoeuvres d'Andy avaient fait du surfeur un membre de l'élite humaine, du nombre relativement réduit de ceux et celles qui étaient libres de circuler entre les cités emmurées comme bon leur semblait. En échange de ces menus services, Andy bascula toutes les économies de son client sur divers comptes, une partie immédiatement, une partie à tempérament, comme convenu. Le surfeur ne valait plus un centime, mais il était libre. Pas une si mauvaise affaire, non ?

Et c'était une rectification tout ce qu'il y avait de valable. Andy n'avait pas l'intention d'écrire des rectifs bidons pendant son séjour à L.A. La corpo exigeait peut-être de ses membres qu'ils en pondent une de temps en temps, mais Andy ne travaillait plus avec la corpo. Il avait beau comprendre la nécessité de saboter une rectif quand on devait travailler sur le même territoire pendant une période tant soit peu prolongée, l'idée lui avait toujours déplu. C'était une atteinte à sa fierté professionnelle. De toute façon, il n'avait pas l'intention de moisir en ville assez longtemps pour que quiconque – les Entités, les pantins humains à leur botte ou la corporation elle-même – soit indûment troublé par la perfection avec laquelle il exerçait son métier.

Le client suivant fut une cliente. Une minuscule Nippo-Américaine, comme on se les imagine : menue, fragile, une vraie poupée.

Secouée de sanglots à la couper en deux tandis qu'un homme plus âgé, cheveux gris, costume bleu élimé – son grand-père, peut-être

— tentait de la réconforter. Pleurer en public, voilà qui indiquait à coup sûr un gros problème avec les Entités.

« Je peux peut-être vous aider », proposa-t-il.

Ils étaient tous deux tellement désespérés qu'ils ne prirent même pas la peine de se méfier.

Le vieux était le beau-père, pas le grand-père. Le mari était mort, tué par des cambrioleurs l'année précédente. Il y avait deux enfants en bas âge. Elle venait de recevoir sa dernière notification de corvée. Elle avait eu peur qu'on ne l'envoie travailler au Mur, ce qui, évidemment, n'avait guère de chances de se produire : les affectations étaient certes plutôt imprévisibles mais rarement irrationnelles ; et puis comment un petit bout de femme de quarante-cinq kilos aurait pu coltiner des blocs de pierre ?

Le beau-père, lui, avait des amis dans le coup qui avaient réussi à faire apparaître le codage caché sur sa convocation. Les ordinateurs ne l'avaient pas envoyée au Mur, non. Ils l'avaient envoyée dans la Zone Cinq. Mauvaise nouvelle. Et pis encore, ils l'avaient classée T.D.R.

« Mieux aurait valu le Mur, dit le vieillard. On aurait tout de suite vu qu'elle n'était pas assez solide pour les travaux de force et on lui aurait trouvé autre chose, quelque chose dans ses cordes. Mais la Zone Cinq ! Personne n'en est jamais revenu.

— Quoi ? vous savez ce qu'est la Zone Cinq ? s'étonna Andy.

— Le site des expériences médicales. Et ce sigle, là, T.D.R., je sais ce que ça signifie aussi. »

La jeune femme se remit à bramer. Andy ne pouvait pas lui en vouloir. T.D.R. signifiait « Tests de Résistance ». S'il avait bien compris le principe de ces T.D.R., ce programme était lié au besoin qu'avaient les Entités de savoir de quelle quantité de travail physique les humains étaient capables. La seule méthode fiable pour y parvenir était de faire subir des tests d'endurance à un échantillon de la population.

« Je vais mourir, pleurnichait la femme. Et mes petits ! Mes pauvres petits !

— Vous savez ce qu'est un rectifieur ? » demanda Andy au beau-père.

Question qui produisit une réaction d'excitation immédiate : hyperventilation, dilatation des pupilles, vigoureux hochement de tête. Puis l'excitation retomba tout aussi vite, remplacée par la consternation, l'impuissance, le désespoir.

« Ce sont tous des escrocs, dit l'homme.

— Pas tous.

— Comment savoir ? Ils vous prennent votre argent sans rien vous donner en échange.

— Vous savez que ce n'est pas vrai. Des fois, ça ne marche pas, d'accord. Ce n'est pas une science exacte. Mais tout le monde connaît des cas de rectifications réussies.

— Peut-être, peut-être, dit le vieillard tandis que la femme sanglotait doucement. Vous connaissez quelqu'un ?

— Pour trois mille dollars, annonça tranquillement Andy, je peux lui faire sauter les T.D.R. Pour cinq mille de plus, je peux lui rédiger une exemption de corvée valable jusqu'à ce que ses enfants soient au lycée. »

Il se demanda pourquoi il se laissait attendrir à ce point. Il leur faisait un rabais de cinquante pour cent sans même avoir procédé à une vérification de solvabilité. Et si le beau-père était milliardaire ? Mais non, car dans ce cas il se serait débrouillé depuis belle lurette pour obtenir une rectif à sa bru au lieu de rester planté là à pleurnicher sur Pershing Square.

L'ancêtre fit peser sur lui un long regard investigateur. Une vieille roublardise paysanne se réveillait en lui.

« Comment pouvons-nous avoir l'assurance que vous ferez ce que vous promettez ? » demanda-t-il.

Andy aurait pu lui dire qu'il était le roi des rectifieurs, le meilleur de tous, un bidouilleur de génie doté de pouvoirs quasi magiques. Qui pouvait s'introduire en douce dans n'importe quel réseau télématique et le faire danser sur sa musique. Ce qui n'aurait été que la stricte vérité. Mais il se contenta de déclarer que c'était à lui de se décider ; il ne pouvait lui offrir ni déclaration sous serment ni garantie, il se trouvait simplement qu'il était disponible si on avait besoin de ses services et ça ne lui ferait ni chaud ni froid si la jeune dame préférait garder sa convoc pour les T.D.R.

Ils s'éloignèrent et s'entretenirent deux ou trois minutes. Lorsqu'ils revinrent, le vieillard retroussa sa manche sans un mot et présenta son implant. Andy fit apparaître le solde de son compte : dans les trente mille dollars, pas mal du tout. Il en vira huit sur ses divers comptes, une moitié à Seattle, l'autre à Honolulu. Puis il prit le poignet de la jeune femme, gros comme deux de ses doigts, entra dans son implant et lui rédigea la rectification qui lui sauvait la vie.

« Allez, dit-il. Rentrez chez vous. Vos gosses attendent leur repas de midi. »

Les yeux de la femme brillaient. « Comment pourrais-je vous remercier...

— J'ai déjà encaissé mes honoraires. Partez. Si jamais vous me revoyez, faites comme si vous me connaissiez pas.

— Ça va marcher ? s'enquit le vieillard.

— Vous dites que vous avez des amis qui s'y connaissent. Attendez sept jours, puis dites à la banque de données que Madame a perdu sa

convocation. Quand vous recevrez la nouvelle, demandez à vos copains de vous la décoder. Vous verrez. Tout ira bien. »

L'homme ne semblait pas convaincu. Andy soupçonna qu'il était quasi sûr d'avoir été escroqué d'un quart de ses économies. La haine était par trop visible dans ses yeux. Mais dans une semaine il s'apercevrait qu'Andy avait effectivement sauvé la vie de sa belle-fille et il se précipiterait à Pershing Square pour lui dire à quel point il regrettait d'avoir eu une si mauvaise opinion de lui. Sauf qu'à ce moment-là, Andy comptait bien être ailleurs, loin de L.A.

Ils quittèrent le parc par le côté est en traînant les pieds, s'arrêtant une ou deux fois pour regarder Andy par-dessus leur épaule comme s'ils croyaient qu'il allait les changer en statues de sel dès qu'ils auraient le dos tourné. Puis ils disparurent.

En un rien de temps, Andy avait gagné de quoi financer sa semaine à L.A. Il n'en continua pas moins à traîner dans le parc dans l'espoir d'un petit supplément. Ce qui se révéla une erreur.

Le client suivant était le parfait Homme invisible, le genre de petit bonhomme que l'on ne remarque jamais dans une foule, gris muraille, le cheveu rare, le sourire fadasse de ces gens qui ont toujours l'air de s'excuser. Mais il y avait une vague lueur dans ses yeux. Andy et lui entrèrent en conversation, et très vite, ils rivalisèrent d'adresse pour s'extorquer mutuellement des renseignements. Il informa Andy qu'il était de Silver Lake. Ce qui ne disait pas grand-chose à Andy. Lui raconta qu'il était descendu en ville pour voir quelqu'un dans le grand immeuble du LACON sur Figueroa Street. D'accord : probablement pour une réclamation. Andy flaira un contrat.

Le petit homme gris voulut ensuite savoir d'où Andy était originaire – Santa Monica, L.A. Ouest ? Andy se demanda si les gens avaient un autre accent à l'autre bout de la ville. « Je suis un éternel voyageur, dit-il. J'ai horreur de prendre racine. » Vrai. « Je suis arrivé de l'Utah hier soir. Avant, j'étais dans le Wyoming. » Faux dans les deux cas. « Peut-être que je vais pousser jusqu'à New York. »

Le petit bonhomme regarda Andy comme s'il avait annoncé qu'il se préparait à aller sur Jupiter.

Mais il savait maintenant qu'à défaut de détenir un passe-muraille, Andy disposait d'un moyen quelconque d'en obtenir un quand il voulait ou, à tout le moins, ne voyait pas d'inconvénient à le prétendre ouvertement. Autrement dit, il signalait qu'il n'était pas comme tout le monde. Et c'était manifestement là-dessus que l'autre cherchait à s'informer.

En un rien de temps ils furent dans le vif du sujet. Le petit homme gris expliqua qu'il avait reçu sa nouvelle affectation : six ans à la station d'assèchement des marais salants dans les environs de Mono Lake. Très, très mauvaise nouvelle. Andy avait entendu dire qu'on y

tombait comme des mouches. Ce que l'autre voulait, évidemment, c'était une affectation moins éprouvante, genre Service d'entretien, et il fallait que ce soit à l'intérieur des murs, de préférence dans un des quartiers proches de l'océan, où l'air était frais et pur.

« Pas de problème, je peux vous arranger ça. » Andy indiqua un prix que l'autre accepta sans sourciller. « Votre poignet, s'il vous plaît. »

Gris-muraille lui tendit la main droite, la paume vers le haut. Le port d'accès à son implant était une plaque jaune pâle, montée à l'endroit habituel mais plus ronde que le modèle courant et d'une texture légèrement plus lisse. Andy n'attachait pas grande importance à ce détail. Comme il l'avait déjà fait tant de fois, il plaqua son bras contre celui de l'autre, poignet contre poignet, accès contre accès.

Leurs biordinateurs entrèrent en contact. À cet instant, le petit bonhomme s'abattit sur lui comme un ouragan et Andy comprit illico, à la force du signal qu'il encaissait, qu'il avait affaire à un individu d'exception et risquait de passer un sale quart d'heure ; bref, qu'il s'était fait pigeonner. Ce minable pâlichon n'avait pas du tout cherché à se payer une rectif. Ce qu'il cherchait, c'était un duel de données. Derrière le sourire passe-partout se cachait Jo Les-gros-bras, prêt à montrer quelques-uns de ses tours au pied-tendre fraîchement débarqué en ville. Il y avait très, très longtemps qu'Andy n'avait pas été impliqué dans une affaire de ce genre. Le duel, c'était un truc d'ados. Mais lorsqu'Andy le pratiquait, aucun bidouilleur n'avait jamais pu le battre en combat singulier. Pas une seule fois. Ce serait pareil pour celui-ci. Andy le plaignit, mais modérément.

Il balança à Andy un paquet de données rapides, bizarroïdes, mais pas trop, histoire de trouver les paramètres de son adversaire. Andy le saisit au vol, le stocka, bloqua le type avec une interruption de programme et reprit l'initiative dans le dialogue. À lui de le tester à son tour. Il voulait que l'autre commence à comprendre à qui il avait affaire.

Mais juste au moment où Andy entamait l'exécution de sa procédure, l'autre lui colla une interruption. À lui ! Voilà qui était nouveau. Andy le considéra avec un certain respect.

Normalement, n'importe quel bidouilleur, d'où qu'il soit, aurait reconnu le signal d'Andy dans les trente premières secondes et cela aurait suffi à mettre fin à l'échange. Il aurait su que ça ne valait pas la peine d'insister. Mais celui-ci... Ou il n'avait pas réussi à identifier Andy, ou il s'en fichait, et il avait donc repris l'initiative en plaçant son interruption. Andy trouva ça stupéfiant. Et ce que le petit bonhomme commençait à lui balancer ne l'était pas moins.

Il se mit au boulot sans hésiter et tenta énergiquement de brouiller l'architecture d'Andy. Des volumes entiers de données flinguaient

Andy dans le vif des méga-octets.

— jsptke. dbltag. nsltce. dzcnt.

Andy lui renvoya l'ascenseur en deux fois plus raide.

— maxfrq. minpau. spktot. jspike.

Mais l'autre continua comme si de rien n'était.

— maxdz. spktim. falter. nslice.

— frqsum. eburst.

— iburst.

— prebst.

— nobrst.

Match nul à la mexicaine. Le petit homme gris souriait toujours. Pas la moindre trace de sueur sur son front. Il y avait là quelque chose de surnaturel, songea Andy.

Il comprit soudain que c'était une sorte de borgmann bidouilleur. Qui bossait pour les Entités, écumait la ville à la recherche d'indépendants dans son genre pour leur causer des ennuis.

À voir la compétence du bonhomme – et quelle compétence ! – Andy n'en avait que plus de mépris pour lui. Il y avait juste assez de sang Carmichael dans ses veines pour qu'il sache quel parti prendre dans la lutte entre les humains et les Entités. Un borgmann, ça, c'était vraiment ignoble ! Se servir de ses talents d'informaticien pour les aider, Elles ! Non, pas question. C'était dégueulasse. Andy voulait le court-circuiter. Le griller. Jamais il n'avait autant détesté quelqu'un.

Mais il ne pouvait absolument rien lui faire. Il n'en revenait pas. Il était le Roi des Données, il était le Monstre des Méga-octets. Depuis des années, il flottait d'un bord à l'autre d'un monde enchaîné, chevauchant allègrement le flux des données, crochétant toutes les serrures qu'il trouvait sur son chemin. Et voilà que cet inconnu l'entortillait dans un sac de noeuds. Il parait tous les coups que lui portait Andy et ses contre-attaques devenaient de plus en plus bizarres. Le petit homme travaillait avec un algorithme qu'Andy n'avait jamais vu et avait le plus grand mal à résoudre. Au bout de cinq minutes, il ne savait même plus ce que l'autre était en train de lui faire et encore moins comment le neutraliser. Au point qu'il arrivait à peine à exécuter la moindre procédure. L'autre le poussait inéluctablement vers un plantage de biogiciel.

« T'es qui, toi, bordel ? » hurla Andy, furieux. Le petit bonhomme lui rit au nez.

Et continua de le pilonner. Il menaçait l'intégrité de l'implant d'Andy, l'attaquant au niveau microcosmique, s'en prenant aux molécules elles-mêmes. Il bousculait les cosses d'électrons, inversait les charges, brouillait les valences, engorgeait ses portes, réduisait ses circuits en bouillie. L'ordinateur implanté dans le corps d'Andy n'était qu'un tas de chimie organique, après tout. Son cerveau aussi. Si l'autre

continuait comme ça, le biordinateur serait fichu, et le cerveau auquel il était relié ne tarderait pas à suivre.

Ce n'était pas une partie de bras de fer. C'était du meurtre.

Andy piocha dans ses réserves, mettant en batterie tous les blocages défensifs qu'il pouvait inventer. Des trucs qu'il n'avait encore jamais eu à utiliser ; mais ils étaient toujours à sa disposition et ils réussirent effectivement à ralentir son adversaire. L'espace d'un instant, il fut en mesure de contenir l'assaut et même de faire un peu reculer l'autre, ce qui lui donna le temps de souffler pour mettre au point quelques-unes de ses propres combinaisons offensives. Mais avant qu'il puisse les lancer, le petit homme neutralisa Andy encore une fois et recommença à le pousser sur la pente du plantage intégral. Incroyable, ce mec.

Andy le bloqua. Il revint à la charge. Andy frappa un grand coup et le minable détourna l'impact sur quelque autre voie neu-rale où il se dissipa.

Andy lui allongea un nouveau coup, encore plus violent. Une fois de plus, son attaque fut neutralisée.

C'est alors que le petit homme assaillit Andy avec une force très supérieure à tout ce qu'il avait employé auparavant – de quoi l'envoyer au tapis. Andy était à trois nanosecondes du bord du précipice lorsqu'il réussit, à un demi-poil près, à se rattraper.

Encore groggy, il se mit à élaborer une nouvelle combine. Mais ce faisant, il analysait le style des données adverses et n'y trouvait qu'une confiance imperturbable, intégrale. Le petit bonhomme l'attendait au tournant. Il était paré pour tout ce qu'Andy pourrait lui balancer sur la tronche. Il planait dans cette zone de certitude absolue qui se trouve au-delà de la simple confiance en soi.

Andy voyait bien où il en était arrivé. Il pouvait empêcher l'autre de le démolir, quoique tout juste, mais n'était pas en mesure de lui faire tâter de ses gants. Et l'autre avait derrière lui des ressources apparemment infinies. Andy ne l'inquiétait pas le moins du monde. Ce mec était infatigable. Il ne faiblissait pas. Il encaissait tout ce qu'Andy lui envoyait et n'arrêtait pas de le bombarder de nouvelles données tous azimuts.

Pour la première fois, Andy comprenait ce qu'avaient dû ressentir tous les bidouilleurs dont il avait triomphé au fil des années. Certains avaient dû pas mal rouler les mécaniques avant de tomber sur lui. Ça coûte plus de perdre quand on se croit le meilleur. Quand on se sait le meilleur. Quand ils perdent, les types de ce genre sont obligés de reprogrammer intégralement l'idée qu'ils se font de leur rapport au monde.

Il n'avait plus que deux possibilités. Ou continuer de se battre jusqu'à ce que le petit homme le pousse à la limite de ses forces et le

détruise. Ou abandonner tout de suite. Il n'avait vraiment pas d'autre choix.

Finalement, songea Andy, on en arrive toujours là, pas vrai ? À une alternative entre oui ou non, marche ou arrêt, un ou zéro. Il inspira à fond. Il ne voyait plus que le chaos devant lui. « Très bien, dit-il. Je suis battu. J'abandonne. » Paroles qu'il n'aurait jamais cru s'entendre prononcer.

Il arracha son poignet de l'implant de son adversaire, trembla, vacilla et s'effondra sur le sol.

Une minute plus tard, cinq flics du LAGON jaillirent de nulle part, lui sautèrent dessus, le ficelèrent comme une dinde et l'emmenèrent, son bras implanté en l'air, un neutralisateur fixé au poignet, comme s'ils craignaient qu'il se mette à saisir des données au vol.

Steve Gannett sortit sur le patio où son cousin était assis dans le fauteuil du défunt Colonel et dit : « Tu veux bien jeter un coup d'œil à ça, Anson ? »

Il lui remit une longue feuille de papier vert glacé. Anson la contempla sans rien y comprendre. Ce n'étaient que flèches, tortillons et lettres grecques, indéchiffrables sornettes crachées par quelque ordinateur.

« Tu sais bien que je ne pige rien à ces foutus machins », dit sèchement Anson. Il se rendait compte qu'il avait tort de parler à Steve sur ce ton ; mais sa patience s'amenuisait de jour en jour. Agé de trente-neuf ans, il avait l'impression d'en accuser cinquante. Il y avait eu un temps où il était plein de grands projets, lorsqu'il était jeune, gonflé à bloc et certain que ce serait lui qui libérerait le monde de ses suzerains extraterrestres et de leur sereine tyrannie ; mais tout était allé de travers, creusant dans son cœur un vide glacial qui s'étendait à n'en plus finir, jusqu'à ce qu'il ait le sentiment qu'il n'y avait plus tellement d'Anson autour. Depuis des années – depuis l'échec de la grande expédition contre le Numéro Un – il menait une vie qui semblait n'avoir ni passé ni avenir. Il n'y avait que la grisaille d'un interminable présent. Il n'élaborait pas de projets, ne caressait pas de rêves. « Qu'est-ce que je suis censé voir là ?

— Les empreintes digitales d'Andy, je crois.

— Ses empreintes digitales ?

— Son profil de codage en ligne. Sa patte personnelle. Oui, ça peut se comparer aux empreintes digitales de quelqu'un. Ou à son écriture. Je crois qu'il s'agit du profil d'Andy.

— Vraiment ? Et tu l'as eu comment ?

— Il a été émis à Los Angeles et détecté par un balayage télématique aléatoire d'un de nos correspondants là-bas. C'est tout frais. S'il est à L.A., il doit y être revenu très récemment. »

Anson examina de nouveau le listing. Toujours des flèches et des

paraphes. Un labyrinthe incompréhensible. Quelque chose commença à palpiter en lui, sensation qu'il n'avait pas éprouvée depuis des années mais qu'il réprima. Il haussa les épaules et dit : « Qu'est-ce qui te fait croire que c'est la signature d'Andy ? »

— L'intuition, peut-être. Ça fait cinq ans que je le cherche, et maintenant je sais à quoi m'attendre. Cette feuille, c'est Andy tout craché. C'est le genre de codes qu'il employait quand il était gosse. Je me rappelle qu'il me les expliquait mais je n'ai jamais saisi ce qu'il essayait de me dire. Il avait dix, onze ans à l'époque. J'ai l'impression qu'il a repiqué à ce genre de truc depuis qu'il est en cavale. Qu'il revient à son jargon personnel. Nous avons ressorti nos antennes et lancé un programme de détection, et maintenant nous constatons que l'individu qui emploie ce jargon n'a cessé de se déplacer vers l'ouest au cours de cette année : Floride, Louisiane, Texas, Arizona. Et maintenant L.A. Le pirate qui utilise ces codes travaille actuellement comme rectifieur là-bas. Un indépendant, qui opère en-dehors de la corporation, semble-t-il. Je suis sûr que c'est Andy. »

Anson leva les yeux pour fixer le visage rond, empâté et sincère de son cousin. Il y vit une totale conviction. Anson fut surpris de se trouver soudain submergé par un flot d'admiration, voire d'amour pour Steve.

Celui-ci avait quinze ans de plus que lui et aurait dû être le chef du clan Carmichael. Mais il n'avait jamais voulu être un chef. Il ne voulait que continuer à s'occuper des trucs qui le branchaient, assis toute la journée et la moitié de la nuit devant sa console à grappiller des données sur les réseaux du monde entier. Tandis que lui, Anson...

La palpitation s'accroissait en lui. Plus question de la refouler.

« Dis-moi, Steve, tu crois que tu pourrais vraiment remonter jusqu'à lui sur la base de ces informations ? »

— Ça, je ne peux pas le dire. Andy est très, très futé. Je ne devrais pas être obligé de te le rappeler. Il se déplace rapidement. Le simple fait d'avoir retrouvé sa trace ne veut pas dire que nous allons le rattraper. Mais on peut essayer.

— Alors, on essaie. Nom de Dieu, tu tentes le coup, d'accord ? Retrouve-le, ramène-le ici, et rends-le utile à la communauté. Ton allumé de fils, ce mutant.

— Mutant ?

— Un sauvage. Indiscipliné, amoral, égocentrique et mégalomane... D'où il tient tout ça, Steve ? De toi ? De Lisa ? J'en doute. Et certainement pas de la fraction Carmichael de son ascendance.

Alors, c'est forcément un mutant. Oui, un mutant. Avec des compétences démesurées dont il se trouve que nous avons grand besoin. Un besoin gi-gan-tesque. Si seulement il condescendait à bien vouloir les mettre à notre service... »

Pas de réponse de Steve. Anson se demanda ce qu'il pensait mais il ne détectait absolument rien. Le visage joufflu et aimable de Steve était totalement vide d'expression. Le silence se prolongea inconfortablement jusqu'à devenir intolérable. Anson se leva et s'approcha du bord du patio ; il saisit la balustrade et plongeait son regard dans la verdure de la somptueuse gorge en contrebas. Et s'aperçut qu'il commençait à trembler.

Il savait ce qui s'était passé. La grandiose ambition de jadis avait commencé à renaître en lui ; le rêve glorieux de mener avec succès une croisade contre les extraterrestres, d'abattre le Numéro Un et de mettre fin à leur domination d'un seul coup fulgurant. Depuis l'expédition sans retour de Tony à Los Angeles, Anson gardait tout cela dans quelque chambre forte de son âme. Or, d'une manière ou d'une autre, ces souvenirs s'étaient libérés, accompagnés de la peur, du doute, d'une noire morosité et d'un douloureux aiguillon de culpabilité ravivée liée à la stupidité qui l'avait fait envoyer Tony à la mort – toute une armée de mornes pensées pessimistes dont il était la cible.

Debout sur le patio, il respirait lentement, à fond, essayait de se calmer tout en scrutant le maquis touffu d'après la Conquête qui avait poussé, au fil des ans, entre le ranch et la ville en contrebas. Une étrange vision se mit alors à tourbillonner dans son esprit.

Il vit un édifice surmonté d'un dôme qui ressemblait à une ruche en marbre blanc : une chapelle, un temple, un sanctuaire. Un sanctuaire, oui. Le Numéro Un reposait à l'intérieur. Une sorte de grosse limace blafarde et boursouflée, de dix mètres de long, enchâssée dans les mécanismes qui lui fournissaient ses éléments nutritifs.

Anson vit alors une forme humaine s'approcher du dôme : une silhouette énigmatique, élancée, calme, sans visage. Ce pouvait presque être un androïde. Andy Gannett, assis devant son terminal, une lueur diabolique dans le regard, la guidait par télécommande, la gavant frénétiquement de données piratées dans les archives hermétiquement scellées de Karl-Heinrich Borgmann. L'assassin sans visage se tenait à présent devant la porte du sanctuaire ; Andy lui donnait de mystérieux ordres numériques qu'il transmettait à son tour au gardien du sanctuaire et la porte s'ouvrait aussitôt, en révélant une autre derrière elle, et une autre, et encore une autre jusqu'à ce que le tueur sans visage se trouve à l'intérieur de la cachette sacrée du Numéro Un lui-même...

Il brandissait une arme. Tirait calmement. Le Numéro Un baignait dans une gerbe de flammes bleues. Crépitait, noircissait, se calcinait.

Au même moment, partout sur Terre, les Entités se ratatinaient comme par magie, se desséchaient et mouraient... et le lendemain, le

soleil se levait sur un monde libéré...

Anson se retourna vers Steve, qui, appuyé au mur de la maison, l'enveloppait d'un regard étrangement placide. Anson réussit à produire un pâle sourire et dit : « Tu sais sans doute que je me fous complètement de la Résistance depuis que Tony est mort, n'est-ce pas ? Que j'ai seulement fait semblant de m'y intéresser ?

— Oui. Je le sais, Anson.

— Mais ce truc pourrait tout changer. Si seulement tu pouvais enfin mettre la main sur ton fichu renégat de fils mutant génial. Et si tu pouvais le persuader d'ouvrir en douce les archives de Borgmann. Et si lesdites archives pouvaient nous donner un minimum d'indices sur la nature du Numéro Un et sur sa planque. Et si nous pouvions alors introduire un tueur correctement programmé qui...

— Ça fait un sacré tas d'hypothèses, si tu veux mon avis.

— Vraiment, cousin ? Alors peut-être qu'on ferait mieux d'oublier tout ça. Qu'est-ce que t'en dis ? On remballa la Résistance une fois pour toutes, on reconnaît que le monde appartiendra aux Entités jusqu'à la fin des temps, on met en sommeil tout le réseau clandestin que Doug, Paul et toi avez passé ces trente dernières années à installer, et on se contente de rester assis sur notre cul dans notre ranch et de vivre notre petite vie tranquille comme nous la vivons depuis le début. Qu'est-ce que t'en dis, Steve ? On abandonne enfin cette illusion de Résistance usée jusqu'à la corde ?

— C'est ce que tu veux, Anse ?

— Non. Pas vraiment.

— Moi non plus. Je vais voir ce que je peux faire pour retrouver Andy. »

On l'emmena, emballé et ficelé comme un paquet cadeau, au Q.G. du LACON sur Figueroa Street, la tour en marbre noir de quatre-vingt-dix étages qui abritait le gouvernement fantoche de la ville. On l'adossa au mur d'un vestibule caverneux brillamment illuminé et on le laissa assis là pendant ce qui lui sembla être un jour et demi, même si ce n'était en réalité qu'une heure tout au plus. Andy s'en fichait. Il était sonné. On aurait pu le balancer dans une fosse septique, il n'aurait pas bronché. Il n'était pas physiquement atteint -le contrôle automatique de ses circuits internes fonctionnait encore et affichait un vert bon teint - mais l'humiliation était si intense qu'il se sentait laminé. Démoli. Anéanti. Tout ce qu'il voulait savoir à présent, c'était le nom du bidouilleur qui lui avait fait ça.

Il avait souvent entendu parler de l'immeuble de Figueroa Street. Il y avait partout des plafonds de sept mètres de haut de façon que les Entités puissent évoluer à l'aise. Dans ces vastes espaces, les voix se répercutaient comme des échos dans une caverne. De là où il était assis, il entendait des vagues de sons confus clapoter tout autour de

lui, en haut, en bas, devant, derrière. Il aurait voulu s'en protéger. Il avait le cerveau à vif. Jamais de sa vie il n'avait subi un tel pilonnage.

De temps à autre, une ou deux Entités éléphantiques traversaient la salle sur la pointe de leurs tentacules avec cette délicatesse empreinte de bizarrerie qui les caractérisait, accompagnées d'une petite suite d'humains qui s'affairaient autour d'Elles comme de minuscules courtisans accrochés aux basques d'aristocrates de haute lignée. Personne ne prêtait la moindre attention à Andy. Il n'était qu'un meuble posé là contre le mur.

Puis des gens du LACON entrèrent, mais pas les mêmes qu'avant.

« C'est lui le rectifieur, là-bas ? demanda quelqu'un.

— Celui-là, ouais.

— Elle veut le voir tout de suite.

— Tu crois pas qu'on devrait l'arranger un peu avant ?

— Elle a dit tout de suite. »

Une main se posa sur l'épaule d'Andy et le secoua sans brutalité. Puis le souleva. D'autres mains s'employèrent à décoller les bandages qui lui liaient les jambes mais lui laissèrent les bras entravés. On lui permit de faire un ou deux pas chancelants. Il fusilla la valetaille du regard tout en s'efforçant de dérouiller les muscles de ses cuisses.

« Ça va comme ça, mec. Amène-toi, c'est le moment de faire causette. Et garde-toi de faire le mariolle ou tu sentiras ta douleur. »

Il se laissa conduire à l'autre bout du vestibule, où on lui fit franchir une porte gigantesque donnant sur un immense bureau, assez haut de plafond pour qu'une Entité y ait tous ses aises. Il ne dit pas un mot. Il n'y avait pas d'Entités dans cet espace, rien qu'une femme vêtue d'une longue robe noire, assise derrière un vaste bureau tout au fond, à un kilomètre de lui. Dans cette salle colossale, ce meuble avait l'air d'un jouet. Et la femme l'air d'une poupée. Les sbires du LACON l'installèrent de force sur une chaise près de la porte et le laissèrent seul avec la femme. Saucissonné comme il l'était, il ne présentait aucun danger.

« C'est vous John Doe ? demanda-t-elle.

— À votre avis ?

— C'est le nom que vous avez donné lors de votre entrée en ville.

— Je donne des tas de noms quand je voyage. John Doe, Richard Roe, Joe Blow. Ça n'a pas tellement d'importance pour le logiciel de contrôle d'accès.

— Parce que vous avez roulé le contrôle ? » Un temps. « Je dois vous informer que ceci est une commission d'enquête.

— Vous savez déjà tout ce que je pourrais vous dire. Votre borgmann a eu tout loisir de barboter dans mon cerveau.

— Je vous en prie. Ce sera plus facile si vous y mettez du vôtre. Vous êtes accusé d'entrée illégale, d'usage illégal d'un véhicule et

d'interfaçage illégal, ou plus précisément, de commerce de rectifications. Avez-vous une déclaration à faire ?

— Aucune.

— Vous niez être un rectifieur ?

— Je ne nie rien, n'affirme rien. À quoi bon, foutredieu ? » Elle se leva, sortit de derrière le bureau et, très lentement, s'avança vers lui, s'arrêtant quand elle fut à environ cinq mètres de lui. Andy fixait ses chaussures d'un air morose. « Regardez-moi, dit-elle.

— C'est un gros effort que vous me demandez là.

— Regardez-moi, répéta-t-elle d'un ton tranchant. Que vous soyez ou non un rectifieur n'est pas la question. Nous savons que vous êtes un rectifieur. Je sais que vous êtes un rectifieur. Je suis bien placée pour ça. » Et elle l'appela par un nom qu'il n'avait pas utilisé depuis très longtemps. « Vous êtes Mickey Megabyte, n'est-ce pas ? »

Alors, il la regarda.

Longuement. Il n'en croyait pas ses yeux. Il sentit un flot de souvenirs revenir à la charge de très loin.

La chevelure rousse n'était plus floue et épousait plus étroitement les contours de sa tête. Cinq années avaient ajouté un peu de chair ici et là et quelques rides à son visage. Mais en vérité, elle n'avait pas tellement changé.

C'était quoi, son nom ? Vanessa ? Clarissa ? Melissa ?

Tessa. Oui. Tessa.

« Tessa ? dit-il d'une voix rauque. C'est bien vous ?

— Oui. C'est bien moi. »

Andy en resta bouche bée, la mâchoire stupidement pendante. Voilà qui promettait d'être encore pire que ce que le borgmann venait de lui faire subir. Mais il n'y avait aucun moyen d'y échapper.

« Vous travailliez déjà pour le LACON à l'époque. Je me rappelle.

— La rectification que vous m'avez vendue ne valait rien, Mickey. Et vous le saviez, pas vrai ? Quelqu'un m'attendait à San Diego, quelqu'un qui était important pour moi, mais quand j'ai essayé de passer le Mur, je me suis fait cueillir comme une fleur et emmener malgré mes hurlements. Je vous aurais tué. Je devais aller à San Diego, et de là, Bill et moi aurions essayé de rejoindre Hawaï sur son bateau. Au lieu de quoi il est parti sans moi. Je ne l'ai jamais revu. Et ça ma coûté trois ans d'avancement. J'ai eu de la chance que ça se soit arrêté là.

— Je n'étais pas au courant pour le type de San Diego.

— Vous n'aviez aucune raison de l'être. Ça ne vous regardait pas. Vous avez pris mon argent, vous étiez censé m'obtenir cette rectification. Tel était le marché. »

Elle avait des yeux gris pailletés d'or. Difficile d'en soutenir l'éclat.

« Vous avez toujours envie de me tuer ? lui demanda-t-il. Vous

avez l'intention de me faire exécuter ?

— Non aux deux questions, Mickey. Vous ne vous appelez pas comme ça, d'ailleurs.

— Pas vraiment.

— Je ne peux pas vous dire à quel point j'ai été étonnée quand les autres vous ont amené ici. "Un rectifieur. Un certain John Doe, un petit nouveau qui opère sur Pershing Square." Les recti-fieurs, c'est mon rayon. On me les amène tous. C'est là que j'ai été mutée après le conseil de discipline : à la section "Rectifieurs". N'est-ce pas chou, Mickey ? La main de la justice. La première fois que j'ai été affectée à ce poste, je me demandais si on finirait par vous amener ici, mais au bout d'un moment j'ai compris que ça n'avait aucune chance d'arriver, que vous étiez probablement à un million de kilomètres de L.A., que vous ne repasseriez sans doute jamais par ici. Et voilà qu'on épingle ce John Doe. Je vous ai croisé dans le vestibule et vous ai reconnu. »

Impossible d'échapper à la rancune qui brillait au fond de ces yeux gris.

Ce qui appelait des mesures urgentes.

« Écoutez-moi, Tessa, dit-il en retrouvant sa voix opportunément enrouée. Pensez-vous pouvoir me croire si je vous affirme que je n'ai jamais cessé de regretter ce que je vous ai fait ? Vous n'êtes pas obligée de le croire. Mais c'est la vérité devant Dieu.

— Certes. Je suis de tout coeur avec vous. Je suis sûre que cela vous a valu des années de torture.

— Je vous assure que je suis sincère. J'ai arnaqué des tas de gens, c'est vrai, et tantôt je l'ai regretté, tantôt non, mais vous faites partie des cas que j'ai regrettés, Tessa. Vous êtes celui que j'ai regretté le plus. C'est la vérité absolue. »

Elle réfléchit. Il n'aurait su dire si elle le croyait ne serait-ce qu'une fraction de seconde, mais il voyait qu'elle réfléchissait.

« Pourquoi avez-vous fait ça ? finit-elle par articuler.

— Je laisse des clients en rade parce que je veux pas avoir l'air infallible, l'informa-t-il. On est obligé d'écrire des rectifs en bois de temps en temps, sinon on commence à avoir une trop bonne réputation, et ça peut être dangereux. Si on allonge une rectif à tous les coups, ça se sait, les gens commencent à parler, on commence à devenir une légende. On en arrive à être connu partout, et tôt ou tard, on se fait coincer par les Entités, c'est aussi simple que ça. Alors je m'arrange toujours pour saboter un certain nombre de rectifs. Une sur cinq, environ. Je dis aux gens : "Je vais faire de mon mieux, mais sans garantie ; il y a des fois où ça ne marche pas."

— Vous m'avez donc roulée délibérément.

— Oui.

— C'est bien ce que je pensais. Vous aviez l'air si calme, si

professionnel. Si parfait, sauf quand vous avez bêtement essayé de me draguer ; là, je me suis dit, ah, les hommes, tous pareils. J'étais sûre que la rectification serait valable. Je ne voyais pas comment ça pouvait rater. Et puis je suis arrivée au Mur et me suis fait cueillir. Et là, je me suis dit, ce salaud a fait exprès de me balancer. Il était trop calé, pas du genre à se planter. » Elle parlait calmement, mais la colère n'était que trop visible dans ses yeux. « Vous n'auriez pas pu saboter la rectif suivante, Mickey ? Pourquoi a-t-il fallu que ça tombe sur moi ? »

Il la regarda un long moment, évaluant ses chances.

Puis il inspira profondément et lâcha, en y mettant tout ce qu'il avait dans le ventre : « Parce que j'étais très amoureux de vous.

— Foutaises, Mickey. Foutaises. Vous ne me connaissiez même pas. Je n'étais qu'une inconnue venue louer vos services.

— Justement. C'est justement comme ça que ça s'est passé. » Il sentit l'inspiration venir au secours de son improvisation et poursuivit sur sa lancée : « J'étais là, en train de fantasmer comme un fou sur vous, prêt à foutre en l'air ma petite vie bien organisée pour vous, à rédiger des autorisations de sortie pour nous deux, à faire le tour du monde avec vous, le grand jeu, quoi. Et tout ce que vous arriviez à voir, c'était quelqu'un que vous aviez embauché pour faire un boulot. Je n'étais pas au courant pour le type de San Diego. Tout ce que je savais, c'était que je vous voyais, que vous étiez magnifique et que je vous désirais. Je suis tombé amoureux de vous sur-le-champ.

— Ouais. Tombé amoureux. Comme c'est touchant. » Jusque-là, rien de mirobolant. Mais je peux y arriver, songea-t-il. Il n'y a qu'à laisser couler et voir où ça va.

« Vous ne trouvez pas que c'est de l'amour, Tessa ? Bon, appelez ça autrement, comme vous voulez, mais c'était un sentiment que je me m'étais jamais permis d'éprouver. C'est pas malin de se laisser trop emporter, voilà ce que je pensais, c'est se mettre un fil à la patte, c'est trop risqué. Et puis je vous ai vue, j'ai parlé un peu avec vous et je me suis tout de suite dit qu'il pouvait se passer quelque chose entre nous, j'ai senti qu'un changement s'opérait en moi, et je me suis dit, oui, oui, va jusqu'au bout cette fois-ci, laisse-toi aller, ça va peut-être tout changer. Et vous étiez là, sans rien voir, sans même commencer à remarquer quoi que ce soit, à me tenir d'interminables discours sur l'importance qu'avait pour vous cette rectification. Froide comme un bloc de glace, vous étiez. Et ça m'a fait mal. Affreusement mal, Tessa. Alors je vous ai arnaquée. Et je me suis dit ensuite : Bon sang, tu as foutu en l'air la vie de cette fille super, simplement parce que tu t'es laissé piéger, et ça, c'est vraiment dégueulasse. D'où mes remords. Vous n'êtes pas obligée de me croire. Je ne savais pas pour San Diego. Ce qui ne fait que rendre les choses encore plus difficiles pour moi. »

Elle était restée silencieuse d'un bout à l'autre de cette tirade. Son

impassibilité de marbre commençait à irriter Andy et il tenta de l'ébranler. « Dites-moi au moins une chose. Le type qui m'a démolé à Pershing Square, c'était qui ?

— Ce n'était personne.

— Comment ça ?

— "Qui" n'est pas le bon terme. C'est "quoi" qui s'impose ici. Il s'agit d'une chose. D'un androïde, d'une unité mobile antirectifieurs, branchée directement sur le supersystème des Entités à Santa Monica. Un dispositif nouveau que nous avons lâché en ville pour débusquer les gens comme vous.

— Ah, fit Andy, sidéré, comme si elle lui avait donné un coup de pied. Ah.

— Il paraît que vous lui avez donné du fil à retordre.

— Pareil pour moi. Il m'a mis la moitié du cerveau en compote.

— Vous n'aviez aucune chance de le battre. Autant essayer de boire la mer avec une paille. D'ailleurs, pendant un moment, vous avez donné l'impression que vous alliez y arriver. Vous êtes un sacré champion de la bidouille, savez-vous ? Oui, bien sûr.

— Pourquoi travaillez-vous pour les Entités ? » Elle haussa les épaules. « Tout le monde travaille pour Elles d'une manière ou d'une autre. Sauf les gens comme vous, ce me semble. Et pourquoi pas ? Elles sont chez elles, non ?

— Il n'en a pas toujours été ainsi.

— Il n'en a pas toujours été ainsi pour des tas de choses. Qu'est-ce que ça peut faire au point où on en est ? Et ce n'est pas un trop mauvais boulot. Au moins, je ne suis pas là-bas sur le Mur. Ou bonne pour les T.D.R.

— Effectivement. C'est sans doute mieux ainsi. Si ça ne vous gêne pas de bosser dans une pièce si haute de plafond. C'est ça qui m'attend ? Un séjour en T.D.R. ?

— Ne soyez pas stupide. Vous êtes trop précieux.

— Pour qui ?

— Le réseau a toujours besoin d'être amélioré. Vous le connaissez mieux que n'importe qui, même de l'extérieur. Vous allez travailler pour nous.

— Vous croyez que je vais devenir un borgmann ? » Andy n'en revenait pas.

« C'est mieux que les T.D.R. »

Comment pouvait-elle parler sérieusement ? Elle était en train de se jouer de lui. Il faudrait qu'ils soient les derniers des idiots pour lui confier le moindre poste comportant des responsabilités. Et complètement abrutis pour lui donner accès à leur réseau.

« Alors ? s'enquit-elle comme le silence d'Andy se prolongeait. Marché conclu, Mickey ? »

Il s'accorda encore un petit moment de réflexion. Elle ne plaisantait donc pas. Elle allait lui remettre les clés du royaume. Ça alors ! Ils devaient avoir leurs raisons, supposa-t-il. S'il refusait, ce serait lui l'imbécile.

« Très bien, dit-il, j'accepte. À une condition. »

Elle siffla d'admiration. « Vous ne manquez pas d'air, dites donc !

— Accordez-moi une revanche contre votre androïde. J'ai besoin de vérifier quelque chose. Après, on pourra discuter du genre de boulot pour lequel je suis le plus qualifié. D'accord ?

— Vous n'êtes absolument pas en situation de poser des conditions, vous savez.

— Mais si. Ce que je fais avec les ordinateurs est un art unique. On ne peut pas m'obliger à l'exercer contre ma volonté. On ne peut pas m'obliger à quoi que ce soit contre ma volonté. »

Elle réfléchit puis : « Pourquoi une revanche ?

— Personne ne m'avait battu jusque là. Je veux une deuxième chance.

— Vous savez que ça va être encore plus dur que la première fois.

— Laissez-moi m'en assurer.

— Mais à quoi ça rime ?

— Amenez-moi votre androïde et je vais vous montrer à quoi ça rime. »

Il fut extrêmement surpris de la voir accéder à sa demande. Mais il en fut ainsi. Curiosité ? Autre chose ? Toujours est-il qu'elle se connecta au réseau informatique, envoya quelques ordres, et très vite, on amena l'androïde qu'Andy avait rencontré dans le parc, ou peut-être un autre qui avait le même visage passe-partout, la même apparence générale grise et anonyme. Il posa sur Andy un regard aimable, sans la moindre lueur d'intérêt.

Quelqu'un vint enlever le bracelet de sécurité des poignets d'Andy, lui attacha les chevilles avec et repartit. Tessa donna ses instructions à l'androïde ; il leva son poignet vers celui d'Andy et ils entrèrent en contact. Andy passa immédiatement à l'action.

Il était encore dolent, flageolant et salement meurtri, mais il savait ce qu'il avait à faire, comme il savait qu'il fallait être rapide sur le coup. L'essentiel était d'ignorer complètement l'androïde – c'était juste un terminal, juste un élément – et d'attaquer ce qui se trouvait derrière. Plus question de proposer d'accès d'implant à implant. Plus de petites politesses bilatérales. Andy contourna prestement le programme d'identification de l'androïde, intelligent mais superficiel. Progressant intuitivement et instantanément, parce qu'il savait que c'en serait fini de lui s'il s'arrêtait pour interpréter les données, il feinta l'androïde alors qu'il en était encore à élaborer ses combinaisons, perfora son interface Borgmann et plongea en dessous

avant que l'autre puisse faire quoi que ce soit pour l'arrêter. Ce qui l'amena aussitôt du niveau de l'unité à celui de l'architecture principale, une machine d'une capacité inimaginable. Sitôt arrivé, il donna au monstre une cordiale poignée de main.

Il en tressaillit d'émotion.

Pour la première fois, Andy comprit véritablement ce que le père Borgmann avait accompli en construisant l'interface qui reliait les bio puces humaines aux superordinateurs des Entités. Toute cette puissance, tous ces téra-octets étaient tapis là comme autant de squatters, et il était directement branché dessus. Il avait l'impression d'être une souris prise en stop par un éléphant, mais ça ne le gênait pas du tout. Il n'était peut-être qu'une souris, mais cette souris se payait une virée sensationnelle. Il trouva rapidement la chaîne de données de l'androïde et y fit un noud pour l'empêcher de lui courir après. Puis, bien accroché, il se laissa porter par les vents impétueux de cette machine colossale rien que pour le plaisir.

Et lui arracha au passage, à pleines poignées, des pans de mémoire qu'il dispersa dans la brise.

Pourquoi se gêner ? Qu'avait-il à perdre ?

Pendant un bon dixième de seconde, le mastodonte ne remarqua rien. Ce qui en disait long sur sa taille. Andy était en train de l'étriper allègrement, de lui arracher de gros blocs de données. Et il ne s'en apercevait même pas, parce même le plus somptueux des ordinateurs jamais assemblé reste soumis à la nécessité de fonctionner à la vitesse de la lumière ; quand on ne peut pas aller à plus de 300 000 kilomètres/seconde, l'alerte a besoin d'un certain temps pour se transmettre d'un bout à l'autre de vos voies neurales. Ce machin était proprement démesuré. Andy comprit qu'il se trompait en s'imaginant en souris sur le dos d'un éléphant. Une amibe à cheval sur un brontosauve, voilà qui constituait une meilleure comparaison.

Naturellement, le circuit de surveillance finit par intervenir. Des alarmes se déclenchèrent, des portes internes se refermèrent avec fracas, toutes les zones sensibles furent condamnées et Andy fut éjecté d'un simple haussement d'épaule. Inutile de traîner dans le coin, à attendre de se faire piéger. Il se retira.

Il constata que l'androïde s'était ratatiné sur la moquette. Ce n'était plus qu'une coquille vide.

Des lumières clignotaient sur le mur du bureau.

Tessa lui décocha un regard épouvanté. « Qu'est-ce que vous avez fait ?

— J'ai battu votre androïde. Ce n'était pas si difficile que ça, une fois trouvée la combine.

— J'ai entendu une alarme. L'éclairage de secours s'est allumé. Vous avez endommagé l'ordinateur central.

— Pas vraiment. Pas d'une manière significative. Ç'aurait été très difficile de rester là-dedans assez longtemps pour causer des dégâts tant soit peu importants. Je l'ai seulement chatouillé un peu. Il a été surpris de me voir débarquer, c'est tout.

— Non. Je crois que vous l'avez bel et bien endommagé.

— Allons, Tessa. Pourquoi ferais-je une chose pareille ? » Elle n'avait pas l'air d'apprécier. « La question devrait plutôt être : pourquoi vous ne l'avez pas déjà fait. Pourquoi vous n'êtes pas allé foutre le bordel dans leurs programmes.

— Vous pensez vraiment que je pourrais y arriver ? »

Elle le regarda attentivement. « Je pense que oui, peut-être.

— Soit. Peut-être que oui. Peut-être que non. Moi-même j'ai des doutes. Mais vous savez, Tessa, je ne suis pas un croisé. J'aime ma vie comme elle est. Tranquille. Je vois du pays, je fais ce que je veux. Je ne joue pas les rebelles. Je n'aime pas monter en première ligne quand ça chauffe. Quand j'ai besoin de trafiquer des trucs, j'en fais pas plus que nécessaire. Et les Entités ne savent même pas que j'existe. Si je leur mettais le doigt dans l'œil, elles me le couperaient. Je ne m'y suis donc pas risqué.

— Mais maintenant vous le pourriez peut-être. »

Il commença à se sentir mal à l'aise. « Je ne vous suis pas.

— Vous n'aimez pas le risque. Vous n'aimez pas vous faire remarquer. Vous rasez les murs et ne cherchez pas la bagarre pour le plaisir. Très bien. Mais si nous vous privons de votre liberté, si nous vous assignons à résidence à L.A. et vous mettons au travail, vous vous rebellerez d'une manière ou d'une autre, n'est-ce pas ? J'en suis persuadée. Vous iriez tout droit dans les entrailles du processeur central et imagineriez un moyen d'effacer vos traces, si bien que la machine ne saurait jamais que vous êtes dans la place. Et vous ne feriez pas les choses à moitié. Vous feriez des tonnes de ravages. » Un instant de silence, puis : « Oui, c'est ainsi que vous agiriez. Vous assaisonneriez tellement bien leur ordinateur que les Entités seraient peut-être obligées de le mettre à la ferraille et de tout recommencer à zéro. Je me rends compte à présent que vous avez les compétences nécessaires et que vous pourriez vous retrouver dans une situation où vous seriez disposé à vous en servir. Et alors vous ficheriez tout en l'air pour nous tous, pas vrai ?

— Comment ça ?

— Si nous vous laissions vous approcher tant soit peu du réseau des Entités, vous y sèmeriez une telle pagaille qu'Elles seraient obligées de prendre des mesures de rétorsion quelconques contre nous, et tous les gens du LACON seraient virés. Ou plus vraisemblablement expédiés aux T.D.R. »

Elle le surestimait, c'était évident. La machine était trop bien

défendue pour que quiconque, même lui, l'endommagement de cette manière. S'il se retrouvait à l'intérieur, il pourrait certes faire des dégâts ponctuels – des dégâts de souris –, mais il ne pourrait pas échapper assez longtemps au circuit de surveillance pour causer des dommages de quelque importance.

Mais si elle le croit, à la bonne heure. C'est quand même mieux d'être surestimé que sous-estimé.

« Je ne vais pas vous donner cette chance, reprit-elle. Parce que je ne suis pas folle. Je vous comprends maintenant, Mickey. Il n'est pas prudent de faire joujou avec vous. Chaque fois qu'on essaie, vous prenez votre petite revanche sans vous soucier le moins du monde de ce que vous faites dégringoler sur la tête des autres. On en souffrirait tous, mais ça vous serait bien égal. Non. Pas question, Mickey. Ma vie n'est pas si pénible que j'aie besoin de vous pour me la mettre sens dessus dessous. Vous m'avez déjà fait le coup une fois. Je n'ai pas envie de renouveler l'expérience. »

Elle le regardait sans ciller. Toute sa colère semblait s'être dissipée pour ne laisser place qu'au mépris.

Mais il était encore prisonnier de ces murs, les chevilles entravées, entièrement à sa merci. Il resta silencieux et attendit la suite. Elle le regarda un moment sans parler.

Puis elle lâcha quelque chose de totalement inattendu : « Dites-moi, pourriez-vous vous introduire encore une fois dans la bête et vous arranger pour qu'il n'y ait plus de traces de votre arrestation ? »

Andy ne put dissimuler son étonnement. « Vous parlez sérieusement ? »

— Dans le cas contraire, je n'aurais rien dit de tel. Vous pouvez faire ça ?

— Ouais. Ouais, je suppose.

— Alors, au travail. Je vous donne exactement soixante secondes pour faire ce vous avez à faire. Et vous n'avez pas intérêt à en profiter pour y aller d'une de vos sales magouilles. Voici votre dossier. À vous de vous en débarrasser. » Elle lui tendit un listing. « Et une fois que vous aurez effacé votre dossier, filez, et en vitesse. Loin d'ici, loin de Los Angeles. Et ne vous avisez pas de revenir.

— Vous allez vraiment me laisser partir ?

— Sans l'ombre d'une hésitation. » Elle eut un geste d'impatience, comme pour chasser une mouche.

Il n'arrivait pas à y croire. Où était le piège ? Il n'en voyait pas. Elle donnait bien l'impression de vouloir le libérer rien que pour le voir partir, avant qu'il puisse causer le moindre ennui qui finirait par lui retomber sur sa tête à elle.

Sa stupéfaction était telle qu'il se sentit obligé de faire un geste pour la remercier, pour se racheter en quelque sorte, et soudain un

torrent de platitudes sortit de sa bouche. « Écoutez, Tessa, je veux simplement dire que... quand je vous parlais du sentiment de culpabilité que j'ai éprouvé, de mes regrets pour ce que je vous ai fait autrefois... tout ça, c'était vrai. De bout en bout. » Même lui se jugeait ridicule.

« J'en suis convaincue », dit-elle sèchement. Les yeux gris pesèrent implacablement sur lui un long moment, comme pour le réduire en cendres. « Ça va, Mickey. Épargnez-moi vos conneries.

Vous faites votre truc, vous vous effacez du registre des arrestations et vous videz les lieux. Je ne veux plus vous voir. Ni ici. Ni en ville. D'accord ? Alors allez-y presto et qu'on n'en parle plus ! »

Andy chercha désespérément quelque chose à répliquer. N'importe quoi. Rien ne lui vint.

Barre-toi tant que t'as encore l'avantage, se dit-il.

Elle lui présenta son poignet et il s'interfaça avec elle. Elle frissonna un peu lorsque leurs ports d'accès se touchèrent. Un tout petit frisson, mais qu'il perçut quand même. Elle ne lui avait rien pardonné. Elle voulait seulement qu'il disparaisse.

Il entra dans le registre, trouva tout de suite la mention de l'arrestation de John Doe et s'en débarrassa ; ensuite, puisqu'il lui restait encore une vingtaine de secondes, il préleva dans son propre fichier le numéro d'identification de Tessa, accéda au dossier administratif la concernant, lui octroya deux échelons d'avancement et doubla son salaire. Cet accès de sentimentalité le laissa pantois. Mais c'était un beau geste, non ? En plus, impossible de savoir si leurs chemins n'allaient pas se croiser de nouveau un jour ou l'autre.

Il effaça ses traces et sortit du programme.

« Et voilà, dit-il. C'est fait.

— Très bien. » Elle sonna ses sbires. « Erreur sur la personne, les informa-t-elle. Faites-lui un brin de toilette et remettez-le en circulation. »

Un des flics du LACON bredouilla de vagues excuses pour cette erreur d'identité, puis ils le reconduisirent à l'extérieur de l'immeuble et le relâchèrent dans Figueroa Street. C'était le début de l'après-midi. Il y avait des nuages au zénith, l'air était frais, de cette fraîcheur décontractée typique d'une journée d'hiver à Los Angeles.

Andy trouva une borne d'accès dans la rue ; il ordonna à la Toshiba de quitter l'endroit où elle s'était garée et de venir le prendre.

Elle arriva cinq ou dix minutes plus tard ; il lui dit de prendre l'autoroute et de quitter la ville par le nord. Il ne savait pas exactement où il irait. À San Francisco, peut-être. Il pleuvait pas mal à Frisco en hiver, et d'après tout ce qu'on lui avait dit, il y faisait trop froid à son goût. Mais c'était quand même une belle cité, et une ville portuaire, en plus, si bien qu'il pourrait probablement se faire

embarquer pour Hawaï, l'Australie ou quelque autre lointaine destination où il ferait chaud, où il pourrait abandonner pour toujours les lambeaux de son existence antérieure.

Il atteignit le Mur à la porte de Sylmar, quelque quatre-vingts kilomètres plus tard. La porte lui demanda son nom.

« Richard Roe, dit-il. Bêta Pi Upsilon 103324X. Destination San Francisco. »

Elle lut son implant. Autorisa l'accès. Aucun problème. Tout baignait.

La porte s'ouvrit et la Toshiba la franchit. Simple comme Bêta Pi.

La voiture fonça vers le nord. Il allait lui falloir cinq, six heures, estima-t-il, pour arriver à Frisco. L'autoroute était contre toute attente en bon état, ou plutôt en meilleur état que les autres.

C'est alors, moins d'une demi-heure après avoir quitté la porte de Sylmar, que lui vint une idée, une idée si bizarre et si inattendue, si surprenante et si farfelue qu'il eut du mal à croire qu'il y avait songé pour de bon. C'était une idée dingue. Totalement dingue. Il la repoussa donc, mais elle s'accrochait à lui et ne voulait plus le lâcher. Il batailla avec elle pendant environ cinq minutes. Puis lui céda.

« Changement de plan, annonça-t-il à la Toshiba. On va à Santa Barbara. »

Coup de klaxon.

« Quelqu'un à la grille, dit Frank. J'y vais. »

C'était une douce journée de janvier et le soir approchait ; tout était très vert et les arbres luisaient d'une récente petite pluie fine. Il avait beaucoup plu ces derniers jours et Frank supposa qu'il pleuvrait encore avant l'aube, vu les nuages ventrus comme des carpes qui se pointaient au nord. Il empoigna le fusil et remonta la pente au petit trot. Frank était à présent un jeune homme mince et athlétique, juste à la frontière entre l'adolescence et l'âge adulte, et il courait aisément, gracieusement, sans se fatiguer, à longues et souples foulées.

La voiture qui attendait là était d'un modèle insolite, assez récente pour l'époque, très exotique. Frank scruta l'intérieur à travers les barreaux de la grille sans pouvoir discerner le visage du conducteur. Il agita le fusil pour signifier à l'homme de sortir du véhicule et de se montrer. L'autre resta où il était.

Comme tu voudras, se dit Frank et il s'apprêta à repartir.

« Hé, mec... attends ! » La vitre s'était brusquement baissée et l'homme sortit la tête. Un visage aux traits vigoureux, un peu bouffi quand même, des yeux sombres, d'épais sourcils froncés, une expression dure et renfrognée. Ce visage ne lui était pas inconnu. Mais Frank mit un certain temps à le situer dans sa mémoire. Puis il s'étrangla de surprise lorsque le déclic se fit.

« Andy ? »

L'homme dans la voiture hocha la tête avec un grand sourire.
« Oui, c'est moi. Et toi, t'es qui ?

— Frank.

— Frank. » Un moment de réflexion. « Frank, le fils d'Anson ? Mais t'étais qu'un gosse !

— J'ai dix-neuf ans, dit Frank sans prendre la peine de cacher son agacement. Ça fait plus de cinq ans que tu es parti. Les gosses finissent par grandir tôt ou tard. » Il appuya sur le bouton qui ouvrait la grille et les barreaux se rétractèrent. Mais la voiture resta où elle était. Bizarre. Frank fronça les sourcils. « Et alors, Andy, tu entres, oui ou non ?

— Je sais pas. J'en suis pas sûr. Pas vraiment.

— T'en es pas sûr ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que j'en suis pas sûr, voilà. » Andy ferma les yeux un instant et secoua la tête comme un chien qui s'ébroue après la pluie. « Tais-toi et laisse-moi réfléchir, mon petit. Vu ? »

Andy resta dans la voiture. Et merde, qu'est-ce qu'il attendait ? Une petite pluie fine se remit à tomber. Frank ne tenait plus en place. Puis il entendit l'autre grommeler tout bas quelque chose qui ne lui était manifestement pas destiné. Andy s'adressait sans doute à la voiture. Un modèle aussi récent devait avoir la commande vocale.

« Alors, tu viens ou non ? » dit Frank en agitant de nouveau son arme.

Il commençait vraiment à être en colère. Mais comprenant enfin qu'Andy avait changé d'avis et était sur le point de repartir, il franchit le seuil, s'approcha d'un pas décidé, passa le canon de l'arme par la vitre baissée et l'appliqua contre la mâchoire de son cousin au moment même où la voiture commençait à reculer lentement sur la route boueuse. Frank se mit à courir à petites foulées et n'eut aucune peine à se maintenir à la hauteur du véhicule tout en gardant le fusil braqué sur le front d'Andy.

Celui-ci coula un regard oblique et incrédule en direction du canon de l'arme.

« Pas question de partir d'ici, l'informa Frank. Laisse tomber. Tu as environ deux secondes pour freiner. »

Il entendit l'autre dire à la voiture de s'arrêter. Elle s'immobilisa brutalement. « Bordel de merde », grommela Andy avec un regard noir.

Frank ne retira pas son arme de l'embrasure. « Ça va. Maintenant, tu sors de la bagnole.

— Écoute, Frank, j'ai décidé que j'avais pas envie de visiter le ranch après tout.

— Dur. T'aurais dû te décider avant de grimper jusqu'ici. Tu sors.

— C'était une idée à la con, vraiment. J'aurais jamais dû revenir.

Personne ici veut me revoir et y a personne que je veux voir. Alors si t'étais assez aimable pour décoller ce fichu flingue de ma pomme... si t'y vois pas d'inconvénient... et me laisser repartir...

— Tu sors, réitéra Frank. Maintenant. Sinon je bousille l'ordinateur de ta bagnole et tu pourras plus aller nulle part. » Andy lui jeta un regard hargneux. « Allez...

— C'est toi qui vas y aller. » Et Frank de souligner son propos du canon de l'arme.

« Très bien, même, t'as gagné. Je sors. Et tu te calmes un peu, hein ? On peut rentrer tous les deux en bagnole. Ça sera beaucoup plus rapide. Et puis j'aimerais bien que t'arrêtes de me viser avec cette péttoire.

— On fera le chemin à pied. C'est pas si loin que ça. On y va. Maintenant. T'es capable de marcher, non ? Alors, bouge-toi, Andy. »

Il ouvrit la portière en maugréant et sortit.

C'était très dur de croire qu'Andy était vraiment là, songea Frank. Les deux semaines précédentes, Steve, Paul et les autres informaticiens du ranch s'étaient adonnés à toutes sortes d'acrobaties télématiques pour essayer de retrouver la trace de cet individu à Los Angeles, et le voilà qui se pointait ici de son propre chef. Sans trop savoir, semblait-il, s'il avait eu raison de venir ; mais il était là. C'était l'essentiel.

« Le flingue », insista Andy. Frank le tenait toujours braqué sur lui. « C'est pas vraiment nécessaire, tu sais. J'aimerais que tu comprennes que ça me met vachement mal à l'aise.

— Sans doute. Mais on n'est que tous les deux ici et je sais pas à quel point t'es dangereux, Andy.

— Dangereux, moi ? Dangereux ?

— Marche devant, s'il te plaît. Je te suis de près.

— C'est vraiment con, Frank. Je suis ton propre cousin.

— Petit cousin, y me semble. Allez. T'arrête pas.

— Tu m'emmènes voir ton père ?

— Non. Le tien. »

« Il est où ? demanda Steve.

— Dans la bibliothèque », dirent deux des fils d'Anson. Ils avaient parlé en même temps, ce qui était fréquent chez les deux jeunes gens. « Mon frère Frank est avec lui et le surveille, ajouta Martin.

— Il le tient en respect avec le fusil », surenchérit James.

Ils avaient tous deux l'air très satisfaits.

Steve enfila le couloir à la hâte. Dans la bibliothèque, pièce sombre, basse de plafond, intégralement garnie de rayonnages bourrés de centaines et de centaines de livres rares et érudits sur diverses cultures orientales – ouvrages qui avaient appartenu au Colonel et que personne n'avait ouverts depuis quinze ou vingt ans –, un tableau

vivant très peu classique l'attendait. Frank était appuyé négligemment contre une armoire à gauche de la porte, le fusil que tout le monde emportait pour aller à la grille reposant en douceur sur son avant-bras gauche. L'arme était braquée plus ou moins vers un fort gaillard, tendu, la mine renfrognée, vêtu d'un jean ample et d'une chemise écossaise en flanelle, qui se tenait de l'autre côté de la pièce. Un inconnu grognon en qui Steve reconnut au bout d'un moment son fils Andy.

« Nous n'avons probablement pas besoin de le menacer d'une arme, Frank. Pas vrai, Andy ?

— C'est pas son avis à lui, dit Andy d'une voix sinistre.

— Mais c'est le mien. Tu n'y vois pas d'inconvénient, Frank ?

— À vos ordres, monsieur. Vous voulez que je sorte ?

— Oui. Je pense. Mais ne t'éloigne pas trop. » Frank se retira. Steve regarda dans la direction d'Andy et demanda : « Je risque rien avec toi ?

— Dis pas de conneries, p'pa.

— Comment je peux en être sûr ? Tu es un drôle de zigoto. Tu as toujours été comme ça et tu ne changeras jamais. » Steve remarqua qu'Andy avait pas mal grossi. Et son crâne commençait à se dégarnir. Les gènes Gannett remontaient à la surface. Quel âge avait-il, au juste ? Steve fut obligé de faire le calcul. Vingt-quatre ans, conclut-il. Oui. Vingt-quatre ans. Il avait l'air beaucoup plus vieux que ça, mais Steve se rappela alors qu'Andy avait toujours fait plus que son âge, même quand il était tout gamin. « Un drôle de zigoto, oui, voilà ce que tu es. Anson pense que tu es un mutant.

— Vraiment ? Regarde, p'pa. Cinq doigts à chaque main. Une seule tête. Deux yeux seulement, et de chaque côté du nez, comme il se doit. »

Steve n'apprécia que très modérément cet humour. « Un mutant quand même, reprit-il. Une personnalité de mutant, voilà ce qu'Anson a voulu dire. Quelqu'un qui ne ressemble à aucun d'entre nous... Écoute, tu peux voir ça comme ça : je suis une sorte de pauvre mec, Andy. Je suis gros, je suis lent et prudent. Je l'ai toujours été et le serai toujours. Ça ne me gêne pas d'être comme ça. Mais je suis aussi un citoyen respectable, responsable et travailleur. Alors, dis-moi un peu : comment j'ai pu élever un criminel comme toi ?

— Un criminel ? C'est ce que je suis ?

— Le mot est trop dur, c'est ça ? Moi, je ne trouve pas. Pas si j'en crois ce qu'on m'a raconté. Pourquoi es-tu revenu ici, Andy ?

— Je sais pas au juste. Un peu de nostalgie, peut-être ? Je peux pas dire. J'allais à Frisco et brusquement j'ai eu comme une inspiration et je me suis dit : Et puis zut, je roule dans cette direction, après tout, alors je crois que je vais revoir ce bon vieux ranch, je vais revoir la

famille, ces bons vieux papa et maman, ce vieux cul-coincé d'Anson et cette allumeuse de La-la.

— La-la, oui. Elle préfère qu'on l'appelle Lorraine maintenant. C'est son vrai nom, au cas où tu l'aurais oublié. Elle sera heureuse de te revoir. Elle va pouvoir te présenter à ton fils.

— Mon fils. » Pas la moindre étincelle d'émotion n'apparut sur son visage glacial.

Steve sourit. « Ben oui, ton fils. Il a cinq ans. Il est né pas très longtemps après que tu nous as faussé compagnie.

— Et il s'appelle comment, p'pa ? Anson ?

— Eh bien, en fait, tu seras surpris d'apprendre qu'il s'appelle bien comme ça. Anson Carmichael Gannett, Junior. C'était gentil de la part de Lorraine de lui donner ton nom, vu les circonstances, non ? »

Ce fut au tour d'Andy de ne pas apprécier. Il fit peser sur Steve un long regard morose et lâcha d'une voix froide et monocorde : « Bien, bien, bien. Anson C. Gannett, Junior. C'est très gentil. Je guis rudement, rudement flatté. »

Steve feignit de ne pas remarquer le ton moqueur de son fils. Sans cesser de sourire, il dit : « Je suis heureux de l'entendre. C'est vraiment un enfant adorable. Nous l'appelons "Anse"... Au fait, tu penses rester combien de temps avec nous, fiston, maintenant que tu es ici ?

— Au moins aussi longtemps que Frank restera assis dans le couloir avec son fusil, je crois.

— Désolé pour le fusil. Frank a réagi d'une façon un peu excessive, ce me semble. Mais il ne savait pas à quoi s'attendre avec toi. Nous savons que tu as vécu en marge de la légalité depuis que tu es parti d'ici. Tu travaillais comme rectifieur, c'est bien ça ?

— Les lois qu'enfreignent les rectifieurs sont les lois des Entités, énonça Andy avec raideur. En fait, les rectifieurs arrachent des humains à l'oppression des Entités. Je pourrais trouver assez d'arguments pour qu'on considère les activités des rectifieurs comme un aspect de la Résistance. Une sorte de contribution individuelle à la Résistance. Ce qui ferait de moi un citoyen tout aussi respectable et respectueux des lois que ce que tu prétends être,

— Je comprends ce point de vue, Andy. N'empêche que les rectifieurs mènent une sorte d'existence obscure et clandestine et qu'ils sont loin d'être tous absolument honnêtes. Cela dit, il me plairait de penser que tu étais plus honnête que la plupart.

— Tu ne crois pas si bien dire. » Il y avait un crépitement dans la voix d'Andy et une lueur dans son regard qui conduisirent Steve à penser qu'il disait peut-être la stricte vérité, pour une fois. « J'ai fait quelques rectifs en bois, oui – tu sais de quoi je parle, hein ? –, mais uniquement parce que la corporation des rectifieurs m'y avait obligé.

Règlement intérieur de la corpo. La plupart du temps, je jouais franc-jeu et je faisais le travail correctement. Question de fierté professionnelle pour un bidouilleur. J'ai fini par connaître le réseau des Entités comme ma poche, en plus.

— C'est bon à savoir. Nous l'espérions un peu. C'est pour ça que nous t'avons cherché partout pendant toutes ces années.

— C'est vrai ? Et pourquoi ?

— Parce que nous faisons encore de la Résistance, ici sur notre montagne, et que tu as des compétences uniques qui pourraient nous rendre service dans un important projet auquel nous travaillons depuis longtemps.

— Et de quel genre de projet s'agirait-il ? On a assez tourné autour du pot. Qu'est-ce que tu veux de moi exactement, p'pa ?

— Pour commencer, ta coopération dans le cadre d'un petit projet de piratage informatique d'importance critique, un truc trop ardu pour moi, mais qui, je crois, est dans tes cordes.

— Et si je refuses de coopérer ?

— Tu ne refuseras pas. »

Andy en était soufflé. Les archives de Borgmann ! Ça alors !

Il se rappelait les avoir cherchées deux ou trois fois – quand il avait quatorze, quinze ans, dans ces eaux-là. Tout le monde s'y collait un jour ou l'autre. C'était comme l'Eldorado, les mines du roi Salomon, la marmite pleine d'or au pied de l'arc-en-ciel. La cache légendaire des données Borgmann, la clé de tous les mystères des Entités.

Mais cette quête ne lui avait rien rapporté et il s'en était assez vite désintéressé, une fois qu'elle avait commencé à dégénérer en séries d'impasses. On flairait une ou deux pistes prometteuses et on avait momentanément la certitude d'avoir trouvé le moyen d'atteindre les richesses que le sournois et malfaisant Borgmann avait planquées pour son plaisir personnel dans une zone mémoire non précisée de l'ordinateur d'un Terrien anonyme. Et juste au moment où on galopait à bride abattue sur la route du succès après s'être appuyé un boulot d'enfer, on s'apercevait qu'on avait été dérouté à son insu, qu'on était pour ainsi dire en train de disparaître dans son propre rectum, et le rire fantomatique de Borgmann éclatait dans vos oreilles. Après quelques expériences de ce genre, Andy avait décidé qu'il y avait mieux à faire dans la vie.

Il raconta tout cela à Steve et Anson, et aussi à Frank, qui les avait accompagnés jusqu'au centre de communications. Malgré sa jeunesse, Frank semblait être devenu quelqu'un de très important en l'absence d'Andy.

« Nous voulons que tu fasses une autre tentative, dit Anson.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je vais aboutir à quoi que ce

soit cette fois-ci ?

— Ceci, dit Steve. J'ai là une chaîne de données qu'à mon avis personne n'a encore jamais explorée, ou alors très peu, et je suis convaincu qu'elle remonte jusqu'à Borgmann. J'en connais l'existence depuis des années. Je bricole dessus à mes moments perdus. Mais je me heurte à un verrouillage que je ne peux pas forcer. Peut-être que toi tu pourras y arriver.

— Tu m'en as jamais parlé. Pourquoi tu m'as pas mis sur l'affaire à l'époque ?

— Parce que tu n'étais plus là. Tu as choisi de partir pour Los Angeles la nuit même où je suis tombé dessus par hasard, mon ami. Alors, comment j'aurais pu t'en parler ?

— Bon. Ça va. Et si je rentre là-dedans maintenant, qu'est-ce que je suis censé trouver pour vous ?

— L'adresse physique de l'Entité Numéro Un », dit Anson.

Andy se retourna et le dévisagea. « T'es toujours accro à cette connerie, alors ? Ça t'a pas suffi de faire tuer Tony ? »

Il vit Anson tressaillir comme s'il avait reçu un coup de poing. Un instant, Andy regretta sa franchise. C'était un coup bas, il le savait. Anson était trop vulnérable de ce côté-là. Encore plus qu'avant, peut-être. Quelque chose avait changé chez lui au cours de ces dernières années, et pas en mieux. Comme si une pièce essentielle s'était brisée en lui. Ou comme s'il avait vieilli de trente-cinq ans en l'espace de cinq. Il avait été accablé par une série de décès : sa femme, son père et puis son frère. Il devait encore en souffrir.

N'empêche qu'Andy n'avait jamais beaucoup aimé Anson. Un constipé ; un fanatique ; un emmerdeur. Un Carmichael. S'il portait encore le deuil de gens morts depuis cinq ou dix ans, tant pis. Rien à foutre de ses bons sentiments, songea Andy.

« Nous croyons toujours, continua Anson en s'efforçant manifestement de ne pas exploser, qu'il existe un Numéro Un chez les Entités, Andy, et que si nous pouvons le trouver et le tuer nous occasionnerons des dégâts considérables à toute leur structure de contrôle. » Il garda un instant les lèvres serrées en un mince trait horizontal, puis reprit : « Nous avons envoyé Tony, mais pour une raison ou une autre, Tony n'était pas à la hauteur. Les Entités ont plus ou moins eu vent de ce qu'il se préparait à faire, mais Elles l'ont laissé poser sa bombe quand même parce qu'il n'était pas au bon endroit. Et puis Elles l'ont cueilli. La prochaine fois, il faudra avoir l'adresse correcte. Et nous comptons sur toi pour la trouver.

— Et qui sera le prochain Tony, si je la trouve ?

— T'occupe. J'en fais mon affaire. Ton boulot, c'est de pénétrer les archives Borgmann et de nous dire où se cache le Numéro Un et comment on peut arriver jusqu'à lui.

— Qu'est-ce qui te donne la certitude que je vais trouver ce genre d'information ? »

Anson lança un regard exaspéré en direction de Steve mais continua de garder un sang-froid d'acier. « Je n'en ai pas la certitude. Mais on peut raisonnablement supposer que Borgmann, étant donné tout ce qu'il a accompli et le degré d'autorité qu'il a réussi à atteindre dans les premiers temps de la Conquête, avait découvert un moyen quelconque d'entrer directement en contact avec le haut commandement des Entités. Que nous définissons comme la créature Numéro Un. Il est donc raisonnable de croire que les protocoles utilisés par Borgmann pour prendre contact avec le Numéro Un sont classés quelque part dans ses archives. Je ne sais pas ce qu'il en est en réalité. Personne ne le sait. Mais, nom de Dieu, tant que nous n'y avons pas jeté un coup d'œil... » Le front et les joues d'Anson, couturés et plissés par des rides de stress qu'Andy ne lui avait jamais vues, avaient commencé à virer à l'écarlate. Son bras gauche était agité d'un tremblement apparemment incontrôlable. Frank, l'air soucieux, se rapprocha de lui. Steve lança à Andy le regard le plus féroce qu'il ait jamais vu sur la grosse bouille de son père.

« Très bien, dit Andy. Pas la peine d'en rajouter, Anson. Tu me montres ce truc et je vais voir ce que je peux faire. »

C'était un peu avant minuit. Steve et Andy, le père et le fils, étaient assis côte à côte dans le centre de communications ; Anson et Frank se tenaient debout derrière eux. Steve avait un écran, Andy un autre. Il vit des motifs abstraits commencer à défiler sur l'écran de son père, les lignes fluides des chaînes de données traduites en équivalents visuels.

« Donne-moi ton poignet », dit Steve.

Andy le regarda, inquiet. Il y avait une éternité qu'ils n'avaient pas communiqué entre eux par implants interposés. Andy, qui n'avait jamais eu la moindre difficulté à effectuer des connexions entre biordinateurs avec qui que ce soit, se surprit soudain à hésiter avant de mettre sa biopuce à la disposition de Steve, comme si un simple échange de données impliquait une terrifiante intimité. « Ton poignet », répéta Steve. Andy tendit le bras. Ils entrèrent en contact. « Voilà ce qui à mon avis devrait être la porte d'accès aux archives Borgmann, dit Steve. Ce truc, ici. » Un flux de données commença à transiter du père vers le fils. Steve montra les points nodaux sur l'écran d'Andy, tourbillons de vert et de violet sur un arrière-plan saumon. Andy intégra son bioprocasseur au système et se mit à manipuler les données qu'il avait recueillies via l'implant de son père. Ce qui avait semblé abstrait, voire informe un instant auparavant, commença à prendre un sens. Il se laissa porter, hochant la tête, fredonnant et murmurant entre ses dents. « Et ici, continua Steve, c'est l'endroit où je me suis heurté à un verrouillage.

— C'est bon. Je vois. D'ac, p'pa. Silence tout le monde, s'il vous plaît. »

Il se pencha sur l'écran. Il ne voyait rien qu'une surface rectangulaire lumineuse. Il était seul dans la pièce, seul au monde, seul dans l'univers. Anson, Frank et Steve avaient disparu de ses perceptions.

Quelque part en Europe, un gros ordinateur l'accueillait en ligne.

Où se trouvait-il ? En France ? En Allemagne ? Ce n'étaient que des noms. Tous les pays étrangers n'étaient que des noms pour lui. Malgré tous ses voyages à travers ce qui avait été les Etats-Unis d'Amérique, il n'avait pas vu grand-chose du vaste monde.

C'est Prague que je veux. Dans le pays des Tchèques. La Tchéquie ? Rien à foutre du nom exact. Clic, clic, clic. Donnez-moi Prague, Prague, Prague. Prague. La patrie de Borgmann. C'est ça ? Oui. C'est ça. La ville de Prague, en Tchécomachinchose.

Les motifs sur l'écran avaient l'air très familiers. Il s'aperçut qu'il avait déjà suivi cette piste. Il y avait bien longtemps, quand il était gamin : ce tunnel qui s'étrécissait, cet ensemble d'arborescences. Oui. oui. Il y était entré et n'avait même pas vu où il était, à quel point il était proche de la marmite pleine d'or.

Mais bien sûr, à l'époque, il avait perdu son chemin. Allait-il le perdre à nouveau ?

Il commençait à recevoir des données verbales. Des mots en langue étrangère qui flottaient vers lui. Mais quelle langue ? Il n'en avait aucune idée. Son père devait pourtant avoir une raison de croire que cette voie, et pas une autre, permettait d'accéder aux dossiers de Borgmann. Bon, Borgmann était tchèque, non ? Alors, la langue était peut-être du tchèque, si c'était bien ça qu'on parlait chez les Tchèques. Andy sollicita un logiciel de traduction, lui demanda de convertir du tchèque et reçut un message d'erreur. Il enjoignit au traducteur d'identifier cette langue inconnue.

Deutsch.

Deutsch ? Merde alors, c'était quoi, le deutsch ? La langue de la Tchéquie ? Ça n'avait pas l'air de cadrer. Deutsch ou tchèque, il n'en avait rien à cirer, c'était une traduction qu'il lui fallait. Il asticota le traducteur et lui demanda de convertir du deutsch. Jawohl. Il lui convertit du deutsch.

Et du deutsch cochon, en plus. Un dégueulis de mots orduriers à faire rougir même un endurci comme lui se mit à traverser l'écran comme un essaim de missiles. Le tordu qui avait écrit ça des décennies plus tôt lui bavait carrément dessus. Un vrai détraqué. Qui l'accueillait dans ces archives hyperconfidentielles avec un déluge de pornographie railleuse.

Oui. Oui. Oui. Ce devait être la piste de Borgmann. Forcément !

Il descendit un peu plus bas dans ce tunnel arborescent. « Et maintenant, déclara Andy, parlant pour lui seul puisqu'il ne restait plus personne d'autre dans l'univers, il faudrait que je trouve le verrou sur lequel Steve s'est cassé le nez. Ça y est... pas tout à fait... j'y suis. Oui.

Une petite merveille, ce verrou. Il avait l'air tout ce qu'il y a de plus innocent. Il ressemblait à une invitation amicale à aller de l'avant. Ce qu'Andy se mit en devoir de faire, ne sachant que trop bien ce qui allait se passer et marquant soigneusement sa position avant d'accomplir un pas de plus. Un, deux, trois pas. Un de trop, et il se plantait. Il n'aurait rien pu faire pour sauver sa peau. La trappe s'était ouverte en un milliardième de nanoseconde et voilà : pffft ! effacé ! Au revoir, mon pote.

Bon. Si ce verrou avait mis en échec un informaticien du calibre de Steve, et ce à maintes reprises au cours des cinq dernières années, il fallait qu'il soit plutôt spécial. Et il l'était.

Andy recula jusqu'à son marqueur et repartit. Descendre dans le tunnel... voilà... prendre à droite ici, à gauche là. C'est bon. Le verrou apparaissait à nouveau et lui disait avec une débauche de séduction qu'il était sur le bon chemin, le pressait de continuer d'avancer. Mais au lieu d'avancer, Andy se contenta de regarder vers l'avant : il expédia un éclaireur virtuel et scruta le tunnel avec les yeux de la sonde jusqu'à ce qu'il aperçoive le verrou qui l'attendait, la bouche en fleur, au bord de la piste de données, un peu plus loin. Il le laissa happer l'éclaireur et recula immédiatement jusqu'à son point de départ.

Lentement. Lentement. Ce machin n'était pas invincible.

Ses nombreuses expéditions à l'intérieur des hyperordinateurs des Entités dans l'exercice de ses activités de rectifieur lui avaient appris comment affronter un adversaire de cette magnitude. Si un chemin ne vous plaît pas, vous vous en taillez un autre. Ce ne sont pas les méga-octets qui manquent. Il n'y a qu'à se servir. Demandez de l'aide si nécessaire ; connectez-vous à d'autres secteurs du système. Creusez autour de l'obstacle. Borgmann était assurément un petit génie, mais on avait fait pas mal de progrès en interfaçage depuis son époque, et Andy avait l'avantage d'utiliser tout ce qu'on avait appris sur les ordinateurs des Entités dans les vingt-cinq dernières années.

Il attaqua les données Borgmann par la bande. Il se réachemina via des ordinateurs situés à Istanbul, Johannesburg, Djakarta ; il passa aussi par Moscou, Bombay et Londres, avançant à pas feutrés vers la cache de données tchèque sous un maximum d'angles de pénétration. Il se fabriqua une double piste, une triple piste, histoire de laisser croire qu'il était en des tas d'endroits à la fois, si bien que personne ne pouvait remonter jusqu'à lui en aucun point de son périple et venir le

surprendre par derrière pour le court-circuiter. Finalement, il se catapulte en douce et à reculons dans le processeur principal de Prague et fonce toutes affaires cessantes vers les archives Borgmann.

Il voyait le verrou, là-haut, étincelant comme la lumière du jour, qui attendait que les prochains pigeons se pointent au tournant du tunnel. Oui, mais l'obstacle était derrière lui à présent.

« Salut la compagnie », dit-il lorsque les dossiers secrets de Karl-Heinrich Borgmann vinrent ruisseler dans ses filets comme autant de petits poissons sympas qui ne demandaient qu'à se faire chatouiller.

Il était stupéfiant, même pour Andy, de constater à quel point les archives de Borgmann pouvaient être dégueulasses.

Couches sur couches de porno entassées sur un kilomètre de hauteur. Des vidéos de femmes de type européen aux aisselles velues et aux cuisses ouvertes qui fixaient l'objectif avec une résignation morose tout en opérant des mouvements curieux, et – pour Andy – fort peu captivants, de nature ouvertement sexuelle.

Il n'était pas particulièrement gêné par le spectacle de la nudité féminine. Mais les regards sinistres de ces créatures, leur colère à peine dissimulée, l'impression incontestable que la caméra était en train de les violer – tout cela le dégoûtait profondément. Il pouvait sans trop de peine imaginer ce qui s'était passé. Borgmann n'était-il pas le Collabo suprême, la voix par laquelle les Entités transmettaient leurs ordres à la planète conquise ? L'empereur de la Terre, pratiquement, la plus haute autorité dans le monde juste en dessous des Entités. Il l'avait été un certain temps, en tout cas, jusqu'à ce que cette femme entre dans son bureau personnel – quelqu'un qui avait sa confiance, apparemment – et lui plante un couteau dans le bide. Avec tous les pouvoirs dont il disposait, il aurait pu obliger n'importe qui à faire tout ce qu'il voulait sous peine de recevoir les pires châtiments. Et ce que Borgmann voulait, de toute évidence, c'était rien de plus intello que d'obliger des femmes à se déshabiller devant lui et à suivre ses ignobles instructions tandis qu'il tournait des vidéos destinées à rejoindre ses archives permanentes.

Il y avait aussi d'autres documents indiquant que Borgmann s'était adonné à des trucs plus salaces qu'obliger des femmes à s'exhiber sous toutes les coutures tandis qu'il bavait derrière sa caméra. Borgmann était aussi un voyeur clandestin, un reluqueur refoulé qui espionnait à distance la gent féminine de Prague.

Approfondissant ses recherches, Andy découvrit de pleins fichiers de documents vidéo qui n'avaient pu être réalisés qu'en introduisant des mouchards optiques dans les appartements. Ces femmes étaient seules, ne se doutaient de rien et vaquaient à leurs occupations : elles se changeaient, se brossaient les dents, étaient dans la baignoire ou sur le siège des toilettes. Ou alors elles faisaient l'amour, avec leur

petit ami ou leur mari. Et ce petit Karl-Heinrich mignon tout plein n'en perdait pas une miette au bout de ses fibres optiques ; il enregistrerait le tout et le planquait là où on finirait par le retrouver vingt ou trente ans plus tard. Et qui le retrouvait ? Anson (« Andy ») Carmichael Gannett, Senior, bien sur !

Il y avait une quantité incalculable de ces films pornos. Borgmann avait dû mettre la moitié de la ville de Prague à la merci de ses judas électroniques. Nul doute qu'il imputait sur le budget municipal le coût global de l'opération, présentée comme un système de télésurveillance indispensable à la sécurité. Mais il n'avait apparemment surveillé que la chair féminine. Pas la peine d'être puritain pour trouver les archives Borgmann répugnantes. Zappant de fichier en fichier, Andy commençait à avoir le regard vitreux, les tempes douloureuses. Combien de seins nus pouvait-on contempler avant qu'ils ne perdent toute valeur érotique ? Combien d'entrejambes ? Combien de postérieurs ondulants ?

À vomir. Beurk beurk beurk beurk beurk.

Mais il était apparemment impossible d'arriver jusqu'aux données vitales qu'il recherchait sans patauger dans ces montagnes de boue. Peut-être que Borgmann lui-même disposait d'une commande de défilement accéléré qui permettait de survoler les fichiers sans les ouvrir, mais Andy ne voyait pas de manière rapide et commode d'y avoir accès et répugnait à tenter quoi que ce soit qui puisse le détourner de la chaîne de données principale. Il continua donc de s'enfoncer péniblement dans les données selon la méthode habituelle, fichier par fichier, par monts de seins et vaux de fesses, remuant du cul à la tonne, espérant qu'il y aurait tout de même dans ces archives si convoitées autre chose qu'une inconcevable main courante détaillant l'invasion de l'intimité de centaines et de centaines de jeunes filles et de jeunes femmes d'une époque révolue.

Il sortit du porno une éternité plus tard.

Il crut un moment qu'il n'en viendrait jamais à bout. C'est alors que, brusquement, il se retrouva au milieu de fichiers dotés d'un système d'inventaire totalement inédit, d'archives ensevelies à l'intérieur des archives, et comprit, après avoir fouillé quelques minutes, qu'il avait décroché le gros lot.

Il était impressionnant de constater la perfection avec laquelle Borgmann, partant absolument de zéro, s'était infiltré dans le mystérieux système de données des Entités et l'avait appréhendé ; de voir tout ce qu'il avait repéré, accompli, amassé et enfermé ici même, dans un des processeurs principaux du réseau informatique des Entités, masse de données destinées à dormir jusqu'à ce qu'Andy Gannett vienne faire un casse pour les récupérer. Le petit père Borgmann était certes une ordure, mais il devait être également un

magicien de l'informatique pour avoir pénétré aussi profondément un système de codes extraterrestre et avoir appris à s'en servir. Au delà du dégoût qu'il éprouvait pour l'homme, Andy ne pouvait s'empêcher d'avoir un certain respect pour le grand maître qu'il avait été.

Il y avait là quantité d'informations qui seraient utiles à la Résistance. Les relevés de toutes les négociations menées par Borgmann lui-même avec l'occupant en Europe centrale. Ses procédures d'interfaçage, celles qui lui avaient permis de communiquer avec les échelons supérieurs du commandement extraterrestre. Ses listes de circuits télématiques pour leur retransmettre des données. Son répertoire des décrets et ordonnances promulgués par les

Entités. Et le clou, son glossaire numérique comparant le langage Borgmann et le langage des Entités, tout l'ensemble des équivalences de codes – la clé de l'élucidation intégrale, peut-être, du système de communication secret des Entités.

Andy ne prit pas le temps d'examiner ces documents en détail. Sa mission actuelle se limitait à les rassembler et à les mettre à disposition pour une étude ultérieure. Il en préleva de pleines poignées, cliquant à toute vitesse sur tout ce qui lui semblait plus ou moins pertinent, les recopia fichier par fichier et les injecta dans ses circuits parallèles – Moscou-Bombay via Istanbul, Djakarta-Londres via Johannesburg –, laissant les chaînes de données s'embrouiller, se chevaucher et se corrompre au-delà de toute compréhension humaine ou extraterrestre, tout en les codant pour qu'elles se reconstituent dans quelque mystérieuse zone intermédiaire où il pourrait les retrouver et les rapatrier enfin au ranch, sauvegardées une par une, à la barbe du méchant petit verrou de Borgmann, dans un fichier en libre accès, afin que personne ne soit jamais plus obligé de subir tout ce qu'Andy avait subi cette nuit-là.

Il leva enfin les yeux de son écran.

Son père, les yeux rougis, le visage fripé, était toujours assis à côté de lui et le regardait avec un étonnement non dissimulé. Adossé au mur, Frank bâillait. Anson s'était endormi sur le sofa à côté de la porte. Andy entendit la pluie tambouriner dehors. Il y avait une lueur grisâtre dans le ciel.

« Quelle heure il est ? demanda-t-il.

— Six heures et demie du matin. Tu ne t'es pas arrêté un seul instant, Andy.

— Non. Il me semble que non, pas vrai ? » Il se leva, s'étira, bâilla, pressa ses phalanges sur ses globes oculaires. Il se sentait brisé, épuisé, vidé, il avait faim. « Je crois que je vais aller pisser, d'ac ? Et peut-être que quelqu'un pourrait m'apporter une tasse de café.

— Tout de suite. » Steve fit signe à Frank, qui se leva aussitôt et

partit. Lorsqu'Andy, toujours en train de bâiller, commença à se diriger pesamment vers la salle de bains, Steve lui lança, sans même essayer de cacher son impatience : « Alors, fiston, ça a marché ? Qu'est-ce que t'as trouvé là-dedans ?

— Tout. »

Leur tentative hasardeuse avait été payante, finalement. L'introuvable Andy était rentré au bercail et avait pénétré pour eux les impénétrables archives. Ils avaient maintenant la confirmation de l'inconfirmable hypothèse « Numéro Un ». Feuilletant avec un émerveillement jubilatoire le synopsis que Steve lui avait préparé à partir de l'analyse préliminaire effectuée par Andy sur sa première exploration des archives Borgmann, Anson sentit se détacher de lui les fardeaux du chagrin, du regret et de l'autocritique qui l'avaient prématurément vieilli ces cinq dernières années. Il était à présent miraculeusement rajeuni, plein d'énergie et de rêves, à nouveau prêt à se jeter en première ligne pour libérer la planète de ses oppresseurs. Du moins en avait-il l'impression sur le moment. Sa seule espérance était que ça dure.

Pendant trois ou quatre minutes, il feuilleta les pages glacées et élégamment imprimées tandis que les autres le regardaient sans dire un mot. Puis il leva les yeux et dit : « Dans combien de temps vous pouvez démarrer là-dessus, à votre avis ? Est-ce qu'on a déjà assez d'éléments pour nous attaquer au Numéro Un ? »

Avec lui dans la chambre des cartes se trouvaient Steve Gannett, sa femme Lisa, Mark, l'aîné des fils de Paul, Julie, la sœur de Mark, et Charlie Carmichael avec sa femme Cassandra. Les piliers actuels de la famille, plus ou moins, tous sauf Cindy, matriarche vénérable et sans âge du clan, momentanément occupée ailleurs dans la maison. Mais c'était à Steve qu'Anson adressait la plupart de ses questions.

Et la réponse que Steve lui donna n'était pas celle qu'il voulait entendre.

« À vrai dire, on a encore pas mal de boulot à faire avant d'en arriver là, Anson.

— Ah bon ?

— L'Entité en chef avec qui traitait Borgmann – et on peut supposer, je crois, que ce spécimen était vraiment celui que nous appelons le Numéro Un – était basée à Prague, dans un grand château sur une colline. Comme tu le sais déjà, j'imagine, nous croyons que le quartier général de Prague a été déclassé il y a pas mal de temps et que le Numéro Un a été transféré à Los Angeles. Mais nous avons besoin d'une confirmation que je compte obtenir d'Andy dès qu'il aura trouvé l'itinéraire d'accès. Une fois que nous aurons localisé précisément le Numéro Un, nous pourrons songer aux moyens de le supprimer.

— Et si Andy décide de disparaître encore une fois ? demanda Anson. Est-ce que tu pourras trouver tout seul les données nécessaires ?

— Il ne disparaîtra pas.

— Et si tu te trompes ?

— Je crois qu'il veut vraiment être sur ce coup, Anson. Il sait à quel point il est indispensable pour le projet. Il ne nous laissera pas tomber.

— Tout de même, j'aimerais faire surveiller ton fils vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pour m'assurer qu'il reste sur place jusqu'à ce qu'il ait fini de brasser les données Borgmann. C'est vraiment un gros affront pour toi, Steve ?

— Ça va certainement en être un pour Andy.

— Il nous a déjà laissé tomber une fois. Je ne veux pas courir encore le risque de le perdre. Autant que je te le dise maintenant : j'ai demandé à deux autres de mes fils de se relayer pour le surveiller tout le temps qu'il sera au ranch.

— Bon, dit Steve en laissant son mécontentement transparaître. Comme tu voudras, Anson. Surtout que tu as déjà pris ta décision, à ce que je vois. Mais, vous savez tous ce que je pense de la nécessité de le traiter comme un prisonnier.

— Lisa ? reprit Anson. C'est ton fils. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que tu devrais le surveiller avec l'œil du faucon jusqu'à ce que tu obtiennes ce que tu attends de lui.

— Et voilà ! triompha Anson. "Le surveiller avec l'œil du faucon" ! C'est ce que Frank va faire. C'est ce qu'il fait en ce moment même, d'ailleurs. Martin et James vont le relayer, huit heures par jour chacun. Voilà qui est réglé, d'accord ?... Steve, quand est-ce que tu vas avoir du concret pour la localisation du Numéro Un ?

— J'en aurai quand j'en aurai, vu ? C'est notre priorité des priorités.

— Doucement, doucement. Je voulais seulement avoir une idée du délai.

— Eh bien, dit Steve avec une sorte de moue dubitative, je ne peux rien t'indiquer de précis. Et je ne crois pas que le fait de mettre Andy sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre l'encourage vraiment à nous aider. Mais passons. Peut-être qu'il sera disposé à coopérer quand même. Je voudrais bien le croire. Cela dit, une fois que tu auras enfin tes informations, quelle méthode as-tu en vue pour liquider le Numéro Un ?

— On fera comme on a déjà fait. Mais mieux, cette fois-ci, j'espère... Bonjour, Cindy. »

Elle entra tranquillement dans la pièce avec la grâce et la dignité de la frêle vieille dame qu'elle était – vive, la tête haute, les yeux plus

brillants que jamais – et s’assit à côté de Mark.

« Nous parlons de l’attentat contre le Numéro Un, l’informa Anson. Je viens d’expliquer à Steve que j’ai l’intention de procéder à peu près comme la première fois : envoyer quelqu’un poser une bombe juste contre le mur de l’immeuble, voire à l’intérieur, si possible. Cette fois-ci, Andy devrait être en mesure de nous donner la localisation précise du Numéro Un, ainsi que les mots de passe informatiques exacts permettant à notre homme de passer au travers du dispositif de sécurité extraterrestre.

— Tu as déjà quelqu’un en vue pour cette mission, Anson ? demanda Mark.

— Oui. Mon fils Frank. »

C’était une information qu’il n’avait communiquée à personne, pas même à Frank, jusqu’à cet instant. La réaction dans la salle fut tumultueuse, instantanée et véhémence. Tout le monde parlait en même temps, hurlait, gesticulait. Au milieu de ce chaos soudain, Anson vit Cindy, assise droite comme un I, aussi rigide, émaciée et sinistre que la momie d’un pharaon, qui fixait sur lui un regard chargé d’une violence si franche, si flamboyante, qu’il crut presque en sentir l’impact physique.

« Non, dit-elle d’une voix glaciale de contralto qui trancha dans le vacarme comme un cimeterre. Pas Frank. N’y pense même pas, Anson. »

Un silence de plomb s’abattit dans la pièce et se prolongea jusqu’à ce qu’Anson retrouve sa voix.

« Tu y vois un inconvénient, Cindy ? demanda-t-il enfin.

— Il y a cinq ans, tu as envoyé à la mort l’unique frère que tu avais. Tu veux y envoyer ton fils, maintenant ? Ne me dis pas non plus que tu en as trois en réserve. Non, Anson, nous n’allons pas te laisser risquer la vie de Frank sur ce coup. »

Anson pinça les lèvres. « Frank ne risquera rien. Nous savons quelles erreurs nous avons commises la dernière fois. Nous n’allons pas les répéter.

— Tu en es bien sûr ?

— On prendra toutes les précautions. Ne crois-tu pas que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que Frank se tire sain et sauf de cette mission ? Mais nous sommes en guerre, Cindy. Cela impose des risques. Et des sacrifices. »

Mais Cindy était inexorable. « Tony a été un sacrifice pour toi. Rien ne t’oblige à en faire un second. Un peu con comme démonstration de virile fermeté, non ? Tu crois que nous ne savons pas ce que tu as déjà donné et combien ça t’a coûté ? Frank est notre espoir pour l’avenir, Anson. C’est lui la prochaine génération, le futur chef de clan. Tu le sais très bien, comme tout le monde ici. Il est hors

de question de risquer sa vie. Même s'il n'a qu'une chance sur dix de ne pas revenir, c'est déjà trop risqué... En plus, il y a quelqu'un d'autre au ranch qui est bien plus adapté à cette mission que Frank.

— Qui ça ? demanda Anson d'un ton acerbe. Toi ? Moi ? Ou Andy, peut-être ?

— Demande à Khalid. Il a quelqu'un qui peut faire ce boulot à merveille. »

Anson était perplexe. « Qui ? Dis-le moi ? Qui ça ?

— Demande à Khalid. »

« Il me faudrait certaines garanties pour lui, dit Khalid. C'est mon fils aîné. Sa vie est sacrée pour moi. »

Il se tenait devant eux comme un soldat au rapport, aussi calme et aussi maître de lui que s'il avait pris l'initiative de cette réunion. Ce n'était qu'au moment d'entrer dans la chambre des cartes qu'il avait fugitivement manifesté une certaine gêne en y voyant rassemblés tant de membres de la famille, comme dans un tribunal présidé par le juge Anson ; mais cette gêne s'était vite dissipée et l'aura de calme surnaturel qui le baignait d'ordinaire s'était reconstituée.

Khalid composait une figure insolite en ces lieux. Il n'assistait à aucune des réunions de la chambre des cartes ; il avait depuis belle lurette fait savoir à la ronde que la Résistance ne l'intéressait pas. Et de fait, depuis quelques années, on ne l'avait que très rarement vu dans le bâtiment principal. Il passait le plus clair de son temps dans son petit chalet ou ses environs, de l'autre côté du potager, partageant sa solitude avec Jill et leur multitude d'enfants étrangement adorables. C'était là qu'il sculptait ses statuettes et, à l'occasion, des pièces plus imposantes, cultivait la terre pour nourrir sa famille et lisait et relisait la Parole de Dieu sous le merveilleux soleil californien. Parfois, il partait écumer les profondeurs des montagnes, traquant les daims, sangliers et autres animaux sauvages qui s'y étaient multipliés depuis que la population humaine avait diminué. Son fils Rachid l'accompagnait parfois ; d'habitude, il partait seul. Il vivait replié sur lui-même, n'avait pas besoin de grand-chose hormis la compagnie de sa femme et de ses enfants et se plaisait même souvent dans une solitude complète.

« Quel genre de garanties exactement ? demanda Anson.

— Je veux dire que je ne te laisserai pas envoyer Rachid à la mort. Il ne faut pas qu'il périsse comme a péri Tony.

— J'ai dit "exactement".

— Très bien. Il ne s'engagera pas dans cette mission tant que vous ne lui aurez pas préparé le terrain à fond. Je veux dire par là que vous devez avoir la certitude absolue que vous l'envoyez au bon endroit et que, lorsqu'il y sera, les portes lui seront ouvertes. Il devra disposer des mots de passe qui lui permettront d'entrer. Je sais comment

fonctionnent ces mots de passe. Il faudra qu'il puisse entrer dans le repaire du Numéro Un avec une sécurité absolue.

— Nous venons de demander à Andy de travailler sur la localisation du Numéro Un et sur les protocoles des mots de passe. Nous n'enverrons pas Rachid avant de les avoir, ça, je peux te l'assurer.

— Cette assurance n'est pas suffisante. Est-ce là une promesse sacrée ?

— Une promesse sacrée, oui.

— Ce n'est pas tout. Vous veillerez à ce qu'il puisse repartir sans danger. Il y aura des voitures pour l'attendre – plusieurs voitures – et il faudra prendre soin de créer une confusion afin que la police ne puisse pas savoir dans laquelle il se trouve et qu'il puisse rentrer au ranch sans encombre.

— C'est promis.

— Tu promets très vite, Anson. Mais il faut me convaincre de ta sincérité, sinon je ferai en sorte que Rachid ne parte pas. Je sais comment fabriquer un instrument, mais je sais aussi comment en émousser le tranchant.

— J'ai déjà perdu mon frère dans cette aventure. Je n'ai pas oublié ce que j'ai ressenti alors. Je n'ai pas l'intention de laisser mourir ton fils.

— Très bien. Fais en sorte que cela n'arrive pas, Anson. » Il ne répondit pas immédiatement. Il aurait bien voulu disposer d'un moyen quelconque de transmettre télépathiquement à Khalid son intime conviction que tout serait fait correctement cette fois-ci, qu'Andy allait trouver dans les archives Borgmann toutes les informations dont ils auraient besoin pour envoyer Rachid à l'endroit exact où se terrait le Numéro Un et pour lui ouvrir toutes les portes secrètes afin qu'il puisse accomplir l'assassinat et réussir à s'enfuir. Mais Anson n'avait pas ce pouvoir. Il ne pouvait que demander l'aide de Khalid et espérer que tout irait pour le mieux.

Khalid l'observait tranquillement.

Ce regard froid lui faisait perdre ses moyens. Khalid était vraiment d'un autre monde. C'était ainsi qu'il était apparu au jeune Anson, seize ans, lorsque, des décennies plus tôt, il avait débarqué de nulle part dans la voiture de Cindy ; et il était encore un extraterrestre au bout de tout ce temps. Même en ayant vécu avec eux depuis tant d'années, épousé une femme de leur famille, partagé la splendeur et l'isolement de leur vie au sommet de leur montagne comme s'il était lui-même un authentique Carmichael. Anson le trouvait toujours aussi mystérieux, différent. Pas vraiment parce qu'il était né à l'étranger, avait cette beauté physique insolite et quasi divine, ou adorait un dieu du nom d'Allah et réglait sa vie sur le livre de Mahomet, un prince du désert

de quelque contrée inimaginablement exotique des milliers d'années auparavant. Ces éléments contribuaient à cette image, certes, mais seulement en partie. Ils ne pouvaient rendre compte de la redoutable discipline intérieure de Khalid, de son calme de granit, du détachement altier de son âme. Non, deux fois non, l'explication de ce mystère devait résider quelque part dans l'enfance de Khalid, dans la formation de son caractère, tenir au fait qu'il était né dans les premières années de la Conquête – les plus dures – et avait grandi dans une ville infestée par les Entités, soumis à des épreuves et à des tensions dont Anson ne pouvait même pas soupçonner la nature. C'étaient ces épreuves et ces tensions qui avaient dû faire de lui ce qu'il était devenu. Mais Khalid s'était toujours refusé à parler de son enfance.

« Il y a une chose que j'aimerais savoir, dit Anson. Si tu es si peu disposé à faire courir des risques à Rachid, pourquoi lui avoir donné la même formation de tueur qu'à Tony ? Je me rappelle très clairement la fois où tu as dit devant moi et les autres que tu étais indifférent à la destruction du Numéro Un et que tu te désintéressais complètement du projet. Tu n'avais donc pas l'intention de former Rachid pour qu'il reprenne le flambeau au cas où Tony échouerait.

— Non. Mon intention était tout autre. Je formais Tony pour qu'il soit votre tueur. Je formais Rachid pour qu'il soit Rachid. Il se trouve que c'était le même type d'entraînement ; les objectifs étaient différents. Tony est devenu une machine parfaite. Rachid est devenu parfait lui aussi, mais il est bien plus qu'une machine. Il est une œuvre d'art.

— Que tu es disposé à mettre à notre service pour une mission très dangereuse, en sachant que nous allons faire notre possible pour le protéger, mais qu'il y aura quand même un minimum de risque. Pourquoi ? Nous n'aurions jamais su ce qu'était devenu Rachid si tu n'avais pas laissé entendre à Cindy que tu avais l'impression qu'il serait à la hauteur de la tâche. Qu'est-ce qui t'as poussé à dire ça ?

— C'est parce que j'ai construit ma vie au milieu de vous, dit Khalid sans hésiter. Je n'étais personne, sinon un homme sans patrie, sans famille, sans existence, même. Tout cela m'a été arraché quand j'étais enfant. Je n'étais qu'un prisonnier ; mais Cindy m'a trouvé, m'a amené ici et tout a changé pour moi. Je vous dois quelque chose en échange. Je vous donne Rachid ; mais je veux que vous vous serviez de lui sagement, ou pas du tout. Telles sont mes conditions, Anson. Soit vous le protégez, soit vous vous passez de lui.

— Il sera protégé. Nous n'allons pas reproduire l'épisode Tony. Je le jure, Khalid. »

« Tu avances ? s'enquit Frank lorsqu'Andy leva ses yeux fatigués de son écran.

— Ça dépend de ce que t'entends par là. Je trouve des trucs nouveaux tout le temps. Et dans le tas, y en a deux ou trois qui sont vraiment utiles... Ça te ferait rien d'aller me chercher une autre bière, Frank ? Et t'en prends une pour toi.

— Entendu. » Frank se dirigea vers la porte d'un pas hésitant. « T'inquiète pas. Je vais pas sauter par la fenêtre et me barrer dès tu seras sorti de la pièce.

— Je sais. Mais suis censé te surveiller, non ?

— Tu crois vraiment que je vais essayer de m'échapper ? Maintenant que je suis à deux doigts de percer le plus secret des codes des Entités ?

— Je suis censé te surveiller, réitéra patiemment Frank. Et non penser à ce que tu pourrais ou ne pourrais pas faire. Mon père me grillerait tout vif si je te laissais partir.

— Je bosserais mieux en ayant moins soif, Frank. Va me chercher une bière. Je vais aller nulle part. Fais-moi confiance. » Il le regarda avec un sourire matois et ajouta : « Tu crois pas qu'on puisse me faire confiance, hein, Frank ?

— Si tu te barres effectivement quelque part et que mon père ne me grille pas tout vif à cause de toi, je partirai en personne à ta recherche pour te ramener et te griller tout vif moi-même. Je le jure par les os du Colonel, Andy. »

Il passa dans le couloir. Lorsqu'il revint, une minute et demie plus tard, Andy était à nouveau penché sur son écran.

« Tu vois, je me suis échappé. Et puis j'ai pensé à un nouveau truc que je voulais essayer et j'ai décidé de revenir. Donne-moi cette putain de bière.

— Andy..., commença Frank en lui tendant la bouteille.

— Oui ?

— Écoute, il y a quelque chose que je n'ai pas encore eu le temps de te dire. Je veux m'excuser pour tout ce cirque avec le flingue, le jour où tu as débarqué ici. C'était pas très sympa. Mais je savais ce que mon père et Steve diraient s'ils s'apercevaient que tu étais là et que je t'avais laissé partir. Je ne pouvais pas prendre ce risque.

— Laisse tomber, Frank. Tu crois que je comprends pas pourquoi tu m'as fourré ce flingue sous le nez ? Je peux pas t'en vouloir.

— J'aimerais te croire.

— Alors, te gêne pas.

— Au fait, pourquoi tu es revenu ici ?

— Bonne question. Mais je sais pas si j'ai une bonne réponse. D'un côté, c'était sur un coup de tête, je crois. Mais en plus... hum... écoute, Frank, je te tuerai si t'en parles à qui que ce soit, mais il y avait autre chose qui me trottait dans la tête. J'ai fait deux ou trois trucs pas très nets pendant que j'étais en cavale. Et puis, quand je suis

reparti de Los Angeles et que je suis remonté vers le nord, je me suis dit que je devrais peut-être m'arrêter ici et me rendre utile à ma famille, si je pouvais, au lieu de me conduire tout le temps comme un trouduc qui ne pense qu'à lui. Quelque chose dans ce goût-là.

— N'empêche que tu as bien failli tourner bride. Avant même d'avoir franchi la grille. »

Andy grimaça un sourire. « C'est pas facile pour moi de pas me conduire comme un trouduc qui ne pense qu'à lui. Tu l'as déjà oublié, Frank ? »

Onze heures du soir. Pas de lune, pas de nuages, et plein d'étoiles. Frank n'était plus de service ; Martin avait pris la relève pour garder Andy. Debout devant la porte du centre de communications, Frank levait les yeux vers le ciel obscur et pensait à beaucoup trop de choses à la fois.

À son père. À cette mission et aux chances qu'elle avait de produire un résultat quelconque. À Andy, sur qui on avait raconté tant d'horreurs et qui, soudain repenti, trimait derrière cette porte pour découvrir le secret qui leur permettrait de renverser les Entités. Et puis il se disait que ce serait fantastique si par miracle ils arrivaient effectivement à renverser les Entités et à reconquérir leur liberté.

Il ferma les yeux un instant ; quand il les rouvrit, les étoiles étincelantes déployées sur l'immense voûte au-dessus de lui semblèrent l'engloutir, l'aspirer en leur sein.

Cindy connaissait tous leurs noms. Elle les lui avait appris il y avait bien longtemps et il en savait encore beaucoup. Là-haut, c'était Orion, facile à trouver à cause des trois étoiles de sa ceinture : Mintaka, Alnilam et Alnitak. Drôles de noms. Qui les avait baptisées ainsi, et pourquoi ? Sur l'épaule droite, c'était Bétel-geuse. Et là, sur le genou du chasseur géant, c'était Rigel.

Frank se demanda de quelle étoile étaient venues les Entités. Nous ne le saurons probablement jamais, pensa-t-il. Y avait-il plusieurs sortes d'Entités, différentes selon les étoiles ? Y aurait-il quelque part une planète d'Entités plus gigantesques que nos Entités à nous, des êtres qui vaincraient les nôtres un jour ou l'autre, dévoreraient leur civilisation et libéreraient leurs esclaves ? Ce serait si bien si ça se passait comme ça ! Il haïssait les Entités pour ce qu'Elles avaient fait à la Terre. Les méprisait. Il enviait Rachid parce qu'il avait été choisi pour tuer l'Entité Numéro Un, tâche qu'il aurait désespérément voulu accomplir lui-même.

Les étoiles sont des soleils, se dit-il. Et les soleils ont des planètes, et les planètes sont habitées.

Il se demanda ce qui empêchait les étoiles de se détacher du ciel. Cela arrivait parfois. Il en avait déjà vu tomber. Souvent, les nuits d'août, elle traversaient le ciel comme des flèches, dégringolant vers

leur funeste destin quelque part très loin de là. Mais pourquoi certaines tombaient, et pas d'autres ? Il y avait tellement de choses qu'il ne savait pas. Il faudrait qu'il pose des questions à Andy, un de ces jours.

Peut-être que l'étoile des Entités était l'une de celles qui étaient tombées. Était-ce pour cela qu'Elles allaient vers d'autres étoiles pour s'emparer des planètes des gens qui habitaient là ? Oui, ça devait être ça. L'étoile des Entités était tombée. Et les Entités aussi, pour ainsi dire : Elles nous étaient tombées dessus. Renversé en arrière pour scruter la sombre et scintillante beauté du ciel nocturne, Frank sentit de nouveau monter en lui une féroce poussée de haine envers les conquérants de la Terre, venus du ciel pour voler la planète à ses légitimes propriétaires.

Un jour, nous nous soulèverons et les tuerons tous.

Ça faisait du bien rien que d'y penser, même s'il avait du mal à se persuader que ça arriverait un jour.

Frank jeta un coup d'œil vers le centre de communications et se demanda comment Andy se débrouillait là-dedans. Puis il regarda les étoiles une dernière fois et s'en alla dormir un peu.

Andy travailla toute la nuit sans interruption – sa manière favorite de procéder – et rassembla les dernières pièces du puzzle au moment précis où le soleil se levait. C'était également l'heure de la relève de la garde. James finissait son service et Martin prenait le sien.

À moins que ce soit l'inverse – Martin partait et James le relevait. Andy n'avait jamais très bien réussi à les distinguer. Frank sortait du rang dans une certaine mesure – il y avait chez lui, croyait Andy, une étincelle supplémentaire d'intelligence ou d'intuition –, mais tous les autres enfants d'Anson semblaient interchangeables, une vraie série d'androïdes, tous sortis du même moule : ce redoutable moule Carmichael qui ne relâchait apparemment jamais son étreinte sur le protoplasme familial. Cheveux blonds lustrés, regard bleu glacial, traits lisses et réguliers, longues jambes, ventre plat – toute la population du ranch était comme ça, garçons et filles, depuis des décennies. Martin, James, Frank, Maggie et Cheryl dans la présente génération ; La-La, Jane, Ansonia, ce trio aussi ; Anson et Tony dans la génération d'avant, ainsi que Heather, Leslyn, Cassandra, Julie et Mark ; et dans un passé encore plus lointain, les trois enfants du Colonel, Ron, Anse et Rosalie. Puis le quasi mythique Colonel lui-même. Et ainsi de suite, en remontant les générations, jusqu'au Carmichael primitif à l'origine des temps. Il pouvait y avoir des apports extérieurs – Peggy, Eloise, Carole, Raven – mais les gènes de la plupart étaient absorbés pour ne jamais réapparaître. Seul l'apport Gannett – les gènes des yeux marrons, de l'obésité et des cheveux bruns prématurément clairsemés – avait plus ou moins résisté. Et bien

sûr, celui de Khalid, et comment ! Sa nombreuse progéniture ne portait que trop clairement sa marque. Mais Khalid était véritablement un étranger, si totalement non Carmichael que son patrimoine génétique avait réussi à dominer même celui de l'indomptable Colonel.

Andy savait qu'il était injuste : en réalité, ils devaient être très différents à l'intérieur, Martin, James, Maggie et les autres membres de la tribu ; c'étaient des individus distincts ayant chacun son identité. Ils s'indigneraient sans aucun doute d'être mis ainsi dans le même sac. Qu'ils s'indignent, et qu'ils aillent se faire voir. Andy s'était toujours senti opprimé par eux, mis en état d'infériorité numérique par plus blond que lui. Tout comme son père, il en était sûr. Et son grand-père Doug, probablement, dont il ne gardait qu'un vague souvenir.

« Dis à ton père que j'ai terminé et que j'ai les renseignements qu'il voulait, annonça-t-il à Martin, ou peut-être à James, quand le jeune homme eut terminé son tour de garde. Tout le tralala, tous les paramètres en rangs d'oignons. Ça fait pas un pli. S'il se déplace jusqu'ici, je vais tout lui montrer.

— Oui », dit James ou Martin sans aucune inflexion dans la voix. Il n'aurait apparemment pas été plus avancé si Andy l'avait informé qu'il avait découvert une méthode pour transformer la latitude en longitude. Il s'en alla porter la nouvelle à Anson.

« Bonjour, Andy, dit le nouvel arrivant en prenant son poste.

— Bonjour, Martin.

— Moi, c'est James.

— Ah. Oui. James. » Andy prit acte de la rectification en hochant la tête et se concentra de nouveau sur l'écran.

Les lignes jaunes qui tranchaient le champ rosé, les éclaboussures de bleu, le cercle écarlate incandescent. Tout y était. Andy n'éprouvait aucun sentiment de triomphe particulier ; un peu de l'émotion contraire, plutôt. Après avoir fouillé des jours et des jours dans le cloaque des archives Borgmann et investi lentement mais sûrement la zone des fichiers essentiels couvrant les relations avec les Entités pour forer enfin dix heures d'affilée dans le vif du sujet, il avait mis au jour tout ce qu'on lui avait demandé de trouver. Anson pouvait maintenant aller porter le coup décisif dans sa guerre contre les Entités, et hurra pour Anson. En cet instant de glorieuse réussite, Andy pensait surtout qu'on allait désormais le laisser vivre sa vie.

« On me dit que tu as de grandes nouvelles pour nous », dit quelqu'un depuis la porte.

C'était Frank, rayonnant comme le soleil matinal.

« Je m'attendais à voir ton père.

— Il dort encore. Tu sais, il ne se sent pas dans son assiette ces derniers temps. Voyons ce que tu as trouvé. »

Au diable le protocole, songea Andy. S'ils avaient pas envie d'envoyer Anson, il expliquerait le topo à Frank, et basta. De toute façon, pendant la recherche, Frank avait donné l'impression d'en comprendre plus que son père.

« C'est ici, commença Andy en désignant le cercle écarlate, qu'Elles gardent le Numéro Un. Au centre-ville de Los Angeles, dans le couloir entre Santa Anna Freeway et le lit à sec de la vieille Los Angeles River. C'est à trois ou quatre kilomètres à l'est de l'endroit où mon père croyait l'avoir repéré à l'époque de l'épisode Tony. J'ai retrouvé un vieux plan de la ville qui dit que ce quartier est une zone d'entrepôts, mais bien sûr, c'était au vingtième siècle et les choses ont dû pas mal changer. Le code numérique des Entités pour le Numéro Un signifie littéralement "Unicité", c'est dire qu'on était pas tombés loin. »

Frank souriait maintenant de toutes ses dents. « Formidable, dit-il. Qu'est-ce qu'Elles ont comme dispositif de sécurité pour le Numéro Un ?

— Un système à trois portes. Elles fonctionnent exactement comme celles du Mur, avec des contrôleurs d'accès à biogiciel. » Andy cliqua deux fois sur la ligne symbolisant la connexion à l'ordinateur central et une séquence de code apparut brusquement dans une fenêtre de l'écran auxiliaire. « Ça, c'est des protocoles d'accès que j'ai reconstitués à partir des données que Borgmann avait accumulées et planquées à Prague. Ils fonctionnaient à l'époque où les Entités gardaient le Numéro Un dans ce château, là-bas, et je crois qu'ils sont encore bons. Pour autant que je puisse m'en rendre compte, Elles n'ont pas changé un seul chiffre après le transfert à L.A. Les protocoles vont permettre à votre homme de passer les portes une à une, plus où moins jusqu'où il voudra aller, et sa mission devrait sembler parfaitement légitime sur les écrans de surveillance.

« Qu'en est-il de la centralité du Numéro Un dans la structure neurale des Entités ? s'enquit Frank. Tu vois le moindre signe d'une liaison communautaire ? »

Ça, c'était du jargon ! Andy lui lança un regard en coin teinté d'un respect tout neuf. « Là-dessus, je peux pas te donner plus que des hypothèses raisonnables.

— Vas-y.

— À l'époque de Borgmann, toutes les lignes de communication, partout dans le monde, aboutissaient au repaire du Numéro Un à Prague. Je parle d'accès informatique. Aujourd'hui, il y a une forte convergence similaire sur la planque de Los Angeles. Ce qui tendrait à prouver la centralité du Numéro Un dans leur système informatique, mais ça ne prouve rien de la prétendue liaison télépathique entre le Numéro Un et les autres Entités à laquelle croit Anson, et qui, à mon avis, est critique pour la réussite de toute l'opération. D'un autre côté,

si cette liaison télépathique n'existe pas, je crois qu'il devrait y avoir bien plus de lignes de communication télématique que ce que j'ai pu trouver. Ce qui m'incite à penser qu'une partie ou peut-être la majeure partie des communications entre le Numéro Un et les Entités subalternes doivent s'effectuer au moyen d'une forme quelconque de télépathie. Que nous sommes évidemment incapables de détecter.

— Tout ça, c'est hypothétique, si je t'ai bien suivi.

— Hypothétique, ouais.

— Montre moi encore le repaire du Numéro Un. »

Andy fit apparaître sur l'écran le cercle écarlate qui flamboyait sur le quadrillage en grisé des rues de L.A.

« On va l'envoyer valdinguer jusqu'à la stratosphère », dit Frank.

Rachid ne possédait pas d'implant, et Khalid ne voulait pas qu'on lui en installe un. Les implants, soutenait-il, étaient des inventions de Satan. Et comme Andy ne voyait pas d'autre manière de mener à bien l'opération Numéro Un qu'en téléguidant Rachid par impulsions en ligne dans le périmètre de sécurité des Entités, cela créa un problème dont la solution demanda des semaines de négociation. Khalid finit par céder après qu'Anson l'eut convaincu que le téléguidage par implant interposé était le seul moyen de ramener Rachid vivant de cette aventure. Faute d'implant, c'était une mission suicide ou pas de mission du tout. Mis au pied du mur, Khalid accepta que le dispositif diabolique soit inséré dans l'avant-bras de son fils aîné, moyennant la garantie que ce corps étranger serait retiré une fois la mission terminée. Mais quand on se fut mis d'accord sur tous ces points, on était déjà en juin.

Il fallait maintenant insérer l'implant, tâche confiée à l'homme de San Francisco qui avait construit celui de Tony. Celui de Rachid était similaire mais d'une conception améliorée ; en plus des dispositifs de repérage de son prédécesseur, il disposait d'une gamme plus étendue et plus diversifiée de signaux auditifs grâce auxquels l'opérateur de téléguidage – qui serait Andy – pourrait indiquer à Rachid ses diverses tâches par modem radio ou, si nécessaire, par instructions vocales directes. Il s'écoula encore trois mois, le temps qu'on construise l'implant, qu'on l'installe et que Rachid passe par les stades inévitables de la guérison et de l'entraînement.

Andy fut impressionné par la rapidité avec laquelle Rachid apprit comment interpréter les signaux issus de son implant et à leur donner suite. À vingt ans, mince, d'aspect fragile, encore plus grand que son père, Rachid avait l'air timide et alerte de quelque délicate créature de la forêt toujours prête à s'enfuir à la moindre brindille qui craque. Pour Andy, Rachid – insaisissable, distant, pratiquement inaccessible – était une énigme de première grandeur. Quelqu'un qui aurait pu

débarquer de l'espace avec les Entités. Il ne parlait quasiment jamais, sauf pour répondre à une question précise – et encore, pas toujours ; et quand il répondait, c'était par une ou deux brèves syllabes prononcées juste au seuil de l'audibilité, rarement plus. Sa grâce et sa beauté extraordinaires, à la limite de l'angélique, contribuaient à l'aura extraterrestre qui l'enveloppait en permanence : les grands yeux noirs liquides, les traits finement ciselés, l'éclat lumineux de sa peau, le tourbillonnant halo de cheveux cuivrés. Il écoutait gravement tout ce qu'Andy avait à lui dire, l'enfournait dans quelque recoin de son âme insondable et le ressortait à la perfection chaque fois qu'Andy l'interrogeait dessus. Très impressionnant. Rachid avait l'efficacité d'un ordinateur ; et Andy comprenait très bien les ordinateurs. Toutefois, il se doutait que Rachid était plus qu'un simple mécanisme. Il y avait apparemment une personne là-dedans, un être humain véritable, timide, sensible, attentif, hautement intelligent. S'il y avait un truc qu'Andy comprenait par-dessus tout dans les ordinateurs, c'était bien leur absence totale d'intelligence. Fin novembre, Andy déclara Rachid prêt à passer à l'action.

« Tu sais, au début, j'ai pensé que c'était un projet absolument délirant », confia-t-il à Frank. Une certaine amitié avait fini par naître entre eux. Andy n'était plus surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; mais Frank ne le quittait pratiquement plus, rien que pour lui tenir compagnie. Ils s'y étaient l'un et l'autre habitués. « La première fois qu'Anson et ton père m'ont expliqué le topo, je me suis demandé comment ça pouvait avoir la moindre chance de réussir. Envoyer un assassin dans le repaire d'une bande de télépathes extraterrestres et espérer qu'il va passer inaperçu ? C'est de la folie, voilà ce que j'ai pensé. L'esprit de Rachid va diffuser ses mortelles pensées tout au long du chemin, les Entités vont les capter avant même qu'il arrive à dix bornes du Numéro Un. Et dès qu'Elles auront conclu que c'est du sérieux et pas un canular de barjo, Elles lui mettront la Pression dessus – merde, Elles lui flanqueront un méchant coup de bambou – et adieu, Rachid. »

Mais ça, poursuivit Andy, c'était avant sa première rencontre avec Rachid. Depuis, il avait eu le temps de changer d'avis. Les mois passés avec Rachid lui avaient fait prendre conscience du talent particulier du jeune homme, de la sublime leçon qu'il avait apprise d'un père non moins énigmatique que lui : l'art de Ne Pas Être Là. Rachid était capable de disparaître complètement derrière la muraille de son front. Son entraînement lui avait enseigné comment faire le vide parfait dans son esprit. Les Entités n'y trouveraient rien à lire si Elles y jetaient un coup d'œil. C'était Andy lui-même, du haut de sa montagne, qui serait le véritable assassin. Fais ceci, fais cela, tourne à droite, tourne à gauche. Rachid obéirait à tous ces ordres sans réfléchir. Les Entités

n'auraient aucun moyen de capter télépathiquement les ordres télématiques envoyés à distance par Andy.

Anson, qui ne s'était plus montré de tout l'été, sortit alors de son isolement pour émettre les directives finales. « Quatre voitures, annonça-t-il sèchement lorsque toute l'équipe se fut rassemblée dans la chambre des cartes, seront envoyées à Los Angeles à intervalles de dix à quinze minutes. Les conducteurs en seront Frank, Mark, Charlie et Cheryl. Rachid sera d'abord dans la voiture de Cheryl, mais elle le déposera quelque part aux alentours de Camarillo, où Mark viendra le prendre, avant de le remettre à Frank à Northridge... »

Il jeta un coup d'œil à Andy qui, penché sur son clavier, affichait languissamment ces instructions en trois dimensions sur le grand écran de la chambre des cartes à mesure qu'Anson les exposait.

« Tu enregistres tout ça, Andy ? » lui demanda-t-il du ton sec et impérieux que tout le monde au ranch attribuait à la voix du Colonel, même si celui-ci aurait été surpris de l'apprendre.

« Je vous reçois 5 sur 5, commandant, confirma Andy. Allez, balance le reste du baratin. »

Anson se hérissa quelque peu. L'air hagard, les yeux cernés, il serrait dans la main gauche une canne torsadée qu'il avait naguère sculptée dans le bois rouge luisant d'une branche de manzanita, et ne cessait d'en tapoter sa botte gauche, comme pour empêcher ses orteils de s'endormir.

« Bon. Je reprends. À Glendale Park, Frank le passe à Charlie, Charlie continue avec lui plein est puis descend via Pasadena et le redonne à Cheryl près du terrain de golf de Monterey Park. C'est Cheryl qui lui fera passer le Mur, par la porte d'Alhambra, comme nous allons le voir dans un instant. Quant à l'engin explosif, qui a été fabriqué dans l'usine de la Résistance située à Vista, dans le nord du comté de San Diego, il sera acheminé jusqu'à Los Angeles dans un camion de pépiniériste chargé de plants de poinsettias destinés à être vendus comme décorations de Noël... »

Le grand jour, donc. En Californie du sud, cette deuxième semaine de décembre se caractérisa par un temps ensoleillé et doux, un ciel limpide hormis quelques petits nuages de haute altitude, et pas de pluie à l'horizon. Au centre de communications, entouré d'une batterie d'ordinateurs et portant un combiné casque laryngophone, Andy était prêt à se mettre au travail. Aujourd'hui, il allait devenir un grand héros de la Résistance, s'il n'en était pas déjà un. Aujourd'hui, il allait tuer l'Entité Numéro Un par procuration, à quelque deux cents kilomètres de distance, en tirant les ficelles de sa marionnette Rachid.

En fait, Andy allait contrôler tous les acteurs de cette mission, les guider étape par étape. Ce serait son heure de gloire, sa meilleure prestation de pirate informatique.

Assis à côté de lui, Steve était prêt à le relever en cas de coup de fatigue. Andy ne s'attendait pas à un coup de fatigue. Il ne croyait pas non plus que Steve, ou qui que ce soit à part lui, soit capable de gérer une opération impliquant de maintenir un contact permanent et simultané avec quatre véhicules plus un assassin ambulant, et de traiter des données de radiolocalisation par-dessus le marché. Mais Steve pouvait rester si ça lui chantait. Il verrait de près quel petit génie de l'informatique il avait engendré. Eloise était là aussi, et quelques autres, en roulement constant. La-La durant un temps, avec le petit Andy Junior en remorque qui dévisageait ce papa qu'il ne connaissait pas encore. Leslyn. Peggy. Jane. Un va-et-vient constant. Il ne se passait pas encore grand-chose, de toute façon. Anson, bien que théoriquement responsable de la mission, venait aux nouvelles toutes les demi-heures, très agité, incapable de tenir en place. Cindy s'attarda un moment pour regarder, mais ne resta pas non plus.

La première des quatre voitures, celle de Charlie, était partie à huit heures du matin, suivie peu après par les trois autres. Deux avaient pris la route de la côte et deux la route de l'intérieur, suivant un itinéraire en zigzags, aussi tortueux que la canne d'Anson, afin d'éviter les divers barrages et chausse-trappes que les capricieuses Entités avaient installés au fil des ans sur les autoroutes reliant Santa Barbara à Los Angeles. Chaque conducteur était symbolisé sur l'écran d'Andy. La ligne écarlate était Frank ; la bleue, Mark ; la violet sombre, Cheryl ; la vert vif, Charlie. Le véhicule qui transportait Rachid était auréolé de rouge cramoisi. Rachid se trouvait à présent avec Frank dans la vallée de San Fernando ; ils contournaient la section nord du Mur de Los Angeles pour rejoindre Charlie à Glendale, tout à l'est.

Rien n'indiquait une activité inhabituelle de la part des Entités ou de la police du LACON. Normal. À n'importe quel moment, il pouvait y avoir un demi-million de voitures en circulation dans la région de Los Angeles et ses environs. Il n'y avait aucune raison de penser qu'une conspiration infâme était en marche, visant à ôter la vie à l'Entité suprême elle-même. Mais Andy avait des observateurs – des Résistants d'organisations affiliées basées à L.A. – postés un peu partout dans la périphérie du Mur. Ils le tiendraient au courant en cas d'imprévu.

« Nous nous acheminons maintenant vers le deuxième rendez-vous de Rachid, annonça Andy avec emphase. Frank et Charlie, intersection de West Colorado Street avec Pacific Street. »

Ces noms de rue signifiaient-ils quelque chose pour les membres du clan présents ? Probablement pas, sauf peut-être pour Cindy, si à son âge elle pouvait encore se rappeler quoi que ce soit de la vie à Los Angeles. Ou Peggy, peut-être, bien que les années lui aient pas mal embrumé l'esprit à elle aussi. Mais Andy avait bel et bien séjourné à

Glendale au cours des cinq dernières années. Il y avait connu quelque temps une femme raisonnablement amusante, à l'époque où il était rectifieur. Il avait même mis les pieds une ou deux fois à Colorado Street. Tandis que les autres avaient vécu tranquillement planqués ici, au ranch, dans une somptueuse ignorance du monde extérieur.

Anson recommençait à s'énerver. Il sortit faire une nouvelle promenade.

« Nous approchons du transfert de Rachid », commenta Andy lorsque le halo cramoisi abandonna la voiture de Frank pour celle de Charlie.

Andy, qui était en contact à la fois vocal et télématique avec tout le monde, envoya deux impulsions rapides à Frank pour lui signifier d'aller à la porte de Glendale et d'y attendre de nouvelles instructions maintenant qu'il avait déposé son passager. Mark, qui venait lui aussi de s'acquitter de sa tâche du matin, était déjà garé devant la porte de Burbank. Cheryl était encore en route, très à l'est de la position de Charlie, et contournait la métropole par le sud, via Arcadia et Temple City, pour remonter vers le lieu de son rendez-vous avec Charlie à Monterey Park. L'opération allait entrer dans sa cinquième heure.

Il était intéressant, songea Andy, qu'Anson ait confié la mission clé à Cheryl. Andy se rappelait très bien certains réjouissants ébats en sa compagnie quand il avait dans les quinze ans, et elle, un ou deux de plus ; mais il se rappelait surtout qu'elle gardait tout le temps les yeux ouverts, même quand elle jouissait. Ces grands yeux bleus Carmichael avec pas grand-chose derrière. Andy ne lui avait jamais trouvé le moindre intérêt, à part un corps mince aux agréables rondeurs dont elle s'était servie habilement mais sans grande imagination lors de leurs rencontres sporadiques sur l'oreiller. Et voilà qu'elle était chargée d'emmener Rachid à Los Angeles, de le déposer à l'intérieur même de la Zone de Tir et de l'en faire ressortir après l'attentat. Comme quoi, les apparences étaient trompeuses. Peut-être qu'elle était plus intelligente qu'il ne l'avait supposé. C'était la fille de Mike et de Cassandra, après tout, et Mike était un mec compétent, à sa manière ; quant à Cassandra, c'était pratiquement le médecin attitré du ranch.

« Nous approchons de l'acquisition de l'engin explosif », énonça Andy haut et clair puisque personne dans la pièce, sauf peut-être Steve, n'était capable de déchiffrer l'enchevêtrement de spaghetti sur l'écran sans son commentaire verbal.

À ce moment précis, son public, ainsi qu'il le constata en regardant rapidement par-dessus son épaule, se composait de sa sœur Sabrina en compagnie de son mari Tad, de Mike, de sa belle-sœur Julie et d'Heather, la sœur d'Anson. Cindy était revenue elle aussi, mais elle semblait déjà prête à repartir de cette démarche douloureusement lente mais farouchement décidée qui était la sienne.

Une ligne pointillée jaune signalait la progression du camion de pépiniériste qui transportait la bombe depuis l'usine de Vista. Nichée au milieu des poinsettias, bien à l'abri au milieu de tout ce feuillage festif d'un rouge criard. L'idée plaisait à Andy. Un petit cadeau de Noël prématuré pour le Numéro Un.

Le camion se trouvait à Norwalk à présent ; il remontait tranquillement Santa Ana Freeway en direction de Santa Fe Springs. Andy contacta le chauffeur par liaison vocale et lui ordonna d'accélérer.

« Votre client se dirige vers le dépôt. Nous ne voulons pas le faire attendre. »

Charlie, avec Rachid à son bord, avait atteint Pasadena et roulait plein sud sur San Gabriel Boulevard, en direction de Monterey Park. C'était là que devait avoir lieu le transfert de l'engin explosif sur la personne de Rachid, juste avant que Charlie confie le jeune homme à Cheryl.

La ligne pointillée jaune avançait plus vite.

La ligne verte auréolée de rouge se dirigeait vers le lieu du rendez-vous.

La ligne violet foncé aussi, mais dans l'autre sens.

Les pointillés jaune et vert convergèrent. Charlie envoya le signal : acquisition réussie.

« Maintenant, Rachid a la bombe, annonça Andy. Il va au rendez-vous avec Cheryl. »

Tout ça, c'est facile, songea-t-il. Et marrant, même.

Des trucs comme ça, on devrait en faire tous les jours.

Une demi-heure plus tard. La ligne violet foncé porteuse du halo cramoisi s'approche maintenant du gros trait noir qui représente le Mur de Los Angeles sur l'écran principal d'Andy. Des chevrons vermillon chatoyants indiquent la porte d'Alhambra. Andy demande en audio à Cheryl la confirmation de sa position et l'obtient. Tout baigne. Cheryl est sur le point d'entrer dans la ville avec Rachid assis tranquillement à côté d'elle, la bombe calée dans son sac à dos.

Andy écoute. Le contrôle d'accès fait son numéro. La demande habituelle d'identification.

Cheryl doit être en train de répondre, présentant son implant pour le faire lire par le contrôleur. On lui a donné un code de libre accès. En fait, c'est celui d'un des types du LAGON qui ont si peu aimablement passé la camisole de force à Andy en ce jour mémorable à Figueroa Street. Marchera, marchera pas ? Oui, ça marche. La barrière d'Alhambra s'ouvre. Cheryl franchit le Mur sans être inquiétée.

Rayonnant de satisfaction, Andy se détourne de son écran et a vite fait le tour du groupe actuel de ses spectateurs : Steve, Cindy,

Cassandra, La-La et le petit garçon aux yeux écarquillés. Pourquoi les autres – tous les autres – ne sont pas là, maintenant qu'on est à deux doigts de l'heure H ? Ça ne les intéresse pas, peut-être ? Surtout Anson. Qu'est-ce qu'il branle ? Il est parti jouer au golf ? C'est trop de suspense pour lui ? Rien à foutre d'Anson.

« Rachid est à présent à l'intérieur du Mur », commente Andy d'une voix sonore et majestueuse.

Le cercle rouge cramoisi s'est séparé de la ligne violet foncé et progresse à allure régulière par les rues sinistres du quartier des entrepôts de Los Angeles. Andy augmente la résolution du plan des rues en fond d'écran et constate que Cheryl est garée juste à l'est de Santa Fe Avenue, près de la vieille voie ferrée rouillée ; la rue que le longiligne Rachid remonte actuellement à grandes et rapides enjambées est la Deuxième, direction Alameda Street.

Andy laisse encore passer cinq minutes. D'après l'écran, Rachid est pratiquement sur le seuil de la confortable petite planque du Numéro Un. C'est l'heure de la dernière confirmation vocale.

« Rachid ? demande Andy via le canal audio.

— Je suis là, Andy.

— C'est-à-dire ?

— Périmètre de la Zone de Tir. »

La voix de Rachid, métallique dans les écouteurs d'Andy, ne tremble pas le moins du monde. À l'entendre, il est prodigieusement relax, calme, totalement serein. Son rythme cardiaque doit être normal, sans aucune accélération. C'est le silence complet chez Rachid, le silence du tombeau. Ce gamin est un phénomène, songe Andy. Un surhomme. Il va jusqu'à l'immeuble avec une bombe sur le dos et il ne transpire même pas.

« C'est notre dernier contact audio, Rachid. Après, c'est du tout numérique. Confirme par voie numérique. »

Un trio d'impulsions illuminent l'écran d'Andy. Donc l'implant de Rachid fonctionne correctement. Rachid aussi.

Steve tend le bras juste à ce moment et laisse sa main reposer légèrement sur l'avant-bras d'Andy, rien qu'un instant. Pour le rassurer ? Faire une démonstration de sa confiance dans les compétences de son fils ? Ou de Rachid ? Les trois à la fois, si ça se trouve. Andy sourit brièvement à son père et retourne à ses écrans. La main se retire.

Le cercle rouge cramoisi avance sans être inquiété. Rachid doit être presque arrivé au premier contrôle. S'il se déplace avec une tranquillité de somnambule, sans être le moins du monde troublé par la pensée de ce qu'il est venu faire ici, c'est parce qu'il y a été spécialement formé. Andy prend soin de respirer lentement et régulièrement, de garder un pouls normal. Il ne parviendra jamais au

degré surnaturel de maîtrise corporelle atteint par Rachid, mais il veut quand même rester aussi calme que possible. Ce n'est pas le moment de s'exciter.

Contrôle.

Rachid s'est arrêté. Il donne accès à son implant. Le protocole codé du mot de passe qu'Andy a extrait des fichiers poussiéreux de Borgmann et qu'il a rafraîchi en l'essayant, pas plus tard que la veille, via l'interface menant au coeur du logiciel sécuritaire des Entités, va maintenant être mis à l'épreuve.

Un long moment s'écoule. Puis le cercle rouge cramoisi se remet à avancer. Le mot de passe a été accepté !

« Comme une fleur », remarque Andy sans se préoccuper si on l'écoute.

Il se demande d'où vient cette expression. Mais il trouve qu'elle sonne bien. « Comme une fleur. »

Contrôle numéro deux.

Merde ! Où est Rachid maintenant ? Andy n'arrive même pas à imaginer dans quelle sorte de tanière les Entités planquent le Numéro Un. Dommage qu'il n'y ait pas la vidéo dans cette liaison. Bon, Rachid pourra nous raconter tout ça après. S'il s'en sort.

Avance-t-il entre deux rangées d'altières murailles en marbre étincelant ? Ou bien contourne-t-il quelque redoutable cercle de feu derrière lequel le suzerain des suzerains se vautre dans sa splendeur ? Y a-t-il des Entités subalternes qui, négligemment perchées sur des maxi tabourets, sirotent des boissons exotiques, jouent à la belote et agitent aimablement leurs tentacules à l'adresse de Rachid tandis que l'inébranlable intrus humain, solide comme le roc dans la sérénité de son âme, muni de tous les mots de passe qu'il faut et ne diffusant pas la moindre miette télépathique de ses sinistres intentions, s'enfonce de plus en plus profond dans le sanctuaire suprême ? Et, suppose Andy, il y a aussi quelques humains là-dedans, des esclaves des Entités, d'humbles serviteurs du grand monarque, ainsi que le laissent entendre les archives de Borgmann. Ils ne prêteraient aucune attention à Rachid, évidemment, parce qu'il ne serait pas là s'il n'en avait pas le droit et qu'il en a donc le droit puisqu'il y est. La mentalité d'esclave, c'est ça.

On demande le mot de passe pour le contrôle numéro deux. Rachid s'exécute, donne accès à son implant.

Un flux de données numériques fournies par Andy se déverse en direction du dispositif quelconque qui garde la porte.

Mot de passe accepté.

Le cercle rouge cramoisi se remet à avancer.

Soixante secondes s'écoulent. Plus de nouvelles de Rachid. Mais il progresse toujours. Quatre-vingts secondes. Cent. Andy attend, les

yeux dans le vague. Des ombres bleues entourent l'écran principal. Le léger bourdonnement du matériel commence à devenir un air de musique, un extrait d'opéra célèbre – Mozart, Wagner,

Verdi.

Pas de nouvelles de Rachid. Rien. Peau de balle. Ta-tam, tatam, ta-tam, ta-toum.

Andy se demande combien de temps il faut aux messages codés de Rachid pour parcourir les deux cents kilomètres qui séparent Los Angeles du ranch Carmichael. La vitesse de la lumière est élevée, mais pas infinie. Il divise 300 000 km/seconde par 200 km – facile ! – ce qui donne 1 500, mais lorsqu'il essaie de convertir ce résultat pour obtenir la fraction de seconde exacte correspondant au décalage réel, il s'emmêle les pinceaux. Il doit se tromper complètement. Peut-être qu'il aurait dû diviser 200 par 300 000. Normalement, il est bon en calcul mental. Mais il a du mal à se concentrer. Où est passé ce con de Rachid ? Quelqu'un s'est-il aperçu que ce jeune humain longiligne aux grands yeux n'a rien à faire là où il est ?

Une impulsion. Rachid. Dieu merci.

Contrôle numéro trois.

Bien. C'est l'étape décisive et seul Rachid peut prendre la décision. Peut-être qu'il est maintenant suffisamment à l'intérieur de la Zone de Tir pour pouvoir poser la bombe là où il est. Ou peut-être qu'il est obligé de passer encore un contrôle. Andy ne peut pas dire à Rachid ce qu'il doit faire ; il n'a aucun moyen de voir ce qu'il y a là en réalité, aucune idée des distances impliquées, et Rachid ne peut rien lui décrire sauf par liaison audio, ce qui est à présent trop dangereux. Rachid va être obligé de se fier à son propre jugement pour décider s'il doit continuer jusqu'au contrôle numéro trois. Le hic, c'est que ces protocoles de mots de passe ne sont pas garantis. Deux ont fonctionné, mais le troisième ? Si Rachid l'essaie et qu'il est rejeté, les Entités vont le choper avec leurs vilaines langues élastiques, le fourrer dans un sac et l'emmener pour l'interroger... et on n'aura plus que nos yeux pour pleurer.

Andy dispose d'un ultime et unique recours si les choses en arrivent là. Il peut faire exploser la bombe alors qu'elle est encore dans le sac à dos de Rachid, ce qui ne serait pas très sympa pour Rachid mais probablement fatal pour le Numéro Un, quand bien même les autres embarqueraient Rachid pour l'interroger. Rachid est au courant de cette option. Il est censé envoyer à Andy le signal correspondant s'il devenait nécessaire de la mettre à exécution.

Mais c'est vraiment en tout dernier recours.

Andy attend. Il respire. Compte ses battements de cœur. Essaie de diviser 200 par 300 000 de tête.

Rachid est en train de proposer le mot de passe au contrôle

numéro trois. Il a manifestement décidé qu'il n'est pas encore assez près de la planque personnelle du Numéro Un pour poser la bombe.

Andy se rend compte qu'il a cessé de respirer. Il n'entend pas battre son cœur non plus. Il est suspendu entre une seconde et la suivante. Dans son esprit tournent follement les combinaisons qui déclencheront l'explosion prématurée. Un simple tressaillement de ses doigts suffira à les composer. Rachid n'a qu'à lui envoyer le signal de détresse signifiant qu'il a été pris, et...

Le cercle rouge cramoisi se remet en marche.

Rachid a franchi le contrôle numéro trois.

Andy recommence à respirer normalement. Le temps s'écoule à nouveau.

Mais les secondes s'égrènent et Rachid ne lui dit rien. Andy ne dispose que du cercle rouge qui glisse sur l'écran – de ce symbole qui lui vient par télémetrie. Tic. Tac. Quatre-vingt-dix secondes.

Rien.

Qu'est-ce qui se passe ? Un quatrième contrôle dont on ignorait l'existence ? Un dispositif de sécurité d'une redoutable efficacité qui a instantanément et fatalement rayé Rachid de la carte avant même qu'il puisse émettre un signal de détresse ? Ou alors – surprise ! – Rachid a découvert que le Numéro Un était parti en vacances à Puerto Vallarta.

Signal de Rachid.

Andy, ses sens phénoménalement hyper-aiguïsés, perçoit un intervalle d'environ six ans entre chaque chiffre.

Rachid est-il en train de lui dire qu'il vient de se faire prendre ? Qu'il s'est perdu ? Qu'on s'est complètement trompé d'immeuble ?

Non.

Il est en train de lui dire qu'il a atteint l'Objectif.

Qu'il a extrait la bombe de son sac à dos et qu'il est en train de la fixer au mur de l'immeuble cible, bien proprement, à un endroit ad hoc qui n'attire pas l'attention.

Maintenant, tout se déroule à l'envers. Rachid se dirige vers le contrôle numéro trois. Oui. Le voilà, il passe. Tout va bien.

Contrôle numéro deux. Le cercle rouge cramoisi avance sans encombre.

Contrôle numéro un. Est-ce qu'Elles vont le coincer ici ? « Désolé, jeune homme, mais nous ne pouvons vous autoriser à poser des bombes dans cette zone. » Couic !

Pas de couic. Il a réussi. Il est à l'extérieur du contrôle numéro un. Complètement en dehors du sanctuaire. Il se dépêche de quitter la Zone de Tir, mais sans courir, bien sûr, oh non ! pas lui ! Le calme Rachid remonte froidement les rues de sa longue foulée habituelle.

Andy s'occupe à présent de quatre personnes à la fois et les bombarde de messages codés. Sur son ordre, Cheryl a quitté son

stationnement et se rapproche pour prendre Rachid qui se dirige vers elle en venant de l'ouest. Elle va essayer de ressortir par la porte d'Alhambra, celle par laquelle elle est entrée. Charlie, garé devant cette porte, prendra Rachid – à supposer que Cheryl ait réussi à passer. Frank, à la porte de Glendale, et Mark, à Burbank, attendent en renfort au cas où la porte d'Alhambra serait fermée à la circulation automobile pour une raison ou une autre ; dans ce cas, l'un ou l'autre entrera en ville, s'il le peut, rencontrera Cheryl en un lieu qu'Andy devra déterminer, si l'opération est réalisable, prendra Rachid à son bord et le fera discrètement ressortir par une autre porte, n'importe laquelle. Ce qui fait beaucoup de si.

Andy à envie de poser toutes sortes de questions mais n'ose pas recourir au canal audio. Trop facile à intercepter ; tout doit se faire par impulsions codées, bips cryptés qui se poursuivent sur l'autoroute électronique entre le ranch et la métropole. Les couleurs dansent sur l'écran et on croirait voir des étincelles. Andy se penche jusqu'à ce que son nez touche pratiquement l'écran. Ses doigts en caressent la surface plastique comme s'il venait brusquement de décider de terminer l'opération en braille.

Le cercle rouge cramoisi est maintenant un halo posé sur la ligne violet foncé. Cheryl a pris Rachid à son bord. Elle roule vers la porte d'Alhambra.

L'heure est arrivée de jouer le plus gros coup de cette série. La mise à feu devra attendre que Rachid ait franchi la porte sans encombre. Les Entités vont certainement boucler toutes les issues dès que la bombe sautera. Il faut avant toute chose que Rachid soit à l'extérieur du Mur ; impossible de faire autrement. Mais si Andy attend trop longtemps pour envoyer le signal de mise à feu et que les valets du Numéro Un repèrent la bombe ? Elle est certes discrète mais pas invisible. Si la porte d'Alhambra est fermée et qu'Andy doit improviser un nouveau rendez-vous qui fasse sortir Rachid par Burbank ou Glendale, et qu'entre-temps les autres trouvent la bombe et réussissent à la désamorcer...

Encore des si.

Mais Alhambra est en service. L'auréole cramoisie vient coiffer la ligne verte. Rachid est à l'extérieur du Mur, sain et sauf, dans la voiture de Charlie. Déployant cinq mains et au moins quatre-vingt-dix doigts, Andy envoie simultanément des signaux à toutes les parties concernées.

Frank... Mark... rentrez au ranch immédiatement.

Charlie... magne-toi le cul pour prendre la 210 et roule sans forcer vers Sylmar, ou tu rejoindras Cheryl pour lui repasser Rachid.

Et toi, Cheryl.. tu suis Charlie sur l'autoroute, au cas où il tomberait sur un barrage... auquel cas tu peux récupérer Rachid et

foncer dans l'autre direction avec lui.

Et un message de plus.

Hé... Numéro Un ! Un cadeau pour toi !

Andy grimace un sourire et compose le code de mise à feu.

Pas possible de sentir l'explosion à deux cents bornes de distance, non m'sieur. Sauf en imagination. Et dans l'imagination d'Andy, le monde entier fut ébranlé par une secousse d'amplitude 10 sur l'échelle de Richter, le ciel vira au noir rayé de rouge, les étoiles se mirent à partir en arrière. Il était bien sûr impossible de savoir véritablement, du moins pas en temps réel, ce qui s'était passé à Los Angeles. La bombe était certes puissante, mais Anson n'avait pas eu l'intention de faire sauter toute la ville avec. Selon toute vraisemblance, l'explosion était passée inaperçue même dans des quartiers aussi proches du point zéro que Hollywood.

C'est alors qu'Andy entendit une voix dans ses écouteurs.

« Je suis à côté de Sunset Boulevard, pas loin du stade des Dodgers. Deux Entités viennent de passer dans un chariot et elles hurlaient. Poussaient des cris, quoi. Comme si, euh., elles souffraient terriblement, quoi. L'explosion a dû les rendre folles. C'est la mort du Numéro Un, hein ?

— Identifiez-vous, s'il vous plaît, demanda Andy.

— S'cuse moi. Ici Faucon. » L'un des observateurs, donc.

« Tu vois le Q.G. de Figueroa Street de là où tu es ? demanda Andy. Qu'est ce qui se passe là-bas ?

— Les lumières clignotent partout aux étages supérieurs. Ça a l'air de drôlement s'agiter. C'est tout ce que je peux voir, les étages supérieurs. J'ai entendu des sirènes, aussi.

— Tu as senti l'explosion ?

— Ça oui, alors ! Ouais. Absolument. En plus, bon... » Mais un autre observateur posté à L.A. sollicitait l'attention d'Andy. Qui se brancha sur lui. Celui-là, c'était Séquoia, qui appelait du croisement de Wilshire Boulevard avec Alvarado Avenue, sur le côté est de MacArthur Park.

« Y a une Entité les pattes en l'air, là-bas, au coin du lac, dit Séquoia. Elle s'est écroulée sur place dans la minute qui a suivi l'explosion.

— Elle est encore en vie ?

— Tu parles, si elle est en vie ! Je la vois se tortiller sur l'herbe en train de gueuler comme un putois. Faut presque se boucher les oreilles.

— Merci. »

Andy sentit un frisson de joie le parcourir brutalement, comme une secousse électrique. En train de se tortiller., de gueuler comme un putois. Quelle douce musique à ses oreilles à lui ! Souriant de toutes

ses dents, il se brancha sur un autre canal. C'était Frégate, qui appelait de Santa Monica, où devait régner une grande confusion. Juste après lui, Chaloupe signalait la même chose à Pasadena. Quelqu'un avait vu une Entité gisant apparemment inconsciente dans la rue, et quelqu'un d'autre avait vu quatre extraterrestres du type Globule, extrêmement agités, qui tournaient en rond comme des détraqués.

Andy sentit Steve le pousser du coude. « Hé ! Tu nous dis ce qui se passe ? »

Il se rendit compte que depuis deux minutes il s'était transporté à Los Angeles. Avec ses Entités hurlantes et tressautantes, Los Angeles avait plus de présence pour lui que le ranch. Il lui fallut accomplir un sérieux effort pour refaire surface dans le centre de communications. Des visages scrutaient le sien. Anson était maintenant à ses côtés, avec Mike, Cassandra et une demi-douzaine d'autres. Même Jill s'était déplacée, mais pas Khalid. Des traits tirés. Des yeux écarquillés. Ils avaient une petite idée de ce qui s'était passé après avoir entendu ses échanges audio avec les observateurs dispersés dans la ville, mais une petite idée seulement ; à présent ils voulaient tout savoir et lui hurlaient des questions tous en même temps.

Andy commença à leur répondre sur le même ton. Oui, Rachid avait réussi, oui, la bombe avait explosé, oui, le Numéro Un était mort ! Les Entités ? Traumatisées, Elles s'écroulaient dans les rues en gémissant – non, en hurlant – en hurlant comme des fous furieux, Elles étaient toutes détraquées et ça devait probablement être pareil dans le reste du monde : un gigantesque hurlement unique poussé par toutes les Entités en même temps, partout, un son effroyable, un ululement de sirène, uuuUUuuuuUUUuuu...

« Quoi ? Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que t'essaies de nous dire là, Andy ? »

Il était cerné par des visages stupéfaits. Il supposa qu'il ne leur transmettait pas l'information tout à fait dans le bon ordre, qu'il mettait la charrue avant les boufs, qu'il délirait peut-être un brin. Il n'en avait cure. Il avait passé toute la matinée en six endroits à la fois, six au bas mot, et tout ce qu'il voulait maintenant c'était trouver un petit coin tranquille pour s'y allonger un moment.

Il aurait quand même bien voulu entendre ce monstrueux hurlement. Les étoiles elles-mêmes devaient pousser des cris. Les galaxies aussi.

« Ça y est ! lâcha-t-il. On a gagné ! Le Numéro Un est mort et les Entités sont en train de péter les plombs ! » Message reçu.

Steve commença par tambouriner joyeusement sur la table. Mike dansait avec Cassandra. Cindy dansait toute seule.

Mais Anson ne dansait pas. Planté tout seul au milieu de la pièce, il avait l'air un peu paumé. « Je n'arrive pas à croire que ça ait

marché, dit-il en secouant lentement la tête. C'est presque trop beau pour être vrai. »

D'une oreille, Andy entendit son père dire à Anson de mettre pour une fois son fichu pessimisme en veilleuse, de l'autre, celle qui portait l'écouteur, il entendit l'observateur Séquoia, celui de MacArthur Park, demander avec insistance son attention, le supplier de l'écouter. Lui dire qu'il se passait maintenant quelque chose de très bizarre, que l'Entité qui s'était effondrée au coin du lac s'était relevée et commençait à bouger très vigoureusement ; puis Faucon essaya d'intervenir pour placer un bulletin sur son quartier – encore une nouvelle inquiétante en provenance de cette zone : des Entités commençaient apparemment à se ressaisir après la petite crise qu'Elles venaient de traverser. Deux ou trois autres observateurs essayaient eux aussi d'obtenir Andy et son standard clignotait tous azimuts.

« Les LAGON, disait quelqu'un. Y a des types du LAGON partout ! »

Il se passait donc quelque chose de louche. Andy agita furieusement les mains dans le vide. « Silence, tout le monde ! Silence ! J'entends rien. »

Plus un bruit dans la pièce.

Andy écouta Faucon, écouta Frégate, écouta Chaloupe et les autres observateurs en place à Los Angeles. Il zappa de canal en canal sans dire grand-chose, se contentant d'écouter. De se forcer à écouter. Autour de lui, plus personne n'osait ouvrir la bouche. Puis il leva les yeux et fixa à tour de rôle Anson, Steve, Cindy, Jill, La-La. Leurs regards pénétrants, avides de savoir, étaient braqués sur lui et tentaient de lire sur son visage. Si une épingle était alors tombée, elle aurait fait autant de bruit qu'un coup de tonnerre. À voir son expression, ils comprenaient certainement que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Qu'un facteur inattendu – une donnée qu'on n'avait pas prise en compte – était entré dans l'équation, que la situation était loin d'être aussi satisfaisante qu'on l'avait cru. Qu'en fait elle risquait de devenir tout à coup totalement désastreuse.

« Alors ? » demanda Steve.

Andy secoua lentement la tête. « Oh, merde. Merde ! Merde ! Merde ! Merde ! »

C'était tout ce qu'il arrivait à dire.

Frank avait quitté l'autoroute pour un itinéraire qui lui ferait contourner l'endroit où l'avancée la plus septentrionale du Mur coupait Topanga Canyon Boulevard. Traversant à bonne allure la ville de Réséda dans la vallée de San Fernando, il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et vit une grande colonne de fumée qui s'élevait dans le ciel derrière lui.

Il fut d'abord intrigué. Puis il comprit quelle devait en être l'origine et l'excitation qu'il ressentait depuis qu'Andy lui avait

confirmé l'explosion, l'euphorie délirante qui l'animait depuis les quarante dernières minutes s'évaporèrent plus vite que neige en juillet.

« Andy ? demanda-t-il sur le canal audio du ranch. Andy, écoute, il y a un grand incendie ou quelque chose dans ce genre dans les parages de Beverly Hills ou de Bel Air. Je vois monter la fumée derrière le sommet des collines, un énorme panache, de l'autre côté de Mulholland Drive. »

Pas de réaction immédiate de la part du ranch.

« Andy ? Andy, tu me reçois ? Ici Frank, intersection de Réséda Boulevard et Sherman Way. »

Il ne capta que de la friture en retour. Ce silence prolongé était inquiétant. La colonne de fumée continuait de s'élever derrière lui. Elle devait avoir presque un kilomètre de hauteur. Frank crut alors entendre le bruit de lointaines explosions.

« Andy ? »

Encore une bonne minute, et toujours pas d'Andy.

Puis : « Excuse-moi. C'est toi, Frank ? » Enfin ! « J'étais occupé. Tu es où, déjà ? »

— Je remonte la Vallée vers le nord via Réséda Boulevard. Il y a un gigantesque incendie derrière moi.

— Je sais. Il y a beaucoup d'incendies. Les Entités ripostent, en représailles pour la mort du Numéro Un.

— Des représailles ? » Le mot ricocha douloureusement dans la tête de Frank.

« Ouais. Les avions du LAGON sont en train de bombarder à droite et à gauche dans tout la ville.

— Mais la mission est réussie, s'étonna Frank. Le Numéro Un est mort.

— Oui. Apparemment.

— Il y a environ une demi-heure, tu m'as dit que les Entités du monde entier perdaient la boule sous le choc. Qu'Elles titubaient, folles de douleur, s'écroulaient de tous les côtés. Elles étaient foutues, d'après toi.

— J'ai bien dit ça, oui.

— Alors qui a ordonné ces représailles ? » demanda Frank en expulsant lentement ses mots, comme s'il se forçait à parler à travers des rouleaux de coton.

« Les Entités, articula Andy d'une voix lasse, terriblement lasse. On dirait qu'Elles sont réussi d'une manière ou d'une autre à se ressaisir. Ensuite, elles ont envoyé toute une armada de gens du LAGON et autres quislings variés mener des attaques aériennes, plus ou moins à l'aveuglette, on dirait, histoire de nous montrer à quel point on les agace. »

Frank se pencha sur le volant et respira lentement. Il avait beaucoup de mal à assimiler ces informations. « Alors, tout ça, tout ce qu'on vient de faire, c'était du temps perdu ? Liquider le Numéro Un n'a eu aucun effet ?

— Pendant environ dix minutes, si. Mais on dirait qu'Elles ont des Numéro Un de rechange. Un truc que les archives de Borgmann ne mentionnaient pas.

— Non ! Mon Dieu, c'est pas vrai, Andy ? Mon Dieu !

— Une fois que j'ai compris ce qui se passait à L.A., je suis reparti fouiller dans leur système et j'ai découvert qu'il y a manifestement un autre Numéro Un à Londres et un à Istanbul, et que l'original est toujours à Prague. Peut-être qu'il y en a encore d'autres. Ils sont tous interchangeables et branchés en série. S'il y en a un qui meurt, le suivant est aussitôt activé.

— Seigneur ! s'écria Frank. Et Rachid ? Et les autres ? » Il y avait de l'angoisse dans sa voix.

« Tous tirés d'affaire. Rachid est actuellement dans la voiture de Charlie ; ils roulent vers l'ouest sur Foothill Freeway, quelque part du côté de La Canada. Cheryl les suit de près. Mark est sur Golden State Freeway à la hauteur de Mission Hills et il remonte vers le nord.

— Bon, c'est déjà ça. Mais je croyais qu'on les avait battues...

— Moi aussi, concéda Andy. Pendant environ cinq minutes.

— Qu'on les avait liquidées une fois pour toutes avec un Big Bang final.

— Ça aurait été chouette, pas vrai ? N'empêche qu'on leur en a mis un bon coup dans les gencives. Maintenant, Elles nous tapent dessus. Normal. Et ensuite, à mon avis, tout va redevenir plus ou moins comme avant. » Un bruit syncopé parvint aux oreilles de Frank, qu'il interpréta plus ou moins comme un rire. « Ça fait vraiment chier, pas vrai, cousin ?

— Je croyais qu'on les avait eues, dit Frank. Vraiment. »

Une sensation entièrement nouvelle pour lui, une impression d'impuissance totale et accablante le traversa comme un vent froid et âpre. Ils s'étaient absorbés dans la préparation du projet pendant si longtemps, convaincus qu'il allait leur apporter la victoire attendue. Ils avaient fait de leur mieux, y avaient mis toute leur intelligence, tout leur travail, tout leur courage. Rachid était allé tout droit dans la gueule du lion et avait collé sa bombe sur le mur. Et tout ça pour rien. Pour rien. Un petit détail leur avait échappé et avait tout foutu par terre.

De quoi devenir dingue. Frank aurait voulu crier, ruer dans les brancards, casser la baraque. Mais ce n'était pas ça qui allait arranger les choses. Il inspira à fond, une fois, deux fois, trois fois. En vain. Il aurait respiré des cendres, c'était pareil.

« Nom de Dieu, Andy. T'avais tellement bossé.

— On a tous bossé comme des bêtes. L'ennui, c'est que la théorie sous-jacente était fausse... Écoute, mon petit, tu rentres au ranch et on va essayer d'imaginer autre chose, d'accord ? J'ai d'autres appels à faire. À dans une heure, Frank, plus ou moins. Terminé. »

Terminé. Ouais. Rideau.

Essaie de ne pas y penser, se dit Frank. Ça fait trop mal quand on y réfléchit. Imagine que tu es Rachid. Fais le vide dans ton esprit. Ne pense qu'à un seul truc : rentrer au ranch.

Cela marcha, mais un moment seulement.

Environ une heure plus tard, il eut un nouveau sujet de préoccupation. Il était déjà bien au nord, juste après Carpinteria, pratiquement dans les faubourgs de Santa Barbara, lorsqu'il remarqua d'insolites traits de lumière dans le ciel devant lui, phénomène qui aurait pu être une comète dorée se désintégrant dans une pluie d'étincelles vertes et violettes. Des feux d'artifice ? Il entendit comme des explosions étouffées. Un instant plus tard, les formes sombres et élancées de trois avions passèrent rapidement au-dessus de lui, volant vers le sud, rentrant à Los Angeles.

Une mission de bombardement ? Si loin de leur base ?

Il alluma la radio par commande vocale.

« Andy ? Andy ? »

Le crépitement des parasites. À part ça, le silence.

Andy ?

Il insista. Pas de réponse du ranch.

Il avait déjà dépassé Summerland et Montecito et se dirigeait vers le centre-ville de Santa Barbara. Les hauteurs familières se dressèrent derrière la ville. Encore trois ou quatre kilomètres d'autoroute et il pourrait apercevoir le ranch lui-même, niché bien haut sur sa montagne au milieu des plis et replis des canyons qui le protégeaient.

Et Frank le vit. Ou plutôt l'endroit où il savait qu'il se trouvait. De la fumée en sortait – pas un gigantesque panache noir comme celui qu'il avait vu en quittant Los Angeles, rien qu'une petite traînée en spirale qui s'effilochait à son extrémité supérieure et se perdait dans le ciel assombri de cette fin d'après-midi.

Assommé, il traversa la ville et prit la route de montagne, gardant les yeux fixés sur la fumée et essayant de se persuader qu'elle venait de quelque autre sommet. La route zigzaguait tellement en montant que les perspectives étaient trompeuses, et Frank crut effectivement un instant que l'incendie était sur une tout autre colline ; mais lorsqu'il parvint à la dernière section, là où la route décrivait une épingle à cheveux et redevenait horizontale en approchant de la grille du ranch, aucun doute ne fut plus possible. Le ranch avait été bombardé. Il était resté inviolé depuis toujours, comme exempté par

quelque privilège particulier du contact direct avec les conquérants. Mais cette exemption avait pris fin.

Il donna le signal pour ouvrir la grille et les barreaux se rétractèrent.

En descendant la petite route, Frank constata que le bâtiment principal brûlait. Des flammes dansaient sur l'arrière de la maison. La façade semblait avoir intégralement disparu et le toit de tuiles qui couvrait la section centrale s'était effondré. Il y avait un cratère peu profond derrière la maison, à l'emplacement du chemin menant au centre de communications. Celui-ci était encore debout, mais il avait subi quelques dégâts et semblait avoir été arraché de ses fondations. La plupart des autres constructions et dépendances accessoires avaient l'air plus ou moins intactes. De petits foyers brûlaient ça et là dans les arbres derrière les bâtiments.

À travers la brume et la fumée, Frank aperçut une petite silhouette qui errait dehors, hébétée. Cindy. Vieille et chancelante. Le visage maculé, noirci. Frank sortit de la voiture et se précipita vers elle. Il la prit dans ses bras. C'était comme s'il étreignait un fagot.

« Frank, dit-elle. Oh, regarde-moi ça, Frank ! Regarde-moi ça !

— J'ai vu les avions partir. J'en ai vu trois.

— Trois, oui. Ils sont passés juste au-dessus. Ils ont tiré des missiles mais beaucoup ont manqué leur cible. Pas tous. Le coup au but, là, c'en était un bon.

— Je vois. La maison principale. Il y a d'autres survivants ?

— Oui. Quelques-uns. C'est sérieux, Frank. »

Il acquiesça. Il aperçut alors Andy sur le seuil du centre de communications, debout dans l'encadrement déformé de la porte. Il avait l'air prêt à tomber d'épuisement. Il réussit cependant à sourire, de son sourire grimaçant et déjeté que Frank trouvait toujours aussi faux et sournois. Mais ce sourire était un signe rassurant, vu les circonstances.

Frank le rejoignit en quelques enjambées.

« Rien de cassé ? »

Le sourire devint une grimace de lassitude. « Ça va, ouais. Très bien. Un peu choqué, c'est tout. Rien de trop grave. Légère dislocation du cerveau, rien de plus. Mais le système de communications a été intégralement bousillé. Si tu te demandais pourquoi je te répondais pas, maintenant tu sais. » Il montra du doigt le cratère sur le sentier. « Ils sont pas passés très loin. La maison, elle...

— Je vois.

— On a vécu ici au paradis pendant un putain de bail, mon petit. Mais je crois qu'on en a fait un tout petit peu trop. Ça s'est passé très vite, le bombardement. Vouf, vouf, vouf, boum, boum, boum, et les voilà repartis. Bien sûr, ils peuvent revenir terminer le boulot dans

une demi-heure.

— Tu crois ?

— Va savoir. Tout est possible.

— Où sont les autres ? demanda Frank en regardant autour de lui.

Et mon père ? »

Andy hésita une seconde de trop. « Désolé d'être obligé de te dire ça, Frank. Anson était dans la maison quand la bombe est tombée dessus... Je suis vraiment désolé, Frank. Vraiment. »

Une sourde palpitation – Frank ne ressentit rien d'autre. Il se doutait que le vrai choc serait pour plus tard.

« Mon père était à l'intérieur avec lui, ajouta Andy. Ma mère aussi.

— Oh, Andy. Andy.

— Et la sœur de ton père aussi... » Andy trébucha sur le prénom.
« ... Les... Leh... Lesl... »

Frank se rendit compte qu'il était à la limite de la syncope. « Leslyn, compléta-t-il. Tu devrais rentrer à l'intérieur et te coucher, Andy.

— Oui. C'est ce que je devrais faire, hein ? » Mais il resta là où il était, se retenant au chambranle. Il parlait d'une voix très lointaine. « Mike a rien. Cassandra non plus. Pareil pour La-La. Lorraine, je veux dire. Peggy a été salement amochée. Peut-être qu'elle va pas s'en tirer. Je sais pas trop ce qui est arrivé à Julie. Tout le quartier des journaliers a été bousillé. Mais le chalet de Khalid a même pas été touchée. À présent, il sert d'infirmerie pour les survivants. Mike et Khalid sont entrés dans le bâtiment principal et en ont sorti tous les gens qui étaient encore en vie, juste avant que le toit s'écroule. Cassandra s'occupe d'eux. »

Frank prit note de ces informations avec un vague grognement. Tournant un instant le dos à Andy, il scruta l'espace qui le séparait de l'édifice en flammes. Une pensée traversa son esprit paralysé par le choc : les livres du Colonel, les atlas et les plans de la chambre des cartes – toute cette histoire de l'humanité, du monde libre disparu était partie en fumée. Il se demanda pourquoi il songeait à quelque chose d'aussi futile à ce moment précis. « Mes frères et mes sœurs ? demanda-t-il.

— La plupart, ça va, juste un peu secoués. Mais un de tes frères est mort. Je sais pas si c'est Martin ou James. » Andy prit un air penaud. « Excuse-moi, Frank : j'ai jamais réussi à les distinguer. » Il poursuivit comme une machine, maintenant que Frank l'avait remis en marche. « Ma sœur Sabrina, ça va. Pas Irène. Quant à Jane... Ansonia...

— Ça va, dit Frank. Je n'ai pas besoin d'entendre toute la liste maintenant. Tu devrais aller jusqu'à la maison de Khalid et t'allonger, Andy. Tu m'entends ? Tu y vas et tu te couches.

— Ouais. Ça m'a tout l'air d'une bonne idée. » Il s'éloigna cahin-

caha.

Frank leva les yeux vers la gauche, là où l'on voyait la route de la ville serpenter à flanc de montagne. Les autres voitures n'allaient pas tarder à arriver : Cheryl, Mark, Charlie. La belle surprise qui les attendait eux aussi, après l'excitation de la grandiose et glorieuse expédition à Los Angeles ! Peut-être savaient-ils déjà que la mission avait échoué. Mais quand ils apprendraient que le ranch avait été bombardé, quand ils verraient les dégâts et sauraient qu'il y avait des morts...

De tous ceux qui étaient allés à Los Angeles, Rachid serait le seul à encaisser le coup sans faiblir. Frank en était presque certain. Rachid, étrangement surhumain, qui avait été élaboré et construit par son père, le tout aussi étrange Khalid, pour encaisser sans ciller n'importe quel choc. Son détachement surnaturel, le calme extraterrestre qui lui avait permis de s'aventurer jusque dans la tanière de l'Entité Numéro Un et de fixer une bombe au mur, voilà qui lui permettrait de supporter sans difficulté aucune le traumatisant retour au ranch dévasté. Bien sûr, ni le père ni la mère de Rachid, ni ses frères ni sœurs n'avaient été touchés. Et d'ailleurs, il se fichait peut-être éperdument du succès ou de l'échec de la mission. Rachid s'intéressait-il à quoi que ce soit ? À rien, probablement.

Et c'était très vraisemblablement l'état d'esprit qu'ils auraient tous besoin de cultiver désormais : le détachement, l'indifférence, la résignation. Il n'y avait plus d'espoir, n'est-ce pas ? Plus de fantasmes auxquels s'accrocher.

Il retourna au parking, lentement.

Toujours debout à côté de la voiture, Cindy passait les mains sur les flancs élancés du véhicule comme pour le caresser. Bizarre. Il vint à l'esprit de Frank que la frêle vieille dame avait dû perdre la tête, que le bruit et la fureur du bombardement l'avaient rendue folle ; mais elle se tourna vers lui quand il s'approcha et il vit dans ses yeux l'éclat indubitable, froid et limpide de la raison.

« Il t'a dit qui sont les morts ? demanda-t-elle.

— La plupart, oui. Steve, Lisa, Leslyn, et d'autres aussi. Un de mes frères. Et mon père aussi.

— Pauvre Anson, oui. Seulement laisse-moi te dire une chose. C'est aussi bien comme ça qu'il soit mort à ce moment-là. »

La brutalité tranquille de cette remarque le fit sursauter. Mais Frank avait vu en d'autres occasions à quel point les gens très âgés peuvent se montrer impitoyables.

« Aussi bien ? Pourquoi tu dis ça ? »

Cindy désigna d'une main crochue comme une serre le site du carnage. « Il n'aurait pas pu se supporter après avoir vu ça, Frank.

Le ranch de son grand-père est en ruines. La moitié de la famille

est morte. Et avec ça les Entités continuent de dominer le monde comme si de rien n'était. C'était un homme très fier, ton père. Comme tous les Carmichael. » Sa main pivota, vint reposer sur l'avant-bras de Frank et le serra étroitement. Ses yeux brillaient comme ceux d'une sorcière. « C'était déjà un coup dur pour lui quand Tony a été tué. Mais Anson serait mort mille fois par jour s'il avait survécu à. ça. En sachant que son deuxième plan grandiose pour libérer le monde des Entités avait été un échec encore plus massif que le premier... avec la destruction du ranch en prime ! Il est bien mieux là où il est. Bien mieux, »

Bien mieux ? Etait-ce possible ? Frank avait besoin de réfléchir à la question.

Il dégagea son bras, s'éloigna de quelques pas, puis se dirigea vers l'amas de granit et de dalles noircies qu'était la maison encore fumante, enfonçant la pointe de sa botte dans les monceaux de bois calciné dispersés sur le chemin.

L'odeur acre de brûlé lui piqua les narines. Les paroles impitoyables de Cindy lui résonnaient encore aux oreilles, lugubre litanie qui n'en finissait pas.

Anson serait mort mille fois par jour... mille fois... mille fois... Son plan grandiose mis en échec... En échec... En échec...

Échec... échec, échec... échec...

Au bout de quelques instants, il lui sembla qu'il pouvait presque être d'accord avec Cindy. Anson n'aurait jamais pu supporter l'énormité d'un fiasco aussi complet. Ça l'aurait détruit. Non que cela rende sa mort plus facile à accepter. Ou le reste. C'était dur à encaisser de bout en bout. Ça privait de sens tout ce à quoi Frank croyait depuis toujours. Ils avaient frappé un grand coup pour rien, point final. La partie était terminée et ils avaient perdu. Pas vrai ? Et maintenant ?

Maintenant, le calme plat, sans doute. Plus de projets grandioses. Plus de plans sublimes pour secouer le joug des Entités et les éliminer une fois pour toutes en une opération unique et spectaculaire. Ils devraient renoncer à de tels projets.

Sombre perspective, quand on y réfléchissait. Cela faisait maintenant plusieurs générations que toute la famille canalisait ses énergies dans un rêve de libération. Toute la vie de Frank avait été dirigée vers ce but dès qu'il avait été en âge de comprendre que la Terre avait connu la liberté avant d'être réduite en esclavage par des êtres venus des étoiles, qu'il était un Carmichael et que le trait distinctif des Carmichael était un furieux désir de débarrasser le monde de ses maîtres extraterrestres. Et voilà qu'il lui faudrait tourner le dos à tout ça. C'était triste. Mais, se demanda-t-il, debout devant les décombres de ce qui avait été le ranch, quelle autre attitude était possible une fois que le malheur avait frappé ? Quel intérêt y avait-il à

continuer de faire comme si on pouvait encore trouver un moyen de chasser les Entités ?

Son plan grandiose mis en échec...

Échec... échec... échec...

Mille fois par jour... Mille morts par jour... Anson serait mort mille fois par jour.

« À quoi tu penses ? » demanda Cindy

Il réussit à se fendre d'un pâle sourire. « Tu veux vraiment savoir ? »

Elle ne prit même pas la peine de répondre. Elle réitéra sa question de son seul regard impitoyable. Inutile de se dérober une fois de plus. « Je pense que tout est fini maintenant que la mission a échoué. Qu'on a fini de fantasmer sur les grandioses projets de libération, il me semble. Que nous serons obligés de nous résigner, d'accepter le fait que les Entités vont posséder le monde jusqu'à la fin des temps.

— Oh, non, dit-elle, le surprenant pour la deuxième fois en deux minutes. Erreur, Frank. Ne t'avise pas de penser une chose pareille.

— Et pourquoi donc ?

— Ton père n'est pas encore enterré, mais il se retournerait dans sa tombe s'il l'était. Et Ron, Anse et le Colonel dans les leurs. Tu sais ce que tu viens de dire ? "Nous serons obligés de nous résigner". »

L'âpreté du sarcasme et sa véhémence prirent Frank au dépourvu. Le rouge lui monta aux joues. Il s'efforça de clarifier le débat. « Je ne veux pas passer pour un lâcheur, Cindy. Mais qu'est-ce qu'on peut faire au juste ? Tu viens de dire toi-même que le plan de mon père avait échoué. Ça signifie qu'on ne le reprendra pas, non ? Est-ce bien réaliste de persister à croire qu'on pourra battre les Entités d'une matière ou d'une autre ? Ça ne l'a peut-être jamais été, d'ailleurs

— Ecoute-moi bien. » Elle le transperça d'un regard imparable auquel nul n'aurait pu se soustraire. « Tu as raison de dire que nous venons de prouver que nous ne pouvons pas les battre. Mais tu te trompes complètement quand tu dis que nous devons abandonner tout espoir d'être libres sous prétexte que nous ne pouvons pas les battre.

— Je ne comp... »

Elle continua sur sa lancée. « Frank, je sais mieux que quiconque à quel point les Entités nous sont supérieures à tous égards. J'étais au premier rang le jour où Elles ont débarqué. J'ai passé des semaines à bord d'un de leurs vaisseaux spatiaux. J'étais juste devant Elles, pas plus loin que je le suis de toi, et j'ai senti le pouvoir de leur esprit. Elles sont pareilles à des dieux, Frank. Je l'ai compris dès l'instant où Elles sont arrivées. Nous pouvons les faire souffrir – nous venons d'en faire la preuve – mais nous ne pouvons pas les blesser sérieusement et nous ne pouvons surtout pas les renverser.

— Justement. Et par conséquent il me semble qu'il est inutile

d'investir la moindre énergie dans le vain espoir de...

— Tu m'écoutes, oui ou non ? J'étais avec le Colonel juste avant qu'il meure. Tu ne l'as jamais connu, n'est-ce pas ?... Non, je ne crois pas. C'était un grand homme, Frank, plein de sagesse. Il comprenait le pouvoir des Entités. Il aimait les comparer à des dieux, lui aussi. C'était le terme qu'il employait, et il avait raison. Mais il disait ensuite qu'il nous fallait quand même continuer de rêver d'un jour où Elles ne seraient plus là. De garder en vie l'idée de la résistance en dépit de tout. Voilà ce qu'il disait. De se rappeler ce que c'était de vivre dans un monde libre.

— Comment pouvons-nous nous souvenir de quelque chose que nous n'avons jamais connu ? Certes, le Colonel s'en souvenait. Tu t'en souviens aussi. Mais les Entités sont là depuis presque cinquante ans. Elles étaient déjà là avant la naissance de mon père. Il y a dans le monde deux bonnes générations qui n'ont jamais... » Nouveau regard noir. Frank en resta sans voix. « Bien sûr que je comprends ça, dit Cindy avec mépris. Il y a dans le vaste monde des millions, des milliards de gens qui ne savent pas ce que c'était de vivre dans un monde où on avait la liberté de choix. Ça ne les gêne pas d'avoir les Entités sur Terre. Peut-être même qu'ils sont contents, pour la plupart. Peut-être que la vie est plus facile pour eux qu'elle ne l'aurait été cinquante ans plus tôt. Ils ne sont pas obligés de penser. Ils n'ont pas à se former à quoi que ce soit. Ils n'ont qu'à faire ce que les ordinateurs des Entités et les contremaîtres quislings leur disent de faire. Mais ici, sur cette montagne, nous sommes sur le territoire des Carmichael, ou ce qu'il en reste. Nous pensons différemment. Et nous pensons ceci : les Entités nous ont réduits à néant mais nous pourrions redevenir quelque chose un jour. D'une façon ou d'une autre. À condition qu'on ne se laisse pas aller à oublier ce que nous étions jadis. Le moment viendra, je ne sais ni quand ni comment, où nous pourrions nous affranchir du joug des Entités et travailler à la reconstruction d'un monde libre. Et il nous faut sauvegarder cette idée jusqu'à ce que ce jour arrive. Tu me suis, Frank ? »

Elle était frêle, chancelante, et elle tremblait. Mais sa voix, grave, âpre et pleine, avait la force d'une barre de fer.

Frank chercha désespérément une réponse logique. Bien sûr qu'il voulait maintenir les traditions de ses ancêtres. Bien sûr qu'il sentait le poids de tous les Carmichael – ceux qu'il connaissait et ceux qu'il n'avait jamais connus – s'exercer sur son âme, le pressant de mener une glorieuse croisade contre les ennemis de l'humanité. Mais il revenait tout juste de pareille croisade et les ruines de sa maison fumaient tout autour de lui. Ce qui comptait à présent, c'était d'ensevelir les morts et de reconstruire le ranch, et non pas de songer à une future et futile croisade.

Il ne pouvait donc rien répliquer. Il ne voulait pas renier son héritage, mais il lui semblait stupide de prononcer un vou solennel l'engageant à tenter encore une fois d'atteindre l'impossible.

L'expression de Cindy se radoucit brusquement. « Très bien. Réfléchis à ce que je viens de te dire. Réfléchis-y. »

Trois coups de klaxon résonnèrent au loin. C'était Cheryl qui revenait, ou Mark, ou Charlie.

« Tu ferais bien d'aller là-haut pour les accueillir. C'est toi qui commandes maintenant, mon petit. Explique-leur ce qui s'est passé ici. Allez, vas-y ! Dépêche-toi. Va voir qui c'est. » Et tandis qu'il commençait à remonter le chemin qui menait à la grille, il entendit derrière lui la voix de la vieille femme, nettement plus affectueuse à présent. « Vas-y doucement pour leur annoncer la nouvelle, Frank. Si possible. »

DANS CINQUANTE-CINQ ANS D'ICI

Ce fut au troisième printemps après le bombardement du ranch que les cicatrices laissées par l'attaque commencèrent à s'estomper pour de bon. Les morts avaient été inhumés, on avait porté leur deuil et la vie avait repris. De nouvelles plantations couvraient à présent les cratères causés par le bombardement ; nourris par les généreuses pluies d'hiver, les jeunes arbustes et l'herbe fraîchement semée poussaient vigoureusement.

Les bâtiments endommagés avaient été soit réparés, soit démolis. Il avait fallu deux ans pour déblayer les décombres de la maison principale ; elle avait été construite pour durer éternellement et son démantèlement avec de simples outils à mains s'était avéré une tâche monumentale pour un aussi petit groupe d'individus. Mais ils avaient fini par y arriver. Ils avaient réussi à récupérer au moins la partie arrière de la maison – les cinq pièces encore intactes – et avaient recyclé des sections de mur et de dallage trouvées dans les ruines pour construire quelques pièces de plus. De son côté, le centre de communications avait été replacé sur ses fondations et Andy avait réussi à reprendre télématiquement contact avec d'autres groupes implantés en Californie ou n'importe où ailleurs dans le pays.

C'était une existence de tout repos. Les cultures prospéraient. Les troupeaux s'agrandissaient. Les enfants devenaient adultes ; les couples se formaient ; de nouveaux enfants naissaient. Frank lui-même était déjà père à vingt-deux ans, ou presque. Il avait épousé Helena, la fille de Mark, et ils avaient deux enfants qui portaient les prénoms des parents de Frank : Raven, la fille, et Anson, le garçon – le tout dernier d'une longue série d'Anson Carmichael. Certaines traditions restaient immuables.

La bibliothèque du Colonel était partie à jamais en fumée, mais à l'instigation de Frank, Andy réussit à télécharger des livres sur des bases de données lointaines – jusqu'à Washington et même New York – et Frank consacrait à présent une bonne partie de son temps à la lecture. L'histoire était sa grande passion. Il ne savait pas grand-chose du monde qui existait avant les Entités, mais il passait maintenant de longues heures à le découvrir : l'histoire romaine, grecque, anglaise, française – toute la saga humaine flottait dans son esprit ébloui, horde de noms illustres, tous mélangés, les bâtisseurs

comme les destructeurs, Alexandre le Grand, Guillaume le Conquérant, Jules César, Napoléon, Auguste, Hitler, Staline, Winston Churchill, Gengis Khan. Il savait que la Californie avait jadis fait partie d'un pays connu sous le nom d'États-Unis d'Amérique et il se plongea aussi dans l'histoire de ce pays pour l'assimiler intégralement, apprenant comment il s'était constitué à partir de petits États, puis avait failli éclater, s'était réunifié – pour toujours, croyait-on – et avait fini par devenir la nation la plus puissante du monde. Il entendit pour la première fois les noms de ses célèbres présidents, Washington, Jefferson, Lincoln, Roosevelt, et ceux des deux grands généraux, Grant et Eisenhower, qui étaient aussi devenus présidents.

Les noms et les détails se perdaient rapidement dans un fouillis chaotique. Mais les mécanismes demeuraient suffisamment visibles : les processus par lesquels nations et empires s'étaient formés tout au long de l'histoire, avaient accédé à la grandeur, présumé de leurs forces, s'étaient écroulés pour être remplacés par de nouveaux, tandis que dans chacun de ces nouveaux pays et empires le peuple luttait constamment pour créer une civilisation fondée sur la justice, l'honnêteté, l'égalité des chances pour tous. Le monde était peut-être sur le point d'atteindre ce stade lorsque les Entités avaient débarqué. Du moins était-ce ce que Frank croyait comprendre, un demi-siècle d'occupation plus tard, uniquement informé par ce qu'il pouvait trouver dans les livres qu'Andy raflait pour lui dans les archives en ligne du monde asservi.

Plus personne ne parlait de la Résistance, ni d'assassiner des Entités, ni de quoi que ce soit en dehors de la nécessité de semer à temps, de faire une bonne moisson et de soigner le bétail. Frank avait gardé intacte sa haine envers les Entités qui s'étaient emparées de la planète et avaient tué son père. Elle était pratiquement dans ses gènes. Il n'avait pas non plus oublié ce que lui avait confié Cindy le jour où il était rentré de Los Angeles pour trouver le ranch en ruines. Cette conversation – la dernière qu'il avait eue avec Cindy, car elle était morte quelques jours plus tard, paisiblement, entourée de ceux et celles qui l'aimaient – était à jamais rangée dans son esprit. De temps à autre, Frank en sortait les idées qu'elle avait exposées, les considérait un moment, puis les remettait à leur place. Il en appréhendait pleinement la force. Il les transmettrait respectueusement à ses enfants. Mais il ne voyait aucun moyen de les mettre en pratique.

La troisième année après le bombardement, par une journée d'avril chaude et embaumée, la saison des pluies étant terminée pour l'année, Frank entreprit de franchir le ravin pour se rendre dans l'enceinte où Khalid, Jill et leurs nombreux enfants vivaient à part des autres habitants du ranch, formant une colonie en expansion constante.

Frank venait souvent y voir Khalid, et parfois, son fils Rachid, cet être doux et subtil. Il trouvait un curieux réconfort dans leur fréquentation, savourant la sérénité qui résidait au profond de leur âme, regardant Khalid travailler à ses élégantes sculptures, qui étaient à présent des abstractions plutôt que les portraits des premières années.

Il aimait aussi parler de Dieu avec Khalid. Allah, c'était ainsi que Khalid Le nommait, mais il disait que peu importait le nom par lequel on désignait Dieu du moment qu'on acceptait la vérité de Sa sagesse, de Sa perfection et de Son omnipotence. Personne n'avait jamais beaucoup parlé de Dieu à Frank quand il était enfant, et il ne pouvait pas non plus trouver beaucoup de preuves de Son existence en considérant la sanglante saga qu'était l'histoire humaine. Mais Khalid croyait en Lui sans se poser de questions. « C'est une affaire de foi, disait-il d'une voix douce. Sans Lui, le monde n'a pas de sens. Comment le monde pourrait-il exister s'il ne l'avait pas façonné ? Il est le Maître de l'Univers. Et Il est notre protecteur : le Compatissant, le Miséricordieux. C'est à Lui seul que nous demandons secours.

— Si Dieu est notre protecteur compatissant et miséricordieux, lui répondit un jour Frank, pourquoi nous a-t-il envoyé les Entités ? Et tant qu'on y est, pourquoi a-t-il créé la maladie, la mort, la guerre et tout le mal qu'il y a dans le monde ? »

Khalid sourit. « Je posais les mêmes questions quand j'étais petit garçon. Il faut que tu comprennes que ce n'est pas à nous de mettre en doute les intentions de Dieu. Il est au delà de notre entendement. Mais ceux qui sont guidés par Dieu dans le droit chemin triompheront sûrement. Ainsi qu'il est révélé à la toute première page de ce livre. » Et il présenta à Frank son vieil exemplaire écorné du Coran, celui qu'il avait gardé avec lui au fil de toutes ses pérégrinations, même si les caractères arabes restaient pour lui indéchiffrables.

Le problème de l'existence de Dieu ne cessait de troubler Frank. Maintes fois il alla consulter Khalid ; maintes fois il s'en retourna sans être convaincu, et pourtant toujours fasciné. Il voulait que le monde ait une structure et un sens ; il voyait qu'il en était ainsi pour Khalid ; et pourtant, il ne pouvait s'empêcher de regretter que Dieu n'ait pas donné au monde la moindre preuve tangible de Sa présence et qu'il ne se soit révélé qu'à des prophètes de Son choix qui avaient vécu très longtemps auparavant dans des pays lointains, au lieu de se révéler à l'époque moderne, tous les jours, partout et à tout le monde. Mais Dieu demeurait invisible.

« Il ne nous appartient pas de mettre en doute les intentions de Dieu, disait Khalid. Il dépasse notre entendement. »

Il ne nous était apparemment pas permis non plus de mettre en doute les intentions des Entités ; Elles étaient aussi mystérieuses que

Dieu dans leur distance, et tout aussi incompréhensibles. Mais les Entités avaient été visibles dès le début. Pourquoi Dieu ne voulait-Il pas se montrer à Son peuple ne serait-ce qu'un instant ?

Lorsqu'il rendait visite à Khalid, Frank s'arrêtait habituellement au cimetière voisin pour passer un court moment devant les tombes de son père et de sa mère, et devant celle de Cindy ; parfois devant celles des victimes du bombardement, Steve, Peggy, Leslyn, James et les autres, voire celles des pionniers qu'il n'avait jamais connus, le Colonel, son fils Anse et Doug, le grand-père d'Andy. En marchant au milieu des sépultures de tous ces gens et en considérant la vie qu'ils avaient menée et les buts qu'ils avaient tenté d'atteindre, il prenait conscience de l'étendue du passé et de la continuité de la vie humaine au fil du temps.

Or, ce jour-là, il n'alla guère plus loin que le cimetière, car à peine avait-il fait quelques pas sur le chemin qu'il entendit Andy le héler d'une voix bizarrement enrouée depuis la véranda du centre de communications. « Frank ! Frank ! Amène-toi ici, et que ça saute !

— Qu'est-ce qu'il y a ? » Il enregistra d'un seul regard le visage rouge de son cousin, ses yeux exorbités. Andy avait l'air sérieusement secoué, traumatisé, presque assommé. « Un problème ? »

Andy secoua la tête. Ses lèvres bougeaient, mais rien de cohérent n'en sortait. Frank se précipita. Les Entités, semblait dire Andy. Les Entités. Les Entités. Sa voix était pâteuse, presque inaudible. Bizarre. Était-il ivre, par hasard ?

« Quoi, "les Entités" ? Un groupe d'Entités se dirigent sur le ranch, c'est ça que tu veux me dire ?

— Non. Non. C'est pas ça du tout. » Puis il articula péniblement : « Elles s'en vont, Frank !

— Elles s'en vont ? » Frank cilla. La formule, inattendue, le frappa de plein fouet. Mais de quoi tu parles, Andy ? « Elles s'en vont où ?

— Elles partent, Elles quittent la Terre. Elles plient bagages, elles se barrent ! explosa-t-il avec un regard de dément. Y en a qui sont déjà parties. Les autres vont pas tarder à suivre. »

Ces paroles incompréhensibles tombèrent sur Frank comme une avalanche. Au début, elles n'avaient pas de sens, pas plus qu'une avalanche, uniquement un impact. C'était des bruits sans rapport avec quoi que ce soit d'intelligible.

Les Entités quittent la Terre. Elles s'en vont, elles plient bagages, elles se barrent.

Quoi ? Quoi ? Quoi ? Frank décoda peu à peu ce qu'Andy voulait lui communiquer, extrayant les concepts sans pouvoir vraiment les assimiler. Elles partaient ? Les Entités ? Andy délirait. Il devait être dans quelque état second. N'empêche que Frank sentit déferler sur lui une vertigineuse vague d'étonnement et de confusion. Presque sans

réfléchir, il leva les yeux et scruta le ciel, comme s'il s'attendait à le voir déjà rempli d'astronefs extraterrestres en train de rapetisser avant de disparaître dans l'azur. Mais il ne vit que la vaste coupole céleste et quelques nuages cotonneux au loin à l'est.

Puis Andy le prit par le poignet, s'accrocha à lui et le tira jusqu'à l'intérieur du centre de communications. « J'ai la même info partout, dit-il en montrant l'écran le plus proche. De New York, Londres, d'Europe, de tas d'endroits. Y compris Los Angeles. Ça n'arrête pas depuis ce matin. Elles plient bagages, Elles embarquent dans leurs vaisseaux et bon voyage. Y a des endroits d'où Elles sont déjà complètement parties. On peut rentrer dans leurs enclaves sans problème. Y a plus personne.

— Laisse-moi voir. »

Frank scruta l'écran. Des mots s'étaient étalés sur toute sa largeur. Andy cliqua sur une case ; les mots défilèrent, remplacés par d'autres. Ces mots, comme ceux prononcés par Andy quelques instants auparavant, se refusaient à lui livrer le moindre sens. Frank en distilla la signification lentement, non sans peine. Elles partent... Elles partent... Elles partent. C'était si inattendu, et si étrange. Terriblement troublant.

« Regarde. » Andy appuya sur une touche. Les mots disparurent et une image s'épanouit sur l'écran. « C'est Londres », dit-il.

Un astronef des Entités dressé dans un champ, un parc, un espace vert quelconque. Une demi-douzaine d'Entités colossales se dirigeaient vers lui en file indienne et montaient sur une plate-forme chargée de les hisser jusqu'à l'écoutille qui s'ouvrait pour Elles au flanc du vaisseau. Le panneau se refermait. L'engin s'élevait sur une colonne de feu.

« Tu vois ? s'écria Andy. C'est pareil partout dans le monde. Elles en ont marre d'être ici. La Terre les ennuie. Elles rentrent au bercail, Frank ! »

Ça en avait tout l'air. Frank se mit à rire.

« Ouais, commenta Andy. Vachement marrant, pas vrai ?

— Très drôle, en effet. Délirant. » Frank fut secoué d'un rire inextinguible, une vraie tornade. Il tâcha de se ressaisir. « On est là le cul sur cette montagne depuis cinquante ans en train d'imaginer des moyens pour les faire partir, ça rate à chaque fois, et finalement on se dit qu'on n'y arrivera jamais. On laisse tout tomber. Et voilà que deux ou trois ans plus tard Elles s'en vont, comme ça. Pourquoi ? Mais pourquoi ? » Il ne riait plus. « Pour l'amour du ciel, Andy, pourquoi ? Ça n'a pas de sens !

— Du sens ? Tu devrais être assez grand pour savoir que ce qu'Elles font n'a jamais de sens pour nous. Les Entités font ce que font les Entités, on n'est pas censés savoir pourquoi. Et on le saura jamais,

à mon avis... Hé, Frank, tu sais quoi ? On dirait que tu vas pleurer !

— C'est vrai ?

— Tu devrais te regarder dans une glace.

— Je ne crois pas que j'en aie envie. » Frank s'arracha à la contemplation des écrans d'Andy et se mit à tourner en rond dans la pièce, abasourdi, anéanti.

La possibilité que tout cela soit en train de se produire pour de bon s'imposa progressivement à lui. Il avait l'impression que le sol se liquéfiait sous ses pieds, que tout le sommet de la montagne sur lequel il se tenait devenait malléable, perdait de sa consistance et commençait à s'écouler lentement vers la mer.

Les Entités s'en vont ? Elles s'en vont ?

Il aurait dû danser de joie. Mais non. Il était perdu dans un abîme de perplexité. La colère lui piquait les yeux. Et soudain il comprit pourquoi.

Il enrageait de constater qu'Elles puissent avoir quitté la planète avant qu'il ait trouvé un moyen de les en chasser. Il était déconcerté de s'apercevoir que le départ soudain des Entités – à supposer qu'Elles soient effectivement parties – allait créer un vide béant dans son âme. La haine que lui inspirait leur présence sur Terre constituait une part énorme de son être ; qu'Elles soient parties sans qu'il ait jamais eu la moindre chance d'exprimer correctement cette haine laisserait une absence énorme là où il y avait eu présence.

Andy arriva derrière lui.

« Frank ? Qu'est-ce qui se passe, Frank ?

— C'est dur à expliquer. Je me sens tout chose tout d'un coup. C'est comme... Bon, on avait ce grand dessein sacré comme point de mire. Se débarrasser des Entités. Mais on ne pouvait jamais y arriver. Et voilà que ça s'est passé quand même, sans qu'on ait à lever le petit doigt. De quoi on a l'air maintenant ? De quoi ?

— Ah bon ? Je pige pas. »

Frank tâtonna pour trouver la formulation correcte. « Ce que je suis en train de dire, c'est que j'ai l'impression de... je sais pas, moi, d'une déception. D'un genre de vide. C'est comme si tu essayais de forcer une porte toute ta vie et que la porte ne cède pas ; alors tu t'arrêtes de pousser et tu t'en vas ; et à ce moment-là – surprise ! surprise ! – la porte s'ouvre toute seule. T'en reviens pas. Tu vois ce que je veux dire ? C'est déstabilisant.

— Ouais, je suppose. Je vois. »

Mais Frank voyait qu'Andy ne voyait rien du tout. Puis ses pensées foncèrent dans la direction opposée. Rien de tout cela ne pouvait se produire. C'était idiot de croire à un départ volontaire des Entités.

« Écoute, dit-il en désignant l'écran du menton Et si ce que nous voyons là-dessus n'était pas réel ?

— Mais si, c'est réel, répliqua Andy, vexé. Comment ça pourrait être autrement ?

— Tu devrais être le dernier à poser une question pareille. Ça ne pourrait pas être un canular de bidouilleur ? T'en sais plus que moi là-dessus. Se pourrait-il que quelqu'un ait fabriqué toutes ces images, tous ces bulletins, et les ait balancés sur le Réseau sans qu'il y ait la moindre miette de vérité derrière ? Ça serait possible, dis ?

— Possible, oui. Mais je crois pas que ce soit le cas. » Andy sourit. « Remarque... si tu veux, on pourrait se rendre compte de visu.

— Je ne comprends pas. Comment ça ?

— On prend une bagnole et on descend tout de suite à Los Angeles. »

Ils firent le trajet en deux heures et demie pile, soit une heure de moins que d'habitude. Les routes étaient désertes. Les contrôles du LACON abandonnés.

L'itinéraire que Frank avait choisi les amena dans la ville par Pacific Coast Highway, qui longeait la partie ouest du Mur et aboutissait à la porte de Santa Monica. À la sortie du dernier virage, Frank constata que la porte était grande ouverte et qu'il n'y avait pas de fonctionnaires du LACON en vue. Il ne s'arrêta pas et entra dans le centre de Santa Monica.

« Tu vois ? fit Andy. Tu y crois, maintenant ? »

Frank acquiesça d'un bref hochement de tête. Oui, il y croyait. L'impensable, l'inexplicable était apparemment vrai. Mais il trouvait ça plus difficile à avaler qu'il ne l'aurait cru. Comme si quelque grande muraille interne l'avait coupé de la joie qu'il aurait dû ressentir devant l'ahurissant départ des Entités. Au lieu du bonheur, il ressentait plutôt une sorte de confusion intérieure, proche du désespoir. La dernière chose qu'il se serait attendu à ressentir un jour comme celui-là.

C'est cette soudaine impression d'absence, se dit-il. Il le voyait clairement à présent. La finalité centrale de son existence lui avait été arrachée en un seul jour, négligemment, presque insolemment par les êtres énigmatiques venus des étoiles, et il aurait peut-être du mal à trouver un moyen de s'en remettre.

Frank gara la voiture à quelques blocs à l'intérieur du Mur, juste au bord de la vieille Third Street Promenade. Jadis, il y avait eu là un centre commercial gigantesque, mais les boutiques avaient été abandonnées depuis longtemps et leurs fenêtres obturées par des planches. Santa Monica était plongé dans le silence. On voyait ça et là de petits groupes de gens se déplacer lentement, le regard vide, comme frappés de stupeur, à croire qu'ils avaient été drogués ou frappés de somnambulisme. Personne ne regardait personne. Personne ne disait rien. On aurait dit des fantômes.

« Je croyais tomber sur une foule en liesse, dit Frank, troublé. Des

gens en train danser dans la rue. »

Andy secoua la tête. « Erreur, Frank. Tu comprends pas comment sont ces gens. T'as pas vécu au milieu d'eux comme moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Regarde un peu par-là. »

Dans la rue en face du centre commercial abandonné se dressait un vieil immeuble aux murs gris frappé de l'emblème du LAGON au-dessus de l'entrée. Une petite foule s'était rassemblée devant l'immeuble : encore un groupe de gens muets et hébétés, alignés sur cinq ou six rangs clairsemés, qui regardaient vers les étages supérieurs. Un fonctionnaire du LAGON les regardait du haut de sa fenêtre. Tout seul, pâle, le regard éteint, les traits figés.

Andy désigna l'immeuble d'un geste. « Plutôt triste pour un jour de fête, commenta-t-il.

— Je ne comprends pas. Pourquoi il les regarde comme ça ? Il a peur qu'ils montent pour le lyncher ?

— Peut-être qu'ils le feront, plus tard. Il en faudrait pas beaucoup pour les décider. Mais pour l'instant ils veulent simplement qu'il leur rende les Entités. La gueule qu'il leur fait, c'est sa manière de dire qu'il peut pas.

— Ils veulent qu'on les leur rende ?

— Elles leur manquent, Frank. Ils les adorent. Tu piges pas ? »

Frank pivota pour le regarder dans les yeux. Le feu lui montait au visage « C'est pas le moment de te foutre de moi, Andy. Je t'en prie.

— Je me fous pas de toi. Fais un effort pour comprendre, mec. Les Entités étaient déjà là avant ta naissance ou la mienne. Bien avant. Elles ont donné une petite pichenette, une seule, et toute la civilisation est tombée en miettes, les gouvernements, les armées et tout le reste. Et après avoir exterminé une bonne moitié de la population mondiale pour montrer qu'elles plaisaient pas, Elles ont monté un nouveau système où Elles imposaient leur loi et où tous les gens faisaient ce qu'on leur disait de faire. Plus de propriété privée de quoi que ce soit, plus d'initiative individuelle : vous avez qu'à baisser la tête et faire tout le travail que les Entités veulent bien vous donner, habiter là où les Entités veulent que vous habitiez et tout ira bien dans le meilleur des mondes, plus de guerre, plus de misère, personne ne meurt plus de faim ni ne dort dans la rue

— Je sais tout ça, dit Frank, un peu irrité par le ton d'Andy.

— Mais est-ce que tu comprends qu'avec le temps les gens ont fini par préférer le nouveau système à l'ancien ? Ils Yadoraient Frank. Seuls quelques cinglés isolés comme ceux qui habitent un certain ranch dans les collines au-dessus de Santa Barbara y trouvaient à redire. Pour une raison ou une autre, les Entités ont décidé de laisser lesdits cinglés tranquilles, mais pratiquement tous les autres individus

qui n'aimaient pas le système se sont retrouvés en prison quelque part ou condamnés à une mort rapide. Et maintenant, pffft ! les Entités sont parties et y a plus de système. Tous ces citoyens se sentent abandonnés. Ils savent pas comment se débrouiller tout seuls et y a personne pour le leur apprendre. Tu comprends, Frank ? Tu comprends, dis ? »

Il hocha la tête ; le rouge lui montait aux joues.

Oui, Andy. Oui. Il comprenait. Bien sûr qu'il comprenait. Et il se trouvait passablement idiot d'avoir à se le faire expliquer. Il supposa qu'il avait l'esprit un peu lent aujourd'hui, surpris qu'il était par les événements troublants de cette journée.

« Tu sais, dit-il, Cindy m'a tenu à peu près le même langage le jour où le ranch a été bombardé. Elle me disait qu'il y avait des millions de gens de par le monde qui trouvaient tellement plus facile de faire tout ce que les Entités leur disaient de faire. » Il laissa échapper un petit gloussement. « Eh oui, les dieux étaient là, ils sont rentrés chez eux comme ça, sans prévenir, et maintenant personne ne comprend plus rien à rien. Comme Khalid se plaît à le répéter, les voies d'Allah sont impénétrables. »

Ce fut au tour d'Andy de prendre un air perplexe. « Les dieux ? Putain, de quoi tu parles, Frank ? »

— Encore un truc que Cindy m'a expliqué. Que les Entités étaient comme des dieux descendus du ciel pour venir parmi nous. Le Colonel y croyait aussi, d'après elle. Bon sang, nous n'avons jamais rien compris aux Entités. Elles étaient bien trop au-dessus de notre niveau. Personne n'a jamais trouvé pourquoi Elles ont débarqué ici ni ce qu'Elles voulaient de nous. Elles sont venues, c'est tout. Elles ont vu. Elles ont vaincu. Elles ont reconstruit notre pauvre monde selon leurs besoins. Et une fois qu'Elles ont accompli ce qu'Elles voulaient accomplir, Elles sont parties sans même nous dire pourquoi Elles partaient. Donc les dieux étaient là, et puis ils sont rentrés chez eux ; et maintenant, sans eux, nous sommes dans le noir. C'est bien ça, hein, Andy ? Qu'est-ce qu'on fait quand les dieux rentrent chez eux ? »

Andy le regardait d'un air bizarre. « Et c'était ce qu'Elles étaient pour toi aussi, Frank, des dieux ? »

— Pour moi ? Non. Des démons, voilà ce qu'Elles étaient. Des démons. Je les détestais. » Il s'éloigna d'Andy et commença à avancer, traversant les rangs de tous ces gens hébétés, debout en face de l'immeuble du LAGON. Nul ne lui prêta attention.

Il passa au milieu d'eux, scrutant leurs visages, leurs yeux vides. Des somnambules. Ils faisaient peur à voir. Mais il comprenait leur crainte. Il la ressentait un peu lui-même – cette désorientation, ce désarroi qui s'était emparé de lui lorsqu'il avait appris que les Entités s'en allaient avait sa source dans la même incertitude. Qu'allait-il

arriver au monde maintenant que l'épisode des Entités était terminé ?

Un épisode. Voilà ce que cela avait été. Oui. L'invasion, la conquête, les années de domination extraterrestre... rien qu'un épisode unique, si insolite qu'il ait été, dans la longue histoire de l'humanité. Une cinquantaine d'années sur des milliers. Les années aliénées, dirait-on avec le recul. Et rien que de penser ainsi à la conquête, de lui donner l'appellation d'épisode, Frank sentit qu'il émergeait enfin du brouillard qui l'avait enveloppé depuis le moment où Andy l'avait informé du départ des Entités.

Les années aliénées avaient grandement changé la face du monde, certes. C'était toujours le cas pour de semblables épisodes. Ce n'était pas la première fois qu'une grande calamité transformait le monde. Cela s'était produit à plusieurs reprises. Les Assyriens arrivaient, ou les hordes mongoles, ou les nazis, ou la peste noire, ou encore des êtres descendus des étoiles – peu importait – et rien n'était plus pareil ensuite.

Mais tout de même, songea Frank, quoi qu'il arrive, les éléments de base de l'existence perduraient : le petit déjeuner, le déjeuner, l'amour, le sexe, le soleil, la pluie, la peur, l'espoir, l'ambition, les rêves, le contentement, la déception, la victoire, la défaite, la jeunesse, la vieillesse, la naissance, la mort. Les Entités étaient arrivées, Elles avaient éliminé, Dieu seul savait pourquoi, tout ce qui était fixe et stable dans le monde ; et puis Elles étaient parties, allez savoir pourquoi ; et nous voilà encore là, avec tout à reprendre à zéro, aussi inévitablement que tout recommence avec le printemps une fois que l'hiver en a fini avec nous. Tout est à reprendre à zéro. Dieu sait pourquoi, Lui, mais pas nous. Il faudrait qu'il en parle à Khalid une fois de retour au ranch.

« Frank ? »

Andy était arrivé derrière lui. Frank le regarda par-dessus son épaule mais ne dit rien.

« Ça va, Frank ? »

— Evidemment que ça va.

— Tu me plantes là comme ça. Tu te balades au milieu de ces gens. T'as quelque chose qui te trotte dans la tête. Les Entités te manquent à toi aussi, c'est ça ?

— J'ai dit que je les détestais. J'ai dit que c'était des démons. Mais si, si, Elles me manquent, d'une certaine façon. Parce que maintenant je sais je n'aurai jamais l'occasion d'en tuer une. » Il se tourna franchement vers Andy. « Tu sais, quand tu m'as dit qu'Elles étaient parties, ça m'a rendu furieux. Après la mort de mon père, j'avais tellement voulu être celui qui les chasserait. Même si je savais que nous n'en étions probablement pas capables. Mais maintenant, contre toute attente, je perds jusqu'à cette possibilité.

— Tel père, tel fils, hein ?

— Pourquoi pas ?

— D'accord. Anson n'avait qu'une envie : passer à la postérité comme l'homme qui nous avait libérés des Entités. Et ça l'a brisé de vouloir ça. Ça l'a complètement brisé. Tu veux subir le même sort ?

— Je ne suis pas aussi fragile que mon père... Tu sais, Andy, les seuls humains qui aient réellement tué des Entités sont Khalid et Rachid, et ils s'en fichaient complètement. C'est pour ça qu'ils ont réussi. Je ne m'en fichais pas, moi, mais je n'aurai jamais plus l'occasion d'agir contre Elles et ça m'a mis à plat un bon moment quand je m'en suis rendu compte. Alors je crois que suis un peu comme les autres, là. » Geste du bras en direction des fantômes qui traînaient les pieds tout autour d'eux. « Ils sont bouleversés d'avoir perdu leurs Entités adorées. Je suis bouleversé parce que je n'ai plus d'Entités à haïr.

— Tu veux peut-être faire quelque chose pour te défouler, alors ? Tu vas dans cet immeuble, tu en sors le quisling du LAGON par la peau du cul et tu dis à ces braves gens de le pendre au réverbère le plus proche. Collaboration avec l'ennemi. Car les collaborateurs seront punis, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas que tuer les quislings soit une réponse, Andy.

— T'en vois une autre ?

— Démolir les Murs, pour commencer. Tu crois que ça va être difficile, de démolir les Murs ? »

Andy le dévisageait comme s'il avait perdu la tête. « Ça va être un putain de boulot, ouais.

— On se l'appuiera quand même. On les a construits, on doit pouvoir les démolir. » Frank inspira à fond. Cet autre mur, le mur à l'intérieur de lui-même, ce mur de stupéfaction et de désespoir paralysant commençait à se fissurer et à s'écrouler. Son incertitude, son désarroi face au départ des Entités – toutes ses entraves disparaissaient.

Son regard se porta vers le ciel rayonnant et limpide, traversa ses profondeurs pour atteindre les étoiles cachées au delà et l'astre inconnu qui était la patrie des Entités. Il aurait incinéré cet astre du regard, s'il l'avait pu, tant il avait soif de revanche.

Mais quelle revanche était possible contre des dieux qui étaient venus ici-bas, avaient rendu le monde méconnaissable, puis s'étaient enfuis comme des voleurs dans la nuit ?

Restaurer le monde dans son état antérieur, pardi ; et le rendre encore plus beau. Voilà ce qu'il ferait. Ce serait sa revanche.

À présent, il pensait comprendre ce qui était arrivé au monde. En nous envoyant les Entités, l'univers nous a envoyé un message. Le

problème, c'est que nous ne savons pas lequel. Le travail qui nous attend au cours des cent, cinq cents prochaines années, peu importe le temps que ça prendra, sera de trouver la signification de ce message venu des étoiles.

En attendant, par une sorte de miracle, nous voilà à nouveau libres. Il faut maintenant que quelqu'un sorte des rangs pour dire : Voilà ce que c'est que la liberté, voilà comment se comportent des hommes libres. Et un monde nouveau surgirait des décombres de celui que les Entités avaient abandonné,

« On va partout abattre les Murs, dit Frank. Je veux me déplacer et assister au spectacle ; à New York, Chicago, Washington, toutes ces villes de l'est dont on m'a parlé. Et même Londres. Paris. Rome. Pourquoi pas ? On y arrivera. »

Andy continuait de le regarder fixement.

« Tu me prends pour un fou, hein ? reprit Frank. Écoute, on ne peut pas rester assis sur notre cul. Ça va être le chaos maintenant. L'anarchie. J'ai lu dans des bouquins ce qui se passe lorsqu'un pouvoir central s'évapore du jour au lendemain, et c'est pas beau à voir. Il faut faire quelque chose, Andy. Quelque chose. Je ne sais pas quoi, mais démolir les Murs est un bon point de départ. On démolit d'abord, on reconstruit ensuite. C'est vraiment aussi délirant que ça, Andy ? Dis-moi. »

Il n'attendit pas la réponse. Il commença à s'éloigner, mais rapidement cette fois-ci.

« Hé ! lui cria Andy. Où tu vas ? »

— À la bagnole. Je veux regarder le Mur de près et voir comment il est construit. Pour pouvoir trouver le meilleur moyen de le démolir à l'explosif. »

Sans bouger de là où il était, Andy regarda Frank repartir à grands pas.

Il lui vint à l'esprit qu'il avait salement sous-estimé son cousin, et ce, depuis le début. Il l'avait pris pour un poids léger, un spécimen parmi tant d'autres de ces gosses blonds interchangeables qui infestaient le ranch. Non, songea Andy. Erreur. Frank est différent. Frank sera celui qui construira quelque chose – bien malin qui pourrait dire quoi ! – à partir de ce néant que nous ont légué les Entités. Même Frank ne savait pas encore ce que Frank allait faire. Mais il donnerait au monde une seconde chance. À moins qu'il ne nous tue tous en essayant.

Andy se fendit d'un large sourire, secoua lentement la tête.

« Les Carmichael ! » marmonna-t-il.

Frank avait atteint la voiture. Andy se rendit compte qu'il allait grimper dedans et partir sans lui s'il attendait encore.

« Hé ! Hé, Frank, attends-moi ! » hurla-t-il.

Et il se mit à courir vers la voiture.